

ÖT KONTINENS

*Az Új- és Jelenkori Egyetemes Történelmi Tanszék
közleményei*

*Numéro spécial de la collaboration entre ELTE et l'Université
de Szeged*

N°2013/2.



Université Eötvös Loránd

Université de Szeged



**BUDAPEST
2015**

ÖT KONTINENS

*Az Új- és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék
közleményei
N° 2013/2.*

*Az ELTE és a Szegedi Tudományegyetem
közti együttműködés különszáma*

**EÖTVÖS LORÁND TUDOMÁNYEGYETEM
Bölcsészettudományi Kar**

**BUDAPEST
2015**

La mémoire et l'héritage de Tibor Wittman

CINQ CONTINENTS

*Les cahiers du Département d'histoire moderne et
contemporaine
N° 2013/2.*

*Numéro spécial de la collaboration
entre ELTE et l'Université de Szeged*

**UNIVERSITÉ EÖTVÖS LORÁND
Faculté des lettres**

**BUDAPEST
2015**

Comité de rédaction

Le président

BALOGH, András, professeur à l'Université Eötvös Loránd, Budapest

Les membres du comité:

BODNÁR, Erzsébet (Ph.D.), Université de Debrecen, *BÚR, Gábor* (Ph.D.), Université Eötvös Loránd de Budapest, *CADILHON, François*, professeur, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, *ÇOLAK, Kamil* (Ph.D.), Université de Eskişehir, *FIGEAC, Michel*, professeur, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, *FISCHER, Ferenc*, professeur, Université de Pécs, *FRANK, Tibor*, professeur, Université Eötvös Loránd de Budapest, *GULYÁS, László*, professeur, Université de Szeged, *HOREL, Catherine*, professeur, Université de Paris I, directrice de recherche, CNRS, Paris, *LACHAISE, Bernard*, professeur, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, *LEANCA, Gabriel* (Ph.D.), Université de Iași, *MAJOROS, István* (rédacteur en chef), professeur, Université Eötvös Loránd de Budapest, *MARUZSA, Zoltán* (Ph.D.), Université Eötvös Loránd de Budapest, *J. NAGY, László*, professeur, Université de Szeged, *PIMENTEL, Maria do Rosário*, professeur, Universidade Nova de Lisboa, *RATHKOLB, Oliver*, professeur, Université de Vienne, *Élisabeth du RÉAU*, professeur, Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle, *Maria Manuela de Bastos Tavares RIBEIROA*, professeur, Université de Coimbra, *SZÁVAI, Ferenc*, professeur, Université Corvinus de Budapest et Université de Kaposvár, *SZÉKELY, Gábor*, professeur, Université Eötvös Loránd de Budapest, *TÓTH, Andrej* (Ph.D.), Université d'économie de Prague, Université de Bohême du Sud, České Budějovice.

Ce volume rédigé et publié par Lajos Kövér et István Majoros

ÖT KONTINENS

*Az Új- és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék
közleményei*

La mémoire et l'héritage de Tibor Wittman

*Az ELTE és a Szegedi Tudományegyetem
közti együttműködés különszáma*

N° 2013/2.

EÖTVÖS LORÁND TUDOMÁNYEGYETEM
Bölcsészettudományi Kar



BUDAPEST

2015

CINQ CONTINENTS

*Les cahiers du Département d'histoire moderne et contemporaine
N° 2013/2.*

La mémoire et l'héritage de Tibor Wittman

Numéro spécial de la collaboration entre ELTE et l'Université de Szeged

UNIVERSITÉ EÖTVÖS LORÁND
Faculté des lettres

BUDAPEST
2015

© auteurs, 2015
© rédacteurs, 2015

Rédacteur de la série:
István Majoros

majorosi49@t-online.hu

ISSN: 1589-3839

Éditeur:

Új- és Jelenkori Egyetemes Történeti Tanszék,
ELTE BTK
1088 Budapest, Múzeum krt. 6-8.
Tel.:0036-1-4855204

<http://tortenelemszak.elte.hu/index.php/ot-kontinens>

Sommaire

Avant-propos	9
<i>La mémoire et l'héritage du professeur Tibor Wittman</i>	11
<i>La vie et l'oeuvre de Tibor Wittman</i>	19
Csernus, Sándor Tibor Wittman, rappel d'une vie riche et douloureusement courte	21
Anderle, Ádám Wittman en la historiografía húngara	27
<i>La Méditerranée</i>	37
Brizay, François La France et la Méditerranée centrale entre 1660 et 1792	39
Mercieca, Simon – Muscat, Joseph A Territory of Grace: Lampedusa during Early Modern Times	53
Marzagalli, Silvia De l'intérêt des « périphéries » pour les puissances atlantiques : les États-Unis et la navigation en Méditerranée, fin XVIII ^e – début XIX ^e siècle	69
Tandori, Mária The British rule and the English constitution in Corsica, 1794-1796	83
<i>Questions d'Amérique Latine</i>	93
Csejtei, Dezső Amerika felfedezése és az új globális rend	95
Szabó, Henriette Éva Descripción del jesuita Francisco Xavier Eder de la Provincia de Moxos en el siglo XVIII	105
J. Nagy, László De la résistance populaire à l'insurrection générale. Haïti 1802-1804	121
Csikós, Zsuzsanna Contribuciones a la historia de las relaciones literarias húngaro-hispanoamericanas	127
Kökény, Andrea Green Flag over Texas – The First Republic	139
Szilágyi, Ágnes Judit A társadalom összetétele a függetlenné váló Dél-Amerikában: Argentína, Brazília, Paraguay, Uruguay	155
Fischer, Ferenc La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur	169

Deák, Máté	
Apreciación de los espacios aéreos de América del Norte y del Sur, desde el punto de vista de la geopolítica británica, (1919-1939)	195
Szalánczi, József Krisztián	
International Relations of the German Antarctic Expedition 1938/39. Sovereignty dispute between Germany and Norway in the „Polar Desert“	209
Virágh, Anna	
Indígenas y el proceso de mestizaje en la filosofía histórica de Ernesto Giménez Caballero	221
Szente-Varga, Mónika	
Mexican and international reactions after the 2012 elections in Mexico	229
Szilágyi, István	
Geopolitika Latin-Amerikában	243
Berta, Tibor	
Teorías y creencias relacionadas con el origen del español americano	267
<i>La France – les prisonniers de guerre français en Hongrie et l'économie coloniale</i>	277
Kövér, Lajos	
Les colons français du 18 ^e siècle et les premiers prisonniers des guerres de coalitions en Sud-Est du Royaume de Hongrie	279
Papp, Imre	
Économie coloniale de la France au 18 ^e siècle	291
<i>L'Espagne et la Hongrie</i>	305
Harsányi, Iván	
Antecedentes, factores y significancia de la rebelión estudiantil en España de febrero de 1956	307
Lénárt, András	
Ideology and Film in the Spain of General Francisco Franco	323
Pallagi, Mária	
„Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik	337
Sáringer, János	
Légendes et réalité. Histoire du Ministère des Affaires étrangères de Hongrie entre 1945–1950	371
<i>Les langues à l'Université de Szeged</i>	381
Szász, Géza	
Tibor Wittmann et les langues occidentales à l'Université de Szeged	383
<i>L'Ukraine et la Yougoslavie</i>	391
Вагра, Беата	
Украинские казаки на службе Габсбургов в XVI-XVII вв.	393

Vukman, Péter	
„Tito's stoutest spy”: Lazar Brankov in Hungary (1945–1956)	407
<i>Relations entre Washington et Teherán</i>	423
Felci, Vittorio	
L’impact du mouvement pour les droits de l’homme sur les relations entre Washington et Téhéran dans les années 1970	425
<i>La méthode comparative</i>	449
Majoros, István	
Néhány gondolat az összehasonlító módszerről. A 19. századi Európa	451
Les auteurs	459

Avant - propos

Dans ce numero on publie les textes du colloque, tenu les 24-26 septembre 2012 à l'Université de Szeged. Ce colloque internationale était consacré à la mémoire et l'héritage du professeur Tibor Wittman - professeur à Szeged entre 1958 et 1972 - sous ce titre: *Mondialisation, modernisation, traditions*. Les deux premières études de ce numéro présentent la carrière et l'oeuvre du professeur. Il a bien influencé les générations des historiens s'occupant de l'Amérique Latine et du monde hispanique. Sa vie et son oeuvre reste à jamais un exemple pour les enseignants universitaires et les chercheurs.

Ce volume contient 30 études présentant tout d'abord l'histoire de la Méditerranée, de l'Amérique Latine et des autres parties du monde latin de l'époque moderne jusque à nos jours. On trouve ici les textes des historiens débutants et ceux des autres générations aussi.

Ce numéro est le produit d'une coopération entre l'Institut d'histoire de l'Université de Szeged et la revue du Département d'histoire moderne et contemporaine de l'Université Eötvös Loránd. La coopération est importante pour la revue. Il y a quelques années qu'on a publié un volume similaire avec l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3. Heureusement cette activité se continue par ce volume. On espère que la collaboration se poursuivra avec Szeged dans l'avenir aussi. Et on espère publier d'autres volumes similaires avec d'autres universités européennes et hongroises. C'est bien l'un des objectifs de la revue !

Budapest, le 14 juillet 2015.

Lajos Kövér
directeur de l'Institut d'histoire
Université de Szeged

István Majoros
rédacteur en chef
ELTE

La mémoire et l'héritage
du
professeur Tibor Wittman



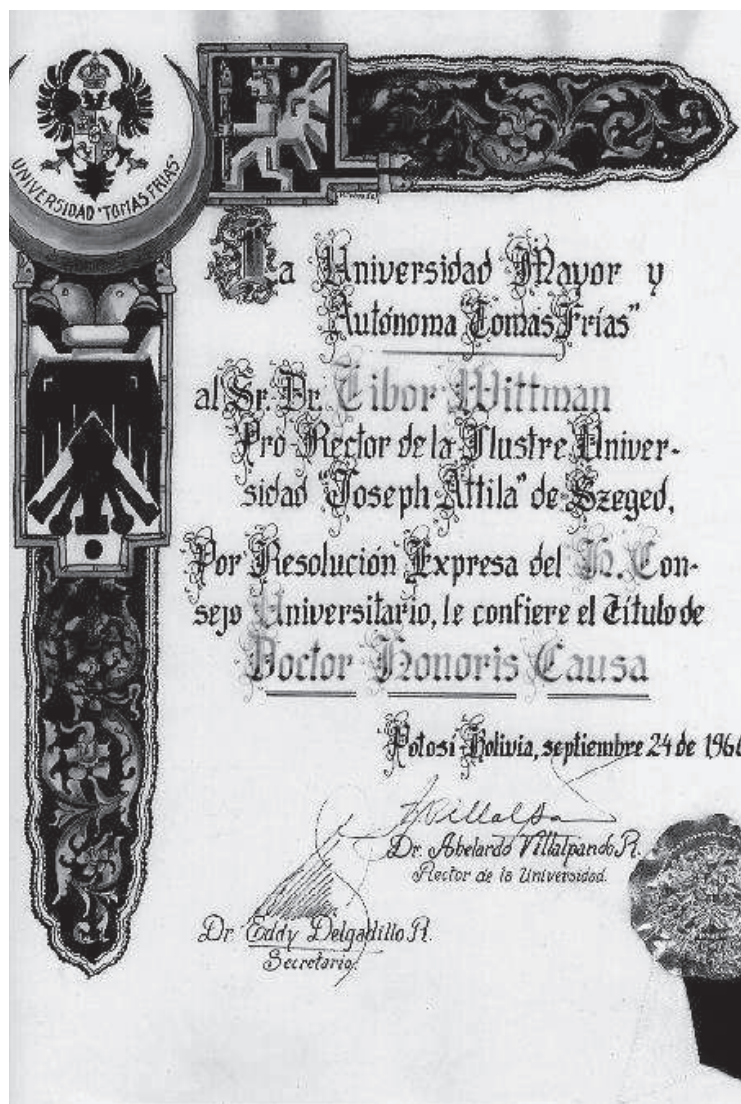
1923 – 1972



Tibor Wittman, vice-président de l'Université de Szeged (le deuxième à gauche) à l'occasion de l'ouverture d'une résidence universitaire (le 1^{er} mai 1966.)



Tibor Wittman, vice-président, reçoit les invités de l'Université de Szeged



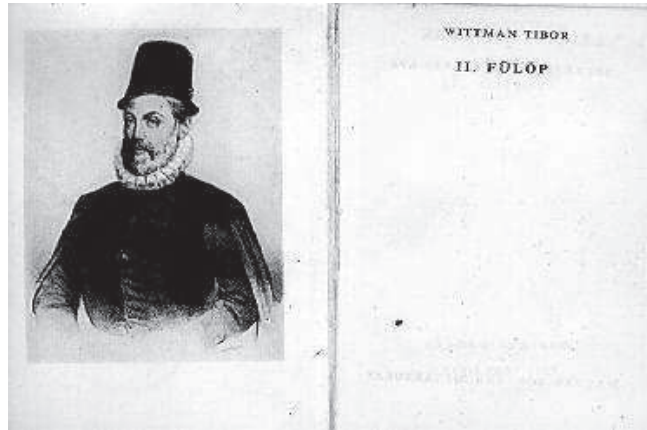
Docteur honoris causa de l'Université de Potosi (1966)

Professeur Tibor Wittman

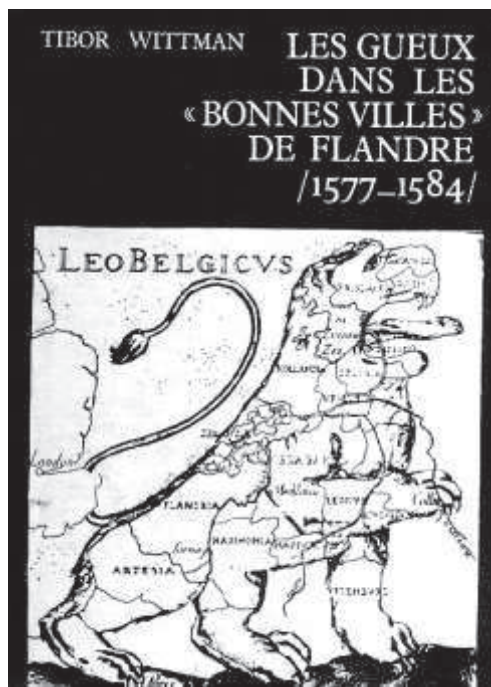


Inauguration de la salle de classe Tibor Wittman à l'Institut d'histoire, à gauche, Sándor Csernus, le doyen de la Faculté des lettres; à droite, le fils du professeur Wittman: Tibor Wittman, gastroentérologue, professeur à l'Université de Szeged (le 24 septembre 2012)

Professeur Tibor Wittman



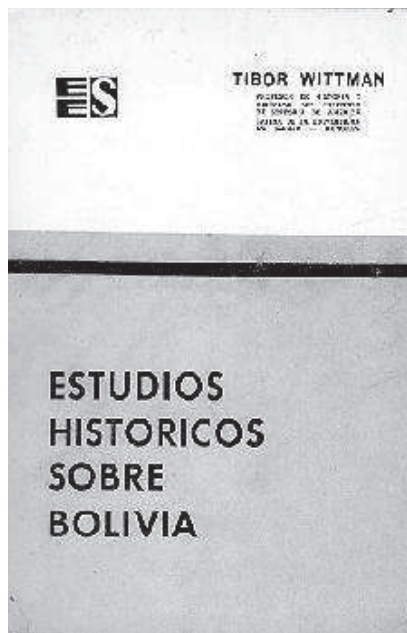
Philippe II, Budapest, 1967.



Budapest, 1969.



Histoire de l'Amérique Latine, Budapest, 1971.



La Paz, 1975.

Professeur Tibor Wittman

La vie et l'oeuvre de Tibor Wittman

Tibor Wittman, rappel d'une vie riche et douloureusement courte

Nous publions déjà les actes du troisième colloque consacré à la vie et aux activités du professeur Wittman, disparu si jeune. Ces rencontres scientifiques rappellent et la carrière d'un enseignant-chercheur et l'inspiration qu'il savait transmettre à ses disciples plus ou moins directs. Voilà pourquoi les commémorations sont aussi autant d'occasions de remercier un maître qui, hélas! ne peut plus, depuis quatre décennies, conseiller ceux pour lesquels il restera toujours une référence absolue.

Le premier colloque a été organisé en 1983, soixantième anniversaire de sa naissance, mais déjà onze ans après son décès. Les souvenirs étant encore frais, on était témoin, naturellement, de la continuation du travail et des échanges scientifiques qu'on avait encore commencés en présence sinon avec la participation directe de Tibor Wittman.

Un peu plus tard, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de sa naissance, la nouvelle « *réunion des spécialistes* » a pu constater que l'héritage de Tibor Wittman était vivant : on a aussi établi un semblant de compte-rendu de l'itinéraire suivi par les recherches qu'il a inspirées.

A présent, les disciples plus ou moins anciens pensent le moment venu pour dresser un nouveau bilan, cette fois dans le triple contexte de « *Mondialisation, modernisation, traditions* ». Plus de quatre-vingt dix ans après sa naissance (et plus de quarante ans après sa mort), on peut affirmer à juste titre que plusieurs générations d'historiens considèrent que l'œuvre du professeur Wittman n'a pas disparu avec lui et que les recherches qu'il a inspirées ne cessent d'évoluer et de s'enrichir.

Notre bilan exige que l'on tourne d'abord vers le personnage même. Tibor Wittman est né à Jászberény, dans les régions centrales de la Hongrie, le 15 janvier 1923. Après ses études à l'école élémentaire, il devint en 1933 élève du lycée général (à huit classes) de la ville, dénommé d'après l'archiduc palatin Joseph¹. Ce lycée, qui porte actuellement le nom du chef Lehel², figurait parmi les établissements d'enseignement les plus anciens de la région appelée *Jászság* (ses origines remontaient à 1767), et disposait non seulement d'une forte tradition catholique, mais aussi d'un enseignement de qualité.

Ce type d'établissement secondaire supposait une sérieuse formation en langues. A partir de l'âge de 11 ans, Tibor Wittman devait apprendre le latin et l'allemand ; sa troisième langue étrangère était, de par son choix, le français. Son intérêt aux langues l'accompagnait jusqu'à la fin de sa vie, et

¹ En hongrois : *József Nádor Reálgymnázium*.

² En hongrois : *Lehel Vezér Gimnázium*.

ses connaissances ne cessèrent de s'élargir. Il était familier avec neuf langues : ce facteur a non seulement aidé son travail d'historien, mais devint aussi un élément d'orientation. Lauréat d'un concours national de latin en tant que lycéen, il était un excellent élève, avec des résultats hors du commun. Son baccalauréat, passé avec toutes les distinctions possibles, fut aussi récompensé d'un prix particulier.

Admis à l'Université de Budapest, il fit ses études de latin et d'histoire dans une période difficile, entre 1941 et 1946. Il eut cependant la chance d'avoir de professeurs de vues larges et très prestigieuses, à l'image d'un Sándor Domanovszky, historien de l'art et de la culture, d'un István Hajnal, spécialiste d'histoire sociale, futur académicien et directeur de la Chaire d'histoire moderne, ou bien d'Elemér Mályusz, chercheur éminent de l'histoire de l'Église et du Moyen Âge. Leurs activités étaient – même au sens étroit du terme – ouvertes à l'histoire comparée, et durent sans doute orienter l'intérêt du jeune Tibor Wittman.

L'évolution de sa carrière scientifique fut largement secondée par le réseau professionnel extrêmement dense de ses professeurs. Pour les étudiants en lettres, langues et sciences humaines doués et ambitieux, Eötvös Collegium, institution créée dans l'esprit de l'École Normale Supérieure, restait le principal atelier où ils pouvaient déployer leurs qualités. Tibor Wittman a pu joindre ce centre d'intellectuels, d'une ambiance et d'une efficacité exceptionnelles. Il en était membre de 1941 à 1946. Son mémoire, reçu plus tard comme thèse, était consacré à l'ère des Réformes (1825-1848), période charnière menant à la naissance de la Hongrie moderne. Le titre de ce travail, « *Les centralistes et l'idée de la création des classes moyennes hongroises* » éveille l'attention même aujourd'hui ; le public (plus ou moins large) le lirait avec intérêt (avec les nouveaux résultats dans ce domaine).

Au début de sa carrière d'enseignant, Tibor Wittman passait par les plus importants centres universitaires et intellectuels du pays, de Budapest à Szeged, en passant par Pécs et Debrecen.

Une fois son diplôme obtenu, Tibor Wittman est revenu à Jászberény. Il enseigna l'histoire et le latin à l'École Normale locale, de 1946 à 1948. L'enthousiasme de la nouvelle génération exerça sur lui une grande influence : il a aussi pris une part active au mouvement des « *collèges populaires* ». Le 160^e collège populaire du pays, nommé Collège Populaire József Hajnóczy a été créé à Jászberény, et Tibor Wittman devint son premier directeur.

Le jeune enseignant-historien évolua à Jászberény jusqu'en 1948. Il quitta cette ville d'abord pour Pécs, où il exerça à l'école supérieure pédagogique de la ville ; de retour à la capitale en 1950, il enseigna, jusqu'à 1954, à l'École Supérieure Pédagogique de Budapest. Il fut, par la suite, nommé maître de conférences, à l'Institut Lénine, unité créée par un décret du gouvernement, à partir des composantes de la Faculté des Lettres de l'Université de

Budapest. L'Institut Lénine doit être considéré comme un avatar particulier de l'histoire de l'enseignement supérieur en Hongrie : créé en 1952 avec l'objectif de former les futurs professeurs de littératures hongroise et russe, ainsi que des enseignants-chercheurs, ceux-ci étant susceptibles de constituer la nouvelle élite (même si le mot était fort inconvenable à cette époque), il était placé directement sous le contrôle du recteur de l'université, et sa direction était assurée par un directeur général, poste équivalant à celui d'un doyen de faculté. Ses étudiants jouèrent plus tard un rôle très actif dans les événements d'octobre 1956 à Budapest. En 1957, l'Institut cessa d'exister ou, plus précisément, il était réintégré à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest.

Cette période était particulièrement importante pour Tibor Wittman. Il commença à s'occuper plus profondément de l'histoire de la Transylvanie du 17^e siècle. Sa deuxième thèse, lui ouvrant la candidature à une thèse d'État, étudiait une question très intéressante et pertinente de la genèse de la nation hongroise. Ces recherches (la thèse s'intitulait « *La lutte pour la création de la monarchie nationale contre l'expansion habsbourgeoise, dans le cadre d'une alliance hungaro-tchèque, 1619-1620* ») aboutit à l'une des œuvres historiques les plus connues de Wittman, sa monographie sur Gábor Bethlen, prince de Transylvanie³. Elles étaient aussi à l'origine de plusieurs études en langues étrangères. Tout cela marquait le début d'un parcours par étapes. Ces étapes montrent l'évolution singulière de l'intérêt d'un historien. Parti de l'histoire de la Transylvanie, celui-ci tourne d'abord vers l'Europe (et surtout les Pays-Bas, l'Espagne et – dans une moindre mesure – la France), et plus tard vers le monde extra-européen, avec une primauté donnée à l'Amérique Latine. Chaque étape reçut de sa part et l'attention et le temps mérités, afin qu'il puisse repartir avec un bagage professionnel et intellectuel toujours plus important. Ses connaissances étendues et rhizomatiques s'affirmèrent de plus en plus, ce qui allait de pair avec la confirmation d'un intérêt aux questions globales. Ainsi, d'une manière presque imperceptible pour l'observateur extérieur, mais avec une prise en compte de plus en plus évidente à l'intérieur, fut fait le pas décisif vers l'étude des véritables questions de l'histoire comparée.

Par la suite, Tibor Wittman enseigna pendant une année (en 1957/1958) à l'Université Lajos Kossuth de Debrecen. Sa vie semblait arriver à son havre lorsqu'il a reçu sa nomination à l'Université de Szeged (d'abord pour un poste de maître de conférences), où il a pu commencer l'année académique 1958/1959 comme directeur d'une chaire d'histoire médiévale. C'est à l'Université de Szeged (nommée, à partir de 1962, Université Attila József)

³ Titre original de la thèse : *A nemzeti monarchia megteremtéséért vívott harc a cseh-magyar szövetség keretében a terjeszkedő Habsburg uralom ellen, 1619-1620*, thèse dactylographiée, Budapest, 1954.

que sa carrière d'enseignant-chercheur s'est véritablement épanouie. Il lui a paru aussi évident de s'installer à Szeged avec sa famille. Intégrant à part entière son université, il a accepté des charges administratives à la Faculté des Lettres et dans la direction de l'ensemble de l'université. Professeur des Universités à partir de 1961, il soutint sa thèse d'État en tant qu'enseignant szegedien (1962). Vice-doyen de la Faculté des Lettres en 1963/1964, il remplit de 1964 à 1967 la fonction de vice-recteur responsable des études, et travaillait aussi comme vice-président du Comité Régional de l'Académie des Sciences.

Les changements d'orientation de ses recherches furent aussi suivis de modifications institutionnelles. En 1968, le Département d'histoire médiévale universelle a changé de nom pour devenir Département d'histoire médiévale universelle et d'histoire de l'Amérique latine. (L'enseignement de « *l'histoire médiévale* » couvrit alors à Szeged la longue période allant de 476 à 1789.) Tibor Wittman inspirait une forte effervescence à Szeged et dans l'enseignement universitaire et dans la recherche.

Arriver au havre à Szeged signifiait aussi de trouver une base solide, qui pouvait servir de point de départ à la réalisation des objectifs scientifiques, et cela notamment par le moyen des voyages. Oui, par les voyages, puisque celui qui veut étudier et pratiquer l'histoire comparée est obligé de voyager. Il fallait se déplacer, faire des recherches sur les lieux, aux archives étrangères, tisser un réseau de contacts à l'étranger – et constituer une bibliothèque, véritable fondement des ambitions scientifiques.

Wittman savait que, pour faire avancer ses recherches, il devrait intégrer la communauté scientifique internationale. Il savait toujours attirer l'attention sur les ouvrages les plus récents et les plus importants dans l'étude de toute question, et cela dans un contexte international. Il a beaucoup œuvré pour que des véritables *best-seller* scientifiques soient édités en Hongrie, comme par exemple *La Civilisation de l'Europe classique* de Pierre Chaunu. Ses étudiants n'accusaient aucun retard par rapport à leurs homologues occidentaux lorsqu'il s'agissait des résultats et des méthodes des tendances historiographiques les plus modernes. C'est lui qui nous parla le premier des *Annales* ou de la *nouvelle histoire*.

Tibor Wittman a aussi réussi à relever un des plus grands défis de l'époque : il plaça les recherches en histoire à Szeged sur la carte de l'historiographie internationale. Membre fondateur, en 1972, de l'AHILA, cette organisation internationale si active des spécialistes de l'histoire de l'Amérique latine, un grand hommage fut rendu à sa mémoire lors du congrès de l'association organisé à Szeged, en 1986, par son disciple peut-être le plus direct, le professeur Ádám Anderle.

Cette mémoire est aussi vivante sous d'autres formes. En septembre 2012, lors d'une cérémonie de remise de « *diplômes d'or* » aux anciens étudiants de notre Faculté, les membres de la promotion terminant les

études en 1962 rappellerent les noms des figures qui avaient marqué leurs années d'université. Parmi d'autres, le nom de Tibor Wittman revenait régulièrement. Pure coïncidence ou résultat de facteurs historiques, ils étaient les premiers à suivre les cours de Tibor Wittman, fraîchement débarqué à Szeged, à la fin des années 1950. Que l'on nous permette de citer ici les phrases d'un des membres de ladite promotion, l'éminent médiéviste Gyula Kristó, dont on regrettera toujours la disparition précoce : « *Ce jeune homme (Wittman avait alors seulement 35 ans) disposait déjà d'une grande expérience universitaire. Il choquait pratiquement ses étudiants par son immense savoir et son ouverture d'esprit... Ses disciples étaient les premiers à accéder à ses grands travaux qui apportaient plus tard des résultats très importants... Lorsqu'il était en classe, l'atmosphère a changé et a commencé à vibrer. Ses pensées ne cessèrent de fourmiller ; il nous submergeait par les connaissances, avec l'appétit d'un homme qui voulait tout dire à la fois... Il n'était pas seulement un professeur d'histoire comparée : il pensa aussi en termes d'histoire comparée, sinon universelle... Aux examens, il était sévère et exigeant ; mais son intérêt portait principalement sur la capacité de ses étudiants de saisir l'essentiel... Parfois, des exposés souvent indéchiffrables pour les autres étudiants ont été récompensés d'une très bonne note, s'il y découvrait ou pensait découvrir un brin de réflexion. Il se lança dans des généralisations hardies et se permettait des pensées de très haute volée... Son enseignement s'enrichissait sans cesse de nouveaux détails d'histoire médiévale ou féodale. Par cela, il rentrait en fait dans l'enseignement les résultats de ses recherches les plus récentes.* »

A titre personnel, je peux ajouter, en tant que membre de la dernière promotion qui eut encore accès au cours de Tibor Wittman (et qui devait passer ses examens oraux devant lui), que j'ai encore rencontré le même personnage. Nous avons étudié avec lui l'histoire médiévale de la France et la naissance de l'absolutisme royal. Je ne dois pas être le seul à avoir conservé jusqu'aujourd'hui, les notes prises lors de ses cours magistraux.

On sait bien que les manifestations scientifiques commémoratives ont aussi une fonction supplémentaire, que l'on n'occultera point ici. On tend alors à préserver et présenter des modèles d'œuvre de professeurs qui constituent la véritable force de cohésion des structures scientifiques d'une université, cette fois la nôtre, l'Université de Szeged, conçue comme une véritable *universitas*. L'héritage de Tibor Wittman en fait incontestablement partie.

Nous pensons aussi à tous ceux qui reçurent de lui une inspiration décisive pour leurs futurs travaux. Il savaient en profiter : ils ont recensé et exploité ces idées dans leurs domaines de spécialité. Et avec quelle efficacité ! Nombre d'entre eux intervenaient au colloque et figurent aussi dans ce volume. La présence de ces chercheurs mondialement connus et reconnus nous honore énormément.

Nous savons – et il n'y a rien d'anormal dans cela – que certains de ses disciples pouvaient aller plus loin (et plus profond) dans leurs recherches que Tibor Wittman. Ils s'imposent cependant par un rappel incessant de la

pertinence de l'œuvre de leur maître, et de l'attrait que ses orientations représentent encore pour les jeunes chercheurs. (Notons que Tibor Wittman ne disposait, après la fin de ses études, que d'un peu plus de deux décennies pour laisser des traces irrévocables dans l'historiographie hongroise et internationale.)

A l'heure actuelle, trois unités d'enseignement et de recherche de la Faculté des lettres partagent entre elles l'héritage wittmanien : le Département d'histoire médiévale universelle, le Département d'histoire moderne et d'études méditerranéennes et le Département d'études hispaniques. N'oublions pas l'Institut d'histoire.

Pour reprendre les mots de László Makai, on dira que Tibor Wittman était le premier historien hongrois à avoir commencé ses recherches dans un contexte et dans une perspective comparés.

A ses débuts, rares étaient ceux qui croyaient cela possible depuis la Hongrie ; qui plus est, depuis Szeged ! Ses anciens collègues, ses disciples – et les disciples de ses disciples – savent déjà que le défi a bien été relevé, et à quel niveau ! Aujourd'hui, Szeged est un centre mondialement connu – et reconnu – des recherches portant sur l'Amérique latine et la Méditerranée. Celles-ci ont largement contribué à ce que l'Université de Szeged devienne un établissement d'enseignement supérieur figurant sur toutes les listes prestigieuses contenant les noms des « *marques de qualité* ».

Qu'il me soit permis, avant de conclure, de remercier nos partenaires de leur soutien : la Ville de Szeged et son Maire László Botka, l'Université de Szeged et son Recteur Gábor Szabó, le Comité Régional de l'Académie des Sciences et son président Imre Dékány, la fondation « *Szegedért Alapítvány* », l'Institut d'histoire de la Faculté des Lettres et son directeur Lajos Kövér – et tous les collègues, jeunes ou moins jeunes, qui ont participé à l'organisation du colloque. Nous tenons à souligner que cette manifestation scientifique a été organisée dans le Projet TÁMOP (« *Társadalmi Megújulás Program* ») des universités de recherche.

Nous remercions aussi tous les collègues hongrois et étrangers qui ont honoré le colloque de leur présence et leur participation active. Sans eux, nos recherches en histoire comparée ne pourraient pas maintenir leur continuité. On était particulièrement flatté par la venue du Bureau de la Société Internationale des Historiens de la Méditerranée, avec son président, le professeur Salvatore Bono, dont le travail fut reconnu à notre faculté par le titre distinctif « *Pro Facultate Philosophiae* ». Qu'ils gardent tous de très bons souvenirs du colloque et puissent en profiter dans leurs recherches.

Présentation faite par Sándor CSERNUS

Directeur du Département d'histoire médiévale universelle, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Szeged (2008-2014)

(trad. Géza SZASZ)

Ádám Anderle

Tibor Wittman en la historiografía húngara

Sobre la obra y la herencia de Tibor Wittman ya se han organizado dos conferencias conmemorativas. En 1983 y 1998, el 60 y 75 aniversario de su nacimiento, las ponencias estaban conectadas con los temas de la obra de Tibor Wittman, señalando la continuación de sus investigaciones.¹ La presente, tercera conferencia es una buena ocasión para presentar un balance preliminar sobre su obra, sobre sus contribuciones a la historiografía húngara e internacional.

En el gran trabajo reciente de Ignác Romsics sobre la historia de la historiografía húngara² el autor solamente menciona el nombre de Wittman brevemente, con cuatro referencias, aunque acentuando su contribución al inicio de „*las investigaciones hispanistas en Hungría*”.³ Esta actitud de Ignác Romsics no significa una valoración negativa o menospreciativa de Tibor Wittman. Los otros historiadores húngaros que dedicaron y dedican sus investigaciones a los temas universales, no-húngaros, tampoco reciben casi ninguna atención en el libro de Romsics, fuera de la mención de sus nombres.

La historiografía húngara – la mayoría de los historiadores – no conoce las obras de temas no-húngaros de sus colegas. Hasta ahora, no se ha consolidado una visión clara y exacta sobre los esfuerzos de nuestros colegas, los historiadores húngaros, en los terrenos de la historia universal de los siglos XVIII-XX. Se puede decir que la historiografía húngara ha sufrido de un húngarocentrismo („*Extra Hungariam non est vita.*”) hasta los tiempos más recientes y el libro de Romsics solamente refleja esta actitud. A pesar de que algunos historiadores tenían y tienen preocupación por esta situación, los intentos de expandir el horizonte de las investigaciones generalmente se limitan a las relaciones de Hungría en su espacio regional („*Hungría y Europa*”).⁴

Otro historiador, Gábor Gyáni llega a conclusiones igualmente pesimistas analizando las relaciones científicas internacionales de los historiadores húngaros, aunque su análisis no tiene en cuenta los nexos

¹ ANDERLE, Ádám (ed.): *Wittman Tibor emlékkönyv* (Álbum sobre Tibor Wittman). ACTA HISTORICA.T.LXXVI. Szeged, 1983. y (Ed. Ádám ANDERLE): *Stációk. Erdély-Európa-Latin-Amerika. Tanulmányok Wittman Tibor tiszteletére*. (Estaciones: Transilvania-Europa-América Latina). Szeged, 1999. El tomo contiene la bibliografía de los estudios de Wittman, 11 – 19.

² ROMSICS, Ignác: *Klió bűvöletében. A magyar történetírás a 19. és a 20. században*. (Bajo el encanto de Clio. Historia de la historiografía húngara de los siglos 19 y 20.) Budapest, 2011.

³ Ibidem, 400, 409.

⁴ En los años ochenta, una serie de tomos históricos fue publicada en Hungría con el título „*Hungría y Europa*”

académicos de los historiadores de tema universal; aunque sus contactos científicos son fuertes, siguen siendo desconocidos para la mayoría de la comunidad de historiadores húngaros.⁵ La historia universal, no-húngara se encuentra en la periferia de la historiografía – aunque en la enseñanza universitaria de historia, ya contaba con sus propios departamentos entre las dos guerras mundiales y los temas más amplios, no-húngaros, universales, aparecieron no solo en el currículum sino también en las investigaciones de los profesores.

Considero necesario este breve prólogo porque en la historia de la historiografía húngara Tibor Wittman es el primero que investigó - como también observa László Makkai en su necrólogo - problemas universales *sui generis*: Europa, España, América Latina, ampliando el abanico de sus temas hacia la historia universal. La lógica de sus intereses, según este primer análisis sobre Wittman⁶, es muy clara: de los problemas de Transilvania del siglo XVII⁷, Wittman llegó a los conflictos de la Guerra de los Treinta Años; más tarde, escribió ensayos sobre Holanda y los Países Bajos que lucharon contra el Imperio Español. Posteriormente, Wittman se orientó hacia España y temas latinoamericanos.

Podemos observar claramente esta lógica científica linear en la actividad académica de Wittman, pero su colega y amigo, Gusztáv Heckenast interpretó los cambios de la dirección de sus investigaciones de otra manera. En la vida intelectual de Wittman, esta ruptura con los temas húngaros tenía motivos principalmente personales. En aquel período de los años 1950, los historiadores húngaros trabajaban bajo las direcciones y decretos del Partido Comunista gobernante. Wittman no aceptó esta presión política directa y buscó temas más lejanos, libres de la intervención política. En los años 1955-1956 encontramos los signos de esta ruptura con el marxismo oficial, sumamente vulgar. Wittman dejó la „escuela marxista” y al mismo tiempo descubrió de nuevo la obra de Marx.

* * *

El primer indicador de la gira intelectual de Wittman es su obra de 1957, titulada “*La revolución de precios y los primeros momentos de los contactos del mercado mundial. 1566-1618*”⁸. El libro fue influido por el capítulo 24 del

⁵ GYÁNI, Gábor: *A hazai történetírás nemzetközi beágyazottsága* (La historiografía húngara en parámetros internacionales). AETAS, 2010/4., 15-28.

⁶ MAKKAI, László: *Wittman Tibor tudományos életműve* (La obra científica de Tibor Wittman). ACTA HISTORICA, T. LXXVI, Szeged, 1972, 13-23.

⁷ WITTMAN, Tibor: *Bethlen Gábor*. Budapest, 1952. 154. Su tesis de Candidato a Doctor Académico: *A nemzeti monarchia megteremtéséért vívott harc a cseh-magyar szövetség keretében a terjeszkedő Habsburg-hatalom ellen, 1618-1620.* (manuscrito, 1954. 207)

⁸ WITTMAN, Tibor: *Az árforradalom és a világgiazi kapcsolatok kezdeti mozzanatai. 1566 – 1618.* Budapest, 1957.

primer tomo de *El Capital* de Marx sobre la acumulación primitiva, y formula una hipótesis fuerte sobre de la formación del mercado mundial – 17 años antes de la obra famosa de Wallerstein (1974). Según el libro, los límites del mercado mundial reflejaron los movimientos de la revolución de precios. Wittman no interpretó las causas de las curvas de los precios con la lógica de Hamilton, sino con el bajo precio de los metales preciosos – y presentó los primeros datos sobre las características del movimiento de los precios en Europa Central y Oriental. Es decir, según Wittman, Europa Central y Oriental eran partes integrantes de la economía mundial en formación.

Las características de la revolución de precios también ayudaron a Wittman a entender los rasgos fundamentales del absolutismo español. Cuando la Academia de Ciencias de Hungría organizó un debate amplio sobre las características del absolutismo en Europa, donde discutieron los „*rasgos transitorios*” del absolutismo (es decir, una forma transitoria de gobierno entre el feudalismo y el capitalismo), Wittman no participó en la discusión, pero presentó su interpretación. Partiendo de las tesis de Marx, Wittman interpretó el absolutismo castellano como una forma autóctona de la Península Ibérica, acentuando las bases exteriores (principalmente de las Indias) de las fuentes económicas en la actividad del Estado absolutista y describiendo como, al agotar estas fuentes americanas, iniciaron los siglos difíciles de la decadencia⁹.

Wittman definió el „*antimercantilismo*” castellano a base de la interpretación de „*la revolución de precios*” y también lo percibió como el fundamento de la supervivencia del regionalismo ibérico. Los próximos estudios de Wittman sobre la historia de España tienen sus raíces en el libro mencionado sobre „*la revolución de precios*” que ofreció un hilo conductor para sus interpretaciones sobre la historia de las ideas españolas, y sobre el conflicto entre centralismo y regionalismo en la historia de España.¹⁰

* * *

En los primeros años de la década de los sesenta, Tibor Wittman llegó a los problemas de los Países Bajos del siglo XVI. Los ensayos de este período de Wittman presentan dos novedades importantes. La primera es que en sus trabajos ya utilizó fuentes archiveras de Bruselas. La segunda es que se percibe muy claramente la influencia de la revista *Annales*. Principalmente en su libro „*La época de Oro de los Países Bajos*” podemos observar el punto de vista de „*historia total*” de los franceses. Este libro es una síntesis de la

⁹ WITTMAN, Tibor: *Apuntes sobre los métodos de investigación de la decadencia castellana (siglos XVI-XVII)*. Nouvelles Etudes Historiques. (Budapest) 1965. 243 – 259.

¹⁰ Por ejemplo, WITTMAN, Tibor: *Sobre el presunto carácter „turco” del absolutismo español del Siglo del Oro*. Anuario del Instituto de Investigaciones Históricas. T.8. Rosario (Argentina), 1964. 309 – 320.

historia política, de la política exterior, de la economía, de la sociedad y de la cultura.¹¹ Con su otro libro sobre los Países Bajos – „*Les Genx dans les 'bonnes villes' de Flandre (1577-1587)*”¹² – Wittman obtuvo el grado de Doctor de la Academia de Ciencias de Hungría.

Wittman buscó una respuesta en la historia de los Países Bajos para la problemática de las condiciones del nacimiento del capitalismo. Su cuestión principal era por qué las grandes ciudades– „*bonnes villes*”: Brugge, Gantes, Ypres, los epicentros de la industria textil de Europa – no rompieron los obstáculos feudales de su industria. Wittman encontró la respuesta en la falta de lana propia y en los reglamentos de las ciudades que obstaculizaron la búsqueda de nuevos caminos. Además, según Wittman, los grandes comerciantes exitosos de Holanda tampoco tenían fuertes motivaciones y presiones para entrar en la industria textil, mientras Inglaterra contaba con su propia fuente de materias primas (lana) que ayudó el dinamismo de su industria de tejido en la competencia del mercado internacional. Como observa Wittman en su gran ensayo „*Posibilidades capitalistas de la industria de tejido en Flandes*”, en Flandes solamente existió una ciudad de excepción, Hondschoote, que mostraba rasgos capitalistas en su industria textil, ya que se abastecía de su propia ganadería y de sus propias materias primas¹³.

En los siguientes años de la década de los sesenta, paralelamente con sus nuevas investigaciones de temas latinoamericanos, Wittman seguía publicando ensayos sobre nuevos temas de Holanda y un libro sobre la independencia de Bélgica¹⁴.

Llama la atención que las obras de Wittman sobre „*la revolución de precios*”, sobre los problemas de la „*transición capitalista*” en los Países Bajos también inspiraron nuevas investigaciones históricas en Hungría en los años sesenta. Pál Zsigmond Pach publicó importantes ensayos sobre los cambios de las rutas comerciales de Europa y sobre el comercio de Levante en los siglos XV-XVII.¹⁵ Además, la historiadora Vera Zimányi continuó una investigación minuciosa sobre los movimientos de precios en Europa Central y Oriental¹⁶.

Estos ejemplos nos señalan que en los años sesenta nació una corriente historiográfica en Hungría con voluntad de entender las coordenadas

¹¹ WITTMAN, Tibor: *Németalföld aranykora* (La edad de oro de los Países Bajos). Gondolat, Budapest, 1965.

¹² WITTMAN, Tibor: *Les Genx dans les „bonnes villes” de Flandre (1577-1584)*. Budapest, 1969.

¹³ WITTMAN, Tibor: *A flamand posztóipar tőkés lehetőségei a manufaktúra küszöbén* (Las posibilidades capitalistas de la industria de pañería flamenca al inicio de las manufacturas). Századok, 1961/2-3., 236-280.

¹⁴ Por ejemplo, WITTMAN, Tibor: *Fejezetek a Benelux államok történetéből* (Capítulos de la historia de los estados Benelux). ACTA HISTORICA, T.XXXIV. Szeged, 1971. 53.

¹⁵ PACH, Zsigmond Pál: *A kereskedelmi útvonalak átrendeződésének kérdéséhez* (Cambios de las rutas comerciales en Europa entre los siglos XV -XVII.). Századok, 1968.

¹⁶ ZIMÁNYI, Vera: *A magyarországi ármozgások helye az európai fejlődésben* (El lugar de los movimientos de los precios en el desarrollo europeo). Történelmi Szemle, 1972. 1-2.

europas y universales del desarrollo húngaro. En esta reorientación húngara podemos percibir la influencia de la escuela *Annales*. Es decir, la historiografía húngara, durante la época de la „dictablanda” del régimen de János Kádár estaba distanciándose de los estereotipos marxistas del período anterior. Es más, no sólo Tibor Wittman, sino también László Makkai, Zsigmond Pál Pach y Emil Niederhauser abrieron las puertas de las investigaciones hacia temas y, problemas europeos de los siglos XVI-XVII. Es decir, nació una corriente nueva en la historiografía húngara, que dejó de lado el canon marxista, interpretando la historia en parámetros más amplios. En este proceso de reorientación, una parte de los historiadores llegaron a las tendencias europeas más nuevas y modernas.

En este período de la „apertura” tímida del régimen, Tibor Wittman recibió dos becas estatales para investigar temas históricos: en Vietnam y en Cuba tuvo la posibilidad de consultar fuentes archiveras y la literatura científica de estos países. Aunque Wittman publicó siete ensayos sobre la historia de Vietnam¹⁷, posteriormente no continuó esta corriente temática. En la segunda parte de los años sesenta, transfirió el enfoque de su investigación desde España hacia América Latina; por eso tuvo gran importancia la beca de Cuba y también sus viajes a los países de los Andes.

Para Wittman, Cuba fue una impresión chocante y una experiencia constante, porque los estudios sobre la economía de plantaciones ampliaron y profundizaron su visión sobre la formación de la economía mundial. Los contactos entre la hacienda cubana y la economía mundial tienen interés principal en sus investigaciones. Llegó a la conclusión de que mientras los productos de la hacienda entraron en el mercado mundial y llegaron a Europa, en su organización interna, la hacienda desarrolló y utilizó mecanismos y estructuras precapitalistas, obsoletos (esclavitud, peonaje) funcionando como un microcosmos cerrado e independiente¹⁸.

Wittman también desarrolló contactos personales con varios de los mejores historiadores cubanos, como Julio Le Riverend o José Luciano Franco – de quienes yo también recibí mucho apoyo y buenos consejos durante mi beca en Cuba en 1973.

Asimismo, Wittman consultó las fuentes primarias de los archivos en Cuba y en Bolivia – muchas veces siendo él el primero que utilizó estos documentos, legajos archiveros.

Las investigaciones de Wittman en Bolivia continuaron su dirección e

¹⁷ La bibliografía de los artículos de Wittman sobre Vietnam está incluida en *Stációk*, 13.

¹⁸ WITTMAN, Tibor: *A monokultúrák történetéhez a Karib-térségben és Venezuelában* (Sobre la historia de las monoculturas en el Caribe y en Venezuela) ACTA HISTORICA, T.XVII.Szeged, 1965. 1 - 25. WITTMAN, Tibor: *Reflexiones sobre la derrota del tabaco en las Antillas, siglos XVII - XVIII.*, ACTA HISTORICA, T. XXII.1966. 3-24. WITTMAN, Tibor: *El tabaco en la economía de las Antillas en los siglos XVII-XVIII. Teoría y Praxis Revista Venezolana de Ciencias Sociales.* Caracas, 1968. 2. 83-92, y 3. 45 - 60.

interés anterior: los contactos entre la minería del Alto Perú y la economía mundial. En Potosí Wittman llegó a los orígenes de la „*revolución de precios*” – su tema inicial –, investigando los documentos de las minas de plata. Al mismo tiempo entendió el papel fundamental de la minería de Potosí en la formación regional de mercado triangular en los Andes: *industria textil – producción de alimentos – minería*, y observó la influencia recíproca entre estos tres sectores diferentes.¹⁹

En sus investigaciones de esta fase, Wittman también dedicó atención a la política económica del Estado español, a los efectos negativos que obstaculizaron el dinamismo de la economía andina. Fue durante este trabajo que nacieron sus hipótesis sobre los problemas de la formación de los Estados en los Andes. Buscando las bases económicas de éstos, le surgieron dos interrogantes principales: ¿Qué determinó la división territorial de las ex-colonias? ¿Cuáles fueron las causas económicas de las inseguridades de los Estados jóvenes en la primera parte del siglo XIX?²⁰ Wittman examinó este proceso en sus diferentes alternativas nacionales, y derivó las dificultades de la formación de los límites definitivos de los problemas de las condiciones económicas andinas.²¹ La influencia de Tibor Wittman en la historiografía boliviana fue fundamental. Editaron un libro de sus ensayos, en el cual sus colegas bolivianos, Abelardo Villalpando, Jorge Ovando Sanz y Alberto Crespo apreciaron su obra.²²

Los ensayos y las investigaciones de Wittman recibieron cada vez más atención y aparecieron en revistas extranjeras (Caracas, Colonia, Potosí, Córdoba (Argentina), Praga, Sevilla, Madrid, etc.), también resultando en buenos contactos con los historiadores latinoamericanos (por ej. Pablo Macera en *el Perú*, Enrique Semo en México, Federico Brito Figuerra en Venezuela) – y con los europeos.²³ Esta red europea de contactos personales de Tibor Wittman es muy interesante. Todos los historiadores europeos que mantuvieron buenos contactos con Wittman investigaron temas europeos del siglo XVI-XVIII, y se orientaron hacia los temas de América Latina también en los años sesenta.

Considerando sus contactos de estos años podemos llegar a la conclusión que la historiografía latinoamericanista de Europa nació en los años sesenta, cuando los historiadores de diferentes países buscaron

¹⁹ Por ejemplo, *Las Cajas Reales de Potosí a fines de la época colonial*. ACTA HISTORICA, T. XXXII, Szeged, 1969. 1-34.

²⁰ *Datos económicos de La Paz en vísperas de la guerra de independencia*. ACTA HISTORICA, T. XXXII, 457-472.

²¹ *Andean Nations in the Making*. Etudes Historiques. (Budapest), 1970. 157-182.

²² WITTMAN, Tibor: *Estudios Históricos de Bolivia*. La Paz, 1975. 216.

²³ La Academia de Ciencias de Hungría editó en un tomo todos sus estudios importantes sobre América Latina. Véase, *Estudios económicos de Hispanoamérica colonial*. Budapest, 1980. 564 (Prólogo: Ádám ANDERLE).

contactos académicos personales. En esta red de contactos también encontramos a Tibor Wittman. A finales de los sesenta ya podemos registrar una fuerte comunidad de los destacados historiadores latinoamericanistas quienes tenían buenos contactos con Wittman: Francisco Morales Padrón (Sevilla), John Lynch, Harold Blackmore (Londres), Francois Chevalier y Frederic Mauro (París), Magnus Mörner (Estocolmo), Hermann Kellenbenz (Colonia), Josef Polisensky (Praga), Tadeus Lepkovski (Varsovia), Manfred Kossok (Leipzig), Ruggero Romano (Roma), etc. Estos historiadores rechazaron la división impuesta por la existencia del Telón de Acero y buscaron la colaboración con sus colegas del Este. Los historiadores españoles tenían el mismo problema que los del Este: buscaron las posibilidades de romper el aislamiento del Estado franquista.

El profesor Wittman participó en la conferencia de Sevilla²⁴ (1970) donde los participantes aprobaron una resolución sobre la fundación de la *Asociación de Historiadores Latinoamericanistas Europeos* (AHILA) que organizó su primera conferencia en Colonia, en 1975. Es más, el profesor Wittman y su departamento también participaron como fundadores en el nacimiento de la otra asociación europea de latinoamericanistas, del CEISAL, el *Consejo Europeo de Investigaciones Sociales de América Latina*. En este proceso Tibor Wittman amplió sus contactos científicos (por. ej. Lewis Hanke /Estados Unidos/, Nikolai Lavrov /Unión Soviética/).

Las consecuencias de esta expansión e institucionalización fueron muy significativas, lo que demuestra también la creación y la actividad del nuevo departamento de la Universidad de Szeged, el Departamento de Historia Medieval y de América Latina, fundado en 1967-68. El Departamento editó un anuario en español (*ACTA HISTORIA. Estudios Latinoamericanos*) que se utilizó como medio para iniciar un intercambio internacional. En los últimos años de los sesenta el Departamento ya recibía revistas extranjeras renombradas como *Hispanic American Historical Review*, *Journal of Latin American Studies*, *Cuadernos Americanos*, *Anuario de Estudios Hispanoamericanos*, *Revista de Indias*, *Índice Histórico Español*, *CEPAL-Review*, *Cuadernos Hispanoamericanos*, y *Latinskaya Amerika* (Moscú), *Casa de las Américas*.

* * *

En las últimas obras del profesor Wittman ya se puede percibir la ambición de crear síntesis, o crear hipótesis para una síntesis. Su actividad científica de este intento produjo „*Historia de América Latina*” (1971), la primera monografía científica húngara sobre la historia del subcontinente.²⁵

²⁴ Ponencia de conferencia de Wittman: *El americanismo en Hungría*. Anuario de Estudios Americanos. Sevilla, XXVII.1971, 535 - 539.

²⁵ Versión húngara, primera edición: Budapest, 1971. segunda edición: Budapest, 1978. Versión española: Budapest, 1980. (traducción de José Ignacio López SORIA).

En su reseña, el académico Emil Niederhauser acentuó el carácter de síntesis del libro de Wittman, que incorporó fuentes y literatura científica internacional y significó una novedad también para el latinoamericanismo europeo. Como observa Niederhauser, Wittman no dividió su libro por países, sino presentó problemas y rasgos comunes del desarrollo histórico latinoamericano²⁶.

Nosotros quisieramos acentuar otra novedad – metodológica y teórica. La historiografía soviética y marxista en aquella época miraba los continentes del tercer mundo con cierta „*exterioridad*” (expresión de Jorge Arico). América Latina también tenía una importancia relativa; para los soviéticos, el subcontinente sirvió como espacio de la expansión norteamericana y de la lucha antiimperialista. La propia historia de América Latina no tenía importancia en esta visión política, ni en la URSS, ni en los países socialistas de Europa Central-Oriental. Esta „*exterioridad*” también tenía su origen en la obra de Marx; en su biografía de Bolívar no encontró fuerzas autóctonas decisivas en la independencia en América Latina. Según Marx, esta victoria la ganaron los militares europeos y principalmente los oficiales ingleses. Wittman rechazó este eurocentrismo y las fórmulas esquemáticas del antiimperialismo, y a base de la literatura científica francesa, inglesa y latinoamericana – utilizando también obras de historia social y de antropología – escribió „*la historia total*” de América Latina, desde la época precolombina hasta la revolución cubana, apoyándose también en sus propios estudios anteriores.

El profesor Zoltán Kollár llamó la atención a otro fenómeno nuevo de esta etapa de la obra de Wittman. Según él, alrededor de 1970, Tibor Wittman volvió a investigar la historia global de la formación de la economía mundial²⁷. Sin embargo, este interés tiene una novedad: Wittman comparaba las dos regiones periféricas de América Latina y de Europa Central-Oriental buscando los rasgos comunes de su historia y los mecanismos de la dependencia económica²⁸. Sobre este tema, Wittman escribió tres o cuatro ensayos, que son más bien hipótesis – su muerte temprana interrumpió su trabajo.

El otro tema que ocupó la atención de Wittman en sus últimos dos años fue la problemática del “modo de producción asiática”. Para él, este debate internacional provocó nuevos interrogantes: ¿Cómo es posible adaptar los resultados e hipótesis de esta problemática para la América precolombina?

²⁶ NIEDERHAUSER, Emil, Századok (Budapest), 1979/4. 726-728.

²⁷ KOLLÁR, Zoltán: *Wittman kérdései–latin-amerikai dilemmák* (Interrogantes de Wittman – dilemas latinoamericanos). IN: *Stációk*, 85-93.

²⁸ Sus ensayos más importantes: *Triángulo o cuadrángulo económico? Acerca del desenvolvimiento del mercado mundial visto desde Europa Central*. Anuario. Instituto de Antropología e Historia. Caracas. 1970-1971. T.VII. 457 -472; *El aporte común de América Latina y Europa Central al génesis del capitalismo*. Estudios Históricos. T.8. Sevilla, 1969. 3-10.

Escribió un gran ensayo que se publicó ya después de su muerte con el título „*Preguntas conflictivas de la formación del “feudalismo” latinoamericano*”²⁹. Wittman utiliza la palabra „*feudalismo*” entre comillas señalando que ya no está de acuerdo con el significado original del término. Según él, la América precolombina tenía muchos rasgos semejantes con el modo de producción asiática, y el „*feudalismo*” castellano, que también tenía numerosas matices „*orientales*”, se fusionó con este modo de producción en la época colonial. Según Wittman, de este encuentro nació una nueva formación latinoamericana, la cual no se puede definir con los conceptos tradicionales europeos. Él propuso usar, como término provisional, „*el modo de producción latinoamericano*”. La problemática de como calificar la formación colonial le preocupaba a Wittman hasta su muerte, y en el contexto de esta búsqueda publicó en el anuario del Departamento el famoso ensayo del Pablo Macera sobre el mismo problema, aunque el historiador peruano lo definió como „*feudalismo colonial*.”³⁰

Wittman tenía planes de largo plazo para el desarrollo de las investigaciones latinoamericanistas. Su proposición de crear un „*Instituto de América Latina*” en Hungría indica estos intentos – pero su idea fue rechazada por los líderes de la Academia de Ciencias de Hungría de aquella época. En este proyecto Wittman planificaba no solamente la comparación de las dos regiones periféricas, sino también propuso investigar los temas de los siglos XIX-XX. Y de la historia de la inmigración húngara en América Latina.

* * *

Con la muerte temprana de Tibor Wittman teníamos la obligación de resolver la continuación de sus investigaciones y de sus proyectos. Contábamos con una herencia rica, con temas atractivos y con una red de contactos internacionales que tampoco desapareció después de la muerte de Wittman y que nos ayudó en esta situación difícil. Siempre hemos podido contar con el apoyo de esta red internacional, incluyendo los alumnos de los amigos extranjeros de Tibor Wittman y las dos asociaciones latinoamericanistas europeas (AHILA, CEISAL). De esta manera, la investigación de la historia de América Latina en Szeged y en Hungría ha continuado y continuará.

²⁹ WITTMAN, Tibor: *A latin-amerikai “feudalizmus” kialakulásának vitás kérdései* (Preguntas conflictivas de la formación del „*feudalismo*” latinoamericano). *Századok*, 1972/6., 1293–1331.

³⁰ MACERA, Pablo: *Feudalismo Colonial Americano. El Caso de las Haciendas Peruanas*. ACTA HISTORICA, T.XXXV. Szeged, 1971. 3–43.

Ádám Anderle: *Tibor Wittman en la historiografía húngara*

La Méditerranée

François Brizay

La France et la Méditerranée centrale entre 1660 et 1792

Entre les années 1660 et la fin du XVIII^e siècle, la Méditerranée se divisait sommairement en deux ensembles géographiques, politiques et culturels : la Méditerranée orientale ottomane et la Méditerranée occidentale, dominée par les ambitions espagnole, française, puis anglaise, sous l'œil attentif des régences barbaresques. Ne pourrait-on cependant pas voir, entre ces deux espaces, reliés par des passages étroits (détroit de Messine, de Malte et de Sicile) qui sont autant de points stratégiques et géopolitiques¹, une troisième Méditerranée, la Méditerranée centrale, dont l'importance militaire et commerciale intéressa la monarchie française, surtout à partir du début du « règne personnel » de Louis XIV, qui correspond au moment où les Etats chrétiens et l'empire ottoman avaient pratiquement cessé de s'y combattre.

Les années 1660 sont un point de départ significatif pour entreprendre une étude de la politique française à l'égard de la Méditerranée centrale. D'un point de vue matériel, c'est à partir des années 1660-1690 que le gouvernement français commença à conserver régulièrement les dépêches des consuls et des ambassadeurs. En outre, pendant un siècle et demi, les consuls envoyés dans la Méditerranée centrale par le roi de France la présentèrent au fil de leurs dépêches comme un ensemble sinon homogène, du moins caractérisé par les préoccupations communes des Etats riverains dans les domaines naval, commercial et militaire. Les membres des bureaux du secrétariat d'Etat des affaires étrangères et de la marine n'utilisaient pas l'expression « Méditerranée centrale », mais ils recevaient du sud de l'Italie, de Tunis et de l'est de la mer Ionienne des courriers de consuls qui échangeaient entre eux une correspondance et semblaient conscients de travailler dans une région dotée, à leurs yeux, d'une certaine cohérence stratégique et commerciale.

Le présent article suggère des pistes pour analyser la manière dont les consuls de France renseignaient leurs supérieurs hiérarchiques sur la Méditerranée centrale. Compte tenu des dimensions de cet espace et des 132 ans pris en compte, nous privilégions la correspondance des consuls et des vice-consuls en poste en Sicile et dans le sud du royaume de Naples, et la période 1700-1725 qui fut marquée par plusieurs guerres. Nous évoquerons trois points : la définition de la Méditerranée centrale, la place de celle-ci

¹ FONTENAY Michel : *La Méditerranée entre la Croix et le Croissant. Navigation, commerce, course et piraterie (XVI^e-XIX^e siècle)*, Garnier, Paris, 2010. 26.

dans la diplomatie française, et la manière dont les consuls de France à Naples et en Sicile en parlent dans leurs dépêches.

La Méditerranée médiane, un espace à définir

Avant d'étudier la géographie stratégique et commerciale dessinée par les diplomates et les consuls, voyons les limites politiques et géographiques que les historiens donnent à la Méditerranée centrale. Ils définissent un espace qui comprend deux ensembles longtemps déterminés par la rivalité entre Etats chrétiens et musulmans. Le premier correspond à la Sicile et aux littoraux orientaux et méridionaux du royaume de Naples. Située au cœur de la Méditerranée, la Sicile conserva pendant plusieurs siècles une place particulière car, après qu'elle eut été reprise aux musulmans à partir de 1061, ses souverains envisagèrent parfois d'en faire une base pour attaquer la Tunisie. Au XVI^e siècle encore, des vice-rois de Sicile comme Juan de Vega, Juan de la Cerda y Silva et Marcantonio Colonna² caressèrent ce rêve auquel Philippe III et ses successeurs renoncèrent au XVII^e siècle.

Le second ensemble regroupe les espaces maritimes et les côtes situés à l'est et au sud des Deux-Sicules. Il englobe Malte, les îles Ioniennes et des Etats et des territoires musulmans : la régence de Tunis, la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Ces pays, où des minorités chrétiennes côtoyaient une majorité de musulmans, correspondent à la vaste mer médiane, au centre de la Méditerranée, où des historiens et des géographes distinguent deux zones. Entre la Tunisie et la Sicile s'étend ce que Fernand Braudel nommait une « *mer sans nom, mal individualisée* », parsemée d'îles très peu peuplées (La Favignana, Malte, Gozzo, Pantelleria, Lampedusa, Tabarca, Djerba), et située sur une route commerciale entre la Méditerranée occidentale et la Méditerranée orientale que beaucoup de navires chrétiens contournaient aux XVI^e et XVII^e siècles en passant par le détroit de Messine³. Cette « *mer sans nom* » était alors redoutée par les marins chrétiens, car les corsaires barbaresques les poursuivaient dans le détroit de Sicile et le long des côtes siciliennes. A l'est, s'ouvre une deuxième zone maritime hostile à l'homme, la mer Ionienne et son prolongement maritime libyen jusqu'en Cyrénaïque.

La Méditerranée médiane fut au XVI^e siècle une zone d'affrontements entre la Monarchie espagnole et la République de Venise, d'une part, et l'empire ottoman, d'autre part. Ces puissances se disputèrent le contrôle de plusieurs villes et îles stratégiques comme Tripoli (1511, 1551), Djerba (1510, 1560), Tunis (1535, 1573, 1574) et Modon (1572) ; les flottes chrétiennes et

² Juan de Vega, Juan de la Cerda y Silva (duc de Medinaceli) et Marcantonio Colonna furent respectivement vice-rois de Sicile de 1547 à 1557, de 1557 à 1564 et de 1577 à 1584.

³ BRAUDEL Fernand : *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, A. Colin, Paris, 1990 (1^{ère} éd., 1949), t. 1. 106-107.

ottomanes s'y affrontèrent à La Prevesa⁴ (1538) et à Lépante (1571), et deux villes résistèrent aux sièges menés par les Ottomans, Malte en 1565, et Corfou en 1537. Le rappel de ces combats menés à la jointure des deux parties de la Méditerranée permet de souligner combien le contrôle de cet espace fut stratégique pour les empires rivaux de la Méditerranée entre 1510 et 1574. A la fin du XVII^e et pendant le XVIII^e siècle, en revanche, la monarchie espagnole et Venise eurent beaucoup moins d'occasions d'affronter les Turcs dans les eaux de la Méditerranée centrale, même si l'épisode du siège de Corfou en 1716 est la preuve que la zone que nous évoquons tenait encore une place importante dans les relations internationales.

Sans mentionner dans leurs lettres une quelconque « *mer médiane* », les consuls de France en poste dans le sud de l'Italie et sur les côtes de la mer Ionienne renseignent régulièrement leurs différents correspondants sur cet espace : le secrétaire d'Etat de la marine et le consul de France à Naples. Ce dernier, bien qu'il ne résidât pas sur le littoral de la « *mer médiane* », recevait les renseignements que lui envoyaient les consuls à Messine, à Corfou, à Arta et en Morée, ainsi que les vice-consuls en poste sur les côtes de la Pouille, notamment à Otrante et à Bari. Il les triait et les adressait ensuite à l'ambassadeur de France à Rome. Naples était ainsi la première grande ville de l'Europe chrétienne, avec Venise, à connaître les mouvements de troupes et de navires ottomans dans le sud et l'ouest de la Grèce.

La place des Etats de la Méditerranée médiane dans la diplomatie française

L'intérêt de la France pour les royaumes de Naples et de Sicile

La place singulière que la Méditerranée médiane a tenue dans les relations internationales entre la fin du XV^e siècle et la guerre de Morée explique l'intérêt que la France lui porta à l'époque moderne, plus particulièrement à partir du milieu du XVII^e siècle. Les Etats du sud de l'Italie y défendirent à plusieurs reprises des avant-postes chrétiens face à l'empire ottoman. Aussi tard qu'en 1716, le siège de Corfou conduit par les Ottomans réveilla dans le sud de l'Italie la crainte d'un débarquement ottoman et rappela aux Siciliens, aux Italiens et aux diplomates européens toute la valeur stratégique de la Pouille et du canal d'Otrante.

Il ne faut cependant pas surestimer la crainte de la menace ottomane à l'ouest de la Morée après 1660. En effet, de même que pour des raisons matérielles et de logistique Vienne et Tabriz restaient les limites occidentale

⁴ Cette bataille se déroula le 27 septembre 1538 au sud de Corfou, dans le golfe d'Arta, non loin du site d'Actium. La flotte ottomane commandée par Barberousse vainquit la flotte vénéto-espagnole d'Andrea Doria.

et orientale de l'avance des troupes ottomanes, Malte ferma la Méditerranée occidentale aux navires du Grand Seigneur à partir de 1565⁵. Il n'en demeure pas moins qu'au début du XVIII^e siècle, les royaumes de Sicile et de Naples et l'archipel maltais redoutaient les objectifs de la croisière annuelle de la flotte ottomane et les conséquences de la rivalité entre l'empire ottoman et la République de Venise. C'est à cette époque-là que l'attitude de la diplomatie française à l'égard des Deux-Siciles a changé.

Entre le milieu du XVII^e siècle et 1792, on pourrait distinguer successivement deux politiques dans la diplomatie que la France mena à l'égard des royaumes de Naples et de Sicile. Sous Louis XIV et dans le premier tiers du XVIII^e siècle, ils furent des pions dans la stratégie du Très Chrétien contre les Habsbourg de Madrid, puis de Vienne. Cette hypothèse mérite sans doute d'être nuancée, car l'intérêt de Mazarin puis de Louis XIV pour ces territoires ne fut peut-être pas motivé uniquement par des calculs militaires et géostratégiques. Les voyageurs français qui séjournaient alors à Naples évoquaient encore le souvenir du royaume fondé par Charles I^{er} d'Anjou. Il aurait donc existé une revendication dynastique et politique de la France sur les provinces méridionales de l'Italie. A partir de 1735, l'ouverture d'une ambassade de France à Naples, un an après l'arrivée de don Carlos dans sa capitale, avant même la fin de la guerre de Succession de Pologne et le traité de Vienne qui sanctionna la cession des Deux-Siciles aux Bourbons, témoigne de la volonté de la France de manifester sa présence dans le plus vaste Etat d'Italie. Cette initiative ouvre une nouvelle phase dans les relations franco-napolitaines.

Jusqu'en 1713, les responsables de la diplomatie française regardèrent les royaumes de Naples et de Sicile comme des provinces de la Monarchie espagnole. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, lorsque la France cherchait à affaiblir l'Espagne de Philippe IV et de Charles II, elle planifiait des interventions militaires et politiques destinées à détacher de la Monarchie espagnole ces royaumes qui conservaient leurs institutions, leurs lois et leur monnaie. Au lendemain de la révolution conduite par Masaniello, Mazarin laissa en novembre 1647 Henri de Guise⁶ prendre à Naples le commandement d'une République protégée par le roi de France. L'expérience s'acheva le 6 avril 1648 par le rétablissement de l'autorité de Madrid⁷. Pendant la guerre de Hollande, Louis XIV exploita l'insurrection

⁵ GOFFMAN Daniel: *The Ottoman Empire and Early Modern Europe*, Cambridge University Press, 2002. 150-151 ; MURPHEY Rhoads: *Ottoman Warfare 1500-1700*, Routledge, London & New York, 1999. 20-23, 65-70.

⁶ Henri II de Lorraine, 5^{ème} duc de Guise (1614-1664), est l'un des petits-fils d'Henri I^{er}, le Balafre. D'abord hostile à la politique de Richelieu, il s'était réconcilié avec la cour en 1644.

⁷ HUGON Alain : *Naples insurgée 1647-1648. De l'événement à la mémoire*, PUR, Rennes, 2011. L'auteur montre que cette révolution fut un ensemble de jacqueries et de soulèvements dirigés contre les barons et la classe dirigeante de plusieurs villes et villages du royaume de Naples.

messinoise⁸ qui aboutit en juillet 1674 au soulèvement de la faction des *Malvizzi* qu'il soutint en faisant débarquer en février 1675 à Messine un important contingent français conduit par le futur maréchal de Vivonne. Son successeur, le maréchal de La Feuillade, dut cependant quitter précipitamment Messine avec ses hommes le 16 mars 1678, faute d'avoir pu prendre Catane et affaiblir la présence espagnole en Sicile, malgré le maintien des communications maritimes au prix de durs combats contre les Hispano-Hollandais⁹.

Une vingtaine d'années plus tard, les clauses des traités de partage de la Monarchie espagnole négociés entre Louis XIV et Guillaume III, pour préparer la succession de Charles II, montrent l'intérêt que Louis XIV portait encore au sud de l'Italie. Le traité de La Haye du 10 octobre 1698 et ceux de Londres et de La Haye des 3 et 25 mars 1700 prévoyaient que, en échange de l'abandon de ses droits sur l'Espagne, le Grand Dauphin obtiendrait les royaumes de Naples et de Sicile.

Entre 1647 et 1792, la Sicile et le royaume de Naples occupèrent une place secondaire dans la diplomatie de la France, comme semblerait le prouver la modestie des activités des négociants français dans les ports du sud de l'Italie. Toutefois, la présence régulière d'un consul à Naples et à Messine à partir du milieu du XVII^e siècle¹⁰ indique le désir de défendre un minimum d'intérêts. C'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que la France exerça une réelle influence politico-culturelle dans le royaume des Deux-Siciles, notamment dans le domaine de la pensée économique¹¹.

Existait-il une politique française dans le centre de la Méditerranée ?

Du point de vue diplomatique, on peut distinguer deux périodes entre 1660 et 1792 dans la Méditerranée centrale. Il y eut encore quelques affrontements entre les Etats chrétiens et les Etats musulmans jusqu'en 1716 (siège de Corfou), puis cet espace fut dominé par les échanges commerciaux entre les ports des deux rives, à une époque où la Méditerranée était

⁸ BÉLY Lucien et alii : *Guerre et paix dans l'Europe du XVII^e siècle*, SEDES, Paris, 1991, t. 2. 156-160.

⁹ Les escadres commandées par Duquesne livrèrent bataille au large de Stromboli (11 février 1675 et 8 janvier 1676), d'Agosta (22 avril 1676) et de Palerme (2 juin 1676).

¹⁰ Aux AN, la correspondance consulaire entre Paris et Messine est conservée à partir de 1670, celle de Naples à partir de 1672. Ces dates ne correspondent cependant pas au début de la présence française dans ces ports. Anne Mézin signale qu'il existait un consulat à Naples au XV^e siècle. MÉZIN Anne : *Les consuls de France au Siècle des Lumières (1715-1792)*, Direction des Archives et de la Documentation Ministère des Affaires étrangères, Paris, 1997. 713.

¹¹ TUFANO Roberto: *La Francia e le Sicilie. Stato e disgregazione sociale nel Mezzogiorno d'Italia da Luigi XIV alla Rivoluzione*, Frontiera d'Europa-Studi e testi. Istituto per la storia sociale del Mezzogiorno, Naples, Arte tipografica editrice, 2009. Voir notamment le chapitre V, « *Oltre la metà del secolo : la Francia dal dominio all'influenza politico-culturale* », 217-286.

devenue une périphérie dans le domaine économique. Elle subit vers 1660-1680 les effets de sa marginalisation à l'écart des grandes routes maritimes, et à la fin du XVIII^e elle ne jouait plus qu'un rôle modeste dans les échanges européens : entre 1700 et 1790, la part des marchés méditerranéens traditionnels (Portugal inclus) dans le commerce extérieur britannique passa de 23 à 6%. Les ports méditerranéens se contentaient désormais du commerce intra-méditerranéen. Le rapport entre le tonnage des flottes des pays euro-méditerranéens et celui du reste de l'Europe passa de 1 à 2, à 1 à 5 entre la fin du XVI^e siècle et 1786. Dans le cadre de la nouvelle économie-monde qui se mit en place au XVII^e siècle au profit des pays du nord-ouest de l'Europe, les pays méditerranéens étaient surtout voués à la fourniture de denrées alimentaires, de matières premières pour l'industrie (laine, coton) et de produits semi-bruts à faible valeur ajoutée comme les filés de soie¹². Dans ce contexte, Malte, par exemple, devint au XVIII^e siècle une escale très active du commerce français au Levant, en vertu de la pragmatique sanction douanière de 1723 qui en fit un avant-port de Marseille. L'activité marseillaise à Malte déclina après 1763 à cause de l'activité de nouveaux concurrents apparus pendant la guerre de Sept Ans, et des troubles qui secouèrent l'empire ottoman à partir du règne du sultan Mustafa III (1757-1774)¹³.

Après avoir longtemps insisté sur l'aspect conflictuel des relations entre deux mondes présentés comme d'inévitables rivaux, « les chrétiens » et « les musulmans », l'historiographie de la Méditerranée à l'époque moderne insiste aujourd'hui sur la diversité des échanges entre l'Europe et le monde musulman. A partir des années 1960, des historiens ont souligné la complexité des relations entretenues entre des habitants de pays chrétiens et des habitants de pays musulmans. Salvatore Bono a mis en évidence le rôle du *corso*¹⁴, cette activité à mi-chemin entre la piraterie et la course. Il a expliqué comment les *raïs* des régences barbaresques, dont beaucoup étaient des renégats, ont contribué au développement économique de villes comme Tunis et Tripoli. Ses travaux ultérieurs ont montré que la course était pratiquée aussi par des Maltais, des Génois, des Toscans¹⁵ et s'inscrivait dans une économie méditerranéenne fondée sur le commerce et les rachats de captifs. Dans le prolongement de sa réflexion, des chercheurs se sont intéressés au sort des renégats¹⁶ et au rachat des captifs chrétiens dans les pays barbaresques¹⁷.

¹² FONTENAY : 79-84.

¹³ LABAT-SAINT-VINCENT Xavier : *Malte et le commerce français au XVIII^e siècle*, thèse réalisée sous la dir. de Jean-Pierre POUSSOU et soutenue en 2000.

¹⁴ BONO Salvatore : *I corsari barbareschi*, RAI, Turin, 1964.

¹⁵ BONO Salvatore : *Les corsaires en Méditerranée*, Ed. Paris-Méditerranée, Paris, 1998.

¹⁶ BENNASSAR Bartolomé et Lucile : *Les chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats. XVI^e-XVII^e siècles*, Perrin, Paris, 1989.

¹⁷ KAISER Wolfgang (dir.) : *Le commerce des captifs. Les intermédiaires dans l'échange et le*

Sans perdre de vue ces apports de l'histoire économique et culturelle de la Méditerranée, on peut reprendre le dossier de la diplomatie française dans la Méditerranée centrale en partant de l'hypothèse que cet espace était stratégique pour les diplomates et les consuls du roi de France. Ce dernier y défendait des intérêts économiques, politiques et commerciaux. Dès les années 1570, les Valois y nommèrent des consuls, notamment à Tunis, mais c'est à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle que se mit en place un solide réseau consulaire. La première mention formelle d'un consul à Naples au XVII^e siècle est celle de Pierre-François Boccardi, en 1672¹⁸.

Les agents du roi de France en poste dans le sud de l'Italie et dans les régence d'Afrique du Nord étaient dans une situation particulière. Comme l'historiographie nous a habitués à l'étude des relations entre puissances égales, la France et l'Angleterre, la Monarchie espagnole et l'empire ottoman, par exemple, nous avons tendance à négliger les relations entre deux Etats de puissance inégale et à considérer les petits Etats comme des satellites des principaux acteurs des relations internationales. Les petits Etats occupaient pourtant une place importante dans le jeu des grandes puissances, comme le montrent les deux exemples suivants. Au XVIII^e siècle, les Deux-Siciles étaient, certes, regardées comme un territoire excentré et à la périphérie de l'Europe chrétienne¹⁹, mais elles n'en demeuraient pas moins une escale importante pour les flottes en route vers le Levant et une base pour toute éventuelle intervention militaire contre l'empire ottoman. A la même époque, la régence de Tunis était devenue un partenaire commercial notable²⁰ qui tenait une grande place dans la caravane maritime : à partir de 1686, date officielle de la reconnaissance de la caravane par le sultan, les enregistrements de contrats se multiplièrent²¹.

Dans les années 1705-1724, le personnel consulaire français en poste dans le sud de l'Italie et à Tunis contribua à une meilleure connaissance de la Méditerranée centrale en suivant particulièrement les affaires politiques et commerciales. Il était attentif à ce qui se passait dans la régence de Tunis qui, depuis 1574, jouissait d'une très grande autonomie vis-à-vis du sultan

rachat des prisonniers en Méditerranée, XV^e-XVIII^e siècle, Collection de l'Ecole française de Rome, 2008. 406.

¹⁸ BILLARD Hugo : « *Le consulat de la nation française à Naples à la fin du XVII^e siècle* », *Revue d'histoire diplomatique*, 2002. n° 3. 279.

¹⁹ GALASSO Giuseppe, dans *Alla periferia dell'impero. Il Regno di Napoli nel periodo spagnolo (secoli XVI-XVII)*, Einaudi, Turin, 1994, a souligné la situation singulière du royaume de Naples dans la Monarchie espagnole. Cet Etat avait une position géographique marginale, mais Madrid en connaissait l'importance : il y leva beaucoup d'impôts et de soldats et il y concéda bien des titres et des terres à ses fidèles serviteurs.

²⁰ A la fin du XVII^e siècle, Tunis exportait vers les pays chrétiens pour au moins 250 000 piastres par an en blé, huile, miel, cuirs, laines, fèves, cire, dattes, etc. FONTENAY : 307.

²¹ PANZAC Daniel : *La caravane maritime. Marins européens et marchands ottomans en Méditerranée (1680-1830)*, CNRS Editions, Paris, 2004. 13.

de Constantinople. Cet Etat connut au début du XVIII^e siècle une évolution politique importante. En juillet 1705, l'agha des *spahis*, Husayn bin 'Alî, devint bey, puis il demanda et obtint l'investiture du sultan. En contrepartie, la Porte accepta la complète autonomie de la régence. Le bey continuait à maintenir les signes extérieurs de la suzeraineté ottomane en envoyant à Istanbul des présents et des secours en cas de besoin, mais il pouvait désormais conclure des traités avec les grandes puissances, sans consultation ni ratification de la Porte. Il fit de son pays une quasi-monarchie héréditaire et nationale. La France développa donc des relations avec la Tunisie qui se comportait comme un Etat indépendant²² et devint un interlocuteur à part entière. Cette nouvelle donne diplomatique était le point d'aboutissement d'une évolution entreprise au XVII^e siècle lorsqu'un droit contractuel et coutumier se développa au Maghreb tandis que les conceptions musulmanes du droit international se fondaient dans les normes du droit des gens européen. Le 30 août et le 4 septembre 1685, la France avait conclu des traités avec la Tunisie pour cent ans : les consuls portaient désormais le titre de chargé d'affaires qui faisait d'eux des envoyés du roi de France, et les Français obtenaient des avantages considérables, car les Tunisiens ne pouvaient ni les capturer en mer ni capturer un passager chrétien d'un vaisseau français.

Les relations franco-napolitaines sont un exemple de relations entre deux Etats inégaux : d'un côté, une grande puissance politique et militaire qui regardait son interlocuteur comme un Etat secondaire ; de l'autre, un pays modeste et peu armé mais décidé à tirer profit de sa position stratégique au centre de la Méditerranée. Nous allons analyser les relations franco-napolitaines au début du XVIII^e en mettant l'accent sur le rôle des consuls et des vice-consuls de France en poste dans les royaumes de Naples et de Sicile. Acteurs moins « *visibles* » que les ambassadeurs ou les chargés d'affaires, ces agents du roi n'en contribuèrent pas moins au développement de la diplomatie française.

Sous le regard des consuls et de l'ambassadeur

Le réseau consulaire français

Le réseau des consuls et des vice-consuls avait pour mission de défendre les intérêts des commerçants français et de ce que l'on nommait alors la « nation » française, c'est-à-dire la petite communauté de sujets du roi de France qui résidaient dans des ports de la Méditerranée pour des raisons professionnelles ou privées. Dans le tableau ci-dessous figurent les

²² WINDLER Christian : *La diplomatie comme expérience de l'autre. Consul français au Maghreb (1700-1840)*, Droz, Genève, 2002.

consulats et les vice-consulats les plus régulièrement occupés. Il existait d'autres postes. Prenons l'exemple du sud du royaume de Naples et de la Sicile au début du XVIII^e siècle. En 1727, il y avait deux vice-consulats sur la côte méridionale de la Calabre (à Crotona et à Reggio de Calabre), et onze vice-consulats dans la Pouille, dont dix avaient effectivement un titulaire²³. En Sicile, six vice-consulats furent pourvus entre 1708 et 1714²⁴ ; à cette liste furent ajoutés en 1708 six autres postes dont on connaît le nom des titulaires²⁵. En revanche, en 1714, neuf postes prévus sont peut-être restés vacants²⁶. L'évolution du statut de certains postes²⁷ et la densité du réseau consulaire témoignent de l'effort entrepris pour obtenir le plus de renseignements possibles sur divers ports de la Méditerranée centrale.

Les consulats et les principaux vice-consulats de France dans la Méditerranée centrale 1577 : date de création. 1664 : date à partir de laquelle est conservée la correspondance consulaire. 1730-1756 : dates de fonctionnement.			
	Deux-Siciles	Régences barbaresques	Grèce
Consulats	Messine (1670) Malte (1664) Naples (1672)	Tunis (1577) Tripoli (1577, 1642)	Corfou Morée (début XVII ^e) Zante (fin XVI ^e , 1670)
Vice-consulats	Palerme (XVII ^e , 1681)	Benghazi (1730-1756)	Missolonghi (1737- 1754) Patras Coron Modon

Le consul de France à Naples était le destinataire des dépêches de consuls en poste dans les îles Ioniennes, la Sicile et le sud du royaume de Naples. Deux flux de dépêches en provenance de la Méditerranée centrale convergeaient vers lui. D'une part, le consul à Messine lui transmettait les renseignements qu'il obtenait de Sicile, de Malte et parfois de Tunis et, entre 1700 et 1725, le vice-consul à Palerme, Lorenzo Olivieri, lui écrivit directement. D'autre part, une correspondance en provenance de Grèce et des îles Ioniennes lui parvenait par Corfou et Otrante, deux postes importants, surtout en temps de guerre. Corfou, que Venise administrait depuis 1386, était la clef de l'Adriatique et l'avant-poste chrétien dans les Balkans le plus proche de l'Italie, et Otrante le port italien le plus proche des Balkans.

²³ Bari, Barletta, Brindisi, Gallipoli, Manfredonia (vacant), Mola di Bari, Monopoli, Otrante, Porto di Cesareo, San Cataldo, Tarente.

²⁴ Augusta, Catane, Palerme, Syracuse, Termini et Trapani.

²⁵ Iaci (Aci reale), Itala, Roccalumera, Savoca, Sciacca et Taormina.

²⁶ Girgenti, Licata, Lipari, Marsala, Mazara, Mazzarino, Messine, Milazzo et Terranova (Gela).

²⁷ En 1732, le consulat de Messine fut déclassé en vice-consulat et réuni à celui de Naples ; après une interruption entre 1768 et 1787, le consulat de Corfou devint vice-consulat.

Plusieurs consuls et vice-consuls en poste dans le sud de l'Italie s'adressaient directement au chargé d'affaires à Rome. Entre 1706 et 1724, le cardinal de La Trémoille et l'abbé de Tencin²⁸ reçurent ainsi des dépêches des consuls à Naples et à Messine²⁹. En principe, le consul à Naples aurait dû relever de l'ambassadeur de France à Madrid, mais le chargé d'affaires à Rome était le diplomate français le plus proche. Des années 1670 à 1732, le consul en Sicile résida la majeure partie de l'année non pas à Palerme, la capitale historique de l'île, mais à Messine qui présentait plusieurs atouts : elle était située sur la route maritime entre le Levant et la Méditerranée occidentale, elle demeurait le premier port militaire de la Méditerranée chrétienne sous l'administration espagnole et, depuis la rébellion de 1674-1678, les Français continuaient à la considérer comme une ville favorable à leurs intérêts³⁰.

Les autres correspondants du chargé d'affaires à Rome installés dans le sud de l'Italie étaient le vice-consul à Naples³¹, qui faisait office de consul lorsque le titulaire du poste était absent, et le vice-consul à Palerme³² dont la correspondance est conservée à partir de 1681³³. Entre décembre 1706 et décembre 1719, bien que le vice-consul à Palerme, Lorenzo Olivieri, dépendît du consul de Messine, il écrivit régulièrement à La Trémoille. À côté des consuls et vice-consuls à Naples et en Sicile, trois autres personnages en poste dans le sud de l'Italie entretenirent une correspondance avec le chargé d'affaires à Rome entre 1706 et 1724 : un chargé d'affaires à Naples, La Ferrière de Vincelles, qui devait contrôler la gestion du consul Charleval, en 1719³⁴, un chargé d'affaires en Sicile, Leblond, en 1714³⁵, et un homme curieux, un gentilhomme du vice-roi de Sicile, Lascot³⁶.

²⁸ Joseph-Emmanuel de La Trémoille (1660-1720) fut chargé d'affaires du roi de France à Rome du 18 mai 1706 au 9 janvier 1720. Pierre Guérin de Tencin (1679-1758) lui succéda à ce poste du 6 novembre 1721 au 5 octobre 1724, puis du 28 octobre 1739 au 30 juin 1742.

²⁹ AMAEE, Nantes, lettres des consuls à Naples, Argoud (576PO/1/15), Charleval (576PO/1/16), David (576PO/1/17, fol° 191-223v), et du consul à Messine, Lépinard (576PO/1/41).

³⁰ Pour défendre leurs intérêts économiques et commerciaux, les dirigeants de Messine se soulevèrent en juillet 1674 contre l'administration espagnole et firent appel à Louis XIV qui leur envoya des soldats. Ces troupes restèrent à Messine jusqu'au 16 mars 1678. BÉLY Lucien *et alii* : t. 2. 157-8 ; MACK SMITH Denis : *Storia della Sicilia medievale e moderna*, Laterza, Rome-Bari, 2005. 283. (éd. anglaise, 1968, 1^{ère} éd. italienne 1970).

³¹ AMAEE, Nantes, 576PO/1/16, fol° 377-459, et 576PO/1/17, fol° 1-57, lettres du vice-consul à Naples, La Lévrerie, à La Trémoille ; 576PO/1/17, fol° 173-190, lettres du vice-consul Darbissan à l'abbé de Tencin.

³² *Id.*, 576PO/1/40, lettres du vice-consul à Palerme, Olivieri.

³³ MÉZIN: 718.

³⁴ AMAEE, Nantes, 576PO/1/17, fol° 58-172, lettres de La Ferrière de Vincelles à La Trémoille.

³⁵ *Id.*, 576PO/1/42, fol° 1 à 99.

³⁶ *Id.*, 576PO/1/39.

Les consuls et les ambassadeurs étaient des informateurs d'autant plus précieux qu'ils renseignaient sur les mouvements des troupes et des navires en temps de guerre, et sur la vie politique et l'activité économique des Etats où ils étaient en poste.

La politique et l'économie en Méditerranée centrale

Les dépêches du personnel consulaire reviennent régulièrement sur trois sujets : l'impact de la piraterie et de la course dans la vie économique du royaume de Naples³⁷, la perception des changements de dynastie à Naples en 1707 et en 1734, et le développement du commerce des Etats de l'Europe septentrionale dans la Méditerranée centrale.

Les consuls et les vice-consuls en poste en Sicile et dans le royaume de Naples ne s'occupaient pas du détail de la vie politique tunisienne, qui ne relevait pas de leurs compétences, mais ils se faisaient l'écho d'une activité non négligeable de la Régence, le *corso*, qui avait connu un très grand développement au XVII^e siècle, particulièrement dans les années 1620-1670. Comme la majorité des victimes du *corso* tunisien étaient des Italiens, et plus précisément des Siciliens et des sujets du roi de Naples, le *corso* est régulièrement évoqué dans les dépêches françaises en provenance de Messine, de Palerme et de Naples. Toutefois, bien que les dernières décennies du XVII^e siècle marquassent la fin des grandes heures de la course nord-africaine, la peur des corsaires « *turcs* » hanta encore longtemps les habitants des littoraux de la Sicile et du royaume de Naples. Les navires marchands restèrent la cible favorite de la plupart des corsaires pendant la guerre de Succession d'Espagne et des *razzias* étaient encore organisées au XVIII^e siècle sur les littoraux des pays administrés par des chrétiens. En 1741, le bey de Tunis frappa l'île de Tabarca, alors sous le contrôle nominal de Gênes, et asservit 700 personnes³⁸. Les mentions du *corso* dans les dépêches des consuls conduisent parfois les historiens à surestimer l'importance de cette activité au XVIII^e siècle, alors qu'elle était devenue marginale. Les consuls mentionnaient en effet les cas les plus spectaculaires qui ne reflétaient pas la place que le *corso* tenait réellement dans la vie économique de la Méditerranée centrale.

A partir du milieu du XVII^e siècle, les Etats européens se défendirent de plus en plus efficacement contre les corsaires barbaresques et parvinrent à développer leur commerce en Méditerranée. Forts de ce succès, les Anglais et les Néerlandais devinrent progressivement des concurrents pour les

³⁷ MAFRICI Mirella: *Mezzogiorno e pirateria nell'età moderna (secoli XVI-XVIII)*, Edizioni Scientifiche Italiane, Naples, 1995.

³⁸ DAVIS Robert C. : *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans*, Editions Jacqueline Chambon, Paris, 2006. 92.

Français. Ces derniers, et plus particulièrement les Provençaux, avaient beau contrôler une grande partie du transport des marchandises musulmanes grâce à la caravane maritime³⁹, ils devaient faire face au XVIII^e siècle à l'expansion commerciale de leurs rivaux de la Mer du Nord et de la Baltique (Angleterre, Provinces-Unies, Suède, Danemark) dont les navires marchands étaient alors de plus en plus nombreux dans les ports des Deux-Siciles et de la mer Ionienne⁴⁰.

La question de la perception des changements de dynastie est importante, car dans le premier tiers du XVIII^e siècle, le royaume des Deux-Siciles devint un acteur plus visible dans la Méditerranée centrale. A partir de 1734-1735, les Bourbons de Naples défendirent les intérêts de leur Etat en prenant leurs distances avec le roi d'Espagne et l'empereur.

Bien qu'ils fussent absorbés par les questions commerciales et politiques, les consuls avaient le loisir de prendre des notes ou de rédiger de brèves observations sur les hommes et les femmes qu'ils côtoyaient chaque jour. Sans avoir l'ambition de rédiger une description des Siciliens ou des Napolitains, par exemple, ils livraient des impressions qu'il n'est pas inutile de resituer dans leur milieu socio-professionnel et dans le contexte culturel de leur époque.

Le sud de l'Italie était-il encore un « paradis pour les diables » ?

Dans certaines de leurs dépêches, les consuls et les ambassadeurs s'étonnaient parfois des mœurs et des usages des riverains de la Méditerranée médiane. Ils contribuaient ainsi à consolider des préjugés, mais ils cherchaient également à comprendre les populations au milieu desquelles ils vivaient. Le discours tenu sur les habitants des Deux-Siciles est, de ce point de vue, significatif.

Les consuls français du XVIII^e siècle regardaient la Sicile et le royaume de Naples comme une « *autre Europe* »⁴¹. Aujourd'hui, où l'on connaît mieux la société de ces pays, notamment la spécificité de leurs structures familiales⁴², on continue à s'interroger sur la singularité des Deux-Siciles. Ce pays était-il une frontière ou une zone d'échanges⁴³ et avait-il une identité précise ? Au XV^e et au XVI^e siècle, les marchands florentins et plus généralement toscans, disaient que le royaume de Naples était un « *paradis*

³⁹ PANZAC, *op. cit.*

⁴⁰ RAO: 102-103.

⁴¹ GALASSO Giuseppe: *L'autre Europe*, Ecole française de Rome-154, 1992.

⁴² DELILLE Gérard : *Famille et propriété dans le royaume de Naples (XV^e-XIX^e siècle)*, Ecole française de Rome-Éd. de l'EHESS, Rome - Paris, 1985 ; *Le maire et le prieur. Pouvoir central et pouvoir local en Méditerranée occidentale (XV^e-XVIII^e siècle)*, Ecole française de Rome-Éd. de l'EHESS, Rome - Paris, 2003.

⁴³ RAO: 91-107.

habité par des diables »⁴⁴. Ce lieu commun était un peu daté au XVIII^e siècle, mais les étrangers regardaient encore le royaume de Naples comme une terre hostile et inhospitalière. Les consuls et diplomates français qui y vivaient croyaient être relégués au bout du monde. Dominique Vivant Denon, qui y fut chargé d'affaires, écrivait en 1781 : « *J'aurais grand tort de me plaindre de mon séjour à Naples [...] mais Naples me deviendrait bien vite insupportable si l'oubli m'en faisait un exil* »⁴⁵. Six ans plus tard, le secrétaire d'ambassade, François Cacaault, observait : « *Je suis ici à l'extrémité de l'Europe, oublié de tout le monde, livré à mes rêves, à quelques études* »⁴⁶. Le Mezzogiorno pouvait donc sembler loin des grandes villes de l'ouest de l'Europe. A la fin du XVIII^e siècle, des terres que diplomates et consuls avaient longtemps regardées comme un rempart contre les « *Turcs* » étaient désormais vécues comme un lieu d'exil, mais les jugements désabusés ou négatifs qu'elles suscitaient n'étaient-ils pas un *topos* paresseusement diffusé ?

Des études solides ont déjà été consacrées aux lieux communs relatifs aux comportements, aux usages et aux croyances des Napolitains et des Siciliens⁴⁷. Les pages dans lesquelles les consuls de France dans le sud de l'Italie évoquent les habitants des Deux-Siciles doivent donc être utilisées non pas pour broser un énième portrait des Méridionaux, mais pour s'interroger sur la place que tenaient ces *topoi* dans leur raisonnement et dans leur perception de cette partie de la Méditerranée. En d'autres termes, les préjugés ont-ils évolué pendant un siècle et demi et ont-ils pesé dans la prise de certaines décisions ? L'opinion des consuls était-elle originale ou reprenait-elle seulement des lieux communs ? Leur séjour dans des villes méridionales modifia-t-il ou non leur point de vue ? Les travaux publiés jusqu'à maintenant sur les préjugés et la littérature de voyage ont déconstruit les discours tenus sur tel ou tel peuple, mais il existe encore peu d'études sur la réception des textes qui véhiculent lieux communs et considérations générales sur la psychologie des peuples⁴⁸.

⁴⁴ CROCE Benedetto: *Un paradiso abitato da diavoli*, Présenté par Giuseppe Galasso, Adelphi, Milan, 2006.

⁴⁵ Lettre du 17 mars 1781 citée par Bernard BAILLY : *Dominique Vivant Denon 1747-1825. De la Bourgogne au Musée Napoléon*, Châlons-sur-Marne, 2002. 70.

⁴⁶ Lettre à Pierre Michel Hennin, citée par Anna Maria RAO, « *Collezionismo, diplomazia, rivoluzione : la corrispondenza di François Cacaault con Pierre Michel Hennin (1785-1788)* », dans *Storia e vita civile. Studi in memoria de Giuseppe Nuzzo*, Eugenio DI RIENZO et Aurelio MUSI (dir.), Naples, 2003 182. Les citations de D. Vivant DENON et de F. CACAULT figurent dans RAO : 104 et 105.

⁴⁷ VALLAT Colette, MARIN Brigitte, BIONDI Gennaro: *Naples. Démythifier la ville*, L'Harmattan, Paris, 1998. 19-55 ; TUZET Hélène, *La Sicile au XVIII^e siècle vue par les voyageurs étrangers*, P. H. Heitz, Strasbourg, 1955.

⁴⁸ BERTAND Gilles (dir.) : *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, L'Harmattan, Paris, 2004. Cet ouvrage donne des exemples de l'accueil fait à certains discours sur des pays et des peuples, notamment dans les chapitres intitulés « *La circulation des savoirs* » (119-203) et « *Les formes de la réception* » (205-294).

Conclusion

Entre 1660 et 1792, les agents du roi de France en poste dans la Méditerranée centrale furent les témoins de deux phénomènes majeurs qui affectèrent l'ensemble de la Méditerranée. Dans le domaine diplomatique, l'attitude des Etats chrétiens à l'égard des Etats musulmans évolua. La diplomatie des pays chrétiens, et de la France notamment, à l'égard de l'empire ottoman est aujourd'hui mieux connue⁴⁹. Jusqu'au début du XVIII^e siècle (paix de Passarowitz), les Etats chrétiens s'efforcèrent d'enrayer l'expansion de l'empire ottoman. Toutefois, depuis la fin du XVI^e, siècle le théâtre de cette rivalité n'était plus la Méditerranée centrale mais la Hongrie et les Balkans. En outre, au XVIII^e siècle, même si les grandes puissances du nord-ouest de l'Europe se battaient désormais pour le contrôle de l'Europe continentale ou de l'Atlantique⁵⁰, la Méditerranée centrale devint l'une des zones qu'elles se disputèrent : le renforcement de la présence anglaise dans cette région en faisait un enjeu entre Paris et Londres comme le montra leur rivalité à propos de Malte pendant la période révolutionnaire.

Dans le domaine économique, la Méditerranée subit une accélération du double processus qu'elle subissait depuis les années 1570-1580 : une réunification de son espace économique opérée par l'Europe occidentale au détriment de la Méditerranée orientale, et une « *périphérisation* » de cet espace par rapport à l'Europe du nord-ouest au sein de l'économie-monde. A partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle, la Méditerranée devint un espace dominé par les marines chrétiennes et, dans le courant du XVIII^e siècle, la guerre laissa place dans la Méditerranée centrale à de fructueuses relations commerciales entre marchands chrétiens et musulmans, dont la caravane maritime est l'une des expressions les plus significatives. C'est dans ce contexte que les marins et les marchands français, le plus souvent provençaux, développèrent leurs activités, notamment à Tunis, Tripoli et Messine, avec l'aide des consuls.

⁴⁹ Nous renvoyons aux travaux de POUMARÈDE Géraud, notamment *Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités e la lutte armée contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Presses Universitaires de France, Paris, 2004 ; « Justifier l'injustifiable : l'alliance turque au miroir de la chrétienté (XVI^e-XVII^e siècles) », *Revue d'histoire diplomatique*, 1997. 217-246 ; « Négociateur près la Sublime Porte : jalons pour une nouvelle histoire des capitulations franco-ottomanes », dans *L'invention de la diplomatie*, éd. par L. BELY, Paris, 1998. 71-85 ; « La question d'Orient au temps de Westphalie », dans *L'Europe des traités de Westphalie. Esprit de la diplomatie et diplomatie de l'esprit*, éd. par L. BELY, Paris, 2000. 363-390.

⁵⁰ FONTENAY : 30-33.

Simon Mercieca – Joseph Muscat

A Territory of Grace: Lampedusa during Early Modern Times

On the facade of a monastic church owned by the Discalced Carmelites at Cospicua, one of the cities overlooking the Grand Harbour of Malta, lies a statue of a Madonna with the infant Jesus in her arms. It is sculptured in the classical iconography associated with the Madonna, very common in the Catholic world. This work would have passed unnoticed were it not for the fact that this statue, though old, is a replica of another very famous statue; that of Our Lady of Trapani. However, despite its history hardly anyone in Cospicua knows the connection between the Madonna of Trapani and their hometown, or its relevance to the history of the central Mediterranean in Early Modern times.

The original statue, in white marble, is venerated in the Sanctuary of the Annunciation in the city of Trapani in Sicily. Hence the name Madonna of Trapani. This type of iconography, showing the Virgin Mary with the infant Jesus in her arms visually conveys the Christian message that Mary is the maternal divine figure that leads good Catholics to Christ.

Like Cospicua, the sanctuary in Trapani is also run by Carmelite monks, who fall within the same category of the Discalced Carmelites, with the difference being that the latter was a break-away reform group guided by the spiritual visions of a woman Doctor of the Church, St. Theresa of Avila. One might think that the presence of such a statue on the facade of a Discalced Carmelite church in Cospicua, could be associated with the fraternal link that tied the Discalced Carmelites to their brothers. However, this devotion to our Lady of Trapani has much deeper roots. It is linked with maritime trade and the Knights of St. John.

The reason for placing such a statue on the facade of the church is to be associated with the devotion that the Knights of St John bore towards Our Lady of Trapani.¹ This particular devotion was due to the fact that Trapani was one of the most important ports of call in Sicily for the fleet of the Order of St. John. Yet, there was another reason for such particular devotion, and this was the building of a small chapel dedicated to this Madonna on the deserted island of Lampedusa. Lampedusa became a Marian sanctuary further encouraging devotion among many Christian seafarers. The name of the Madonna of Trapani had pride of place in the maritime vocabulary of the Knights. It formed part of their maritime code of reconnaissance for day signals on the galleys of the Order.²

¹ N(ational) L(ibrary) M(alta), A(rchives) O(f) M(alta), 1771, f. 107v.

² NLM, Libr(ary Manuscript) 110, f. 13, no. 52.

Devotion to the Madonna of Trapani began to spread in Malta in the early seventeenth century. The first manifestation of this particular devotion was noted at Żabbar, a small village on the doorstep of the harbour cities where a church dedicated to this Madonna was built in 1612. In 1645, another small church was dedicated to Our Lady of Trapani in the distant village of Siggiewi. At the same time, an altar was set up at the parish church of Qormi while a marble copy of the Madonna of Trapani was placed on the main altar of the rural chapel in Gudja dedicated to Our Lady of Loreto.³ In the meantime, side altars were created in a number of churches to encourage the devotion to the Madonna under this name.

In Valletta, at the Augustine Friars's church, Giovanni Haxixa and his wife built an altar to the Madonna of Trapani in 1634.⁴ On their part, the Augustinian Friars had a vested interest in spreading this devotion in Malta. During Early Modern Times, their presence at Trapani was extremely strong and their convent there had originally belonged to the Knights Templar. After the suppression of this Order, it became the property of the Knights of St. John and later, it was turned into an Augustinian convent,⁵ leading to the diffusion of this cult among the Augustinian Friars in Malta too.⁶ Devotion to this particular Madonna was also being promoted in Valletta by the Carmelite Friars who, like the Augustinians, built a convent in this new city. Normally, it was a rule among monastic orders not to spread the same popular devotion within the same parochial precincts. In Valletta the Madonna of Trapani was an exception. Even female orders, such as the Convent of St. Catherine,⁷ and the now defunct nunnery of the penitents, dedicated to St. Mary Magdalene, promoted this cult.⁸ The latter was a charitable institution popularly known in Valletta as La Camarata, which originally was a convent for girls, mostly offspring of sailors. It was closed in the nineteenth century when the building made way for a large residential block. At the Camarata too, there was an altar dedicated to the Virgin of Trapani, whose *pala d'altare* has survived the challenges of time.⁹ Incidentally, the Augustinian Church, the Church of Our Lady of Mount Carmel, the Convent of St. Catherine and the Camerata were all situated within the same parochial boundary known in Valletta as Porto Salvo. Most of the above churches had a direct connection with the Knights: in the

³ Vincent BORG: *Marian Devotions in Malta*, IN: *Marian Devotions in the Islands of Saint Paul (1600-1800)*, ed. Vincent BORG, The Malta Historical Society, 1983. 200-202.

⁴ Archive of the Monastery of St. Augustine Friars, Valletta, *Inventario del Convento S. Agostino a.1634*.

⁵ P. Bonaventura ATTARDI: *Il Monachismo in Sicilia discifrato dell'Ordine del P.S. Agostino*, Antonio Gramignani, 1741. 159.

⁶ Mark CAUCHI OSA: *L-Istorja tal-knisja ta' S.Wistin tal-Belt*, 1997. 127.

⁷ Ġorg, AQUILINA: *Is-Sorijiet Ġerosolimitani il-Knisja u l-Monasteru ta' Sant'Ursola Valletta*, P.E.G. Malta, 2004. 191.

⁸ George Percy BADGER: *Description of Malta and Gozo*, Malta, 1858. 211.

⁹ AQUILINA (2004): 191.

case of the Church of Loreto in Gudja, the Convent of the Camarata and St. Catherine, these were all directly established by the Knights. Even, the church of the Discalced Carmelites, as we will be explaining, has a direct link with the Knights of St. John.

The origins of the statue of the Madonna in Trapani are not known because many of the old documents were destroyed when Trapani was struck by the plague in the 15th century. However, some of the surviving documents show that the devotion goes back, at least, to the middle of the twelfth century.¹⁰ The church in Trapani was given to the Carmelite friars on 24 August 1250 by the senate of the same city. Incidentally, the Carmelites are the only Mendicant Order enjoying a Mediterranean origin, having originated on Mount Carmel in Palestine before eventually moving westwards.¹¹

Based on tradition, different stories survive about the origins of the statue. Some of these traditions are extremely old and go back to Early Modern Times (1500-1798). One such story is to be found in a book published in Venice in 1623 by Don Felice Astolfi, Canonico del Salvatore. His work, dedicated to the history of the worship of the Virgin Mary, is entitled *Historia universale delle Immagini miracolose della Gran Madre di Dio riverite in tutte le parti del Mondo*. Trapani is included in his book and attests to the importance of this devotion at the time. According to Astolfi, this statue was sculpted in Cyprus in the year 730, later ending up in Jerusalem and came into the possession of the Knights Templar. In order to prevent the statue from falling in the hands of the Saracens, some Crusaders removed it from Jerusalem and set sail for Pisa. On their journey, the ship met rough seas and, in peril of being shipwrecked, found refuge in the bay of Lampedusa. Eventually, the captain continued his journey entering the port of Trapani where, by way of thanksgiving, he donated the effigy to the city.¹²

There are a number of variations to this story, which we are not going to discuss as they are beyond the purpose of this study. What is of interest however is that similar and parallel stories about statues of the Virgin, which were donated to churches by seafarers after experiencing harsh weather conditions, intersperse the entire history of the Mediterranean. In Malta, there is at least one version about the origins of a processional statue of the Madonna, whose arrival in the seventeenth century is attributed to the adverse calamities of nature.¹³

¹⁰ BORG (1983): 200.

¹¹ Adelaide CIVELLO: „La Madonna di Trapani, Culto e Immagine nella Sardegna del XVI-XVII-XVIII Secolo”, *El món urbà a la Corona d'Aragó del 1137 als decrets de nova planta VIII*, Congrès d'història de la Corona d'Aragó 17 Barcelone / Poblet / Lleida, Volume 2. 81. 2003.

¹² Giovanni FRAGAPANE: *Lampedusa dalla preistoria al 1878*, Sellerio editore Palermo, 1993. 508.

¹³ Simon MERCIECA: 'The Religious Cults of Thaumaturgical Powers and the Devotion towards St. Nicholas of Bari in Malta', *Symposia Melitensia*, University of Malta, Junior College, Number

The origins of the Madonna of Trapani are retold, in a book by Abate Gio Battista Pacichelli, entitled *Memorie de viaggi per l'Europa christiana scritte à diversi in occasione de' suoi ministeri*, published in Naples, at the Royal Press, in 1685, wherein, in the fourth part of the second volume, Astolfi's story is retold.¹⁴ Even Pascal Maria D'Avezac refers to this narrative in his *Histoire et description de tous les Peuples. Iles de l'Afrique*, published in 1848. In discussing Lampedusa, D'Avezac added that „the image of the Madonna of Trapani that used to be venerated on this island, received gifts and candles from both Christians and Muslims alike.”¹⁵

The origins of the devotion to Our Lady of Trapani on the island of Lampedusa seem to have led to the expansion of this cult in Malta rather than in Sicily, which was home to this miraculous statue. Giovanni Fragapane published archival documents from Malta in his monumental work about Lampedusa. The protagonist of his historical narrative were the owners of this Island, the Tommasi family and the Knights of Saint John. Fragapane's proposed narrative fits very well within the paradigm proposed by Claude Levi-Strauss when introducing the concept of vehicle and tenor in semiotics. The vehicle conveyed the underlying idea, providing the content. The tenor equates with the subject.¹⁶ The Knights of St. John were the vehicle behind such devotion but the persons who maintained this devotion alive on this island were merchants, erratic Christian mystics and distraught Christian and Muslim seafarers. Metaphorically, they were the tenor of this whole devotion.

According to an interesting study conducted by Lucia Siddi, a similar story of devotion towards Our Lady of Trapani seems to have existed in Sardinia, as well as in different regions of Spain and at the Balearic Islands.¹⁷ Unfortunately, Siddi does not delve into the question of the origins of this cult and whether its diffusion was in any way connected to the Order of Saint John or whether it reached Sardinia directly from the city of Trapani or through the island of Lampedusa. She is more inclined to link it to the commercial connection that existed between merchants from the city of Cagliari who were to be found trading at Trapani.¹⁸ Despite such a long standing trading tradition, this devoutness in Sardinia only started in

6, Malta, 2010. 31.

¹⁴ Gio Batta PACICHELLI: *Memorie de viaggi per l'Europa christiana scritte à diversi in occasione de' suoi ministeri*, Naples, 1685.

¹⁵ *L'Univers Pittoresque histoire et description de tous les Peuples de leurs religions moeurs Coutume Industriae*, Didot Frères, 1848. 108.

¹⁶ Claude LEVI-STRAUSS: *Totemism*, Beacon Press, 1963.

¹⁷ Lucia SIDDI: „Le Copie della Madonna di Trapani in Sardegna”, *El món urbà a la Corona d'Aragó del 1137 als decrets de nova planta VIII*, Congrés d'història de la Corona d'Aragó 17 Barcelone / Poblet / Lleida, Volume 2, 2003. 421.

¹⁸ *Ibid*, 422.

the seventeenth century, becoming extremely popular in Cagliari during the eighteenth century where, according to Adelaide Civello, the Madonna the Trapani was acclaimed as „*patron of seafarers and fishermen*”.¹⁹

The documentary sources at the National Library of Malta indicate that the Knights of St. John began to show personal interest in the island of Lampedusa in the seventeenth century. Such an interest intensified during the eighteenth century after worship of the Virgin reached unprecedented importance with the conversion of a Muslim slave, who was sentenced to death for being implicated in the conspiracy of the slaves against Grand Master Manuel Pinto da Fonseca (1741-1773) in 1749. On the eve of his execution, the slave asked to be baptized claiming that his conversion was prompted by the miraculous appearance of the Virgin Mary of Trapani. Despite being executed, the slave did not attempt to renegade his newly acquired faith, thus raising commotion among the Knights who began believing in his conversion was sincere. This resulted in a popular outcry of a status of saintliness to this slave.²⁰

The deserted island of Lampedusa began to appear as an ideal location for demographic experiments. A century had gone by since demographic theories had been presented in Europe particularly by John Graunt (1620-1674), William Petty (1623-1687) and Edmond Halley (1656-1742) amongst others. The diffusion of their work began to have an influence on the development of population policies and Lampedusa began to appear, from the eighteenth century onwards, as an ideal place for population diversification. The island had extensive and untapped natural resources, which could sustain a small colony of workers. Experiments, supported in particular by successive French Consuls in Malta, were undertaken to entice Maltese farm labourers to establish themselves on the island. Such migration policies found the support of some erratic French friars. Similar attempts were undertaken later on, as for example, by setting up a colony on the island of Corsica, whose history has been studied by Antoine-Laurent Serpentine. Unfortunately, both experiments failed abysmally.²¹ Without *salva condotti*, the safety of the residents of Lampedusa was not guaranteed. In 1667 the Tommasi family of Palermo became owner of the island with the elder son acquiring the title of Prince of Lampedusa. But beyond these aristocratic honours, the Tommasi family was not in a position to obtain the required passports. They sought to use French

¹⁹ CIVELLO (2003): 84

²⁰ NLM Libr. 250, No. 9, *Relazione della Prodigiosa Conversione d'un Maomettano, fatta per mezzo dell'apparizione della SS. Vergine di Trapani l'anno 1749.*

²¹ Antoine-Laurent SERPENTINI: „*Un projet d'implantation coloniale maltaise en Corse dans le deuxième moitié du XVIII siècle*”. IN: Simon MERCIÉCA (ed.): *Mediterranean Seascapes Proceedings of an International Conference held in Malta in conjunction with the Euromed Heritage II Navigation du Savoir Project*, Malta University Publishers Ltd., 1006, Valletta, 2004. 275 -287.

Consular services, in particular the vice-consul in Palermo, but all attempts failed. Palermo had only a vice-consul and the consul himself resided at Messina who, in turn, depended on the French ambassador in Rome. But most important, the interests of the Tommasi family happened to differ from the French. While they sought French help to obtain the *salva condotti*, at the same time, they were unsure of their true intentions. They covertly feared that too much French interest would result in the family losing the island to France. The Tommasi family was in a quandary.

The Tommasi dynasty sought to play one French consular officer against the other. They entered into correspondence with both the French Consulate representative in Sicily as well as the Consular office in Malta. The French Consuls in Malta had an important say in procuring these *salva condotti* for whoever wanted to go and live on Lampedusa. The successive heirs of Lampedusa were reticent towards introducing French and Maltese labour hands, which meant that the entire enterprise was destined to fail. What resulted from this experiment was the strengthening of devotion to Our Lady of Trapani on the island and, in turn, such veneration turned Lampedusa into a territory of grace.

The presence of trees on Lampedusa attracted Maltese sailors who collected wood and brushwood which were much in demand in Malta. It was during this phase that the Marian devotion blossomed in Lampedusa. An image of the Virgin in the form of an icon attracted the devotion of many sailors. Initially, the image was a painted one, probably on wood. It was believed, especially among Muslim sailors, that the island had an aura of sanctity due to the fact that the tomb of a Muslim holy man or *marabut* was positioned in the same cave, where the sculptural image of Our Lady of Trapani was to be found. This cave was located a couple of metres away from the only bay in Lampedusa. At a devotional level, the introduction of worship of Our Lady of Trapani brought about the building of a small chapel in front of the cave or rather the cave was closed by the construction of a facade in the form of a church,²² attracting respect from both Muslims and Christians sailors. Indeed, according to Vincenzo Coronelli, the place of worship was divided into two sections; one for Christians and the other for Turks who happened to visit on pilgrimage offering substantial amounts of money; each one according to his rites and for the purpose of his faith²³

According to Fragapane, the devotion of the Virgin Mary at this cave pre-dates the Knights as in the early seventeenth century, the stone statue replaced a much more older icon of the Madonna, when the original icon was taken to Liguria.²⁴ Again, always according to Fragapane, this new

²² FRAGAPANE (1993): 338.

²³ Coronelli Vincenzo, Franciscan monk, cartographer publisher and encyclopaedist 1650-1718.

²⁴ FRAGAPANE (1993): 510.

statue made in the image of Our Lady of Trapani was paid for by the Maltese merchant, Mario II Vato.²⁵

Ġuži Gatt, a Maltese researcher, states that at the beginning of the eighteenth century there was a hermit living in the cave known as Father Clement, who was assisted by another Maltese by the name of Giovanni Paolo Sammut serving as sexton.²⁶ Consular letters confirm that Fra Clement, of French origin, moved to Lampedusa from Malta to safeguard the interests of successive French consuls in Malta regarding the future of this Sicilian Island.

Muslims and Christians began to leave offerings in the cave, including food, for hungry sailors who might have accidentally ended up shipwrecked on the island. The fact that the Christians set up this small chapel in the same cave, dedicating it to the Virgin Mary without desecrating the Muslim tomb, earned the respect of Muslim corsairs, with whom the Christian West was in a perennial state of war. At the same time, the Christian West was well acquainted with the devotion Muslims bore towards Mary, who, like Catholics, refer to Her as Virgin, or Miriam al Batoul. Christians were well aware of the references to the Virgin in the Qurân where a whole chapter or '*Sûra*' is dedicated to her; the only '*Sûra*' dedicated to a woman. References to the life of the Virgin Mary are again to be found in another book known as '*Qisas al-anbija*' (or Stories of the Prophet) and in the '*Hadîth*', which are a collection of stories about the Prophet Mohammad.²⁷

Strange as it may be, there are more references to the Virgin Mary in the Islamic tradition than in the four Gospels put together.²⁸ Perhaps, the strong diffusion of the cult of the Virgin Mary throughout the Christian Mediterranean during Early Modern Times was also done in view of this Islamic tradition.

Most chapels built close to the coast in the Christian world were dedicated to the Virgin Mary in what may be anthropologically interpreted as an attempt to instil some form of mutual respect in a world torn apart by strife and warfare. Indeed, it was on the island of Lampedusa that the devotion to the Virgin Mary reached its epitome bringing about what in English is defined, „a

²⁵ FRAGAPANE (1993): 116.

²⁶ G. GATT: '*Serq mill-Knisja ta' Lampedusa*', Il-Malti, March 1934. 21-22.

²⁷ Francis X. CASSAR: '*Marija Mnisla bla tebgħa*', *Annales Celebrationum in Honorem Deiparae Immaculatae Conceptionis Civitatis Cospicuae Festa 2012*, Malta, 2012. 47-53.

²⁸ The Knights of St. John were knowledgeable about Muslim devotion to the Virgin Mary, in particular the respect that the prophet Mohammad reserved for the Virgin in the Qurân. This is clearly stated in a loquacious *relatione* or report written by a Knight to commemorate the above-mentioned episode of the miraculous apparition of Our Lady of Lampedusa to a Muslim slave. NLM Misc. 250, *Relazione della Prodigiosa Conversione d'un Maomettano, fatta per mezzo dell'apparizione della SS. Vergine di Trapani, l'anno 1749*, Imp. Abb. Fardella, 1790.

territory of grace" or „*land of peace*" in an area riddled by conflict.

This was not the sole incident where a hermit living on a desert island in the Mediterranean attracted the respect of corsairs from opposing factions. Other stories are recounted, at different stages of Mediterranean history, of erratic hermits, such as *San Kerrew*, who seems to have lived in Malta or Gozo during the High Middle Ages 1000-1300. He is another example, in the long history of the Mediterranean, of wandering hermits seeking a space of grace in the Mediterranean. The small troglodyte „*chapel*" on the island of Filfa, a few kilometres away to the south of Malta, must have served a similar purpose.²⁹

Furthermore, Christians and Muslims alike used the bay in Lampedusa for emergency repairs to their boats damaged in storms. Perhaps, the most famous incident occurred in 1552, when the Christian armada, sent by Emperor Charles V to attack Tunisia, was caught in a storm and Admiral Andrea Doria took refuge in the bay in order to carry out repairs. Like Doria, the Knights of St. John often needed to find shelter for their galleys. They too were accustomed to leaving food in the cave as offerings always bearing in mind the plight of distressed seafarers. Most of these minutiae escaped the chronicles of history but sometimes we do come across other references in our archives. For example, the *galera padrona* entered the waters close to Portofarina but got caught in a storm and had to seek safe haven at Lampedusa to carry out necessary repairs.³⁰

The gradual increase in the number of Christian and Muslim sailors as well as slaves began to make ex-voto offerings to the Madonna attracting the attention of the French priest, Pierre Dan. Dan refers to the offerings made by many slaves to Our Lady of Trapani, in particular as thanksgiving for their safe journey back home.³¹

At the turn of the eighteenth century, Thomas Salmon began to publish a series of books in English which were in turn translated into Dutch, French, German and Italian. The Italian edition was entitled *Lo stato presente di tutti i paesi e popoli del mondo naturale, politico, e morale con nuove osservazioni, e correzioni degli antichi, e moderni viaggiatori*. The first Italian edition appeared in 1732. It was a success and another edition was published between 1740 and 1762. In volume 24, the author records an ex-voto made to the Madonna of Trapani in the form of «*piccola barca fatta di cuojo con somma industria ed artificio*» (a small boat fashioned with craft and ingenuity from leather).³² Such reference

²⁹ Anthony MANGIO: „*Il-Kwadru Trittiku tal-Madonna ta' Filfla: Bejn Storja u Tradizzjoni*"', Programm Festa Santa Katarina V.M. Zurrieq, Mill-Hadd 26 t'Awissu sal-Hadd 2 ta' Settembru 2012. 9.

³⁰ NLM Libr. 480, f. 237.

³¹ Pierre DAN : *Histoire de Barbarie et de ses Corsairs*, Chez Pierre Rocolet, Seconde Edition, Paris, 1636. 420.

³² *Popoli del Mondo*, Vol. XXIV, 29.

confirms Dan's story that it was customary amongst freed Christian slaves to donate a boat as a token of thanksgiving to the Virgin for their safe delivery home.³³

Another story which confirms such a custom is related to the capture of an Ottoman galleon by the galleys of the Knights of St. John in 1644. The number of seamen on board a galley was restricted and therefore any captured vessel had to be ferried by an emergency crew, known as a „boarding party”. The seized Turkish galleon was boarded by such a crew, which was sufficient to enable the vessel to set sail to Malta. However, on its journey the crew met with adverse weather conditions and ended adrift. The situation became so dangerous that, at 140 miles above Capo Spartivento in Calabria, it was decided to abandon ship and the crew sought a safe-passage to the nearest land on the galleon's kayak. The boarding party vowed to donate the kayak on which they were fleeing to the first church of the Madonna they would find on reaching the shore.³⁴

Within this category fall many marine graffiti found on the walls of churches and convents, especially those dedicated to the Madonna, which definitely were made by sailors as thanksgiving. Today, most of the gifts donated to the Virgin Mary in the distant past are lost. What remains are only the most precious ones because of their intrinsic financial value.

Yet, the chimera of Lampedusa as a safe haven was relative. The surrounding waters were invaded by corsairs from both religions. While the island church was a territory of grace, the surrounding sea was one of the most dangerous for navigation in the central Mediterranean. Maritime documents attest that whenever galleys of the Order of St John were sailing close by the guns were fully loaded or as the Italian saying goes „*con arme in coperta*”.³⁵ The same behaviourism prevailed among Muslim corsairs. Deference was reserved only for those who were shipwrecked in the area or saintly hermits taking care of the Madonna's chapel.

Such a surreal atmosphere began to attract the attention of a number of writers to the extent that most of the eighteenth century and the early nineteenth century descriptions of Lampedusa contain references to this unique form of mutual co-existence between two Mediterranean religions very much at loggerheads at the time. This is substantiated by Arcangiolo Leanti who was particularly taken in by the carisma shown by Muslims vis-à-vis Our Lady of Trapani in Lampedusa:

«... *but its best ornament (Lampedusa) is the miraculous statue of the Virgin Mary, which is very similar to that which is really angelical, venerated in the city of*

³³ NLM Misc. 250. *Relazione Della Prodigiosa Conversione d'un Maomettano, fatta per mezzo dell'apparizione dell SS. Vergine di Trapani l'anno 1749.* Imp. Abb. Fardella, 1750.

³⁴ Arch 1759, f. 225v.

³⁵ AOM 1768, f. 277.

Trapani, and of which it is said that before arriving at the said city, a fierce storm transported it to this island; this holy image, which is of the height of six palms, is located in a natural cave in the form of a chapel, away from the beach 300 steps, and receives offerings from seafarers who happen to be sailing in the surrounding area, whether Christians or infidels. This image continuously performs two amazing wonders, that is, the lamp remains always lit up before the holy altar, until someone comes arrives to fill it with oil, and in addition, anybody who dares to steal from the many gifts that are left in the chapel, is held on the island by storm or other injury. These gifts are left not only by the Christians but also by the Muslims, who come to give praise as can be attested by the various Turkish coins that can be found in this sacred place». ³⁶

More information about the devotion towards the Madonna of Trapani in Lampedusa is given by Salmon, in the book *Popoli del Mondo*. After a geographical introduction, which is similar to that given by Leanti, Salmon adds more information regarding the connection of the Knights of St. John with the island of Lampedusa.

«But what is most noteworthy on this Island, is the cave-like chapel, formed by nature, distant only from the sea a few hundred yards, wherein is placed a miraculous image of the Virgin, similar to the one kept in City of Trapani. The said image is venerated with particular devotion especially by sailors, both Christian and Muslims, who shelter (at its harbour) and leave their offerings. Two singular wonders are related to this image: the first one is that the lamp keeps burning in front (of the image), until a new arrival comes to fill it with oil; the other (story) is that anybody who takes away any of the offerings will be held on the island without being able to leave. But whatever the truth of the first, it is said that the knights of Malta come from time to time to take many of these gifts, left by the devotees, and then transport to Malta or to Trapani, at their Hospital of Annunciation for the upkeep of poor and the sick.» ³⁷

³⁶ ... ma il suo migliore ornamento (Lampedusa) e' il prodigioso simulacro di Maria Vergine, molto simile a quello veramente Angelico, che si venera nella citta' di Trapani, e di cui dicesi, che prima di arrivare alla medesima, sia stato da fiera lui burrasca trasportato in quest'isola ; la qual sacra Immagine, ch'è dell'altezza di palmi sei, sta collocata in una grotta in forma di cappella dalla natura, lontana dalla spiaggia 300 passi, e riscuote gli ossequi di navigatori, che quivi tragettano, cristiani siano essi, o infideli, operando ella di continuo due strepitose meraviglie, cioè che resti sempre accesa la lampada, che arde dinanzi al sacro altare, finche non arrivi altro passeggiare a somministrarvi dell'olio, e che in oltre arrestato venga da tempesta o da altro infortunio, colui che ardisce di rubar qualche offerta delle molte, che nella cappelletta si trovano, lasciatevi non sol da Cattolici, ma ben anche da Maomettani, i quali vengano a prestarle omaggio, come dinotano varie monete turchesche che si ritrovano in quel sacro luogo. Arcangiolo Leanti, *Lo Stato presente della Sicilia*, Vol. 2, Palermo, 1766. 400.

³⁷ Ma quel che v'ha di più osservabile in quest' Isola, si e' una Grotta a guisa di Cappella, formata dalla natura, lontana dal mare alcune centinaia di passi, in cui sta riposta una miracolosa immagine della Vergine, simile a quella che conservare nella Citta' di Trapani. La medesima e' con particolar divozione venerata dai naviganti, che qui vi approdano, tanto Christiani come Maomettani, che vi lasciano le loro offerte. Due singolari meraviglie riferite vengono da quest'immagine; l'una che stia sempre accesa la lampada che le arde dinanzi, fin che non arrivi un altro passeggero a somministarvi dell'olio; e l'altra che trattenuto venga senza poter partire chiunque togliesse alcuna delle mentovate

Like Salmon, the Venetian writer, Vincenzo Coronelli, also showed particular interest in this surreal world on Lampedusa. When, discussing the yearly collection of the gifts left at Lampedusa's church by the Knights of Malta, he refers to the fear prevailing at the time, especially among Ottoman sailors, regarding this place. It was believed that it had been overrun by the spirits who would persecute anybody with endless nights without sleep who dared to steal any of the offerings left for the Madonna in this cave. Coronelli discredits the idea that the island was haunted and considered the story of the phantoms as unfounded and without any scientific basis. However, at the same time he reaffirms that many, including Muslims, expressly visited the island and left donations for the Madonna. Impertinently, Coronelli declares that if this story were true, the first to be persecuted would be the Knights of Malta who daringly, once a year, got to take these gifts away.³⁸

Documents of the period speak about the great care observed to collect these gifts. Once a year, precisely at the end of the sailing season, one of the galleys of the Order would approach the island. A special selected squad was dispatched to the cave to collect the money and other gifts left there for the Madonna. Guards ensured that none of the members of the squad stole anything.³⁹ The collected items were given to charitable institutions to assist those in need. There was no appointed receiver. Part of the money went to the Sanctuary of the Madonna of Trapani in Sicily and the rest went to the charitable institutions among which, according to Coronelli, was the *Sacra Infermeria* as the hospital of the Knights of St. John in Valletta was called.⁴⁰

The veracity of Salmon and Coronelli's reports are confirmed by a *Diario di Bordo* (log book) of one of the galleys of the Order. The log book takes us back to the year 1706 when the squadron of the galleys of the Order had to take refuge in Lampedusa. The crew was in great difficulty because it

offerte ma comunque sia dalla verita' della prima, dicesi che i cavallieri di Malta vengon di quando in quando a prendere i numerosi presenti, lasciativi dai devoti che poi trasportano a Malta, oppure a Trapani, al loro Ospitale della Nunciata per mantenimento dei poveri e dei malati. Popoli del Mondo, vol. 24. 104, 105.

³⁸ CORONELLI, 111. „Ma nel tempo presente altra struttura di fabbrici non vi scopra che una chiesa demoninata S. Maria di Lampedosa divisa in due parti, l'una per i Cristiani e l'altra per i Turchi, che capitano cola in pellegrinaggio ed offeriscono somme rilevanti; ogni uno secondo il rito, e fine della propria Religione. Scrittori pure degni di fede asseriscono, che niuno puo soggiornare in quest' isola per i fantasmi, spettri ed orribili visioni, ch'in tempo di notte vi appariscono, frastornando il riposo, e la quiete le formidabili apparazioni, e sogni spaventosi, che fatalmente affliggono con terrori di morti quelli, che ardiscano fermarvisi la spazio d'una sola volta. I Turchi sono ibevuti d'una ridicola superstizione, cioe, che niuno possa uscire dall'Isola, che non vi lascia qualche cosa, ovvero che avesse ardire di trasportare la minima bagatella. Ma le fede depurata de' Cavalieri di Malta non e cosi leggiera, e vana, imperoche ogni anno approdano colle galee, e raccolgono le offerte fatte alla mentovata Chiesa per trasferirle a Malta ed impiegarle a sollevamento dell'Ospedale degli'infermi”.

³⁹ AOM 1771, f. 107v.

⁴⁰ L'Univers, 109.

lacked additional provisions of food. Still, the sailors did not dare resort to stealing any of the supplies left at the church. They could not even resort to rabbit hunting because they did not have enough ammunition. Thankfully, a Maltese corsair had also taken refuge at Lampedusa after having captured a vessel off the Barbary Coast and was able to supply them with the victuals and gunpowder material they desperately needed. Reciprocating the gesture, the galleys gave the required minimum number of sailors in order that the Maltese corsair could continue his return trip to Malta with his prey, a corbie of Tripoli. This incident was considered a miracle. The seafarers returned home shortly afterwards. The galley squadron left on 30th October reaching Malta the following day in time to dismantle the galley masts at the port known as De la Galere (i.e. at the entrance to Cospicua) where the boats could shelter during the rainy winter months.

The devotion towards Our Lady of Trapani did not escape the ship's captain, whereby after referring to what he considered a miraculous assistance, he mentions the veneration towards the Madonna of Trapani in this small troglodyte chapel on the island of Lampedusa:

*«On this island there is a chapel dedicated to the Virgin which is half cave and half constructed and is maintained by the gifts that are left by Christian ships which seek shelter there. Sometimes there is a hermit and at other times there are two on guard. They are fed out of the charity given to them by the Turks. These gifts are offered to them on condition that they (the hermits) keep a lamp lit day and night on the tomb of Mohammed which is situated in this cave next to the chapel. The Turks give charity both for the upkeep of this tomb and place».*⁴¹

It is of particular interest that the church of the Discalced Theresian Friars in Cospicua is intrinsically linked to this corsairing activity of the Knights. It is situated in a secluded spot within the harbour cities where the members of the Order used to go for their spiritual retreat. One of the corsairs, Alonso de Contreras, who was also given the habit of the Order for his exploits at sea, admits that it was within the massive walls of the monastic convents that these warriors found peace of mind. Maritime graffiti are mostly situated on the wall of the corridor that from the monastery leads to the Knights' retreat quarters. Some of the Knights fell in love with the austere life-style of these friars, whose monastic life was based on strict poverty that they asked to be buried inside the church or in the chancery beneath the church.

Thus, the statue of Our Lady of Trapani on the facade of the church of

⁴¹ *A cette Isle il ya une chapelle dediée a la Vierge qui est moitié grotte et moitié fabrique entretenue par les charités que les batimonto (sic.) Chretiens y font lorsquils y mouillent. Il ya quelque fois qu'un hermite quelques fois il sont deux qui la gardent et ce nourrissent des charités des Turcs les y souffrent a condition qu'ils y tiendront nuit et jour une lampe allumée a un tombeau de Mohammed qui est dans une grotte aupres de la Chapelle, et font aussi leurs charités pour cet entretien et soit pour ce tombeau. NLM 262, 25, au port de Lampedusa.*

the Discalced Carmelites is a living attestation to the old bond that existed between the Knights of St. John, their sailors and these pious friars who lived in the shelter of one of the harbour quays. From its vantage position, in a niche on the facade, the statue was an omen of good wishes for a safe voyage for local sailors and Knights.

It is of interest to note that the statue of Our Lady of Trapani was the first statue in Sicily to be solemnly crowned following a decree by the Vatican Chapter in 1734. This meant that an apostolic delegate was sent purposely from Rome to preside over the crowning. The ceremony took place on 14 March 1734. This tradition of crowning statues and painting of the Virgin reached the Maltese islands more than a century later and among the first Madonna's in Malta to be officially crowned by Vatican Chapter was the *pala d'altare* of Our Lady of Mount Carmel, venerated at the Carmelite church in Valletta in 1881. The next Madonna to be officially crowned by the Vatican was the main altarpiece at the parish church of Cospicua in 1905, dedicated to the Immaculate Conception. Sixteen years later, it was the turn of the statue of Our Lady of Victories in Senglea. Incidentally, the statue of the Madonna of Trapani on the facade of the Discalced Carmelite Friars in Cospicua is shown with a crown over her head and a smaller crown over the head of the infant Jesus, which could signify that it was produced after 1734.

No doubt, this statue of the Madonna of Trapani with the infant Jesus in her arms offered an ideal model for many statues of the Madonna that began to be produced in Malta for processional purposes. Furthermore, it certainly cannot be disputed that the model for this representation of the Madonna derived from the classical idiom of the Greek statues of antiquity. Through these types of representations, the Catholic Church wanted to impart the metaphor that a Christian could make it to Jesus through Mary. This same allegory is present in one of the antique statues, that of the sculptor Kephisodotos, who lived between 375 and 370 BC. He portrayed Eirene (the Greek word meaning Peace) carrying Ploutus meaning wealth.⁴² Is there a connection between the meaning of this statue and the one imparted through the Madonna of Trapani? Was it just a coincidence that seventeenth and eighteenth century writers spoke about the Greek origins of this statue or did they have in mind this type of classical representation of the figure of a mother and child in Greek antiquity?

Above all, the importance of this statue on the facade of the church of the Discalced Carmelite friars increased in time since, meanwhile, the statue of the Madonna of Trapani on the island of Lampedusa disappeared. In the

⁴² L-istatwa originali ta' Kephisodotos intilfet. Li baqa' kopja jew kopji taghha. Din hija kopja Rumana li tinsab Munich, Antikensammlung. Ara Gisela M.A. RICHER: *A Handbook of Greek Art*, Phaidon Press, London, 1998. 141.

early nineteenth century, fresh attempts were undertaken to get Maltese migrant workers to start a new colony on Lampedusa. This venture was in the hands of two families of Maltese origin: the Gatts and Frendos who in the meantime had moved to Sicily to obtain better terms from the Prince of Lampedusa, Giulio III. Simultaneously, members of the Tommasi family took up residence in Cospicua.⁴³

At first the recruitment of workers went smoothly. Even their settlement on Lampedusa progressed well especially when the enterprise was being run by Salvatore Gatt. The agrarian production and husbandry was rendering large profits. As thanksgiving, Salvatore Gatt even restored and embellished the small church of the Madonna.⁴⁴ On the death of Gatt, the business was taken over by his son-in-law, Salvatore Frendo. It was at this point that things began to go wrong. The children of Salvatore Frendo were not capable of continuing in the footsteps of their father or grand-father, nor did they show any business acumen. Instead, infighting broke out, while their discord affected the workers, mostly Maltese, who were experiencing desperate times. But above all, the Frendos did not show any sense of devotion to the island's religious heritage, and perhaps, moved by the new spirit of iconoclasm spirited by the Enlightenment movement, the chapel was desecrated and the statue of the Madonna was beheaded.⁴⁵

The ill-omen mentioned by several eighteenth century writers concerning all those who do not respect this Madonna came into being. Those responsible for this sacrilegious act ended up bankrupt. The King of Naples could not permit such lawlessness to reign in Lampedusa any longer and decided to intervene by taking full control of the island. The Frendos were expelled. Bankrupt and with a number of criminal charges hanging over their heads, including that of murder⁴⁶, they could not return to Malta or move to Sicily but found refuge in Sfax in Tunisia.⁴⁷

If in Lampedusa the devotion to Our Lady of Trapani experienced such turbulent times, in Malta too, it continued to spread in the early decades of the nineteenth century until it came to an abrupt end after the 1820s. The real reason why such a cult did not remain popular anymore is perhaps linked to the political developments of the early nineteenth century. Slowly sea transportation became less and less dependent on sail, and the Knights of St. John were no longer in possession of Malta while corsairing ceased to be one of the main activities in the Mediterranean. As these political developments were unfolding, it was natural that Lampedusa's role as a

⁴³ Notarial Archives Valletta, Register 431, f. 341v. A member of the Tomasi family is recorded as living in Cospicua in a notarial deed drawn up in 1748.

⁴⁴ FRAGAPANE (1993): 337, 347.

⁴⁵ Ibid, 492.

⁴⁶ Ibid, 492.

⁴⁷ Ibid, 413.

territory of grace came to an end. So too would the veneration of our Lady of Trapani swiftly dwindle in Malta.

Perhaps, one of the last public manifestations of devotion to Our Lady of Trapani is an ex-voto given to one of Malta's rural churches dedicated to the Virgin Mary, and known as Tal-Ħlas, at Qormi by passengers on a Maltese *balanza* (which was a type of boat with sails) were attacked by Calabrian brigands near the island of Stromboli in 1815.

The arrival of Napoleon in Malta in 1798 and the subsequent take-over of the Island by the British in 1800 brought all corsairing activity to an abrupt end. Muslims were no longer the enemy of the Maltese. Yet, as the ex-voto above clearly indicates, corsairing had not been totally eradicated in the Mediterranean. The end of the corsairing period coincided with the attempts of Calabrian „Christian” brigands to reinvent themselves as sea pirates attacking any vessel transporting booty. The Maltese *balanza* was flying the Union Jack and despite the settlement of Vienna, sporadic acts of piracy continued. No doubt in the minds of some of these passengers, the Madonna of Trapani, was still associated with the corsairing world, when she represented a safe haven and this explains why she was invoked together with two other saints, one of whom was St. Rosalie and the other, the Virgin Mary and the souls of the purgatory.⁴⁸ Incidentally, the later iconography is found associated but not exclusively with that of Our Lady of Mount Carmel. The invocation of Our Lady of Trapani with other Madonnas of different titles or saints is common. In Sardinia, a surviving ex-voto dedicated to Our Lady of Trapani has in fact a dual invocation: It also shows Our Lady of Mount Carmel.⁴⁹

Slowly, the cult of the Madonna of Trapani lost its pride of place in terms of popular devotion. It was replaced by new devotions to the Virgin, with the result that old images began to be removed from the interior of our churches and stored away in private chapels or corridors of the convents as in the case of the *pala d'altare* of Our Lady of Trapani at the Church of the Augustinian fathers in Valletta. It was removed and hung up on one of the walls of the adjacent convent. The painting that stood at the Camerata was donated to the monastery of the nuns of St. Ursola also in Valletta.⁵⁰ Another artistic statue of Our Lady of Trapani which was intended for popular devotion amongst the elite, today adorns the rich artistic collection of the Wignacourt Museum at Rabat, Malta.⁵¹

Nowadays the Catholic cult of the Virgin Mary is under attack in a

⁴⁸ Joseph Muscat, *Il-Kwadri Ex-Voto Marittimi Maltin*, Malta, 2003, 172.

⁴⁹ CIVELLO (2003): 84.

⁵⁰ Gorg, AQUILINA: *Is-Sorijiet Ġerosolimitani il-Knisja u l-Monasteru ta' Sant'Ursola Valletta*, P.E.G. Malta, 2004.191.

⁵¹ According to the curator of the Wignacourt Museum, John Azzopardi, this statue belonged to the collection of the notary Catania, who bequeathed his art collection to the said museum.

number of theological spheres, in particular, from those who derive their inspiration from the Protestant views of Christian theology. Yet, it is highly symptomatic that such an attack and criticism is mostly confined to geographical areas, such as North and Central Europe which, until recently, were not in direct contact or in confrontation with Islam. In the south, the influence of the Orient and the contact with Islam worked in a different direction. The cult towards this woman created a territory of grace. Perhaps, this could be an added reason why sanctuaries in the Catholic Church, are historically (at first, they were exclusively) dedicated to the Virgin Mary.

Perhaps, it is within this hidden theological perception that one can begin to understand why chapels and small churches were built around the coasts, serving as a maritime signal, at a time when living in such areas was extremely dangerous. These chapels are again, in their majority, dedicated to the Virgin Mary. The story of the small church in Lampedusa and its devotion was undoubtedly one example, among many others, that pepper the history of the Mediterranean from the Late Middle Ages through the Early Modern Times.

Silvia Marzagalli

***De l'intérêt des « périphéries » pour les puissances atlantiques :
les États-Unis et la navigation en Méditerranée, fin XVIII^e –
début XIX^e siècle¹***

Dans ses travaux, Tibor Wittman avait posé la question des formes d'intégration et d'interdépendance entre l'Europe de l'Est et l'essor d'une première globalisation occidentale centrée autour de l'Atlantique. Cette contribution se penche sur cette dynamique dans un autre espace appelé à devenir « périphérique » par rapport à l'émergence économique de l'Europe occidentale. Elle s'interroge plus spécifiquement sur la Méditerranée, au moment où une nouvelle puissance atlantique émergente comme les États-Unis s'insère dans le jeu des échanges à la fin du XVIII^e siècle.

D'après une lecture largement partagée, après avoir représenté pendant des siècles le cœur de l'économie européenne, l'espace méditerranéen aurait été marginalisé à partir du XVII^e siècle, par la mise en valeur des Amériques et la pénétration européenne en Asie d'une part, par la mainmise des capitaines de navire et des marchands de l'Europe du Nord dans les échanges méditerranéens les plus lucratifs d'autre part. Fernand Braudel avait parlé, à ce propos, d'une véritable « invasion de la Méditerranée » par les Anglais et les Hollandais dès la fin du XVI^e siècle, avant que les Scandinaves n'intègrent à leur tour les routes méditerranéennes au XVIII^e siècle. Des chercheurs ont suggéré plus récemment un tableau plus nuancé, qui laisse encore des espaces de manœuvre non négligeables aux acteurs méditerranéens, mais il est indéniable que l'essor du monde atlantique semble sonner le glas de la prééminence de la mer Intérieure dans l'économie-monde européenne et marquer le début de la subordination d'une partie de ses ressources aux capitaux et aux intérêts des pays de la façade atlantique. La Méditerranée devient dès lors un espace largement dominé par des acteurs et des puissances atlantiques².

¹ Cette contribution reprend plusieurs aspects qui ont été développés dans deux contributions antérieures : « *American Shipping into the Mediterranean during the French Wars. A first approach* », dans *Rough Waters. The United States' Involvement in the Mediterranean, 18th-19th centuries*, éd. Silvia MARZAGALLI, John MCCUSKER et Jim SOFKA, St. John's, IMEHA (*Research in Maritime History*, 44), 2010. 43-62; et « *Les États-Unis en Méditerranée. Modalités et enjeux d'une nouvelle présence atlantique dans la mer Intérieure* », *Revue d'histoire maritime*, n° 13, 2011. 71-100.

² Fernand BRAUDEL: *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, Paris, 1949. (1^e éd.).

Au lendemain de leur indépendance, proclamée en 1776 et reconnue sur le plan international en 1783, les États-Unis, désormais privés de la protection du pavillon britannique et vulnérables, tout particulièrement, aux attaques barbaresques, doivent en effet se frayer leur chemin dans un espace dont ils ne maîtrisent pas toutes les normes. Ils le font selon un schéma bien rodé par les autres nordiques qui les ont précédés, c'est-à-dire en associant ratification des traités de paix, installation d'un réseau consulaire et envoi dissuasif d'unités navales. Plusieurs indices attestent d'une présence américaine importante dans les navigations en Méditerranée au début du XIX^e siècle, lorsque la neutralité des États-Unis permet aux capitaines américains de profiter pleinement de la demande internationale de transport maritime. Moins connue que la guerre contre Tripoli (1801-1805), cette présence maritime révèle au grand jour les intérêts américains en Méditerranée qui la sous-tendent.

Après avoir rappelé les conditions qui ont rendu possible la forte croissance de la navigation américaine dans la mer Intérieure, nous essayerons de comprendre les logiques qui lui sont propres. Les données relatives à la navigation en 1807 permettent de quantifier l'ampleur de la croissance et d'esquisser une typologie des modalités de la présence américaine en Méditerranée.

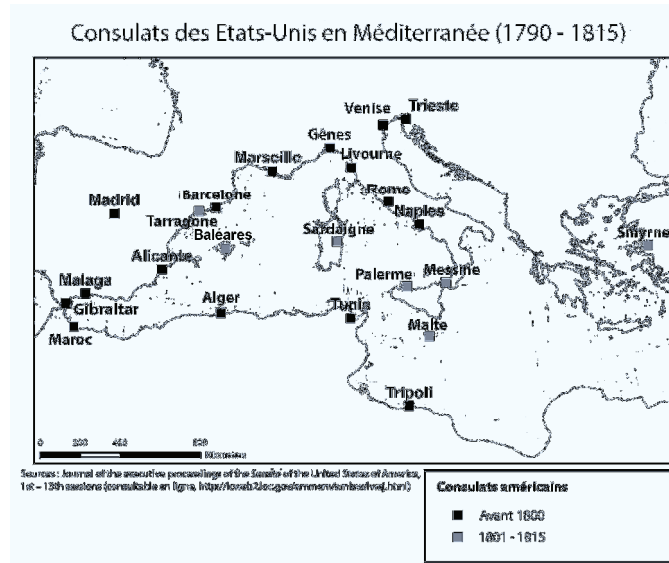
Sécuriser la présence américaine en Méditerranée

À l'époque coloniale, les capitaines nord-américains venaient régulièrement vendre poisson et riz dans la péninsule Ibérique et dans le bassin occidental de la Méditerranée, avant de se rendre en Angleterre pour y acheter une cargaison de retour composée de produits manufacturés³. Au lendemain de l'Indépendance, la poursuite de ce courant traditionnel de commerce est compromise, et ce pour deux raisons. D'une part, les *Navigation Acts* britanniques interdisent d'importer dans l'Empire britannique des produits sur des navires étrangers aux pays producteurs : le circuit traditionnel qui amenait les navires nord-américains des ports méditerranéens aux Îles britanniques avec une cargaison de produits méditerranéens n'est donc plus possible. Les capitaines peuvent s'y rendre sur lest, mais pour continuer à acheter les produits manufacturés britanniques, il leur faut maximiser les profits en Méditerranée, avant d'en transférer le montant sur Londres. Ceci n'est possible que si les services de transport américains en Méditerranée sont compétitifs par rapport à ceux des autres acteurs présents depuis longtemps dans cet espace : il faut donc

³ John McCusker a souligné l'importance de l'Europe du Sud dans l'équilibre de la balance de commerce et de paiement des colonies nord-américaines : MCCUSKER J. : « *Worth a War? The Importance of trade between British America and The Mediterranean*, dans *Rough Waters*, 7-24.

que les navires états-unis arrivent régulièrement à destination et que les capitaines ne subissent pas de retards et de tracasseries d'ordre administratif, causés par leur ignorance de la législation locale par exemple.

Le second problème posé par l'indépendance est précisément celui de la sécurité de la navigation en Méditerranée, notamment vis-à-vis de la course barbaresque, car les bâtiments américains ne sont plus protégés par le pavillon britannique. La protection des intérêts et des acteurs américains en Méditerranée passe dès lors par l'établissement des relations diplomatiques dans cet espace dense, aux acteurs multiples, qu'est la Méditerranée. Au milieu des années 1790, une série de traités avec les régences barbaresques permet de sécuriser la présence des navires américains, même si la paix avec Tripoli est fragile et que les États-Unis s'engagent en 1801 dans un conflit extrêmement coûteux contre cette régence qui se clôt en 1805 par une paix elle-même onéreuse⁴. Si les Américains n'ont désormais plus rien à



craindre de la rive sud de la Méditerranée, le sort de leur navigation en Méditerranée est toutefois fortement conditionné par l'état des relations internationales, au sein desquelles la nouvelle république américaine doit trouver sa place. L'action politique du gouvernement américain est en effet

⁴ James A. FIELD: *From Gibraltar to the Middle East. America and the Mediterranean World, 1776-1882*, Imprint Publication, Chicago, 1991. 32-36. Le coût de la guerre dépasse le million de dollars en 1802, et le rachat des marins américains à la fin du conflit coûte 60 000 \$. Sur le rachat des captifs, voir aussi Gary E. WILSON: *American Hostages in Moslem Nations, 1784-1796: The Public Response*, *Journal of the Early Republic*, 2:2, 1982. 123-141.

une condition nécessaire mais pas suffisante pour garantir l'essor du commerce américain : pour que celui-ci s'épanouisse, il faudra qu'un conflit international fasse apprécier le recours aux capitaines américains, qui profitent de leur statut neutre jusqu'en 1812.

En se focalisant presque exclusivement sur les relations avec les Barbaresques et sur la politique internationale, l'historiographie américaine a négligé l'un des dispositifs mis en place par le gouvernement des États-Unis pour soutenir l'épanouissement des relations commerciales en Méditerranée, à savoir l'établissement des postes consulaires⁵. Les consuls sont chargés d'assister les capitaines et les négociants, notamment dans leurs démarches auprès des autorités locales. Ils fournissent également au secrétaire d'État et aux acteurs économiques en Amérique des informations sur la situation du commerce et les événements susceptibles de la modifier⁶. Ils sont enfin chargés de prêter main forte à la Marine de guerre américaine, bien que pour cette tâche le service consulaire soit rapidement doublé par des commissaires de marine nommés dans des endroits stratégiques, comme Malte, Syracuse, Naples et Palerme (1803), puis Port Mahon (1807)⁷.

La géographie des consulats reflète les perceptions des hommes politiques américains quant à l'importance des différentes places commerciales méditerranéennes, et son évolution dans le temps. La localisation des premiers postes consulaires américains dans les années 1790 n'a rien de surprenant : outre Malaga, Alicante, puis Barcelone, on retrouve les principaux ports du bassin occidental de la Méditerranée, à savoir Marseille, Gênes, Livourne, et Naples, ainsi que Gibraltar, utilisé comme escale après la traversée atlantique, ou avant le retour en Amérique. La décision d'ouvrir un consulat à Venise et à Trieste en 1797 témoigne déjà des changements en cours provoqués par le conflit franco-britannique commencé en 1793 : l'expansion française en Méditerranée et l'établissement des républiques-sœurs dans la péninsule italienne ont déplacé les trafics vers l'Adriatique, par où l'on s'efforçait d'introduire les produits manufacturés britanniques en Europe continentale. L'établissement de consulats à Tanger, Alger, Tunis et Tripoli, après la ratification des traités de paix, visait à sécuriser la navigation américaine en Méditerranée par une présence diplomatique permanente dans les régences et au Maroc.

Dans la première décennie du XIX^e siècle, le réseau consulaire américain

⁵ Sur le service consulaire américain, voir Charles Stuart KENNEDY: *The American Consul. A History of the United States Consular Service, 1776-1914*, Greenwood Press, New York, 1990.

⁶ Sur la circulation des informations depuis Livourne et le rôle des consuls américains voir Silvia MARZAGALLI: « *La fonction de la place commerciale de Livourne dans l'appropriation de l'espace méditerranéen par les Américains (fin 18^e s. -1815)* », dans Wolfgang KAISER (dir.): *La loge et le fondouk. Les dimensions spatiales des pratiques marchandes en Méditerranée. Moyen Âge – Époque moderne*, MSH/ Karthala, Paris, 2014.

⁷ FIELD (1991): 56-57.

s'étend jusqu'à couvrir les îles de la Méditerranée occidentale (voir carte) : les consuls assistent alors les capitaines et marins des navires américains capturés par les belligérants. C'est le cas à Malte et à Palerme notamment⁸. Ces consulats, toutefois, peuvent aussi offrir un appui pour les activités commerciales se déroulant en dehors du regard des belligérants, à une époque où Napoléon contrôlait le continent : c'est vraisemblablement le rôle du consulat établi en Sardaigne. Par ailleurs, Port Mahon accueille à partir de 1809 une dizaine de navires américains par an, provenant en partie des Îles britanniques⁹.

Si la géographie des postes consulaires nous aide à identifier les places où les navires américains sont les plus susceptibles de faire escale, pour comprendre les modalités de la présence commerciale américaine en Méditerranée, il faut essayer d'en reconstruire l'ampleur et l'évolution, puis d'en saisir les logiques de navigation subjacentes. Une simple approche « *politique* » des questions commerciales et de navigation, fondée sur les traités et l'établissement des postes consulaires, ne permet pas en effet de rendre compte de l'usage que font les acteurs des opportunités qui se présentent, et qui sont déterminées tout aussi bien par le contexte normatif dicté par les États que par les besoins propres à l'économie.

Du commerce à la navigation : la difficile mesure de la présence américaine en Méditerranée

Au lendemain de l'indépendance, le commerce en Méditerranée ne représente qu'un secteur de développement parmi d'autres s'ouvrant au commerce extérieur américain, qui peut désormais jouer sur un échiquier mondial. Dès les années 1780, l'on retrouve les navires américains partout, y compris dans l'océan Indien et jusqu'en Chine. Vue depuis la Méditerranée, la présence américaine est par ailleurs clairement secondaire par rapport à la multiplicité des acteurs et à l'importance de la navigation d'autres pays nordiques. La navigation américaine, toutefois, s'accroît considérablement après la résolution des tensions avec les régences au milieu des années 1790. Au début du XIX^e siècle, des centaines de navires américains sillonnent la Méditerranée. Les profits sont d'autant plus élevés que la forte demande de navires neutres par les négociants des pays belligérants entraîne une augmentation considérable des prix du fret.

⁸ Les nouvelles rapportées par un capitaine rentré à Newburyport depuis Malte en septembre 1807 évoquaient : „*The Russian have blockaded the whole South coast of the Mediterranean [...] and a Russian court of prizes has been established at Palermo, for the Western part of the Mediterranean*”, *Newbury Herald*, 29 Septembre 1807.

⁹ National Archives and record Administration (dorénavant NARA), RG 84, Port Mahon, vol. 13, Arrivals and Departures of American Vessels, 1809-1832.

Tout comme les historiens aujourd'hui, les hommes politiques des États-Unis ont souhaité par moments mesurer l'importance du commerce et de la navigation américains en Méditerranée. En 1790, on estimait que la Méditerranée avait absorbé avant la guerre d'indépendance environ le sixième du total des exportations nord-américaines de céréales et farine, un quart de son poisson, et une partie de son riz¹⁰, et requis entre 80 et 100 navires par an. Il est en revanche impossible de chiffrer la valeur des échanges car les balances de commerce sont structurées par pays, et que l'Espagne et la France ont des façades atlantiques que les sources ne distinguent pas des destinations méditerranéennes. Mais même si la balance de commerce permettait de différencier les exportations et les importations avec les seuls ports méditerranéens, elle serait toujours une source inadéquate pour comprendre l'importance de la Méditerranée pour les intérêts américains. Les navires des États-Unis ne se limitent en effet pas à effectuer un commerce d'exportation-importation en droiture, entre leur pays et le pourtour de la Méditerranée : ils participaient au contraire, et de manière croissante, à la navigation interméditerranéenne et intereuropéenne, voire mondiale. Un négociant-armateur pouvait ainsi envoyer son navire en Méditerranée et le faire rentrer après un détour par l'Europe du Nord, les Antilles ou l'Asie : dans ce cas, la valeur des importations au retour en Amérique échappe entièrement à la mesure de l'importance des relations avec la Méditerranée. Par ailleurs, une partie significative des navires américains est affrétée, ce qui permet aux armateurs d'engranger des profits par le service de transport : or, ces sommes n'apparaissent pas dans les statistiques des États-Unis. Si nous disposons de la balance du commerce, nous n'avons pas la balance des paiements.

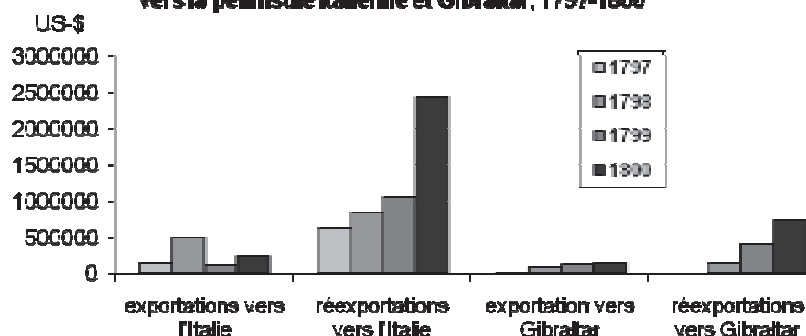
En dépit de ces limites intrinsèques, la balance de commerce permet de repérer des évolutions générales. Depuis le début des guerres européennes, le commerce extérieur américain a connu une très forte croissance. Les données relatives aux exportations vers l'Italie à la fin des années 1790 permettent de dégager l'importance du changement qui s'est opéré. Alors que les exportations des produits du sol américain stagnent, les réexportations ont connu une véritable explosion (graphique 1) : les navires américains introduisent désormais en Méditerranée les denrées coloniales antillaises qui pour l'essentiel parvenaient auparavant à Marseille dans le cadre du trafic colonial français, que la guerre et la révolution à Saint-Domingue ont bouleversé¹¹. D'autres chiffres relatifs à tel ou tel port – comme Barcelone¹² – viennent confirmer cette tendance.

¹⁰ *American State Papers, Foreign Relations*, vol. 1, n° 44.

¹¹ Silvia MARZAGALLI : « *Le négoce maritime et la rupture révolutionnaire : un ancien débat revisité* », *Annales historiques de la Révolution française*, 352, 2008-2. 183-207.

¹² Pierre VILAR : *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, SEVPEN, Paris, 1962. vol. 3, 85.

Graphique 1: Exportations et réexportations des États-Unis vers la péninsule italienne et Gibraltar, 1797-1800



Source: *Letter and report from the Secretary of the Treasury accompanying a statement of the value of the exports of the United States to the ports of Italy, Gibraltar and the Barbary powers, for each of the five years preceding the 30th of September, 1801...*, (Washington, 1802) [Early American Imprints. Series II. Shaw-Shoemaker].

Le renforcement de la présence américaine en Méditerranée ne fait que refléter, en partie, la forte croissance générale du commerce extérieur américain¹³, favorisée par la neutralité des États-Unis dans le conflit qui déchire l'Europe. Il existe toutefois une chronologie spécifique, propre au commerce et à la navigation des États-Unis avec les ports méditerranéens. Les ambitions françaises et anglaises en Méditerranée après 1796 et les conflits avec les Barbaresques créent dans cet espace un contexte particulier, qui accentue l'importance d'une étude chronologique fine, port par port¹⁴.

Pour comprendre comment les négociants et les armateurs américains ont intégré le commerce et la navigation en Méditerranée, il faut donc passer de l'analyse des données agrégées à celles relatives à chaque port, chaque navire, chaque itinéraire. Cette étude, chronophage, n'en est qu'à ses débuts.

Les navires américains en Méditerranée en 1807 : pesée globale et typologie des navigations

En attendant de pouvoir mener une étude exhaustive, je me suis efforcée dans un premier temps d'aboutir à une pesée globale de la navigation américaine en Méditerranée en 1807, année pour laquelle nous disposons

¹³ Douglass C. NORTH: *The United States Balance of Payments, 1790-1860*, Trends in American Economy in the Nineteenth Century, n° 24, 1960. 573-628.

¹⁴ Sur les modifications des routes commerciales pendant les *French Wars*, voir François CROUZET: *L'Économie britannique et le blocus continental, 1806-1813*, Economica, Paris, 1987. (2^e éd.) ; Anna C. CLAUDER: *American Commerce As Affected by the Wars of the French Revolution and Napoleon, 1793-1812*, CLIFTON (N.J), A. M. KELLEY, 1972. (1^{ère} édition : 1932).

des données produites par les consuls américains relativement à la navigation des États-Unis à Livourne, Marseille, Palerme et Tunis. Un registre de déchargements fournit des données supplémentaires pour Malaga, relatives uniquement aux navires américains arrivés en droiture depuis les États-Unis¹⁵. Une liste des arrivées et des départs du premier semestre pour Naples a été également mise à profit¹⁶.

1807 représente fort probablement la période la plus intense pour la navigation américaine en Méditerranée : alors que le conflit avec les régences barbaresques est réglé, les États-Unis profitent pleinement de leur neutralité, d'autant plus que d'autres grands transporteurs neutres, comme les Danois, voient leur statut compromis dès la fin du mois d'août. En 1808, l'embargo de Jefferson et les mesures adoptées par la France et par la Grande-Bretagne mettent fin ou presque à toute navigation américaine vers les ports contrôlés par Napoléon, et seule celle vers Tunis continue de croître¹⁷.

Les données collectées pour 1807 permettent d'illustrer la géographie de la présence américaine en Méditerranée, la hiérarchie des ports qui les accueillent, et les modalités par lesquelles les Américains participent alors aux échanges qui animent la mer Intérieure et la relie au monde atlantique. Le tableau 1 présente les données disponibles. Elles incluent vraisemblablement trois des quatre ports les plus importants (Livourne,

<i>Port</i>	<i>Entrées de navires américains</i>
<i>Livourne</i>	<i>148</i>
<i>Marseille</i>	<i>100</i>
<i>Palerme</i>	<i>79</i>
<i>Naples (premier semestre 1807 seulement)</i>	<i>20</i>
<i>Tunis</i>	<i>14</i>
<i>Malaga (navires provenant des États-Unis seulement)</i>	<i>13</i>

Navires marchands américains entrés dans quelques ports méditerranéens en 1807

Sources : NARA (College Park), RG 84, Leghorn, vol. 138 (microfilm), Arrivals and departures of American Vessels 1798-1817 ; RG 84, Bordeaux (sic, mais Marseille), vol. 225, ships journal, 1806-1812 ; RG 84, Palermo, vol. 144, shipping register, 1806-1835 ; RG 59, Naples, T 224 bobine 1 ; RG 84, Tunis, vol. 51, shipping register 1806-1857 ; RG 84, Malaga #161 (1797-1867).

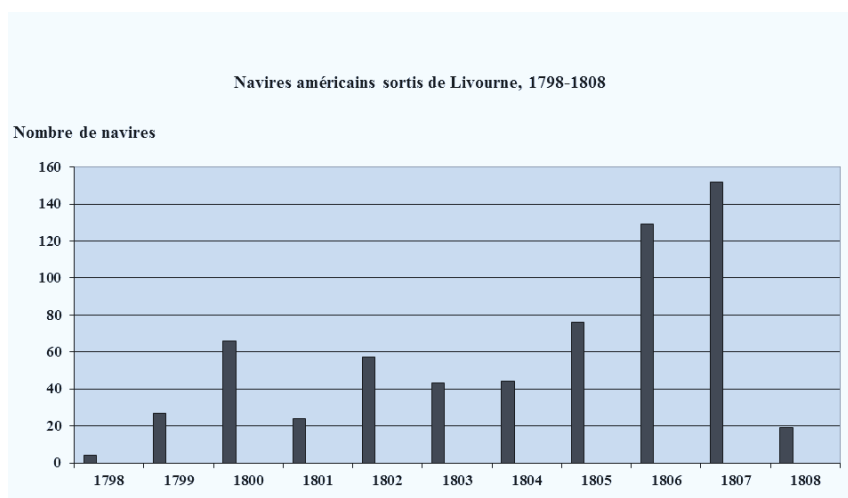
¹⁵ NARA, RG 84, Malaga #161 (1797 to 1867). Le registre n'indique pas le jour d'arrivée, mais seulement la date du début du déchargement de la cargaison.

¹⁶ Je n'ai pas pu encore dépouiller de manière exhaustive l'ensemble des correspondances des postes consulaires américains en Méditerranée avant 1815, mais une première analyse de ce fonds, couvrant les ports de Cagliari, Malaga, Malte et Naples, a montré que les listes semestrielles des arrivées ne sont conservées dans la série RG 59 que de manière occasionnelle : NARA, RG 59, T 187, bobine 1 (Cagliari), T 217, bobine 1 (Malaga), T 218 bobine 1 (Malta), T 224 bobine 1 (Naples). Le fonds consulaires microfilmé pour Smyrne (T 238, bobine 1) contient quelques manifestes de cargaisons mais aucune liste de navires.

¹⁷ NARA, RG 84, Tunis, vol. 51, via la base de données Navigocorpus.

Marseille et Palerme). Nous ne disposons pas pour l'heure des données relatives à Barcelone qui, en 1802, accueillait autant de navires que Livourne.

En 1807, Livourne s'est clairement affirmé pour les Américains comme la destination principale en Méditerranée. Le port toscan profite du déclin relatif de Marseille et de l'annexion de Gênes par la France en 1805, suivie par le blocus britannique en représailles. Les conditions sont donc réunies pour faire du port du Royaume d'Etrurie – un allié douteux de Napoléon, qui l'annexe en 1808 – le principal port de la Méditerranée occidentale et un intermédiaire essentiel pour toute transaction entre belligérants (graphique 2). En 1806, les Américains importent à Livourne des cargaisons pour 5,3 millions de dollars, pour l'essentiel des denrées antillaises : c'est le double des exportations américaines en 1800 vers l'ensemble de la péninsule italienne (graphique 1), et cela représente 5% du total des exportations américaines à cette date, ce qui, pour un seul port, est très considérable. Bien que les navires sortent parfois sur lest, les exportations de soie, savon et vin ne sont pas négligeables, et atteignent 2,5 millions de dollars en 1806¹⁸. Livourne fournit par ailleurs au négoce américain des informations, un marché, des frets et des services bancaires.



Marseille est vraisemblablement, avant ou après Barcelone, la deuxième ou troisième destination préférée des Américains en Méditerranée. Les relations entre l'Amérique du Nord et le port phocéén datent de l'époque coloniale et se poursuivent après l'indépendance. Entre 1783 et 1793, 109 navires y entrent en provenance des États-Unis, mais seulement un sixième

¹⁸ NARA, RG 59, Leghorn, T 214, bobine 1.

navigue sous pavillon américain¹⁹, en raison des risques liés à la course barbaresque. Ainsi, en l'an III (1794-95), trois navires américains seulement entrent à Marseille, contre 350 à Bordeaux. Toutefois, ils sont déjà 53 en l'an X (1802-1803) et 97 en 1807 d'après les sources françaises (mais 100 d'après les sources consulaires américaines)²⁰. En dépit de cette hausse spectaculaire, Livourne devance largement le port phocéén.

En 1807, Palerme joue désormais un rôle non négligeable pour la navigation américaine, vraisemblablement depuis le changement de dynastie imposé par Napoléon au Royaume de Naples et la fuite du souverain Bourbon en Sicile, dont les Britanniques assurent la protection. La décision d'ouvrir un consulat américain à Palerme en 1805 arrivait à point nommé. Le consul Gibbs ouvre son registre de navigation le 6 mars 1806 : il enregistre 29 navires avant la fin de l'année, et 79 en 1807²¹.

Il va de soi que le tableau 1 ne reflète pas la hiérarchie globale de la navigation américaine en Méditerranée, dans la mesure où les sources manquent pour plusieurs ports. L'absence de données pour les ports espagnols, en particulier, est particulièrement regrettable, car on sait qu'ils étaient une destination habituelle pour les navires nord-américains, tout comme Naples, pour lequel les 20 navires entrés au cours du premier semestre 1807 donnent néanmoins un ordre de grandeur. Il est toutefois possible, pour les six ports examinés, de calculer le nombre de navires différents engagés alors en Méditerranée : les données à notre disposition indiquent un total de 241²².

Il s'agit évidemment d'un minimum, sans doute inférieur à la réalité, mais de combien ? À partir de données collectées dans quelques ports américains et des informations relatives aux prises effectuées en Méditerranée par les Britanniques, j'estime que le nombre de navires américains qui ont circulé en 1807 en Méditerranée était au moins le double – soit entre 400 et 500 navires différents. Compte tenu du fait qu'à la fin des

¹⁹ Charles CARRIÈRE: *Négociants marseillais au XVIII^e siècle*, Institut historique de Provence, Marseille, 1973. vol. I, 564-565.

²⁰ Paul MASSON: « *Marseille depuis 1789. Études historiques* », Annales de la faculté des lettres d'Aix, 1916, t. X, 1-348 ; Louis BERGASSE: « *Les débuts du commerce de Marseille avec les États-Unis* », Provincia, 1925. 31-48 ; NARA, RG 84, Bordeaux 225 (en réalité Marseille, ce registre étant mal classé).

²¹ NARA, RG 84, Palermo, vol. 144, shipping register. Sur les consulats américains dans le Royaume de Naples et en Sicile, voir Anthony ANTONUCCI: „*Consuls & Consiglieri: United States relations with the Italian States, 1790-1815*”, dans *Rough Waters*, 77-99.

²² On a considéré qu'un navire du même nom avec le même nom de capitaine (ou un nom similaire) était un seul et même navire. Lorsque le capitaine était différent, le type de navire, le tonnage et le port d'attache ont été également pris en considération pour trancher. Ces 240 navires ont occasionné 374 enregistrements en 1807 par les consuls américains de Livourne, Marseille, Palerme, Naples (premier semestre seulement) et Malaga (navires arrivés depuis les États-Unis seulement).

années 1760 tout comme au début des années 1790 les estimations contemporaines chiffrent le nombre de navires américains se rendant en Méditerranée entre 80 et 100 par an, on mesure pleinement l'ampleur de la pénétration américaine en Méditerranée pendant les guerres napoléoniennes.

Les données qui ont été traitées, à ce jour, grâce à la base Navigocorpus²³, permettent de tenter une première esquisse de typologie quant aux modalités de cette présence des capitaines américains en Méditerranée en 1807. L'étude des itinéraires des navires en Méditerranée montre l'intégration croissante, par les capitaines et les armateurs des États-Unis, des logiques de navigation méditerranéennes, notamment du commerce de type caravanier. En 1804, seul un navire américain sur six entrés à Livourne provenait d'un port méditerranéen. Lorsque c'était le cas, ce port était fréquemment Gibraltar, où les capitaines se procuraient des informations récentes sur la situation politique et sur celle des marchés méditerranéens avant de poursuivre leur route. Quelques années plus tard, la situation a changé. Que l'on regarde le dernier port touché avant d'entrer à Livourne ou la première destination déclarée lorsqu'ils sortent du port toscan, le constat est le même : entre 1804 et 1807, la part des navires américains participant au *tramping* méditerranéen a doublé. La « méditerranéisation » des itinéraires est tout aussi évidente à Marseille, où la moitié des navires arrivés en 1807 sort en déclarant se rendre dans un autre port méditerranéen²⁴.

Parallèlement, l'on constate l'apparition de nouvelles destinations en Méditerranée orientale : huit navires sortant de Livourne en 1807 se rendent ainsi au Levant (Smyrne et Zante), et deux à Trieste. Le poids des relations inter-méditerranéennes est encore plus marqué pour d'autres ports : plus des deux tiers des navires américains entrés à Palerme et la totalité de ceux entrés à Tunis proviennent d'un autre port méditerranéen. Les armateurs américains ont de toute évidence compris les caractéristiques du commerce inter-méditerranéen et sa demande en fret, alors même que la paix avec Tripoli permet de s'y adonner sans risque.

Le croisement des données issues des sources consulaires avec l'information fournie par les listes de navires publiées par la presse commerciale nord-américaine permet d'esquisser une typologie de l'emploi des navires américains en Méditerranée. Certains armateurs utilisent leurs navires pour effectuer des opérations spéculatives pour leur compte entre

²³ Ce programme ANR, que j'ai coordonné, a permis la réalisation d'une base de données sur la navigation, désormais accessible en ligne à l'adresse suivante: <http://navigocorpus.org/>. Pour une description du programme, consulter <http://navigocorpus.hypotheses.org/>.

²⁴ NARA, RG 84, Leghorn, vol. 138 (microfilm), Arrivals and departures of American Vessels 1798-1817 ; et RG 84, Bordeaux 225 (en réalité Marseille). MARZAGALLI (2014).

différents ports méditerranéens, en achetant des produits pour les revendre ailleurs : le profit recherché est de nature commerciale. D'autres préfèrent les revenus relativement sûrs des frets : ils naviguent alors de ports en ports, au fil de la demande de services de transport. Un troisième groupe d'armateurs, enfin, se cantonnent à un itinéraire en droiture entre les États-Unis et un port en Méditerranée. D'autres cas de figure existent, naturellement, mais ils sont très minoritaires.

Conclusion

Au début du XIX^e siècle, des centaines de navires américains sillonnent la Méditerranée, apportant des cargaisons depuis l'Atlantique, exportant ses produits vers le reste du monde, et offrant leurs services pour les transports inter-méditerranéens. Si le nombre de navires et les ports fréquentés varient au fil des conditions internationales et de la présence de concurrents compétitifs sur les mêmes marchés, leur nombre a probablement été multiplié par cinq entre les années 1780 et 1807 : il est donc indéniable que les États-Unis ont réussi à pénétrer massivement en Méditerranée. Certes, nous ne commençons qu'à apercevoir les stratégies qui sous-tendent cette présence et à entrevoir le jeu des réajustements constants entre ports et itinéraires imposé par les belligérants. L'ampleur de leur navigation conforte pleinement l'idée que, après l'invasion des Anglais et des Flamands chère à Fernand Braudel, il y a bel et bien eu une « *invasion américaine* » en Méditerranée au début du XIX^e siècle.

Outre l'initiative des capitaines et armateurs américains, cette réussite repose aussi sur la capacité du gouvernement des États-Unis à garantir des conditions propices à l'épanouissement du commerce et de la navigation de ses ressortissants par son action diplomatique et par l'implantation d'un système consulaire. Bien que la Méditerranée ne représente pas l'essentiel dans la géographie commerciale d'une nation qui s'est désormais lancée sur tous les marchés de la planète, elle est suffisamment importante pour justifier le coût exorbitant de la guerre contre Tripoli. Cette étude a toutefois permis de souligner aussi que la réussite américaine dépend avant tout d'un contexte international en partie indépendant de la volonté ou de la sphère d'influence du gouvernement et des armateurs américains : ce sont les guerres franco-britanniques qui font le bonheur des neutres.

Si l'analyse des stratégies de navigation américaines en Méditerranée requiert une étude globale et systémique, celle des navigations méditerranéennes ne peut passer, à terme, que par la prise en considération de l'ensemble des acteurs, quel que soit le pavillon utilisé, qui ont construit, jour après jour, la toile des relations au sein de la mer Intérieure. La compréhension des dynamiques propres à la Méditerranée requerra

toutefois qu'on puisse un jour jauger aussi la part du commerce entre les ports méditerranéens et la façade atlantique, et celle qui utilise les services de transport des Nordiques au sein de la mer intérieure. L'irruption des Nordiques en Méditerranée n'a donc pas fini d'intéresser les historiens.

D'un point de vue géopolitique, ces années ont contribué à influencer de manière durable la vision que les États-Unis se font de la Méditerranée. La guerre contre Tripoli a marqué les débuts de la présence navale américaine dans la mer Intérieure : elle est suivie par la mise en place de bases américaines (Port Mahon²⁵, puis La Spezia), avant d'en arriver à la Sixième Flotte. Les relations avec la rive sud, caractérisées dès le départ par une grande difficulté des dirigeants américains à en saisir les logiques de fonctionnement, restent problématiques même après la ratification des traités de paix. Les Américains sont parmi ceux qui soutiennent le plus fermement, dans les années qui suivent le Congrès de Vienne, une intervention internationale armée contre les États barbaresques. Sur le plan économique, enfin, ces années ont permis de confirmer l'intérêt de l'espace méditerranéen pour le commerce et la navigation nord-américains : même si les conditions spécifiques qui ont provoqué une forte croissance pendant les conflits européens disparaissent après 1815, des relations stables ont été tissées avec les plus grands ports. Elles préparent la voie, entre autres, à l'organisation lucrative du transport des dizaines de milliers de migrants qui, quelques décennies plus tard, iront chercher aux États-Unis des conditions de vie ou de survie que le monde méditerranéen ne semble plus pouvoir leur assurer.

²⁵ Miquel Àngel CASASNOVAS CAMPS: *Minorca, the first U.S. naval base in the Mediterranean and the American consulate at Port Mahon*, *Research in Maritime History*, 44 (2010), 135-159. La frégate *Chesapeake* faisait justement route vers Minorque lorsqu'elle rencontra, en juin 1807, le *Leopard* : le célèbre incident dégrada de manière sensible les relations entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, alors même que les retards dans le versement du tribut dû à Alger entraînaient des représailles de la part de cette régence.

Tandori Mária

***The British rule and the English constitution in Corsica,
1794-1796***

In the spring of 1794, the island of Corsica united with Great Britain. It looks like the beginning of an absurd novel, but it's the real history. In December of 1793, the young General Bonaparte defeated the coalition army in Toulon, the British fleet refuged from the port, on the board with hundreds of royalists, and the remains of the British army. They needed a port, urgently. At the same time, the island of Corsica revolted against the French jacobinians. So, Corsica needed a helpful great power. The head of the Corsican people, Pasquale Paoli offered the ports to England and asked political and military support. After a fast agreement, in May of 1794, the Corsican *consulta* (the legislative assembly) voted the union and the new constitution of the new Anglo-Corsican Kingdom. This extraordinary document is worth to your attention.

At the end of the 18th century, the constitution was the most important question for the European world. This theme involved the social contract, the people's sovereignty, the general taxation, and some themes of the human rights, like the Habeas Corpus, and the right of the property. Most of the European elite suffered by the anglomania, and this anglomania have caused mainly by the English constitutional ideas. They were convinced: the best political system is the English one. The greatest success of the English constitution was that it served as a model for the main enemies: the French and the American constitution involve lots of elements of the English one.¹

When the British commissioner, Sir Gilbert Elliot, and Pasquale Paoli in the spring of 1794 started to form the new Corsican constitution, it was an extraordinary work. The two countries and peoples differed almost totally, uniting them in one state – it would be almost impossible (just as the European Union in the 21th century). There was only one person, who dared it: Pasquale Paoli, who was an excellent specialist of the ancient Corsican constitution, he made one in 1755², later he lived in England almost 20 years, when he knew well the English constitution also. It was a special grace for him to take part in the elaboration of the latest Corsican constitution. The constitutional committee composed of 36 members,

¹ *The Nineteenth-century constitution: 1815-1914: documents and commentary* / ed. H. J. HANHAM. Cambridge, University Press, 1969. 1. (see later: Nineteenth)

² CARRINGTON, Dorothy: *Pascal Paoli et sa „constitution“: 1755-1769*, Annales Historiques de la Révolution Françaises, 1974. 508-541.

Corsican and English ones, like Sir Gilbert Elliot³ or Pozzo di Borgo⁴. For the English member of the committee, Sir Gilbert it was a unique challenge: this was the first experience to „export“ the English constitution.

The English government faced a special situation, it had no precedents: there was no country, or people, who would be a volunteer to be a part of the British Empire. And to top it all, this island was totally unknown for the English public.⁵ The English politicians were suspicious: the Corsicans were must be primitive and catholic – but not an African or Indian „savage“. The Corsicans were also suspicious: the Englishmen were mainly protestant.⁶

At the mid-1790s England just started to resolve the deep political, moral, and economical crisis, caused by the American war. In the same time England received very contentedly the news on the French economical and political crisis – which proved to be much deeper, than England’s crisis a few years later. The English politicians remembered to the American events, almost 10 years before, they would not risk the shame of a new revolt. The Pitt government already worked a project to make comfortable the Empire for the Canadian, Indian, or even Irish population. The first reforms were made in the 1790s. At the beginning of the French war (the English called it „Anti-Jacobin“) the English political public was quiet and self-confident.

The main cause of this self-confidence was their faith in the excellence of England’s system of government and constitution. This „mixed government“ contains a fragile balance of the monarchic, aristocratic and democratic type of governments, the balance of the powers of the King, the House of Lords and the House of Commons.⁷ The fragile balance concerned to the legislative,

³ Sir Gilbert Elliot, 1st Earl of Minto (1751-1814) A prominent whig politician. Follower of Lord Rockingham, later Charles Fox, but in 1793, when the French war broke out, he abandoned the whig party, to William Pitt’s „new-tory“ party. He got some government offices: in the autumn of 1793, he became the Civil Commissioner of Toulon, later the same in Corsica. From the October 1794 to the autumn of 1796 Viceroy of Corsica. Later ambassador at Vienna. The top of his career is the Viceroyalty of India. See: JUDD, Gerrit P.: *Members of Parliament 1734-1832*. Hamden, Archon Books, 1972. 185. *Life and Letters of Sir Gilbert Elliot, 1st Earl of Minto from 1751 to 1806* in 3 Volumes. Longmans, London, 1874. passim

⁴ Carlo Andrea Pozzo di Borgo (1764-1842) Corsian esquire, lawyer. As young a friend of Bonaparte Napoleon, later his enemy. He became the right-hand of Elliot in the time of the Anglo-Corsican Kingdom, In the autumn of 1796 emigrated. He got English pension, later secretary and diplomat of tsar Alexander I. After the restauration also diplomat for Louis XVIII. See: John Michael P. MCERLEAN: *The Formative Years of a Russian Diplomat* (PhD thesis) University of Washington, 1967. passim, ill.: http://en.wikipedia.org/wiki/Carlo_Andrea_count_Pozzo_di_Borgo (8. July 2005.)

⁵ Memorials and correspondence of Charles James Fox. Vol. 3. London, Richard Bentley, 1854. 72-79.

⁶ A Prime Minister and his Son: From the Correspondence of the 3rd Earl of Bute and of Lt.-General the Hon. Sir Charles Stuart / ed. E. STUART Worthley. Dutton, New York, 1925. (STUART), 251.

⁷ This detailed by: Lord Henry BROUGHAM: *The British Constitution, its History, Structure, and Working*. Griffin, London, 1860. 1-28.

executive and juridical power also. These were oversensitive questions in these days: the main questions of the British political life were the influence of the Crown (the executive power), the connection between the King and the Parliament, or even the King's personal power. From the 1780s the Parliament voted a serial of acts to restraint the power of the King.⁸

The famous British constitution got into a very special situation in the 1790s. The constitutional ideas were not in perfect accordance with the real situation. After the beginning of the French wars, the human rights were gradually withdrawn. First the Alien Act came, in May 1794 they suspended the Habeas Corpus Act, at the end of 1795 the Treasonable and Seditious Practices Act, and the Seditious Meetings and Assemblies Act, and so on.⁹ When the committee formed the Corsican constitution, their model was only an idea.

The constitution of the Anglo-Corsican Kingdom was born on 19. June 1794. This document is contained the latest constitutional ideas.¹⁰ Its form and structure was similar to the Constitutions of the USA, and to the French constitutional monarchy. These documents were made from 1789 to 1791. We have no proofs, whether the Corsican legislators would know the American piece, but they all know the French one for sure. So, this Corsican constitution had an English spirit, but a French form. As a matter of fact, it's worth to mention, that there was a significant difference between the forms of the Corsican and the French constitutions: the Corsican document only a few page, but the French one is a very long and detailed document. It has a special cause. The French constitution detailing accurately all the questions of the political principles, and the state affairs because it would be fundamentally a new system. The Corsican constitution details only the English elements: for example the local government was not mentioned, which is the same as in the old Corsican one.

The few historians, who deals with the Anglo-Corsican state, usually points to the „*quasi-dominium*” situation of Corsica. Corsica's situation in the Anglo-Corsican Union was very similar to the status of Canada after 1867. Canada was the first „*official*” dominium of the British Empire.¹¹ This type of state was formed in those parts of the British Empire, where the population was dominantly English-speaking. They got self-government very similar to the English homeland. There was their own local

⁸ Ld. TANDORI Mária: *Hitek és tévhitek: a „Korona káros befolyása” Angliában a 18. század végén*, IN: KUKOVECZ György (szerk.): *A modern politikai gondolkodás kezdetei*, JATE, Szeged, 1999. 121-128.

⁹ *Il modello...* 193-205.

¹⁰ The text you can find in: *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse* (BSSHNC) 1891., 121-125. Fasc.

¹¹ Jean-Yves COPPOLANI: *La constitution du 19 juin 1794*, BSSHNC, CXIII-CXIV. Fasc. 668-669. 33-37.

government, legislation, executive and juridical apparatus. They only ought to be sub-missioned to the English sovereign. Besides Canada, the well-known dominions were the Australian states, New Zealand, and for a time South Africa.¹² This situation is not perfectly fit to Corsica: here the population was white and Christian, but not English-origin.¹³ The government of the British Empire was a bit uncertain, what to do the Catholic and Italian-origin people, who wants to join to Great Britain.

The constitutional text was sent to London, for the Royal agreement. It was emphasized: they need not the Parliamentary agreement, because Corsica's ruler only the King of England. If it was a simple personal union, it would be a perfect idea. But there was a more complicated situation. If you consulted with the constitutional text, there are more paragraphs who deal with the royal power. The royal power is only a principle, with lots of restrictions. The real power of King of England was a limited power at the end of the 18th century. It was so-called „delegated” power: so it was made by other persons or bodies. There were great parliamentary debates in the 1790s on the real power of the King or Government, the two Houses of Parliament, and of the state secretaries. So, the state affairs of Corsica connected to 3 or 4 governmental offices. Like an independent country, the affairs of Corsica would be connected to the Foreign office – specifically it was totally far from the theme.¹⁴ The situation of the union with Corsica to be a British Home affair – so the main responsible for Corsica in the British Government was the Home Secretary, Lord Portland. There was some responsibility in the Corsican affairs of the Prime Minister, William Pitt the Younger, the War Office (there was a British army in the island), the Admiralty (there was also the British Mediterranean fleet there), and of course, the Exchequer (by the cause of the great amounts of the subsidies). At this moment the person of the Chancellor of the Exchequer was the same, as the Prime Minister, William Pitt. After all, the Corsican affairs connected mainly to the Home Office, and in minor part to Henry Dundas, the War Secretary, and not any other gentlemen. But: in England to all governmental steps (mainly the financial questions) need the agreement of the House of Commons, so the people of Corsica actually became inferior to

¹² On the different types of the dominium-system: ILONZSKY Gabriella: *Westminsteri változatok: az angolszász politikai rendszerek*. Aula, Budapest, 1998. passim.

¹³ Like interest: Elliot had a proposal to alter the ethnical state of Corsica: 13. June, 1795., he asked prisoners from England, for public works. See: *Correspondance de Sir Gilbert Elliot, Vice-roi de Corse avec le gouvernement anglais*. Ollagnier, Bastia, 1892., 208. (ELLIOT: *Correspondance*)

¹⁴ At the end of the 18th century the Foreign Office was much more feeble, like at the end of the 19th century. The main cause of this weakness, the dynastic politics leaved the international connectionst for the case of the ruler families. Even the King or Queen of England kept the foreign power. See Queen Victoria like the „grandmother of Europe”. See: Muriel CHAMBERLAIN: *Pax Britannica: British foreign policy 1789-1914*. Longman, London, 1988. (CHAMBERLAIN 1988) 11.

the British Parliament. The civil commissioner, or later Viceroy of Corsica, Sir Gilbert Elliot, referred to the Home Secretary.¹⁵ This fragile situation was confusing for even the Corsican politicians.¹⁶

Lord Portland, who became Home Secretary in 1794, had no affinity for the oversea territories. He had lots of problems: the lots of turbulences in the British society, caused by the war, and the French revolution, to escape the riots.¹⁷ The staff of the Home Office had only 13 persons. They simply had no time, or energy for Corsica. According to the sources we can conclude: Lord Portland at the Cabinet sittings did not refer anything about Corsica between 1794 and 1796.¹⁸

So, Corsica – really second time in its history – became a Kingdom.¹⁹ The title of the King became: *Giorgio III Re della Gran Bretagna, d'Irlanda, di Francia, di Corsica*.²⁰ The King's power might to be the same in Great Britain and in Corsica. In the contemporary Europe, the greater part of the states was so-called composite monarchies. They composed more parts, and these parts all were separate countries, with own juridical, political, and historical customs. The King of England was Anglican in England, but Presbyterian in Scotland. He was constitutional King in England, but an „absolute” one in Hanover.²¹ Corsica was only a new factor. Practically, because of the distance, and communicational problems, they ought to initiate the institution of viceroyalty. In the British Empire this was an institution unprecedented. (The governor of Ireland already in the 18th century called to be Viceroy, but it was a popular name, his official title was: Lord Lieutenant.)

As the royal power and prerogatives was wielded by the viceroy, it would be natural, if their power were the same. But for the viceroy the constitution guaranteed the complete right of veto. It's a curious thing: in these days the King of England already had no the right of veto. But the royal prerogatives in England were only constitutional tradition, not a written act. The Corsican constitution was a written document, and it precised the right of veto for the Viceroy. The Whig politicians of the

¹⁵ ELLIOT: *Correspondance*, 214.

¹⁶ Jean DEFRANCESCHI: *Le royaume anglo-corse, un mauvais départ*, Études Napoléoniennes, 25 (1990), N° 23-24., 228. p.

¹⁷ D. L. MACKAY: *Direction and Purpose in British Imperial Policy, 1783-1801*. The Historical Journal, XVII, 3. (1974), 495-496.

¹⁸ *Life and Letters of Sir Gilbert Elliot... from 1751 to 1806*. Longmans, London, 1874. 333.

¹⁹ Corsica nominally was kingdom in the 15th century, under the kings of Aragon. Really, its first king was Theodore von Neuhoff for a few months in 1736. Theodore was a legendary adventurer. The viceroyalty was an institution from the history of Aragon, later Spain. It was used to supervise the far colonies. The vice-king had almost the total royal power, included the representation.

²⁰ The title of the King of France was borne by the Kings of England from the Middle Ages to the Irish Union (1801).

²¹ See: J. H. ELLIOTT: *A Europe of composite monarchies*, Past and Present, 1992. November, N° 137. 48-71.

English government, who feared the royal power in England, didn't fear of the strong power of the Corsican Viceroy. So, it was the eminent interest of the English government to have a strong executive power in Corsica. So, the Corsican Viceroy really was not a deputy-king, but he was the man of the English Crown – i.e. the Government.

The most specific part of the English constitution in Corsica was the human rights problem. This question was a well-known field for the Corsican statesmen.²² Paoli, Pozzo di Borgo, and their colleges knew the French declaration of the human rights full well. Paoli – after having lived in England for 20 years – realized that these ideas origins from the English constitutional tradition. The only question was whether which points would be chosen from the English and French models.

Like a written source, you can find only the French constitution, the English documents restricted to the Habeas Corpus Act from 1679, some paragraphs of the Magna Charta from 1215, of the Petition of Right from 1628, the Bill of Rights from 1689. The rolls of the Corsican Parliament use the „*diritto personali*” definition.²³ The 8th chapter of the Corsican constitution 1794 contains the paragraphs of the liberties personal and press.

The Anglo-Corsican constitution contains the fundamental personal rights, primarily the possession rights. This is the trace of the Magna Charta.²⁴ The text contains also the substance of the Habeas Corpus Act.²⁵ It was a very fine step, because this Act was suspended in England at the moment, because of the social disturbances. The freedom of the press was also protected, as the freedom of the travelling.²⁶ The right for petitioning was also fixed. The Corsicans could write to the Parliament, to the Viceroy, even to the King of England: in this latest case they could recall the Viceroy.

The personal rights were very shortly arranged by the Corsican constitution. There were a few questions missed from the Corsican constitution – in spite of the French one. The French constitution deals with the personal equity, the political freedom, the separation of the branches of power. At the end, the public welfare is the main object of the politics.²⁷ The

²² In the Magna Charta (1215), and in the Corsican Statute of San Colombano you can find the first traces of the human rights. The personal freedom, the right of possession, the right of make contracts, for example. See: Antoine LECA: *L'esprit du droit corse d'après le plus ancien code insulaire: Les statuts de San Colombano de 1348*. La Marge, Ajaccio, 1989. 104-105. In 1789 the Cahiers de doléances also claimed the fundamental human rights. See: Simon SCHAMA: *Polgártársak: a francia forradalom krónikája*. Európa, Budapest, 2001. 389-390.

²³ *Procès-verbaux des séances du parlement anglo-corse: 1795-1796*. Ollagnier, Bastia, 1891-1892, BSSHNC, XI-XII^e année, 63. (*Procès*)

²⁴ *Nyugat-Európa alkotmányai, Közgazdasági és Jogi Kiadó, Budapest, 1988*. (Hitherto: *Nyugat-Eu.alk.*) 98-99. Magna Charta, 20. cikkely.

²⁵ This theme also can find in Magna Charta. 39. article. See: *Nyugat-Eu.alk.* 100.

²⁶ Magna Charta, articles 41-42. See: *Nyugat-Eu.alk.* 100.

²⁷ BARNY, Roger: *Les contradictions de l'idéologie révolutionnaire des droits de l'homme 1789-*

French constitution underlines the equal taxation. The freedom of the possession in this text the last item (in the Corsican one there was the first).²⁸ The freedom of the opinion is almost agrees with the English freedom of the press, and the 10. paragraph about the religious tolerance. In the French constitution there is the poor-relief, which is unknown for the English constitution, and needless for Corsica. There was a well-working poor-relief in England, but in Corsica most of the population was awfully poor, and the archaic families resolved the problem of the poor and old members. The only official poor-relief problem was the orphanage.

The religion was the most sensitive question. The Corsicans were severe Catholics. The English were absolutely tolerant in Corsica. Nevertheless, the Catholic religion within Great Britain and Ireland caused deprivation of civil rights. For a Catholic person was impossible to be civil servant, Member of Parliament, or officer in the army. From this point of view, the most critical situation was in Ireland. At the peace treaty at Paris in 1763, Great Britain was obliged to grant the religious tolerance to the colonies. In the case of the former French colonies in the West Indies, or in Canada, it's referred to the Catholics too. Even in the case of Grenada, the protestant habitants were forbidden from the counsel of the island.²⁹ So, the English politics was completely inconsistent to the Catholics. Its treatment depended on the closeness to the English central regions: Ireland was at too close, Corsica or Grenada was too far from England. The stubborn English Protestants were completely suspicious of the Catholics. When most of Europe enjoyed the blessings of the religious tolerance or even the enlightenment in 1778, the modest *Catholic Relief Act* caused an extraordinary poignant anti-catholic disturbances, the Gordon Riots (June, 1780) in London. Meanwhile, in the 1780s there were some important changes in the political life in Ireland. In 1782, Ireland got its own Parliament (named by one of the leading persons: Grattan-Parliament). The Irish Catholics started vehement movements for equal rights, for example the *Volunteer-, Catholic Comittee, United Irishmen* movements, but their mass meetings, and petitions remained unsuccessful. It was the greatest success for the Irish political rights in 1793, when Lord Hobart, the Chief Secretary (almost the Irish prime minister) put over the *Catholic Enfranchisement Act*. But the Irish catholic population got only a passive suffrage, only the protestant persons would be members of the Irish Parliament.³⁰ The catholic question caused a permanent unrest in Ireland in the 1790s. This

1796. Belles Lettres, Paris, 1993. 35-36.

²⁸ *A nagy francia forradalom dokumentumai / összeállította HAHNER Péter.* Osiris, Budapest, 1999. (*Francia forr. Dok.*) 85-86.

²⁹ Edith Mary JOHNSTON: *Ireland in the 18th Century.* Gill and Macmillan, Dublin, 1974. 166. (JOHNSTON)

³⁰ JOHNSTON: 167.

disturbance was increased by the French menaces in the following years. The Anti-Catholic French Directoire supported zealously the Irish Catholics against the English protestant government.

But in Corsica, the Catholicism was no problem. There was no connection between Corsica and Ireland. The new constitution declared the Catholicism as the „national religion“. Of course, they also declared the tolerance for all of the other faiths (i.e. the Protestantism), but the religious tolerance was not a mass-claim in Corsica.

When the Anglo-Corsican Union was founded, the anti-christianism was on the top in France.³¹ In the May of 1794, the Protestant-dominated regime seems to be the lesser of the two evils. But later on, after 9th of Thermidor, the greater part of the Corsicans were sure in the soon conversion of the Frenchs.³² But at the moment, they were satisfied with the new Government: the new Parliament enacted some new laws, defending the faith and the Catholic Church.³³ The new Corsican Government authorized by the Corsican Parliament took diplomatic steps for the Holy See, to state connections between the state and the Catholic Church for the future. They wanted to make agreement in the question of the number of the parishes, the salary of the priests, and the English-dominated Corsican government asked the agreements of the Pope to all of these. According to the English personages, they proceeded perfectly and generously: for example they agreed to have 5 bishoprics for the 150.000 Corsicans, but it would be absolutely sufficient to have only one.³⁴ They were amicable for the old claim of the Corsicans: they enacted, the Corsican bishops ought to be living in their own bishoprics. The appointment of the bishops in the previous decades belonged to the city of Genova, or later to Paris, now the appointment will be the right of the Holy See – but for an English royal indication, by a list of names (7, 10, and 11th Paragraphs).³⁵ It was ordered, most of the Corsican bishops must be Corsican-born (8th article).³⁶ The inauguration of the bishops must be enacted in the Island, not in Rome, as before. (12th Article).³⁷ The church-possessiones were re-donated, the cloisters were re-started,³⁸ and at the end the exile of the priests who did not oath for

³¹ See: Pierre PASSANO: *Histoire de l'annexion de la Corse*, Horvath, Paris, 1988. 364. Michel VERGÉ-FRANESCHI: *Histoire de la Corse: le pays de grandeur*. Tome 1-2. Félin, Paris, 1995. 430.

³² Jean DEFANCESCHI: *Le Royaume Anglo-Corse: un mauvais départ*, Études Napoléoniennes, 25 (1990) N° 23-24. 228. (DEFANCESCHI)

³³ See: the law on the church possessiones, 1. article: See: *Procés*, 283.

³⁴ See: *Procés*, 1891. 278-279.

³⁵ See: *Procés*, 279-280. John Michael Peter MCERLEAN: *The Formative Years of a Russian Diplomat: Charles André Pozzo di Borgo in Corsica, 1789-1796*. PhD these. University of Washington Press, 1967. 267-268.

³⁶ *Procés*, 279.

³⁷ *Procés*, 280.

³⁸ There was a proposition: the minimal number of the friars must be 12. If they would be

the French revolutionary state was repealed. Here remained a tiny problem: the new government (either Paoli, or Elliot) did not want to make the decision, whether which priest is authorized to keep the parish: the present-day, or the exiled one.³⁹ Additionally, it was ordered to fill a priest status in Corsica is necessary to graduate at the future university at Corte at least for three years.⁴⁰ These all were not completely new ideas: you can find them all in the „*Cahiers de doléances*” in 1789. These papers were collected by Pozzo di Borgo, who also assisted to complete the new laws.⁴¹ There were some problems with the tithes (decima). The French revolution repealed the old taxes,⁴² and Elliot didn't want to reconstitute them, because it would be a very unpopular step. But the catholic priests and the Holy See adhered to them. The Parliament granted to the priests salary from the budget, but this decision augmented the financial troubles.⁴³

The Pope was irritated by these proposals, and refused them all. The main cause of this refusing was that their source was the English – heretic – government. And the Pope devoted to his ancient sovereignty over Corsica.⁴⁴

The personage of the British Government of Corsica aspired to be tactful and fair to the Catholic Church. The religious life flourished again. But there were some incidents, mainly caused by the stubborn English protestant soldiers. For example, the chapel in the citadel of Ajaccio was used to be a depot, so the images of the saints were thrown out. It caused a great scandal⁴⁵. The English politicians might be very anxiously tolerant, but the average Englishman has been suspicious of the „*Popists*” since the time of the Puritans.

We have no time to go into details in the Anglo-Corsican constitution, but do mention a special insufficiency. All over its history, the Corsican people always demanded the right of firearm-license. This was one of the causes of the discord between the Corsican people and Genova. In the midst of the anarchy and vendettas, it was necessary for the Corsican habitants to have arms. In the little villages, the men wore arms even if they went to the back yard. In 1769, it is mentioned that even the priest wore arms in the course of mass.⁴⁶ According to the statistical estimations, the number of the

less, they ought to enter an other abbey. See: *Procés*, 20. article, 281. GREGORY: *Ungovernable Rock*, 93. ; DEFRANCESCHI: 229

³⁹ GREGORY: *Ungovernable Rock*, 92. articles 13-16. See: *Procés*, 280-281.

⁴⁰ 22. article. See: *Procés*, 282.

⁴¹ MCERLEAN: 267-268.

⁴² MCERLEAN: 268. p.

⁴³ *Procés*, 285-287. On the Catholic Church's organisation, see: JOLLIVET: 108-110.

⁴⁴ CARRINGTON: *Sources*, 86. ELLIOT: *Correspondance*, 17-18., 25-26., 185.

⁴⁵ GREGORY: *Ungovernable Rock*, 95-96.

⁴⁶ Paul ARRIGHI: *La vie quotidienne en Corse au XVIII^e siècle*. Hachette, Paris, 1970. 101.

armed Corsicans was 30-35,000, and most of them had 2 or 3 firearms in 1768-69. This great number made the public order worse. That's why a series of arrangements was made against the carrying of arms; it was qualified to be a capital crime, with severe sanctions. The Genovans restricted only one knife per household, and this knife ought to be chained to the kitchen table. Also Pasquale Paoli, as the French in 1768-69, ordered penalty of death, if anybody didn't give down all of the possessed guns. The Corsicans were not too frightened: only 12,000 old rifles were given down (in spite of the estimated 60-80,000).⁴⁷ Without doubt, all families gave down the oldest trash, and the better pieces were hidden in the bushy or a cave. In the time of the French revolution, by the foundation of the militia, the carrying of arms became legal. In 1794, when the English army came to the island, they were very popular; there was no cause to fear. The right of possessing of arms involved in the Bill of Rights, 1689, one of the constitutional documents of the English history⁴⁸. But when the Anglo-Corsican Constitution was formed, either Paoli, or Sir Gilbert forgot to involve the right of possessing the arms – maybe by cautiousness. But at the same time, they didn't forbid it. And one year later, when the English rule began to be unpopular, it was already nothing to do.

The constitution of the Anglo-Corsican Kingdom was a very special aspire at the end of the 18th century. The English „constitutional missionaries“ were idealist „bel-esprits“ but they soon realized the problematic relations of their ambitions. Meanwhile they tried to endure to the end – till the European war overthrow them. It may be a grotesque idea to think of the historical significance of the Anglo-Corsican Kingdom. But this disastrous history had some importance: on one hand, the experience of the export of the English constitution and another hand, the integration of a foreign country to the British Empire. These were very instructive experiences for the British political leaders. These experiences were utilized later on the most different parts of the Empire, from Malta and Sicily or the Ionic islands to India.

⁴⁷ Ibid, 82-83.

⁴⁸ *Bill of Rights*, 7. article Ld. *Nyugat-Eu.alk.*, 118.

Questions d'Amérique Latine

Csejtei Dezsó

Amerika felfedezése és az új globális rend

Abstract

The Discovery of America and the New Global Order

In this essay I try to draw some parallelisms between the 16th century, the beginning of the process of globalization, and that of the 21st century, which can be conceived as the beginning of its definitive termination. The comparison is made on the basis of a 16-century Spanish theologian, *Francisco de Vitoria*. My main argument is that two of his key-concepts – the *ius gentium* and the *just war*, respectively – provided a well-founded basis to treat properly the most serious conflicts in that century, whereas in our age we lack even these concepts to tackle properly the fundamental problems of our age.

Keywords: globalization, *ius gentium*, just war, world order, communication.

V alamily hagyományt csak akkor lehet eleven és kreatív hagyománynak nevezni, ha a benne felhalmozott gondolatkinccs szembeíthető a mindenkori jelen kihívásaival, s belőle termékeny és elgondolkodtató következtetéseket tudunk levonni korunk súlyos problémáinak jobb megoldására. Megítélésem szerint ilyen hagyomány a spanyol filozófiai gondolkodás hagyománya. A mai alkalommal ezt egy konkrét példán szeretném illusztrálni, amely korunk talán legnagyobb és letragikusabb kihívását jelenti: a *globalizáció* és a vele kapcsolatos *háború* példáján. Az a spanyol gondolkodó pedig, kinek nézeteit ezzel kapcsolatban elemzem, egy 16. századi spanyol dominikánus szerzetes, a salamancai egyetem teológus-professzora, *Francisco de Vitoria*.

Gondolatmenetem két pár állítással kezdem, melyek egy analógiát hivatottak kifejezni. Az első gondolatpár az alábbi módon hangzik: 1.) Az a folyamat, melyet napjainkban globalizációnak nevezünk, a 16. században kezdődött. 2.) Úgy tűnik, hogy ugyanez a folyamat a mi korunkban, a 21. században jutott el a definitív lezárulás *kezdetéhez*.

A másik gondolatpár, mely szorosan kapcsolódik az előbbihez, így szól: a) A globalizáció megteremtésének korai szakasza a 16. században egy nagyhatalom, Spanyolország tevékenységéhez kapcsolódik. b) A globalizáció létrehozásának lezáró fázisa a 21. században úgyszintén szoros kapcsolatban áll egy nagyhatalom, az Egyesült Államok tevékenységével.

Az első kérdés annak meghatározása lenne, hogy mit is értünk globalizáción. Egy tömör, ámde kimerítő meghatározás megadása persze

lehetetlenség; célszerű, ha ebben az esetben nem közgazdasági, hanem filozófiai definíciót alkalmazunk, melyet például egy német gondolkodó, Rüdiger Safranski vetett papírra, mondván: „a globalizáció, metaforikusan szólva, az első természet planetáris kiirtása, hogy helyébe egy második természetet tegyünk.”¹ E folyamat sajátos, paradox dialektikája abban fejeződik ki, hogy míg a globalizáció folyamatának kezdete arra irányult, hogy a civilizációk tisztásait vágja bele az őstermészet dzsungelébe, addig napjainkra épp ez a globális civilizáció, e második természet vált olyan ősrengeteggé, melybe újfent tisztásokat kell vágnunk, hogy az életet élhetővé tegyük.

A globalizáció egész folyamatát ezért valamilyen kettős megítélés kíséri végig. Erre utal Safranski is, aki idézett könyvében az alábbi megjegyzést teszi: „a modern globalizáció félelemmel, szorongással kezdődött”.² Alkalmazzuk ezt az észrevételt arra az időszakra, mely, megítélésünk szerint, a modern globalizáció kezdetét jelenti, vagyis a 16. századra! Mi jelenthette ebben az időszakban a szorongás forrását? Hiszen ebben az évszázadban valósult meg első ízben reálisan a szó szoros értelmében vett „globális tapasztalat”, a Föld gömbalakjának felfedezése, és a földgolyó nagy részének birtokba vétele az európai civilizáció részéről. Ez a történet, a hagyományos felfogás szerint, az európai meganarratíva legfényesebb, legdicsőségesebb lapjai közé tartozik, melyben nagy felfedezők és hódítók hosszú sora teszi kockára és áldozza fel életét azért, hogy a Föld minél nagyobb része váljon ismertté. Miben áll, tehát, a szorongás forrása?

Ezen a ponton jelenik meg a színen a nagy salamancai teológus, Francisco de Vitoria. Megítélésünk szerint ő volt az első ember a korabeli Európában, akit először kerített hatalmába a globalizáció állandó kísérőjelensége, a szorongás. Először ő pillantott bele a modern globalizáció kettős természetének mélységeibe, s látta meg finom érzékenységgel annak negatív oldalait is, mely a kortársak legnagyobb része előtt akkor még rejtve maradt. Először ő döbrent rá, hogy saját korában egy olyan *paradigmaváltás* megy végbe, mely nemcsak végérvényesen túlhaladottá teszi a hagyományos világméretet, hanem olyan fenyegető kihívásokat is tartalmaz, melyek szabályozására feltétlenül és késedelem nélkül szükség van.

Vitoria korszakos felismerései két forrásból – egy Európán *belüli*, illetve egy Európán *kívüli* forrásból – táplálkoztak, melyek nagyjából ugyanabban az időben bukkantak felszínre.

1. Az Európán *belüli* forrást a *modern nemzetállamok* megformálódásának élménye jelenti. Vitoria világosan látta, hogy a régi, középkorias Európa *egységét* az új Európa *pluralitása* váltja fel, melyben központi szerepet játszanak a kialakulófélben levő nemzetállamok. A régi Európa egységét

¹ Rüdiger SAFRANSKI: *Mennyi globalizációt bír el az ember?* Európa Könyvkiadó, Budapest, 2004. 89.

² Uo. 16.

bizonyos értelemben a pápai – részben a császári – hatalom biztosította, az a tudat, hogy létezik egy főhatalom, egy legfőbb instancia, mely az egyes államok közötti konfliktusban ítélni volt hivatott (e bírói szerepet szimbolikusan a pápa töltötte be). A nemzetállamok kialakulása – többnyire a korai abszolutizmusok formájában, melyhez adott esetben még a reformáció is hozzájárult –, a küszöbön álló szuverenitásgondolat ezt a felsőbb instanciát egyszer és mindenkorra megszüntette.

2. Az Európán kívüli forrást a nagy földrajzi *felfedezések*, illetve a korai *gyarmatosítás* élményanyaga jelenti. Hatalmas területek, új kontinensek kerültek az európai ember fennhatósága alá, melyek jogi státusza teljességgel tisztázatlan volt. A régi európai normák e területek igazgatásához egyáltalán nem megfelelőek, ezt Vitoria minden további nélkül belátta. Az indiánokról szóló híres *relectio*ban ezért utasít el mindennemű pápai és császári jogcímet e területek felett. Vitoria azonban azzal is tisztában volt, hogy az sem jelentheti e probléma megoldását, ha az új földterületek adminisztrációját kiszolgáltatjuk a nemzetállamok tisztán hatalmi viszonyainak.

Eljutottunk a *globalizáció* kérdéséhez; mind az Európán belüli, mind pedig az Európán kívüli világ olyan problémákat vetett fel, melyek a hagyományos keretek között megoldhatatlannak bizonyultak. Vitoria nagyságát az jelenti, hogy elsőként derengett fel benne az a gondolat, hogy olyan *új keretek* megteremtésére van szükség, melyek *globális* természetűek, egyszerre vonatkoznak az Európán belüli és kívüli világra, vagyis az egész földkerekségre.

Nem kevesebről van tehát szó, mint egy *új, globális rend* megteremtésének szükségességéről. Csak jelzésszerűen utalunk azokra a *transznacionális* kezdeményekre, melyek segítségével Vitoria megpróbálja intellektuálisan birtokba venni ezt a képződményt: Ilyen

1. a *közjó* (*bonum commune*) fogalma, melynek hatókörét Vitoria kiterjeszti az egész emberiségre, ezért lehet a *bonum commune totius orbis* névvel illetni.

2. az *autoritás* fogalma, melyet Vitoria úgyszintén globális jelentéssel ruház fel, midőn „az egész földkerekségre kiterjedő autoritásról” beszél.

3. az *állam* fogalma, melynek szuverenitása nem ér véget önmagában, hanem – mint az államok plurális közösségének – legvégső horizontja szintúgy globális („a földkerekség mint *respublica*”).

4. azt a terminust, melyben az előbbi elemek összegződnek, s együttesen új minőséget képeznek, Vitoria a *népek jogának* (*ius gentium*) nevezi. „Azt a jogot, amelyet a természetes ész az összes nép között létesített, a népek jogának nevezünk”. Ezzel Vitoria egy ősrégi fogalmat, melyet már a római jogtudós, Gaius is alkalmazott, operatíván az egész földkerekségre kiterjeszti, *globális* értelemben használja. Ez lesz az a végső, metanacionális horizont, melynek

alapján biztosítható a földkerekség népeinek jogilag szabályozott együttélése. S ha végbemegy a népek jogában foglalt alapelvek részletes kidolgozása, valamint ezen elvek *gyakorlati* alkalmazása, akkor jelentős mértékben csökkenthető az a szorongás, melyről korábban, a globalizáció kezdetével kapcsolatban szóltunk. Ezt a tapasztalatot koncentráltan foglalja magába az a híres kitétel, melyet a *De potestate civili* című *relectio*-ban az alábbi módon fogalmazott meg: „A népek jogának nemcsak az emberek szerződése és egyetértése alapján van ereje, hanem ez a jog a törvény valódi erejével rendelkezik. S az egész földkerekségnek, mely bizonyos módon egyetlen respublikát képez, megvan a hatalma arra, hogy igazságos és mindenki számára elfogadható törvényeket hozzon, ilyenek például a népek jogának törvényei. Ebből pedig az következik, hogy halálosan vétkeznek azok, akik a népek jogait megszegik, legyen szó akár békéről, akár háborúról (...). Egyetlen nemzet sem vonhatja ki magát a népek jogának kötelezettsége alól, mert ezt a kötelezettséget az egész földkerekség autoritása adja.”³

A Vitoria által vázolt séma természetesen rengeteg részletkérdést foglalt magában. Bennünket most elsősorban nem a részletek jogtechnikai oldala érdekel, hanem annak hangsúlyozása, hogy – elsősorban a *ius gentium* fogalma révén – az emberiség megtalálta azt az elvi eszközt, melynek segítségével választ adhatott a korai globalizáció által felvetett kihívásra.

S most ismét egy analógiát szeretnénk felállítani saját korunk, illetve a 16. század szituációja között: 1.) A 16. század, a globalizáció folyamatának kezdete – Vitoria személyében és tanításában – megtalálta az *elvi választ* a század kihívásainak kezelésére. 2.) Ugyanez a 20-21. századról, a globalizáció beteljesülésének korszakáról megítélésünk szerint nem mondható el; *hiányzik korunk Vitoriaja*. A jelenleg létező hatalmas apparátusok és adminisztrációk ellenére kijelenthetjük, hogy még az *elvi válasz* sem született meg a kiteljesedett globalizáció átfogó gazdasági, pénzügyi, informatikai, technikai, jogi és katonai szabályozására.

Ezen a ponton térek rá az előadás elején említett második pár rövid elemzésére. Utaltunk arra, hogy a globalizáció kezdő- és végpontja egyaránt kapcsolódik egy nagyhatalomhoz; ez a 16. században Spanyolország volt, jelenleg pedig az Egyesült Államok. Kérdés: felállítható-e valamilyen párhuzam a két ország hatalmi pozíciója között? Az összehasonlítás alapját az képezi, hogy a két hatalom – mindegyik a maga korában – mennyire volt képes *uralni* a globalizáció folyamatát, illetve, hogy milyen tanulságokkal szolgál Spanyolország 16. századi sorsa a 21. század számára.

Az analógia első felére egyértelmű válasz adható. A *kezdeti* globalizáció olyan gazdasági, katonai, morális és intellektuális terhet rótt Spanyolországra, melynek az nem tudott eleget tenni. Az a Spanyolország,

³ Francisco de VITORIA: *De la potestad civil*. IN: *Obras de Francisco de Vitoria. Relecciones teológicas*. Edición de Teófilo Urdanoz, O.P. BAC, Madrid, 1960. 191-192.

mely döntő szerepet játszott az európai történelem új pályára állításában, *belerokkant* a túlméretezett feladatvállalásba. Az ország nem tudta érvényesíteni a maga globális gyakorlatában azokat az elveket, melyeket éppenséggel Vitoria fektetett le, s melyek messze megelőzték korukat.

Nézzük, mi a helyzet az analógia másik felével! A kortárs globalizáció kritikusai – akik között számos amerikai is található (pl. Thomas Friedman, Charles Derber, Noam Chomsky), valamint nem-amerikaiak is (pl. Jean Ziegler, Rüdiger Safranski) – nem győzik hangsúlyozni, hogy a mai *globalizáció* sem valósítható meg valamilyen *impérium* nélkül. Konkrétan: korunk globalizációs tendenciáinak hátterében az Egyesült Államok áll. Charles Derber szerint az IMF és a Világbank „*az amerikai kormányzat ünneplőruhája a világhatalomra való törekvésében*”⁴, Jean Ziegler pedig úgy fogalmaz, hogy „*a gyakorlatban az IMF az Egyesült Államok külpolitikájának állandó és közvetlen szolgálatában áll.*”⁵ Ha most arra a kérdésre keresünk választ, hogy vajon az Egyesült Államok mennyire tudja *uralni* a globalizáció jelenlegi folyamatát, akkor azt kell mondanunk, hogy – mivel a folyamat még jelenleg is tart – *a válasz eldöntetlen*. Ezen a téren ismét csak számos analógia vethető fel a 16. századi Spanyolország, illetve a 21. századi Egyesült Államok között, melyek közül most csak egyre utalunk: a *kommunikáció* szerepére. Érdekes megfigyelni, hogy mind a globalizáció kezdete, mind pedig annak kiteljesedése időben egybeesik – sőt tartalmilag is szorosan összefügg – egy-egy *kommunikációs forradalommal*; a 16. század elején ez a *könyvnyomtatás* elterjedése volt, a 21. század elején pedig az informatika, az *elektronikus kommunikáció* elterjedése. Az utókorból visszatekintve megállapíthatjuk, hogy a 16. századi kommunikációs csatát Spanyolország *elveszítette*; ennek eredménye az a hatalmas spanyol-ellenes röpirat- és pamfletirodalom elterjedése, melyet „*fekete legendának*” nevez az eszmetörténet. Ami a mai szituációt illeti, azt mondhatjuk, hogy az irányított globalizáció kommunikációját az Egyesült Államok sokkal jobban uralja, mint ahogyan ezt Spanyolország volt képes tenni ötszáz évvel ezelőtt, ám ez az uralom *nem teljes* és *nem végérvényes* – már csak azért sem, mert e folyamat közepén tartunk. Ugyanakkor Spanyolország kommunikációs kudarca – főleg az ország nemzetközi megítélése, a nemzeti *image* vonatkozásában – a mai globális világhatalom, az Egyesült Államok számára is bizonyos tanulságokkal szolgálhat.

Vizsgáljuk meg a kérdést abból a szempontból, hogy mennyire érvényesülnek korunk nemzetközi gyakorlatában azok az alapelvek, melyeket Vitoria a 16. században fogalmazott meg! A részletesebb kifejtés

⁴ Charles DERBER: *One World. Von globaler Gewalt zur sozialen Globalisierung*. Europa Verlag, Hamburg – Wien, 2003. 88.

⁵ Jean ZIEGLER: *Die neuen Herrscher der Welt und ihre globalen Widersacher*. C. Bertelsmann Verlag, München, 2003. 191.

előtt az az előzetes válasz adható, hogy ezek az elvek *sem akkor, sem most*, ötszáz év után sem érvényesülnek maradéktalanul. Először is, a globalizáció egyáltalán nem jellemezhető úgy, mint *egyetemes homogenizáció*. Emmanuel Lévinas, az alteritás filozófiájának jelentős képviselője ezt írta 1967-ben: „A lét ember általi meghódítása a történelem során – íme a formula, amelyhez a szabadság, az autonómia, a Másnak a Magára való redukciója egyaránt vezet. Ez nem valamilyen absztrakt sémát, hanem magát az emberi Ént jelöli. Az én létezése mint a különbözők azonosítása zajlik.”⁶ Lévinasnak ez a kijelentése elvileg akár alkalmazható lenne korunk globalizációs folyamatára is, hiszen – formálisan nézve – ebben is a „*különbözők azonosítása*” megy végbe. Ha kizárólag ezt az oldalt tartjuk szem előtt, akkor a megtévesztő látszat áldozatul esünk, mivel a globalizáció folyamatát egy ezzel ellentétes – és legalább ennyire erőteljes – irányvonal is jellemzi, mégpedig az *azonosak elkülönítőssítése, a vesztesek története*. Az „*egy világ*” kiépülése magában foglalja a „*nem-egy-világ*” momentumát is, az „*egy világból*” kitagadottakat, a nyomor, éhezés, betegségek, járványok, az alultápláltság és a kizsákmányolás többmilliárdos tömegét kitevő *áldozatokat* is. Jean Ziegler, a globalizáció *embertelen* oldalának egyik legszenvedélyesebb bírálója az alábbi módon kapcsolja össze ezt a két *egyszerre* meglevő oldalt: „A globalizáció a földgolyót valamilyen vázszerű hálóval fonja körbe, mely összekapcsolja egymással a nagy agglomerációkat, közöttük azonban 'a sivárság egyre nő'. A 'szigetek ökonómiájának' korszakába léptünk. (...) A globalizált világ valósága a jólét és gazdagság szigeteinek láncolatából áll, melyek a népnem tengeréből emelkednek ki.”⁷ Vitoria a 16. században még szilárdan hitt abban, hogy a közjó, a *bonum commune* analogikus úton az egész földkerekségre kiterjeszhető, s ennek alapján lehet beszélni a *bonum commune totius orbis* fogalmáról is. Napjainkban, mikor az éhezés, a betegségek, járványok és az alultápláltság miatt a harmadik világban egyetlen esztendőben több ember hal meg, mint a második világháború hat éve alatt összesen, az egyetemes közjó megvalósításának víziója messzebbre került, mint valaha.

Az egész földgolyóra kiterjedő közjó kudarcra megismétlődik az *állami szuverenitás* posztmodern megtöretésében is. Vitoria a 16. században nemcsak azt a véleményt képviselte, hogy az állam önmagával beérő tökéletes közösség (*perfecta communitas*) – ami tkp. az arisztotelészi-tomista álláspont megismétlése –, hanem azt is – s ez az új elem nála –, hogy voltaképpen az egész földkerekség egyetlen respublikát, politikai közösséget képvisel. Nos, ez az elv a 21. századi globalizáció korszakában úgyszintén semmivé foszlott, éspedig nemcsak azért, mert a földkerekség

⁶ Emmanuel LÉVINAS: „A filozófia és a végtelen ideája.” IN: *Nyelv és közelség*. Dianoia, Tanulmány Kiadó – Jelenkor Kiadó, Pécs, 1997. 28. TARNAY László fordítása. (Utolsó kiemelés tőlem – CS.D.)

⁷ ZIEGLER: 31.

mint egyetemes respublika a mai napig nem jött létre, hanem azért is, mert a globalizáció éppenséggel a *republikánus államot*, mint a szabad állampolgárok szuverén politikai közösségét is megszűnéssel fenyegeti. Sajátos paradoxonja a történelemnek, hogy az állam „elhalását”, melyről száz esztendővel ezelőtt bolsevik forradalmárok szónokoltak, a mai globalizált tőke hatékonyabban viszi végbe, mint a kommunista forradalom. Épp ezért Jean Ziegler szavai, negatív értelemben, pontosan hozzáilleszthetők Vitorianak a 16. század elején megfogant gondolataihoz: „A világ privatizálása meggyengíti az állam normaadó erejét. Gyámság alá helyezi a parlamentet és a kormányzatokat. Értelmét veszti a legtöbb választás és csaknem az összes népszavazás. Megfosztja regulatív hatalmától a közintézményeket. Megöli a törvényt. A republikából, melyet a francia forradalom hagyott örökül számunkra, már csak egy fantom maradt.”⁸

A korábbiakhoz hasonló változáson ment keresztül az *autoritás* fogalma is. Vitoria, az államszuverenitás gondolatát kitágítva, még arról beszélt, hogy bizonyos értelemben az egész földkerekség rendelkezik valamiféle autoritással, mely alól egyetlen állam sem vonhatja ki magát, egyetlen politikai közösség sem élvezhet valamilyen privilegizált helyzetet. Korunkra e gondolat oly módon alakult át, hogy a globalizált tőkének megvan ugyan a maga nemzetfeletti, az egész földkerekségre kiterjedő autoritása, azonban ennek előnyeit már korántsem az egész földkerekség élvezi, hanem csak annak privilegizált helyzetben levő területei, államai.

Összegzésképpen, a vitoriai program e pontjai azért nem érvényesülnek, mert, mint utaltunk rá, mindmáig hiányzik az egyes programpontokat átfogó politikai-jogi rendezőelvnek, a népek jogának, a *ius gentium*nak mérvadó és igazságos érvényesítése. Épp ezért napjainkban is jogosnak érezzük egy német jogász, Josef Soder szavait, amit még a globalizáció érája előtt, az 50-es években fogalmazott meg: „Négyszáz esztendő telt már el, mióta Vitoria metafizikai szempontból kifogástalanul megalapozta a népek közösségét, mint az emberi természet posztulátumát, ám ennek politikai megvalósítása még mindig egy, a messzi távolban fekvő, kétség és remény között elhelyezkedő jövőbeni terület.”⁹

S ezen a ponton, a *ius gentium* hiányos és egyoldalú érvényesülésének területén kapcsolódhatunk előadásunk második alapkérdéséhez, a *háború* – s általánosabban az *erőszak* – problémaköréhez. Vitoria meglátásai ebben a tekintetben is úttörő jelentőségűek és mindmáig érvényesek. A salamancai teológus méltó kortársa volt Erasmusnak és Machiavellinek. Ő is az elsők között döbrent rá arra a paradigmaváltásra, amely a 16. század első felében ment végbe, azonban – részben kivételes érzékenysége, részben pedig bővebb ismeretei következtében – tágabb perspektívába tudta állítani az itt

⁸ ZIEGLER: 95.

⁹ Josef SODER: *Die Idee der Völkergemeinschaft. Francisco de Vitoria und die philosophischen Grundlagen des Völkerrechts*. Metzner Verlag, Frankfurt am Main – Berlin, 1955. 142.

felbukkanó problémákat. Miről is van valójában szó? Vitoria elsőként ismerte fel azt, hogy egyfelől a régi, középkori európai rend felbomlása, a modern nemzetállamok kialakulása, másfelől pedig a nagy földrajzi felfedezések, a Föld globálissá válása új színben tünteti fel a *rend* kérdését. Világosan látta, hogy abban az esetben, ha nem sikerül egy új, nemzetközi, *globális rend* megteremtése, akkor az egész világon elterjed a *káosz* és az *erőszak*. Egyáltalán, a 16. század első fele az *erőszak* hirtelen és erőteljes eluralkodását tapasztalhatjuk, ami több forrásból táplálkozott. Először is ott volt az az *erőszak*, mely az Újvilág felfedezésével elképesztő szenvedést zúdított a bennszülött lakosságra. Másodszor, a modern nemzetállamok kialakulásával párhuzamosan megerősödő *erőszak* már-már az európai együttélést fenyegette (francia-spanyol vetélkedés, V. Károly háborúi). Harmadszor, Európa felekezeti megosztottsága, a reformáció megjelenése az *erőszak* új formáit vetette felszínre (vallásháborúk mint a modern ideológiai háborúk előképei). Vitoria előtt, mindezek tapasztalatával, az alábbi kérdés körvonalazódott; *hogyan korlátozható, hogyan domesztikálható, hogyan szorítható korlátok közé az erőszak, ha a kitágult európai civilizáció nem akar a nyers hatalomérvényesítés, a „might is right” áldozatául esni?* Vitoria e probléma kapcsán messzebb látott híres kortársainál; egyrészt nem az *erőszak*, a háború maradéktalan *kiküszöbölésének* elvét vallotta, mint pl. Erasmus és követői – reál-gondolkodó lévén ezt megvalósíthatatlan utópiának tartotta –, másrészt viszont az a Machiavelli által képviselt nézetet sem fogadta el, mely szerint a háború olyan gigantikus *erő-quantum*, melyet a hatalompolitikai célok szolgálatába lehet állítani. Vitoria inkább az *erőszak szabályozását, tompítását, legális keretek közé szorítását* szorgalmazta, melyben a főszerepet immáron nem a *vallás* és a *morál* játszotta, hanem sokkal inkább a *politika* és a *jog*.

S gondolatmenetünkben most térhetünk vissza a népek joga kérdéséhez. Az új nemzetközi rend megteremtésében ez ugyanis csak az egyik eszközt jelenti Vitoria rendszerében. A *ius gentium* viszont mindaddig a levegőben lóg, amíg nincs mellette egy hatékony *kényszerítő* eszköz. Ez pedig nem más, mint a háború, közelebbről az *igazságos háború* elmélete. A két tényező közötti szoros összefüggést jól látta már Fernández Santamaría is, midőn azt írta, hogy a népek joga mint *vis directiva, normatív eszköz* mellett szükség van egy *kényszerítő eszközre*, a *vis coactiva* eszközére, ami az igazságos háború.¹⁰ Ez a két tényező képezi tehát ama gigantikus csipesz szarait, melyek segítségével biztosítható az új, globális rend a Földön. Az *erőszak* tehát, véleménye szerint, legvégső fokon csak egy másik *erőszak* segítségével küszöbölhető ki, melyet azonban a jognak, az igazságosságnak és a méltányosságnak kell vezérelnie.

Vitoriának a háborúról szóló, 1539-ben tartott *relectio*jából egyértelműen

¹⁰ FERNÁNDEZ SANTAMARÍA, J.A.: *El estado, la guerra y la paz. El pensamiento político español en el renacimiento (1516-1559)*. Editorial Akal, Madrid, 1988. 107.

kiderül, hogy megítélése szerint a spanyolok az általa kifejtett alapelveket az indiánokkal szemben nem tartották be, ezért az indiánok ellen viselt háború *nem* tekinthető igazságos háborúnak.

S ezen a ponton merül fel újól a kérdés: hogyan állunk ma az erőszak kérdésével, mennyire aktuálisak ma Vitoria gondolatai? A válasz egyértelmű és elszomorító: az erőszak ma újból kibújít a jogi szabályozás keretei közül, és az a veszély fenyeget, hogy – amennyiben a nemzetközi közösség ennek nem vet gátat – ez a tendencia még inkább erősödni fog. A nemzetközi jog története során – Vitoriától kezdve – igen sokat tett azért, hogy a háborút mint *jogilag szabályozott erőszakot* domesztikálja. Kár lenne ezt az értékes örökséget néhány korlátolt politikus miatt veszni hagyni.

Korunk globalizált világa az erőszak szempontjából igen szomorú képet mutat; az egyik oldalon – nemzeti vagy nemzetközi formájában – a teljességgel jogszerűtlen erőszak, a *terrorizmus* áll, vele szemben pedig, a másik oldalon olyan háborúkat vívnak, melyek jogszerűsége enyhén szólva vitatható. S ebben a tekintetben ismét csak kulcsszerepet játszik korunk globális nagyhatalma, az Egyesült Államok. A kérdés újfent az, hogy Vitoria alapelvei miként vonatkoztathatók a mai világállapotr.

Az igazságos háború klasszikus fogalmának – melyhez Vitoria is tartotta magát – három eleme különböztethető meg: a *törvényes autoritás*, az *igazságos ok*, valamint a *megfelelő magatartás*. Ha megvizsgáljuk a nemzetközi terrorizmus ellen indított háborúkat, akkor azt mondhatjuk, hogy maradéktalanul csak az első kritérium, vagyis a törvényes autoritás állja meg a helyét, a másik kettő nem. A második kritérium, vagyis az igazságos ok a klasszikus irodalomban úgy szerepel, mint a *ius ad bellum*. Ez a kritérium a jelzett háborúban jogi szempontból komolyan kifogásolható, főleg amiatt, mert, ahogy Rüdiger Safranski fogalmaz, az Egyesült Államok felmentve érzi magát az alól, hogy betartsa a nemzetközi szabályokat és a nemzetközi jogot. Safranski Kantra hivatkozik, mikor kijelenti: *mielőtt egy állam átadná magát „a jócselekedet édes érzésének”, nem árt, ha előbb tartja magát a jogi rendelkezésekhez és tilalmakhoz.*¹¹ A német filozófus szerint ugyanez az elv vonatkozik az Irak ellen indított preventív háborúra is: *„egy úgynevezett 'gaz állam' ellen indított preventív háború esetén megalapozásként nem elegendő az az utalás, hogy ezzel eleget tesznek az általános biztonsági igényeknek; egy ilyen támadást sokkal inkább a nemzetközi jog és törvény előtt kellene igazolni.”*¹²

Ami pedig a harmadik kritériumot, a megfelelő magatartást illeti – mely

¹¹ SAFRANSKI: 51.

¹² Uo. 52. A preventív háború elvi megalapozhatatlanságát pedig már Max Scheler hangsúlyozta, mégpedig azon az alapon, hogy mivel minden történeti születés egyszeri történés, természete szerint kizárja a természettörvények szerinti előre kiszámítást. Vö.: Max SCHELER: *Der Genius des Krieges und der Deutsche Krieg*. IN: *Gesammelte Werke*, Bd. 4.: *Politisch-pädagogische Schriften*. A. Francke AG Verlag, Bern: 1982. 103.

Vitoria szóhasználatában a *ius in bello* megnevezéssel egyenlő – elegendő, ha a foglyok kínzására és megalázására gondolunk.

Így, ha le akarjuk zárni az összehasonlítást, azt mondhatjuk, hogy korunkban a háború továbbra sem „jog-konform”, túllépte a jogi szabályozás határait, és egyfajta *ellen-erőszakká* változott, mely nem tartja be azokat a kritériumokat, melyeket Vitoria az igazságos háborúról szóló traktátusában lefektetett.

Arra az összefüggésre pedig úgyszintén többen felfigyeltek, hogy a nemzetközi terrorizmus elleni harcra hivatkozó, a jogi kereteket számos ponton be nem tartó háború miképpen kapcsolódik a globalizáció jelenségéhez; J. Ziegler véleményét idézzük: „Az Egyesült Államok célja szemmel láthatóan az, hogy a terrorizmust ettől kezdve mint morálisan és politikailag megtámadhatatlan érvet használja a célból, hogy a világot úgy rendezze be, ahogy neki tetszik.”¹³

* * *

Ezzel a megjegyzéssel eladásom végére értem. Felépítését tekintve szándékosan nem az apró részletekre igyekeztem irányítani a figyelmet, hanem a nagyobb, átfogó összefüggésekre; úgy vélem ugyanis, hogy csakis ez utóbbi nézőpont alapján tiszteleghetek legméltóbb módon hajdani professzorom, *Wittman Tibor* emléke előtt, aki először tárta fel a szemem előtt a csodálatos hispán világot.

¹³ ZIEGLER: 48.

Henriette Éva Szabó

Descripción del jesuita Francisco Xavier Eder de la Provincia de Moxos en el siglo XVIII

Quisiera mencionar que uno de los principales temas de investigación de Tibor Wittman era Bolivia, y él era el primer latinoamericanista y bolivianista en Hungría. Wittman visitó Bolivia varias veces, y ha escrito estudios de diferentes temáticas como la cuestión de la tierra o la política económica del siglo XIX. Estos estudios fueron publicados en ambos países, Bolivia y Hungría, en revistas y libros especializados. Tomando en cuenta que mi tema principal de investigación es Bolivia, nuestros intereses se cruzan varias veces, aunque mientras Wittman se ocupa principalmente de temas andinos -correspondiente al interés de su época, los años 1950-70- que era el lugar de las altas culturas precolombinas y el centro de la época colonial, mis estudios se concentran más a las Tierras Bajas bolivianas, las regiones subtropicales y amazónicas y sus culturas indígenas. No obstante, las obras de Wittman son una gran ayuda en mi actual tema de investigación también, porque en uno de sus artículos se ocupa de los misioneros húngaros del siglo 18. observándolos de un punto de vista inusual e interesante.

En el siglo 18. la orden jesuita húngara se fortificó, y al lado de las actividades internas del país, el trabajo misionero hecho en Transylvania, comenzó a mirar hacia el extranjero y buscar las oportunidades de la participación activa en el trabajo evangelizador en las colonias. Los misioneros húngaros partieron hacia dos continentes, Asia y las colonias de Nuevo Mundo (América Central y del Sur). No existe un estudio general que daría un cuadro claro, un marco de investigación sobre ninguna de las actividades en las dos continentes, y el conocimiento histórico es deficiente en este tema. El problema se aumenta por el hecho que se ha perdido gran parte de la documentación y el archivo jesuita. A la expulsión de los jesuitas la gran cantidad de documentación colonial, toda la administración de las reducciones hecha por los jesuitas fue destruida, o en un caso mas favorable, escondida - en gran parte. Muchas veces los jesuitas mismos destruyeron sus documentos, además, se les fue prohibido llevar cualquier cosa consigo, sólo la vestimenta puesta. Por esta razón las fuentes y trabajos existentes tienen un valor e importancia especiales.

El trabajo misionero en las colonias

Los misioneros húngaros llegaron a las Américas (Centro y Sur) desde los fines del siglo XVII, y principalmente en el siglo XVIII. El primer nombre que

conocemos es Juan Rátkai¹, que llegó a Nueva Biscaya, México en 1680 donde murió por envenenamiento². La actividad misionera no obstante se aceleró sólo desde la mitad del siglo XVIII. Ahora -en base a mis investigaciones- conocemos 31 misioneros jesuitas húngaros que trabajaron en el territorio enorme extendido desde México hasta las pampas argentinas. Este un número estimado, porque aparecen nuevos datos con el avance de las investigaciones, casi nadie conocía por ejemplo el nombre de Lucas Bakranin, porque él nunca llegó a las Américas, murió durante el viaje, en Sevilla. Los misioneros húngaros en mayor número - entendiblemente - se encuentran en los centros jesuitas más grandes: en Paraquaria (5): Francisco Limp, Francisco Szerdahelyi, Sigismundo A(s)perger, Mathias Mikus y Nicolás Plantich; en Brasil (4): David Fay, Ignacio Szentmártonyi, Josef Kayling y Juan Szluha; en el territorio de la Bolivia actual, en la Provincia de Moxos perteneciente al Virreinato colonial de Perú (4): Francisco Éder, Josef Reiter, Juan Zakariás János y Josef Haller y en el Peru andino Juan Rer.

Añadiendo los datos Bartusz-Dobosi (2003) quien menciona en base del catálogo austríaco los nombres de Ignacio Grueber, Francisco Weber, Nicolás Sussich; por otro lado, hay nombres que son referidos en la correspondencia y en los diarios como Giorgio Talaga y Gyula Neumayer.

Gergely Pál escribe además sobre Fernando Sárosy y Juan Kelp en las misiones mexicanas, lamentablemente sin mencionar las fuentes de la información. La lista con ellos se aumenta a 33 personas.

Existen pocos datos de los 33 personas en conjunto, sin embargo, mientras no se sabe nada de algunos aparte de su nombre y su área de trabajo, los otros son más frecuentemente mencionados en los documentos contemporáneos y en los estudios posteriormente hechos. Sus nombres muchas veces son anotados en la documentación legal escrita sobre el extrañamiento de los jesuitas o en las acusaciones hechas contra ellos. Estos datos aparte de su referencia húngara-, son muy importantes para el investigador, porque señalan qué significativo rol social jugaron los jesuitas y qué importante era su influencia política en las colonias. Como Cunninghame escribía en su obra famosa, en la *A Vanished Arcadia*:

„ It was in Spanish America, and especially in Paraguay and Bolivia, where the policy of the Company in regard to savage nations was most fully developed, as it was only the Jesuits who ever succeeded in reclaiming any large number of the nomad or semi-nomad tribes of those countries.” (1901:9)

Uno de los nombres bien conocidos era del padre Limp. La acusación contra él era que él instigó a los indígenas contra el Rey aun sin resultado,

¹ SZINNYEI (1891-1914).

² Este método fue empleado generalmente en el caso de los misioneros asesinados. Eder menciona también varias veces la costumbre de emplear veneno entre los grupos indígenas vecinos.

porque era el mismo Nicolás Ñeenguirú, líder indígena que lo traicionó. En Brasil David Fay era acusado con el delito de que „tenía la audacia de hacer un acuerdo con los indios Amanajos sin el permiso del gobierno”³ (Debreceenes 1890)

para la exención de la esclavitud. Otro jesuita que ejercía una influencia significativa era Nicolás Plantich quien trabajó en Montevideo (Uruguay) y Paraguay. Él fue acusado de actividades subversivas entre los Guaraníes y que tenía la intención de hacerse coronar Rey Nicolás I.

Como se ve en base a las citas, al lado de la distribución de la fé, los jesuitas tomaron un rol muy influyente en la vida política colonial de los siglos XVII y XVIII, porque participaron activamente en la formación y en la modificación de la política indígena en las colonias, además, cumplieron la „misión imposible”: lograron el asentamiento de los grupos indígenas en los centros misionales, los que eran considerados hasta el momento „salvajes”, „inmanejables”, por lo tanto inútiles para la administración colonial y la Corona española. Sus resultados - la fundación de las reducciones, la introducción de una lengua indígena común por territorio (en Paraguay el guaraní, en Bolivia en Chiquitos el chiquitano, en Moxos el moxo⁴), la introducción de la cultura barroca, de la educación básica general (alfabetismo) - causaron un cambio fundamental en la cultura y en la estructura social cuya influencia hasta hoy se siente en estos dos países. No obstante, su evaluación en la literatura especializada es ambigua hasta hoy. En base a mis trabajo de campo puedo constatar que la herencia jesuítica es viva e influyente hasta hoy en los asentamientos de las ex-regiones jesuíticas, sus habitantes son orgullosos de los logros del pasado jesuita⁵. Hoy en Bolivia la herencia jesuítica se convertía en la fuente cultural y económica importante del turismo: el mundo barroco de las reducciones jesuitas aparece en los festivales de música, por ejemplo el „Festival Internacional de Música Renacentista y Barroca de Chiquitos” que se organiza cada dos años desde 1996, en las conferencias, existen coros y orquestas indígenas que tocan la música barroca (en Urubichá los Guarayos, en San Ignacio de Moxos los Mojos y en Gutierrez-i el Tekove-Katu entre los Guaraníes)⁶, y la artesanía regional reviviendo y reformulando los motivos barrocos crea una serie de productos de alta calidad muy populares entre

³ „hogy az amanajos nevű indiánokkal egyezményt mert kötni a kormány tudta nélkül.”

⁴ Estos territorios misionales recibieron su nombre del grupo indígena más grande que les ocupaba.

⁵ Esta ambigüedad está reforzada por las opiniones contrapuestas sobre la historia colonial, las actividades de la Iglesia, de los diferentes grupos religiosos y sectas, los gobiernos populista y „anti-colonialista”, la política indigenista, etc.

⁶ En San Ignacio de Moxos (dep. Beni) hasta hoy manufacturan violines y otros instrumentos musicales. El coro y orquesta guarayo de Urubichá tiene ya varios años de existencia y una reputación internacional, mientras el coro en San Ignacio es más joven, pero ya logró cierta fama e hizo varios giros en Europa. Ver: <http://www.youtube.com/watch?v=s9RPY7sDRsA>.

los turistas y en los grupos adinerados – todo en su conjunto significa una fuente de ingreso importante para la región.

Aparte, los jesuitas brillaron por su excelencia en la vida científica contemporánea también. Unos eran excelentes en la elaboración de mapas, como Ignacio Szentmártonyi, Juan Szluha y Fernando Koncság. *Sigismundo Asperger*, quien trabajó en Paraguay, se ha vuelto famoso por su labor como médico, además por la investigación científica y su aplicación práctica en la curación de las plantas medicinales que se encuentran en el territorio misional del Río de la Plata. Describe más de cien aplicaciones medicinales en su libro, *el Códice Misionero* que él mismo probó y utilizó durante su trabajo. Su figura y trabajo merece una investigación aparte, especialmente su labor didáctica y académica fue recibida con gran reconocimiento. Entre estos resultados impactantes sobresale el libro de Francisco Eder, escrito en 1772 que al mismo tiempo es uno de los trabajos más importantes de la literatura de viajes húngara.

Francisco Xavier Éder

Francisco Xavier Eder (Selmecebánya (Banská Stiavnica)⁷, 1 septiembre 1727 – Besztercebánya (Banská Bystrica), 17 de abril 1772⁸) estudió en el colegio jesuita de Nagyszombat (Trnava), y entró en la orden jesuita en 1742 a los 15 años. Unos años más tarde en 1749 solicitó el servicio misionero, y pidió su transferencia a las Américas. Llegó al Virreinato de Perú en 1751 de donde fue transferido a la Provincia de Moxos en la parte nororiental tropical de la Bolivia actual donde fundó la reducción de San Martín. A causa de la expulsión de los jesuitas en 1767 se ha vuelto en Hungría y trabajó como parroco en Besztercebánya (Banská Bystrica) hasta su descenso.

El mérito del trabajo de Eder fue valorado especialmente hacia los finales del siglo XX. Los estudios sobre el Moxos colonial (hoy departamento de Beni) mencionan con aprecio el nombre de Eder como el de D'Orbigny y Humboldt, sin embargo raramente analizan o utilizan sus datos. El estudio interdisciplinario de geografía cultural de Denevan en 1980 que examina las culturas indígenas de la región, es el primero que apoya seriamente en los datos y información proporcionados por Eder como la fuente jesuita más significativa de la región. Por otro lado, en mi etnografía sobre los Baures en 1998 puse una énfasis grande en los datos de Eder.

El título entero de la obra en latín es: *Descriptio provinciae Moxitarum in Regno Peruano, quam esciptis posthumis Frnac. Xav. Eder e Soc. Jesu annis XV.*

⁷ Los toponímias europeos en este párrafo son mencionados en húngaro y en eslovaco para la identificación más fácil.

⁸ La fecha de su descenso es discutido, las fuentes indican fechas diferentes: 1772 (Wikipedia) o 1773. MÁRKI (1884), WITTMAN.

Sacri apud eosdem Curionis digessit, explovit, & adnoticulis illustravit Abb. & Consil. Reg. Mako, y en español „Breve descripción de las reducciones de la compañía de Jesus de la Provincia del Peru conocidas como de Mojos”.

El libro dió muchas vueltas. Sobre el primer período - en falta de la documentación - uno puede sólo tener suposiciones. El libro, después de la muerte temprana de Eder, llegó a mano de misionero jesuita Ladislao Orosz⁹, quien ha vuelto de Argentina. No obstante, siendo él ya de edad avanzada no pudo terminar el trabajo de la edición. El jesuita János Molnár editó entre 1783 y 1804 una serie de publicaciones novedosas, el llamado „Magyar Könyv-ház” (Almacén del Libro Húngaro), en que él mismo resumía varias obras de autores extranjeros y húngaros, los que consideraba importante para el público general. Entre ellos formaba un grupo separado los cronistas como la obra de Garcilaso de la Vega sobre el Imperio incáico y de los primeros años de la colonización u otro la literatura de viajes. Conque no es sorprendente que era él el primero de publicar un resumen del libro Eder en húngaro, así que su uso del lenguaje y de la estructura lingüística refleja el creciente vocabulario húngaro y su uso contemporáneo¹⁰ en un tema desconocido, por ejemplo: *indus*=indo, en los toponímias Peru(via)=Perú, *Mexicum*=Mexico, *Parákvária*=Paraguay, o en los nombres de las plantas y animales importados de las colonias *kaffé*=kávé (café), *bainilia*=vanília (vainilla), *vászónfa* (árbol de algodón), *jávor*=banán (plátano), etc. El exámen de estos términos es interesante en sí, y sin duda debe ser contemplada para la edición húngara.¹¹

La primera edición del libro en 1791 es en latín, en el cuidado y ordenación del abade Pál Makó¹² quien ha escrito la introducción a ha preparado también un mapa en base de la descripción de Eder. No obstante, en vez de la traducción entera del texto, sólo publica una versión abreviada y seleccionada.

⁹ El nombre de Ladislao Orosz se conecta en Argentina con la introducción de la impresión de libros. Por lo tanto, tiene fundamento suponer que el manuscrito de Eder llegó a su mano después de la muerte de Eder. Comparto la suposición de Ladislao Szabó y Székásy. SZABÓ L. (1982): 91. SZÉKÁSY (2001). Un hecho menos conocido es que en Argentina el extrañamiento de los jesuitas aun interrumpió la impresión de las obras científicas, sin embargo por la influencia de la herencia espiritual de Orosz la continuaron en secreto.

¹⁰ Hoy estos términos son reconocibles pero ya no utilizados o en forma diferente.

¹¹ Un problema metodológico importante es cómo sea el lenguaje de la edición húngara: mantenga el uso lingüístico contemporáneo o sea moderno? Hay que tener cuidado con un „antiquización” exagerada. Por ejemplo, Bognár en su traducción del siglo XX siempre utiliza el latín „Hispania” en vez de País español (Spanyolország) que es el término actual, mientras que Molnár del siglo XIX utiliza el más nuevo. Lo mismo ocurre en el caso del maíz („törökbúza” y „kukorica”). Esta palabra es interesante en sí, porque el origen del término es polémico, „törökbúza” (grano turco) es sin duda una traducción húngara, pero el „kukorica” tiene explicaciones interesantes como un término húngarizado del sorgo („cirok”).

¹² Pál Makó era jesuita, políglota y multifacético. Su interés principal eran la matemática y la filosofía, pero publicó poemas en latín, o se ocupó de la teoría y práctica de la educación. Participó en la elaboración de *Ratio Educationis*.

Las causas de una edición tan inusual tal vez se deben a las condiciones sociales y políticas contemporáneas. Para mí, la explicación más probable es que Pál Makó cumplía al mismo tiempo roles político y eclesiástico, es decir, era consejero real y abade, por lo tanto era más cuidadoso con las declaraciones políticas y opiniones públicas que un „religioso simple” como Eder. Debido a la situación política de su época, Makó simplemente optó por las soluciones más fáciles: dejó fuera ó editó las partes que consideró problemática o demasiado crítica para la situación ambigua de los jesuitas en el sistema político-religioso contemporáneo europeo, porque sin duda era un gran logro en sí que pude publica un obra escrita por un jesuita un par décadas después del extrañamiento. También le ayudaron la situación político-religiosa particular en el Reino húngaro y la opinión favorable de los Habsburgos sobre los jesuitas y el estilo reducido y tipo periodista muy popular de la época, además el tono más impersonal empleado en la traducción.

Otra causa de tal edición tal vez se debe a la obra misma. Al parecer Eder no podía finalizar la obra, por lo tanto hay partes que demuestran claras señales de un estado provisional – Pál Makó las dejó también fuera. La tercera causa es la estructura de la obra. A causa del extrañamiento y las subsecuentes vicisitudes la mayoría de los jesuitas no pudo llevar nada consigo de sus cosas, conque Eder escribió su obra apoyando en su memoria. Esta suposición se ve en la estructura tipo „párrafos” de la obra, algunos son más largos, otros consisten sólo de un par de sentencias; se trata de un manuscrito hecho en forma de anotaciones que en la primera parte está ordenado y continuo, pero desde la mitad de la obra está cada vez más desordenada. Se puede suponer que Eder iba puntualizar, mejorar y corregir la información de estos párrafos y tal vez ordenarlos de otra manera, sin embargo ya no le dió tiempo debido a su muerte inesperada y temprana. Esto justificaría muchos hechos: a veces los párrafos no siguen en orden lógico o no están adecuados uno al otro en su tema, existen discrepancias entre las traducciones francés y español y la ediciones críticas como el número de párrafo o la falta de ciertos párrafos –ciertas partes existen en una edición y no en otra, o tal vez aparecen en otras partes.

La siguiente edición fue hecha por Nicolás Armentia¹³ en 1888 quien es conocido por sus obras hechas en las partes nororientales tropicales de Bolivia. Esta versión fue publicada también en la forma abreviada, y hoy se puede encontrar entre los archivos existentes en Bolivia. Por mucho tiempo era la única versión existente del libro de Eder. La versión en español y edición crítica fue elaborada por Josep Barnadas en 1985, y es una edición excelente. Barnadás trabajó en base al manuscrito original, conque su obra es la primera edición entera. Está complementada con una introducción de

¹³ Nicolás Armentia (1845-1909) 1. Relación histórica de las misiones franciscanas de Apolobamba (1903). 2. Límites de Bolivia con el Perú por la parte de Caupolicán (1897)

100 páginas que consiste en la historia del libro y la identificación de los datos bibliográficos en base a la revisión de las fuentes históricas-religiosas. Esta edición fue seguida por la edición francesa en 2009 por Joseph Laure.

En 1884 en Hungría Sándor Márki¹⁴ publicó una breve reseña del libro y elogió su mérito. Desde los años 1950 Lajos Boglár¹⁵ se ocupó del tema, con Francisco Eder y en general con la historia de los misioneros húngaros, ha escrito estudios sobre ellos, y publicó partes del libro de Eder en inglés y en húngaro en periódicos conocidos. Luego encomendó la tarea de la traducción del latín al húngaro a András Bognár quien -con años de trabajo duro - hizo una traducción aproximada que, debido a su muerte, no pudo terminar. El manuscrito al final fue encomendado por Boglár a la Universidad de Szeged para asegurar su suerte.

El libro contiene gran cantidad de información que se puede ordenar en tres categorías: 1.) los de ciencias sociales, en que describe el sistema y vida coloniales, presenta los grupos indígenas andinos, chaqueños y amazónicos. 2.) Los datos de ciencias naturales que describen en gran detalle la flora y fauna boliviana que debido a la variedad ecológica del país demuestra una gran variedad. Presta atención especial a la región inmediata, la Provincia de Moxos y su geografía, flora y fauna. La diferencia es que tal vez mientras en las descripción de las otras regiones (los Andes y el Chaco) Eder apoya en las obras de otros autores también, sobre Moxos describe lo que vió con sus propios ojos, añadiendo sus comentarios y experiencias personales que hace la descripción más interesante. Finalmente, 3.) El material que ilumina el modo de pensar y visión contemporánea que el escritor comenta conscientemente, sin embargo incluso inconscientemente cuando describe sus propios pensamientos y opinión. Señala la dualidad del carácter humano, al mismo tiempo arroja luz sobre a los sacrificios increíbles que hicieron los misioneros europeos enfrentándose con un mundo tropical extraño y hostil para ellos. Estas dificultades físicas, climáticas y espirituales eran tal vez que causaron también la muerte temprana de Eder, como señalan algunos investigadores. Sin duda es entendible que los misioneros jesuitas sin el sentimiento religioso y la vocación no hubieran podido cumplir su trabajo entre las condiciones de vida duras, el inmenso calor, las fiebres tropicales, enfrentar al ataque constante de los mosquitos y los animales venenosos.

„Y cuando tenía que rezar solía necesitar tres niños armados de abanico que espantaran los insectos tan molestos: uno delante de mi cara, otro en la espalda y el tercero junto a los pies. Por la noche nos defendemos colgando el mosquitero alrededor de la cama; los indios, en cambio, encendiendo fuego cerca del lecho; pero

¹⁴ En el siglo XIX Sándor Márki era conocido por sus estudios sobre los húngaros que vivían o trabajaban en el extranjero.

¹⁵ Lajos Boglár (1929-2004), antropólogo cultural, su tema de investigación era las culturas indígenas de Brasil.

ambos remedios son igualmente incómodos en una región tan cálida."¹⁶ (1985:457/244)

Muchas veces era difícil soportar las dificultades y los peligros del trabajo misionero entre los indígenas. Eder frecuentemente hace mención de la vulnerabilidad de la situación del misionero frente a los indígenas que viven con él en la reducción. Aunque usa un tono alegre y despreocupado hablando del tema, es claro que varias veces llegó a temer por su vida y había estado en peligro de muerte.

„Por supuesto, hoy la mayor parte de las etnias prácticamente ya no acostumbran a flechar, alancear ni herir con aquellas picas de madera durísima, a los Padres de nuestras reducciones; pero sí se descubrió o sospechó con fundamento que muchos habían perecido envenenados sin ningún alboroto. Y para que un indio concibiera y ejecutara tan criminales propósitos, no era menester ninguna razón de peso: bastaba la ligera impresión de que el Padre lo desdeñaba, menosvaloraba o despreciaba; la justa represión por una falta gravísima a veces ha llevado a alguien a darle una pócima mortífera, a pegar fuego a la reducción o a huir (él y los demás inducidos por él) al monte. La experiencia me ha enseñado – igual que a los demás – que es así.” (1985:207/263)

Que esto no era una exageración son testigos las otras fuentes contemporáneas, varios misioneros perdieron la vida en el trabajo misionero¹⁷, como el ya mencionado húngaro Rátkay o el padre Marbán. Sin embargo, este hecho no disminuyó el entusiasmo y compromiso hacia el trabajo misionero.

„Muchos otros, Padres e indios, han conocido cosas semejantes: murieron por haberles propinado secretamente veneno por una palabrita un poco más punzante o por haberles negado algo.” (1985:212/103)

Padre Eder comienza la descripción por la región andina. Como esta parte de la obra no sigue ningún orden cronológico o geográfico, supongo que describe todo por la memoria. Describe detalladamente su viaje en la región andina, partiendo de Lima, y llega hasta el Chaco que se extiende en la parte sur de la actual Bolivia y en parte noroccidental de Argentina. El Chaco debido a sus características geográficas y ecológicas se diferencia de ambas regiones, andinas y amazónicas, y los grupos indígenas que lo habitan también demuestran grandes diferencias culturales de los de otras regiones, aunque la influencia andina se nota claramente. Estas descripciones demuestran que Eder de verdad conocía bien el Virreinato de Perú, como él lo menciona:

„Reino que he recorrido por dos veces en mis viajes.” (1985:3)

Padre Eder partió hacia Moxos que se extendió en la parte sur-oriental del

¹⁶ Las citas en español adelante son del libro de Eder editado en español por Barnabás.

¹⁷ El más famoso entre los misioneros que murieron como mártir en la Provincia de Moxos era Cipriano Barace, asesinado supuestamente por los Baures en 1712. Sin embargo, habían muchos otros en las misiones cuyo nombre no fue anotado.

Virreinato, cerca a la frontera actual entre Bolivia y Brasil. En estas partes se encontraban los centros misionales más grandes de América del Sur, en Paraguay y en Bolivia en dos partes: en Moxos y Chiquitos. Existen varias fuentes documentales de los jesuitas sobre estas provincias, algunos de ellos muy conocidos como Castillo, Marbán és Equilux¹⁸. Aquí, en Moxos trabajaron otros tres jesuitas húngaros, Josef Reiter, Juan Zakariás János y Josef Haller, así se puede suponer con certeza que Eder eligió esta región por poder quedarse en la cercanía de sus compatriotas. Era una práctica acostumbrada entre los jesuitas quedarse cerca a sus compatriotas o al menos a otros jesuitas europeos, que tomando en cuenta la magnitud de las dificultades que debían enfrentarse en la zona tropical es bien entendible. sí lograron tener al menos cierto apoyo logístico y espiritual que era muy necesario para su trabajo. Los tres jesuitas trabajaron en las reducciones más occidentales, hacia la región andina, mientras Eder fundó la reducción de San Martín situada -según Denevan-. „*exactamente debajo de la confluencia de los ríos San Simón y San Martín*”¹⁹. Aquí hay una diferencia de los datos proporcionados por la investigación de Wittman quien señala como lugar de Eder la reducción de Loreto. Como no sé la fuente de Wittman, no puedo rechazar el dato. Sin embargo, es posible que Eder pasó un tiempo en la misión de Loreto y luego fundó su reducción; siendo Loreto una de las misiones más grandes e importantes de la época, es fácil de imaginar como el primer asentamiento y lugar de trabajo de un jesuita recién llegada donde luego partió hacia su futura reducción. Las reducciones en general fueron denominadas por el santo en cuyo día eran fundadas y así era también el santo patrón de la misión. Tampoco es claro que la misión de San Martín fue fundada por Eder y él sólo continuó el trabajo en ella. Una misión denominada San Martín existía ya anteriormente en la región, desde los años 1710, según los datos de Barnadas, y según otras fuentes también entre los Baures, sin embargo, los nombres de las reducciones muchas veces se repiten, además, la impuntualidad de la registración de datos en el sistema colonial es conocida. Es posible también que la misión de tal nombre se despobló y era de nuevo fundada.

La población de San Martín fue principalmente compuesta de los indígenas Baures que pertenecen al grupo lingüístico Arawak. Sin duda, habían grupos también de otra afiliación lingüística, pero Eder no los menciona. En otra ocasión alista varios de los grupos indígenas vivientes en la región de Moxos como los Canichána, Movima, Muré/Moré, Sirionó que siguen allí hasta hoy, y también los ya extinguidos Catururo²⁰. Si habían otros grupos en su reducción,

¹⁸ CASTILLO, José: *Relación de la Provincia de Moyos, Marban, Pedro: Arte de la Lengua Moxa, con vocabulario y catechismo* (1701); EGUILUZ, Diego de: *Relación de la misión apostólica de Mojos* (1696), ed. COCHABAMBA (2010).

¹⁹ DENEVAN (1980):244.

²⁰ Catururino: grupo étnico hoy ya extinguido. „*probablemente, estaban emparentados con los Moré, y pertenecían a la familia chapacura.*” SZABÓ (2008): 145.

los más probables son los que vivían cerca a la misión, como Itonáma y tal vez, aunque menos probable, los Muré. Es difícil saber ya hoy, porque según su política lingüística los jesuitas emplearon la lengua del grupo mayoritario en la misión, y los demás debían que aprenderla también para la comunicación integrada y más fácil. En las región de Moxos el grupo mayoritario era el Mojeño, era grande en número y ocupó un territorio significativo, así la lengua Mojo fue utilizada en varias reducciones de la región. Sin embargo, el grupo segundo más grande eran los Baures, y en sus reducciones utilizó la baure como lengua común, pariente de la mojo.

Es interesante ver cómo era la vida en una reducción en base a la descripción de Eder: la vida diaria, las costumbres y las creencias de los diferentes grupos indígenas – esto hace que el trabajo de Eder sea una de las fuentes más valiosas de su época, especialmente porque muchas de estas costumbres se desaparecieron parcial o completamente para hoy. Describe rituales como la del entierro:

„ (...) la costumbre de los indios de poner sobre la tumba del difunto el arco, las flechas, algodón con los husos, un poco de maíz con la vasija de su bebida (...)” (1985:612/380)

o las deidades de la cosmovisión baure y su relación con el grupo indígena, la estructura y orden social, las relaciones de pareja, la cría de los niños. Describe con detalle las actividades diarias como el uso de los recursos naturales, la caza, la pesca y la recolección, las tareas básicas de la mujer y del hombre, etc. El hecho que por mucho tiempo la descripción de Eder era casi la única fuente etnográfica de los Baures, hace los datos incluso más valiosos para la posterioridad²¹.

Una misión tenía tareas múltiples. Aun su tarea principal era la distribución de la fé, la catequización de los indígenas, primero había que crear las condiciones para su realización. Los indígenas debían que concentrarse en las reducciones, hacerles asentarse y lograr que se quedan en ellas. Esta tarea muchas veces parecía más fácil en la teoría que en la realidad. Los grupos indígenas tenían la costumbre de moverse de un lugar al otro en busca de los recursos alimentarias, por lo tanto salían con frecuencia de las reducciones y retornaban a su asentamiento anterior. Estas veces era tarea del misionero encontrarlos y convencerlos de la necesidad de la vida asentada en la reducción, de las ventajas de la civilización y de la fé cristiana.

„Pero nada atormenta más a su espíritu como la iniquidad y la facilidad para

²¹ En base a los trabajos de campo hechos entre los Baures los datos etnográficos proporcionados por Eder son particularmente importantes para mi, y la oportunidad de comparar las diferencias entre el modo de vivir en el siglo XVIII y hoy. Aparte de Eder sólo existían datos parciales sobre los Baures. Luego, los primeros trabajos etnográficos más completos y ordenados son SZABÓ (1998a), (1998b), RIEDEL (2012).

huir a los bosques de antaño. Nada se lo puede impedir. En la reducción tiene todo en abundancia: casa, esposa, hijos, cargo de honor, el aprecio del Padre y todo lo demás que pueda ansiar un indio acostumbrado a tener poco; pero basta con que alguien que trama fugarse lo invite, para que – a una sola palabra – lo deje todo y se vaya. Si después el Padre o los exploradores enviados dan con él (con frecuencia casi moribundos por el hambre y las penalidades) y le preguntan el motivo de su huida, responde que no ha habido tal, pues simplemente ha seguido a quien lo invitaba. Sin embargo, si en aquel mismo momento otro le repite la propuesta, volverá a fugarse.” (1985:212/102)

Esta migración constante, el retorno a la selva era muy frecuente, por lo tanto significó un problema muy grave para los misioneros que, además, no lo podían entender. Eder mismo declara los indígenas „listos para huir”, y lo tiene como una característica negativa que hay que extirpar del alma de los indios. Le faltan la empatía, el acercamiento y entendimiento espiritual y emocional con sus protegidos que tal vez existía en otros misioneros, sin embargo Eder cumplió sus tareas con entusiasmo y concienzudamente, pero mantuvo su distancia emocional de ellos. Por eso es que no pudo entender el deseo desesperado, la ansia de la libertad, porque –en su opinión – la misión proporcionó mejores condiciones de vida para los indígenas donde las condiciones espirituales y económicas eran mucho más favorables que en la selva.

„El monte es su patria, cuyo amor – junto con el de la libertad – jamás les abandona. De ahí que ansíen aquella libertad de errar y vivir a su gusto, como como las fieras.” (1985:212/102)

El deseo por el modo de vivir anteriormente acostumbrado era tan grande en los indígenas que les causó síntomas psicossomáticos. Eder los describía aunque no sabía su causa, ni los entendió.

„Por tal razón, en cuanto se abate sobre ellos alguna enfermedad cutánea, los misioneros los envían al monte, donde se sanan sin medicina alguna y los demás quedan libres de la dolencia.” (1985:212/102)

Otra causa frecuente del descenso de la población indígena en las misiones eran los „daños causados por los portugueses”²². Ellos muchas veces engañaron a los indígenas ya asentados mediante palabras dulces y regalos, o los robaron por ataques armados para luego venderlos como esclavos.

„Al cruzarse con nuestros indios, trataban con de atraérselos con pequeños regalos y un gran afecto; les presentaban la perspectiva de vivir en libertad y a su gusto; les exageraban las cargas que los Padres suelen exigirles; les pintaban a éstos con colores tan repugnantes, como para infundirles horror hacia ellos, asco y aun odio contra la reducción y, por tanto, el propósito de huirse hacia sus poblados.” (1985:96/45)

Para la enseñanza de la fé había que crear las condiciones lingüísticas necesarias, es decir, el misionero debía que aprender la lengua indígena

²² EDER (1985/94/43).

principal de la comunidad donde residía, y enseñar la lengua a los grupos minoritarios de otra afiliación lingüística en la misión. Además, era necesario que aprenda y conozca bien las costumbres y creencias de sus grupos indígenas. Sin embargo, la condición previa para todo esto era convencerlos sobre la necesidad del modo de vivir asentado en la misión. Es interesante leer la información de primera mano sobre el proceso de los contactos y de la distribución de la fé.

„La primera tarea es levantar una cruz, a cuyos pies por la mañana y por la noche se hace una breve oración con los indios cristianos y a la que con frecuencia también acuden los paganos, como monos. Si tienen niños enfermos en peligro de muerte, es fácil persuadir a sus padres que permitan su bautizo. Por lo demás, en esta ocasión no se suele hablar para nada de migración no de los temas de la fé; todo va encaminando a asentar la más sólida alianza de amistad. Después de todo ello se regresa a la reducción, no sin antes advertir a los paganos que, si les parece bien, volverán con nuevos regalos al cabo de tantas lunas.” (1985:256/135)

„En cuanto llegan a la reducción, si iban desnudos se los viste, adorna y, dentro de las posibilidades, trata suntuosamente, por depender de ellos la salvación de toda su etnia.

Entretanto ellos se ponen a aprender la lengua de la reducción y el Padre la de ellos; conocen los templos, los caballos y las vacas; escuchan los conciertos de música y se quedan bocaabiertos; a menudo conocen también otras reducciones, donde son recibidos con toda benevolencia y generosidad por los Padres.” (1985:257/136)

Las misiones servían también como centros de salud, y una de las tareas del misionero era la curación y el cuidado de los enfermos, combinando el conocimiento contemporáneo europeo con las tradiciones indígenas locales y el uso de las plantas medicinales. Ya mencioné que en Paraguay se publicó el famoso libro de las plantas medicinales, y Eder menciona también en su libro varias plantas curativas que él conocía o usaba. Aunque primero debía que aprender su modo de empleo, porque al inicio de su libro él comentó que no sabía nada de las plantas. Se queja del difícil aprendizaje sobre las plantas y los modos curativos desconocidos.

„Qué alivio puede sentir o, mejor, cómo no se va a afligir el misionero que, ocupado en tantas y tan disparadas tareas, cuando ha buscado y preparado con sus propias manos las hierbas medicinales, descubre que con ellas a menudo ha acelerado la muerte del enfermo, sólo porque éste bebió o comió lo que había de evitar con el máximo cuidado? Pero objetará alguien, por qué los misioneros (que por lo general no han estudiado nada o sólo un poco esta carrera) se inmiscuyen en un trabajo tan peliagudo como se considera el de un médico entendido? Respondo que esto es ciertísimo: casi ninguno de los misioneros conoce ni de lejos el arte médico ni le ha llegado en sueños, para quedar habilitados en su ejercicio; pero disponan de muchos libros (...)” (1985:570/336-7)

Además, el misionero debía que tener el conocimiento básico de varios

trabajos manuales y de artesanía como el corte y la elaboración de la madera, la construcción de casas, el tejer, la agricultura y el cuidado de los animales domésticos. Los misioneros introdujeron en las culturas indígenas la cría de ganado, el cultivo del arroz, organizaron también la recolección de la miel, cera y otros frutos del bosque. Otra tarea importante era la recolección del fruto del cacao, que aunque era practicada anteriormente, su manejo racional se atribuye a los jesuitas quienes plantaron los árboles juntos en las alturas, en los llamados „*islas*”, optimizando así la recolección de su fruta, y tuvieron mayor producción, más fácil y rápida recolección que en el caso de la manera anterior. Eder se enfrentó la mayoría de estas tareas con ánimo, y las fallas en su conocimiento complementó en base de los consejos y experiencia de sus compañeros en las misiones vecindarias. Eder se lanzaba al trabajo con mucha fuerza, y sus notas frecuentemente están llenadas por su entusiasmo.

Naturalmente, Eder raramente describe los eventos con objetividad. Su obra está llena de su convencimiento de la superioridad del ser europeo y civilizado, el compromiso con la vocación del trabajo „*evangelizador*” y misionero que muchas veces lo lleva hablar en tono condenatorio y con desprecio de los indígenas, incluso a veces con sarcasmo, por ejemplo, sobre su pereza.

„Por supuesto, si todos los perezosos se tuviesen que convertir – como creen – en chanchos, los bosques ya serían intransitables para los humanos!”
(1985:612/380)

Sin embargo, los 15 años de trabajo misionero duro dejaron su huella en la visión de Eder. A pesar de que burla de la imagen idealizada por los naturalistas europeos del „*buen salvaje*” y de los pueblos indígenas, él frecuentemente comete el mismo error, especialmente cuando debe comparar las anomalías y los abusos de la sociedad colonial y europea con la simple estructura de la sociedad tribal. Estas veces hace fuertes críticas sobre el pensamiento europeo, la hipocresía, los valores de la sociedad mercantilista, los prejuicios y orden sociales. Tal manera de pensar tal vez era difícilmente notable para los mismos europeos, pero era evidentemente más clara para una persona con mucha experiencia y trato con culturas diferentes quien contempla el mundo ya con ojos diferentes.

Quisiera añadir dos cosas más a esta línea de pensamiento. Por primero, se puede reconocer fácil y frecuentemente el sentimiento amargo de Eder sobre la injusticia de la expulsión de los jesuitas, que al lado de las tragedias personales significó también la muerte de una ideología o la visión religio-social, de la imagen idealizada de una sociedad justa y balanceada. La amargura, en mi opinión, se debía al mismo tiempo también al desencanto personal, el trabajo misionero largo, tedioso y a veces desesperante que, a lo largo, debilitó tanto las condiciones físicas de Eder como su fuerza espiritual

y vocación. Esta tendencia se nota cada vez más fuerte en el tono en la segunda parte del libro a pesar del convencimiento personal y de su fé.

Por segundo, no sólo los indígenas sino también los misioneros jesuitas sufrieron por los abusos o al contrario, la indiferencia absoluta de la sociedad colonial. En un mejor caso, lo miraron sin poder intervenir. Así se entiende mucho mejor la amargura del padre Eder sobre la expulsión de los jesuitas. Alista varios argumentos en defensa de los jesuitas, tal como que los jesuitas son muy útiles para el Rey, el trabajo gratuito (no remunerado) de los misioneros, el alto nivel de saber de los jesuitas y su conocida labor humanitaria, las enormes dificultades del trabajo misionero o al final la falta de la defensa militar de las misiones frente a los ataques portugueses. El poder colonial casi no se ocupó de esto. Era un hecho bien conocido que los indígenas asentados en las reducciones eran muy buscados y apreciados por los *lusitanos* y los *bandeirantes* cuyos ataques eran cada vez más frecuentes y crueles, así la organización de la defensa de la misión y de sus ocupantes se quedó también al cargo del misionero. La única vez, descrita también por Eder, cuando el ejército español se enfrentó a las fuerzas portuguesas, las misiones tenían la obligación de asegurar la provisión alimentaria al ejército español de su propia reserva alimentaria acumulada en las reducciones dejándoles casi sin alimento y curar los soldados heridos con las medicinas compradas con los fondos misionales.

„Transportaron todo el ejército a las reducciones con sus canoas; corrieron con toda la provisión de víveres durante más de un año, tanto de la oficialidad como de los soldados rasos, gratuitamente y sin rasa. En la provisión de víveres incluyó maíz, carne vacuna, arroz, alcohol, azúcar, diversas legumbres, calabazas, plátanos, leña traída a los soldados; provisión de medicinas por los misioneros a todos los enfermos; conducción de casi todos los caballos enviados con destino a la tropa hasta las cercanías de los enemigos (...).” (1985:603/369)

Para cerrar ...

Sumando, la obra de Francisco Eder inspira muchos pensamientos y cuestionamientos, surgen posibles líneas de investigación para seguir. Sin embargo, no hay duda que es una de las obras más significantes de la literatura misionera y de viajes húngara.

Bibliografía

BARTUSZ-DOBOSI, László: *Magyar jezsuiták a XVII–XVIII. századi Latin-Amerikában*, Távlatok N° 83. 75-84, 2003.

CUNNINGHAME G., ROBERT B.: *A Vanished Arcadia, Being Some Account of the Jesuits in Paraguay 1607 to 1767*, London, 1901.

DEBRECENES: *Magyar hithirdetők*. Magyar állam. No. 80. (9328), Budapest, 1890. ápr. 6.

DENEVAN, William: *La geografía cultural aborigen de los Llanos de Mojos*, ed. Juventud, La Paz, 1980.

EDER, Francisco Xavier SJ.: *Descriptio provinciae Moxitarum in Regno Peruano, quam ... illustravit ...*, ed. Mako, Buda, 1791.

EDER, Francisco J.: *Breve descripción de las reducciones de Mojos (ca. 1772)*, comp. de Joseph Barnabas, ed. Historia boliviana, Bolivia, 1985.

FERREIRA MAURER, Rodrigo: *Das necessidades as intrigas: o caso de San Borja frente os processos político-sociais dos anos de 1750 a 1759*, http://www.eeh2010.anpuhrs.org.br/resources/anais/9/1277817082_ARQUIVO_ArtigoAnpuhrs.pdf

GANSON, Barbara Anne: *The Guaraní Under Spanish Rule in the Río de la Plata*, 2006. 56.

GERGELY, Pál: *Székely világhírók*, 9-13, Budapest, 1940.

MÁRKI, Sándor: *Egy ismeretlen magyar utazó*, Földrajzi Közlemények, 1884. okt. 302-312.

MOLNÁR, János: *Eder Peru felől*. Magyar könyv-ház. III. Szakasz, Pozsony, 1783. 154-209.

RIEDEL, Franziska: *Von Geistern, Steinen und anderen Leuten. Das Weltbild der Baure im bolivianischen Tiefland*, 2012. (no publicado).

SZABÓ, Henriette Éva: *Pueblo Indígena Baure*, serie: Pueblos Indígenas y Originarios de Bolivia, ed. MDSP-VAIPO-PNUD, Bolivia, 1998a, 1-39.

Demanda territorial Baure, VAIPO, Trinidad/La Paz, 1998b .

Diccionario de la Antropología boliviana, Embajada Real de los Países Bajos (La Paz) - Aguarague, Bolivia, 2008.

Éder Xavér Ferenc. *Egy könyv kiadásának módszertani kérdései*, „Kultúrák és értékek”. A Magyar Kulturális Antropológiai Társaság III. Vándorkonferenciája, 2012. április 20-21.

Los problemas metodológicos de la preparación de libro del padre Eder, misionero húngaro en la región de Moxos (Bolivia) en el siglo XVIII, XIII. Jornadas Iberoamericanas, Pécs, 02 de mayo, 2012.

Éder Xavér Ferenc *jezsuita XVIII. századi leírása a Moxos tartományról*, 2013, inédlő *Magyar jezsuiták a koloniális Amerikában, különösen Moxosban és Paraquariában (XVII. és XVIII század)*, SZTE, TÁMOP konf., Szeged, 2013. május 24.

SZABÓ, László: *Magyar múlt Dél-Amerikában (1519-1900)*, Budapest, 1982.

SZÉKÁSY, Miklós: *La obra de los jesuitas húngaros en Sudamérica (particularmente en el virreinato del Perú. Con una introducción histórica sobre Hungría)*, pnb_estudio9_hungaros, 1-12, Buenos Aires, 2001. november.

SZILAS, László: *Magyar jezsuiták a 18. század tudományos életében*, IN: NEMESSZEGHY E.: *Jezsuiták küldetése*. Kecskemét, 1998. 247-272.

SZINNYEI, József: *Magyar írók élete és munkái*, (Éder (Xaver) Ferencz, Fáy Dávid, Limp Ferencz, Lyro Ignác, Orosz László, Szetmártonyi Ignác, Rátkai János), I–XIV. Ed. Hornyánszky, Budapest, 1891–1914 (<http://mek.oszk.hu/03600/03630/html>)

WITTMAN, Tibor: *En torno a los misioneros de Hungría en América Española (siglo XVIII)*, Jahrbuch Für Geschatte von staat, wirtschaft und gesellschaft Lateinamerikas, Wien, 1969.

Henriette Éva Szabó: *Descripción del jesuita Francisco Xavier Eder de la Provincia de Moxos en el siglo XVIII*

J. Nagy, László

*De la résitance populaire à l'insurrection générale Haïti 1802-1804**

Saint-Domingue, „la perle des Antilles”, partie française de l'île Hispaniola est la colonie la plus prospère non seulement du „premier empire colonial français”, mais de tout le continent américain. A la veille de la Révolution française ce sont 462 mille esclaves qui créent cette richesse sur les 7.849 plantations de sucrerie, de caféier, de cottonerie et d'indigoterie.

Le 22 août 1791 les esclaves se révoltent et commence une période de guerre et de dévastation qui durera jusqu'à la proclamation de l'indépendance de la colonie en 1804. Par le décret du 4 février 1794 (16 pluviôse an II) la Convention abolit l'esclavage. Il est certes dicté par un humanisme hérité des Lumières mais il a comme objet de ramener le calme à Saint-Domingue dans un contexte de pression militaire britannique sur les possessions françaises des Caraïbes. Les nouveaux libres, Toussaint Louverture, promu général de la République, à leur tête chassent les Britanniques de la colonie et occupent en 1801 la partie espagnole de l'île, Santo Domingo. L'île unie par la constitution de Toussaint Louverture reste au sein de l'empire colonial français: « Article 1^{er} : Saint-Domingue dans toute son étendue, et Samana la Tortue, la Gonâve, les Cayemites, l'île-à-Vache, la Saône, et autres île adjacentes, forment le territoire d'une seule colonie, qui fait partie de l'empire français, mais qui est soumise à des lois particulières.»¹ Cependant Napoléon ne tolère pas l'autonomie de la colonie et en premier lieu sous la pression des anciens planteurs y veut rétablir l'ordre exclusif français. Il rêve d'un grand empire français en Amérique dont le centre serait Saint-Domingue. A la fin 1801 il y envoie une armée d'expédition de plus de 20 mille hommes commandée par le général Leclerc, son beau-frère. Le succès militaire des Français force Toussaint Louverture abandonné par ses généraux Dessalines, Christophe et autres de se soumettre le 2 mai 1802. Il est déporté tout de suite en France, incarcéré dans le fort de Joux, dans le Jura, où il mourra l'année suivante.

La déportation de Toussaint Louverture ramène le calme à une courte durée et Leclerc en profite pour rétablir l'ordre économique dans les plantations. En fait il réintroduit le système de Toussaint Louverture (travail

* L'article est un sous-chapitre légèrement remanié du livre *Forradalom az Antillákon, (Révolution aux Antilles, Haïti 1789-1804.)* Universitas Szeged Kiadó, 2012. 106-111.

¹ La Constitution de Toussaint Louverture IN: Pierre PLUCHON: *Toussaint Louverture.* Fayard, Paris, 1989. 573-587.

forcé à la plantation, mais un tiers du revenu revient aux cultivateurs).

Au cours de l'automne quand Leclerc commence à désarmer la population l'agitation sporadique transforme en guerre de guérilla et rapidement la résistance armée aboutit à l'insurrection générale. Les insurgés combattent sans relâche l'armée expéditionnaire et les troupes des généraux noirs entrés au service de Leclerc qui ne parviennent pas d'écraser l'insurrection. Même à l'arrivée des nouvelles de Guadeloupe elle s'élargit et embrase toute la colonie.

En Guadeloupe en mai 1802 les troupes noires dirigées par le mûlatre Delgrès se révoltent contre le général Richepanche qui veut les désarmer. Ils arrêtent des centaines de soldats et les enferment dans les cols des bâtiments. Nombreux d'entre-eux parviennent à s'échapper avant d'être embarqués de force. Ils organisent la révolte armée par crainte d'être remis en esclavage. Delgrès lance la proclamation intitulée *A l'Univers entier le dernier cri de l'innocence et du désespoir* par laquelle il explique leur mécontentement et la légitimité de leur révolte: «*tout nous annonce que, dans le siècle de la philosophie il existe des hommes malheureusement trop puissants qui ne veulent pas d'hommes noirs, ou tirant leur origine de cette couleur, que dans les fers de l'esclavage.*»² La bataille s'engage entre les troupes françaises ayant une supériorité militaire écrasante et les insurgés. Des deux côtés les pertes sont énormes, plusieurs milliers. Quelques centaines d'insurgés se retranchent à une plantation au alentours de Basse-Terre, à Motouba³. Dans la situation désespérée au lieu de se rendre ils choisissent la mort, ils se font exploser. Le 17 juillet prochain Richepanche proclame – sans dire clairement – le rétablissement de l'esclavage, en évitant d'écrire le mot „esclavage”: «*Jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné, le titre de citoyen français ne sera porté, dans l'étendue de cette colonie et de ses dépendances, que par les Blancs. Aucun autre individu ne pourra prendre ce titre, ni exercer les fonctions ou emplois qui y sont attachés.*»⁴ Par télépathie étrange existant entre les esclavagistes, trois jours avant l'arrêt de Richepanche, le 13 juillet Napoléon a pris la décision d'autoriser à rétablir l'esclavage au moment qu'il jugerait le plus favorable.

L'arrêt de Richepanche prescrit que tous ceux qui ne présentent pas le document justifiant leur affranchissement doivent retourner à la plantation. en cas du refus ils seront exécutés. Cet arrêt est connu en Saint-Domingue par les déportés s'échappant du bateau en embarcation au Cap.

Les nouvelles de France n'aident pas non plus Leclerc. Les négociants et planteurs venus de France ne parlent toujours que de l'esclavage: «*Et tous les Noirs sont persuadés par les lettres venues de France, par la loi qui rétablit la*

² La proclamation in *Rétablissement de l'esclavage dans les colonies françaises 1802*. (réd.: Yves BÉNOT et Marcel DORIGNY) Maisonneuve et Larose, Paris, 2003. 574-575.

³ Depuis 1977 lieu mémoriel.

⁴ Le texte de l'arrêt in *Rétablissement...* 568-573.

traite, par les arrêtés du général Richepanche qui rétablit l'esclavage à la Guadeloupe, qu'on veut les rendre esclaves, et je ne puis obtenir leur désarmement que par des combats longs et opiniâtres. Ces hommes ne veulent pas se rendre. Il faut avouer qu'à la veille d'avoir tout terminé ici, les circonstances politiques dont je vous ai parlé plus haut ont presque détruit mon ouvrage...les mauvaises mesures prises à l'extérieur ont tout détruit, ont soulevé les esprits. On ne pourra plus réduire les Noirs que par la force des armes. Alors il faut une armée et des fonds, sans cela la prospérité de Saint-Domingue est bien exposé.»⁵ Ce même jour-là (le 6 août 1802) dans sa lettre écrite au Premier Consul il parle d'une sincérité brutale sur sa propre situation et celle de la colonie. Il mérite d'être cité plus longuement: «Citoyen Consul, la force morale que je m'étais acquise ici est détruite, je ne puis rien faire par la persuasion, je n'ai plus que la force, et je n'en ai aucune, je n'ai reçu en renfort que trois mille hommes ...A présent, Citoyen Consul, que vos plans sur les colonies sont parfaitement connus, si vous voulez conserver Saint-Domingue, envoyez-y une nouvelle armée, envoyez-y surtout de l'argent, et je vous déclare que si vous nous abandonnez à nous-même, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, cette colonie est perdue, et une fois perdue, jamais vous ne la rattraperez. Ma lettre vous surprendra, Citoyen Consul, après celles que je vous ai écrites: mais y a-t-il un général qui ait pu calculer une mortalité des 4/5 de son armée, et l'inutilité des autres, qui ait été laissé sans fonds comme moi, dans un pays où rien ne s'achète qu'au poids de l'or, et où j'aurais, avec de l'argent, détruit bien des mécontentements.»⁶

La colonie est mise à feu et à sang et l'armée expéditionnaire est impuissante, elle n'a plus de chance de remporter des victoires sur les insurgés. Leclerc lui-même voit sa situation désespérée ce qu'il exprime dans sa lettre adressée le 17 octobre à Napoléon: «Depuis que je suis ici, je n'ai que le spectacle d'incendies, d'insurrections, d'assassinats, de morts et de mourants. Mon âme est flétrie, aucune idée riante ne peut me faire oublier ces tableaux hideux. Je lutte ici contre les noirs, contre les blancs, contre la misère et la pénurie d'argent, contre mon armée qui est découragée. Durant ces moments difficiles, le moral de mes troupes était anéanti: mes officiers généraux mêmes ne pensaient qu'à se guérir ou à se préserver de la maladie, et je suis arrivé au point où j'en suis sans avoir pu l'empêcher.»⁷

Une semaine plus tard les deux généraux mulâtres Pétion et Clerveaux, avec leurs soldats rejoignent les insurgés et assiègent Cap. Les Français les repoussent, mais de peur que les défenseurs noirs de la ville se rallient aux insurgés ils les massacrent (plus de mille hommes tués).

Le 16 octobre Christophe , le lendemain Dessalines, deux généraux noirs

⁵ Cité par JAMES, C.L.R. : *Les jacobins noirs. Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue*. Éditions Amsterdam, Paris, 2008. 328.

⁶ La lettre in *Rétablissement*... 565-566.

⁷ La lettre in *Napoléon, l'esclavage et les colonies*. (red.: Thierry LENTZ et Pierre BRANDA) Fayard, Paris, 2006. 323-324.

les meilleurs se rallient à la résistance populaire. Le dernier va prendre la direction de l'insurrection. Par le ralliement des généraux noirs l'armée expéditionnaire perd tous ses soutiens à l'île, le sort de la mission de Leclerc est scellé. Et la destinée du commandant en chef s'est aussi accomplie, le 2 novembre la fièvre jaune l'emporte.

Napoléon prend connaissance de la mort de son beau-frère le 7 janvier 1803 «*sucré maudit, café maudit, colonie maudite*» s'écrie-t-il. La reprise de la guerre avec l'Angleterre, le 13 mai 1803, met fin à l'aventure de Saint-Domingue, «*grande sottise de ma part*» va dire plus tard Napoléon.⁸ L'armée expéditionnaire se retrouve pris entre deux feux sur la mer les Britanniques, sur l'île les insurgés. Et l'Empereur renonce à la création d'un empire colonial français au Nouveau Monde.

Rochambeau, le nouveau capitaine général ne connaît que de la terreur. Ce n'est plus une guerre, mais des séries de massacres d'un côté comme de l'autre. Les soldats du corps expéditionnaire se démoralisent et ils ne parlent plus d'une guerre, mais «*d'une expédition des cannibals*». Rochambeau fait venir des chiens de Cuba dressés à chasser des Noirs. En envoyant de ces chiens au commandant de Tortue il écrit dans son ordre: «*je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il ne nous sera passé en compte ni ration, ni dépense pour la nourriture de ces chiens. Vous devez leur donner à manger des nègres*».⁹ Malgré sa brutalité indescriptible il n'arrive pas à écraser l'insurrection. En été 1803 le capitaine général ne tient qu'une partie de la colonie. Le 18 novembre 1803 à la bataille des Vertières, devant Cap, les insurgés remporte la victoire décisive sur Rochambeau. Il capitule devant Dessalines, et quelques jours plus tard en haute mer devant les Britanniques aussi. Avec lui plusieurs milliers Français quittent l'île tournant la page de la présence française de la «*perle des Antilles*» ruinée, ravagées complètement.

Napoléon remporte des victoires dans les batailles „classiques”, mais il reste impuissant envers les insurrections populaires, en Haïti, en Espagne et en Russie.

Les généraux noirs se réunissent à Gonaïves et proclament solennellement l'indépendance de la colonie dénommée Haïti. Ils jurent «*à la postérité, à l'univers entier de renoncer à jamais à la France et de mourir plutôt que vivre sous sa domination*».¹⁰

Le deuxième Etat indépendant du continent américain est né, et le premier dans l'histoire de l'Humanité créé par les esclaves révoltés. Aux Etats-Unis, premier Etat indépendant de l'Amérique, les esclavagistes sont au pouvoir, en Haïti ce sont des anciens esclaves qui prennent la direction

⁸ Cité in *Napoléon et l'esclavage*, 154.

⁹ Cité in FOIX, Alain: *Toussaint Louverture*. Gallimard, Paris, 2007. 254.

¹⁰ La proclamation d'indépendance in MANDIOU, Thomas: *Histoire d'Haïti*. Port au Prince, 1847. t. 3. 115–118.

du pays. L'un devient l'Etat le plus riche, le plus puissant de la planète, l'autre reste le plus pauvre, le plus démuné jusqu'à nos jours.

Haiti indépendant malgré tous ses efforts n'arrive pas à intégrer la communauté internationale contemporaine, il n'y est pas admis, il est «*anachronique*», venu au monde prématurément, «*ne correspond pas à l'esprit de l'époque*», reste un Etat-paria.

La France abandonnant le rêve à construire un empire colonial américain se tourne vers la côte sud de la Méditerranée, vers l'Algérie où son aventure tourne aussi au désastre qu'en Saint-Domingue-Haiti.

Historie est magistra vitae ou non est magistra vitae?

J. Nagy, László: *De la résistance populaire à l'insurrection générale. Haïti 1802-1804*

Zsuzsanna Csikós

Contribuciones a la historia de las relaciones literarias húngaro-hispanoamericanas

El presente trabajo examina algunos aspectos de la historia de las relaciones literarias entre Hungría y América Hispana.¹ Se trata de un tema muy amplio que tiene diferentes vertientes, como son, por ejemplo, la presencia de la literatura húngara en los países hispanohablantes del continente americano y la de la literatura hispanoamericana en Hungría, la literatura producida por autores hispanoamericanos de origen húngaro que publican sus trabajos en español pero en éstos rinden homenaje a sus raíces húngaras o las referencias húngaras en las obras de autores hispanoamericanos. Un especial interés merece el examen de la vida cultural y literaria de los húngaros hispanoamericanos: no hay que olvidar que entre 1945-1989 existían dos Hungrías, la oficial y la diaspórica, o sea, los húngaros de la emigración. Naturalmente, dentro del marco de este ensayo sólo podemos tocar ciertos aspectos del tema y mencionar algunos ejemplos.

A pesar de que el número de las diferentes publicaciones concernientes al tema -libros, ensayos, artículos, ediciones críticas-, sobre todo por parte de los hispanistas húngaros, es bastante alto, investigar la historia de estas relaciones de manera sistemática y compleja queda por hacer.

El primer problema con el que el investigador se topa es la falta de las bibliografías adecuadas. Durante los últimos años se observa un gran esfuerzo de catalogizar los libros húngaros publicados en el mundo hispano, sin embargo, estos intentos se refieren más bien a España, o sea, a los libros húngaros publicados por editoriales españolas.

En el caso de los países hispanohablantes de América Latina la situación es bastante caótica. Si consultamos los catálogos de las bibliotecas nacionales de cada uno de estos países pronto nos damos cuenta de que estos catálogos carecen de todo tipo de sistematización. La única bibliografía existente en este sentido es la obra del Dr. Elemér Váczi publicada en 1968 que contiene el catálogo húngaro de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires.² Según las investigaciones de Váczi el libro húngaro más antiguo de la colección de la biblioteca es una obra eclesiástica escrita en latín de Károly Péterffy publicada en 1742.³

¹ Ciertas partes del presente trabajo fueron publicadas en *Colindancias* 3 (2012) 19-28.

² Según los datos de Váczi la biblioteca tiene 1739 libros húngaros, de éstos 1087 son libros publicados en Hungría, 420 en Argentina, los demás son ediciones de otros países.

³ PÉTERFFY Károly: *Sacra concilia ecclesiae romano-catholicae in regno Hungariae celebrata 1016-1734*. Pozsony, 1742.

Como punto de partida podemos utilizar el libro del literato cubano, Salvador Bueno, *Cinco siglos de relaciones entre Hungría y América Latina*, publicado en Budapest hace 35 años que detalla ampliamente la historia del tema. Al mismo tiempo hay que tener en cuenta que la obra nació en la época socialista (1977) y por eso la presentación de algunos asuntos, sobre todo en los que se refieren a las relaciones del siglo XX, es bastante unilateral, tiene cierto sabor propagandístico y carece de todo tipo de material en cuanto a la literatura de la emigración húngara. A pesar de estos inconvenientes no se puede negar los méritos del libro y del autor que hizo grandes esfuerzos para hacer conocer la literatura húngara al lector hispanohablante. También hay que mencionar que hasta hoy el libro de Bueno es el único que trata este tema sistemáticamente y desde una perspectiva histórica.

Igual que los españoles que conocieron el continente americano de las crónicas escritas por sus compatriotas -soldados, sacerdotes y misioneros, participantes activos de la conquista a partir del siglo XVI-, los lectores húngaros tuvieron la oportunidad de tener cierta idea sobre el Nuevo Mundo de las descripciones de los viajeros húngaros que habían llegado a América. Los primeros libros de este tipo se deben a los misioneros jesuitas húngaros del siglo XVIII. El más conocido es la obra escrita en latín de Francisco Xavér Éder (1727-1773) que tiene dos ediciones en español: *Descripción de la provincia de los Mojos* (La Paz, 1888), y *Breve descripción de las reducciones de Mojos* (Cochabamba, 1985). El libro todavía no se ha publicado en húngaro.⁴

Un siglo más tarde, después de la derrota de la Revolución y Guerra de Independencia de 1848/49, muchos intelectuales húngaros viajan, por motivos diferentes, a América y pasan cierto tiempo en el continente americano donde hacen apuntes y, al volver, redactan libros en que relatan sus experiencias vividas allá.

Todos estos viajeros son hombres de amplísima cultura, versados tanto en las ciencias naturales como en las bellas artes y letras. Con esto se explica el carácter heterogéneo de sus obras. Para el lector húngaro el más conocido de estos trabajos es, sin duda alguna, *Úti emlékezetek Amerikából* (*Memorias de un viaje por América*) de Pál Rosti, publicado en húngaro en 1861 que trata de un viaje por tierras de México, Cuba y Venezuela realizado por el autor entre 1857 y 1858.

Del libro los capítulos dedicados a Venezuela están traducidos al español también. En 1967 la Universidad Central de Venezuela los publica con el título original del libro. En esta edición se insertan también las fotografías originales de Rosti y los grabados incluidos en la primera

⁴ Francisco Xavér Éder actuó en las misiones jesuíticas en el territorio de la actual Bolivia, cerca del río Mamore. Sobre la actividad de los misioneros jesuitas húngaros véase TORBÁGYI Péter: *Magyar kivándorlás Latin-Amerikába az első világháború előtt*. Szeged, 2009. 15-22.

edición húngara.⁵ El autor del ensayo introductorio de la obra - *Observaciones de un viajero húngaro sobre la Venezuela de los últimos años de los Monagas*- es Tibor Wittman. Él subraya que Rosti sigue la descripción del famoso ilustrador alemán, Alejandro de Humboldt, a quien cita en varias páginas de su obra.⁶ Wittman destaca que el viajero húngaro presta mucha atención a los Llanos Venezolanos y no cesa de comparar al peón llanero con el pastor de ganados de la Gran Planicie de Hungría. También menciona que Rosti insiste mucho en su idea fundamental según la cual los países hispanoamericanos recientemente emancipados no saben servirse bien de la libertad adquirida. Rosti pone de relieve los factores subjetivos que obstaculizan el desarrollo: la política gubernamental, el carácter de los criollos y del pueblo deformado principalmente por la riqueza de la naturaleza y la falta de cultura y educación.

Durante su viaje Rosti recorre la capital, una parte de la costa cercana a Caracas, Los Llanos y la región del Orinoco. Caracas le ofrece una atmósfera entristecedora: „*En Caracas he sentido por primera vez que estoy lejos de Europa, aislado del mundo civilizado*”.⁷

Un trabajo semejante pero menos conocido de la época es la obra del conde Samu Wass (1814, Cluj-1879, Budapest) que lleva por título *Kilencz év egy száműzött életéből. Szárazí és tengeri utazások nyugoton. (Nueve años de una vida en destierro con el subtítulo Viajes por tierras y mares de Occidente)*. El libro trata principalmente de sus viajes por las Antillas. No son claros los motivos de este viaje, lo que sabemos, es que en 1849 Wass viaja a América por encargo de Lajos Kossuth y que, después de la derrota de la revolución, pasa cierto tiempo en California donde funda un horno de fundición de oro con el conde Ágoston Haraszthy en San Francisco.

En el prólogo del libro él define el género de su obra como libro de viaje e insiste mucho en su aspecto científico que opone al carácter ficticio, donquijotesco de este tipo de literatura. Al mismo tiempo, la obra de Wass no carece de anécdotas, de referencias intertextuales, de puntos de vista parciales y subjetivos, de una voz llena de pasiones (por ejemplo, la connotación negativa en el caso de los negros y de su cultura, el tono nostálgico al ver la riqueza de los mercados y compararlos con los de su niñez en Cluj), o de comentarios dirigidos explícitamente al lector. Opera con todas las categorías de las narraciones literarias. En uno de estos comentarios una vez más evoca a Cervantes: al ver qué vestido ridículo tienen que llevar los miembros de la orquesta del presidente del Haití exclama así: „*Oh, Cervantes ¿ por qué no pudo ver esto antes de escribir a su*

⁵ ROSTI Pál: *Memorias de un viaje por América*. Caracas, 1968.

⁶ La obra del barón Alexander von Humboldt - *Viajes a las Regiones Equinociales del Nuevo Continente*. París, 1807. - es la fuente principal del libro de Rosti.

⁷ ROSTI (1968): 48.

*payaso Sancho Panza?*⁸ El carácter heterogéneo de los diferentes tipos discursivos aplicados en la obra tiene mucho que ver con las crónicas del descubrimiento y de la conquista. La imagen general que da el autor es bastante esquematizada y cargada de prejuicios e ideas racistas: todo lo que está relacionado con el desarrollo y con la civilización es la obra de gente europea y todo el mal que sufren aquellos territorios procede de los negros. En cierto punto de su obra cita en español las palabras del capitán del barco en el que él viajó: „¡Carajo! No sirve nada el Negro sin tratarle de latigazos.”⁹ Al describir la situación en el Haiti de mediados del siglo XIX sigue el método de la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* de Bartolomé de Las Casas y contrasta el pasado idílico con la realidad desilusionada. Sólo que en este caso el pasado idílico corresponde a la época de la colonia francesa del siglo XVIII mientras que la realidad chocante corresponde al Haiti independiente del siguiente siglo. Al mismo tiempo, al pasar a las descripciones naturales, geográficas o a las que aluden a la flora y fauna o clima de la región, el narrador subjetivo y apasionado de marras se convierte en un riguroso científico, y su obra en el tratado de un erudito. Usa denominaciones en latín para identificar las plantas o los peces de la manera más exacta, detalla los diferentes tipos de plátanos, dedica páginas enteras al método adecuado para medir la profundidad de los mares y del océano y explica a lo largo de unas cuarenta páginas los movimientos de diferentes tipos de vientos que determinan el clima de las Antillas. Al analizar el nombre geográfico de las Antillas hace referencia a la crónica de Pedro Mártir de Anglería, *Decadas de Orbe Novo*, escrita en latín, y a la *Historia de las Indias* de Las Casas. Al final de la obra escribe largamente sobre las diferentes razas y su opinión muestra muchos rasgos comunes con la de Pál Rosti. Además, la obra de Wass también nos hace recordar la crónica de Gonzalo Fernández de Oviedo – *Historia natural y general de las Indias*– en la que las observaciones científicas y objetivas de la naturaleza de las Indias alternan con la opinión subjetiva y racista, llena de prejuicios del autor.

De la misma época proceden las cartas enviadas de México de Károly László, el secretario personal de Lajos Kossuth, publicadas en diferentes números de *Vasárnapi Újság* en 1858 y 1859. Estas cartas son heterogéneas temáticamente también, van de las observaciones meteorológicas hasta detallar las costumbres de los indígenas, la figura de Benito Juárez o relatar las leyendas sobre Hernán Cortés.¹⁰

Uno de los nombres más conocidos de la literatura húngara para el lector

⁸ WASS Samu: *Kilencz év egy számúzott életéből. Száraz és tengeri utazások nyugoton*. Pest, 1861-62. 256. Traducciones propias.

⁹ WASS (1861-1862): 280.

¹⁰ Se trata de siete artículos en total, publicados entre el 17 de octubre de 1858 y el 4 de julio de 1859.

hispanoamericano es, sin duda alguna, el poeta húngaro del siglo XIX, Sándor Petőfi (1823-1849). Las primeras traducciones de sus obras aparecen ya a finales del mismo siglo. El primer traductor hispano de Petőfi es Vicente Diego Tejera (1848-1903). En sus *Poesías* de 1893 publica las traducciones de 17 poemas de Petőfi bajo el título *Cantos magiares*. Sus traducciones nacen de las versiones francesas. En 1894 en la revista *La Habana Elegante* aparece el poema de Petőfi con el título original en húngaro, "Fa leszek..." (Árbol seré...) traducido por Benjamín Giberga. Lo curioso de la traducción es que en vez del modo indicativo del poema original el traductor opta por el subjuntivo que hace los versos más largos y así se pierde el ritmo rígido propio del verso húngaro.

También el poeta y pensador cubano, José Martí escribe varias veces sobre Petőfi. Él opina que los húngaros "...en música son Liszt, en poesía Petőfi, Kossuth en oratoria...".¹¹

El escritor argentino, Jorge Luis Borges dedica un poema a Sándor Petőfi en su volumen *El oro de los tigres* (1972). "Al primer poeta de Hungría" es el título del poema borgeano, en el que el argentino destaca que a pesar del tiempo que los separa, la poesía los une para siempre.

*Las noches y los mares nos apartan,
Las modificaciones seculares,
Los climas, los imperios y las sangres
Pero nos une indescifrablemente,
El misterioso amor de las palabras,
Este hábito de sonos y de símbolos.*

En los años setenta del siglo XX salen a la luz varios libros tanto en Hungría como en los países hispanohablantes que rinden homenaje a este poeta húngaro.

En México en 1973 se publica *Poemas de Petőfi Sándor*, una edición elegante e ilustrada en ocasión del 150º aniversario de su nacimiento. La traducción de los poemas es la obra de Lajos Telegdy Roth. Esta antología contiene los poemas más conocidos y populares de Petőfi, poemas de amor, poemas satíricos y algunos de carácter nacional o revolucionario como son, por ejemplo, "Va el pastor sobre su pollino", "Ilusión esfumada", "El tintero", "Me metí en la cocina", "Un pensamiento me atormenta", "Cantinucha al fin de la aldea", "Canto nacional" etc.

En el mismo año, gracias a un trabajo de colaboración entre unos escritores cubanos y húngaros, se publica el volumen con 43 traducciones nuevas y que recoge también el ciclo de *Cantos magiares* de Diego Vicente Tejera, dos ensayos de Salvador Bueno y las notas de los traductores. Se

¹¹ Véase NAGY Denise: *Discursos de la alteridad. Construcciones latinoamericanas sobre el otro húngaro*. <http://www.caeeco.com.ar/ensayos/alteridadNAGY.pdf>

trata de una edición bastante completa que va mucho más allá de ser una simple traducción de los poemas de Petőfi. El libro se publica en Cuba y en 1998, en Hungría también, en una edición ampliada.¹²

La editorial húngara Corvina en 1974 publica un volumen titulado *Petőfi Sándor: Libertad, amor* en castellano, para el 125º aniversario de la muerte del poeta. El libro incluye no sólo los mejores poemas del autor húngaro sino una selección de sus cartas literarias y fragmentos de su diario. La obra es un trabajo común de traductores hispanohablantes y literatos húngaros. El título procede de un verso cortito de Petőfi, „¡Libertad, amor!”

*Amor y Libertad
me son preciosos:
la vida sacrífico
por mi amor, mi amor
por la libertad.*¹³

En Hungría a partir de la segunda mitad de los años 1960, como parte integrante de la propaganda de la política cultural socialista, la editorial Corvina se encarga de hacer conocer el país en el extranjero. Esta editorial publica libros de temática diferente (guías, libros gastronómicos, álbumes de fotos y obras literarias) traducidos a diferentes idiomas, entre ellos el español. Así nace el volumen *Hungría en sus cuentos del siglo XX* con 19 relatos tanto de los clásicos de la literatura húngara (Zsigmond Móricz, Gyula Krúdy, Dezső Kosztolányi, Imre Sarkadi, Endre Fejes, entre otros) como de los contemporáneos (György Moldova, Károly Szakonyi, István Csurka, Erzsébet Galgóczi, István Örkény). Unos años más tarde en una versión ampliada, con 43 relatos en total, se edita en Cuba un libro parecido titulado *Cuentos Húngaros*.

La otra vertiente de las relaciones literarias húngaro-hispanoamericanas del siglo XX es la vida literaria de la diáspora. En el mundo hispanohablante la mayoría de los húngaros vive en Argentina. La vida cultural de la colonia húngara de Argentina siempre ha sido muy intensa y alcanzó su auge durante los años cincuenta. Sin entrar en detalles, sólo mencionaré algunas publicaciones para ilustrarla. En 1955 se edita un volumen bilingüe titulado *Selección de las joyas de la poesía hispanoamericana* por la Imprenta Danubio de propiedad húngara. Esta antología es una colección de poemas de unos 60 autores hispanoamericanos, entre quienes se encuentran, por ejemplo, Esteban Echeverría, Alfonsina Storni, Gabriela Mistral, Pablo Neruda, Sor Juana Inés de la Cruz, Rubén Darío, Arturo Capdevilla,

¹² Por parte de los cubanos actúan David Cherician, Eliseo Diego como traductores más Salvador Bueno, por parte de los húngaros dos poetas, Éva Tóth y András Simor, ambos excelentes intérpretes de la literatura hispana en Hungría y de la literatura húngara en el mundo hispano.

¹³ La traducción es de Alejandro Romualdo.

Guillermo Blest Gana y José Joaquín Olmedo, aunque el lector puede encontrar fragmentos de la obra clásica de José Hernández también.¹⁴ Desde nuestro punto de vista el poema más interesante del volumen es el del argentino Orlando Mario Punzi (1914-), „Canto a Hungría” que es un extenso poema panegírico que después de contemplar el paisaje húngaro evoca a los mejores literatos húngaros:

*Hungría de los sueños
que cantan en sus odas los poetas:
Zrinyi, la clarinada
desde Sziget en ruinas y tragedias;
Tinódi, voz de bronce;
Bessenyei, jardinero de la rosa francesa;
Balassa Bálint, maestro;
Csokonai, gallardo padre de los aedas.
Alejandro Petőfi revive de las luchas
al frente de los líricos emblemas;
Juan el Bravo le asiste;
Su sable centellea, „libertad, amor, patria”
Claman los versos de sus mil poemas.
Arany ya le precede;
juglar de la epopeya
donde Toldi levanta su figura
de aureola romancesca;
Vörösmarty le escolta con su verbo
de llameantes arengas
mientras fuga Zalán y Csongor pasa con Tünde, la doncella.*

A continuación el oda rinde homenaje a Hungría de las músicas, de la pintura, de las bellas catedrales, de las fábulas antiguas, de las puras tradiciones, de su historia y termina así:

*Mártir Hungría del primer milenio
de la sagrada Era,
muralla de occidente,
baluarte del Señor sobre la tierra,
las voces de la historia te proclaman
Hungría eterna!¹⁵*

¹⁴ Es la segunda versión húngara de *Martín Fierro* de José Hernández. La primera traducción al húngaro de esta obra argentina es de 1944, los traductores son Andor Vér y László Szabó y se publica también en Buenos Aires.

¹⁵ *Selección de las joyas de la poesía hispanoamericana* (redacción y selección de textos por Lajos PINCZINGER). Imprenta Danubio, Buenos Aires, 1955. 110-116.

En los años 50 el famoso historiador, Szabolcs Vajay (1921-2010), quien pasa varios años en Buenos Aires después de la Segunda Guerra Mundial, redacta en húngaro una antología de la literatura argentina con un título bilingüe. En la parte introductoria él resume el desarrollo de la literatura hispanoamericana en general la que divide en tres grandes períodos: el de la literatura de la época colonial cuyas primeras manifestaciones son las crónicas, el de las Guerras de Independencia y, por fin, el nacimiento de las literaturas nacionales a partir de 1850, sin olvidar la literatura precolombina. A continuación, Vajay presenta brevemente a los autores seleccionados y sus obras de las cuales publica varios fragmentos. Empieza con Ruy Díaz de Guzmán, a quien considera el primer escritor argentino de la época colonial. Le siguen los clásicos del siglo XIX como Esteban Echeverría, Sarmiento o Leopoldo Lugones y Ricardo Güiraldes de los años finiseculares. De la literatura contemporánea se puede leer *El muerto* de Borges y *El lobisón* de Manuel Mujica Láinez.¹⁶

Una de las figuras más interesantes de la vida cultural diaspórica es, sin duda alguna, Pablo Laslo, profesor de lenguas modernas nacido en Timisoara en 1904, autor de varias antologías poéticas en español, inglés, francés y alemán. Llega a México en 1925 donde obtiene la ciudadanía. En 1928 publica un folleto titulado *Poesías/ Endre Ady, Miguel Babits y Enrique Heine* que incluye los 14 poemas de estos autores. A propósito de Babits menciona que es la primera vez que uno de sus poemas se traduce al español. Endre Ady es su poeta favorito ya que sus poemas se encuentran en todas las antologías redactadas por él.¹⁷ En 1964 se publica en México *Cultura y poesía húngara* que es la versión imprimida de su conferencia dictada el 22 de agosto de 1963 en las Galerías del Excelsior.

El libro empieza con la primera estrofa del Himno Nacional Húngaro de Ferenc Kölcsey traducida por el autor y en la página siguiente hay un grabado sobre Endre Ady. El punto de arranque de su conferencia es que el húngaro siempre y en todas parte espera el milagro: „... el húngaro es una especie de Don Quijote asiático, transplantado por no sé qué capricho de la suerte a Europa Central, que se despierta cada mañana con nuevas ilusiones, para acostarse cada noche más y más engañado”¹⁸. De los poetas antiguos de Hungría menciona a Mihály Csokonay Vitéz, a Bálint Balassi y a Péter Ilosvai Selymes. Del siglo XIX primero destaca la importancia de János Arany y su trilogía Toldi que describe la vida de un heroico patriota húngaro de hace muchos siglos. A Imre Madách lo presenta como el aristócrata pesimista

¹⁶ VAJAY Szabolcs (red.): *Argentin dekameron: szemelvények/Antología de la literatura argentina*. Délamerikai Magyarság, Buenos Aires, 1952. Los textos son las traducciones del mismo Vajay.

¹⁷ En Manila se edita un folleto bilingüe –español y tagalog– con los poemas de Heine y Ady.

¹⁸ LASLO Pablo: *Cultura y poesía húngara*. México, 1964. 9.

que encerrado en su torre de márfil escribe su gran obra, *La tragedia del hombre*, una especie de Fausto húngaro, que describe magistralmente la vida de la primera pareja de la historia de la humanidad que vuelve a renacer en diferentes épocas. Al final de este párrafo menciona que la tragedia ha sido traducida al alemán y al inglés y sería de desear que se publique también en la lengua de Cervantes.¹⁹ Sigue en la lista Sándor Petőfi, del que cita el poema „*El noble húngaro*”, como un ejemplo ilustrativo para la antigua Hungría feudal. La parte siguiente está dedicada a su querido poeta, Endre Ady, sobre el que dice: „*Con Ady ha vuelto a comprobarse la veracidad del antiguo dicho de que el pesimista casi siempre tiene razón, el optimista casi nunca... Ady previó con una claridad verdaderamente pavorosa que aquella vieja y orgullosa Europa antidemocrática, continente superpoblado que había olvidado la caridad y el amor al prójimo, y donde la mayoría de los individuos y naciones odiaban muy cordialmente a sus vecinos, se encaminaba irremediabilmente hacia una guerra sin precedentes...*”²⁰.

En el mismo libro publica 17 poemas de Ady. Sigue con Mihály Babits y a propósito de su figura destaca la dificultad con la que se topa el traductor si decide traducir sus obras, la cual se debe, sobre todo, al gran número de aliteraciones que usa. Laslo destaca también la figura de Dezső (Desiderio) Kosztolányi y resalta su actividad literaria como traductor: menciona que tradujo, entre otros, los poemas de Rubén Darío, Sor Juana Inés de la Cruz y José Asunción Silva.

En la última parte de su libro Laslo escribe sobre László Jávör al que denomina el literato húngaro más conocido en el extranjero de su tiempo debido a su canción tristemente célebre, „*Triste Domingo*” o „*Domingo Sombrío*” que causa una epidemia de suicidios en Hungría en los años treinta del siglo XX. Menciona también que la versión española de la canción que se dará a continuación es la más fiel al original pero no es cantable.

Aparte tenemos que mencionar las obras dedicadas a Hungría y a su literatura escritas por los escritores hispanoamericanos. En este sentido, fuera de José Martí y Jorge Luis Borges, arriba mencionados podemos ampliar la lista de nombres con Miguel Ángel Asturias, Pablo Neruda, García Márquez, Mario Vargas Llosa y Carlos Fuentes, entre otros.

En 1957 García Márquez realiza un viaje por los países del bloque soviético y resume sus experiencias en una colección de reportajes titulada *90 días en la „Cortina de hierro”*. El capítulo XI –„*Yo visité Hungría*”– trata los asuntos húngaros y detalla la situación del país unos meses después de la derrota de la Revolución de 1956. Márquez formula una crítica aguda frente

¹⁹ Hoy ya se puede leerla en español. La traducción es la obra del escritor cubano, Virgilio Piñeira que la hizo con la ayuda de la versión francesa y con la de la traductora Eva Tóth. MADÁCH Imre: *La tragedia del hombre* (versión de Virgilio Piñeira). Corvina, Budapest, 1978.

²⁰ LASLO (1964): 17-18.

al régimen de Kádár. „*La desconfianza y el miedo aparecen por todas partes, tanto en el gobierno como en la población*”- opina sobre la situación general del país.²¹

En 1965 el guatemalteco Miguel Ángel Asturias y el chileno Pablo Neruda viajan a Hungría y como resultado de esta visita nace el libro que lleva por título *Megkóstoltuk Magyarországot (Comiendo en Hungría)* y que da una visión completamente contraria sobre el país. Se trata de un libro precursor de las obras gastrofilosóficas tan populares en la actualidad, un libro de viaje que es a la vez gastronómico.²² El texto del libro está escrito en prosa y verso en el que los autores dedican poemas y artículos breves a los vinos húngaros y a la comida húngara, entre ellos a la sopa de pescado y al gulash. La imagen de Hungría que se da en el libro es más que idílica, tanto el paisaje y los monumentos como los vinos y los platos típicos de la cocina húngara se evocan en términos de panegírico. Al mismo tiempo no podemos hacer caso omiso a las fechas: 1965 es el año del viaje, y 1968 el de la publicación en húngaro. Un año más tarde sale a la luz la versión española también. Todo esto sugiere que este libro se escribió más bien para fines propagandísticos.²³

El artículo de Mario Vargas Llosa y de Carlos Fuentes tratan de dos escritores húngaros contemporáneos. Llosa escribe sobre Árpád Göncz a propósito de su encuentro con el presidente de Hungría entre 1990 y 2000. Encontrar la voz común no ha sido difícil ya que ambos son políticos y literatos. En el artículo titulado *El sobreviviente*, al evocar los momentos más importantes de la vida de Árpád Göncz, Llosa rinde homenaje a la capacidad de Göncz de transformarse en competente actor de la vida política de su sociedad „*con la autoridad moral de su trayectoria y su talento de creadores, las virtudes de la tolerancia, el pluralismo, el imperio de la ley y la libertad*”.²⁴

El mexicano Carlos Fuentes dedica su ensayo a György Konrád -*La*

²¹ Gabriel García MÁRQUEZ: *Yo visité Hungría*. Momento (Caracas) el 15 de noviembre de 1957. Márquez escribió otro artículo con tema húngaro a propósito de la ejecución del ex primer ministro, Imre Nagy el 16 de junio de 1958. Gabriel García MÁRQUEZ: *Nagy ¿héroe o traidor?* Elite (Caracas) 28 de junio de 1958.

²² La primera edición española es de 1969, en formato de álbum de tapa dura ilustrado. Asturias, M. ÁNGEL-NERUDA Pablo: *Comiendo en Hungría*. Barcelona-Budapest, 1969. En Guatemala salen dos ediciones del libro (1996, 1999). En Chile se publica en 2009. El libro tiene una versión en alemán también con el título *Ein land das schmeckt* (Corvina, 1970.).

²³ Sobre el tema véase: ESCRIBANO Martín, FERNANDO-JIMÉNEZ Sánchez, Daniel: *Contactos entre España y Hungría. ¿Cómo vieron algunos hispanos la tierra de los magiares?* Iberoamericana Quinqueeclesiensis 6. Centro Iberoamericano, Pécs, 2008. 29-47. Los autores llaman la atención sobre una frase enigmática del prólogo del libro: „*Vinimos aquí a comer. Y nos dirán: y por qué no a pensar, a filosofar, a estudiar? Todo eso lo hacemos y lo hicimos. Pero lo callamos*” Según los autores ese silencio voluntario es demasiado llamativo para pasarlo por alto. Sin embargo, no encuentran una explicación satisfactoria „*para esa frase del prólogo que parece ocultar lo mejor del viaje.*”

²⁴ [http://www.busateo.es/busateo//Libros-inmortales3/Vargas%20Llosa,Mario-El%20 Sobreviviente/ Mario% 20Vargas%20Llosa% 20-%20El%20 Sobreviviente%20% 281998 %29.html](http://www.busateo.es/busateo//Libros-inmortales3/Vargas%20Llosa,Mario-El%20Sobreviviente/ Mario% 20Vargas%20Llosa% 20-%20El%20 Sobreviviente%20% 281998 %29.html)

*ciudad en guerra. Notas sobre György Konrád- y comenta la novela El constructor de la Ciudad. Fuentes ve mucha semejanza entre el destino histórico de los dos países, México y Hungría, y menciona que „los conflictos entre iglesia y estado, el pluralismo y el monismo político, la estructura vertical u horizontal de la autoridad, el dogmatismo y un lenguaje unitario, hegemónico, eran cosas que, sencillamente, no existían en los EE.UU. mientras que eran temas candentes en Hungría y México”.*²⁵

Esta larga lista de nombres, obras, ediciones y eventos mencionados en este ensayo son sólo la punta de iceberg del tema y muestran claramente la riqueza que encierra este material y el que merecería la atención distinguida tanto de los hispanistas húngaros como de aquellas personas de los literatos hispanoamericanos que tienen interés por la literatura húngara.

Bibliografía

ASTURIAS, Miguel Ángel - NERUDA Pablo: *Megkóstoltuk Magyarországot*. Corvina, Budapest, 1968.

BUENO, Salvador: *Cinco siglos de relaciones entre Hungría y América Latina*. Corvina, Budapest, 1977.

HEINE, Enrique y ADY Endre: *Poesías* (trad. al castellano por Laslo Pablo y trad. al tagalog por Guillermo y Santiago-Cuino). Manila, 1935.

LASLO Pablo: *Cultura y poesía húngara*. Imp. Molleda, México, 1964.

PETŐFI Sándor: *Libertad, amor* (sel. intr. y notas de Mátyás Horányi, traducción de Alejandro Romualdo). Corvina, Budapest, 1973.

PETŐFI Sándor: *Poemas* (intr. Salvador Bueno, selección Andrés Simor). La Habana, 1973.

Poemas de Petőfi Sándor (trad. Telegdy Roth Lajos). Impr. El Salvador, México, 1973.

ROSTI Pál: *Memorias de un viaje por América*. Caracas, 1968.

ROSTI Pál: *Úti emlékezetek Amerikából*. Heckenast, Pest, 1861.

VÁ CZ Elemér: *Hungarica: a buenos airesi Biblioteka Nacional magyar katalógusa*. Mindszenty Akadémia, Buenos Aires, 1968.

VAJAY Szabolcs (red.): *Argentin dekameron: szemelvények/Antología de la literatura argentina*. Buenos Aires, Délamerikai Magyarság, 1952.

VV.AA: *Cuentos húngaros* (sel. y prólogo de Salvador Bueno). La Habana, 1976.

VV.AA: *Hungría en sus cuentos del siglo XX* (red. Salvador Bueno, István Kerékgyártó). Budapest, Corvina, 1972.

VV.AA: *Selección de las joyas de la poesía hispanoamericana* (redacción y selección de textos por Lajos Pinczinger). Buenos Aires, Imprenta Danubio, 1955.

VV.AA: *Poesías/Endre Ady, Miguel Babits, Enrique Heine* (trad. por Pablo Laslo). La Habana, 1928.

WASS Samu: *Kilencz év egy száműzött életéből. Száraz és tengeri utazások nyugoton*. Pest, 1861-62.

²⁵ <http://www.nexos.com.mx/?P=leerarticulo&Article=267819>

Andrea Kökény

Green Flag over Texas – The First Republic

In 2010 we commemorated the bicentennial of the beginning of the Latin American independence movements, which offered an opportunity for reflections. Understandably, Spain and her American colonies were in the center of attention, although there were some references to the Colossus of the North in connection with the first wave of the revolutions, and more significantly in connection with Cuba and the Spanish-American War of 1898.

Most of the analyses focused on the centers of the revolts that in many cases became the capitals of the newly independent republics. It is important to point out, however, that there were considerable activities in the borderland regions as well. That is the reason why I chose the establishment of the First Republic of Texas as a topic for the conference.

My presentation was not only dedicated to the memory of Tibor Wittman, but also to one of his students who was my honored teacher, György Kukovecz.

Texas belonged to six different states during its history. In 1519, Alonzo de Pineda was commissioned to explore the Gulf coast from Florida to Vera Cruz and established Spanish claim to the region that included the lands later known as Texas. The French explorer, René-Robert Cavalier, Sieur de La Salle landed on the Texas coast in 1685 and claimed the territory for France. He established Fort Saint Louis near the bay, but without enough personnel and supplies, the French had to abandon it and thus Spain regained its claim. Starting in 1690, and then again in 1721, the most important aim of the Spanish crown was to establish missions that were to convert the Native population to Catholicism as well as to integrate them into the Spanish colonial administrative system. During the course of the 18th century three missionary centers were organized in Spanish Texas between the Nueces and the Red River: San Antonio, Goliad, and Nacogdoches.¹

After 1790 the missions started to decline and had to be secularized. At the turn of the 18th and 19th century Spain made a great effort to populate the region with settlers from the south and the north, as well as from Europe. That was the period when Anglo American immigration also began.²

When Bourbon rule was questioned in Spain as a consequence of

¹ MEINIG (1969): 23-24. CAMPA (1979): 157, 167, 169. WEBER (1992): 1-3, 34-35, 148-158, 186-191.

² CONNOR (1971): 172-173. WEBER (1992): 271-275.

Bonaparte Napoleon's expansionist plans and the mother country could pay little attention to her colonies, they made use of the situation and broke away. Mexico became independent in 1821 with Texas as part of it.³ Then, as more and more Anglo Americans arrived in the area, the province declared its independence in 1836. The Texas Republic existed till 1845, when it was annexed to the United States as the 28th state.⁴ Even though during the Civil War it seceded, Texas re-entered the Union and has been part of it again since 1870.

In addition to the six flags, three other banners have flown over Texas as a result of different filibustering expeditions and secessionist movements. All of them were flags of revolution. Out of the three, in this paper I would like to concentrate on the first one and discuss the establishment of the First Republic of Texas in 1813. My aim is to outline the social and political developments in the region and to present the reasons for the outbreak of the rebellion. My study focuses on the role José Bernardo Gutiérrez de Lara played in organizing the revolt, trying to gain the support of the United States of America, and making an attempt to end Spanish rule in Texas. My paper is based on the analysis of primary sources, among them (the) Gutiérrez's Diary and different documents related to the revolt. I also intend to examine, assess, and present the results of American historiography.

When the Seven Years' War ended in 1763 and Spain acquired the western tributaries of the Mississippi River (Louisiana) from France, Texas had been transformed from a frontier to an interior province. The situation changed in 1800 when the territory returned under French control, and even more significantly when the United States purchased the Louisiana Territory from Napoleon in 1803. At that point Texas became part of the buffer zone between New Spain and the expanding United States of America, but its status was debated by both countries. The American government treated the region as part of the Louisiana Purchase, while the Spanish were not willing to give it up.⁵

Finally, a compromise was reached in 1806, which left the territory along the Sabine River temporarily outside the jurisdiction of either country. Before the compromise both sides were gathering troops near the disputed area. In order to prevent clashes, American General James Wilkinson and Spanish Lieutenant Colonel Simón de Herrera, the two military commanders in the region, signed an agreement on November 4, 1806, declaring the disputed territory Neutral Ground, until the boundary could be formally established by their respective governments.⁶ The agreement was not a treaty and was not ratified by either

³ WITTMAN (1971): 231-232. WEBER (1982): 9.

⁴ KÖKÉNY Andrea: *Angol-amerikaiak Texasban, 1821-1845*, Doktori értekezés, Szeged, 2007.

⁵ WEBER (1992): 291-296. MEINIG (1993): 58-60. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 228.

⁶ „*The Neutral Ground Agreement*,” in WALLACE and VIGNESS (1963): 37-38.

government. Still, it was largely respected. A demilitarized zone was created and thus peace was preserved. However, as it could be expected, this no man's land soon filled with a wide range of fortune seekers, deserters, political refugees, thieves, fugitive slaves, and smugglers – people who were neither welcome in Texas, nor in Louisiana.⁷

Following the Neutral Ground Agreement, Texas received its own resident governor, the intelligent and vigorous Manuel de Salcedo. He had travelled to Texas by way of the United States. He arrived in November, 1808 and assumed his post. He decided to take an inspection tour to survey the province. He delivered his report almost a year later and found that there were only 353 veteran soldiers in Texas and the population was just 3,122.⁸

All this meant that Spanish attempts to populate the borderland region had been futile. To worsen the situation, in the meantime, news of the Napoleonic Wars reached New Spain. When the reports of Charles IV's retirement, the capture and imprisonment of Ferdinand VII, and the outbreak of war on the Iberian Peninsula reached New Spain in the summer of 1808, they added to the uncertainty and then produced a flurry of activity there.⁹

After Father Miguel Hidalgo started his revolt against Spanish rule on September 16, 1810, its news spread to the frontier region as well. On the night of January 21, 1811 Juan Bautista de las Casas, a retired militia captain from Nuevo Santander, organized an attack against royalists in San Antonio de Béxar.¹⁰ With a group of revolutionaries they captured Governor Manuel de Salcedo, Simón de Herrera, the governor of Nuevo León, and twelve officers, and sent them to Monclova. Las Casas proclaimed himself to be the interim governor. His (absolute) rule, however, only lasted for thirty-nine days. On March 2, 1811 Juan Manuel Zambrano and other counter-revolutionaries occupied his residence and arrested him and his adherents.¹¹ Governor Manuel de Salcedo, Simón de Herrera, and the officers were released. Less than three weeks later Father Hidalgo and his followers suffered huge losses in a battle near Guadalajara. They were fleeing towards Texas, when they were ambushed and captured near (at) the Wells of Baján on March 21, 1811.¹²

It was Governor Manuel de Salcedo who conducted their trial in Chihuahua. On July 31 Hidalgo was executed before a firing squad. As a lesson to would-be revolutionaries in Texas, a month later Las Casas was tried by royalists in Monclova. He was found guilty of high treason, and

⁷ WEBER (1992): 295. FEHRENBACH (120): CHIPMAN and JOSEPH (1999): 230-231.

⁸ FEHRENBACH (1968): 120. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 231. MCDONALD (2010): 20.

⁹ FEHRENBACH (1968): 121. WITTMAN (1971): 210-211. WEBER (1992): 296-297. ANDERLE (1998): 77-78.

¹⁰ MILLIGAN (1975): 11. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 233. Mcdonald (2010): 21.

¹¹ MILLIGAN (1975): 14. DE LA TEJA (2010): 31. MCDONALD (2010): 22-23.

¹² WITTMAN (1975): 214-215. MILLIGAN (1975): 17. WEBER (1982): 9. ANDERLE (1998): 79.

was shot in the back. His head was cut off, placed on a pole and displayed in the military plaza of San Antonio.¹³

The trial and execution of Las Casas, however, did not suppress revolutionary sentiments in the Northern provinces and leadership was taken over by José Bernardo Maximiliano Gutiérrez de Lara. He was a native of Revilla (now Ciudad Guerrero), a small town on the southern bank of the Rio Grande in the frontier province of Nuevo Santander. His family had been among the founders of the town in 1750, and soon gained fortune and respect. Bernardo Gutiérrez de Lara was born on August 20, 1774. He received some education and at the age of twenty-four married a widowed cousin who bore him five sons and a daughter. By the time the war of independence broke out, he had established himself in Revilla as a landowner, blacksmith, and storekeeper.¹⁴

In a report presented to „*the Sovereign National Congress of Mexico*” on August 1, 1815, he explained how he joined the opposition against Spanish rule. According to his account, he and his brother, Father José Antonio played an important role in gaining recruits for the anti-royalist army by spreading propaganda and appeals, and persuading many to join the revolutionary cause in Nuevo Santander, Coahuila, and Nuevo León. As a result, most of northern New Spain, from San Luis Potosí to Monterrey, was soon controlled by the rebels.¹⁵

Tibor Wittman summarized the results of this phase of the revolution with the following statement: „*Guerilla units were organized all over Northern Mexico, most of them led by village priests. [...] As a result, Spanish rule virtually ceased to exist in the northern part of the country.*”¹⁶

Father José Antonio’s next commission was to seek supporters in towns along the lower Rio Grande: in Revilla, Laredo, Mier, Camargo, and Reynosa. His efforts were successful, and thus the impetus for revolution soon spread across the river, to Texas. In a way, the Las Casas revolt was a product of these events.

When Las Casas and his adherents were executed and royalist control was restored in Texas, it was Bernardo Gutiérrez de Lara who undertook the leadership of the revolutionary forces. He was authorized to seek assistance in the United States. In fact, the first attempt to send a revolutionary envoy to the U.S. was made during the Las Casas revolt, when Ignacio Aldema was authorized to travel to the North and solicit aid. He hoped to recruit American volunteers as well as to acquire arms. His

¹³ MILLIGAN (1975): 18. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 233-234. MCDONALD (2010): 24.

¹⁴ WEST (1928): 55-56. MILLIGAN (1975): 4. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 233. NARRETT (2002): 198.

¹⁵ MILLIGAN (1975): 7. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 235.

¹⁶ WITTMAN (1971): 215.

plan, however, was aborted when he and his companion, Father Salazar were arrested by counter-revolutionaries.¹⁷

Gutiérrez, realizing the importance of American support, offered his services and volunteered to go on a mission to the United States himself. The leading revolutionary officers held a secret council and Gutiérrez was appointed plenipotentiary of the government to be formed at the Rio Grande Garrison. He received credentials in the name of the government-to-be.¹⁸

After the execution of Las Casas, he was afraid of betrayal. So, first he hid in his house in Revilla „like a miserable mole under the leaves, expecting death if I was discovered, but life, if things took on a more favorable aspect.”¹⁹ He also hid another rebel, Captain José Menchaca, a former Spanish officer, who was fleeing Governor Salcedo. At Gutiérrez’s expense they gathered and outfitted twelve men with guns and supplies and set out on a journey across royalist-controlled Texas to the United States.²⁰

They successfully crossed the land of different Indian tribes and reached American soil at Natchitoches, which was part of the Louisiana Territory. While they were crossing the Neutral Ground strip, however, they were attacked by about fifty royalists on September 18, 1811. In Gutiérrez’s words, they lost „everything we carried, and most important of all, the papers and dispatches which proved my commission in a positive manner.”²¹ Because of this incident, they had to wait in Louisiana for a month before travelling on to Washington D.C. At that point, Gutiérrez and Menchaca decided to separate. Menchaca was to ride back to Texas, take command of the volunteers thought to be waiting there, while Gutiérrez was to continue to the United States capital. Menchaca was supposed to establish a provisional government and to send Gutiérrez the necessary credentials and money to buy arms.²²

Gutiérrez was in fact in a rather ambiguous position when he set out for the American capital. He did not have proper credentials, which raised fundamental issues of political legitimacy. What government did he represent? What powers did he have to act on its behalf? It is certain that he wanted to return to his native country with aid from the United States. His mission, however, was open-ended and in reality it was bound to be shaped by circumstances beyond his immediate control. He was allied with the republicans, but what exactly Mexican republicanism meant was not that definite. I agree with David Narrett’s argument that Mexican „republicanism broadly implied a national government devoted to the public good, but it did not yet

¹⁷ WEST (1928): 57. NARRETT (2002): 200.

¹⁸ WEST (1928): 57-58. MILLIGAN (1975): 16.

¹⁹ Quoted in CHIPMAN and JOSEPH (1999): 235.

²⁰ WEST (1928): 58. MILLIGAN (1975): 17-18.

²¹ WEST (1928): 58. also quoted in CHIPMAN and JOSEPH (1999): 235.

²² MILLIGAN (1975): 20. STAGG (2002): 458-459.

mean [in the phase of the revolution] the open repudiation of monarchy.”²³

Gutiérrez took only one travelling companion, a servant boy, and two hundred pesos. Before leaving Natchitoches on September 27, 1811, he wrote a letter to the American Secretary of War, William Eustis explaining his mission. In the name of humanity he asked for protection by the American government and in the name of freedom, aid in man, money, and arms. If they were provided help(ed), he argued, they would incite a military rebellion against Spanish rule in Texas and if it succeeded, they would open a commercial route and export Mexican silver and other goods to North America.²⁴ It is telling of his position at that point that in the letter Gutiérrez presented himself as both a lieutenant colonel of the „Kingdom of Mexico” (*el Reyno de México*), and an emissary of „Our republic” (*Nuestra república*).²⁵

Although he was in a position of representing a would-be government, American sympathizers of the Mexican cause in Louisiana had written for him letters of introduction to some government officials along the way and they had also provided him with a new set of credentials. He was provided with more letters of recommendation to different members of Congress, the Speaker of the House, and the President by officials he met along the way.²⁶

Gutiérrez and his servant travelled overland and suffered a lot from cold and exposure before arriving in the American capital on December 11, 1811. Gutiérrez recorded their experiences, the hardships and the adventures of their trip in a diary. He recounted his observations along the journey from some point in Tennessee to Washington D.C. He gave an account of his reception in the capital and his opinion about the different institutions he visited there and in Philadelphia and the different people he met. He also told about his return trip to Louisiana.²⁷

In Washington D.C. he had a favorable reception from the American officials in both the Departments of War and State. He consulted with Secretary of State(,) William Eustis and Secretary of State James Monroe, and he also had the opportunity to meet President James Madison. During the negotiations, John Graham, Chief Clerk of the State Department, and former minister to Madrid, helped him as interpreter and intermediary. To Gutiérrez’s disappointment, however, as „*the first unofficial representative from the Mexican people to the United States,*” he could only receive unofficial support from the American government.²⁸

²³ NARRETT (2002): 201.

²⁴ MANNING III. (1925): 1593.

²⁵ *ibid*, NARRETT (2002): 202.

²⁶ Diary, 65-66. 68. CASTAÑEDA, VI. (1950): 59.

²⁷ Diary of José Bernardo GUTIÉRREZ de LARA, 1811-1812, I, transl. from the original Spanish and edited by West, Elizabeth HOWARD. *The American Historical Review*, Vol. 34, N° I, October, 1928. 55-77.

²⁸ Diary, 73. MILLIGAN (1975): 29-30. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 236. NARRETT (2002): 204.

He was pleased by his hosts' sympathy with the Mexican cause, but was astonished by their assertion that the Louisiana Purchase established American rights to lands as far south as the Rio Grande. I agree with David Narrett's argument, however, that even though the United States did claim Texas as part of the Louisiana territory, the Madison administration had not yet planned to incorporate the region into the Union.²⁹ The American government had a good reason to refrain from action and a more imminent issue to be concerned about and concentrate on. When making use of the uncertain situation and political vacuum caused by the effects of the Napoleonic Wars(,) East Florida broke away from Spain in 1810 and the inhabitants proclaimed their wish to belong to the United States, the American government could not remain impartial. In 1812 it was much more important for them to secure East Florida than to involve the American army in an armed conflict over Texas. It was even more understandable if we keep in mind that the outbreak of a British-American war was threatening as a consequence of growing tensions during the Napoleonic Wars. The American government could not provide direct assistance to the Mexican revolutionaries without risking a war with Spain.

Bernardo Gutiérrez de Lara could not really accept the hesitation of his American hosts, and after one exchange of arguments he exclaimed in his diary: „*Maria Santísima, help me and rescue me from these men!*”³⁰

As it could be expected, Spanish agents in Washington and Philadelphia soon learned about Gutiérrez's activities. On January 1, 1812, Luis de Onís, Spanish minister to the United States wrote a letter to the viceroy of New Spain and reported on the „*various secret discussions*” between Gutiérrez and different members of the American government. He also warned the Spanish authorities that the Mexican revolutionary would soon depart for Natchitoches.³¹

There was an urgent need for Gutiérrez's return to Texas, especially because he learned that his original travelling companion, José Menchaca had given up the mission he left for after their separation in Louisiana. The American volunteers he commanded failed in their attempt to take Nacogdoches. When they ran into a superior Spanish force, Menchaca betrayed them and decided to join the royalists. The Americans had no choice but to flee back to Louisiana.³² Under these circumstances the best Gutié(e)rrez could do was to prepare for his return trip to Texas.

Even though the American government officials were cautious in their treatment of Gutiérrez, they decided to provide him with a letter of introduction to William C. C. Clairborne, Governor of the Louisiana

²⁹ NARRETT (2002): 204.

³⁰ Diary, 73.

³¹ CHIPMAN and JOSEPH (1999): 236.

³² Diary, 71. MILLIGAN (1975): 30.

Territory. John Graham also lent him 200 pesos for his expenses along the way.³³ Secretary of State(,) James Monroe explicitly told him that it was „expedient” for him „to go back to [his] country to fetch the documents necessary to undertake the purchase of arms, and to report the friendly disposition of this country to favor the Republic of Mexico.”³⁴

Gutiérrez sailed out of Philadelphia on January 12, 1812 and arrived in New Orleans on March 23.³⁵ William Clairborne introduced him to William Shaler, a special agent for the United States whose assignment was to monitor his activities and accompany him to Natchitoches.³⁶ They reached their destination at the end of April, and Gutiérrez immediately started preparations for an invasion of Texas. Many volunteers joined him, among them Augustus William Magee, a West Point graduate and former artillery officer of the U.S. Army.³⁷

Shaler’s support enticed other Americans to serve the Mexican cause.³⁸ The involvement of the Americans in the Gutiérrez-Magee expedition indicated the not-so-unofficial goals of the United States in Texas.³⁹ In the eyes of the Anglo-American volunteers, however, Shaler represented their government’s approval of an armed expedition to Texas. Operating under the name of the „Republican Army of the North” (*Ejército del Norte*), Gutiérrez and Magee crossed the Sabine River on August 8, 1812.⁴⁰ Gutiérrez was in nominal command, but Magee in actual control, especially, because almost all of the officers – e.g. Samuel Kemper, Henry Perry, James Gaines, Thomas Lockett, and Reuben Ross – were American. Even though most Anglo Americans had joined the expedition “for reason of land, loot, and adventure,” the primary aim of Gutiérrez was to bring Texas into the fold of Mexican revolutionaries, whose leader by then had been José María Morelos y Pavón.⁴¹

On October 5, 1812 William Shaler reported to James Monroe: „[this] volunteer expedition from the most insignificant beginning is growing into an irresistible torrent that will Sweep the crazy remains of Spanish Government from the Internal Provinces, and open Mexico to the political influence of the U.S. and to the talents and enterprize [sic] of our citizens.”⁴²

In the beginning, Shaler’s optimism seemed to be well founded. The republicans met no opposition in Nacogdoches even though the Spanish

³³ Diary, 77. MILLIGAN (1975): 37.

³⁴ Diary, 73.

³⁵ CHIPMAN and JOSEPH (1999): 236. STAGG (2002): 456.

³⁶ NARRETT (2002): 206.

³⁷ Volunteers were offered forty dollars a month and one *league* (4,428 acres) of to-be-captured land in Texas. FEHRENBACH (1968): 122-123. MILLIGAN (1975): 60-61.

³⁸ STAGG (2002): 462-463.

³⁹ CHIPMAN and JOSEPH (1999): 236.

⁴⁰ MILLIGAN (1975): 54. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 236.

⁴¹ FEHRENBACH (1968): 123. WITTMAN (1971): 229-230. ANDERLE (1998): 79. NARRETT (2002): 208-209.

⁴² Quoted in CHIPMAN and JOSEPH (1999): 236-237. STAGG (2002): 471.

commander, Manuel Zambrano published an appeal for volunteers to help defend the town. No Tejano responded. Then the city officials surrendered the town peacefully.⁴³

By then the rebellious army had swelled to about three hundred from the original one hundred and fifty, so in the middle of September Gutiérrez decided to move inland. They approached La Bahía. When the poorly defended presidio's soldiers fled, the Republican Army easily captured it and seized two or three cannon. Three days later, however, a royalist army under Manuel de Salcedo and Simón de Herrera arrived at the fort and put it under siege, which lasted for four months.

During the long siege, Gutiérrez momentarily wavered in his commitment to make Texas a part of independent Mexico. It was difficult to keep up the morale of his troops. The prospect of a continued siege, shortage of food, and scarcity of information caused despair and desertions.⁴⁴ Under the circumstances he wrote William Shaler and offered the province to the United States in return for military aid and protection from Spanish vengeance. He expressed his great desire in „*the Union of the two Americas.*” He explained that the people living in Texas between Nacogdoches and La Bahía expected him to establish a government and a constitution for them. His argument implied the establishment of some kind of joint Mexican-American administration over East Texas. His offer, however, was never seriously considered, especially because at the end of the repeated clashes under the fort, the republicans, who in the meantime managed to recruit Lipan Apache and Tonkawa allies with the help of Indian agents, managed to force the royalists to withdraw.⁴⁵

By the end of the four-month siege, significant changes had taken place in the republican camp. In February, 1813 William Magee died. It is still debated whether he committed suicide, died of a disease, or was murdered. What is certain is that after Magee's death, Samuel Kemper, his second in command assumed the rank of colonel and took command of the American volunteers. Gutiérrez became the commander-in-chief of the Republican Army.⁴⁶

On February 19, 1813, Governor Salcedo and Simón de Herrera lifted the fruitless siege. Two days later the republicans marched on Béxar. To defend the capital, Herrera made a stand at Salado Creek, about eight miles southeast of San Antonio. But in the ensuing battle, a combination of about eight hundred Anglo Americans, one hundred and eighty Mexicans, and more than three hundred Indian auxiliaries defeated the royalists in less than twenty minutes. Herrera suffered three hundred and thirty killed and sixty captured, while the republicans had only six killed and twenty-six

⁴³ MILLIGAN (1975): 63. 66.

⁴⁴ MILLIGAN (1975): 68-69.

⁴⁵ CHIPMAN and JOSEPH (1999): 237. NARRETT (2002): 211-212.

⁴⁶ MILLIGAN (1975): 70. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 245. NARRETT (2002): 212.

wounded. They also seized cannon, arms, and supplies.⁴⁷

The next step was to prepare for the siege of San Antonio de Béxar. Several hundred people decided to join the insurgents thus leaving Salcedo and Herrera no choice but to surrender. The two officials wanted some guarantees and asked for conditional surrender including respect for the lives and property of noncombatants and protection of church property. In the reply, however, written by Bernardo Gutiérrez de Lara, „*Commander in Chief of the Mexican Army of the North*” and Samuel Kemper, „*Commander of the American volunteers*” Salcedo and Herrera were warned that only unconditional surrender could save the life of the inhabitants and prevent the capture of the capital by force. They assured them though that the laws of warfare concerning the treatment of the vanquished would be respected.

On April 2, 1813, the governor and town council of Béxar surrendered the town to the republicans. The insurgents celebrated their victory by raising the green flag of the first Republic of Texas over the military plaza of San Antonio.⁴⁸

Most probably, the Republican Army of the North adopted the emerald green flag because quite a few of the American volunteers had an Irish background. William Magee himself was of Irish descent, as well as Henry Perry, the quartermaster, Samuel Davenport, an Irishman originally in the service of Spain as an Indian agent, and Reuben Ross. Other prominent members of the force with Celtic names were, for example, William McLane, Daniel McClean, John McClanahan, and John McFarland.⁴⁹

Manuel de Salcedo and Simón de Herrera had to prepare for the worst. They surrendered unconditionally, and the people of the town demanded vengeance. On the following day, a hasty trial was held, which found Salcedo, Herrera, and fifteen of their officers guilty of authorizing flagrant and punishable actions against insurrectionists in Béxar. They were sentenced to death.⁵⁰

Some historians argued that Gutiérrez may have tried to spare their lives by granting them pardon, but this assertion has never been proved. It is more probable that officers of the American voluntary units protested against the impending executions and suggested instead that the prisoners should be taken to confinement to American soil in New Orleans. It appeared that Gutiérrez and his principal associates were ready for a compromise, and thus the seventeen prisoners left Béxar on the night of April 3. The captives, with hands tied behind their backs, were in the company of sixty Mexican soldiers, commanded by the rebel captain, Antonio Delgado, whose father Salcedo had

⁴⁷ MILLIGAN (1975): 73-74. DE LA TEJA (2010): 32.

⁴⁸ CHIPMAN and JOSEPH (1999): 238. NARRETT (2002): 214.

⁴⁹ MILLIGAN (1975): 61.

⁵⁰ MILLIGAN (1975): 84.

ordered executed some time before. A few miles outside of Béxar, at Salado Creek, the defenseless Spaniards were stopped, unhorsed, and stabbed to death with great cruelty. Their humiliated bodies were left where they fell and denied decent burial.⁵¹

With the capture of San Antonio, the rebels could decide about the fate of Texas. On April 6, 1812 Gutiérrez proclaimed independence.⁵²

„We, the people of the province of Texas, calling on the Supreme Judge of the Universe to witness the rectitude of our intentions, declare, that the ties which held us under the domination of Spain and Europe, are forever dissolved; that we possess the right to establish a government for ourselves; that in future all legitimate authority shall emanate from the people to whom alone it rightfully belongs, and that henceforth all allegiance or subjection to any foreign power whatsoever, is entirely renounced.”⁵³

The rhetoric reflected the spirit of enlightenment and the argument used in the American Declaration of Independence in 1776. Also taking its structure as a model, Gutiérrez then listed the abuses of the Spanish government and the grievances suffered in the province. He asserted that the United States had declared its independence from Great Britain with far less cause than the people of Texas and Mexico.

Gutiérrez gave credit to the Americans for their support of the revolution. He set the United States as an example for achieving and maintaining independence and proving that *„such a separation may be attended with national and individual prosperity.”⁵⁴*

Following the declaration of independence, Gutiérrez established a provisional government to rule Texas until the completion of a state constitution. He called on the citizens of San Antonio to nominate prominent persons from the town who could form a government. He received a list of twelve nominees and selected a provisional junta of six members, whose primary responsibility was to assist Gutiérrez in drafting the constitution. He chose the title of *„His Excellency the Governor of the State of Texas, President Protector of the Provisional Government of the State of Texas, General-in-Chief of the Republican State of New Spain.”⁵⁵*

The draft of the constitution was approved by the junta on April 17, 1813. The first article revealed the most important aim of the revolutionaries

⁵¹ FEHRENBACH (1968): 124. MILLIGAN (1975): 87. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 238. NARRETT (2002): 212. Based on a firsthand account, José Antonio Navarro gave a vivid description of the case in his narrative: *„They dismounted from their horses, with no other arms than the dull knives that each of those monsters carried on their belts. After heaping offensive words and insulting epithets upon the prisoners, they cut their throats. With inhuman irony, some of the assassins sharpened their knives on the soles of their shoes in the presence of their defenseless victims.”* MCDONALD (2010): 25-26.

⁵² *„Texas’ First Declaration of Independence,”* in WALLACE and VIGNESS (1963): 39-40.

⁵³ WALLACE and VIGNESS (1963): 39.

⁵⁴ WALLACE and VIGNESS (1963): 40.

⁵⁵ MILLIGAN (1975): 77-78. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 239.

when it proclaimed that „*the province of Texas shall henceforth be known only as the State of Texas, forming part of the Mexican Republic to which it remains inviolably joined.*”⁵⁶

This statement could easily alienate the American supporters of the Mexican cause. The framers of the constitution, however, decided to award the American volunteers who had joined the Gutiérrez-Magee expedition. Those who had served for a minimum of six months were entitled to one square league of land (4,428 acres). Gutiérrez sent a draft of the constitution, completed on April 17, 1813, to his American friends, Shaler and Clairborne.⁵⁷

It is important to point out that even though Gutiérrez and the junta advocated the establishment of a Mexican republic, they could not get too far away from the political traditions of the Spanish era. The president-protector and his advisory council had a strict control over every issue of state, military, and foreign affairs. Magistrates were to be elected to future Mexican congresses and delegates were to be sent to foreign nations,⁵⁸ but decision making was concentrated in Gutiérrez’s hands. According to Article 5 „*he shall be intrusted with the defense of the Country, foreign relations, execution of the laws, and preservation of order.*”⁵⁹ I agree with David Narrett’s argument though that Gutiérrez probably treated the junta as a provisional state government subject to national authority.⁶⁰ In addition, there was a special division of power between the governor and the council. The junta was to maintain close relations with neighboring states(,) as well as with „*the Interior of the Mexican Republic.*” It was to exercise lawful power until a general Congress of the Mexican Republic made other arrangements. The junta also had the authority to choose the governor and had the right to dismiss its nominees for office, including the governor.⁶¹ According to Article 5, the governor could „*undertake no campaign personally without having received the order of the Junta.*”⁶² And according to Article 10, „*each town in the State will be governed by a military officer named by the Governor, [but] this officer will be required to follow whatever rules are deemed necessary by the Junta.*”⁶³ This system can be considered as a significant shift from the old colonial order, in which governors of Texas served at the Crown’s pleasure.

Texas’ first constitution attempted to consolidate power on a local level. It also reflected the most important aim of the revolutionary leaders: to bring Texas into the Mexican Republic after the successful revolt.

⁵⁶ „*The Constitution of the State of Texas,*” in WALLACE and VIGNESS (1963): 40-41.

⁵⁷ CHIPMAN and JOSEPH (1999): 239.

⁵⁸ Article 18

⁵⁹ Article 5.

⁶⁰ NARRETT (2002): 217.

⁶¹ Article 12, „*The Constitution of the State of Texas,*” in WALLACE and VIGNESS (1963): 41.

⁶² Article 5, „*The Constitution of the State of Texas,*” in WALLACE and VIGNESS (1963): 40.

⁶³ Article 10, „*The Constitution of the State of Texas,*” in WALLACE and VIGNESS (1963): 40.

As it is often the case, however, victory also brought about debates, dissension, and the formulation of factions within the republican camp.

The Gutiérrez-Magee expedition and one of its most dramatic episodes, the killings at Salado Creek provoked fierce debates among contemporaries as well as historians who tried to interpret the events and the role Bernardo Gutiérrez de Lara played in them. During the mid-nineteenth century, American historians portrayed him as a villain. He was depicted as an opportunist, who put his own interests forward and damaged the republican cause through giving his consent to the killings at Salado Creek.⁶⁴ In the eyes of Mexican authors he was a patriot, who was betrayed by his former allies. In the first half of the twentieth century, American scholars acknowledged his patriotism, but criticized him for not being able to establish a liberal political order in Texas.⁶⁵ With the rise of New Western History in the 1960s and 1970s, a less critical and more complex interpretation was formulated.⁶⁶ This paper also makes an attempt to re-examine the relations between Mexican revolutionaries, American government officials, and Anglo-American adventurers during the first phase of the Mexican war of independence.

The brutal murder of Manuel de Salcedo, Simón Herrera, and their officers provoked discontent among not only the American volunteers, but also the Tejano members of the Mexican republican army. In addition, it obviously evoked the aversion and counter-reaction of the royalists. Joaquín de Arredondo, the newly appointed commandant general of the Eastern Interior Provinces, recruited more than seven hundred men. He organized a powerful army, and moved to crush the rebellion in Texas.⁶⁷

Meanwhile, Gutiérrez was forced to surrender power as president-protector. The killings at Salado Creek enraged and alienated many American volunteers as well as William Shaler and William Clairborne.⁶⁸ They looked to José Alvarez de Toledo, a former Spanish officer, for support. Toledo made use of the situation that Shaler was more ready to cooperate with him than with Gutiérrez. He started to publish and distribute two different newspapers

⁶⁴ See for example, FOOTE, Henry Stuart: *Texas and the Texans; or Advance of the Anglo-Americans to the South-West; Including a History of Leading Events in Mexico, from the Conquest by Fernando Cortes to the Termination of the Texas Revolution*. Philadelphia, 1841. I, 186-188.

⁶⁵ GARRETT, Julia Kathryn: *Green Flag Over Texas: A Story of the Last Years of Spain in Texas*, Austin, 1939. 183.

⁶⁶ CASTAÑEDA, Carlos Eduardo: *Our Catholic Heritage in Texas, 1519-1936*. (7 vols. 1950. reprint, New York, 1976), vol. 6, *Transition Period, The Fight for Freedom, 1810-1836*, 45-120, De la TEJA, Jesús Frank, ed.: *Tejano Leadership in Mexican and Revolutionary Texas*. College Station, 2010. WEBER, David J.: *The Spanish Frontier in North America*. New Haven and London, 1992. CHIPMAN, Donald E. and JOSEPH, Harriett Denise: *José Bernardo Gutiérrez de Lara/Joaquín de Arredondo*. IN: *Notable Men and Women of Spanish Texas*. Austin. 1999.

⁶⁷ MEINIG (1993): 37. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 240, 242.

⁶⁸ MILLIGAN (1975): 86.

in Texas that contained allegations of Gutiérrez's incompetence and growing influence. As a consequence, more than a hundred American volunteers deserted and returned to the United States, which prompted the junta to dismiss Gutiérrez and replace him with Toledo.⁶⁹

On August 18, 1813, Toledo's troops and Arredondo's army clashed twenty miles south of San Antonio, near the Medina River. The royalist soldiers actually ambushed the republican army of Tejanos, American volunteers, Indians, and former royalists in a dense oak forest. Then, in a four-hour battle involving infantry, cavalry, and artillery, the rebel army of some 1,400 republicans was defeated. The battle of Medina was the bloodiest battle ever fought on Texas soil. Less than a hundred rebels were able to escape. Arredondo lost only fifty-five men. They received an honorable burial the next day, while the bodies of the insurgents were left to lie on the battlefield for nine years.⁷⁰

After the battle, royalist forces recaptured Texas. To escape the retaliation, hundreds of refugees crossed the Sabine River and fled to Louisiana. In San Antonio rebel property was confiscated, and in a bloody purge, Tejanos suspected of republican sentiments or collaboration with the insurgents were executed. More than three hundred men were shot, and many of the women were crowded together and had to grind corn for the Spanish soldiers and make tortillas for them. The inhabitants of Nacogdoches suffered a similar fate. The poorly provisioned troops pillaged Texas.⁷¹

The 1813 revolt was Texas' deadliest and most devastating attempt at independence. Arredondo's army left the province in ruins. Texas was virtually depopulated. While in 1803 the Hispanic population exceeded 4,000, it was less than 2,500 by the time Mexican independence was achieved in 1821.⁷²

Augustín de Iturbide acknowledged Bernardo Gutiérrez de Lara's dedication to the cause of Mexican independence, and he returned to Revilla in 1824. For two years he served as governor of Tamaulipas, and then lived in the province till his death in 1841.⁷³

The Mexican government had similar difficulties with populating the borderland region as the Spanish crown did. The irony is that Joaquín de Arredondo, as commandant general of the Eastern Interior Provinces, was among the Spanish officials who received Moses Austin's petition in January, 1821 to bring three hundred Anglo-American families to Texas. They agreed

⁶⁹ FEHRENBACH (1968): 125. MILLIGAN (1975): 95-99. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 244. MCDONALD (2010): 27.

⁷⁰ MILLIGAN (1975): 100-102. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 245. De la TEJA (2010): 150. MCDONALD (2010): 28.

⁷¹ De la TEJA (2010): 32. 197. MCDONALD (2010): 29.

⁷² WEBER (1982): 10. WEBER (1992): 299. CHIPMAN and JOSEPH (1999): 247.

⁷³ CHIPMAN and JOSEPH (1999): 247-248.

to his request and thus opened up the way for American immigration to territory. The growing presence of Americans and the incapability of the Mexican government to integrate the province economically and politically when it became more and more tied to its northeastern neighbor, finally led to the independence of Texas in 1836, and its annexation to the United States nine years later. With a brief interruption during the American Civil War, since 1845 the star spangled banner has flown over Texas.

Bibliography

- ANDERLE Á.: *Latin Amerika története*. Budapest. 1998.
- CAMPA, A. L.: *Hispanic Culture in the Southwest*, Norman. 1979.
- CASTAÑEDA, C. E.: *Our Catholic Heritage in Texas, 1519-1936*. Vol. VI. *Transition period: the fight for freedom, 1810-1836*, New York, 1950.
- CHIPMAN, D. E. and JOSEPH, H. D.: *José Bernardo Gutiérrez de Lara/Joaquín de Arredondo*. IN: *Notable Men and Women of Spanish Texas*. Austin. 1999.
- CONNOR, S. V.: *Texas. A History*. Arlington Heights. 1971.
- FEHRENBACH, T. R.: *Lone Star, A History of Texas and the Texans*. New York. 1968.
- MANNING, W. R.: *Diplomatic Correspondence of the United States Concerning the Independence of Latin-American Nations*. New York. 1925.
- MEINIG, D. W.: *Imperial Texas. An Interpretive Essay in Cultural Geography*. Austin and London. 1969.
- MEINIG, D. W.: *The Shaping of America. A Geographical Perspective on 500 Years of History*. Vol. 2, *Continental America, 1800-1867*. New Haven and London, 1993.
- MILLIGAN, J. C.: *José Bernardo Gutiérrez de Lara, Mexican Frontiersman, 1811-1841*, a Dissertation in History Submitted to the Graduate Faculty of Texas Tech University in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree of Doctor of Philosophy, 1975.
- MCDONALD, D.: *José Antonio Navarro: In Search of the American Dream in Nineteenth-Century Texas*. Austin, 2010.
- NARRETT, D. E.: *José Bernardo Gutiérrez de Lara: Caudillo of the Mexican Republic in Texas*, *Southwestern Historical Quarterly*, Vol. CVI, No. 2, October, 2002. 195-228.
- STAGG, J. C. A.: *The Madison Administration and Mexico: Reinterpreting the Gutiérrez-Magee Raid of 1812-1813*. *William and Mary Quarterly*, 3rd Series, Vol. LIX, N° 2. April, 2002, 449-480.
- DE LA TEJA, J. F., ed.: *Tejano Leadership in Mexican and Revolutionary Texas*. College Station, 2010.
- WALLACE, E. and VIGNESS, D. M. (eds.): *Documents of Texas History*, Austin, 1963.
- WEBER, D. J.: *The Spanish Frontier in North America*. New Haven and London, 1992.
- WEBER, D. J.: *The Mexican Frontier, 1821-1846, The American Southwest under Mexico*. Albuquerque, 1982.
- WITTMAN T.: *Latin-Amerika története*. Budapest. 1971.
- WEST, Elizabeth Howard: *Diary of José Bernardo Gutiérrez de Lara, 1811-1812*, I (Translated from the original Spanish). *The American Historical Review*, Vol. 34, N° I, October, 1928. 55-77.

Andrea Kökény: *Green Flag over Texas – The First Republic*

Szilágyi Ágnes Judit

A társadalom összetétele a függetlenné váló Dél-Amerikában: Argentína, Brazília, Paraguay, Uruguay¹

Abstract

This paper focuses on four Latin American countries, Argentina, Brazil, Paraguay and Uruguay, and it provides an overview of their societies in the early nineteenth-century. The aim of a comparative analysis is to touch the social conditions and to describe the greatest continuities and discontinuities between the colonial and national periods. Also examined the impact of independence of La Plata region from Spain and Portugal.

Keywords: society in late-colonial and post-independence period, Argentina, Brazil, Paraguay, Uruguay.

A Wittman Tibor életművét értékelő írások gyakran kiemelik, hogy mind a Németalföld, mind Latin-Amerika történetére vonatkozó munkáiban a politikatörténeti szempontot a gazdaság folyamataira, a szellemi jelenségekre, s a társadalom szerkezetére vonatkozó vizsgálatokkal is gazdagította.² Ezért választottam a történész-tanár életműve, személyisége emlékének szentelt konferencián előadásom témájául egy a déli Dél-Amerika társadalmaival foglalkozó, szintézis jellegű témát.

Több olyan tényezőre szeretném felhívni a figyelmet, melyek a La Plata vidék szomszédságát - az európaiak „*fehér Amerikáját*”³ - tekintve két nagy (Argentína, Brazília) és két kisebb (Paraguay és Uruguay) állam keretébe rendezik a gyarmatok lakosságát a 19. század első harmadában. (E négy függetlenné váló országnak a korai történetét nem önkényesen vizsgálom együtt, hiszen a brazil kutatók - Moniz Bandeira professzor nevezetes könyve⁴ óta - előszeretettel illesztik a témát regionális összefüggésekbe.)

¹ Az itt közölt tanulmány a *Latin-Amerika 1750-1840 - A gyarmati rendszer felbomlásától a független államok megalakulásáig* című átfogó kötet megírása során született. 2013-ban a könyv meg is jelent a L'Harmattan Kiadónál, a Károli Könyvek sorozatban. A szerző munkájához támogatást kapott a TÁMOP 4.2.1/B-09/1/KMR-2010-003 „*Európai léptékkal a tudásért, ELTE*” projekt „*Kultúrák közötti párbeszéd*” alprogramjától.

² Bővebben, SZILÁGYI Ágnes Judit: *Érdekes személyiségek, emlékezetes viták a magyar történetírásban*, Paltinus, Budapest, 2007. 143-150. és újabban ANDERLE Ádám: *Wittman Tibor a magyar történetírásban*, AETAS, 28: (1), (2013) 137-147.

³ A kifejezést Antônio CÂNDIDO használja az *Irodalom és fejletlenség* című esszéjében (ford. SCHOLZ László). IN: SCHOLZ László (szerk.): *Ariel és Kalibán - A latin-amerikai esszé klasszikusai*, Európa, Budapest, 1984. (459-474) 463.

⁴ Luiz Alberto Moniz BANDEIRA: *O expansionismo brasileiro e a formação dos Estados na Bacia do Prata: Argentina, Uruguai e Paraguai, da colonização à Guerra da Tríplice Aliança*, 3. kiadás: Revan; Brasília, Editora UnB, Rio de Janeiro, 1998. (1985).

Korszakunkban, a 18. és a 19. század fordulóján a civilizált világ ezen vidéken egymástól viszonylag független gócpontokban összpontosul, melyeket hegyek, járhatatlan erdők, végtelen puszták választanak el. A feltáratlan belső területeken az államhatárok kijelölése legalább annyira nehéz, mint az eszmei, vagyis a nemzeti keretek megteremtése. Az 1980-as évek óta –már Wittman pályájának lezárulta után – alakult ki a történeti irodalomban az az irány, mely fokozott érdeklődéssel fordult a nemzeti kohézió problematikájára, pontosabban ennek ellentéte, a fiatal államok fennhatósága alá kerülő, összetett társadalom, a rétegzett lakosság széthúzó csoportjainak, konfliktusokkal terhelt egymás mellett élése felé. Miközben a korszakkal foglalkozó szerzők egyre árnyaltabb társadalomtörténeti képet bontottak/bontanak ki a független latin-amerikai államok vonatkozásában. Lássuk most országok szerint, melyek is e bonyolult társadalomszerkezet legfontosabb összetevői.

Argentína

A 18-19. század fordulóján a La Plata vidékén két dologgal lehetett jól keresni: marha tenyésztéssel, s főként az ebből származó termékek (sózott marhahús, nyers bőr stb.) Európába irányuló kereskedelmével. Buenos Aires, ma úgy mondanánk, multikulturális társadalmában az utóbbi üzletágat a spanyol és a brit kereskedők tartották kézben.⁵ Helyzeti előnyüket (európai kapcsolatrendszerüket és mentességüket a helyi adók, így a háború terhei alól, valamint nagyobb tőkeerejüket) kreol versenytársaik nem tudták ellensúlyozni.

A kreol (*ciollo*), sajátos társadalmi kategóriaként Latin-Amerikáról alkotott fogalmaink között úgy rögzült, mint, ami általánosságban jelöl minden Amerikában született fehér alattvalót. Róluk pedig azt tartottuk, hogy a függetlenség motorjai voltak Dél-Amerika szerte. Ez a megállapítás azonban az utókor terméke, csak az 1870-es évektől vetült vissza a jó fél évszázaddal korábbi viszonyokra. (Ehhez hasonlóan, az egységes argentin nemzet képzete az 1940-es évektől kezdi végleg elmosni a száz évvel korábbi társadalom horizontális és vertikális különbségeit).

Korszakunkban a helyi elit a távolsági kereskedelmet nagyrészt az európaiakra hagyta, tőkét inkább földvásárlásba fektette, marhatenyésztő nagybirtoka exportra termelt. Buenos Aires provinciában ezeknek a gazdaságoknak a fénykora az 1820-50-es években volt. A használatba vont terület kiterjesztése az indián földek rovására történt, és nemcsak a magántulajdon, hanem döntően az állam javára. A La Plata-i Egyesült Tartományok, a későbbi Argentína első elnöke, Bernardino Rivadavia (1780-

⁵ Vö. John LYNCH: *The Spanish-American Revolutions, 1808-1826*, W.W. Norton & Company, New York, 1973. 79-87.

1845, elnök 1826-27-ben) elképzelését tükrözte az örök-haszonbérletre vonatkozó törvény (*ley de enfiteusis*), melynek elvei 1822-től Buenos Aires tartományban, majd az alkotmányozó gyűlésen történt 1826-os⁶ elfogadásától kezdve a többi provinciában is érvényesültek. Az állam nevében elfoglalt földek tíz évre rögzített feltételekkel, és a jogviszony megújíthatósága mellett kerültek bérbe adásra. Ez a kincstár számára fontos bevételi forrást jelentett a függetlenségi háború költségeinek fedezéséhez. A rendszer bár magában hordozta a korszak legégetőbb problémájának, a földkérdés megoldásának lehetőségét is, ám végrehajtása során mégsem a kistermelői réteg erősödött meg, hanem a nagybirtok további akkumulációja következett be. John Lynch szerint 1824 és 1827 között a magánhasználatba került, nagy földadományok - összterülete 6,5 millió acre (kb. 26 ezer km²) - mindössze 112 személy illetve vállalkozás között oszlott meg, ebből tíz volt olyan, mely több, mint 130 ezer acre (kb. 526 km²) nagyságú földet kapott. Az 1830-as években újabb, mintegy 21 millió acre (kb. 85 ezer km²) közföldet osztottak ki hosszú távra, 500 magán használó számára. Ez az időszak döntő jelentőségű volt a latifundiumok kialakulása szempontjából.⁷ A külföldi kereskedelmi konkurencia és a kedvező kormánypolitika következtében az argentin befektetők tehát egyre inkább a földszerzés felé fordultak. A korábban nem túl széles nagybirtokos réteg kibővült, csatlakoztak hozzá a tehetős Buenos Aires-i polgárok (politikusok, katonák), akik szintén nagy koncessziókhöz jutottak. Ez az új birtokos réteg lett a függetlenség időszakának társadalmi elitje. A fiatal argentin állam ugyanakkor - Rivadavia eredeti elképzeléseitől eltérően - nem vált elég erőssé ahhoz, hogy a klientúráját, nagyhatalmú földesurait stabilan a központi hatalom alá rendelje. Ráadásul, gazdasági és politikai ereje mellett az állattenyésztő nagybirtokos (*estanciero*) a helyi katonai hatalmat is birtokolta. Tekintve, hogy az ország függetlenségéért küzdő kormány haderejét a spanyolok elleni harc két fronton (a partvidéken és az Andok térségében) is lekötötte, a belső területeken a katonaságot a helyi milícia képviselte. Legénysége a birtokok népéből szerveződött, parancsnoka pedig maga a birtok ura volt. (Például Juan Manuel de Rosas (1793-1877) - aki praktikusán argentin elnök-diktátor 1829-32-ig és 1835-52-ig - fegyvereseiből valóságos magánhadsereg szerveződött ebben az időszakban.) Ezek a csapatok ugyanakkor nélkülözhetetlen segítséget jelentettek a spanyolok elleni küzdelemben, hiszen a royalisták kegyetlensége (a lázadók levágott fejének kitézése az utak mentén, vagy az, hogy a hadifoglyokat rabszolgaként eladták) folytán a vidék ellenszenve is egyre nőtt irántuk.

⁶ Benjamin KEEN - Keith HAYNES: *A History of Latin America*, 8. kiadás, Houghton Mifflin, Boston, 2009. (1999), 206-207.

⁷ LYNCH (1973): 81.

A néhány száz családot jelentő, szűk nagybirtokos réteg mellett a függetlenné váló Argentínában többszázezer egyszerű ember élt⁸, döntő többségük vidéken. A latifundiumokon főként szabad pásztorok – kiváló lovasok és jeles vadászok – és föld nélküli parasztok (*peón*) dolgoztak, akik a társadalom etnikailag és kulturálisan kevert (*mestizo*) rétegét alkották. Kontrolálásukra, szabad mozgásuk korlátozására a független argentin köztársaság több intézkedést vezetett be. Az engedetlen földműveseket gyakran - bűnözőkkel együtt - küldték katonai határszolgálatra vagy nehéz kényszermunkára. Törvényt hoztak a nomadizálás ellen, a vidék marginális lakóit regisztrálták, személy azonosítót kellett maguknál hordaniuk, és igazolást arról, hogy alkalmazásban állnak. Megtiltották, hogy szabadon vadásszanak.⁹ A későbbi (1868-1874) elnök, Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888), aki az 1820-as években hosszabb időt töltött az argentin vidék lakói között, így számol be tapasztalatairól: „... az emberek nagy többsége a vidéken él, amely általában csupa síkság, s ezért majd mindenütt ... legeltetésre alkalmas ... Mendoza és legfőképp is San Juan tartománya nem rendelkezik a művelés nélküli föld említett tulajdonságaival, ezért a lakosai elsősorban mezőgazdasági termékekből élnek. [...] Az asszonyok a házat őrzik, főznek, juhot nyírnak, tehenet fejnek, sajtot készítenek és ruhának való durva vásznat szőnek; minden háztartási munkát, minden ház körüli teendőt az asszonyok látnak el: szinte minden munka az ő vállukat nyomja; még jó, ha a férfi egy kis kukoricát termel a családjának, hisz a kenyér ott nem mindennapi táplálék. A gyerekek, nagy örömeikre, lasszóval és golyós pányóval teszik próbára az erejüket és ügyességüket, ... amikor már meg tudják ülni a lovat – nem sokkal azután, hogy megtanultak járni -, lóháton látnak el egy-egy feladatot; később, amikor megerősödnek, egyre csak a vidéket járják lóháton, ... és megtanulják a lovaglás minden fortélyát ...”¹⁰

Argentína vidéki lakosságának kisebb hányadát tették ki az indiánok. Közöségeik főleg az Andok lábánál és az elhagyottabb partvidékeken éltek, többnyire mezőgazdasággal foglalkoztak, de a formálódó argentin nemzeti piactól teljesen függetlenül tevékenykedtek. A fehérek által működtetett gazdaságba jószerivel csak az észak-nyugati cukor ültetvényeken kapcsolódtak be földművesként.¹¹

⁸ A köztársaság első hivatalos népszámlálására ugyan csak 1869-ben került sor, de a becslült adatok szerint a lakosság 1800-ban mintegy 550 ezer, 1809-ben 610 ezer, 1825-ben 766 ezer és 1839-ben 926 ezer fő volt. Vö. Ramiro A. FLORES CRUZ adataival, melyeket a Buenos Aires-i egyetem honlapján olvasható műhelytanulmányában közölt: *El crecimiento de la población argentina*, http://www.iigg.fsoc.uba.ar/pobmigra/archivos/Ramiro_Flores/Crecimiento.pdf (2010. V. 23.) 2.

⁹ Vö. Tulio HALPERIN DONGHI: *La Expansión Ganadera en la Campaña de Buenos Aires (1810-1852)*, *Desarrollo Económico* Vol. III, Nº1-2., (1963) 43-49.

¹⁰ Domingo Faustino SARMIENTO: *Az Argentin Köztársaság természetrajza és a belőle fakadó jellemek, szokások és eszmék* (ford. SCHOLZ László). IN: SCHOLZ (1984): (13-31) 24, 28-29.

¹¹ LYNCH (1973): 83.

A gyarmati korszak végén a mai Argentína területén mintegy 30 ezer volt a rabszolgák száma, ez a lakosságnak 8%-át tette ki. Számuk a városokban különösen magas volt, így például Buenos Airesben 15 ezer fekete és mulatt élt, többségében rabszolgák.¹² A háztartásokban, a kereskedelemben és az iparban alkalmazták őket nehéz, kétékezi munkára. A függetlenné válás folyamatában hamarosan megjelent a rabszolgaság fokozatos felszámolásának eszméje: már az 1812 április-májusi dekrétumok kimondták a rabszolga import és az Egyesült Provinciákon belüli kereskedelem végét, 1813 februárja után pedig az országba hurcolt rabszolgákat automatikusan szabadnak kellett tekinteni (érvényt szerezni a rendelkezésnek, főleg a rabszogatartó Brazília közelsége és a folyamatos illegális kereskedelem miatt szinte reménytelen volt, a helyzet csak 1825 után javult jelentősebben, mikor angol-argentín megállapodás született az emberkereskedelem végleges megszüntetéséről); ugyanakkor a spanyolok ellen harcoló rabszolgáknak 5 év katonai szolgálat után szabadságot ígértek; a XIII. (1813) év alkotmányozói (*Asamblea del Año XIII*) kimondták azt is, hogy az 1813. január 31. után, rabszolga anyától az Argentin Tartományok területén született gyermekeknek joguk van arra, hogy szabad emberként éljenek (*libertad de vientres*). A törvényt a politikai centrumban fogadták el, a vidék föderalistái azonban erősen vitatták. Ezért egy márciusi dekrétummal mindjárt késleltetni igyekeztek az intézkedés hatását, azok érdekei szerint, akik sok pénzt fektettek rabszolga vásárlásba, és akik úgy érezték, a rendelettel sérülne a magántulajdonhoz való joguk, és jelentős vagyonszétessel kellene számolniuk. Tehát az elvileg szabadnak született gyermekeket 20. életévükig uruk birtokához kötötték, ott kellett dolgozniuk 15 éves korukig ingyen, majd még öt esztendeig, jelképes havi fizetésért.¹³ Bár a rabszolgák aránya fokozatosan csökkent, maga az intézmény az 1853-as alkotmány tiltó rendelkezéséig megmaradt.

Paraguay

A dél-amerikai szubkontinens belsejébe zárt paraguayi terület társadalma sok tekintetben hasonlít az argentin sajátosságokra, a struktúra nagyjából azonos, azonban a lélekszám jóval kisebb és az életkörülmények szegényesebbek. A birtokok kisebbek, és mivel a mai Paraguay területe a spanyol birodalom határvidéke, a lakosság folyamatos harcban áll részben a portugálokkal, részben az indiánokkal.

Egyes történészek szerint a 18. század végén a 100-200 ezer fős népesség

¹² John LYNCH adatai szerint 1822-ben Buenos Aires lakossága 55 416 fő volt, közülük 13 685 (24,7%) fekete vagy mulatt. A köztársaság rabszolgaság ellenes intézkedései ellenére 10 feketéből 6 ekkor még mindig rabszolga sorban élt. Uo. 85.

¹³ LYNCH (1973): 84.

döntő része a létminimum szintjén vegetált, csak egy igen szűk réteg volt valamivel jobb anyagi helyzetben, és több mint ötezren a szegénységi küszöb alatti körülmények között éltek.¹⁴ Justo P. Prieto becslései még arra mutattak, hogy a függetlenné válás időszakában a paraguayiak majd 70%-a amerikai születésű fehér, 20% körüli volt a feketék és mulattok és 10% az indiánok (nagyraoszt *guaraník*) aránya, míg néhány száz az Ibériai-félszigeten született spanyol élt e vidéken.¹⁵ Azonban az újabb kutatások alapján megdőlni látszik a nemzetépítők korábbi elmélete, miszerint a függetlenné váló Paraguay alapvetően a fehérek katolikus és spanyol nyelvű társadalmá lett volna. Egyre több szó esik a publicisztika és a tudományos közlemények¹⁶ szintjén is arról, hogy 1811-ben a paraguayi lakosság mintegy felének lehettek afrikai gyökerei, illetve arról, hogy a fehér telepesek gyorsan beolvadtak a döntően indián közegbe és az ország népének 90%-a a *guaraní* nyelvet használta, míg a spanyolt mindössze 10%. A *guaraní* ma is az ország egyik hivatalos nyelve, irodalmi nyelvként is használatos, és az 1990-es évek óta kötelező iskolai tantárgy. A lakosság jelentős része kétnyelvű.

Az önálló fejlődési irányt, az argentin tartományoktól való elkülönülést több tényező is indokolhatja tehát. Az 1970-es években a történészek a La Plata dominanciájával szembe szegülő paraguayiak spontán ellenállásának lelki okairól, egyben a nemzeti kohézió elemeiről így vélekedtek: bár a szárazföld belsejébe zárt Asunción – az egyetlen jelentősebb város – környékén kevesen élnek és szegényesen, azonban köztük igen erős a szolidaritás. Összetartozás érzésük a közös szenvedésből táplálkozik, az ellenállásból, és a lappangó felháborodásból, amit az a méltatlan helyzet táplál, hogy az ő nyomoruk idegenek fényűzését szolgálja. A nehézségek és a harag idővel valamiféle kollektív büszkeséggé lényegül át, a paraguayiság eszméjévé, és egyre gyakoribb szó lesz a „haza”, mely erős helyi és regionális tartalmat kap.¹⁷

1810 júniusában összeül az Asunción környékiek önálló gyűlése. Ez is egyfajta kibővített *cabildo*, mint a néhány héttel korábban alakult Buenos Aires-i. A 200-250 résztvevő mind paraguayi, tekintélyes, helyi polgár, főleg tehetősebb emberek, olyan nagybirtokosok, akik maguk tartják kézben

¹⁴ Vö. Uo. 105.

¹⁵ Justo PRIETO szerint 800-an, ld. *Paraguay, la provincia gigante de las Indias*, Archivo del Liberalismo, Asunción, 1988. 85. Az amerikai kutató, John Hoyt WILLIAMS 300 főre teszi az európai kolónia 1811-es méretét, ld. *Paraguay Isolation under Dr. Francia: A Re-Evaluation*, *Hispanic American Historical Review*, Vol. 52. N° 1., (1972) (102-122) 115.

¹⁶ A kérdéshez újabban ld. Ignacio TELESCA: *Tras los expulsos. Cambios demográficos y territoriales en el Paraguay después de la expulsión de los jesuitas*, CEADUC, Asunción, 2009.

¹⁷ Hipólito Sánchez QUELL: *Estructura y función del Paraguay colonial*, Casa América, Asunción, 1972. IV. rész, 3. fejezet. *Biblioteca Virtual del Paraguay* anyagában. www.bvp.org.py (2010.X.20.).

termékeik exportját is. A kistermelőket és az indián lakosságot senki sem képviseli ezen a tanácskozáson, ahol kidolgozzák Paraguay Tartomány Ideiglenes Alkotmányát. Ekkor a többség még spanyol párti. Köztük a legerőteljesebb disszonáns hang José Gaspar de Franciáé (1766-1840), az ügyvédé, aki kijelenti: „Paraguay nem spanyol birtok többé, de nem is Buenos Aires provinciája. Paraguay független és köztársaság.”¹⁸ 1812-ben nemzeti zászlója, 1813-ban nemzeti címere van már az országnak, és még ebben az évben számos dokumentumban jelenik meg a *República de Paraguay* megnevezés.¹⁹ Az ország himnusza ugyan csak néhány évtizeddel később születik meg, de magyar vonatkozása miatt mégis említést érdemel. Zeneszerzője a kalandor természetű, kiváló katonazenész Debály Ferenc József (1791-1859) *alias* Francisco José Debali, aki 1838-ban érkezett Dél-Amerikába, és Uruguayban telepedett le, ahol karnagyi és zeneszerzői tevékenységével nagy elismerést vívott ki. Az 1840-es években az uruguayi himnusz megkomponálása után hasonló feladatot kapott Paraguayban is. Mindkét esetben a neves uruguayi költő, Francisco Acuña de Figueroa (1791-1862) egy-egy versét dolgozta fel.²⁰

A paraguayi patriótákkal szemben hiába való a Buenos Airesből vezérelt kereskedelmi blokád és a katonai akció Manuel Belgrano (1770-1820) irányításával. Ötezer felfegyverzett, harcedzett katona áll szemben a La Palta vidékről kivezényelt 700 fős²¹ rendteremtő csapattal, mely eleinte könnyen hatol előre, de Asunción közelében megtorpan, és aztán két súlyos vereséget is szenved: 1811. január 19-én a Paraguarí folyónál, a Bernardo de Velasco (1765 körül - 1822 körül) vezette paraguayiaktól, majd visszavonulóban, 1811. március 9-én Tacuarínál, Manuel Atanasio Cabañas (1768-1828) csapataitól. Végleg eldőlni látszik, Spanyol-Amerika nem marad egyben függetlenné válása után, hanem kisebb országokra tagolódik, továbbosztva még az alkirályságok területét is.

Paraguay az önálló államiság útjára lép, az új köztársaság viszonylag hamar, 1811-től stabillá válik dr. Francia irányításával, akinek rendszerét John Lynch pszeudo-populista diktatúrának nevezi, szembe állítva a Spanyol-Amerika más országaiban létrejövő, az arisztokrata elit által irányított liberális demokráciákkal.

Bár Francia a jelszavak szintjén sokszor hangsúlyozta, hogy a nagybirtokos arisztokráciával szemben a szegény *guaraní* parasztok

¹⁸ Vö. Mario MAESTRI: *A revolução de maio de 1810* (3), Correio da Cidadania (São Paulo) 2010.08.21 <http://www.correiodacidade.com.br> (2010. IX. 8.).

¹⁹ ANDERLE Ádám: *Nemzettudat és kontinentalizmus Latin-Amerikában a XIX. és a XX. században*, Kossuth, Budapest, 1989. 42.

²⁰ Történetét bővebben ld. SZABÓ László: *Magyar múlt Dél-Amerikában*, 2. kiadás, Európa Könyvkiadó, Budapest, 1982. (1978), 134-148 és TORBÁGYI Péter: *Magyarok Latin-Amerikában*, Magyar Nyelv és Kultúra Nemzetközi Társasága, Budapest, 2004. 129-131.

²¹ Vö. LYNCH (1973): 107.

pártfogója, rendszerétől igen távol állt a mélyre ható, valódi társadalmi reform. A rabszolgaság intézménye például túlélte még magát a diktátort is, 1842-ig nem szűnt meg, és nem csak magántulajdonosok alkalmazták, hanem az állam kezelésében lévő gazdaságokban is szokványos volt. Ugyan úgy, ahogy az indián kényszer munka, amivel az egykori jezsuita missziók földjeit műveltették.²² A békés *guarani* lakosság szó nélkül túrt, az egyszerű parasztok és farmerek - szervezetlenségük okán is - szintén passzívok voltak. Talán az egyetlen terület, ahol a meghirdetett társadalmi reform forradalmi jellege megmutatkozott, az európaiak ellen irányuló, faji alapú diszkrimináció volt. Dr. Francia ugyanis megtiltotta, hogy a fehérek egymás között házasodjanak, hogy ezzel törje meg a szűk, elszigetelődő elit felsőbbrendűségi tudatát.²³

Brazília

A napóleoni seregek elől a portugál királynő, I. Mária (1777-1816) és udvara, élén a ténylegesen kormányzó János régens herceggel²⁴ ekkoriban (1808-1821) amerikai gyarmatán, Rio de Janeiróban rendezkedett be. Brazília 1815-ben az anyaországgal megegyező státust kapott a Portugália, Brazília és Algarve Egyesült Királysága (*Reino Unido de Portugal, Brasil e Algarves*) nevű formáción belül.

A régens herceg 1810 szeptemberében gazdaságpolitikájáról szóló pátensében²⁵ a portugál birodalomban élő alattvalóit a következőképpen szólja meg: „*Clero, Nobreza e Povo*” – Klérus, Nemesség és Nép. A korabeli felfogás szerint tehát ezek voltak a társadalom alap kategóriái, a rabszolgákról - akik akkor a brazíliai népesség majdnem egyharmadát tették ki - nem esett szó. Az 1822-ben függetlenné vált brazil császárság területén, mai becslések szerint 1823-ban 2 millió 810 ezer szabad ember élt, ebből 43 ezer Rio de Janeiróban,²⁶ akik ekkoriban kezdtek nyíltan politizálni. A sajtó növekvő szerepe ellenére a szóbeliség, a város különböző színterein létrejövő közösségi fórumok még igen fontosak voltak a közvélemény formálásában. Az 1790-es évektől kezdve a városi nép -

²² Uo. 105, 116-117.

²³ WILLIAMS (1972): 115.

²⁴ Portugáliát ekkor már ténylegesen a későbbi VI. János (1816-1826) irányítja, régensi minőségben, a bomlott elméjű királynő, I. Mária helyett. Ünnepeles koronázására azonban csak anyja halála után két évvel, 1818-ban kerül sor, szimbolikus és európai uralkodóház esetében eladdig egyedül álló módon, amerikai, brazil földön. Vö. Patrick WILCKEN: „*A Colony of a Colony*” *The Portuguese Royal Court in Brazil*. IN: *Symposium Imperial Trauma*, Part 1, Duke University Press, 2005. (249-263) 259.

²⁵ Közli Ernesto RODRIGUES (szerk.): *A Corte Luso-Brasileira no Jornalismo Português (1807-1821)*, Lisboa, s.l., 2008. 93-96.

²⁶ Az adatokat vö. Lúcia Maria Bastos P. NEVES: *Cidadania e participação política na época da independência do Brasil*, *Cad. Cedes* (Campinas) Vol. 22, N° 58, (2002) (47-64) 54.

kisztisztviselők, kézművesek, boti eladók, bakák stb. – szokásává vált, hogy a köztereken, boltokban, ivókban vitassák meg az aktuális eseményeket, esetleg egy nyilvánosan felolvasott újságcikk alapján. Széles körben elfogadott volt a társadalmat három kategóriára osztani: az uralkodó család tagjai illetve a fehér arisztokrácia vezető szerepét csak kevesen vitatták; ugyanakkor azonos polgárjogi kereteket tartottak méltányosnak a szabadok (persze csak a szabad férfiak) - legyenek azok fehér munkások, művészek, nagykereskedők, orvosok vagy akár kevert etnikumú felszabadítottak - „nagy családja” számára; és természetesnek vélték, hogy semmiféle jog nem illeti meg a rabszolgákat, akik etnikailag és életkörülményeiket tekintve épp olyan heterogén csoportot alkottak, mint a szabadok (a megbecsült dajkától vagy házi tanítótól a cukor ültetvények vagy bányák legembertelenebb körülmények közé kényszerített munkásáig). Igaz, hogy a felvilágosodás szellemében a 18-19. század fordulóján több brazil gondolkodó hangot adott rabszolgaság ellenes nézeteinek,²⁷ a függetlenné válással azonban az alapvető társadalom szerkezet nem változott meg Brazíliában. Pedig a rabszolgák, akiknek végleges felszabadítására csak a második császárság legvégén, 1888-ban került sor, a maguk módján szintén bekapcsolódtak a politikába. Gilberto Freyre írja le: „A császárság idejének pártharcai során a szolgaszállások négerai éppúgy, mint az udvarházakban élő fehérek „liberálisokra” és „konzervatívokra” oszlottak, és ők is részt vettek a fehérek választási hadjárataiban, megbicskálták egymást, borotvakésekkel és bunkókkal estek egymásnak. ... A nagy családok közt dúló harcokban részt vettek nyilas indiánok, néger rabszolgák, félvér testőrök. Ezekben a csetepatékban edződtek a mi színes bőrű brávoink: félvérek, négerék, rézbőrűek, akik kezdetben uraik udvarházait védték az indiánok támadásaival szemben, majd a Hollandiával folytatott harcokban, a szökött rabszolgák elleni expedíciókban, a paraguayi háborúban szolgáltak. Nyomatékosan adtak ... a brazil függetlenségi szellemnek Portugália azon törekvéseivel szemben, hogy Brazíliát egyszerűen ültetőnyes gyarmataként kezelje. ... a színes bőrű brávoink fejlődtek ezekben a harcokban Amerika svájci gárdájává – ahogy a dél-brazíliai majorok és hússzártók feketéit nevezte egyszer egy argentin tiszt...”²⁸

A függetlenné válás előestéjén azok a portugálok – magas rangú tisztviselők, kereskedők – akik valamikor a királyi udvarral érkeztek Brazíliába, és ott végleg berendezkedtek, többségében a portugál párthoz kötődtek. Ellenérdekeltek voltak Brazília re-kolonizációjában, hiszen ezzel korábban szerzett társadalmi és politikai privilégiumaik (a VI. Jánostól kapott címek, földadományok stb.) veszélybe kerültek volna. Ugyanakkor

²⁷ Lásd António Penalves ROCHA: *Idéias antiescravistas da Ilustração na sociedade escravista brasileira*, Revista Brasileira de História [online] Vol. 20. N° 39, (2000) 37-68. http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0102-0188200000100003 &lng=en&nrm=iso (2011. V. 26.)

²⁸ Gilberto FREYRE: *Udvarház és szolgaszállás*, ford.: S. TÓTH Eszter, Gondolat, Budapest, 1985. 401-402.

semmilyen lényegi társadalmi vagy kormányzati változást nem támogattak (ezért a brazilok csak „ólom lábúaknak” (*pés de chumbo*) vagyis nehéz fejűeknek csúfolták őket). Péter trónra lépése mellett voltak ugyan, de erős uralkodói hatalmat képzeltek el, az abszolutizmus jegyében. Nem zárkóztak el attól a gondolattól sem, hogy Portugália és Brazília egyszer még újra egyesül a Bragança ház égisze alatt.

A brazil születésű elit megosztott volt. Rio de Janeiro politizáló értelmisége – ügyvédek, újságírók, orvosok – Gonçalves Ledo (1781-1847) körül demokrata csoportosulást hoztak létre. Elképzelésük az volt, hogy a népakaraton alapuló demokráciát összebékítsék a decentralizált monarchiával, mely lényegében nem lehetett volna több, mint az ország egységének szimbóluma. A népszuverenitás nevében elengedhetetlennek tartották, hogy alkotmányozó nemzetgyűlés jelölje ki a formálódó önálló állam jogi kereteit.

A kreolok másik politikai csoportját a brazil arisztokrácia képviselői, a vidék nagybirtokosai alkották, José Bonifácio de Andrada e Silva (1763-1838) vezetésével. Tartottak Ledo elképzeléseitől, a decentralizációban a társadalmi felfordulás melegágyát, az ország egységének felbomlását látták. Intő például szolgát számukra Spanyol-Amerika szétesése. Ezért erős uralkodói tekintélyt kívántak, amit csak kis mértékben korlátozhatna az alkotmány.²⁹ A konszenzuális államforma végül is az alkotmányos monarchia lett, míg a társadalom alapvető jellege, rabszolgatartó berendezkedése nem változott. Az új intézményrendszer kiépítésekor olyan fontos kérdésekre kellett választ adni mint, hogy milyen lesz a központi hatalom és a provinciák viszonya; melyek az állampolgári jogok és kötelezettségek; egyáltalán kik is a brazil császárság polgárai?

Uruguay

A mai Uruguay - a spanyoloknak *Banda Oriental* (azaz a La Plata folyó torkolatvidékének keleti partja), a portugáloknak meg *Cisplatina* (vagyis a folyón inneni terület) geo-stratégiaiilag túlságosan is jó elhelyezkedésű ahhoz, hogy bármelyik, a térségben érdekelt hatalom (ide értve az angolokat is, akik 1806-07-ben megpróbálják elfoglalni) könnyen lemondjon róla. Ezért lesz ütköző zóna és csatater a függetlenné válás elhúzóódó folyamatában, és ennek hatására népessége jelentősen csökken.

Uruguay sokáig marginális helyzetű a birodalomban, 1810-ben csak alig több, mint 40 ezer lakosa van. A La Plata-i alkirályságnak (*Virreynato del Río de La Plata*) ezt a részét eleinte szinte kizárólag vad, szabad, saját törvényei szerint élő *corambrerók* lakják - az elnevezés annyit tesz: a marhabőr

²⁹ Vö. Boris FAUSTO: *História do Brasil*, 13. kiadás, EDUSP, São Paulo, 2008 (1994), 120-140.

kikészítésével és eladásával foglalkozó férfi.³⁰

De nemcsak a spanyolok, hanem a portugálok is megvetették a lábukat ezen a vidéken, 1680 óta a La Plata folyó északi partján, Sacramentóban rendezkedtek be. Ugyanakkor Montevideo a spanyol-amerikai koloniális fővárosok legfiatalabbika. Alapítására viszonylag későn, 1724-ben került sor, néhány száz emberrel, és lakóinak száma 1760-ra is alig haladta meg a 2.000 főt, bár a következő századfordulón ez a szám már 15 ezer körül mozgott.³¹ Vonzerejét stratégiai elhelyezkedésén túl, kikötőváros és kereskedelmi centrum mivolta adta. A város társadalma nemzetközi volt, elsősorban a szállító és hajózási vállalkozások tulajdonosai illetve alkalmazottai révén, akiknek főleg a bőr és irha, a sózott hús és rabszolga kereskedelemben voltak érdekeltségeik.

Montevideo hátszágának legnagyobb értéke a kiterjedt, nedves és termékeny föld, mely nemsokára a La Plata vidék éléskamrájává tette. A terület szigorúbb kezelése, ellenőrzése a 18. század végétől kezdődött meg. Az itteni lakosság jellemzően mesztic és mulatt - gyakran nomád - pásztor- és vadász nép volt. Az élelem termelés fontosságának növekedésével azonban egy új, erős, birtokos réteg formálódása is megindult. Részben tehetős kreolok, részben pedig Észak-Spanyolországból érkező bevándorlók szereztek itt földeket, adomány vagy vásárlás révén. A terület hasznosítása *gauchok* és rabszolgák munkaerejére épült. Az itt termelt javakkal gyakran maguk a birtokosok kereskedtek.³² Azonban az átvonuló seregek feldúlták a földet és rekviráltak. A harcok során a lakosság fele elpusztult vagy elmenekült.

Az uruguayi függetlenségi mozgalom intellektuális bázisát a városi értelmiség (jogászok, papok) körében kell keresnünk, ugyanakkor társadalmi és anyagi háttérrel jelentett a spanyol ellenes harcban a vidék, a nagybirtokosok és a *gauchok* ereje. A mozgalom definitív kezdetének tekinthető 1811. februári felkelés is a körükből indult ki. Ezzel Uruguay területén is kezdetét vette a spanyol ellenes lázadás, melynek fővezére José Gervasio Artigas (1764-1850) lett, maga is tekintélyes birtokos, kiváló céllövő és lovas. A további harcokban elsősorban a birtokok – melyeket ezen a vidéken *estancia*, *hacienda* vagy Brazíliában *fazenda* néven emlegetnek – uraira számíthatott, akik pénzzel és katonákkal támogatták. Hiszen esetükben a hazafiúi és az egyéni érdek összefonódott, szemben a montevideói kereskedőkkel, akiktől Artigas nem sok segítséget kapott. A kikötő ebben az időben gyakorlatilag elszakadt a belső területektől. Ez a helyzet nem kedvezett a központi intézkedéseknek, Artigas alkotmányozásra nem is gondolhatott. Bizonyos kérdéseket azonban az

³⁰ Silvia DUTRÉNIT: *Uruguay, una historia breve*, Instituto Mora, San Juan Mixcoac, 1994. 20.

³¹ Az adatokat vö. uo. 34.

³² Az uruguayi társadalomról ld. LYNCH (1973): 88-90.

instabil körülmények között is rendezni kívánt. A szabad feketékre, mulattokra és a rabszolgákra nagy szüksége volt a spanyolok ellen lázadó seregben. Ahogy a Buenos Aires-i katonai vezetők, ő is gyakran a szabadulás ígéretével toborzott katonákat, még Dél-Brazíliából is. Egyébként a későbbiek során mind a négy tárgyalt országban a hadsereg lett az a legfontosabb testület, mely a feketék és kevert etnikumúak számára - ha nem is a fehérekkel egyenlő esélyeket, de - felemelkedési lehetőséget, karriert kínált.

Artigas 1815. szeptember 10-ei földreform terve³³ - kísérlet az uruguayi földek igazságosabb, újra felosztására - világossá tette, hogy a kisbirtokosok államát kívánja megteremteni, a külföldiek birtokainak elkobzásával és a szabad feketék, az indiánok valamint a szegény kreolok földhöz juttatásával. Azok a kistermelők azonban, akik Artigastól földet kaptak, 1830-ra jórészt elveszítették tulajdonukat. Csak a tehetősebbek éltek túl a nehéz éveket. Sok kistulajdonosból szegény napszámos lett, emigrált vagy a városban keresett boldogulást, ahol - különösen a háborús helyzetben - nemcsak megélhetést, de nagyobb védelmet is remélt. Az Artigast követő politikai tényezők (sem az argentinok, sem a portugálok, sem az uruguayiak) nem találtak megoldást az évszázadokon át húzódó földproblémára. Ami annál is súlyosabb volt, mivel a polgári jogok gyakorlását is érintette. A választójog ugyanis Uruguayban szorosan kapcsolódott a vagyoni viszonyokhoz (cenzusos választójog). A földnélküliek szegénysége és politikai jogfosztottsága a személyi függés rendszerét erősítette.

Artigas intézkedései az uruguayi területen érdekelt braziliai és argentin nagybirtokosok pozícióit egyaránt veszélyeztették.³⁴ Mindkét csoport fellélegezhetett, mikor 1817 januárjában a brazil-portugál megszállók, Carlos Frederico Lecor vezetésével, csekély ellenállás mellett elfoglalták Montevideót. A helyi elit és a városi tanács (*cabildo*) megkönnyebbülten működött együtt velük. Ettől kezdve *de facto*, majd a VI. János által összehívott 1821. áprilisi Cisplatin Kongresszus³⁵ határozata nyomán *de jure* is a luzo-brazil egyesült királyság része lett a La Platán-inneni Keleti Tartomány (*Estado Cisplatino Oriental*), a későbbi Uruguay. Azonban a

³³ A *Reglamento provisorio de la Provincia Oriental para el fomento de su campaña y seguridad de sus hacendados* szövegét közli DUTRÉNIT (1994): 273-278.

³⁴ A földreform elemzését ld. Ana FREGA: *Pueblos y soberanía en la revolución artiguista: la región de Santo Domingo Soriano desde fines de la colonia a la ocupación portuguesa*, Ediciones de la Banda Oriental, Montevideo, 2007. 283-294.

³⁵ Fábio FERREIRA: *O discurso dos deputados orientais na criação do Estado Cisplatino*. IN: *Anais Eletrônicas do VII. Encontro Internacional da ANPHLAC*, Campinas, 2006. http://www.anphlac.org/periodicos/anais/encontro7/fabio_ferreira.pdf (2010.X.24.) Ld. még Alberto ZUM FELDE: *Proceso Historico del Uruguay*, 10. kiad. Arca, Montevideo, 1987. (1967), 74-87.

portugál királyhoz (illetve 1822-től a brazil császárhoz) hű erők, a Buenos Aireshez húzó tábor és a teljes függetlenséget óhajtó gerillák közt kibékíthetetlen ellentét feszült, a két nagy szomszéd pedig nem habozott beavatkozni, és a maga párthíveit támogatni, akár fegyveresen is. 1825-28-ig ismét háború dúlt Uruguay területén, amit az 1828. augusztusi Rio de Janeiró-i béke zárt le, garantálva az ország függetlenségét, immáron nem a spanyoloktól, hanem Argentínával és Brazíliával szemben.

Szilágyi Ágnes Judit: *A társadalom összetétele a függetlenné váló Dél-Amerikában: Argentína, Brazília, Paraguay, Uruguay*

Ferenc Fischer

La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur¹

Abstract

From the middle of the 1920's, a massive rivalry started to develop between Germany and France to establish the European-South American intercontinental air route. The „*Transoceanprojekt*” became one of the largest undertakings of the Weimar Republic. The most significant task was executed by the research vessel called *Meteor* that conducted systematic meteorological surveys between April of 1925 and June of 1927 to reveal the so called „*Luftocean*”, the climate circumstances of the South Atlantic. This enabled the development of a safe foundation for the air mail service between Berlin, Rio de Janeiro and Buenos Aires. While the hang-glider (217 units) program examined the lower layers of the atmosphere, the pilot-balloons (814 units) that were used to gain meteorological data analyzed the higher layers of the atmosphere. The 14,000 km long air route, the „*vertical dimension*” proved to be the best „*civilian*” solution for the German aircraft industry to circumvent the military restrictions of the Treaty of Versailles. After the test flights and meteorological research conducted between 1924 and 1934, the *Luft Hansa* air mail flight began to operate – with a 5 day long flight – between Berlin and Buenos Aires from February of 1934. Despite being defeated in WWI, Germany surpassed its French rival.

Keywords: meteorological expeditions (1924-1927), „*Transoceanprojekt*”, „*vertical dimension*”, *Luft Hansa*, air mail service, Berlin – Rio de Janeiro – Buenos Aires, Treaty of Versailles

El „*Transoceanprojekt*”² colectivo de la *Luft Hansa*³, fundada oficialmente en enero del 1926 – y de su filial española, la *Iberia* fundada en 1927 – además, las filiales alemanas en América del Sur de la *Empresa Zeppelin* y de la *Fábrica Junkers*⁴, era la empresa más grandiosa y – gracias a las subvenciones

¹ La première publication de cette étude: Öt Kontinens, N° 2012/2, ELTE, Budapest, 2013.

² Der Reichsverkehrsminister an das Auswärtige Amt, an den Herrn Reichswehrminister, an den Chef der Heeresleitung, an den Chef der Marineleitung, an den Herrn Reichspostminister, an den Herrn Reichswirtschaftsminister, an den Herrn Reichsminister der Finanzen je besonders. Betrifft: Luftverkehr nach Südamerika. Ergebnis der Besprechung am 28. Juni 1928 im Reichsverkehrsministerium. Berlin, 7. Juli 1928. (gezeichnet: Brandenburg, Ministerialdirektor). Bundesarchiv Militärarchiv-Freiburg (BAMA) RM 20 /329

³ BLEY, Wulf: *Deutsche Luft Hansa A.-G.* Widder - Verlag, Berlin, 1932

⁴ Los nombres de las filiales formalmente nacionales como la colombiana *Sociedad Colombo-*

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

estatales – más costosa de la Alemania de Weimar fuera del continente europeo. Por la construcción del trayecto aéreo Europa (Sevilla) – América del Sur (Natal, Brasil), el puente aéreo del Atlántico del Sur, se desarrolló una titánica – y por la literatura internacional casi completamente no investigada – rivalización franco-alemana. Los trabajos sincrónicos – como cuando se empieza a construir un túnel desde dos lados – de la construcción de las cabezas del puente en España y Brasil (Argentina), de las compañías aéreas de interés alemán, empezaron a partir del 1923-1924, y en esto tenía una importancia particular el uso del espacio aéreo español, además, se revalorizaba la posición geoestratégica de las islas españolas y portuguesas del Atlántico del Sur.

Durante las investigaciones realizadas en los archivos alemanes – ante todo, en el Archivo Militar Federal y en Archivo Político del Departamento de Asuntos Exteriores⁵ – se encontraron varios documentos notables que confirman la importancia de la dimensión vertical (aérea) española-latinoamericana. Hasta ahora, éstos no se han considerado por las investigaciones hechas en los archivos – que se refieren por parte a nuestro tema –; ni por las húngaras⁶, ni por las extranjeras, dedicadas especialmente a esta cuestión histórica, que sean más antiguas⁷ o recientes (ante todo, alemanas)⁸.

La actividad aérea alemana en América del Sur recibió un impulso especial del viaje de varios meses del ex-canciller alemán Hans Luther en América Latina en la segunda

Alemana de Transportes, (SCADTA), fundada en 1919, el Lloyd Aéreo Boliviano (LAB), que empezó su actividad en 1925, el Condor-Syndikat brasileño, registrado en 1926, y la S. A. Empresa de Viacao Aérea Rio Grandese (VARIG), también brasileña, fundada en 1927, la ecuatoriana Sociedad Ecuatoriana de Transportes (SEDTA) eran sólo seudónimos. Su carácter camuflante hacía posible que estas empresas aéreas bajo las banderas nacionales de Colombia, Bolivia, Brasil y Ecuador cumplieran los objetivos y las tareas aéreas de gran volumen y sistemáticamente conectados entre sí de la Fábrica Junkers y la Luft Hansa, siempre con aviones y personal alemanes.

⁵ Bundesarchiv Militärarchiv – Freiburg (BAMA); Politisches Archiv des Auswärtigen Amts – Bonn (PAAA)

⁶ ANDERLE, Ádám: *Spanyolország története*, Pannonica Kiadó, 1999. ANDERLE, Ádám: *Megosztott Hispánia (Államfejlődés és nemzeti mozgalmak Spanyolországban)*, Budapest, 1985. HARSÁNYI, Iván: *A Franco-diktatúra születése (1938-1939)*, Budapest, Kossuth Kiadó, 1988. SZILÁGYI István: *Európa és a hispán világ. Veszprém*, 1998. ORMOS, Mária – MAJOROS, István. *Európa a nemzetközi küzdőtéren. Felemelkedés és hanyatlás*, Osiris Kiadó, Budapest, 1998.

⁷ HAMAN Konrad: *Deutschland im Weltluftverkehr. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der staatswissenschaftlichen Doktorwürde genehmigt von der Philosophischen Fakultät der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*, Triltsch&Huther, Berlin, 1936. TROTZ, Joachim: *Die deutsche Luftfahrttätigkeit in Lateinamerika (1919 - 1942) - Instrument der Lateinamerikapolitik des deutschen Imperialismus*. Band 1-2. Inauguraldissertation zur Erlangung des Doktorgrades der Philosophischen Fakultät der Karl-Marx-Universität Leipzig, Sektion Geschichte. Leipzig, 1975. FRIEHERR KOENIG VON UND ZU WATRHAUSEN, Friedrich-Karl: *Der regelmäßige deutsche Luftverkehr nach Südamerika in seiner wirtschafts- und politisch-geographischen Bedeutung*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde einer Hohen Philosophischen Fakultät der Eberhard-Karls-Universität zu Tübingen. VerlagBöhlze, Tübingen, 1937.

⁸ RINKE, Stefan: *„Der letzte freie Kontinent“*. Deutsche Lateinamerikapolitik im Zeichen Transnationaler Beziehungen, 1918-1933. Band 1-2. HISTORAMERICANA. Herausgegeben von Hans-Joachim König und Stefan Rinke. Verlag Hans-Dieter Heinz, Akademischer Verlag, Stuttgart, 1996.

mitad de 1926. Durante esta visita, todos los viajes posibles se efectuaron en aviones alemanes, así por ejemplo la distancia de casi 3000 km entre Buenos Aires y Rio de Janeiro también. La consecuencia más notable de su viaje fue, además de los éxitos de propaganda, que el gobierno brasileño dió la concesión de vuelo a las compañías aéreas brasileñas *Cóndor* y *VARIG*, pertenecientes a la *Luft Hansa*.⁹

A partir de 1924 empezó una rivalidad aérea franco-alemana sistemáticamente bien concebida, que se volvía más y más aguda por el dominio del espacio aéreo español y sudamericano, además, del Atlántico del Sur que los conectaba – es decir, mucho más allá de la dimensión continental europea. En los años 1920, a pesar de las deliberaciones prohibitorias del Tratado de Versalles, la industria de aviones alemana, mayormente desplazada al exterior, llegó a ser un rival serio de la francesa. Sucedió ésto justamente en una área panibérica-latina, o sea, en la Península Ibérica y en América Latina, donde París deseaba cumplir las posiciones de poder y de comercio que se presentaban después de la derrota militar alemana – y parecían ser fáciles de cumplir – y más adelante, aprovechar las posibilidades de negocios y de política militar, ofrecidas por la nueva dimensión aérea.

Después de los escenarios horizontales de los siglos pasados – superficie de los mares y continentes –, la nueva dimensión vertical, el uso del espacio aéreo global que llega más allá de las fronteras geográfico-políticas dió una gran posibilidad para Alemania: es decir que, a pesar de su derrota militar y las disposiciones prohibitivas del Tratado de Versalles, podía ser capaz de seguir siendo un gran poder de vanguardia en Europa en cuanto a la industria y a la técnica, gracias a la rápida construcción del tráfico aéreo civil en Alemania, en Europa y fuera de Europa. Para 1928, la *Luft Hansa* llegó a ser la compañía de mayor tráfico aéreo no solamente de Europa, sino de todo el mundo. La red de trayectos aéreos alemán, europeo y transatlántico de la *Luft Hansa*, la cual era bien desarrollada y tenía a sus espaldas la capacidad de fabricación y mantenimiento de los aviones, hacía un buen servicio a uno de los principales objetivos comerciales, políticos exteriores y de industria, es decir, alcanzar la posición de poder „*igual entre los iguales*”.¹⁰ En la segunda mitad de los años 20, innumerables libros de técnica de aviación, escritos geopolíticos sobre el provenir de la dimensión aérea, ensayos que presentaban los efectos favorables de la aviación a la vida comercial y económica trataban las posibilidades y las tareas de la aviación alemana y de la *Luft Hansa*, incluyendo los efectos del globo que se estaba „*restringiendo*” a „*un día de distancia*” en avión, y a un mundo de „*dos días de distancia*”, a la economía mundial y alemana. Después de la Primera Guerra Mundial, la industria de aviones alemana, de vanguardia

⁹ LUTHER, Hans: *Südamerikanische Reseeindrücke. Vortrag gehalten vom Herrn Reichskanzler am 1. März 1927*, IN: *Lateinamerika* (B). *Mitteilungen über Brasilien*. Hrsg.: Deutsch-Brasilianischer Handelsverband, Deutscher Wirtschaftsverband für Süd- und Mittelamerika. Nr. (B) 91/93. Berlin, September 1927. 813-826.

¹⁰ SACHSENBERG, Gotthard (Junkers-Werke, Dessau): *Luftverkehrspolitik und Oekonomie*. IN: *Jahrbuch für Luftverkehr*. 1924. 119-127.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

técnica, guiada por las ambiciones¹¹, podía aparecer ya en la primera mitad de los años 1920 como nuevo punto de vista de la política del poder en los esfuerzos (de prestigio y de revancha) de Berlín después de la guerra perdida, para alcanzar la posición de un estado de poder antes desconocido, la de „*gran poder de comunicación aérea*” (*Luftverkehrsgrossmacht*).

El informe alemán „*Geheim*” („secreto”) del agosto de 1925, que – debido a su destacado valor documentativo – se ha de ser citado más abajo en algunos detalles también, dá unos puntos de vista importantes y hasta entonces desconocidos, nuevos hasta para la abundante literatura internacional dedicada a las relaciones hispano-alemanas de los años 20. Ante todo, que la industria aeronáutica y el *Reichsverkehrsministerium* alemanes, ya a partir de los años 20 aspiraban sistemáticamente a la realización del *proyecto aéreo del transatlántico* y en relación con esto, a la sistemática exploración meteorológica del espacio aéreo del Atlántico del Sur, la „*conquista*” del espacio aéreo español (incluyendo el Marruecos español y las Islas Canarias también).

„Secreto!

Informe sobre el viaje hecho en España desde abril de 1925 hasta julio de 1925.

***Efectuado por el capitán Grauert y el teniente Jeschonneck.
Madrid - Berlin, agosto de 1925.***¹²

Anexo número 1.

*Memorándum sobre la aviación de España. (Informe de una persona de confianza de Madrid.)*¹³

...Hay que partir a una voz desde el punto que España ha de ser conquistada completamente para Alemania. Al mismo tiempo que España, se puede conseguir

¹¹ „*Deutschland ist geistig und technisch unbesiegt, und auf dem Gebiet des Flugzeugbaues haben wir einen bedeutenden Vorsprung erreicht, den wir im Interesse des deutschen Vaterlandes behaupten und auswerten wollen.*” Junkers an Geheimen Baurat Offermann, Buenos Aires. Dessau, 23.12.1919. Citado por: RINKE: T. II. 675-676.

¹² Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. Ausgeführt durch: Hauptmann Grauert, Leutnant Jeschonneck. Madrid-Berlin, August 1925. BAMA RM 20/ 284 (Luftfahrt – Nachrichten der Armee), 249-306 pp. (Las partes subrayadas aparecen también en el documento original.) Algunas partes de este largo documento ya se han publicado. Véase: Ferenc FISCHER: *Actividad militar de Alemania de Weimar en el espacio aéreo, marítimo y terrestre en los países iberoamericanos, 1919-1933*. IN: *Iberoamericana Quinqueecclesiensis* 4. Eds.: Ferenc FISCHER – Gábor KOZMA – Domingo LILÓN. Pécs, Universidad de Pécs, Centro Iberoamericano, 2006. 261-340. FISCHER Ferenc: „*A dél-atlanti légiprojekt*”. *Francia-német rivalizálás az Európa – Dél-Amerika légi útvonal kiépítéséért (1919-1939)*. IN: *Iberoamericana Quinqueecclesiensis* 1. (Eds. FISCHER Ferenc - KOZMA Gábor - Domingo LILÓN.) Universidad de Pécs, Centro Iberoamericano, 2003. 89-130.

¹³ Hasta ahora no se podía identificar el autor del „*Memorándum sobre la aviación de España*”. De todas maneras, el documento formaba parte integrante del memorándum del capitán Grauert y del teniente Jeschonneck con el título „*Informe sobre el viaje en España desde abril 1925 hasta julio del 1925*”. „*Informe de una persona de confianza de Madrid*” escudirá con toda seguridad uno de los encargados dirigentes de la fábrica *Junkers* en España.

*América del Sur también. Pues España es hoy en día, mucho más que antes, un puente hacia América del Sur.*¹⁴

...Por lo demás, España es una tierra virgen, donde aún se puede realizar y organizar más o menos todo. De todo ésto resulta que el proyecto completo ha de ser dividido en 4 partes para realizarlas simultáneamente.

Las varias tareas en España.

Se trata de los quehaceres siguientes:

a) *Establecer trayectos aéreos en España y hacia las Islas Canarias, incluyendo la correspondencia con la red de trayectos aéreos europeos. (Barcelona – Ginebra)*

b) *Construir la comunicación aérea desde España (las Islas Canarias) hacia América del Sur.*¹⁵

c) *Empezar la fabricación de aviones en España.*

d) *Instalar una flota aérea para el ejército y la armada (uniéndose a las líneas aéreas comerciales).*

Algunas observaciones cortas para estos 4 puntos:

...La comunicación con las Islas Canarias tiene una importancia particular para España. Esta línea es actualmente objeto de reflexión de modo destacado, aunque de frente a las de arriba, provisionalmente parece menos beneficiosa. Mas esta línea forma el primer tramo de la conexión con América del Sur, y por eso hay que considerarla indudablemente muy importante. (véase el b)¹⁶

...b) En el primer plano del interés está la comunicación aérea con América

¹⁴ „Man muss vernünftigerweise davon ausgehen, Spanien im ganzen Umfange für Deutschland zu erobern. Mit Spanien wird man sich zugleich auch Süd-Amerika erschliessen, denn Spanien ist heute mehr denn je die Brücke nach Süd-Amerika“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April - Juli 1925. op. cit.

¹⁵ En los años 20, la literatura de aviación alemana, precisamente los artículos geopolíticos analizaban a menudo y con una importancia particular la cuestión de „*Construir la comunicación aérea desde España (las Islas Canarias) hacia América del Sur*“, la aspiración alemana expresada en el memorándum citado arriba del 1925. FISCHER VON POTURZYN, Friedrich A.: *Luft-Hansa. Luftpolitische Möglichkeiten*. Werner Lehmann Verlag, Leipzig, 1925. KREDEL, Ernst: *Deutschland im euroäpischen und Weltluftverkehr*. IN: *Weltwirtschaft*, 1925. Nr. 13. 146-148. DIX, Arthur: *Forderungen des globalen Zeitalters. Geopolitik und Geoökonomie*. IN: *Weltpolitik und Weltwirtschaft*. 1925. Bd. Heft. 1. 34-39. HENNIG, Richard: *Geopolitische Wirkungen des beginnenden Weltluftverkehrs*. IN: *Geographische Zeitschrift*. 1928. Heft 10. 580-87. BLUM, Otto – PIRATH, Carl: *Lebensfragen der deutschen Luftfahrt*. Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart, 1928. POLLOG, Carl Hans: *Der Weltluftverkehr. Seine Entwicklung, geographische und wirtschaftliche Bedeutung*. Verlag Teubner, Leipzig und Berlin, 1929. ORLOVIUS, Heinz: *Amerika im Luftverkehr*. IN: *Zeitschrift für Geopolitik*. 1930. Jg. VII. Heft. 3. 233-243. HOCHHOLZER, Hans: *Zur Geopolitik des Flugwesens*. IN: *Zeitschrift für Geopolitik*. 1930. Jg. VII. Heft. 3. 243-254. HENNIG, Richard: *Weltluftverkehr und Weltluftpolitik*. Zentral-Verlag G.m.b.H. Berlin, 1930. VOGEL, J.: *Geopolitische Skizzen und Betrachtungen für die Schule*. Luftmeer und Weltpolitik. „Schriften zu Deutschlands Erneuerung“ Nr. 94. Heft 5. Verlag Heinrich Handel, Breslau, 1937

¹⁶ „Von besonderem Interesse ist für Spanien die Verbindung nach dem Canarischen Inseln. Die Linie wird im Augenblick ganz besonders in Erwägung gezogen, obwohl sie vorläufig jedenfalls im Vergleich zu den genannten wenig gewinnbringend erscheint. Aber die Linie ist die erste Etappe zur Verbindung mit Süd-Amerika, und deshalb muss man sie zweifellos als besonders wichtig ansehen.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical“ para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

del Sur. Aquí (en España – F. F.) se acogió con mucho entusiasmo el Zeppelin¹⁷ (aeronave, el 12 de octubre del 1924 – F. F.), mas los españoles más previsores, reconocieron mientras tanto que al final la victoria será con toda seguridad del avión (frente a la aeronave – F.F.).

La comunicación con América (del Sur – F. F.) sería buen negocio en el sentido financiero también, pues un viaje en barco de vapor a América (del Sur - F. F.) cuesta bastante tiempo y dinero. Se podría cobrar un ingreso considerable, ante todo, a través del tráfico de correos. El proyecto tiene, además del lado económico, una particular importancia política también. Hoy en día, Francia y España rivalizan en efectivo sobre a quién corresponderá el poder en América del Sur. Por éso, se entiende el esfuerzo desesperado de Francia también en cuanto quiere apoderarse de la primera comunicación (aérea – F. F.) con América del Sur. Si Alemania lograrse a realizar esta comunicación (aérea entre Europa y América del Sur – F. F.), aunque sea bajo la bandera española, de tal modo Alemania podría adquirirse una influencia decisiva no solamente en España, sino en América del Sur también. Es por éso que no se puede acentuar suficientemente la importancia de este problema. El trayecto (aéreo – F. F.) que lleva a América del Sur es un problema internacional, y Alemania tiene que asegurarse la prioridad. Francia construirá también con toda seguridad este trayecto (aéreo – F. F.), mas se espera que solamente después de nosotros.¹⁸

¹⁷ Zeppelin estaba contratando ya a partir del 1920 tanto en Buenos Aires como en Sevilla sobre el arranque de un vuelo directo de aeronave España – Argentina. Con este fin se fundó en España la *Sociedad Colón Transaérea Española*. Zeppelin fue salvado al final no por la empresa del Atlántico del Sur, sino por una otra del Atlántico del Norte. El gobierno de los Estados Unidos de América en julio del 1922, en el marco de la recompensa alemana, hizo el pedido de una aeronave *Graf Zeppelin*. La LZ 126 partió desde Sevilla a los Estados Unidos el 12 de octubre del 1924.

¹⁸ „Im Vordergrund der Interesse steht die Flugverbindung mit Südamerika. Man hat hier mit Begeisterung die Zeppeline begrüsst, inzwischen hat der nüchtern rechnende Spanier erkannt, dass das Flugzeug schleisslich wohl doch den Sieg davon tragen wird. Die Verbindung nach Amerika würde auch finanziell ein gutes Geschäft bedeuten, denn eine Dampferreise nach Amerika kostet denn doch erheblich Zeit und Geld. Vor allen Dingen aber würde man durch den Briefverkehr erhebliche Einnahmen erzielen. Das Projekt hat aber neben der wirtschaftlichen Seite auch eine eminente politische. Tatsächlich ringt heute schon Frankreich mit Spanien um die künftige Vorherrschaft in Südamerika. Daher sind auch die verzweifelten Anstrengungen zu verstehen, die Frankreich macht, um die erste Verbindung nach Südamerika in seine Hände zu bringen. Wenn es Deutschland gelingt mit seinen Flugzeugen, wenn auch unter spanischer Flagge, diese Verbindung zu erringen, wird Deutschland nicht nur in Spanien, sondern auch in Südamerika starken und vielleicht entscheidenden Einfluss gewinnen. Die Wichtigkeit dieses Problems kann daher gar nicht genug betont werden. Die Linie nach Südamerika ist ein internationales Problem und Deutschland muss sich den ersten Platz reservieren. Frankreich wird auf jeden Fall die Linie auch machen, aber hoffentlich erst nach uns.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit. El primer viaje en avión de éxito entre Palos de Moguer (España, de aquí había partido también a su viaje Colón) y Buenos Aires pasando por las Islas Canarias y el „codo brasilero“ fue hecho por el capitán español Ramon Franco (hermano menor del general Franco) con el hidroplano tipo *Dornier-Wale* bautizado *Plus Ultra* de la empresa alemana *Dornier* a los principios de enero del 1926. Deutsche Gesandtschaft in Argentinien, informe para el Auswärtiges Amt. Buenos Aires, 1926.03.03. BAMA RM 20/292. Los dos pilotos de Francia, los capitanes Costes y Le Brix repitieron el viaje del capitán Franco en octubre del 1927, mientras que cumplieron el vuelo París – Buenos Aires en varios tramos durante diez días. Deutsche Gesandtschaft in Argentinien. Informe an

c) *Por supuesto, no será posible plantar con un solo ademán la construcción de aviones a España. Mucho más se tratará de establecer, ante todo, talleres de reparación (de aviones – F. F.) que más adelante (en colaboración con otras empresas) podrán ser desarrollados para diventar fábricas autónomas. En estas fábricas, los cargos dirigentes tendrán que ser asumidos por expertos alemanes, por lo demás, ellas tendrán que funcionar como empresas españolas.*

Naturalmente, esta forma (eludida – F. F.) que hay que seguir también por motivos legales, tendrá para Alemania la ventaja de poder proyectar y construir aquí (en España – F. F.) así como uno quiere, sin ser obstaculizados por el Tratado de Versalles.¹⁹ En cambio, Francia e Inglaterra no tienen por supuesto ningún interés de dar una mano para la construcción de una industria de aviones más o menos autónoma en España.

d) *En España se reconoce más y más la importancia militar de los aviones en la guerra terrestre y marítima. Los españoles son aviadores buenos y valientes...Provisionalmente, la flota aérea española cuenta con un campeón de los modelos diversos de aviones, sin alguna uniformidad y dirección determinada. Es incuestionable que esto pronto va a cambiar, y que Alemania está especialmente en la posición de asegurarse una hegemonía, justamente en este campo. Francia e Inglaterra no guardan interés de una flota aérea española. En cambio, Alemania sólo puede dar la bienvenida a una España y especialmente a una flota aérea española militarmente fuerte, por supuesto con la premisa de poder formar las relaciones con España siempre amistosamente.*

El modo más simple para empezar el punto 4.

Tenemos que empezar con la construcción de trayectos aéreos, porque la supremacía de los aviones alemanes se manifiesta a lo mejor en el tráfico aéreo. La concurrencia extranjera – que no se puede despreciar – se puede vencer solamente presentando la superioridad (de los aviones alemanes – F. F.) Especialmente Francia es capaz, gracias a su valuta devaluada y a sus grandes reservas de guerra, de transportar a precios muy bajos. La cuestión de precios es bastante decisiva, al menos hasta que la calidad del tipo del avión más costoso no compense la diferencia de precios. Esta superioridad (de la técnica de aviones alemana – F. F.), como ya fijamos, se puede justificar solamente en el tráfico aéreo (español – F. F.) realmente en marcha.

Pues se puede afirmar que el punto decisivo es el de los comienzos del tráfico aéreo civil. En el primer plano del interés (alemán – F. F.) está la aviación a las Islas Canarias, como primera estación del tráfico hacia América del Sur, como ya mencionado. De todas maneras, provisionalmente no será rentable el tráfico aéreo hacia las Islas Canarias, más aún al contrario, exigirá una subvención alta.²⁰ Este tramo es por otro lado muy difícil de volar, ya que pasa por parte

Auswärtiges Amt. Buenos Aires, 1927. 10. 24. Politisches Archiv des Auswärtiges Amt (PAAA), Botschaft Paris, Süd-Amerika, 1927-1930, 490a.

¹⁹ „Für Deutschland bietet diese Form, ...den Vorteil, dass man hier, nicht behindert durch den Versailler Vertrag, konstruieren und bauen kann wie man will.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.

²⁰ „Im Vordergrund des Interesses steht der Flug nach den Canarischen Inseln als Vorstufe des

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical“ para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

sobre territorios deshabitados y desiertos.

Los franceses guardan el mayor interés de asegurarse este tramo y evitar que los aviones alemanes o ingleses obtengan la concesión. Para lograr ésto, se presentan dispuestos de volar (en España – F. F.) no obstante la subvención estatal muy baja de parte de España, justamente para que ninguna otra compañía (aérea – F. F.) que no sea francófila, pueda asumirse de este asunto. El gobierno francés de parte suya apoya a la larga la compañía (aérea – F. F.) francesa (Latécoère) que está compitiendo por la concesión. La concurrencia por la aviación hacia América (del Sur – F. F.) trata en la realidad del comienzo del tráfico (aéreo – F. F.) a las Islas Canarias.²¹

Justamente por éso es necesario que el gobierno alemán intervenga y de parte suya subvencione también la empresa alemana que concurre por la aviación (entre España y las Islas Canarias – F. F.). Actualmente, Junkers es la empresa que es accionista principal de la U.A.E. (Unión Aérea Española).²²

Para las líneas aéreas que se ha de fundar (para los vuelos nacionales – F. F.) hay que instalar talleres de montaje, de los cuales podrán crecer luego las fábricas (de aviones – F. F.). Tanto las líneas aéreas como las fábricas de aviones funcionarán con capital mayormente español y bajo la bandera española, mas las empresas alemanas interesadas podrán asegurar su influencia prestándoles las tecnologías por acciones. Para la tecnología, la mano (de obra – F. F.) alemana seguirá siendo por supuesto inevitable, y ésto será así hasta que la construcción de aviones desarrolle más (tan rápido – F. F.). (Por otro lado, las industrias transportadoras, necesarias para la fabricación de aviones, como la industria del aluminio, ...la fabricación de motores etc., estarán igualmente bajo influencia alemana.)

Es evidente que en España se pueden continuar a la más larga los experimentos para el desarrollo de aviones, pues (en España – F. F.) no solamente acaban las barreras del Tratado de Versalles, sino también porque el proyecto España – América (del Sur – F. F.) exige otras numerosas pruebas.²³

Francia y España

Como ya se trataba de la cuestión del precio, la concurrencia francesa es

Verkehrs nach Südamerika... Vorläufig wird sich jedoch der Flugverkehr nach den Canarischen Inseln nicht rentieren, im Gegenteil eine hohe Subvention erfordern.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.

²¹ *„Der Konkurrenzkampf für den Flug nach Amerika liegt also tatsächlich in der Aufnahme des Verkehrs nach den Canarischen Inseln.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.*

²² *„Es dürfte daher nötig sein, dass die deutsche Regierung eingreift und ihrerseits ebenfalls die deutsche Firma subventioniert, die sich um den Flug bewirbt. Dies ist zur Zeit die Firma Junkers, die Hauptaktionärin der U. A. E. (Union-Aerea-Española) ist.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.*

²³ *„Es ist selbstverständlich, dass in Spanien in weitgehendsten Masse alle Versuche zur Entwicklung des Flugzeuges weiter betrieben werden können, da ja nicht nur die Hemmungen des Versailler Vertrages wegfallen, sondern auch das Projekt Spanien-Amerika noch umfangreiche Versuche fordert.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.*

bastante abrumadora (casi 50% más baja) (que la alemana – F. F.). En la cuestión de las líneas (aéreas – F. F.), la concurrencia es también grande y peligrosa, ya que Francia pone en acción unos medios extraordinarios, en interés de sus ambiciones de llegar a África, a las (Islas – F. F.) Canarias, y a América del Sur, justamente a través de España.²⁴ Las grandes empresas francesas como Bréguet, Devoitine, Lorraine-Dietrich, Hispano Suiza, tienen filiales en España, que son particularmente activas.

Finalmente, a esto se puede añadir que Francia ejercita presión política en todas las maneras posibles, y propagandísticamente es muy activa también.

A pesar de todo esto, (las ambiciones – F. F.) de Francia están impedidas por la deficiencia cualitativa (de sus aviones – F. F.) y los accidentes como consecuencia de esto.

Además, se sobreentiende que Francia no tiene algún interés de apoyar la creación de una industria de aviones española en España; (Francia – F. F.) sólo quiere ver en España un mercado, donde puede vender posiblemente sus (aviones – F. F.) de calidad inferior también, y por lo demás, quisiera aumentar su influencia a través de España en África y en América del Sur.

Alemania y España

a) Observaciones generales

Por haber sido encadenada por el Tratado de Versalles, Alemania no podía desarrollar su industria de aviones sin obstáculo. Pues había que transferirla al extranjero, como por parte ya se ha llevado a cabo, y de consecuencia, seguramente no tiene obstáculos tampoco que (Alemania – F. F.) fabrique (aviones – F. F.) en España.²⁵

Una ventaja más de Alemania (contra Francia – F. F.) es sin duda en relación de unos (aviones – F.F.), especialmente en el caso de los aviones construidos completamente de metal, en lo que el clima (incluido el de España y de las Islas Canarias) tiene seguramente un papel importante.

Además, es al favor de Alemania que los aviones alemanes despertaron el interés de varias personalidades determinantes (españolas – F. F.) y de círculos más extensos.

Para la ventajas arriba mencionadas, es una desventaja que a la actitud (alemana – F. F.) le falta cada unidad. Las empresas (alemanas – F. F.) presentan entre ellas una fuerte concurrencia por otro lado falta la verdadera propaganda que, de todas maneras, cuesta mucho.

Si uno se encuentra en España, no puede librarse del sentimiento que en Alemania se subestima absolutamente el valor de España y América del Sur.

²⁴ „Auch in der Frage von Verkehrslinien ist die Konkurrenz gross und gefährlich,, weil Frankreich ausserordentliche Mittel aufwendet, insbesondere über Spanien hinweg nach Afrika, Canarias und Südamerika strebt.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.

²⁵ „Infolge der Fesselung durch den Versailler Vertrag kann sich der Flugzeugbau in Deutschland nicht ungehindert entwickeln. Es muss sich also, wie es ja auch schon zum Teil geschehen ist, ins Ausland verlegen, und infolgedessen bestehen wohl auch keine Bedenken, in Spanien zu bauen.“ Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical“ para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

*Aunque el comercio y la industria (alemanes – F. F.) estén actuando en España, les faltan el impulso y la unidad, además, la determinación; sin embargo, nosotros (los alemanes – F. F.) a pesar de todo esto podemos asegurarnos nuevos territorios (de inversión, de influencia – F. F.) justamente en España y en América del Sur, los que pueden tener una infinita importancia financiera, política y militar. En esta relación podríamos aprender mucho de los franceses, que justamente se esfuerzan en un modo denodado para conquistar estos territorios (de influencia en España y América del Sur – F. F.).*²⁶

El primer programa meteorológico del „proyecto transoceánico“ a bordo del buque de vapor Minden (marzo-junio de 1924)

En febrero de 1934, después que había iniciado el vuelo de correo aéreo según el horario semanal de la *Luft Hansa* en la ruta Berlín – Sevilla – Islas Canarias – Bathurst – Recife – Rio de Janeiro – Buenos Aires, uno de los expertos de aviación más conocidos y autor de varios libros técnicos, Fischer von Potorzyn, en su obra *„Südatlantikflug“* hizo una recapitulación de las investigaciones meteorológicas alemanas que eran indispensables para los vuelos transcontinentales. En su obra publicada en 1934 asentó *“que la meteorología alemana empezó a investigar las condiciones aeronáuticas y meteorológicas del Atlántico en 1923. El «apuro», criticado por muchos en ese entonces, llegó a ser rentable más adelante. Las mediciones de viento en la atmósfera que alcanzaban la altitud de 25.000 metros, llegando hasta la estratosfera... efectuadas desde hace años por científicos alemanes y oficiales de la marina comercial alemana, en el futuro no lejano serán beneficiosos para el tráfico aéreo de los aviones que vuelan en la misma altitud. ...hoy en día, estos globos rojos de medición son los jalones de*

²⁶ *„Wenn man sich in Spanien aufhält, wird man das Gefühl nicht los, dass in Deutschland die Wichtigkeit Spaniens und Südamerika absolut unterschätzt wird. Wohl ist Handel und Industrie tätig, aber es fehlt der grosse Schwung und die Einheitlichkeit und Zielbewusstheit, und doch können wir uns gerade in Spanien und Südamerika neue Gebiete erschliessen, die finanziell, politisch und militärisch von unendlicher Bedeutung sein können. Wir könnten in dieser Beziehung sehr viel von den Franzosen lernen, die gerade zuverweifelte Anstrengungen machen, diese Gebiete für sich zu erobern.“* Geheim! Bericht über die Reise nach Spanien von April-Juli 1925. op. cit. ; Con una subvención notable del gobierno francés, el 1 de marzo del 1928 partió el primer vuelo regular de una duración de 10 días entre Europa y América del Sur, en el trayecto París – Perpignan – Alicante – Casablanca – Dakar – Islas de Cabo Verde (Portugal) – Islas Fernando de Noronha (Brasil) – Recife – Rio de Janeiro – Buenos Aires. Por la escasa potencia de los motores de los aviones de entonces, la empresa francesa *Aéropostale* solucionaba la gran distancia oceánica entre las costas africanas y el „ángulo brasileño“ del modo que entre Dakar y las Islas de Cabo Verde comunicaban hidroplanos, mientras entre las Islas de Cabo Verde y las Islas Fernando de Noronha torpederos rápidos. Entre las Islas Fernando de Noronha y Recife había también hidroaviones, luego a lo largo de la costa brasilera, hasta Buenos Aires, se usaban los aviones continentales de *Aéropostale*. *Von heut ab Ozeanflugverkehr. Paris – Buenos Aires in 10 Tagen. Viermal umsteigen. Die Konkurrenz der Zeppeline. Deutsche Flugzeuge in Südamerika*. In: Erste Beilage zur Vossischen Zeitung. 1928.03.01. Nr. 52.; MILCH, Erhardt: *Regelmässiger Transoceanverkehr?* In. *Berliner Tageblatt*. 1928. 09.15.

la época siguiente del tráfico aéreo.”²⁷

Más o menos en el mismo tiempo cuando se formuló el secreto memorándum alemán a propósito a conquistar del espacio aéreo español y el proyecto aéreo del Atlántico del Sur, escrito en verano de 1925 de que acabamos de citar algunos detalles, en la literatura alemana se puede observar también el exámen meteorológico de carácter científico de un proyecto relativo a los vuelos intercontinentales Europa-América del Sur. Por ejemplo, en el número de marzo 1925 de la *Ibero-Amerikanisches Archiv*, revista del Centro de Investigaciones Iberoamericano de Bonn, salió un escrito con el título *“El tráfico aéreo entre Europa y América del Sur. Bases económicas y perspectivas económicas”*,²⁸ cuyo autor era el consejero gubernamental del instituto meteorológico de Hamburgo, dr. Perlewitz. El escrito anunciaba ya con su título que, además de los preparativos secretos de motivo militar, se dedicaba una atención particular a los estudios de las condiciones del vuelo de larga distancia del Atlántico del Sur también de parte de los círculos científicos, meteorológicos alemanes.

Por primero, Perlewitz presentó en su ensayo las ventajas del avión contra el ferrocarril, la navegación fluvial y marítima, el transporte terrestre (el carácter universal y la rapidez del avión como medio de transporte). Estaba partiendo del hecho que tanto en relación del avión como del aeronave, la cuestión decisiva es su uso económico que – en relación de la distancia del vuelo – en grado considerable está determinado por la dirección y la intensidad del viento. Especialmente en el caso de los vuelos intercontinentales de distancia, la economía depende si se logra encontrar un itinerario, una altitud y un tiempo favorables. Por eso, el piloto tiene que conocer contiamente y en tiempo las condiciones de viento, ya que el conocimiento profesional de éstos puede influir el vuelo en un modo ventajoso. *“Pues el conocimiento de las corrientes de aire y de las condiciones atmosféricas son unas premisas científicas con las cuales se puede construir el tráfico aéreo de distancia económico, especialmente encima del Océano.”²⁹* Perlewitz opinaba que ante todo hay que comprender los vientos en el área del Océano Atlántico, investigar las relaciones estratosféricas principales, para pronosticar a los pilotos con una seguridad respectiva las predicciones meteorológicas, dentro de estos, las direcciones de los vientos. Consideraba de importancia particular conocer las direcciones de vientos también en los estratos más altos del atmosfera.

El ensayo de Perlewitz estaba basado en su grandioso programa de investigación meteorológica efectuado entre mayo y junio de 1924, con el buque

²⁷ FISCHER VON POTURZYN, Friedrich A.: *Südatlantikflug. Luftreise zur schwimmenden Insel Westfalen über Spanisch-, Französisch-, Britisch-Afrika*. Verlag Eher, München, 1934. 140.

²⁸ PERLEWITZ: *Der Luftverkehr zwischen Europa und Südamerika. Wissenschaftliche Grundlagen und wirtschaftliche Aussichten*. IN: *Ibero-Amerikanisches Archiv. Zeitschrift des Ibero-Amerikanischen Forschungsinstituts, Bonn. Schriftleitung: Professor dr. O. Quelle, Bonn. I. Jahrgang, 1925.03. Heft 2. 101-122.*

²⁹ PERLEWITZ: 104.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical“ para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

de vapor *Minden* de la compañía de navegación de vapor *Norddeutscher Lloyd*. Durante el viaje de ida y vuelta, en la línea Hamburgo – Madeira – Pernambuco – Recife – Rio de Janeiro – Santos – Sao Paulo – Buenos Aires expedieron desde el bordo del buque 123 globos aerostáticos adecuados para investigaciones de los estratos más altos de la atmósfera. El meteorólogo alemán navegó a través de casi toda la zona de los vientos alisios del norte, la de la línea ecuatorial, y la de los vientos alisios del sur, mientras tanto efectuaba sus mediciones meteorológicas.³⁰ En su ensayo de arriba, Perlewitz reunió solamente los resultados científicos más importantes; el análisis del material de investigación completo se llevó a cabo en el Archivo Meteorológico Marítimo (*Archiv der Deutschen Seewarte*) en Hamburgo. Al meteorólogo alemán le ocupaba ante todo la aeronáutica y las posibilidades de los vuelos económicos en el Atlántico, más precisamente, la posibilidad de aprovechar de los corrientes de aire. Estaba buscando la respuesta a la cuestión, cómo se podría hacer aún más económico el vuelo, uno de los medios más importantes de comunicación intercontinental del futuro. La pregunta básica de sus indagaciones era, cuál sería el trayecto más favorable para realizar el tráfico de larga distancia entre Europa y América del Sur? Uno de los diseños más importantes de la expedición del meteorólogo alemán era, en vez de los esfuerzos a un único resultado deportivo de vuelo, hacer económico y sistemático ante todo el tráfico del Atlántico del Sur, asegurando el tráfico aéreo continuo de comercio y de correos entre Europa y América del Sur.

La aviación alemana consiguió una fama internacional por haber puesto en marcha un aeroplano *Zeppelin* entre el 12 y el 16 de octubre de 1924 de España a los Estados Unidos. El transporte, más precisamente el vuelo del *Zeppelin* a los Estados Unidos formaba parte de los transportes alemanes de indemnización de guerra. El viaje sirvió también como experiencia meteorológica. Al contrario del buque de vapor que en el mar navega por una línea más o menos derecha, el aeroplano *Zeppelin* trataba de encontrar, durante su navegación horizontal, las direcciones de viento más favorables para utilizar menos energía posible volando contra el filo del viento, y volar encima del océano con un viento en popa más favorable. Después de llegar a España desde Friedrichshafen, región del lago de Bodensee, y repartido el *Zeppelin*, en vez de elegir el trayecto más corto para su vuelo, por primero avanzaba hacia el suroeste para evitar los contravientos fuertes que hacía más al norte. Además de la navegación horizontal, el viaje del *Zeppelin* dió también experiencias útiles sobre la navegación vertical, pues las alturas de 1000, 2000 o 3000 metros se caracterizan por una intensidad de vientos completamente diferente en un período determinado.³¹

En uno de los subcapítulos de su ensayo, bajo el título „*Die Luftfahrt zwischen*

³⁰ Los aerostatos de caucho de 200 gramos se llenaron de hidrógeno y se expedieron al aire, provistos de diferentes instrumentos especiales de medición. El estrato atmosférico más alto que alcanzaron en su camino era una altitud de 22,4 km, desde allí facilitaban datos atmosféricos.

³¹ PERLEWITZ: 111.

Europa und Südamerika” Perlewitz asentó que, en la relación de los vuelos entre Europa y América del Sur, la dimensión vertical del disfrute de las direcciones de viento tiene una importancia particular; más precisamente, la consideración de la altitud del vuelo en las etapas diferentes del viaje de larga distancia. La constatación más importante de Perlewitz fue que, en el trayecto de más de 10 mil kilómetros de dirección norte-sur entre Europa y América del Sur, el factor más importante no es tanto la navegación horizontal, sino las direcciones de viento que se cambian con la altitud. El cambio de la altitud del avión es de mucha importancia, ya que en relación de la altitud, las direcciones de viento cambian rápida y continuamente. Este hecho tiene muchísimas desventajas para el piloto, mas puede tener algunas ventajas también, en cuanto durante la navegación el piloto aprovecha de las direcciones de viento en un modo adecuado. En fin de cuentas, la destacada atención a las condiciones de viento y el disfrute de sus ventajas es uno de los factores más importantes durante todo el vuelo, ya que el consumo de combustible del avión durante la distancia considerable de vuelo intercontinental, depende de esto.

El meteorologista alemán, a base de cálculos complicados, concluyó que, durante el vuelo de miles de kilómetros desde España hasta Buenos Aires – considerando el mes de marzo –, si el piloto elige una altitud favorable para el vuelo, en el 50% del trayecto se puede ir viento en popa.³² *“Cuáles etapas elegir durante el vuelo Europa-América del Sur, por ejemplo partiendo desde España si volar por las costas de África hasta las Islas de Cabo Verde o progresar por la línea España – Madeira – Islas Canarias – Islas de Cabo Verde – Brasil – Argentina, pues estas etapas tienen que ser precisadas por investigaciones meteorológicas ulteriores... el vuelo se puede hacer verdaderamente económico sólo si el piloto y los técnicos de aviación consideran las previsiones y los consejos de los meteorologistas también.”*³³ En España, Brasil y Argentina, se muestra mucho interés por las comunicaciones aéreas, esto fue la otra experiencia de la expedición de Perlewitz de 1924. Estaba convencido que el tráfico aéreo del Atlántico del Sur tenía un gran porvenir adelante que, en cambio, requiere ulteriores investigaciones meteorológicas sistemáticas. (Véase la imagen Nr. 1.)

El segundo programa meteorológico del „proyecto transoceánico”: la Expedición Alemana-Atlántica del buque de investigación Meteor (abril de 1925 – julio de 1927)

No faltaron las *„ulteriores investigaciones meteorológicas”* en el área del Atlántico

³² En junio esto puede ser más de 80% y en el viaje de vuelta, considerando de igual manera marzo y junio, se puede ir viento en popa favorable hasta en un 94% y 64%, si el piloto aprovecha conscientemente de la posibilidad dada. Aprovechando de los resultados de las investigaciones meteorológicas y de las posibilidades del viento en popa, se puede ahorrar tiempo y combustible; así se hace posible aumentar el cargo útil, como la cantidad de los envíos postales.

³³ PERLEWITZ: 121.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

del Sur, pronostizadas en el ensayo de Perlewitz. Más aún, por la realización del segundo programa meteorológico del „proyecto transoceánico”, se llevó a cabo una de las empresas más coordinadas de la Alemania de Weimar. Es decir, el buque de investigación *Meteor* de la *Reichsmarine* estaba haciendo mediciones meteorológicas sistemáticas por más de dos años, entre abril de 1925 y julio de 1927, en el marco de la *Expedición Alemana-Atlántica*, por la revelación científica de las condiciones atmosféricas, de la *dimensión vertical*. Con esto, se crearon las condiciones seguras y económicas del servicio de correos intercontinental directo y según el horario de Berlín - Río de Janeiro - Buenos Aires.

El comandante del buque *Meteor*, el capitán Spiess, en su grueso tomo escrito en 1928, después del regreso del barco, dedicó un capítulo aparte a las observaciones meteorológicas.³⁴ Como se destaca de los tres imágenes adjuntadas también las observaciones meteorológicas eran especialmente frecuentes donde – entre África (Dakar), las Islas de Cabo Verde y América del Sur (Brasil) – los trayectos aéreos proyectados eran los más cortos, es decir, óptimos. (véase las imágenes Nr. 2. y 3.) Como el buque de investigación *Meteor*, durante su viaje de investigaciones, regresaba a los mismos trayectos siempre en meses diferentes, los resultados de las indagaciones meteorológicas – en comparación con la expedición de *Minden* – resultaron muy ricos³⁵. Según el capitán Spiess también, “*acumulamos un material enorme para la investigación de la atmosfera libre*”.³⁶

En los comentarios del capitán se puede leer también que, en el extremo sur del área del Atlántico del Sur, se efectuaron relativamente pocas mediciones de cometas o aerostatos, mas “*como resultado de las mediciones sistemáticas efectuadas, se acumuló un material muy rico sobre las condiciones físicas del Océano Atlántico, especialmente las dos zonas de los vientos alisios y la ecuatorial intermedia*.”³⁷ Mientras con el programa de cometas se efectuó la investigación minuciosa de los estratos del atmosfera hasta 3000 metros, con expedir los globos aerostáticos se recogieron datos sobre las condiciones meteorológicas de los estratos atmosféricos más altos, de las altitudes hasta 20 km.³⁸

Con los cometas, el servicio meteorológico alemán recibió un imagen bastante exacto sobre la zona de los vientos alisios, tanto de su extensión horizontal como de sus características verticales. El meteorologista del buque *Meteor*, dr. Kuhlbrodt sacó quinientas fotografías excelentes de la formación de nubes en la zona de los vientos alisios. La importancia de esta serie de fotografías consiste en la elaboración de un atlas de nubes relativo a la zona del Atlántico del Sur, con el

³⁴ SPIESS, F.: *Die Meteor-Fahrt. Forschungen und Erlebnisse der Deutschen Atlantischen Expedition 1925-1927*. Verlag von Dietrich Reimer, Berlin, 1928. 356-360.

³⁵ La expedición de investigación del *Meteor* en el Atlántico del Sur fue el primer gran viaje al extranjero de la *Reichsmarine*. Por su viaje de dos años y dos meses, el buque de investigación *Meteor* recorrió más de 67500 leguas marítimas, o sea, aproximadamente el triple del largo del Ecuador.

³⁶ SPIESS: 356.

³⁷ SPIESS: 358.

³⁸ *Ibid*, 358.

cual se hizo posible el estudio de la formación de nubes en esta región. La cantidad del material de investigación que se acumuló era talmente grande que *"el total del material de observaciones meteorológicas presenta un valor práctico para la aeronáutica del Atlántico."*³⁹

Aunque el viaje de la expedición de investigación del Atlántico del Sur era apoyado en sumo grado por el almirante Paul Behncke, jefe de la *Marineleitung* ya desde hace el 1920, por problemas de la política interior alemana, la inflación enorme del marco hacían imposible la organización del viaje de la expedición, y la transformación de un buque de guerra más pequeña en buque de investigación. A principios de los años 20, las posibilidades de la ciencia alemana eran también muy reducidas, ante todo por la falta de recursos financieros. Sin embargo, el profesor Alfred Merz, director del *Institut für Meereskunde* de Hamburgo, elaboró un grandioso proyecto de investigación, partiendo del punto que el océano abierto, la zona del Atlántico del Sur puede servir, a pesar de la derrota en la guerra, como campo de investigación libre para la ciencia y la política de ciencia alemanas. El almirante Behncke apoyaba hasta el fin al padre intelectual del programa de investigación, asegurándolo de que la *Reichsmarine* subvendría los gastos de la transformación del buque de guerra, procuraría el equipo, mientras las instituciones científicas alemanas tendrían que proporcionar los medios de investigación necesarios. El ministro dr. Schmidt-Ott, presidente del *Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft*, uno de los sostenedores principales de la empresa científica del Atlántico del Sur, en mayo de 1924 convocó una reunión conjunta a propósito de la expedición planeada del *Meteor*, donde el profesor Merz hizo conocer su proyecto ante numerosos directores de institutos de investigación alemanes. Los miembros del equipo científico eran geólogos, biólogos, y dos meteorologistas: el profesor Reger, director del observatorio meteorológico de Lindenberg, y Kuhlbrodt, director del instituto meteorológico de Hamburgo; los dos eran muy expertos de experimentos con globos aerostáticos y cometas.

Para noviembre de 1924, transformaron el buque de guerra para su misión de investigación. En el bordo no había armas en absoluto. El buque de investigación transformado *Meteor* hizo su primer viaje de prueba desde Wilhelmshafen el 25 de noviembre de 1924; en esta ocasión el almirante Zenker, jefe de la marina de guerra alemana, hizo también una visita en el buque. Para examinar el barco, desde enero de 1925 se planeó otro viaje de prueba más larga, a las Islas Canarias. Sobre el viaje del barco que partió de nuevo de Wilhelmshafen, salieron poquísimas noticias. Puesto que por motivos políticos parecía oportuno hacer menos sensación posible con la divulgación de los preparativos de la expedición.⁴⁰

Ya en el viaje de regreso,⁴¹ entre las Islas Canarias y la Península Ibérica, se efectuaron unas observaciones meteorológicas muy importantes. Expedieron al atmosfera globos aerostáticos provistos de instrumentos especiales, con las que siguieron continuamente los datos de la presión atmosférica, la temperatura, la

³⁹ *Ibid*, 359.

⁴⁰ SPIESS: 7.

⁴¹ El *Meteor* partió de regreso desde su viaje de prueba el 10 de febrero de 1925.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical“ para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

humedad del aire. Elaboraron nuevas soluciones técnicas interesantes, dejando caer al mar una parte de los resultados de las mediciones y recogéndolos más tarde con el buque. La prueba de la expedición realizada en las Islas Canarias resultó eficaz, ya que probaron con éxito tanto las instalaciones mecánicas del buque como los instrumentos y métodos científicos. Visto que el buque tenía que efectuar la mayor parte de su actividad por más de dos años en la zona tropical, prestaron mucha atención a la colocación y el alojamiento adecuados de los laboratorios, el personal de investigación y el equipaje. Para aumentar el radio del buque y ahorrar con los recursos de carbón y petróleo, equiparon el barco con velas pequeñas también. Durante la elaboración del itinerario tenían que considerar numerosos puntos de vista. También tenían que prestar atención a las provisiones necesarias de carbón, agua, víveres, complementadas siempre por buques de vapor alemanes, además, al contacto continuo con las representaciones diplomáticas – embajadas, consulados – alemanas. El viaje fue organizado considerando de evitar si posible, de echar anclas en los puertos de los estados que habían sido enemigos durante la Primera Guerra Mundial. Tratándose de un viaje de expedición planeado para más de dos años, pensaban renovar el barco a fondo en Buenos Aires, capital de Argentina, país neutral. El buque Meteor que avanzaba en zigzag en la zona del Atlántico del Sur, tenía dos bases que usaba varias veces, es decir Buenos Aires y El Cabo en Sudáfrica.

El buque de investigación *Meteor* fue despedido por el almirante Zenker, jefe de la *Marineleitung*, el 15 de abril de 1925 en Wilhelmshafen.⁴² Como primera dirección llegaron a las Islas de Cabo Verde, donde el barco tomó carbón y agua. Se aprovechó del viaje desde las costas europeas hasta Buenos Aires para efectuar mediciones meteorológicas sistemáticas. Las mediciones meteorológicas se proseguían por más de dos años en la zona del Atlántico del Sur, y con su ayuda se podían recoger informaciones sobre los movimientos y las circulaciones hasta entonces desconocidos de los estratos más altos del atmosfera, “*las cuales tienen una importancia particular para la meteorología marítima*”.⁴³ Para las observaciones meteorológicas sistemáticas, por más de dos años medían tres veces al día: a las horas 7, 14 y 21; con unos instrumentos especiales, analizaban la presión atmosférica, la temperatura y la humedad del aire, la temperatura del agua, la forma y la extensión de la figuración de nubes, la dirección y la intensidad del viento, la intensidad del oleaje del océano (por los hidroaviones), y varios otros datos. Una parte de los datos se transmitía cada día en telegramas a Berlín o a Hamburgo, por todo el viaje.⁴⁴

⁴² SPIESS: 58. En el mismo tiempo partieron los dos oficiales alemanes de aviación, el capitán Grauert y el teniente Jeschonneck a España, – como citamos el informe escritos por ellos más arriba – para estudiar entre otros la posibilidad de construir un trayecto aéreo intercontinental alemán por España – Islas Canarias – América del Sur.

⁴³ SPIESS: 59.

⁴⁴ Como se sabe de la autobiografía del almirante Raeder, desde mediados de los años veinte, la marina alemana prestaba mucha atención – a base de las experiencias de la Primera Guerra Mundial –

Las informaciones más importantes se consiguieron con la expedida de un número total de 814 globos aerostáticos de tamaños diversos, y 217 cometas. En la zona de los vientos alisios, al norte y al sur del Ecuador, los aerostatos meteorológicos alcanzaron una altitud de 21 kilómetros al máximo, mientras los cometas los 5 kilómetros al máximo, teniendo un promedio de 2,5-3 kilómetros de altitud. Los globos aerostáticos se expedían dos veces al día, mientras las alas delta en caso de condiciones de viento favorables. Para investigar los estratos más altos del atmosfera, se usaban en primer lugar los globos aerostáticos y las alas delta. Una parte de los aerostatos se levantaba a la altitud de 20 kilómetros y allí se reventaba. Los aerostatos que llegaban a las altitudes de miles de kilómetros, tramitaban al bordo del buque cada minuto datos sobre su cambio de dirección, la velocidad de su ascensión, los cuales se registraban allí. Para determinar con una relativa exactitud la altitud actual del aerostático y la velocidad de su ascensión, los meteorólogos empleaban los medios técnicos nuevos, combinaciones de instrumentos diferentes para medir la distancia, utilizados por la artillería. Los recursos de gas, necesarios para hinchar los aerostatos, se transportaban para el *Meteor* por las compañías de navegación alemanas en el curso de los dos años. Con los instrumentos especiales de los globos aerostáticos que se levantaban al aire, se trataba de determinar las extensiones y las formas de las nubes también. Las alas delta servían para investigar las corrientes de aire y la estratificación de los vientos en las zonas bajas del atmosfera. Con la ayuda de una guindaleta de 10 kilómetros, se expedía por primero un cometa principal a la altitud de unos 3 kilómetros, y luego cada 1000 metros se colocaban cometas auxiliares en la boza, así que al lado del cometa principal del *Meteor* se podían halar hasta 5-6 cometas menores a la vez. En la distancia entre las costas españolas y Buenos Aires, se expedieron en total de 50 globos aerostáticos y se efectuaron nueve programas con los cometas.

Después de las Islas Canarias y las Islas de Cabo Verde, el barco navegaba hacia el archipiélago situado cerca del „codo” brasilero, llamado Fernando de Noronha. Durante los vuelos proyectados sobre el océano, éste era el punto más cercano al Viejo Mundo (a Dakar en África, y a las Islas de Cabo Verde). Por eso, el *Meteor* navegaba varias veces alrededor del archipiélago Fernando de Noronha; mientras tanto, se expedieron cuatro alas delta y halando las hicieron llegar a la altitud de 4000 metros, con la ayuda de la boza de 8000 metros. De esta manera recibieron un gran número de datos de valor sobre las condiciones meteorológicas existentes delante las costas brasileñas, ya que el objetivo primario de los aterrizajes de aeronaves y aviones posibles era el „codo” brasilero, Natal-Pernambuco, además Fernando de Noronha.⁴⁵ Los experimentos con globos aerostáticos en las zonas altas del atmosfera se continuaban también en los años 30.⁴⁶

a tener un contacto telegráfico continuo y seguro con sus barcos de guerra y aviones que se encontraban lejos de las aguas nacionales. SPIESS: 61. RAEDER, Erich: *Mein Leben. Bis zum Flottenabkommen mit England 1935*. Band 1. Tübingen-Neckart, 1956. 54.

⁴⁵ SPIESS: 81.

⁴⁶ Así por ejemplo, desde 1932 el barco de catapulta *Westfalen* expedía también cada día globos rojos al aire. En pocos meses se expedieron unos 300 globos aerostáticos. Los varios instrumentos de medición

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical“ para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

El llamado perfil noveno fue la investigación del tramo entre el Cabo San Roque en Brasil y Freetown en África. El Océano Atlántico se restringe aquí a unos 1500 millas. Ésta era la zona de la cual entre los participantes del proyecto se decía que en un futuro ofrecería cercano la posibilidad más grande para la realización del proyecto aéreo del Atlántico del Sur. Los meteorólogos del *Meteor* efectuaban aquí la actividad científica más fuerte. Expedieron dieciocho aerostáticos desde 12.500 hasta 18.900 metros de altitud, pero hicieron mediciones en la altitud de 4600 y 14.000 metros también. Entre los perfiles séptimo y noveno, se sacaron 130 fotografías sobre la formación de nubes. Se efectuaron trece expediciones de ala delta en este tramo más corto entre África y América del Sur, entre la altitud más baja de 3370 metros y la más alta de 4630 metros. El 2 de enero de 1927, los dos buques de la *Reichsmarine* se encontraron en pleno Océano Atlántico, después de quedarse por telégrafo sobre el lugar exacto de la cita. El crucero *Emden*, dirigido por el capitán de navío Foerster y el buque de investigación *Meteor*, dirigido por el capitán de corbeta Spiess se encontraron en el punto de control llamado 246. y los dos barcos estaban anclados uno al lado del otro por varias horas.⁴⁷ (Véase la imagen Nr. 4.)

Navegando desde las Islas de Cabo Verde hacia las Islas Canarias, se efectuaban exclusivamente mediciones meteorológicas, es decir, otros programas de globos aerostáticos y alas delta, con las cuales seguían las condiciones de viento, hasta alcanzar la zona de vientos alisios del noreste. Entre las Islas de Cabo Verde y las Islas Canarias, se expedieron 12 aerostatos y 4 alas delta. En las Islas Canarias, el buque *Meteor* fue recibido por el Ministro de Estado Schmidt-Ott, presidente de la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft*. El 2 de junio de 1927, para la salutación del buque de investigación *Meteor* llegaron a Wilhelmshafen el almirante Hans Zenker, jefe de la *Marineleitung*, y el Ministro de Guerra imperial, Otto Geßler. El 23 de junio de 1927, el capitán de navío Spiess y su equipo fueron recibidos por el Presidente Imperial Paul von Hindenburg; el capitán lo recordó en su diario también: "sobre el viaje hice una relación militar al Señor Presidente Imperial."⁴⁸

Los vuelos de correo aéreo según el horario Berlín-Río-Buenos Aires de la Luft Hansa y del Zeppelin desde febrero de 1934

El „Südatlantikflug-Projekt“⁴⁹ coordinado por el *Reichsverkehrsministerium* y por la

colocados en los aerostáticos se levantaban por más de tres horas hasta llegar a la altitud de 20 kilómetros y enviando continuamente los datos al bordo. Los datos recibidos de esta manera encriptados eran transmitidos en seguida desde el barco *Westfalen* a Hamburgo. En el centro meteorológico alemán disponían de esta manera de datos exactos y puestos al día, que se podían retransmitir para los aviones que partían desde Berlín o Stuttgart. FISCHER VON POTURZYN: 140. SPIESS: 275.

⁴⁷ SPIESS: 292.

⁴⁸ Los oficiales del *Meteor* fueron recibidos por el Ministro del Interior Imperial von Reudel también; en el recibimiento participó el almirante Tirpitz también. SPIESS: 332.

⁴⁹ FISCHER VON POTURZYN, Friedrich A.: *Südatlantikflug. Luftreise zur schwimmenden Insel Westfalen über Spanisch-, Französisch-, Britisch-Afrika. Mit einer flughistorischen Einleitung von Dr.*

Luft Hansa, la aseguración de la rápida comunicación aérea intercontinental Europa – África – América del Sur entre el Mundo Viejo y el Mundo Nuevo de habla hispano-portuguesa significaban un gran desafío para la „diplomacia de aviones” alemana, que se atenía y por su importancia poco a poco superaba la industria de aviones y la diplomacia de buques de guerra. Vencer las enormes distancias aéreas, volar sobre el inmenso océano abierto planteó un sinnúmero de preguntas técnico-formativas a solucionar. Así, el trayecto aéreo intercontinental de 14.000 km entre Berlín y Buenos Aires se mostró el mejor método „civil” y ruta de práctica para que la aviación y la industria de aviones alemanas eludieran las disposiciones militares prohibitivas y restrictivas del Tratado de Versalles. Las fuerzas aéreas alemanas – oficialmente inexistentes – en la realidad desarrollaban y probaban motores de aviones de tipo más fuerte y seguro – para aplicarlos en la aviación militar también – en la área „Grossraum” española, sudamericana y oceánica, libres de las restricciones en el „Luftocean”. En el servicio de la *Luft Hansa*, en el marco del proyecto del Atlántico del Sur, cientos de técnicos y pilotos estaban construyendo el almacén inmenso de conocimientos técnicos y de aviación, de los cuales se podía aprovechar en el nuevo armamento aéreo empezado después del 1933. Las ventajosas condiciones geopolíticas de Francia – casi la mitad del trayecto aéreo París – Dakar – Río de Janeiro – Buenos Aires pasaba por el espacio aéreo francés (africano) – facilitaban los aterrizajes frecuentes en los aeropuertos siempre franceses. La industria de aviones francesa – al contrario con la alemana – no estaba obligada a desarrollar tipos de aviones, motores, sistemas de navegación adecuados a los vuelos de larga distancia. Característico es a la rivalización franco-alemana en la zona aérea del Atlántico del Sur, que la compañía aérea francesa *Latécoère* perdió 120 aviones hasta el 1933, haciendo funcionar el trayecto del Atlántico del Sur.

El vuelo de correo aéreo *Luft Hansa*, directo entre Europa y América del Sur – realizado sólo por avión –, después de desarrollos intensivos y varios vuelos de prueba – en el espacio aéreo de América del Sur, Europa del Sur y África del Occidente – comunicaba según horario a partir de febrero de 1934, cada dos semanas y con una duración de vuelo de cinco días entre Berlín y Buenos Aires. (Véase la imagen Nr. 5.) Mientras tanto, la compañía aérea rival, *Latécoère*, pues *Air France* que tomó posesión de la empresa en 1934 – basándose a las ventajas geopolíticas de las colonias africanas de Francia – continuaba el viaje transatlántico de 3500 km entre Dakar en Senegal y Natal en Brasil, o sea, entre los continentes África y América, con torpederos más lentos que los aviones. Así que se quedó atrás en cuanto a la velocidad, frente al servicio de correo aéreo Europa-América del Sur de los alemanes.

En 1930 el gobierno francés firmó un acuerdo con Portugal, a base del cual la compañía aérea *Latécoère* adquirió derechos monopolistas. La parte francesa levantó con este paso barreras aéreas frente al proyecto del Atlántico del Sur de la *Luft Hansa*, ya que los aviones alemanes dirigidos hacia América del Sur, de esta

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical“ para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

manera no podían hacer uso ni de las colonias francesas de África Occidental, ni de las Islas portuguesas de Cabo Verde, más cercanas al codo brasileño, para sus aterrizajes técnicamente inevitables de consecuencia al radio de los aviones de entonces. En esta situación, el gobierno alemán acudió a los británicos y pidió su apoyo para que la *Luft Hansa* obtuviera ayuda de aviación y logística en la Gambia Británica, en Bathurst, cerca a la Dakar francesa. Tras la aprobación de Gran Bretaña se escondía el hecho que Londres no deseaba construir vuelos intercontinentales desde el país insular hacia América del Sur, ya que prefería los vuelos imperiales *via Egipto* de largo intervalo a África del Sur y Australia. Los intereses de Berlín y Londres no eran contrarios a propósito del trayecto aéreo Europa – América del Sur, mientras por los conflictos franco-ingleses Londres de ninguna manera no tenía el interés de que París monopolizara el trayecto aéreo Europa – América del Sur. Para superar las distancias de los tramos oceánicos entre África y América del Sur, la *Luft Hansa* desarrolló por un lado unos hidroplanos de gran potencia, capaces de vuelos de larga distancia, por otro lado aplicó el barco de catapulta *Westfalen*, una „isla flotante“ que, cruzando en el Océano Atlántico, hizo posible el aterrizaje a los hidroplanos y les aprovisionaba de combustible, haciéndoles partir con la catapulta hacia África o América del Sur. El fondo de esta combinación hidroplano – barco de catapulta llegó a ser, a partir del 1932, la Gambia Británica por el permiso británico.⁵⁰

El primer aeronave *Zeppelin* llegó a América del Sur en mayo del 1930, despertando una curiosidad inmensa, en el marco de una ruta „triangular“: Sevilla – Pernambuco – Rio de Janeiro (Brasil) – Lakehurst (USA). En 1931, siguieron tres vuelos de prueba. En 1932 partió el vuelo regular de aeronaves entre Europa y América del Sur con 9 viajes en la ruta Friedrichshafen – Sevilla – Pernambuco. Desde Pernambuco, el correo se llevaba a Rio de Janeiro con los aviones *Junkers* de la compañía aérea brasileña de interés alemana, *Cóndor* (filial de la *Luft Hansa*), así que los envíos llegaban solo en cinco días desde Berlín a la capital brasileña. En 1933 el *Graf Zeppelin* comunicaba de nuevo 9 veces, y en 1934 ya 10 veces según horario. En los viajes de ida, la duración media era 68 horas, de vuelta 81 horas. (Véase la imagen Nr. 6.)

Después de su primer vuelo alrededor del globo en 1929, y luego su primer

⁵⁰ El trayecto bisemanal regular de la *Luft Hansa* en el Atlántico del Sur comprendía los tramos siguientes a partir de febrero de 1934: (Berlín) Stuttgart – Sevilla (via Marsella – Barcelona), 2000 km (con *Heinkel H 70* de un motor); Sevilla – Islas Canarias – Las Palmas (via Marruecos español, Juby), 1500 km (JU 52 de tres motores); Las Palmas – Bathurst, Gambia Británica, 1900 km (JU 52 de tres motores); Bathurst – Natal (via barco de catapulta *Westfalen*), 3500 km (*Dornier-Wale* hidroaviones de dos motores); Natal – Rio de Janeiro (via Bahia), 2000 km (JU 52 de tres motores); Rio de Janeiro – Buenos Aires (via Santos – Rio Grande – Montevideo) 2700 km (JU 52 de tres motores). ORLOVIUS, Heinz: *Die Geschichte des Luftverkehrs über den Südatlantik*. IN: FISCHER VON POTURZYN, Friedrich A.: *Junkers und die Weltluftfahrt: Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte deutscher Luftgeltung*. Verlag Pflaum, München, 1933.

vuelo a Brasil en mayo de 1930, el aeronave gigante *Graf Zeppelin* facilitaba desde 1931 con sus vuelos regulares a América del Sur – en colaboración con los vuelos de la *Luft Hansa* –, el servicio de transporte de correo aéreo más aún, de personas con una regularidad semanal entre Berlín y Buenos Aires. A pesar de su derrota de guerra, Alemania adelantó su rival en la construcción del trayecto aéreo regular Europa – América del Sur aún antes que Hitler subiera al poder.

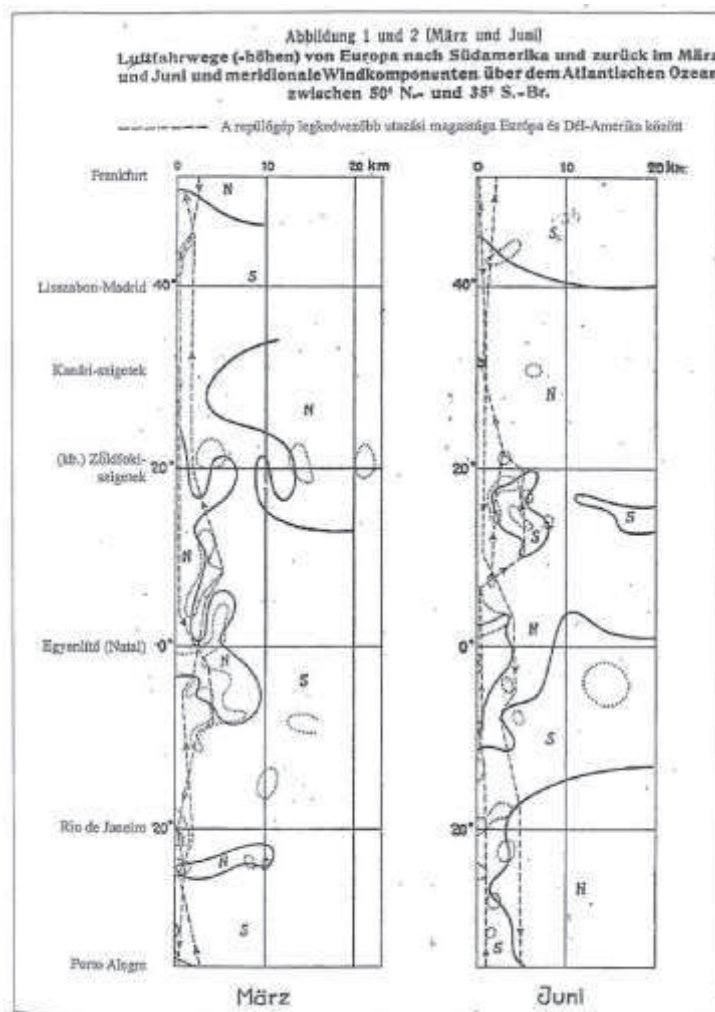


Imagen Nr. 1. Itinerarios aéreos de ida y vuelta y altitudes en el trayecto entre Europa y América del Sur en marzo y junio
Fuente: PERLEWITZ: *Der Luftverkehr zwischen Europa und Südamerika*. Wissenschaftliche Grundlagen und wirtschaftliche Aussichten. IN: Ibero-Amerikanisches Archiv. Zeitschrift des Ibero-Amerikanischen Forschungsinstituts, Bonn. Schriftleitung: Professor dr. O. Quelle, Bonn. I. Jahrgang, 1925. 03. Heft 2. 109.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

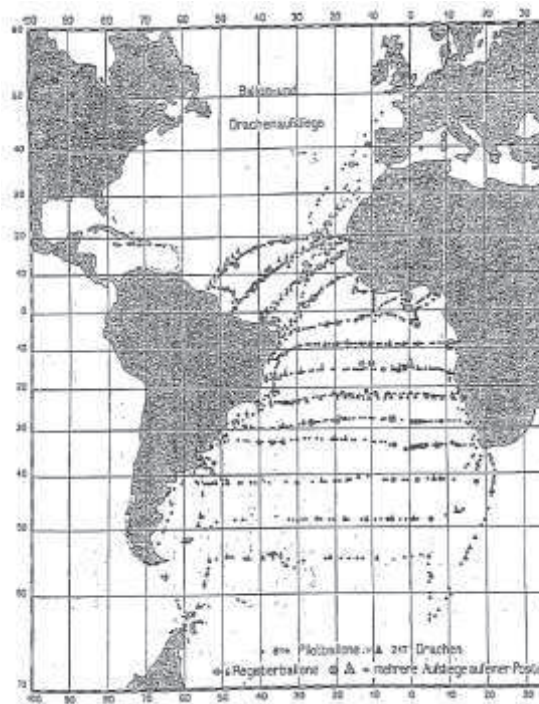


Imagen Nr. 2. Itinerarios del programa meteorológico de la expedición en el Atlántico del Sur del buque de investigación Meteor de la Reichsmarine entre abril de 1925 y mayo de 1927. Se expedieron 814 globos aerostáticos y 217 cometas.

Fuente: SPIESS, F.: *Die Meteor-Fahrt. Forschungen und Erlebnisse der Deutschen Atlantischen Expedition 1925-1927.* Verlag von Dietrich Reimer, Berlin, 1928. 357.

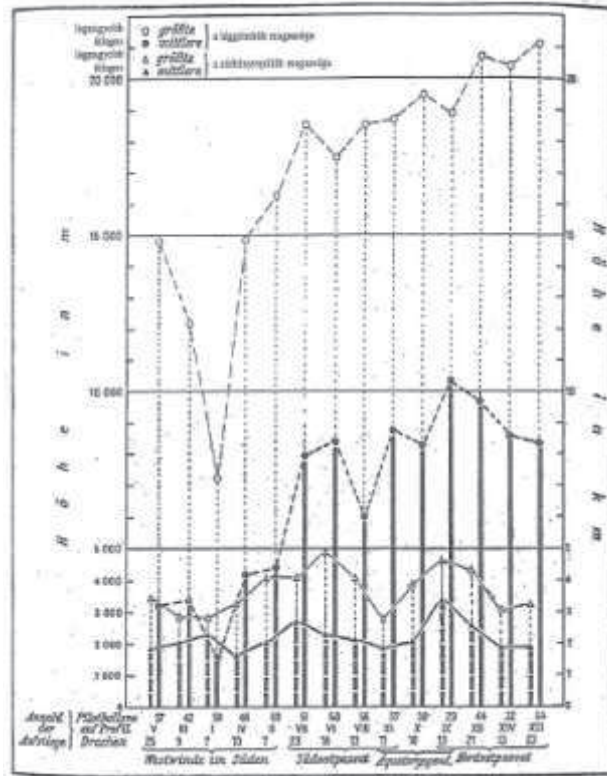


Imagen Nr. 3. Observaciones meteorológicas en el atmosfera, efectuadas por el buque de investigación Meteor de la Reichsmarine en el Atlántico del Sur entre abril de 1925 y mayo de 1927. (Altitudes máximas y medias en metros de los globos aerostáticos y cometas.)

Fuente: SPIESS, F.: Die Meteor-Fahrt. Forschungen und Erlebnisse der Deutschen Atlantischen Expedition 1925-1927. Verlag von Dietrich Reimer, Berlin, 1928. 358.p.

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*

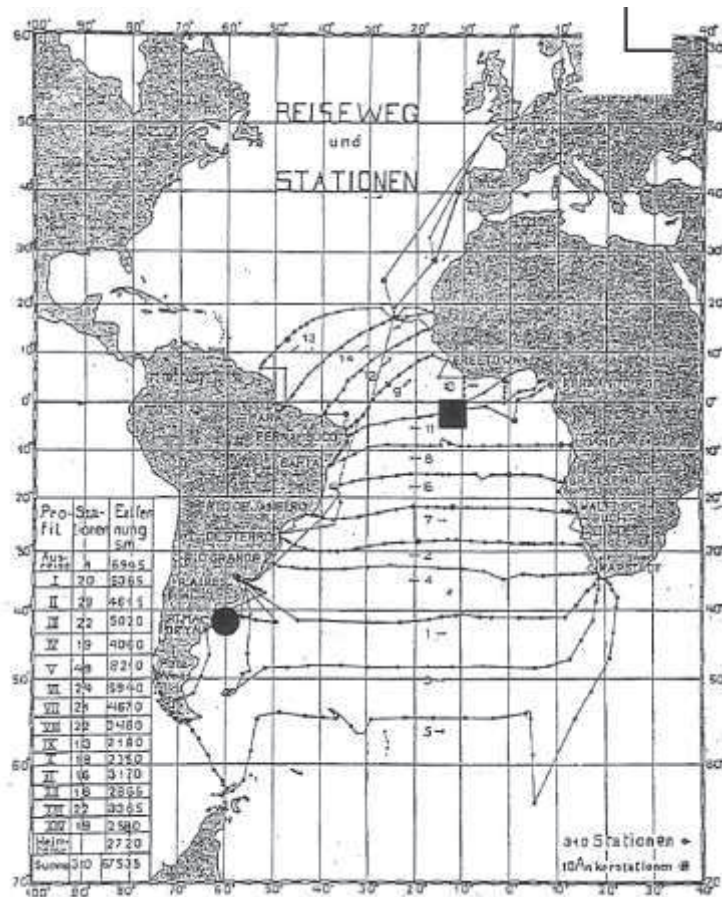


Imagen Nr. 4. Itinerario de la expedición en el Atlántico del Sur del buque de investigación Meteor de la Reichsmarine (16. 04. 1925. – 02. 06. 1927.)

Encuentro del Meteor con el crucero Emden de la Reichsmarine (02. 01. 1927.)

Encuentro del Meteor con el crucero Berlin de la Reichsmarine (04. 01. 1926. – 07. 01. 1926)



Imagen Nr. 5. El vuelo intercontinental según horario en el Atlántico del Sur de cinco días de la Deutsche Luft Hansa desde febrero de 1934: Berlin – Sevilla – Islas Canarias – Bathurst (Gambia Británica) – Recife – Rio de Janeiro – Buenos Aires

Fuente: TROITZCH, U. –W.: Die Technik von den Anfaengen bis zur Gegenwart. Stuttgart, 1987. 504

Ferenc Fischer: *La dimensión „vertical” para eludir el Tratado de Versalles: el papel de las expediciones meteorológicas marítimas de los alemanes por el Atlántico Sur (1924-1927) en el establecimiento de las líneas aéreas según el itinerario Alemania-América del Sur*



Imagen Nr. 6. El trayecto Alemania – América del Sur del aeronave Graf Zeppelin (Friedrichshafen, Recife, Rio de Janeiro), desde agosto de 1931
Fuente: Botting-DOUGLAS: *Die Luftschiffe. Etlwille am Rhein*, 1993. 147.

Máté Deák*

Apreciación de los espacios aéreos de América del Norte y del Sur, desde el punto de vista de la geopolítica británica (1919–1939)¹

Abstract

The British Empire has never interested in to conquer the northern and southern American airspace until the 1930's, however the british company Handly Page already had a plan in 1919 to operate airmail service between Great Britain and South America. The plans were rejected because of the lack of financial background. The principal project was the developement of an air route system from London to India and further to Australia. Also the British government tried to reach South Africa using the west-coast of the African continent across the colonial Gambia. British Gambia was the only african possibility to connect an air route to Brasil and Argentina. Finally the government decided to build the South African air route from London to Cape Town across Khairo. The other solution was to cooperate with the US and operate the air mail system using the North Atlantic air routes from London to New York and then to the Bermudas. Further plans were to reach the airspace of South America from the Bermudas. However these attempts were failed.

Keywords: South America, airspace, British Empire, Great Britain, aerial, air mail, 1919-1939, geopolity, air routes, archive documents, race, Southern Atlantic.

Hasta los principios de los años 30, el Imperio Británico no mostraba algún interés especial en cuanto a la conquista del continente sudamericano, no obstante que ya en el 1919 se había hecho mérito de la explotación británica de una ruta aérea en el Atlántico del Sur, por la Handley Page Company.² El motivo de esto fue, entre otros, que la posición del Imperio y de sus colonias, tradicionalmente colocados a lo largo de un eje primordial orientado de Este a Oeste, por Londres-Bombay-Sydney, no imponía la ampliación del tráfico aéreo en la dirección Norte-Sur. Como excepción, llegar a las colonias sudafricanas del Imperio (Ciudad Del Cabo), solo fue posible por vía aérea a partir

* La investigación se realizó en el marco del proyecto destacado de TÁMOP, número 4.2.4.A/2-11-1-2012-0001, *Nemzeti Kiválóság Program – Hazai hallgatói, illetve kutatói személyi támogatást biztosító rendszer kidolgozása és működtetése konvergencia program* (Programa de Distinción Nacional – Programa de convergencia para elaborar y explotar un sistema de apoyo personal para estudiantes e investigadores nacionales) El proyecto se cumplió con el apoyo de la Unión Europea, con la co.financiación del Fondo Social Europeo.

¹ La première publication de cette étude: Öt Kontinens, N° 2012/2, ELTE, Budapest, 2013.

² HIGHAM Robin: *Britain Imperial Air Routes 1918-1939. The Story of Britain's Overseas Airlines.* London–Southampton, 1960. 252.

de el final de los años 30. En este período, el modo de pensar de la geopolítica británica fue determinado en primer lugar por la idea imperial británica y por su aspiración a la dominancia marítima. El geopolítico británico, Sir Halford John Mackinder³ tenía el foco del pensamiento geopolítico, con la teoría de la zona clave y el territorio núcleo, en los territorios del Medio y Extremo Oriente que se consideraban como territorios clave para la sostenibilidad del Imperio. Su teoría trataba América del Sur como periferia, sin atribuir mucha importancia al continente desde el punto de vista de la política británica de gran potencia.⁴

Que el desarrollo de la ruta aérea del Atlántico del Sur pasó a primer plano, no fue por intereses tradicionalmente imperiales y territoriales. El Ministerio Británico de la Aeronáutica volvió a plantear esta pregunta en 1928 para recuperar el atraso en la competición aérea internacional, mas el proyecto no se podía realizar entonces, por motivos económicos. Viendo los éxitos de los franceses y alemanes en las comunicaciones aéreas, el Imperio sentía más y más la importancia de su presencia en el tráfico aéreo del continente sudamericano, haciendo competencia con las potencias europeas ya mencionadas y tradicionalmente consideradas como adversarios. Por tantos éxitos de la Alemania de Weimar en la política exterior y de tráfico aéreo, los intereses británicos – cejando en su posición anterior – exigieron la presencia del Imperio en la aviación a nivel mundial, para contrapesar la alemana que estaba volviendo más y más fuerte. Tales aspiraciones antes no habían tenido algún apoyo, pues la red de rutas aéreas francesa que se desarrollaba después del Tratado de Versalles y la monopolización de la construcción y explotación de la ruta aérea del Atlántico del Sur, no servía a los intereses británicos. Mas en 1926, Alemania firmó con los vencedores de antes el Convenio Aéreo de París que tuvo como uno de los resultados la fundación de la Luft Hansa (desde el 1933 Lufthansa)⁵, sacando el país del aislamiento de la aviación civil. La expansión inmediata y exitosa, casi agresiva del tráfico aéreo alemán, realizada tan pronto como se firmó el convenio, ya no se podía tener en secreto.

Los resultados llamaron la atención de la élite de la política británica, así de Sir Winston Churchill también. Él reconoció de haber dado cuenta tardíamente de la importancia de los éxitos de la Alemania de Weimar. *„Es difícil juzgar, aún más difícil determinar exactamente, en qué medida pueden adquirir una importancia militar en un momento preciso las fábricas de aviones y los centros de formación militar. Hay un sinnúmero de modos en los que la realidad puede ser escondida o disfrazada y en los que uno se puede desajustar de los convenios. Fue el aire, y exclusivamente el aire a ofrecer a Hitler la posibilidad de alcanzar y luego también*

³ Sir Halford John Mackinder (1861–1947), geopolítico de origen escocesa, uno de los fundadores de la escuela de geopolítica y el pensamiento geopolítico anglosajones. Los conceptos y teorías relacionados a su nombre son la zona clave (Pivot Area) y el territorio núcleo (Heartland), además, la zona del Océano Mediterráneo – alrededores del Bósforo (Midland Ocean–Bosporusland). SZILÁGYI István: *Geopolitika*. Pécs, 2013. (Geographia Pannonica Nova, 14.) 45.

⁴ SZILÁGYI: 35.

⁵ DIENEL, Liuduger – SCHIEFELBUSCH, Martin: *German Commercial Air Transport until 1945*. Revue belge de philologie et d'histoire, 78. 2000. 3-4. 945-967. 957.

anteceder a Francia y Gran Bretaña en una arma de importancia capital."⁶ La expansión aérea alemana tuvo éxitos tanto en la política exterior como en la economía – en varios casos más éxito que las aspiraciones de la Aéropostale francesa. La mejor prueba de esto es el hecho que, las empresas sucursales sudamericanas que funcionaban con capital y técnica alemanes (SCADTA, CONDOR), como resultado de su cooperación con la Lufthansa, seguían venciendo las concesiones aéreas que antes habían sido de interés francesa, para el nuevo imperio aéreo: Alemania

Entre las grandes potencias del mundo, los británicos fueron los únicos en no darse cuenta de este proceso; los Estados Unidos lo seguían con más y más atención. América del Sur y su espacio aéreo, desde la manifestación de la doctrina de Monroe, tradicionalmente se consideraba como zona de interés de los EE.UU., por consecuencia no se podían tolerar los éxitos crecientes de un estado europeo perdedor, antes adversario, en el continente americano.

La revalorización de África – un trampolín posible hacia América del Sur⁷

Es decir, la extensión y explotación de la ruta aérea en África Occidental que conecta Sudáfrica con Londres, habría sido la condición de un corredor aéreo del Atlántico del Sur. El punto básico del vuelo transatlántico en proyecto era la Gambia Británica, colonia británica, y la extensión del tráfico aéreo hasta esta colonia habría servido a su vez la realización tanto de las rutas sudafricanas como de las del Atlántico del Sur.

<i>A base de datos del 1926.</i>	<i>Longitud de las rutas aéreas (en millas)</i>	<i>Distancia semanal de los vuelos (en millas)</i>	<i>Número de los aviones explotados (unidades)</i>
<i>Gran Bretaña</i>	2300	21.182	20
<i>Francia</i>	8304	74.944	300
<i>Alemania</i>	14.000	180.000	167

El documento titulado „*El futuro de la aviación comercial británica, 1927*” mencionó como una tarea urgente la extensión de la red de rutas aéreas entre Londres y Ciudad Del Cabo. Constató que la aviación británica tenía atrasos a nivel internacional frente a sus rivales tradicionales, Alemania y Francia, comprobando este hecho con varios datos.⁸

Como se ve en las tablas también, en el 1926 Gran Bretaña iba atrasada en todos los tres índices⁹, respecto a los importes franceses y alemanes.¹⁰ Se ve

⁶ CHURCHILL, Winston S.: *A második világháború*. I. kötet. Budapest, 1989. 48-49. citación

⁷ Por el gran número de los documentos que tratan la aviación británica y el volumen de los mismos, en el ensayo presente sólo vamos a mencionar los cuatro más importantes. Los documentos se encuentran en el Archivo Nacional británico y se pueden descargar totalmente desde la página web del Archivo. (Descargados el: 2013.04.23., web: <https://www.nationalarchives.gov.uk/en>)

⁸ The National Archives, Kew, Richmond, Surrey, TW9 4DU. Tabla reportada desde la página 2. del registro N° CAB/24/188. The future of British commercial air transport. Memorandum by the Secretary of State for Air (1927. Oct.)

⁹ Véase el anexo N° 3.

también que Alemania se atenuó en modo remarcable en cuanto a la aviación civil, pues los convenios aéreos internacionales sólo hicieron posible la fundación de la Lufthansa y el permiso de abandonar el propio espacio aéreo en 1926.¹¹

La relación acentuó el hecho que el gobierno francés tenía la intención de iniciar una línea regular de vuelo entre África Occidental y América del Sur lo que, en caso de su realización, habría llegado hasta el 50% de la dotación gubernamental para la completa aviación británica! Gran Bretaña no tenía como interés que los franceses monopolizasen esa ruta, por eso más adelante apoyaban Alemania en la realización de sus aspiraciones en el Atlántico del Sur – por ejemplo, cediéndoles más adelante el uso parcial del espacio aéreo de la colonia Gambia. De este documento aún no pone en claro que los británicos consideraban a los alemanes como su enemigo principal, y no a los franceses. Sea como sea, mas el hecho de ser quedados atrás, ya no se podía disimular, y la relación lo formuló en forma inequívoca: „*Sin embargo, regresando al problema actual del tráfico aéreo, sin los esfuerzos citados por mí, Gran Bretaña – como he mencionado – arriesga el atraso desesperado [es decir, en la competición aérea – D. M.]*.”¹² El documento resumió en modo explícito también la insostenibilidad de la situación. „*Lo siento como cierta por lo que ha sido arriba mencionado, y mis colegas están de acuerdo también que la nostra posición actual y la nostra política han de ser revisadas inmediatamente. Es seguro que no podemos estar de brazos cruzados cuando la red de la longitud de nuestras líneas aéreas es apenas la cuarta parte de la de los alemanes y de los franceses, la distancia de los vuelos tampoco se puede comparar con los suyos, y nuestra flota civil – aunque sea de calidad excelente – numericamente es despreciable.*”¹³ Pues el gobierno británico era consciente de la primacia aérea francesa y del hecho que Alemania en 1926 ya no apareció el escenario internacional como un estado europeo vencido, si no como un nuevo imperio creciente de la aviación civil – y como un adversario digno del tráfico aéreo británico y francés!

En 1933, la extensión de la ruta aérea de África Occidental estaba de nuevo al orden del día. El documento titulado „*El porvenir de la comunicación aérea civil del Imperio, 1933*”¹⁴ presentó al gobierno británico una relación compuesto después del vuelo Londres–Ciudad Del Cabo–Londres de Sir Eric Geddes¹⁵. Sir Eric Geddes

¹⁰ La base de los índices fueron los datos del 1926, siendo éstos los más recientes alcanzables en la época.

¹¹ Pariser Luftverkehrsabkommen 1926 (véase aún: Paris Air Agreement 1926)

¹² „*To return, however, to the immediate problem of civil aviation, the figures I have cited show conclusively that, unless we bestir ourselves, Great Britain is, I have said, in danger of being left hopelessly behind.*” CAB/24/188. 3.

¹³ „*In the light of these few paragraphs I feel sure my colleagues will agree that an immediate review of the position and our present policy is called for. We cannot surely rest content with routes whose length is about a quarter and a sixth of those operated by France and Germany respectively, with a mileage which is in roughly the same ratio, and at least but not last, with a commercial air fleet which, however excellent in quality, is quantitatively negligible.*” CAB/24/188. 4.

¹⁴ Future of Civil Air Communications of the Empire. CAB/24/240. Erik Geddes: *Future of civil air communications of the Empire*. Note by the Secretary of State for Air (1933. Apr.)

¹⁵ Presidente, Imperial Airways. Ya en 1928 alzó la voz en favor de la extensión de la ruta aérea

consideró como destacadamente importante la conexión de África del Sur a la red de tráfico aéreo del Imperio. La explotación regular y estable de los vuelos según horario no solamente debía de cumplir el designio de arriba, si no – a lo largo de la costa occidental de África – servir como base estable para los trayectos de los aviones por el Atlántico del Sur. En el caso de un vuelo Londres–Ciudad Del Cabo–Londres, la ruta aérea hacia Brasil se podía conectar practicamente en cualquier momento, y a la vez, se podía conectar el espacio aéreo de ciertos países de América del Sur a la red de rutas aéreas británica. Para él, el vuelo Londres–Ciudad Del Cabo no debía de ser solamente un „vuelo regular”, mas un corredor aéreo estratégico, con destacada importancia. Y a la vez, no lo hizo sólo por interés del Imperio, más también como presidente del Imperial Airways, viendo las posibilidades también comerciales, y persistiendo en la realización de los mismos también a nivel gubernamental. Tenía un enfoque desde el punto de vista de los correos aéreos y el transporte de mercancías. Puso en evidencia que en la época los usuarios de los correos aéreos y del transporte de mercancías entre América del Sur y el Imperio, además, entre Canadá y el Imperio, era otro país y otra compañía aérea. No obstante, quería realizar la extensión de la ruta aérea del Atlántico del Norte con vuelos de explotación común (cooperación de Imperial Airways–Pan American Airways), y la del Atlántico del Sur, en este caso desde las costas orientales da Canadá via EE.UU. por las Bermudas.¹⁶ „En cambio, no se puede olvidar – la Comisión está convencido que el Gobierno de Su Majestad tomará en consideración – que la decisión sobre la posibilidad de la extensión de las rutas de los correos aéreos esté en las manos del país de origen; pues considerando que la ruta de los correos aéreos transatlánticos pasa por los Estados Unidos, la Comisión tiene la posición que la explotación de cualquiera ruta aérea se puede realizar exclusivamente con este país. Considerando esto, la Comisión cultivaba siempre una relación de amistad y cooperación con los colegas de Pan American Airways que es de esperar que se considere conveniente en la política aérea de los EE.UU. de parte de Imperial Airways y el Imperio Británico.”¹⁷ De acuerdo con la citación, Sir Erik Geddes hacia depender de los Estados Unidos no solamente la ruta del Atlántico del Norte, mas todos los vuelos transatlánticos, así también la ruta del Atlántico del Sur! Con esto, formalmente reconoció los derechos reclamados por los EE.UU. en la doctrina Monroe en América del Norte y del Sur. Pues no solamente como compañía aérea pretendía la cultivación de la

Londres–Ciudad Del Cabo. Véase. *The Glasgow Herald*, 1928. Sept. 8., 8.

¹⁶ CAB/24/240. 8. Erik Geddes: Future of civil air communications of the Empire. Note by the Secretary of State for Air (1933. Apr.)

¹⁷ „It must be remembered, however, and the Board is sure that H.M. Government have it in mind, that the power of routing mail traffic, lies with the sending country; and, having regard to the importance of trans-Atlantic mail coming from and routed by the United States of America, the Board visualises that any trans-Atlantic must certainly be operated in conjunction with, and with the goodwill of, that country. Whit that end in view, the Board has consistently maintained cordial co-operation and friendly relations with Pan American Airways, which may perhaps be described as corresponding in the United States air policy to Imperial Airways in the British Empire.” CAB/24/240. 8.

Máté Deák: *Apreciación de los espacios aéreos de América del Norte y del Sur, desde el punto de vista de la geopolítica británica, (1919-1939)*

buena relación mencionada, si no quería respetar también las ambiciones de la gran potencia de los EE.UU.

Las posibilidades de la extensión de la ruta aérea del Atlántico del Norte

En 1935, Sir Philip Sassoon¹⁸ confirmó la intención del Ministerio Británico de la Aeronáutica que pasó de nuevo en primer plano, es decir que el gobierno británico iniciaría vuelos según horario en América del Sur. El documento británico de los asuntos exteriores sobre aeronáutica „*La línea aérea del Atlántico, 1935*” planteó como problema impostergable el atraso en la competición aérea, haciendo resaltar que el Ministerio Británico de la Aeronáutica y el gobierno británico de siempre tenían delante una cantidad de tareas. A su vez, se hizo notar que la ruta del Atlántico del Norte tenía más y más importancia, con la intención británica de cooperar con los Estados Unidos. „*La Comisión opina – en mi visión, correctamente – que entre las rutas internacionales tenemos que dar el privilegio a lo más pronto posible a la ruta aérea que se ha de extender entre el Reyno Unido y los EE.UU., pues sin equívoco es el vuelo que en el futuro cercano va a proveer un tráfico notable, además, tiene un valor político considerable.*”¹⁹ Este desplazamiento hacia el Norte se podía realizar entre otros porque llegar a Canadá por vía aérea seguía siendo insoluble.

El documento se dedica también a otra cuestión estratégicamente muy importante. El punto básico de la ruta aérea del Atlántico del Norte tendría que estar en el territorio de Irlanda del Norte o en el del Estado Libre Irlandés? Los Encargados del Gobierno llevaban negociaciones avanzadas con la representación del Estado Libre Irlandés sobre la cuestión que de primera puede parecer menos significativa. Mas su importancia no era menos apreciable, pues – aunque en el caso que se eligiera Irlanda del Norte, el gobierno británico habría podido tener el punto de base bajo su control absoluto – las negociaciones con el Estado Libre Irlandés requerían una exclusividad británica, americana (EE.UU.) e irlandesa en su espacio aéreo. Con esto, las Islas Británicas²⁰ habrían podido cerrar su espacio aéreo completo, excluyendo otros concurrentes europeos, en práctica, monopolizando la ruta aérea entre Europa y América del Norte! „*Una base en Irlanda del Norte podría tener la ventaja de estar completamente bajo nuestro control. Desde otro punto de vista, en cambio, esto dejaría libre el territorio del Estado Libre Irlandés para cada otro país que tiene el afán de explotar vuelos transatlánticos. [...] La posición de la Comisión es de abolir*

¹⁸ Subsecretario del Estado británico de la aeronáutica, luego Ministro de la aeronáutica 1924-1937. <http://nla.gov.au/nla.news-article12135485> (2013.09.02.)

¹⁹ „*The Committee has taken the view, and I think rightly, that in considering these international routes we should give priority to the establishment, as early as possible, of services between the USA and the United Kingdom, as this is obviously a route which is destined in the comparatively near future to carry a very large amount of traffic, and has great political value.*” CAB/24/256. 1. The Atlantic air route. Memorandum by the Secretary of State for Air (1935. Aug.)

²⁰ El Reyno Unido de Gran Bretaña e Irlanda del Norte, en este caso, junto al territorio del Estado Libre Irlandés.

*completamente, en cuanto sea posible, la posibilidad de la competición internacional, con objetivo de que exploten los vuelos exclusivamente las compañías aéreas de los EE.UU. y de Gran Bretaña, es decir, Imperial Airways Limited y Pan-American Airways.,*²¹ A base de lo que está descrito, se entiende por qué no insistía tanto el gobierno británico para entrar a la competición de la ruta aérea del Atlántico del Sur, la cual en esa época ya estaba considerada casi como algo completamente propio por los alemanes y franceses, con lo que causaban mucho desagrado a los políticos del exterior de los EE.UU.

El acceso al espacio aéreo sudafricano sigue siendo una prioridad

En cambio, desde el punto de vista británico, para llegar a África Occidental, la ruta a través de Francia o Portugal seguía siendo la más razonable. Hasta los años 30, el espacio aéreo de Francia y de la Península Ibérica era inevitable, ya que la tecnología no permitía el vuelo sin interrupción de Londres a Lisboa. Pues desde el punto de vista de la aviación británica, el papel de Portugal estaba revalorizada – por eso, en 1935, el gobierno británico empezó las negociaciones aéreas con Lisboa sobre el uso de los espacios aéreos de las colonias portuguesas en África Occidental, para la extensión de la ruta hacia Durban. Mas entrar al espacio aéreo portugués sin entrar a España, seguía siendo técnicamente imposible, así que la realización aún quedó suspendida.

Para el 1936, la construcción de la red de rutas aéreas en África Occidental llegó a ser una tarea más y más importante para el Imperio. Entre los motivos se encontraba la presencia italiana más y más evidente en África y la política agresiva de Mussolini en esa área con el afán de construir un imperio. El gobierno sudafricano ejercitaba una presión constante a Londres, ya que se sentía en peligro por las consecuencias de una extensión italiana. Mientras que los programas de armamentismo ocupaba casi la capacidad completa de la industria británica, seguía en vigor la reglamentación según la cual todos los vuelos británicos tenían que efectuarse con aviones de fabricación británica, con motores exclusivamente británicos. El gesto se podía entender de parte del gobierno, mas técnicamente significaba un desafío irreal para los fabricantes y las compañías aéreas británicas. Los posibles tipos de aviones y motores – aunque ya existían – no fueron accesibles para las compañías aéreas hasta el 1938, por eso los usuarios no tenían experiencias prácticas.²²

Para marzo de 1937, el gobierno británico eligió y encargó la compañía aérea

²¹ „A base in Northern Ireland would have the advantage of being under our complete control. On the other hand it would leave the territory of the Irish Free State open to exploitation by all other nations desirous of participating in the trans-Atlantic service. [...] The Committee, therefore, takes the view that international competition on this route should be avoided if possible, and that carriage of such traffic as is available should be limited to the national companies of the United Kingdom and the USA, viz., Imperial Airways Limited and Pan-American Airways.” CAB/24/256. 2.

²² HIGHAM: 257.

British Airways de extender y explotar la primera línea aérea sudamericana. El gobierno tenía la intención de construir esto en dos etapas: en la primera etapa hasta el espacio aéreo de Gambia, colonia británica, y luego en la segunda etapa hacia el de los países sudamericanos. La importancia de la extensión aérea era importante no solamente por los constantes cambios conminativos de la política internacional, mas también por el hecho que el gobierno británico tuvo que pagar para la transportación del correo aéreo anglosajón hacia América del Sur en 1936 87.500, y en 1937 ya 98.000 libras esterlinas para las compañías aéreas francesas y alemanas.

El documento titulado *El vuelo civil. El tráfico proyectado en el Atlántico del Sur, 1937*²³ – como los documentos de arriba – insistía sobre la importancia de la participación británica en el tráfico aéreo del Atlántico del Sur. A la vez puso en evidencia que los franceses (1928) y los alemanes (1932) explotaban la misma ruta ya con casi un decenio de anticipo y de experiencia. La Cámara de los Comunes decidió el 19 de mayo de 1936 sobre la extensión de la ruta británica en América del Sur, via Lisboa y Gambia, o sea, a lo largo de la costa de África Occidental, que a su vez sirvió como solución para conectar las colonias británicas de allí a la red del tráfico aéreo.²⁴ Con la extensión y la explotación de este vuelo, el gabinete quería encargar la British Airways Ltd., ya que en su visión esto habría sido entonces una tarea demasiado grande para la Imperial Airways – que desarrollaba y explotaba entretanto las rutas y los vuelos ya existentes. La expansión aérea en África Occidental y la ruta transatlántica del Atlántico del Sur pasaron de nuevo en primer plano porque por los transportes de correo aéreo hacia América del Sur, provistos por los vuelos franceses y alemanes, llegaron a ser extremadamente costosos. Por otro lado, de acuerdo a las nuevas reglas sobre el financiamiento aceptadas en 1936²⁵, para el desarrollo de la aviación civil estaba a disposición un máximo de 1.5 millones de libras esterlinas anuales, lo que significa un aumento notable en comparación con las fuentes de 1930. Por los efectos comunes de los factores mencionados, además, por las ventajas debidas a la conexión de los intereses británicos de África Occidental, la evocación de los proyectos de la extensión en el Atlántico del Sur llegó a ser justificada. En cambio, el gabinete seguía con su intención de realizarlos palmo a palmo: „*La opción de la ruta aérea que atraviesa Portugal y a lo largo de la costa occidental de África tendría la ventaja de facilitar el vuelo más corto y rápido, preparando mientras tanto la posibilidad de la extensión hacia América del Sur. A su vez, sería una cierta protección contra los intentos extranjeros, dirigidos a la explotación de la ruta a lo largo de la costa de África Occidental.*”²⁶ Del documento resulta claro también, que tanto el gobierno como los

²³ *Civil Aviation. Proposed South Atlantic Air Service.* CAB/24/268. N. F. Warren Fisher: *Civil aviation. Proposed South Atlantic Air Service.* Memorandum by the Secretary of State for Air (1937. Febr.)

²⁴ CAB/24/268. 1.

²⁵ *Air Navigation Act, 1936.*

²⁶ „*The alternative of an air route travelling through Portugal and down the West Coast of Africa would have the advantage of developing a shorter, and therefore more rapid line, while preparing the way for future extensions to South America. It should also provide some protection against various schemes, mainly of foreign origin, which plan to exploit the West Coast route to South Africa.*” CAB/24/268. 2.

especialistas de aeronáutica estaban conscientes del hecho que este desarrollo podría arrancar lo más temprano en 1938, y su extensión al espacio aéreo de ciertos países de América del Sur presumiblemente no se habría realizado antes de 1940. Lo mismo estaban conscientes de que el espacio aéreo de ciertos países de América del Sur estaba enredado por los concurrentes europeos por Este-Oeste, mientras por los EE.UU. por Norte-Sur, y tenían ya sus puntos de conexión también, construidos exactamente en el período – de casi un decenio – en el que el gobierno británico no dedicaba la atención necesaria a la participación en la competición aérea. A base de todo esto, se entiende que la extensión de la ruta de África Occidental se realizaba lentamente, sin entusiasmo especial, y con el pasar del tiempo estaba más y más claro que tal y como se había proyectado, no se realizaría de ninguna manera. Finalmente, los vuelos de prueba llegaron pues desde Londres hasta Gambia, mas aquí la realización se paró. La extensión del vuelo transatlántico entre Gambia y Brasil ni siquiera empezó.²⁷

No obstante, no se pararon los trabajos de planificación, ya que en 1938, un grupo de investigadores salió para Brasil y Argentina, para ver las posibilidades de la extensión de un vuelo Natal–Buenos-Aires, mientras otro grupo de exploradores y especialistas estaba verificando la posibilidad de la ruta Lisboa-Bathurst en África Occidental, pero todo esto llegó solamente hasta la fase experimental. Finalmente, desde el 2 de enero de 1939, tenía que salir el vuelo según el horario Londres–Lisboa–Bathurst (Gambia Británica). La British Airways tenía que recibir por el vuelo y su explotación 116.000 libras esterlinas anuales, mas por las dificultades y los cambios del desarrollo de la red de rutas aéreas planificada, la activación del vuelo ya no fue posible.

Mientras tanto, la Imperial Airways intentaba el mapeo de la ruta Londres–New York–Bermuda con el tránsito por el Atlántico del Norte para llegar al continente sudamericano, mas esta ruta tampoco cumplió las esperanzas. La declaración de la segunda guerra mundial puso fin a las tentativas. La ruta de África Occidental se realizó para el 1939, via Cairo–Khartoum–Takoradi²⁸, y las rutas de Johannesburg y de Durban se realizaron también a lo largo del eje Cairo–Khartoum. Bathurst salió de las rutas principales, y perdió su papel en los esfuerzos de la extensión de la ruta británica en el Atlántico del Sur. Durante la segunda guerra mundial ya ni siquiera se tocaron estos argumentos, pues las posibilidades de la movilidad de política exterior y de economía se restringieron, y había otras prioridades dentro del Imperio Británico también.

Conclusión

Las aspiraciones aéreas en el Atlántico del Sur quedaron sin resultados de parte del gobierno británico. Los motivos fundamentales, teniendo presente lo arriba

²⁷ Véase el anexo N° 1.

²⁸ Véase el anexo N° 2.

mencionado, son los siguientes: 1.) Durante la extensión de la red de rutas aéreas británicas, no enfatizaban suficientemente la conquista del espacio aéreo del Atlántico del Sur, y a la canalización del espacio aéreo de América del Sur en la red de rutas aéreas del Imperio. En cambio, es indiscutible que el gobierno británico era consciente de este defecto y a nivel gubernamental se esforzaba por su realización – mas estos esfuerzos regularmente fracasaron. 2.) Uno de los objetivos primarios de las aspiraciones francesas y alemanas fue la conquista de los espacios aéreos de ciertos países de América del Sur, explotando de parte de ambos países vuelos transatlánticos e intercontinentales según el horario entre Europa y América del Sur, adelantando a los británicos que se quedaron atrás. Para los vuelos en el Atlántico del Sur, los franceses podían aprovechar mayormente de sus propias colonias africanas, los alemanes en cambio, de Gambia Británica. Con todo esto llegaron a tener una ventaja que el Imperio Británico no era capaz de recuperar hasta la declaración de la segunda guerra mundial. 3.) El respeto máximo de las ambiciones de gran potencia y de los intereses reclamados de los Estados Unidos de América fue un objetivo primordial de parte del Imperio Británico. En el caso de los trayectos por el Atlántico del Norte, tenían como inevitable el permiso y la colaboración activa de los EE.UU. Ya que América del Sur pertenecía a los territorios de interés de los Estados Unidos de América, los británicos prestaban mucha atención a la buena relación de aliados en este caso también; los esfuerzos durante las negociaciones para mantener la amistad con la gran potencia mencionada, se podía percibir continuamente en los documentos diplomáticos de la época. 4.) América del Sur no pertenecía a las colonias tradicionales británicas, que primordialmente se hallaban a lo largo de las rutas comerciales hacia el Oriente de Londres. Por eso, en la extensión del tráfico aéreo, la construcción de la ruta Londres–Delhi–Sydney, además, la canalización de las colonias africanas del Imperio Británico a lo largo del eje Londres–Cairo–Ciudad Del Cabo tenían prioridad. Por eso, los objetivos geopolíticos apoyaban mucho menos la construcción de esta ruta que el desarrollo de las otras mencionadas. De consecuencia, estaba presente con menos importancia en la política de exteriores británica que las rutas aéreas de las áreas de India, África o Extremo Oriente.²⁹ 5.) El interés de la política exterior británica estaba enfocado mucho más al trayecto en el Atlántico del Norte, que en el desarrollo de la ruta del Atlántico del Sur,. Mientras que la presencia en el concurso del mercado para los vuelos sudamericanos donde dominaban los franceses y los alemanes no era seguro ni siquiera en el caso de esfuerzos extraordinarios, los británicos tenían inmensas ventajas con la explotación común de las rutas aéreas de los vuelos de correos, mercancías y personas en el Atlántico del Norte, junto a los EE.UU. Por el espacio aéreo de América del Norte, podían alcanzar en un modo mucho más simple, con menos desafíos técnicos el espacio aéreo de ciertos países del continente sudamericano a través de las Bermudas. A

²⁹ Véase el anexo N° 4.

la vez, se presentó también la posibilidad de alcanzar por vía aérea los territorios orientales de Canadá. 6.) Mientras que, como empresas sucursales de sus compañías aéreas, los franceses y ante todo de los alemanes estaban presentes en varios países de América del Sur a partir de los principios de los años 20, los británicos no disponían de una compañía de este tipo en la región. Por eso, llegar al continente no era solamente una cuestión de aspiraciones geopolíticas y técnicas, más bien una tarea que requería muchísima energía, tiempo y dinero por la construcción de la ruta aérea llegando a su punto terminal en América del Sur. Mas ni la British, ni la Imperial Airways disponía de esa capacidad económica, técnica y de recurso humano.

En su totalidad, podemos decir que el Imperio Británico no participó en efecto en la competición internacional por América del Sur, y los esfuerzos realizados estaban destinados al fracaso también. Esto se confirma también por el hecho que la aspiración británica de cuarenta años antes se pudo realizar solamente para los años 70, cuando partió al vuelo según el horario desde Londres a América del Sur.

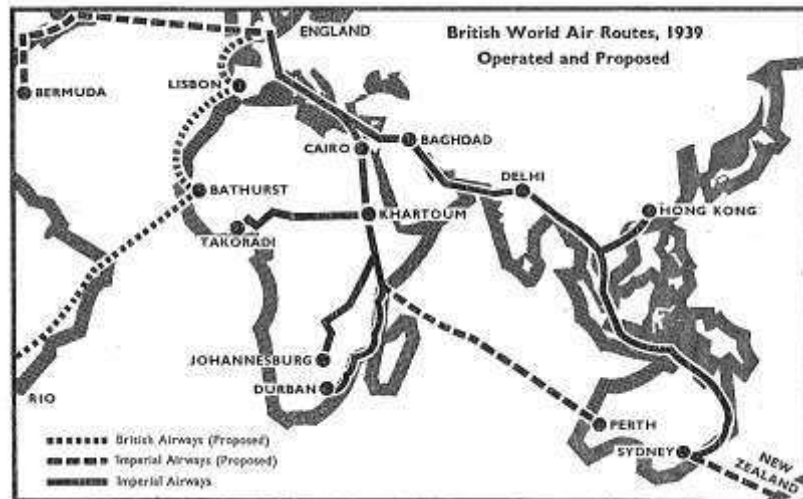
ANEXOS



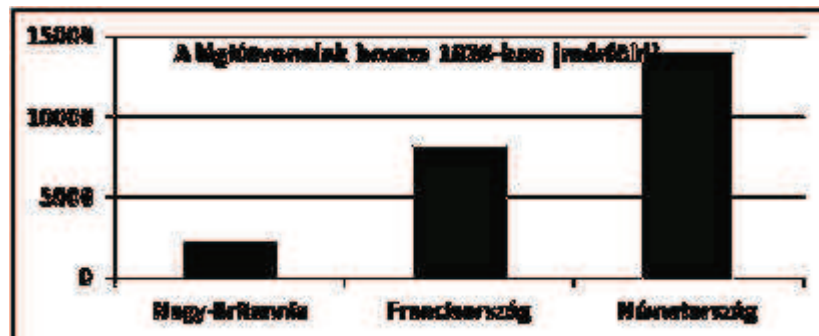
Anexo N° 1. – La red de rutas aéreas del Imperio Británico en 1937³⁰

³⁰ CAB/24/268 6. Citación.

Máté Deák: *Apresiasi de los espacios aéreos de América del Norte y del Sur, desde el punto de vista de la geopolítica británica, (1919-1939)*



Anexo N° 2. – La red de rutas aéreas británicas verdadera y la proyectada en 1939³¹



Anexo N° 3.: Longitud de las rutas aéreas de Gran Bretaña, Francia y Alemania en 1926³²

³¹ HIGHAM: 259. Átvétel.

³² El gráfico preparado por el autor como ilustración, tiene como base la tabla citada de la 2a página de la relación No. CAB/24/188.



Anexo N° 4.: La red de rutas aéreas estratégicas del Imperio Británico en el Mapamundi³³

³³ SWANSTON, Alexander and Malcolm: *Atlas de la Guerra Aérea*. Madrid, 2011. 76-77.

Máté Deák: *Apreciación de los espacios aéreos de América del Norte y del Sur, desde el punto de vista de la geopolítica británica, (1919-1939)*

József Krisztián Szalánczi

International Relations of the German Antarctic Expedition 1938/39

Sovereignty dispute between Germany and Norway in the „Polar Desert”¹

Abstract

At the end of 1938, with two flying-boats on her board, German catapult ship *Schwabenland* – a former freighter, which was converted and used as a floating airbase – left the docks of Hamburg to execute her secret task in the Southern Ocean: the aerial surveying and mapping of the Antarctic mainland area between the longitudes 12°W and 20°E. Officially, the expedition – which was organized by the German government – was a scientific journey; but in the background, Nazi Germany prepared to claim for herself a South Polar district. However, the above-mentioned territory was not absolutely derelict, because Norwegian explorers visited these coasts of Antarctica several times previously. Norway also vindicated sovereignty rights over the region, thus the international conflict was unavoidable between the two countries.

Keywords: Aerial survey, Antarctic, catapult ship, expedition, Germany, New Swabia, Norway, Queen Maud Land, Schwabenland, territorial claims.

The German Antarctic Expedition 1938/39 was a unique and special event in the history of polar research. First of all, it was not a traditional scientific expedition only, but also a characteristic – although lesser-known – momentum of the Third Reich’s power and political ambitions on the distant South Atlantic waters. As an introduction, an attempt to present the diversified international relations of this half-forgotten exploration journey will be followed, above all from the point of view of the evolved territorial dispute between Germany and Norway about the vast areas of the so-called „*Neu-Schwabenland*” or „*Dronning Maud Land*”.² It must be mentioned, that the story of this enigmatic polar mission is inseparable from some other important – economic, military and scientific – factors; and in line with political questions, from time to time it is necessary to refer to these contexts.

The United Kingdom, France, Australia, New Zealand, Argentina, Chile and Norway had maintained territorial claims in Antarctica before the Antarctic Treaty entered into force in 1961.³ Although at the beginning of the 20th century

¹ La première publication de cette étude: Öt Kontinens, N° 2012/2, ELTE, Budapest, 2013.

² Dronning Maud Land (Queen Maud Land) is the Norwegian name of the Antarctic region between 20°W and 45°E. (Ca. 2,7 million square kilometres.) Neu-Schwabenland (New Swabia) was the German cartographic name of the polar area between 12°W and 20°E and the location of the German Antarctic Expedition in 1938/39. (Ca. 600.000 square kilometres.)

³ The Antarctic Treaty was signed in Washington in 1959 and after the ratifications, came into effect in 1961. Nowadays, the above-mentioned pretensions appear less conspicuously. Contrary to

Germany also took part in the early stages of the race for the discovery of the the Sixth Continent⁴, after her defeat in the First World War, the German state lost all of her overseas possessions in the Versailles Treaty in 1919.⁵ Germany has also been excluded from the exploration of Antarctica for the next 15 years; it was a serious disadvantage against the rival nations, that meanwhile – on the basis of they earlier discoveries – established territorial claims in the region. Nazi Germany, when in the middle of the 1930s re-entered the polar debate on the southern half of the Earth, great parts of the continent have already been divided into so-called geographical sectors.⁶

The main reason of the idea of a new Antarctic expedition was economic. Germany was the second largest purchaser of the Norwegian whale oil on the

popular opinion, the Antarctic Treaty does not take stand categorically on territorial claims. Article IV of the Agreement includes the following: „No acts or activities taking place while the present Treaty is in force shall constitute a basis for asserting, supporting or denying a claim to territorial sovereignty in Antarctica or create any rights of sovereignty in Antarctica. No new claim, or enlargement of an existing claim, to territorial sovereignty in Antarctica shall be asserted while the present Treaty is in force“. The Antarctic Treaty. National Archives of Australia (NAA) A10728. It is important to emphasize, that the disallowance refers only to occurrent new claims – the pretensions, which had officially announced by several countries in the pre-treaty era, are only in „not current“ or „frozen“ status. Otherwise, the status of Antarctica and the far South Atlantic region is a global, but currently perhaps not a mainstream political-economic problem. There are immeasurable amount of raw materials in the depths of the mainland – obviously, hard to dredge – and also in the surrounding waters – although at this moment the Antarctic Treaty System protects the region against all types of mining. Besides this, the strategic significance of the region is not negligible, either. It is not inconceivable, that the White Continent will be a great encounter zone between world powers in the 21th century.

⁴ Before the First World War, Erich von Drygalski (1901-1903) and Wilhelm Filchner (1911-1912) had sailed to the coasts of Antarctica aboard *Gauss* and *Deutschland* as German scientists. The territory between 87-91°E was discovered and named by Drygalski as Kaiser-Wilhelm-II.-Land (Wilhelm II Land). MILLS, W. J.: *Exploring Polar Frontiers*. Santa Barbara (California), 2003. (MILLS 2003) 704. BRUNK, K.: *Kartographische Arbeiten und deutsche Namengebung in Neuschwabenland, Antarktis. Bisherige Arbeiten, Rekonstruktion der Flugwege der Deutschen Antarktischen Expedition 1938/39 und Neubearbeitung des deutschen Namengutes in Neuschwabenland*. Frankfurt am Main, 1986. (BRUNK 1986) 9. Filchner explored the region from 32°W to 77-78°S and named it as Prinzregent-Luitpold-Land (Prince Regent Luitpold Coast.) MILLS (2003): 229. BRUNK (1986): 9. The German government never announced formal claims about these territories; but the Versailles Treaty precluded also the theoretical possibility of the subsequent pretensions. LÜDECKE C. – SUMMERHAYES C.: *The Third Reich in Antarctica. The German Antarctic Expedition 1938/39*. Huntingdon – Norwich, 2012. (LÜDECKE – SUMMERHAYES 2012) 8.

⁵ The 118-119. Articles of the Versailles Treaty pronounce: „In territory outside her European frontiers as fixed by the present Treaty, Germany renounces all rights, titles and privileges whatever in or over territory which belonged to her or to her allies, and all rights, titles and privileges whatever their origin which she held as against the Allied and Associated Powers...Germany renounces in favour of the Principal Allied and Associated Powers all her rights and titles over her oversea possessions.“ (The Versailles Treaty. <http://avalon.law.yale.edu/imt/partiv.asp>. Download: 10/01/2013.)

⁶ It is not easy to make a distinction between official and unofficial claims in Antarctica, including also the South Atlantic region. Great Britain, France, New Zealand, Australia, Argentina, Chile and Norway had announced different pretensions on sectors or islands before the end of the Second World War and in some cases, they entered also into disputes about the borders of the claimed territories. STUNZ, H. R.: *Walfisch, Wissenschaft, Wettbewerb – Die deutschen Ansprüche auf Teile der Antarktis. Die „Neuschwabenland“-Expedition von 1938/39 im Kontext*. Norderstedt, 2008. (STUNZ 2008) 18.

market,⁷ but after the Norwegian whaler owners doubled their prices in the year of 1935, the German government began to set up his own whaling fleets to reduce its more and more insupportable expenses in foreign exchange.⁸ After serious efforts, whale catchers had sailed also under German flag in all whaling seasons between 1936–1939 to the South Atlantic region. The initiator of an actual scientific journey to the coasts of Antarctica was Councillor of State Helmuth Wohlthat, chief of the German whaling industry.⁹ Within the so-called second „*Four Year Plan*”¹⁰, his most important task was to organize the German whaling fleets and reduce the import of the Norwegian whale oil. After the successful beginning, Wohlthat’s next goal was to defend the independence of the new German whaling. The State Councillor forged an ambitious plan: as reviver of the illustrious traditions of former German polar researchers Drygalski and Filchner, Germany organizes an expedition to Antarctica – and after the success of the mission, by right of discovery the German state announces an official claim on the explored territory.¹¹ Wohlthat’s superior, Hermann Göring „*approved the concept, and on 9 May 1938 assigned resources for a reconnaissance expedition, including a ship and two seaplanes for aerial survey and photographic mapping.*”¹² Of course, the Versailles Treaty practically was dead in 1938 and the Third Reich prepared with full effort for the war.¹³ Safeguarding of the whaling was not a negligible issue¹⁴ and the expedition was also a perfect opportunity for the German Navy to

⁷ LÜDECKE, C.: *In geheimer Mission zur Antarktis. Die dritte Deutsche Antarktische Expedition 1938/39 und der Plan einer territorialen Festsetzung zur Sicherung des Walfangs.* Deutsches Schifffahrtsarchiv 26. 2003. (LÜDECKE 2003) 75.

⁸ LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 13.

⁹ Ibid. 15. Wohlthat was the „key figure” of the whole story. „*He had...worked for Economic Minister Schacht as head-of-department in the Ministry of Economies, with huge responsibilities aimed at removing the negative trade balance of Nazi Germany, under Minister Schacht’s New Plan, the motto for wuch was ‘Foreign Trade without Foreign Currency’...After the increase in whale oil prices in 1935, it was his expert advice that changed the official position of the Reich concerning German whaling.*” Ibid. 17.

¹⁰ Under the control of Hermann Göring, the primary aim of the second „*Four Year Plan*” (Vierjahresplan) was to prepare the German industry and armed forces for the next war.

¹¹ The worry about the independence of the German whaling was not groundless. After the successful execution of the expedition, Wohlthat had published an article in the official journal of the „*Four Year Plan*” where he alludes to the Norwegian whalers, who must pay taxes to Great Britain after they work on the waters of the British Antarctic Territory. (Wohlthat 1939, 613.) The official press report of the journey also contains, that the expedition „...was necessary to escape the fate of the Norwegians who had pay a tribute to Britain on every barrel of oil.” German Antarctic Expedition. The National Archives, London (TNA) CO 78/211/2.) Of course, taxation of whaling was not an option for the Third Reich. A German sector in Antarctica would have been the guarantee for the free whaling of the German ships in the surrounding waters.

¹² LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 18.

¹³ No need to emphasize, that only for the sake of scientific research, the organization of an expensive and complicated polar expedition would not have been possible at the time.

¹⁴ „(The whale oil) was also used in making soaps and detergents...A by-product of soap manufacture was glycerine – raw material for nitro-glycerine...Military uses included explosives and lubrication of precision instruments.” LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 13. In the summer of 1938, Hermann Göring was very displeased with the production of explosives and he said the following on a

continue his covered military operations in the (South) Atlantic region.¹⁵ The above-mentioned strong political-economic-military relations proved sufficient to begin the preparations for an adventurous exploration journey – and on the eve of the Second World War, Nazi Germany entered into the fight for the „colonization“ of Antarctica again.

The project was grandiose – but the implementation was not easy. The appearance of a new rival power in the area was undesirable for all countries, that were concerned in Antarctic issues; moreover Germany was extremely dangerous in all respects. Great Britain observed all German activities very mistrustfully on the oceans and seas of the world. The United Kingdom and Australia supposed, that the *Kriegsmarine* took into consideration to build a secret military base in the Antarctic region to supply his auxiliary cruisers or submarines in times of war.¹⁶ The British-Australian fear was not groundless, but – against all subsequent theories – there are no data or information about a German station in the South Atlantic region before or during the Second World War; the guidelines of the next planned (1939/40) Antarctic expedition do not contain any references or feedbacks about a supply depot, either.¹⁷ Chile and Argentina also were not relaxed: there were large uninhabited territories, islands and „switchback roads“

Four Year Plan-meeting: „The earlier results of the Four Your Plan were not satisfying...The situation is catastrophic in the field of gunpowders and explosives“. (Vorbereitung der Reichsverteidigung. Bundesarchiv–Militärarchiv, Freiburg (BAMA) RW 19/1831. 221.)

¹⁵ Although Germany turned back to Antarctica only in the middle of the 1930's, the Atlantic region played an emphasized role for the German Navy in the whole interwar period. The German government – also in the era of the Weimar Republic and not only after 1933 – tried to circumvent the articles of the Versailles Treaty in every way. One of the methods was the detailed mapping of the Atlantic Ocean. German research vessels – for example the *Meteor* between 1925–1927 – did meteorological, nautical, oceanographic, biological, geographical and geophysical investigations in the Atlantic region. FISCHER, F.: „A háború utáni háború“. *Az európai hatalmi rivalizálás dél-amerikai dimenziója Németország és Chile haditengerészeti és légi kapcsolatainak tükrében 1919-1939*. Pécs, 2002. (FISCHER 2002) 147-151.) Officially, these were also the main tasks of the German Antarctic Expedition 1938/39. RITSCHER, A.: *Deutsche Antarktische Expedition 1938/39 mit dem Flugzeugstützpunkt der Deutschen Lufthansa A. G. M. S. „Schwabenland“, Kapitän A. Kottas, ausgeführt unter der Leitung von Kapitän A. Ritscher*. Wissenschaftliche und fliegerische Ergebnisse. Erster Band – Textteil; Bilder- und Kartenteil. Leipzig, 1942. 2. Of course, the results of these scientific researches were used not only for civilian, but military goals – and the *Reichs-* or *Kriegsmarine* have always been in the background. The reconsidered German naval doctrines after the First World War in full context: FISCHER, F.: *Die südamerikanischen Ausbildungsreisen der deutschen Kreuzer. Theorie und Praxis des Kreuzerkrieges (1924-1938)*. IN: *Regionalgeschichten – Nationalgeschichten. Festschrift für Gerhard Wanner zum 65. Geburtstag*. Weber, W. Feldkirch, 2004. 349-380.

¹⁶ Nazi basis in the Antarctic. NAA MP150/1, 449/201/807. This file contains a letter from Australian naval commander Griffiths Bowen to the Secretary of Naval Board from 1941 about potential German supply bases in the South Atlantic or Antarctic area. The short response of the Naval Board establishes, that „quite possible, that the Nazis – or their friends – have a base in the Antarctic...“ Ibid.

¹⁷ Richtlinien für die Vorbereitung und Durchführung der Deutschen Antarktis-Expedition. Bundesarchiv, Berlin-Lichterfelde (BABL) R 2/18372). After the success of the first expedition, the German government immediately began to organize a new one – but because of the outbreak of the Second World War, the preparations were stopped.

in *Tierra del Fuego*, geographically very close to the mainland of Antarctica. Chile realized, that the German Navy has got photos, films and scientific data about hidden fjords and erratically meandering water paths in South Patagonia.¹⁸ Similar natural hideouts would have been perfect locations for a secret military station in these labyrinths of channels, and the two Latin-American states troubled about their territorial sovereignty – it was not inconceivable, that Germany will use a covert place in *Tierra del Fuego* to establish a base behind their backs. Although both of the two countries were the sympathizer of the Nazi Germany, this possibility was of course an unacceptable and upsetting option for them. Moreover, „Germany’s interests in Antarctica had begun to worry the USA. By early 1939 President Franklin D. Roosevelt had come to believe that a German presence near the Antarctic Peninsula posed a potential threat to the solidarity and defence of the Western Hemisphere should a second world war occur.”¹⁹ The Third Reich stirred up the hornet’s nest with its Antarctic expedition; but first and last, its most unrelenting rival was Norway in this question.

For the execution of the polar mission, the German government chartered the catapult ship *Schwabenland* from the *Lufthansa*.²⁰ To choose one of the locations of historical German discoveries as research zone, it would not have been a good choice. Kaiser-Wilhelm-II.-Land was the part of the Australian sector; Prinzregent-Luitpold-Land was located in the British Antarctic Territory²¹ – both of these were under official and strong claims. After a short hesitation, the Germans had decided: the target of the expedition will be the Antarctic region between 12°W and 20°E. Although the Norwegians did more discoveries there in the previous decade, it was formally an unclaimed area. Nevertheless, Wohlthat exactly knew, that the international confrontation is unavoidable and the plan of the expedition cannot be hidden totally before the watchful eyes of the concerned powers. The real tasks of the mission²² were top secret, but the fact of a polar journey itself

¹⁸ FISCHER (2002): 58-60. German ships, as *Meteor*, *Emden*, *Karlsruhe* and *Schlesien* – that executed (officially) training and scientific tasks with the permission of the germanophile Chilean government – collected materials about the area between 1926-1938. Ibid. 60.

¹⁹ LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 90.

²⁰ *Schwabenland* was originally a steam freighter, but after her reconstruction in 1934, it functioned as „swimming” or „floating” airbase on the Atlantic Ocean. The ship was able to carry seaplanes on her board and – with the help of a steam catapult – launch them into the air. The *Lufthansa* used the *Schwabenland* in the serve of the German transatlantic mail service. The ship’s main task was to put the German mail-planes on her board in the middle of the ocean and after refuelling, launch them towards to their mainland bases on the shores of Africa or South America. MITTERHUBER, S.: *Die deutschen Katapultflugzeuge und Schleuderschiffe. Entwicklung, Einsatz und Technik*. Bonn, 2004. 118.

²¹ The Australian sector located between 45–160°E; the British between 20–80°W. HEADLAND, R. K.: *Chronological List of Antarctic Expeditions and Related Historical Events*. Irthlingborough, 1989. (Headland 1989) 291. 263.)

²² Besides territorial claims, whaling and scientific research, the *Kriegsmarine* also ordered a concrete military task for the expedition. On her return journey, the *Schwabanland* had to visit the small islands of Trinidad and Martin Vaz off the coasts of Brasil to observe: „Are there anchorages to give protection for fuel depots, for equipment for auxiliary cruisers, and for other similar military

was not entirely. To guile the opponents, „as Roald Amundsen had done 27 years previously to deceive his rival, Robert Falcon Scott, the expedition was officially listed as directed to the Arctic. Orders for materials specified that they were for an Arctic expedition.”²³ The *Schwabenland* – with two Dornier-10t-Wal seaplanes on her board – finally left the docks of Hamburg on the 17 December 1938 and under the command of veteran polar researcher Alfred Ritscher,²⁴ began the journey to her operation district. Of course, the illusion of an Arctic expedition shortly dissolved – otherwise Norway was very mistrustful about the German goals from the beginning.

Whaling in the Southern Ocean also was a cardinal issue for Norway: the Scandinavian state was very active in polar questions. In the period of 1929-1937, Norwegian whalers and explorers visited the Antarctica several times between the British and the Australian sector and they also hoisted flags and gave geographical names in the region, from 20°W to 45°E. Aboard the ship *Norvegia*, Captain Hjalmar Riiser-Larsen – commissioned by Norwegian consul and whaler owner Lars Christensen – discovered more areas in the Antarctic continent during his expedition in 1929–30 and named these as „Kronprins Olav Kyst” (Prince Olav Coast; January 1930; 40–45°E)²⁵ and „Kronprinsesse Märtha Kyst”. («Crown» Princess Martha Coast; February 1930; between 5°E and 20°W or in the vicinity of 7,5°W).²⁶ Next year, the *Norvegia* cruised off the Antarctic coasts again and Riiser-Larsen mapped a new territory in February 1931 between 20-33°E (or 25-33°E) – it was named as „Prinsesse Ragnhild Kyst” (or: „Prinsesse Ragnhild Land”; Princess Ragnhild Coast).²⁷ In the same year, „Captain H. Halvorsen on the floating factory *Sevilla*, sighted land in the vicinity of longitude 14°E”.²⁸ He bestowed the name:

requirements?...Are there any installations for telecommunication? Is it possible to supply ships with fresh water? Do the Islands provide animals and plants to supplement U-boat supplies?” LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 76.

²³ Ibid. 24.

²⁴ Ritscher was the member of the so-called Schröder-Stranz Expedition to Svalbard (Spitsbergen) in 1912. GEORGI, J.: *Polarforscher Kapitän Alfred Ritscher (1879-1963)*. Polarforschung 32. 1962. 125. In the First World War, he was the commander of an aircraft company of the German Navy in Flanders. LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 30. Alfred Ritscher. BAMA MSG 225/137.) As ship captain and pilot, accompanied by his polar experience, he was absolutely the fittest – and perhaps the only – person in the whole Germany to manage the mission.

²⁵ Composite map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 28. 26-27. MILLS (2003): 540. HEADLAND (1989): 285. (We need to mention, that there is a contradiction between the sources. Comp. map of A. marks the name „Queen Maud Land” instead „Prince Olav Coast”. It is strange, because Queen Maud Land is the name of the later announced Norwegian Antarctic sector; Prince Olav Coast is the easternmost part of Queen Maud Land.) Nevertheless, the information is not necessarily incorrect. „There are several accounts of most voyages (commissioned by Lars Christensen) and repetitions have produced some conflict of dates (and occasionally places); further, positions were not always accurate, and features were variously named.” RIFFENBURGH, Beau: *Encyclopedia of the Antarctic I-II*. New York, 2007. 229.

²⁶ Composite map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 28. 26–27. Portion of map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 30. MILLS (2003): 535. HEADLAND (1989): 285.

²⁷ Composite map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 28. 27. MILLS (2003): 535. HEADLAND (1989): 287.

²⁸ Composite map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 28. 28.

„Prinsesse Astrid Land” (or: „Prinsesse Astrid Kyst”; Princess Astrid Coast).²⁹ The above-mentioned Lars Christensen, during his last journey to Antarctica in 1936–1937, discovered „Prins Harald Kyst” (or: „Prins Harald Land”; February 1937; Prince Harald Coast) between 34–40°E.³⁰ Seemingly, the situation was obvious: the discoverers were Norwegians, therefore the Norwegian Kingdom is entitled to announce her legal claims and sovereignty over these areas. But the Germans were ready to query and revise this point of view after their successful expedition. The use of the catapult ship *Schwabenland* and her seaplanes was not a random decision: the main cartographic task of the expedition was to construct a detailed survey map („Übersichtskarte” in German) about the territory between 12°W and 20°E, with the help of aerial photography. In a prospective sovereignty dispute, the German government planned to refer to the following: former Norwegian maps were inaccurate; the locations of geographical objects were not marked precisely; in some cases, the Norwegian „discoveries” were based only on eye-observations without disembarkation; there are lots of natural objects in the areas, which were not seen by the sailors. Of course, the premise of this policy – to vindicate the sovereignty rights on the basis of the *real* discovery – was a very accurate German map – and the Nazi government hoped to have this exactly from Captain Ritscher’s research team and from their hydroplanes.³¹ Moreover, Norway didn’t wield effective sovereignty over Antarctic regions. There were, of course, no Norwegian garrisons or research stations in the region;³² the deployment of a German – for example meteorological – base would have been a strong argument in an international judicial dispute.³³

After the *Schwabenland* had left Hamburg in the second half of December 1938 and turned to South, the Norwegians realized, that their interests in the South

²⁹ MILLS (2003): 534. HEADLAND (1989): 288. Portion of map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 30. Because of the contradictions between the sources, the detailed history of the Norwegian discoveries is chaotic. For example: in 1933-1934, Lars Christensen discovered an *another* Princess Astrid Land, but it was „not Halvorsens »Prinsesse Astrid Land«...now called Queen Leopold and Queen Astrid Coast.” HEADLAND (1989): 292.

³⁰ Composite map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 28. 30. MILLS (2003) 531. HEADLAND 1989, 297.

³¹ Mention must be made, that the Norwegians – during the expeditions, organised by Lars Christensen – also used seaplanes for aerial survey. (Composite map of Antarctica. NAA, AA1964/7, 28. 26-30.) Nevertheless, the subsequent German „Übersichtskarte” was really more accurate compared to Norwegian maps.

³² On the basis of the international law, effective sovereignty is an important criteria for legal territorial claims. Because of climatic factors, it was not easy to achieve in the Antarctica. CSATLÓS, E.: *A szuverenitás gyakorlatának nemzetközi közjogban felmerült problémái az Antarktiszon*. Iustum Aequum Salutare, 8/1. 2012. 118. For example, Great Britain established small meteorological or supply stations in the region (not in the mainland, but on small islands off the Antarctic coasts) to enhance its claims. The administration centre of the South Atlantic territories were the Falkland Islands – but of course, this was an administration trick. The Falklands were not uninhabited – although geographically not an Antarctic region, neither, they are not so far from the White Continent –, therefore the effective sovereignty – formally – came true over the British Antarctic Territory.

³³ Otherwise, as we mentioned above, the construction of a German base was not planned in 1938/39 or in 1939/40 – but theoretically it was not impossible.

Atlantic are in great danger. They had at the moment only theoretical rights, but not officially announced and recognized claims. Adolf Hoel, director of the *Norway's Svalbard and Arctic Ocean Survey* was the best informed Norwegian person about the planned German expedition. Although originally he also only suspected, that the *Schwabenland's* real target will be not the Arctic, last on 22 December Hoel informed the Norwegian Foreign Ministry about his doubts, and capacitated them to find a quick solution.³⁴ His efforts were not useless and the Norwegian parliament took up the German challenge: on 14 January 1939, by right of its former discoveries, Norway – not only announced its claims, but – formally annexed the *whole* territory (20°W to 45°E) between the British and Australian sectors in a royal decree.³⁵ The ca. 2,7 million square kilometres large area was named as „*Dronning Maud Land*“ (Queen Maud Land). On the same day „*the Norwegian Government formally recognised the boundaries of the Australian Antarctic Territory, as defined in British Order in Council of 7 February 1933.*“³⁶

The unconcealed annexation of Queen Maud Land – five days before the German expedition had reached his operation zone – was an unexpected and intrepid step. The unification of the former Norwegian discoveries in a large geographical sector was a troublesome development for Germany – although the real strength of the Norwegian announcement depended on the reactions of the true and concerned world powers. Normally, the recognition of this claim wouldn't have been so obvious. But against Nazi Germany – together with its suspicious activities in the Atlantic region –, the answer was not really questionable. After some cogitation, Great Britain, France, Australia and New Zealand had recognized the annexation, although only in the moment of the beginning of the Second World war, exactly on 1 September 1939.³⁷ Of course, the Germans ignored the royal proclamation. „*Councillor of State Wohlthat informed Ritscher personally by encoded radio transmission on January 17 about the Norwegian claim*“,³⁸ and he told the following to the expedition leader: „*Your instructions remains unchanged, stop.*“³⁹ The *Schwabenland* operated in the Antarctic area between 19 January and 6 February 1939.⁴⁰ Under the excellent lead of Captain Ritscher – and also thanks to the good weather –, the German research team successfully accomplished the mission and achieved great and unexampled results. Between 12°W and 20°E

³⁴ LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 50-51.

³⁵ HEADLAND (1989): 300.

³⁶ Ibid.

³⁷ Previously, the attitude of the Scandinavian state about the boundaries of the British and Australian sector was not unambiguous. But the Norwegian recognition on 14 January 1939 solved this problem. On 1 September 1939, the British Foreign Office informed the Norwegians, that „*His Majesty's governments in the United Kingdom, the Commonwealth of Australia and New Zealand, recognise Norwegian sovereignty over the territory in question.*“ Norwegian Claims Part 3. NAA A981, ANT 51 PART3.

³⁸ LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 50.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Ibid. 53. 66.

„350,000 square kilometres of territory were photographed and in all 600,000 square kilometres recommitted by eye-observation and photography. Material was collected in the course of routine flights totalling in all over 10,000 kilometres, a distance corresponding to a quarter of the world's circumference. A further 2,000 kilometres were covered in seven special flights.”⁴¹ The territory was named as „Neu-Schwabenland” (New Swabia) and geographical objects got German names.⁴² During the aerial survey flights, „darts with inscribed swastikas were dropped every 16 miles”.⁴³ The Germans also executed two demonstrative landing and hoisted their flags on the mainland.⁴⁴ It was a broad hint, but after all only an informal territorial pretension, because „the German claim to ownership...never pursued through parliamentary process.”⁴⁵ The air photos and the later constructed preliminary survey map exceeded all expectations: „The mapping of the district is more exact than that any other country making claims in the Antarctic. The Expedition is proud to have contributed towards the results that Germany must be consulted regarding the sovereignty of the Antarctic continent”⁴⁶ – wrote the above-mentioned German press article about the success of the expedition. After the *Schwabenland* on 11 April put into the port of Cuxhaven, the German government had began the organization of the follow-up Antarctic expedition immediately – under Alfred Ritscher's lead again. The expedition in 1938/39, first of all was a reconnaissance mission; Wohlthat planned a more grandiose manoeuvre in 1939/40 with the participation of *Schwabenland*, steamboat *Kehdingen* and *Wal I* whale catcher.⁴⁷ In the end, because of the outbreak of the Second World War, the new mission was dropped. No need to emphasize, that the sovereignty dispute between Norway and Germany never continued before an international forum. In the year of 1940, German troops invaded Norway – but after the fall of the Third Reich, Germany had absolutely lost all of its – theoretical or informal – rights in the Antarctica again. The Norwegian annexation was secured by Germany's defeat – and Queen Maud Land formally remained under Norwegian sovereignty.⁴⁸

The broad contexts of the expedition are also interesting. The *Kriegsmarine*

⁴¹ German Antarctic Expedition. TNA CO 78/211/2. This archival source contains the official accounts of the German press reports about the expedition with British annotations. The documents were sent in May 1939 by the British Embassy at Berlin for the Secretary of State for Foreign Affairs at London.

⁴² For example: Mühlig-Hoffman-Gebirge, Drygalskiberge, Wohlthatmassiv, Alexander-v.-Humboldt-Gebirge, Ritschergipfel. BRUNK (1986): 26. 33. 35. 38.

⁴³ MILLS (2003): 535.

⁴⁴ LÜDECKE – SUMMERHAYES (2012): 64.

⁴⁵ Ibid. 51.

⁴⁶ German Antarctic Expedition. TNA CO 78/211/2. A British employee appended the following comment to the last sentence: „I should imagine, that this is the chief object.” Ibid.

⁴⁷ Richtlinien für die Vorbereitung und Durchführung der Deutschen Antarktis-Expedition. BABL R 2/18372. 2-3.

⁴⁸ As we mentioned above, nowadays – because of the Antarctic Treaty – it is a „frozen” territorial claim.

exactly knew, that the German whaling – because of the British naval superiority in the Atlantic Ocean – will be impossible in war times.⁴⁹ They ordered therefore auxiliary cruisers to the Antarctic area during the whaling seasons to destroy or capture the whaling ships of their enemies. In February 1941, auxiliary cruiser *Pinguin*, under the command of Captain Ernst-Felix Krüder, really captured the whole – and absolutely unsuspecting – Norwegian whaling fleet (two factory and one supply ships with lots of whale catchers) in the far South Atlantic region.⁵⁰ Because of the Schwabenland-expedition and similar military manoeuvres, before and during the war, the Royal Navy – as we mentioned above –, worried about the establishment of a secret German supply depot in the area. Moreover, for the United Kingdom, there was also the problem of the two Latin-American states, Chile and – especially – Argentina. Chile announced its claim on the area between 53–90°W – which was the part of the British Antarctic Territory – in 1940; Argentina did the same in 1942 on the territory between 25–39°W – also the portion of the British region.⁵¹ These were very unfriendly, but not surprising steps in the middle of the Second World War war against Great Britain. But finally, the South American countries didn't risk their neutral status and the open confrontation, although Argentina was very close to get into a military conflict with the United Kingdom about the question of the Deception Island, located off the coasts of the Antarctic Peninsula. In 1941, the British „destroyed oil fuel installations and coal stock on Deception Island to deny their use to enemy raiders.“⁵² Between 1942–1944, Argentinian and British ships visited the island several times: the sailors hoisted their national flags and removed their opponent's emblems – but in the end, the British replanted their banners and established there a permanent meteorological station.⁵³ On the whole, Argentina couldn't seize the opportunity during the war to enhance its Antarctic claims.

The Norwegians didn't forget the incompleteness of their former discoveries. Between 1949–1952, a combined Norwegian–British–Swedish expedition operated in the area of Queen Maud Land. Besides widespread scientific research, one of the unvoiced political goal of this expedition was to revise to results of the German Antarctic Expedition 1938/39⁵⁴. „The German maps were used to guide the NBSA expedition, and, later the expeditions of countries planning to set up bases in Dronning Maud Land.“⁵⁵ Although the German threat ceased, the British

⁴⁹ Handelskrieg zur See. Walfangfragen. BAMA RW 19/1556. 297.

⁵⁰ Kriegstagebuch des Hilfskreuzers „Schiff 33“ („Pinguin“). BAMA RM 100/3. 107–137.

⁵¹ Stunz 2008, 18.; Headland 1989, 303. Of course, Chile and Argentina also were opponents in this question. The pretensions of the three countries partially covered each other, because the Argentinian claim later was extended to 74°W. MILLS (2003): 35.

⁵² HEADLAND (1989): 304.

⁵³ Ibid 304–308.

⁵⁴ NAYLOR – DEAN – SIEGERT: *The IGY and the ice sheet: surveying Antarctica*. Journal of Historical Geography, 34/4. 2008. 574.

⁵⁵ SUMMERHAYES, C. – BEECHING, P.: *Hitler's Antarctic base: the myth and the reality*. Polar Record 43/1. 2007. 5.

and Norwegians exactly knew, that there are also other possible rivals. The expedition „*provided an opportunity to investigate the region before other, less-friendly wartime neutrals like Argentina or Chile, or emerging world powers like the USA or USSR, had to chance to do so.*”⁵⁶ The shadow of „*Neu-Schwabenland*” disappeared for Norway only after the success of the international polar expedition between 1949-1952.

56 NAYLOR – DEAN – SIEGERT (2008): 574.

Szalánczi József Krisztián: *International Relations of the German Antarctic Expedition 1938/39. Sovereignty dispute between Germany and Norway in the „Polar Desert“*

Anna Virágh

Indígenas y el proceso de mestizaje en la filosofía histórica de Ernesto Giménez Caballero

La obra de Tibor Wittman ofrece innumerables puntos de referencia para las investigaciones hispanistas actuales; se puede decir que representaba una interdisciplinaridad en una época cuando el término mismo aún estaba por nacer. La dinámica de las relaciones entre América Latina y España y el problema de los indígenas en el continente latinoamericano son temas recurrentes en las publicaciones de Wittman. En el presente ensayo, utilizaré estas coordinadas temáticas para presentar las interpretaciones de Ernesto Giménez Caballero, uno de los ideólogos principales del franquismo temprano, y *enfant terrible* de la filosofía política y de la vanguardia española (relegado, por estas razones, de la vida política a un prolongado exilio „*dorado*” como diplomático en América Latina) acerca de la situación de los indígenas y el proceso de mestizaje en América Latina.

Hasta la actualidad, la obra de Giménez Caballero ha sido investigada principalmente desde el punto de vista de la literatura, y de menor grado, de la filosofía, pero un enfoque político-histórico puede ser beneficioso, ya que resalta, a través de la heterodoxia del autor, la dualidad y la división tanto del discurso político como de la práctica de los mecanismos del poder de la España de la época en relación con la vocación y la presencia española en América Latina, sus fundamentos ideológicos y sus posibilidades en la práctica. Además, la ideología y la carrera personal de Giménez Caballero reflejan de qué manera, paralelamente a la consolidación del franquismo y la creciente influencia de los tecnócratas en el régimen, América Latina se convirtió de una área de acción exterior concreto del régimen, del componente fundamental del nuevo imperio, en una „*Nueva Atlántida*”, el último refugio de los valores tradicionales hispánicos para los ideólogos marginados por el poder.

Ernesto Giménez Caballero nació en 1899 en Madrid. Cursó estudios de doctorado de literatura y filosofía en la Universidad de Madrid, e impartió cursos de literatura en su alma mater. En los años veinte, entró en contacto con la vanguardia cultural trabajando en la imprenta de su padre, y en poco tiempo se convirtió en organizador principal y colaborador del movimiento artístico: diseñaba carteles, publicaba poemas surrealistas y futuristas, y se ensayaba en la prosa experimental también. Fue él, quien, junto a Luis Buñuel, fundó el primer cine-club de España. Apareció de una manera precipitosa en la vida política española en 1923. Después de participar en la desastrosa batalla de Annual como soldado raso, publicó *Notas marruecos de un soldado*, una de las primeras acusatorias públicas sobre la responsabilidad

del gobierno, y planteó, por primera vez, la necesidad de crear una asociación política de los militares participantes en la contienda. Muchos miembros de las fuerzas armadas, entre ellos, el joven Francisco Franco, entonces jefe de la Legión, apoyaron la iniciativa de Giménez Caballero, y su libro tuvo un éxito clamoroso, aunque el autor fue citado a una tribunal militar por cargos de detracción. No obstante, con el giro político del golpe de Estado de Miguel Primo de Rivera del septiembre del mismo año, Giménez Caballero fue absuelto de los cargos, ya que el mismo dictador también simpatizaba con su opinión acerca de la situación marroquí.¹

Mientras el desastre de Annual aceleró el proceso del fermento dentro de la vida política española que finalmente culminó con el intento de golpe de 1936 y la subsiguiente Guerra Civil, en la segunda mitad de la década de los veinte Giménez Caballero seguía buscando la solución para los problemas de la España en el plano ideológico. Durante una prolongada estancia en Francia, impartía cursos de literatura en la universidad de Estrasburgo, y su amistad con el cónsul italiano de la ciudad, y su matrimonio con la hija del cónsul, Edith Sironi, le acercaron cada vez más al fascismo italiano.² En éste, Giménez Caballero encontró el fundamento para desarrollar una filosofía política-histórica crítica de las iniciativas de reformas germanófilas de los intelectuales derechistas españoles. Su artículo sintético del tema, *Carta a un compañero de la joven España*, publicado en 1929, pronto se convirtió en el manifiesto político del fascismo español. Sus argumentos principales resumen los rasgos típicos del fascismo en la Península Ibérica: el rechazo al antisemitismo y la vocación de la creación de un nuevo imperio, fundada en la herencia cultural compartida por los países hispanohablantes.³ Durante toda su carrera, Giménez Caballero mantenía la negación firme del antisemitismo, y la investigación de la historia, la cultura y la literatura de los judíos sefardíes españoles tenía un rol destacado en su actividad académica. En 1931, por ejemplo, realizó una gira de conferencias en las comunidades sefardíes de los Balcanes por encargo del gobierno español.⁴

Paralelamente a la consolidación de su filosofía política, a partir de la década de los treinta Giménez Caballero también participó activamente en la coordinación y la unificación de la derecha española. Reconocido como hábil propagandista por los líderes de los diferentes grupos, Giménez Caballero fue el autor del *Discurso de Unificación*, enunciado por el general Francisco Franco en abril de 1937 en Salamanca como programa político de la derecha después de la guerra.⁵ Asimismo, el hecho de que Giménez Caballero hubiera recibido

¹ GIMÉNEZ CABALLERO Ernesto: *Memorias de un dictador*. Planeta, Barcelona, 1979. 32.

² *Ibid.* 38.

³ GIMÉNEZ CABALLERO, Ernesto: *Carta a un compañero de la joven España*, La Gaceta Literaria, 1929/52. 4-5.

⁴ GIMÉNEZ CABALLERO (1979): 47.

⁵ REDONDO, Gonzalo: *Historia de la Iglesia en España*. Madrid, 1993. 223.

el carné número cinco de la Falange cuando el partido fue fundado en 1933 indica su considerable peso político en la época.⁶ En el año previo, en 1932, el autor también publicó *Genio de España*, una extensa obra de síntesis en la cual desarrolló su filosofía histórica y cultural en el contexto del debate de „*el problema de España*”, una polémica que movilizó los intelectuales españoles (tanto liberales como conservadores) de la Edad de Plata para definir la esencia de España, su vocación histórica y sus problemas actuales.

Aparte de sus escritos ideológicos, Giménez Caballero también participó en los organismos de propaganda de la derecha española: Francisco Franco le solicitó a colaborar con José-Millán Astray en la creación del ministerio de propaganda del primero gobierno franquista de Burgos. Después de un servicio militar breve en el frente, Giménez Caballero regresó a la carrera académica, y después del final de la guerra emprendió varios cargos políticos, entre ellos, el de diputado de Cortes.⁷ A pesar de ello, debido a su filosofía heterodoxa y su estilo excéntrico, fue paulatinamente relegado a la periferia de la vida política. El toque final para su caída en desgracia fue probablemente un reportaje sobre la investigación del genocidio de Katyn, publicado en 1943. En su artículo, Giménez Caballero trazó un paralelo entre las atrocidades de las tropas soviéticas y las supuestas crueldades de las „*hordas rojas*” de la Guerra Civil, e incitó a la continuación, al menos en el plano ideológico, de la contienda en la Península Ibérica.⁸ Su desmesurado fervor anticomunista provocó una oleada de notas diplomáticas de protesta de las democracias occidentales, y causó mucha incomodidad para el régimen español, que se encontraba en una situación muy delicada por su actitud pro-Eje durante la Segunda Guerra Mundial. Giménez Caballero fue alejado de la vida política con el método elegante tradicional: le nombraron agregado cultural, y luego embajador en Paraguay, donde pasó la mayor parte del resto de su vida. Fue antes de su partida a América Latina que afirmó, en una carta personal a Joaquín Ruiz Giménez, entonces director de la Cultura Hispánica, su convicción (a la cual he referido anteriormente en la introducción) de que considera América Latina el guardián de los valores hispanos tradicionales.⁹ En el mismo período, una observación pública de Francisco Franco sobre Giménez Caballero („*un genial imprecendente*”) también indicaba que su caída del poder era irreversible.¹⁰

Como se ha podido percibir en el resumen biográfico y bibliográfico de más arriba, Giménez Caballero dedicaba atención especial a la problemática de España a partir del inicio de su carrera política y académica, pero los temas de

⁶ GIMÉNEZ CABALLERO (1979): 53.

⁷ Ibid. 170.

⁸ GIMÉNEZ CABALLERO, Ernesto: *Acabo de ver Katyn*. La Vanguardia, 30 de abril de 1943. 12.

⁹ GIMÉNEZ CABALLERO, Ernesto: *Carta a Joaquín Ruíz Giménez*. Madrid, 1 de junio de 1947. (Madrid, Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores, 6549/52.) 1947. 2.

¹⁰ GIMÉNEZ CABALLERO (1979): 221.

América Latina, de la cuestión indígena y del proceso de mestizaje aparecieron en un contexto histórico por primera vez en su obra *Genio de España*, en 1932. En este tomo extenso, como he notado anteriormente, el autor reflexiona sobre las causas históricas del „problema de España” y examina la evolución de la vocación histórica del país a lo largo de su existencia. Es notable que contrario a las interpretaciones de la ideología española oficial de la época (determinadas por la trauma de 1898, la pérdida de las últimas colonias españolas), Giménez Caballero considera el colapso del imperio colonial un hecho inevitable e irreversible, y de importancia dialéctica en la perspectiva histórica. Según él, la creación de un nuevo imperio es posible solamente superando las pérdidas anteriores, investigando los errores cometidos, y con la creación de un adecuado fundamento ideológico y político. En esta obra, el autor resalta otra vez las características únicas del fascismo que lo califican, según Giménez Caballero, la base ideológica adecuada de un nuevo imperio: la negación del antisemitismo y de la supremacía racial. Según el autor, el proceso de mestizaje y la tolerancia cultural fueron factores decisivos de la conquista de América Latina, y también aportaron a la conservación del imperio. Al mismo tiempo, estos rasgos también fueron decisivos en la evolución del concepto moderno de la nación española, surgido solo después del descubrimiento de América y de la Reconquista.¹¹

Naturalmente, en retrospectiva, estas interpretaciones parecen parciales y paternalistas, pero teniendo en cuenta el contexto ideológico de la época, hay que resaltar que para Giménez Caballero, la esencia de „la raza española” (término tan recurrente también en la propaganda franquista) es la negación de su existencia como categoría biológica o civilizacional indivisible. En *Genio de España*, el autor subraya que si algún día el aniversario del descubrimiento de América se hiciese fiesta nacional, debería ser una fiesta eucarística del poder unificador de la cultura.¹² Vale la pena notar que a partir del 12 de octubre de 1935, el *Día de la Raza* fue proclamado fiesta estatal oficial, pero en su simbolismo se predominaba cada vez más la superioridad de Castilla y los tonos reivindicacionistas del antiguo imperio. Aparte de la importancia de la interacción de culturas diferentes, en su libro Giménez Caballero también resalta el papel del catolicismo; sus interpretaciones acerca de la conquista como un proceso civilizador y misionero no se difieren mucho de la opinión de los ideólogos más conservadores de la época, pero el autor también observa la importancia de la vocación católica en un contexto universal, describiendo (con ciertas matices de misticismo, también presentes en otras obras suyas) como se destacó el imperio hispano entre los otras grandes potencias siendo la única *supranación* creada al servicio del catolicismo.¹³

¹¹ GIMÉNEZ CABALLERO, Ernesto: *Genio de España*. Madrid, 1932. 258.

¹² Ibid. 91.

¹³ GIMÉNEZ CABALLERO (1932): 49.

En un tomo de ensayos posterior, publicado en 1965 con el título *Genio hispánico y mestizaje*, Giménez Caballero examina en detalle el proceso del mestizaje cultural y biológico de América Latina. Es de notar que su punto de partida son las tesis de *La raza cósmica*, el ensayo impactante del político y filósofo mexicano, José de Vasconcelos, publicado en 1923.¹⁴ La obra de Vasconcelos era fundamental en el pensamiento independentista latinoamericano moderno, ya que describe el proceso de mestizaje en el subcontinente latinomericano como un hecho histórico y social único, que también ofrece oportunidades históricas para los pueblos latinoamericanos. Según Vasconcelos, el proceso de desarrollo autóctono de América Latina hace posible el surgimiento, mediante el mestizaje con los elementos biológicos de las potencias colonizadores (España, Estados Unidos), de un nuevo pueblo latinoamericano independiente, el cual, con el tiempo, llegaría a consolidarse en una estructura política supranacional de la región.¹⁵ Comparado la tesis de Vasconcelos, Giménez Caballero da un paso atrás, cuando subraya la importancia de la vocación hispánica en el proceso del mestizaje, que sigue influenciando, según él, la vida política y cultural de los países latinoamericanos. A pesar de este conservadurismo relativo, Giménez Caballero ofrece una interpretación novedosa – desde el punto de vista de la filosofía histórica – del proceso de mestizaje en América Latina. Según el autor, el componente determinante tanto en el caso del mestizaje biológico como en la interacción cultural fue el elemento indígena, las civilizaciones de América Latina, y es este elemento autóctono (y no la reinterpretación de los ideas importados de la Península Ibérica, como afirmaban sus contemporáneos) cuyos efectos se perciben en las características fundamentales de los nacionalismos modernos de América Latina. Al mismo tiempo, es interesante ver que según el autor, la meta final de estos nacionalismos no fue la independencia de la metrópoli en sí mismo, sino la evolución autóctona para llegar al nivel de desarrollo material y cultural del „elemento paterno”, España.¹⁶

En el mismo tomo de ensayos (*Genio hispánico y mestizaje*) Giménez Caballero también dedica atención a los temas del mestizaje cultural y de la identidad indígena. Como he mencionado anteriormente, las interpretaciones del autor acerca de la conquista de América Latina, la cuestión indígena y el mestizaje eran más matizadas y tolerantes que las de la ideología cultural de la época. Su punto de vista fue parecido, o aún más progresista, en el caso del mestizaje cultural, y de la heterogeneidad del idioma español. Esta posición puede ser explicada también con el hecho de que estos temas fueron menos politizados en la época, ya que, aunque generaron debates

¹⁴ GIMÉNEZ CABALLERO, Ernesto: *Genio hispánico y mestizaje*. Madrid, 1965. 6.

¹⁵ VASCONCELOS, José de: *La raza cósmica*. Madrid, 1925.25.

¹⁶ Ibid. 15-17.

fervorosas en los círculos académicos (por ejemplo, incitando la preocupación de los lingüistas peninsulares conservadores por la pérdida de la dominancia del español de Castilla como norma), tuvieron menor peso en la vida política y en la acción exterior del régimen.

Los descubrimientos de las ciencias de biología y medicina españoles, en auge durante la Edad de Plata, influyeron mucho en la filosofía lingüística y cultural de Giménez Caballero. Frente a las investigaciones filológicas comparativas anteriores, centradas en la descripción diacrónica y comparativa, el autor planteó la importancia de la identificación de unidades mínimas, „genes culturales”, y la investigación de sus interacciones en el desarrollo de los diferentes culturas.¹⁷

Como he mencionado anteriormente, Giménez Caballero definió la heterogeneidad, la falta de una jerarquía impuesta desde arriba como elemento fundamental del „genio español”, de la cultura y arte española e hispana. Exponiendo sus interpretaciones acerca del idioma y de la cultura española, subrayó que de la misma manera que en el caso de la hibridización natural, biológica, el mestizaje cultural y lingüístico resulta en descendientes más fuertes y resistentes, aunque el fenómeno no les plazca a los puristas. Antes de abarcar el análisis de las influencias recíprocas entre América Latina y España, el autor llama la atención al hecho de que el mismo idioma español y la cultura española tiene un origen heterogéneo, mezclado. Como consecuencia, los conservadores no tienen por que preocuparse, ya que el español es el producto de la interacción de varios idiomas y de culturas diferentes. Giménez Caballero extiende este enfoque también al análisis de los clásicos de la literatura española; según él, la novela española *par excellence*, el *Don Quijote* de Cervantes es una síntesis espléndida de los cuentos gallegos, las sátiras de libros de caballería del renacimiento italiano y las leyendas sefardíes.¹⁸

En relación con el mestizaje lingüístico en América Latina, Giménez Caballero también criticaba los intentos de regulación de los conservadores puristas. En su obra citada, utiliza el ejemplo de uno de los dialectos del idioma indígena guaraní, el yopará, para apoyar sus argumentos. Los lingüistas españoles consideraban el yopará (una variedad del guaraní con muchos préstamos lexicales del español) una *lingua franca* inferior, cuya existencia solo fue justificada por la necesidad de la comunicación básica. Es más, ya en el siglo XVII. también aparecieron puristas del guaraní (sobre todo, misioneros jesuitas españoles) que intentaron restaurar el idioma indígena con la exclusión de los préstamos léxicos para también aislar lingüísticamente a los indígenas de las reducciones paraguayas de las grandes ciudades „viciosas”.¹⁹ Giménez

¹⁷ GIMÉNEZ CABALLERO (1965): 9.

¹⁸ Ibid. 18.

¹⁹ Ibid. 26.

Caballero subraya que el yopará sobrevivía y desarrolló a pesar de estos intentos de corrección y depuración, y junto con los otros idiomas indígenas de Paraguay apoyaba la consolidación de la identidad nacional moderna del país. El autor también observa, con cierta malicia, como el proceso de la asimilación de esta identidad por los inmigrantes vascos y gallegos que llegaron a Paraguay (con elementos culturales y lingüísticos españoles que probablemente habían considerado ajenos en la Península) resultó en su „*rehispanización*”.²⁰

Después de examinar estas interpretaciones históricas y filosóficas del mestizaje y de la cuestión indígena, concluiré el presente ensayo con la breve presentación de como estos temas aparecieron en un documento de carácter más aplicado y político. Como he mencionado anteriormente, después de su marginación en la vida política, Ernesto Giménez Caballero cumplió cargos diplomáticos en diferentes países de América Latina, y funcionó como embajador en Paraguay entre 1958 y 1972. Como embajador, contribuyó mucho al desarrollo de las relaciones entre Paraguay y España. Naturalmente, el contexto de las relaciones bilaterales, siendo el dictador paraguayo Alfredo Stroessner uno de los aliados más firmes del franquismo en América Latina, también facilitó su gestión. En la segunda mitad de los años cincuenta, el gobierno español firmó varios convenios de ayuda económica y de cooperación cultural con Paraguay; el país recibió una flota fluvial de dieciocho barcos mercantes, fundaron el primer puerto franco y zona franca del subcontinente en Ciudad del Este, y también suprimieron los visados en los pasaportes.²¹ Aparte del potencial económico del país, Giménez Caballero también reconoció la importancia geopolítica de Paraguay en la perspectiva histórica; interpretó el auge del país después de las previas décadas tormentosas como prueba de su fuerza vital y como etapa preparatoria para ser una verdadera puente entre el corazón de América Latina y Europa.²²

Aparte de los estudios filológicos de Giménez Caballero sobre los pueblos guaraníes, el tema indígena también aparece en sus despachos diplomáticos, entre ellos, en un memorándum del autor a Ramón Sedó, de la Dirección General de Política Exterior del Ministerio de Asuntos Exteriores de España, fechado el 16 de marzo de 1961. En este documento, Giménez Caballero traza los fundamentos de un interesante proyecto de cooperación para el desarrollo de las regiones internas paraguayas de la cuenca de La Plata, con una escasa población principalmente guaraní.²³ El embajador paraguayo percibía que el marco de los proyectos de cooperación internacionales había cambiado en el contexto de la Guerra

²⁰ Ibid. 28.

²¹ GIMÉNEZ CABALLERO (1979): 244-245.

²² Ibid. 243.

²³ GIMÉNEZ CABALLERO, Ernesto: *Memorándum a Ramón Sedó*. Asunción, 16 de marzo de 1961 (Madrid, Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores, 8613/8.) 1961. 1.

Fría, un fenómeno que también fue indicado por la creación de los Cuerpos de Paz por el presidente estadounidense John F. Kennedy a comienzos del mismo mes. En su plan de proyecto, Giménez Caballero sugirió la incorporación de voluntarios españoles en el organismo de los Cuerpos de Paz mediante una cooperación tripartita entre Paraguay, España y los Estados Unidos para el desarrollo de las regiones internas despobladas del país latinoamericano. El embajador subrayó que esta cooperación no solo fortalecería la lucha contra el comunismo en América Latina, sino también ayudaría, con el desarrollo del nivel de vida de los habitantes indígenas y mestizos y el incremento del empleo y del poder adquisitivo a consolidar el potencial económico de Paraguay y a conservar su herencia cultural mestiza-hispana.²⁴ Aunque entre 1956 y 1958 el gobierno español ya había coordinado un programa parecido de voluntarios, este proyecto no tenía éxito debido a la falta de la coordinación y a la escasez de información logística accesible para los colonos. Giménez Caballero estaba convencido de que la cooperación con los Cuerpos de Paz prestaría el adecuado marco institucional, mientras los voluntarios podrían facilitar el trabajo local con su fondo cultural hispánico (conocimiento del idioma, etc.).²⁵

Desde el punto de vista de la cuestión indígena y del proceso de mestizaje, un detalle interesante del proyecto de Giménez Caballero es que sugería el sistema de las misiones jesuitas para organizar la primera fase del trabajo de los voluntarios españoles²⁶ – ya que estas unidades económicas y administrativas autónomas funcionaron de una manera eficiente y también contribuyeron a la preservación de la lengua y la cultura guaraní en forma escrita. Después de la primera fase colectivista, Giménez Caballero propuso la distribución de lotes de tierra individuales para ayudar el afincamiento de los voluntarios. Aparte de la reinterpretación de las formas económicas de la época colonial, el embajador paraguayo también enfatizaba la importancia del mestizaje en el proceso, asimismo consideraba esencial la tolerancia cultural en la selección de candidatos con familia.²⁷

Aunque el proyecto de Giménez Caballero no suscitó ningún interés en la diplomacia española de la época, tanto las ideas de este proyecto, como la obra del autor indican que incluso en períodos de una predeterminación ideológica tan fuerte como la dictadura de Franco, existían interpretaciones alternativas acerca de las relaciones entre América Latina y España en la perspectiva histórica y cultural.

²⁴ Ibid. 2-3.

²⁵ Ibid. 4.

²⁶ Ibid. 6.

²⁷ Ibid. 7.

Mónika Szente-Varga

Mexican and international reactions after the 2012 elections in Mexico

The political conditions of Mexico in the 21st century, the antecedents of the 2012 elections, the candidates, the political forces behind them, the electoral campaign and the final results have already been studied in depth in my book *A 2012-es mexikói választások* (Mexican elections in 2012),¹ and in a shorter writing *Mexikó 2012-ben: választási ábécé* (Mexico in 2012: electoral ABC) published in the quarterly, *Kül-Világ*. Therefore, this essay does not aim to analyse the elections themselves. Instead, it provides an overview of the half-year period that has passed since then, and tries to answer the following questions: what were the local and international reactions to the electoral results, and, what tendencies have surfaced in Mexican political life since July, 2012? The investigation is based primarily on data obtained from Mexican and Spanish press.

The political palette and the 2012 elections – an introduction

There are three major political parties in Mexico: the Institutional Revolutionary Party (PRI), the National Action Party (PAN) and the Party of the Democratic Revolution (PRD). These political forces² and their candidates competed against each other at the 2012 elections that were held for positions in Congress, the Senate, and also for the highest political spot, President of the country.

The PRI was created in 1929. According to Héctor Aguilar Camín, Mexican writer and historian „it was not founded to gain power, but to keep it,”³. And the PRI was indeed successful in maintaining itself in the lead of the country. For more than seventy years, all Mexican presidents were members of the PRI. Naturally, the elections were not void of manipulations and there was no free competition within the party, either. The so-called *dedazo* was a much favoured political manouvre which meant that the president in office could appoint his successor. The PRI finally lost the

¹ Edited by Gondolat, series: Universitas Pannonica.

² Electoral coalitions are not uncommon in Mexico but they always gravitate around one of the three above mentioned parties. With respect to 2012, the PRI and the Green Party made an alliance; the PAN participated alone, and the PRD had the support of the Labor Party (PT) and the Citizens' Movement (MC).

³ AGUILAR CAMÍN: 1 March 2009.

presidential seat in the year 2000, but it remained a significant political force in Mexican political life, becoming the most important opposition party. It was the year 2006 that brought with it a real nightmare for the party: it came in third at the elections, after the PAN and *after* the PRD. It lost further ground. Had this tendency continued, the party could have disappeared. There were even jokes changing the name of PRI into RIP, the abbreviation for rest in peace. The party needed a strong candidate for 2012 and picked a young, ambitious politician from Atlacomulco, State of Mexico, Enrique Peña Nieto (EPN).⁴ He had been governor of his native state (2005-2011), the federal entity with the largest population in Mexico. This is very important because Mexican politicians tend to raise more support in the states where they come from and where they held office.

Vicente Fox, candidate of the National Action Party, won the 2000 presidential elections. Expectations ran very high, so there followed a kind of „*natural*“ disappointment, which manifested itself in a lessening support for the party. PAN continued to govern after 2006, but one third of the Mexicans think that this was possible due to an election fraud.⁵ The presidency of Felipe Calderón proved to be rather unpopular, the most important reasons were the lack of economic successes, the increasing poverty and most importantly, the rise in violence and insecurity. In order to stay in power, the PAN had to find a candidate for the 2012 elections, who would be able to maintain the party in power, that is, secure a continuity, but at the same time keep a distance from Calderón and from his unpopularity. All these contributed to choosing a female politician: Josefina Vázquez Mota (JVM).⁶ She was not the first female presidential candidate in the history of Mexico, but the first to have a real chance to win.

The Mexican left postulated Andrés Manuel López Obrador, an activist and politician from Tabasco, South-Eastern Mexico. He had been head of PRD between 1996 and 1999, and governor of Mexico City between 2000 and 2005. By 2012 he was the most experienced candidate not only because of his age, but also because he had already run for presidency in 2006, which he lost by a margin of 0.58%, according to the often questioned official results.⁷

⁴ Politicians are often referred to by their initials in Mexico. I will make use of this practice in the essay, in order to avoid repeating long, complete names.

⁵ MEYER (2006).

⁶ Economist (Ibero-American University). Secretary of Social Development (2000-2006), and of Public Education (2006-2012). Her nomination as a presidential candidate was kind of a surprise, because despite her positions in the governments of Vicente Fox and Felipe Calderón, she was not a well-known public figure.

⁷ There was a fourth presidential candidate in 2012: Gabriel Quadri, engineer and economist; director of the National Ecological Institute in the 1990s. He had no real chance as the political force behind him, the New Alliance Party, PANAL, founded in 2005, is very much associated with Elba Esther Gordillo, ex-Secretary General of the PRI, head of the National

Opinions polls drawn before the 2012 elections showed one clear favourite, who had a huge advantage. This could have meant a boring election campaign but statistics proved to be rather tricky: whereas „official” sources indicated EPN on first place, alternative surveys coincided in putting AMLO in the lead. This duality was not very well-known abroad, and contributed – together with the global economic crisis – to the lack of international attention towards the Mexican elections.

The preliminary results were the following: Enrique Peña Nieto 38.15; AMLO 31.64; JVM 25.40 and Gabriel Quadri 2,3%.⁸

Immediate reactions

Felipe Calderón congratulated Enrique Peña Nieto who hastened to declare that Mexico had won. The *Proceso* magazine had a different opinion; its cover page on the 2nd of July showed the logo of Televisa – the biggest communication company of the Spanish-speaking world, and one of the Mexican TV giants⁹ – with the Mexican presidential sash. That is, it was Televisa that won. Or, to put it in another way, Televisa won over Mexico. Andrés Manuel López Obrador publicly announced that he would lodge a legal protest against the results. He complained that the candidates did not have equal chances, as the media one-sidedly supported EPN, and to make things worse, the PRI bought votes on a massive scale.

A series of misuses – and relating documents – were made public, often uploaded to the World Wide Web. For example, destruction of ballots, stealing of ballot boxes and vote buying.¹⁰ Some analysts, like Julio Hernández, journalist of *La Jornada*, the newspaper of the UNAM (National Autonomous University of Mexico), and Eduardo Huchim, retired electoral official, talked about the biggest vote buying operation in the history of Mexico.¹¹ The subject of where the PRI got the money from, was open to conjecture.

The Federal Electoral Institute (IFE) was also heavily criticised. There were complaints that the local results did not necessarily coincide with the data in the central system. People launched initiatives on the internet to check the IFE. Voters were asked to upload the local data on web pages that were opened with the aim of offering the possibility to compare central and

Educational Workers’ Union since the presidency of Carlos Salinas and one of the most infamous Mexican politicians. Quadri was not expected to get more than 2-3% of all votes.

⁸ Instituto Federal Electoral: PREP (*programa de resultados electorales preliminares*) results.

⁹ Seven out of ten Mexicans watch the programmes shown in the several channels owned by Televisa. Source: HERNÁNDEZ NAVARRO: 12 June 2012.

¹⁰ The latter was quiet notorious in case of gift cards. These belonged to the same supermarket chain, and Mexicans rushed to the Soriana stores in unprecedented numbers, simply to spend the money that they had received on the card.

¹¹ Enrique Peña Nieto compró victoria, 6 July 2012; ¡Sí Hubo Fraude 2012!, 7 July 2012.

local results (yosoyantifraude.org, www.2012.openprep.org, www.prepciudadano.mx, www.fotoxcasilla.mx, www.conteorapido1.urnaabierta). Of course, with more than 50,000,000 ballots cast, it was an impossible task to supervise the whole presidential election, yet it is interesting and important that instead of resorting to apathy and sitting idle, people turned to action, based on the spread of new communication tools like cellular phones and the Internet. In the meantime, rumours started to circulate about a possible tampering of the electoral software, in favour of the PRI candidate. The mistrust grew towards the Instituto Federal Electoral to such a degree,¹² that the very existence of the institute was questioned, earning it the nickname of Instituto del Fraude Electoral (Institute of Electoral Fraud).

There were public protests against electoral fraud, and in particular against EPN on a weekly basis (7th, 14th and 22nd of July) in Mexico City and in the major cities of the country. Smaller demonstrations took place abroad, for example in Canada, France and Spain, organized by Mexican students and residents. The Movement YoSoy132¹³ announced a 1-day symbolic blockade around the Televisa building in Chapultepec, Mexico City. The building was surrounded by a human cordon on the 26-27th of July.

„We are convoked by the imminent disgrace. Here we are today at the doors of this ignominious media company that undertook the task of disinforming and manipulating the peoples of Mexico [...There stands] a wall of misinformation where a minority controls the public opinion and the truth is reduced to another consumer good, concentrated in surveys and publicity spots, in empty heroes and heroines of telenovelas, in a sad and cynical caricature of reality. It is on this wall where our possibility of election is built, as if in fact there were a real choice, and not all would have been decided beforehand by the best investor.”¹⁴

The protesters did not only demand the democratization of the communication media and the availability of information, but also substantial changes in education, in the national security and justice systems, political transformation, increased participation of civil

¹² The IFE had a rather poor reputation even before the elections. (According to Consulta Mitovsky 2012.03.27, 8) 25% of the Mexicans trusted very little or did not trust at all the Federal Electoral Institute.

¹³ This movement surged from the intensive protests concerning the visit candidate Enrique Peña Nieto made to the Ibero-American University on the 11th of May, 2012. The happenings were reported by Televisa as a „successful appearance” of EPN, which a small number of AMLO supporters – not students! – tried to disturb, but to no avail. Students were enraged by such manipulation and took action. They shot a film in which 131 students took part. They assume their anti-EPN views, tell their names and their student card numbers, and actually show their cards to the viewers. The production was uploaded to various sites of the internet and soon students of other Mexican universities started to sympathize with the protesters. This is how the YoSoy132 (I am the 132nd) Movement was born. YoSoy132 defines itself as a student movement with a social and political character; an autonomous, pacific and anti-neoliberal force that is independent from all political parties.

¹⁴ Discurso Frente a Televisa de #YoSoy132, 27 July 2012.

movements in the life of Mexico, and a turning away from the neoliberal economic model.

Paralell to protests against electoral fraud and demonstrations for a change, there were campaigns to collect evidence on electoral irregularities. These happenings were able to activate a lot of citizens who until that time had been politically passive. Yet, the intensive activities were accompanied by a kind of suspense. The summer passed by in a limbo. The country was waiting for the decision of the Federal Electoral Court.

Possibly it was due to the lack of precedents, that the United States precipitated to name EPN as president elect. It could be read on the official page of the White House on the 2nd of July, that Barack Obama congratulated Enrique Peña Nieto, the president elect of Mexico. Not a few were indignant in Mexico, among them Jorge Eduardo Navarrete.¹⁵ He addressed his protest to Earl Anthony Wayne, the ambassador of the United States in Mexico, and also sent it to the Mexican press. The following are extracts from the article published in the political weekly magazine, *Proceso*: „As your Excellency well knows, the condition of president elect is not given in Mexico by the preliminary results of the elections, but by the Federal Electoral Tribunal, by declaring the elections valid and making out the certificate for the winner. [...] The fact that one of the candidates figures as president elect in an official document of the White House, goes much further than a simple protocol gesture. It may be interpreted as a US interference into questions that only Mexicans and Mexican institutions should answer, in their proper time and form.”¹⁶ Jorge Eduardo Navarrete has strong ties with the Mexican political left. His opinion, was not only shared by sympathizers of the PRD or the Labour Party. The phenomenon that the United States intervenes in Mexican internal affairs is an old trauma and affects Mexican sensibilities and national self-esteem. It is not by chance that one of the most important foreign policy principles of Mexico is that of no-intervention, contained in the *Doctrina Estrada*.¹⁷ That is, Mexico does not intervene in the internal affairs of other states, and at the same time – naturally – expects that those states should behave in a similar manner.

The Federal Electoral Court had two months to investigate the remonstrance of the Mexican political left. The tribunal made use of the given time with the exception of a few days and made public its decision at the end of August. The seven-member court unanimously declared the

¹⁵ (Mexico City, 1940 –). Economist, diplomat, worked as an ambassador in Venezuela, Austria, Yugoslavia, the United Kingdom, China, Brazil and Germany. Investigator of the UNAM, within the program of Global Perspectives. He was postulated as Foreign Secretary in the cabinet of Andrés Manuel López Obrador.

¹⁶ *CAMPA*: 4 July 2012.

¹⁷ Named after Genaro Estrada (1887-1937), Mexican writer and diplomat, Foreign Secretary in 1930-1932.

elections valid and Enrique Peña Nieto became president elect.

The Movement YoSoy132 organised a funeral march whereas AMLO called his supporters to the Zócalo, the main square in Mexico City. Six years before he had sworn there to be the moral president of the country. Now he promised not to render and to keep fighting for a real democratic change. He forecasted his separation from the PRD, which is a logical and very probable step. AMLO can decide not to accept the results of the elections and stay away from official political life for six years, but this would be too high a price for the party, as it would lose those positions that it obtained in the elections for Congress and Senate.

Proceso reacted to the decision of the Federal Electoral Court with a caricature, captioned „*The blind*”, on the 1st of September. There is a patient (embodying the court) on the cover page, who is sitting in an ophthalmological consulting room. He has already tried on various sets of glasses and is wearing some at the moment but he is still unable to read the text the doctor is showing on the board: FRAUD - written in every line, with letters growing in size.

EPN as president elect – foreign visits

After officially winning the elections, Enrique Peña Nieto set out on foreign tours. The first one led to Latin America. He visited Guatemala, Brazil, Colombia, Chile, Argentina and Peru.

Possibly, his stay in Colombia was the most successful. One reason is that the Colombian government headed by Juan Manuel Santos, is situated on the right side of the political palette, and professes similar ideas that the groupings supporting EPN. Besides, ties might be strengthened by the presence of similar problems: drug trafficking and the activities of drug cartels. EPN had already announced during his election campaign that he would name General Óscar Adolfo Naranjo Trujillo, the ex-leader of the Colombian police, as his national security adviser. Peña Nieto affirmed during his visit to Colombia that Mexico would be willing to play a part in the pacification of Colombia, that is, it would mediate in the negotiations between the Colombian government and the guerrilla forces. This kind of active role on the international scene was not characteristic of the PAN governments (2000-2012), but rather of the PRI that had led Mexico for more than seven decades. It seems that the PRI, after regaining the presidency, also tries to revive the role of the country as a regional leader, and together with it, naturally reinforce Mexican self-respect and the image of the country. „*Move Mexico*,” is not by chance one of the slogans of the government program. This international activity, nonetheless, can only be successful if the internal situation of Mexico is stable and things go well.

The following month, Enrique Peña Nieto flew to Europe. He visited France, Germany, Spain and the United Kingdom. Europe has always been important in Mexico „to balance” the US, whereas the European Union considers it a key country with an excellent geostrategic position, a „cultural, political and physical bridge between North America and Latin America.”¹⁸ It is not by chance that Mexico and the EU are strategic partners.

At the end of November, EPN finally embarked on a North-American tour. He went to the United States and Canada. The fact that the president elect of Mexico visits the US president, can be regarded as a kind of tradition. Thus, there is nothing surprising in the visit, with the exception of its timing. It preceded the presidential inauguration in Mexico only by a few days. It is very much possible, that due to the lack of time since the end of August and due to the presidential elections in the US, the visit could not be timed differently. Yet the interview with Barack Obama can also be viewed as an intent to get extra support in case of a tempestuous ceremony on the 1st of December.

The bilateral talks had no concrete, visible effect. At the same time, it should be mentioned that the economic policy represented by the actual PRI, based on neoliberal principles and wishing to open Mexico more towards the World, is obviously sympathetic in the US. The PRI plans to privatize the Mexican crude oil industry that had been nationalized on the 18th of March, 1938, by President Lázaro Cárdenas. By now, Petróleos Mexicanos (PEMEX) forms part of the Mexican identity and national pride. The 18th of March is celebrated each year, and it is considered not only as the day of the nationalization of the crude oil industry, but in general, that of the economic independence of the country. Vicente Fox had already tried to privatize PEMEX at the beginning of the 21st century but his ideas fell through due to passionate protests. The Mexican left still keeps rigidly aloof from opening the company to private investment, whereas the PAN and the PRI would support such a solution. Yet the Mexican political right is also divided in this question. There are voices that believe that Mexico should look for Latin American ties, while others point towards the United States. US business circles would be interested in PEMEX, partly in the hope of profit and partly due to reasons of security and strategic value: the long-cherished plan of the North American energy independence could become real.

Presidential inauguration

As expected, protests took place in various parts of Mexico on the 1st of December. The media concentrated on the happenings in the capital, giving emphasis to violent acts, devastation and hooliganism, with outbreaks of public rioting. There were injuries, and even some mortal victims.

¹⁸ *Towards an EU-Mexico strategic Partnership*, COM(2008)0447final 2008, 3.

There are several ideas on what exactly happened in Mexico City on the 1st of December, 2012. These might be grouped into three major trends.

1.) One third of the Mexicans are convinced that there was an election fraud in 2006, and not a few would think that the results of 2012 were not obtained in a legal way. Therefore people tend to get frustrated and come to the opinion that changes in Mexico cannot be achieved using peaceful and political means, but only by recurring to violent and armed solutions. This is from where the aggressiveness of the opposition stems. This interpretation considers the opposition inherently violent and thus renders it an undemocratic political force that is outside the rules of the game and thus should not be taken into account.

2.) This version differs from the first one in the aspect that it does not find the anti-democratic and violent methods characteristic of the whole Mexican opposition. It interprets the demonstration on the 1st of December as basically peaceful, during which only a few smaller groups got radicalized, brawled and finally caused street rioting.

3.) This version could also be tagged as the „*conspiracy theory*“. According to this, there was a peaceful demonstration going on in Mexico City on the 1st of December. The protests had two major foci, one organized by the Movement YoSoy132 and the other by MORENA.¹⁹ A bunch of people, not very numerous, mingled with the crowd. They performed violent acts: threw objects at the police, smashed and crushed things at the historic city centre. The members of the group did not belong to the demonstrators, what is more, they were probably hired by some political force, whose interest was to discredit the protesters and the opposition in general. It should not be forgotten that the governing PRI routed student protests in 1968 and 1971 via employing paramilitary forces disguised as demonstrators, who committed provocative acts, triggering the „*just*“ reaction of the state security. According to the conspiracy version, history does repeat itself in Mexico, though in a „*soft*“ version. The magazine *Proceso* seems to agree. Its cover page on the 9th of December said: „*The trap: the sinister 1st of December.*“

Reactions from the political left

After 12 years of absence, the PRI got back to the steering wheel of the country. This made the Mexican left more active.

On the 21st of December, 13 Baktún terminated and with it a more than 5000-year-long Maya cycle came to an end. Yet indigenous people did not fear the end of the world – like many Westerners –. They started to prepare

¹⁹ **Movimiento Regeneración Nacional**, in English, National Regeneration Movement. It was founded by Andrés Manuel López Obrador after the 2006 elections.

for the new era. Demonstrations were organized by Zapatistas in the major settlements of Chiapas. The biggest took place in San Cristóbal de Las Casas. Reports talk about a total of 20,000-40,000 Zapatista demonstrators in the state of Chiapas, who marched with their faces covered – usually by black ski masks –, in silence.²⁰ Subcomandante Insurgente Marcos launched a communiqué:

To Whom It May Concern:

Did you listen? It is the sound of your world crumbling. It is the sound of our world resurging. The day that was day, was night. And night shall be the day that will be day.

Democracy!

Liberty!

Justice!

From the Mountains of South-eastern Mexico. For the Clandestine Indigenous Revolutionary Committee – General Command of the EZLN

Subcomandante Insurgente Marcos, Mexico, 21st of December 2012.²¹

The 30th of December another document followed. Extracts:

In the early morning hours of December 21, 2012, tens of thousands of indigenous Zapatistas mobilized and took, peacefully and silently, five municipal seats in the South-eastern Mexican state of Chiapas.

In the cities of Palenque, Altamirano, Las Margaritas, Ocosingo, and San Cristóbal de Las Casas, we looked at you and at ourselves in silence.

Ours is not a message of resignation.

It is not one of war, death, or destruction.

Our message is one of struggle and resistance. [...]

Those who wagered that we only existed in the communications media and that, with the siege of lies and silence they created we would disappear, were mistaken.

When there were no cameras, microphones, pens, ears, or gazes, we continued to exist.

When they slandered us, we continued to exist.

When they silenced us, we continued to exist.

And here we are, existing.

Our path, as has been demonstrated, does not depend on media impact, but rather on comprehending the world and all of its parts, on indigenous wisdom that

²⁰ MARTÍN: 21 December 2012; HERNÁNDEZ NAVARRO: 22 December 2012.

²¹ *Communique of the Clandestine Indigenous Revolutionary Committee – General Command of the EZLN, 2 January 2013. Translation of the text from Spanish to English: EZLN (Ejército Zapatista de Liberación Nacional).*

guides our steps, on the unswerving decision that is the dignity of below and to the left. [...]

We are those, the same, of 500 years ago, of 44 years ago, of 30 years ago, of 20 years ago, of just a few days ago.

We are the Zapatistas, the very smallest, those that live, struggle, and die in the last corner of the country, those that do not give up, do not sell out, those that do not surrender. [...]

DEMOCRACY!
LIBERTY!
JUSTICE!²²

Upon hearing news of this protest march, the 1994 uprising inevitably comes into mind. Then the Zapatistas rose in arms on 1st of January, the day the North American Free Trade Agreement (NAFTA) came into effect, the day, when, according to president Carlos Salinas, Mexico would become part of the first world. Having an Indian revolt in a „first-world country“ was rather embarrassing. However, neither force nor negotiations bore fruit. Years passed and no real solution has been reached yet. Now the PRI is back. Carlos Salinas is back – as one the main advisors of Enrique Peña Nieto –. The EZLN has also made its comeback onto the Mexican political scene.

At the same time MORENA announced that it would transform itself into a political party (National Regeneration Party, in Spanish: Regeneración Nacional, abbreviated as RN). One reason could be the lack of success of AMLO at the elections and the following disillusionment. It is vital for MORENA to provide perspectives for its members and, in this way, keep its supporters. Another reason could have been the financing of the entity. As a political party, MORENA might get easier financial support. Yet this change is risky if we take into account the fact that Mexicans find political parties every time less reliable. According to the survey made by *Global Corruption Barometer*, in which Mexicans had to place different entities like Church, university, army, police, political parties, in a scale from 1 to 5, political parties got the worst average: 4.4.²³ The growing vacuum left behind by the parties in fact provided ONGs a chance to play a more active role. The question is that in such a situation, is it worth to change a civil movement into a political party? The other risk is that MORENA as a party, might divide left-wing voters. Until now, PRD has been the only big party on the Mexican left. This position gave PRD the

²² EZLN announces the following steps, 30 December 2012. Translation of the text from Spanish to English: EZLN.

²³ Transparency International: *Global Corruption Barometer* 2010.

opportunity to take part in the 2006 and 2012 elections as a strong candidate, and get more than 30% of the votes. If the left side of the political palette is cut into small bits, then the parties located there will not have a real chance at the elections. If PRD and MORENA are ready to form a coalition in order to avoid that, then the question inevitably arises: is there any need to have two different parties?

After the 1st of December

The document *Pact for Mexico* was signed by representatives of the three major political parties of Mexico, the PRI, the PAN and the PRD, and the president, Enrique Peña Nieto. The Pact has three axes: strengthening of the Mexican state; democratization of the economic and political life of the country, and increasing civil participation. It is very promising but there are also certain clouds of worry that make prospects less bright. The president is surrounded by people who had worked with him when he was governor of the state of Mexico, a period often characterized by nepotism, corruption and the growth of violence. Would EPN be able and willing to govern Mexico in a different way?

Whereas there is scepticism in Mexico, the image of Enrique Peña Nieto seems to be much better in Spain. *El País* has mentioned EPN among the 100 most important Ibero-American personalities of 2012. What is more, the newspaper picked out and covered 13 people in a photo report. EPN figures among them.²⁴ What the Spanish press writes, what Spaniards and the Spanish government think of the Mexican events, is very important, not only due to significant Spanish-Mexican ties but also because Spain plays a crucial part in the Latin American policies of the European Union.

Instead of a conclusion

It seems that the questions addressed by the politologist Denis Dresser to Enrique Peña Nieto on the pages of *Proceso* in 2011 are still (or even more?) valid. Extracts:

- 1.) Why do you and why does the PRI want to get back to Los Pinos?
- 2.) What sort of PRI do you represent, head and want to lead?
- 3.) How do you explain your permissiveness of the impunity in the Arturo Montiel²⁵ case?
- 6.) Your logic is to resurrect the presidentialist system of which the PRI

²⁴ Los Cien del Año, *El País Semanal* (13 January 2013) <http://www.elpais.com/especial/protagonistas/>, downloaded: 15 January 2013; Es Peña Nieto uno de los líderes del año, según „*El País*”, 23 December 2012.

²⁵ Ex-governor of the State of Mexico, uncle of Enrique Peña Nieto.

took advantage until the 1990s. But it was this presidentialism without counterweights that caused devastating economic crises in the past, wasn't it?

10.) How would you answer the question of Manlio Fabio Beltrones: How much is it possible to govern in a new reality with the instruments of the old regime?

11.) You say you want a more efficient State and a more functional Congress. For the population or for the PRI?

23.) You say that you will make the economy grow by 3 %. How will you do it?

24.) You argue that the country should break the inertia. Yet, your own party, the PRI, has been one of those responsible for this inertia, because it opposed reform after reform in Congress.

26.) You sustain that we should lose our fears. Fears of what?

Selected reading

AGUILAR CAMÍN, H.: PRI: *¿El poder para qué?* Nexos (1 March 2009) <http://www.nexos.com.mx/?P=leerarticulo&Article=207>, (27 May 2012).

CAMPA, H.: *Injerencistas, felicitaciones de jefes de Estado a EPN: embajador*. Proceso (4 July 2012) <http://www.proceso.com.mx/?p=313256>, (11 January 2013).

Communication from the Commission to the Council and the European Parliament: *Towards an EU-Mexico strategic Partnership*, COM(2008)0447final (15 July 2008) <http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=CELEX:52008D>, (11 October 2009).

Communique of the Clandestine Indigenous Revolutionary Committee - General Command of the EZLN (2 January 2013) <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/01/02/communique-of-the-clandestine-indigenous-revolutionary-committee-general-command-of-the-zapatista-national-liberation-army-mexico/>, (10 January 2013). Translation of the text from Spanish to English: EZLN.

Consulta Mitovsky: *Preferencias Ciudadanas 17*. Mexico, 27 March 2012.

Discurso Frente a Televisa de #YoSoy132. „Toma Pacífica a Televisa”. Written version of the speech uttered at the building of Televisa, Chapultepec, Mexico City (27 July 2012) <http://www.yosoy132media.org/oficial/discurso-frente-a-televisa/>, (30 July 2012).

DRESSER, D.: *Preguntas para Peña Nieto*. Proceso (6 November 2011) <http://www.proceso.com.mx/?p=287377>, (11 January 2013).

Enrique Peña Nieto compró victoria - Programa. TV Arabia Saudita Al Jazeera. (video). Uploaded by AntiEPNOficial, Youtube (6 July 2012) http://www.youtube.com/watch?v=gekbR_jfMzQ&feature=related, (13 July 2012).

Es Peña Nieto uno de los líderes del año, según „El País”, La Redacción, Proceso (23 Dic. 2012) <http://www.proceso.com.mx/?p=328685>, (11 January 2013).

EZLN announces the following steps (30 December 2012) <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/01/02/ezln-announces-the-following-steps-communique-of-december-30-2012/>, (10 January 2013). Translation of the text from Spanish to English: EZLN

HERNÁNDEZ NAVARRO, L.: *Televisa should apologise to Mexicans for its Peña Nieto*

ÖT KONTINENS, az Új- és Jelenkori Egyetemes Történelmi Tanszék tudományos közleményei, N° 2013/2.
ELTE, BUDAPEST, 2015.

election bias. The Guardian (12 June 2012) <http://www.guardian.co.uk/commentisfree/2012/jun/12/televisa-mexicans-tv-bias-pena-nieto?INTCMP=SRCH>, (24 July 2012).

HERNÁNDEZ NAVARRO, L.: *Derrumbe y renacimiento en el mundo zapatista maya*, La Jornada (22 December 2012) <http://www.jornada.unam.mx/2012/12/22/politica/004a1pol>, (11 January 2013).

Los Cien del Año, El País Semanal (13 January 2013) <http://www.elpais.com/especial/protagonistas/>, (15 January 2013).

MARTÍN, F.: *Se movilizan al menos 20 mil zapatistas en Chiapas*. El Universal (21 Dic.2012) <http://www.eluniversal.com.mx/notas/891485.html>, (11 January 2013).

MEYER, L.: *Right vs. Left and the Newborn Mexican Democracy: Can the three survive?* (2006) Lecture: Latin American Briefings Series, Center for Latin American Studies, University of Chicago, (16 October 2006) http://chiasmus.uchicago.edu/media/katz_meyer_512k.mov, (20 December 2011).

¡Sí Hubo Fraude 2012! „Russia Today” Documenta. (video). Uploaded by MussinaWaldo. Youtube (7 July 2012), http://www.youtube.com/watch?v=glAP_8vsIgc, (14 July 2012).

SZENTE-VARGA, M.: *A 2012-es mexikói választások*. Budapest, 2012.

SZENTE-VARGA, M.: *Mexikó 2012-ben: választási ábécé*. Kül-Világ 9 (2012/3) 21-33.

Transparency International: *Global Corruption Barometer* (2010) http://www.transparency.org/country#MEX_PublicOpinion, (9 June 2012).

VILLAMIL, G.: *Y en Argentina protestas enmarcan reunión de EPN con Cristina Fernández*, Proceso (21 Sept. 2012) <http://www.proceso.com.mx/?p=320498>, (11 January 2013).

VIVAS, M. L.: *Lanzan en Twitter la etiqueta #VeteDeChilePeñaNieto; protestas dejan cuatro detenidos*, Proceso (21 September 2012) <http://www.proceso.com.mx/?p=320433>, (11 January 2013).

Szilágyi István

Geopolitika Latin-Amerikában

Abstract

Geopolitics as a multidisciplinary branch of social science and as a theory of foreign policy appeared on the Latin-American continent in the second half of the 1920s. The main features they include are the next: aggressive approach to the space, the continental adaption of the organic state-theory elaborated by Ratzel and Kjellen, moreover, the developed geopolitical theory was thought to be converted into practice via the growing role of the army. The armed forces and their various institutions became the scientific centre of elaborating the new attitude to the international relations as a theory. When the army assumed the political power, however, it was given an opportunity to put these theories into practice. On the Latin-American continent the geopolitical schools with important theoretical background were established in Argentina, Brazil and Chile. In this study we introduce the Brazilian geopolitical theory and practice elaborated in the Supreme Military Academy and the Chilean geopolitical theory and practice established by generals Ramon Cañas Montalva and Augusto Pinochet.

Keywords: Geopolitics. Geopolitical Schools. Geopolitical Theory and Praxis. Political Power. International Relations. Communication Network.

A geopolitika, mint multidiszciplináris társadalomtudomány és mint külpolitikai elmélet és gyakorlat a latin-amerikai kontinensen az 1920-as évek második felében jelent meg.

Megjelenésére és fejlődésére rányomta bélyegét a déli félteke sajátos történelme és helyzete. Augusto Rattenbach argentin geopolitikus Karl Ernst Haushofert idézi, aki szerint a dél-amerikai államok egyik, az anyaországtól kapott legszerencsétlenebb örökségének *az uralkodó tér hiánya* tekinthető. A számtalan kormányzóság, audiencia, kapitányság és alkirályság közötti határok bizonytalansága és pontatlansága kettős következménnyel járt. Az 1825 után függetlenné vált államok a politikai szuverenitás elnyerését követező évtizedekben egymás közötti „helyi” háborúk¹ révén igyekeztek országaik területét hódításokkal megnövelni és véglegesnek tekintett módon kijelölni. Ennek a hatalmi

¹ Ilyen volt a La Plata folyó Egyesült Provinciái és Brazília (1825-1828), a Chile és a Peru-Bolívia konföderáció (1836-1848), az Argentína, és Brazília között Uruguay megszerzéséért vívott (1843-1852), a hármas szövetség Paraguay megsemmisítéséért indított (1865-1870) háborúja. Ezek sorába tartozott a Chile, Peru és Bolívia elleni úgynevezett Csendes-óceáni fegyveres küzdelme (1879-1883), a Brazília és Bolívia közötti kaucsuk háború.

politikának a hátrányos következményei a külső birodalmaktól való új keletű viszonylati függésben, az egymás közötti kölcsönös bizalmatlanság felerősödésében, ennek következtében pedig az egységes kontinentális fellépést segítő integrációs törekvések és szerveződések létrehozásának nehézségeiben mutatkoztak meg. Az Anglia közreműködésével ütközőállamként létrejött Uruguay például akadályát képezte annak, hogy Chile és Argentína egymás között feloszthassa a dél-atlanti térséget és megakadályozta a Horn-fok, a Magellán-szoros, a Drake-átjáró és a Beagle-csatorna fölötti argentin uralmat. Az anyaországtól kapott csalárd örökség másik következménye a megszülető új államok politikai elitjének *agresszív térszemléletében* érhető tetten. Ez az 1930-as évektől kezdve egyrészt a *ratzeli és a kjelleni organikus állam felfogásának kontinentális adaptálását*, másrészt a *geopolitika elmélete* kidolgozásának és gyakorlati érvényesülésének hadsereghez kötését, hadsereghez kötődését jelentette. Az 1950-es, 1960-as évtizedtől azonban a legjelentősebb latin-amerikai geopolitikai iskolák megközelítését már a geostratégiai szemlélet jellemezi, amely jórészt mentes volt az élettér elméletre és a szociáldarwinizmusra jellemző szellemi attitűdtől. A huszadik század második felében világszerte ez az irányzat vált a geopolitikai vizsgálódások uralkodó paradigmájává.² Ekkorra már valamennyi latin-amerikai országban a fegyveres erők és annak különböző intézetei váltak a nemzetközi viszonyok elmélete új megközelítésének szellemi műhelyeivé. A hadsereg, mint intézmény hatalomra kerülése ugyanakkor módot nyújtott ezeknek a teóriáknak a gyakorlatban történő alkalmazására is. Az állandó és konjunkturális nemzeti célok meghatározásával e nagy területi kiterjedésű országok nemzetközi gazdasági és politikai pozícióik újra definiálása mellett a saját belső térrel kapcsolatos problémáikat is igyekeztek megoldani. Ezért számos államban előtérbe kerültek a regionális átalakításnak, a ritkán lakott területek benépesítésének, a nyersanyag források és tartalékok felhasználásának, a biztonság, a fejlődésnek, a nemzetközi szempontból jelentős közlekedési és kommunikációs útvonalak ellenőrzésének, az új térségek fölötti befolyás megszerzésének, a hidegháború bizonyos periódusaiban pedig a közrendet veszélyeztető belső ellenség, belső felforgató tevékenység elleni küzdelemnek és a különböző szempontok által a szimbolikus térbeliséget megjelenítő virtuális belső határoknak a kérdései. Előbb az 1930-as, majd az 1960-as és az 1970-es évtizedek politikai és gazdasági rendszert érintő totális átszervezései kapcsán vetődött fel a belső határok, az ideológiai határok problémája. Ez utóbbi kérdéskör szoros összefüggést mutatott a nemzetközi viszonyok alakulásával és a két világrendszer harcának aktuális állapotával.

A bipoláris világnak nevezett berendezkedés megszűnését követően a geopolitikai vizsgálódások hangsúlyai a félteke országai esetében a

² Lásd, SZILÁGYI István: *Geopolitika*. Publikon Kiadó, Pécs, 2013. V. fejezet.

kontinentális integráció, a világgazdasági illeszkedés és bizonyos államok vonatkozásában a nagyhatalmi, regionális hatalmi szerep kérdésköre irányába tolódtak el.

A latin-amerikai kontinensen Argentínában, Brazíliában és Chilében jött létre jelentős elméleti háttérrel rendelkező geopolitikai iskola. Tanulmányunkban a Legfelső Hadi Akadémia tevékenységéhez köthető brazil, valamint a Ramón Cañas Montalva és az Augusto Pinochet tábornokok nevével fémjelzett chilei geopolitikai gondolkodás és gyakorlat bemutatására vállalkozunk.

A brazil geopolitikai iskola

A latin-amerikai szubkontinens legnagyobb kiterjedésű és legnagyobb népességű államában, Brazíliában is a hadsereg tevékenységéhez kapcsolódik a geopolitika elméletének megjelenése, kialakulása és fejlődése.

A Legfelső Hadi Akadémia létrejötte

A Legfelső Hadi Akadémiát (*Escola Superior de Guerra- ESG*) – közkeletű elnevezéssel a Sorbonne-t (Sorbona) az 1949. augusztus 20-án kiadott 785. számú törvény hívta életre. Megszervezésével megtörtént az 1920-as években született brazil geopolitikai iskola intézményesülése, megszilárdulása és ezzel párhuzamosan a geostratégiai irányzat vált az uralkodó paradigmává. Az ESG alapítását megelőzte a még mindig Friedrich Ratzel és Rudolf Kjellen szociáldarwinizmusának hatását tükröző *Revista Brasileira de Geografia* (1939) és a *Boletim Geografico* (1943) című geopolitikai folyóiratok megjelentetése, valamint a Vargas érában az Új Állam (Estado Novo) periódusában 1930 és 1945 között folyó tervezési és fejlesztési feladatokkal kapcsolatos intézmények létrehozása.

„A Nagy Háború és a Legfelső Hadi Akadémia létrehozása vízvonalstónak bizonyult, - hangsúlyozza Miyamoto Shiguenoli 1995-ben megjelent monográfiájában - mert új irányt adott a geopolitikai tanulmányoknak. Egyik oldalról a kutatók egy új generációja jelent meg a színen... Másfelől a hidegháborús klíma, valamint a nyugati demokrácia és a kommunista világ közötti >> elkerülhetetlen összecsapás>> veszélye meghatározó befolyást gyakorolt ezekre a munkákra. E periódusban jött létre a brazil Fegyveres Erők új típusú ideológiai laboratóriumként szolgáló intézménye.”³

Az ESG létrehozására a huszadik század egyik rendkívül bonyolult és ellentmondásos időszakában került sor. 1948-ban született meg az Egyesült Államok befolyásának megszilárdítását és a kommunizmus kontinentális feltartóztatását célzó Amerikai Államok Szervezete. Latin-Amerika

³ Miyamoto SHIGUENOLI: *Geopolítica no Brasil*. Papirus, Saõ Paulo, 1995. 76-77.

országokban ugyanakkor tartott még a harmincas években beindult importhelyettesítő iparosítás és saját belső forrásokra alapozott desarrollismo második világháború periódusában további ösztönzést kapott lendülete. Ez Brazíliában 1950-ben Getulio Vargas második elnöki időszakának kezdetét, kifulladására pedig 1954-ben öngyilkossággal végződő hatalomvesztését eredményezi. 1949-ben a világ már megtapasztalja mit is jelent a *hidegháború korszaka*. Az Egyesült Államokban rövidesen kezdetét veszik Eugene McCarthy szenátor nevével fémjelzett „*démon éveinek*” boszorkányüldözései. Európában kiépülőben van egy sajátos kétpólusú integráció. 1949-ben létrejön a KGST, 1955. május 14-én a Varsói Szerződés. 1948-ban megszületik a Nyugat-Európai Unió, 1949-ben a NATO, 1951-ben a Montánunió. 1957. március 25-én aláírják az Európai Gazdasági Közösség létrehozásáról szóló *Római Szerződést*. 1951-ben megalakul az ANZUS Paktum, 1954-ben a SEATO és 1955-ben a CENTO. Harry Truman amerikai elnök 1947 márciusában meghirdeti a *Feltartóztatás doktrínáját*. 1948 és 1952 között sor kerül *Marshall-segély* folyósítására. 1954-ben amerikai segédlettel megbukik Jacobo Arbenz-rendszere Guatemalában. 1953. július 26-án fiatal kubaiak egy csoportja megtámadja a Moncada laktanyát Santiago de Cubában. A Július 26-a Mozgalom életben maradt tagjait a szigetállam bírósága nem, a történelem azonban felmenti. Az 1956. december másodikán Kubában partra szállt fiatalok 1959 januárjára győzelmet aratnak. Megbukik Fulgencio Batista. Győz a kubai nemzeti felszabadító forradalom. Az ország és a kontinens törékeny békéjét és biztonságát azonban számos veszély és támadás fenyegeti. A Disznó-öbölbeli incidenst az 1962-es rakéta válság követi. A világot hajszálnyi távolság választja el egy újabb globális háborútól.

A hidegháború időszakát *meleg háborúk*, az 1947-es és 1956-os arab-izraeli háború, az 1946-1954 között zajló vietnami háború, a koreai háború (1950-1953) és az algériai háború (1956-1962) teszik teljessé. A nemzetközi feszültséget, az országok közötti fegyveres konfliktusokat Görögországban, Kínában, stb. zajló polgárháborúk és nemzeti felszabadító mozgalmak küzdelmei **fokozzák** már-már elviselhetetlenné.

Az államok életében egyre fontosabb szerepet játszanak a nemzetbiztonság belső, regionális és a globális aspektusai. Brazíliában már az 1920-as és az 1930-as években az egyik központi kérdéssé válik a nemzeti egységet erősítő és azt gyengítő tényezők, valamint a brazil nagyhatalmi törekvések és a nemzetbiztonság szempontjából stratégiai fontosságúnak tekintett latin-amerikai geopolitikai törésvonalak vizsgálata.

Everardo Backheuser 1926-ban kördiagram formájában közzétett elemzése szerint Brazília legnagyobb problémáját a nemzetalkotó politikai szervezet hiánya jelenti. Véleménye szerint gyors megoldással egy olyan tekintélyuralmi rendszer szolgálhat, amely figyelembe veszi a *föld* (solo), az *éghajlat* (clima) és az *ember* (homem) geográfiai hármasságát. A felsorolt

tényezők térben (espaço) és időben (tempo) történő elhelyezése a nagy kultúra elmélete (teoria do grau cultura) megalapozásához, azaz a civilizáció és a hódítás folyamatának összekapcsolásához és sajátos magyarázatához vezetett. Az elmúlt tizenöt évszázadban – írja Backheuser – a hideg éghajlat alatt élő népek uralmuk alá hajtották a trópusok lakosait. A tendencia a

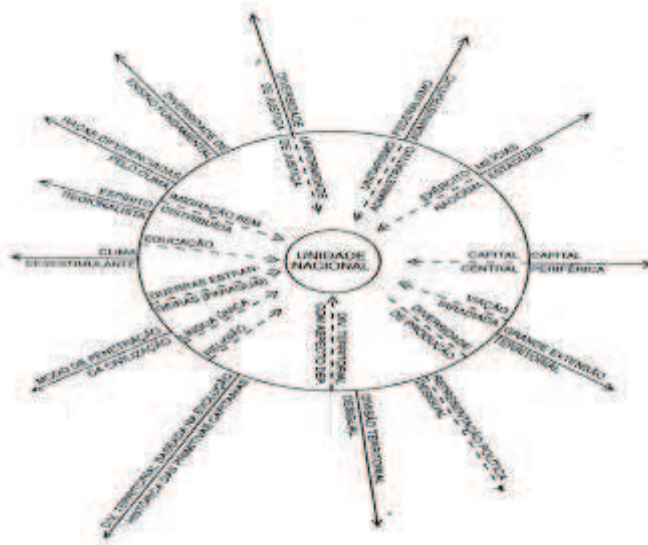


Figura 2 — Forças que unem ou dividem a unidade nacional (Everardo Backheuser)

A nemzeti egységet erősítő és gyengítő tényezők

(Forrás: Everardo BACKHEUSER: *A estrutura política do Brasil. Notas prévias*. Rio de Janeiro, Mendonca & Machado, 1926.)

nyugati irányú terjeszkedés és a tengerek meghódítása révén a szárazföld birtokba vétele volt. A mérsékelt éghajlatú régiók (Japán, Egyesült Államok, az Anglia – Franciaország - Németország háromszög dominanciájára épülő európai csoport) impériumán alapuló civilizáció adott állapota azonban nem tekinthető öröknek. Az uralom eltolódik az egyenlítő irányába. Európa hanyatlóban van – állítja. Az erőviszonyok a kultúra általa felállított hármastörvényszerűségének második és harmadik törvénye szerint alakulnak. „...A földrajzi hely (a razzeli Lage) optimum értéke az emberiség nagy kultúrájával együtt változik... A civilizáció történelmi útjának kivetítése jelzi, hogy az visszatér az Egyenlítőhöz.”⁴ A szerző elmélete szerint a földrajzi determináción belül az

⁴ BACKHEUSER, Everardo: *A estrutura política do Brasil. Notas prévias*. Mendonca Machado, Rio de Janeiro, 1926. 79-80.

említett föld, éghajlat, ember hármasság viszonylatában a klíma a meghatározó. Brazília és a brazil ember, a brazil lakosság által megtestesített kultúra ezért óriási fejlődési lehetőség előtt áll. *Brazília általános egyenlete* (esqação geral do Brasil) a jövőbeni dinamikus fejlődést sejteti.

Mário Travassos tudományos tevékenysége Everardo Backheuserhez



Dél-Amerika földrajzi ellentmondásai

Forrás: TRAVASSOS, Mário: *Projeção Continental do Brasil*. Companhia Editora Nacional, São Paulo, 1947.(4^a edição). 145.)

hasonlóan az 1920-as 1930-as években indult. A tér és a hely nála is elismert és fontos fogalmak. Katona létére azonban nem részesíti előnyben a tekintélyelvű gondolkodást és az autoritárius jellegű, centralizált politikai berendezkedést. Ami elsősorban foglalkoztatta az Brazília szerepe a latin-amerikai kontinensen, az Atlanti Óceán és a Csendes Óceán vonzáskörzetének brazil szempontú hatalmi összekapcsolása, a La Plata és az Amazonas folyók térségének uralmi viszonyai. Mário Travassos Dél-Amerikában nyolc tengely mentén felvázolható kontinentális földrajzi antagonizmusról beszél. Ezek: 1. A Csendes Óceán; 2. Az Atlanti Óceán; 3. A Paraná folyó ; 4. A La Plata folyó; 5. Santos városa; 6. Cuiabá térsége; 7. La Paz körzete; 8. Az Amazonas folyó medencéje között diagnosztizálható feszültségek.

A Brazília és Argentína közötti lehetséges kiegyensúlyozatlanságot Travassos szerint csökkentheti a bolíviai La Paz, Cochabamba, Sucre, Santa

Cruz de la Sierra és Corumbá övezete által alkotott, háromszög alakú, *latin-amerikai magterület* (*Heartland latinoamericano*). A Halford Mackinder elméletének kontinentális alkalmazását megjelenítő ábra a Shiguenoli könyv 62. oldalán látható.

A több országgal határos latin-amerikai központi zóna három évtizeddel később Ernesto Che Guevara vereséggel végződött kontinentális forradalmi felszabadító háborújának kiinduló pontjául és helyszínéül is szolgált. Mário Travassos Matto Grosso régióhoz kötődő, nemzeti magtérsséggel kapcsolatos elemzései és az azokat szemléltető geográfiai ábrázolások harminc év múltán, a brazil geopolitikai gondolkodás aranykorának vezető teoretikusaira is hatottak.



A latin-amerikai magterület
(Forrás: TRAVASSOS, Mário: *Projeção Continental do Brasil*. Companhia Editora Nacional, São Paulo, 1947,(4^a edição)

1960-ban létrejött fővárosi központi körzetet magában foglaló föderális köztársasággá alakult. Ez a szövetségi állam a gazdasági-szociális fejlesztés, a központi tervezés és az egységes közigazgatás rendszer működtetésének szükséglete alapján Mário Travassos és a Golbery do Couto e Silva katonapolitikai felosztásával nagy hasonlóságot mutató öt régiós geökonómiai típusú térségi modellben rögzült.

A Legfelső Hadi Akadémia tevékenysége és szerepe

Az ESG tevékenységében a nemzetbiztonság doktrínája és az ahhoz kapcsolódó nemzeti célok, nemzeti hatalom, nemzeti stratégia, nemzetpolitika, nemzeti fejlesztés, a brazil nemzeti lobogón szereplő *Rend (Ordem) és Haladás (Progreso) jelszavának a Biztonság (Segurança) és Fejlődés (Desenvolvimento)* követelményével kiegészített kérdései kaptak kiemelt szerepet. Ennek következtében az egyre inkább önálló társadalmi-politikai és nemzet megmentő, országépítő szerepre vállalkozó, s 1964. április elsején új típusú katonai intervenciót, *új típusú államcsínyt, golpe de Estado*

megvalósító hadseregben folyó műhelymunka révén a brazil geopolitikai gondolkodásban - amint azt hangsúlyoztuk - a *geostratégiai* paradigma vált az uralkodó irányzattá. E felfogásnak azonban kezdettől fogva jelentős autoritárius jellegű színezete volt, mivel a hadsereg vezetői körében egyre általánosabbá vált az a nézet, hogy a nemzet biztonságát, fejlődését és modernizációját az adott viszonyok között csak egy, a Fegyveres Erők intézményi struktúrájára támaszkodó tekintélyelvű állam képes garantálni.

Juarez Távora a Legfelső Hadi Akadémia volt parancsnoka 1953-ban így fogalmazta meg a nemzetbiztonság lényegét: „A nemzetbiztonság kisebb vagy nagyobb mértékben, politikai, gazdasági, pszichoszociális és katonai akciók és eszközök révén garantálja az állam és a nemzeti közösség védelmét, a nemzeti célok elérését és megmentését a belső és külső ellenséges tényezők akciójával szemben.”⁵

A Távora által adott meghatározás négy eleme, a politikai, gazdasági, katonai és társadalompszichológiai tényezők napjainkig is az ESG doktrínájának szerves

részét képezik. Ezen alapszik az állandó és aktuális nemzeti célok, a nemzeti hatalom, a biztonság és fejlődés fogalmainak tartalmi meghatározása is. Az ESG első parancsnoka, Cordeiro de Farias tábornok szerint „Az Állandó Nemzeti Célok (*Objetivos Nacionais Permanentes*) a nemzeti tudathoz elválaszthatatlanul hozzátartozó törekvések megfogalmazását jelentik. Ezek: egység, függetlenség, a nemzet politikai szuverenitása, a gazdasági fejlődés és a nép erkölcsi, kulturális és társadalmi evolúciója azon az egész földrajzi téren belül, amelyet birtokában tart és amelyet a történelmi tradícióik a túlélés minimumaként megkövetelnek.”⁶ Hasonlóképpen fogalmaz a már említett Golbery do Couto e Silva is, aki az aktuális nemzeti célokat illetően az érdekek adott pillanatban történő érvényesítésére helyezi a hangsúlyt. Az ESG különböző kézikönyvei, tananyagai és elemzései is a fent említett felfogásban készültek.⁷ A Legfelső Hadi Akadémia gondolatvilágában



Figura 6 — Esquema geopolítico de Golbery do Couto e Silva (Adaptado de Golbery do Couto e Silva, 1987)

Golbery do Couto e Silva geopolitikai vázlata
(Forrás: Couto e Silva, Golbery: *Conjuntura Política Nacional o Poder Executivo e Geopolítica do Brasil*. Livraria José Olympio, Rio de Janeiro, 1981.)

⁵ SHIGUENOLI, Miyamoto: *Geopolítica no Brasil*. Papirus, São Paulo, 1995. 84.

⁶ CORDEIRO DE FARIAS, Osvaldo: *Conceito estratégico nacional*. IN: ESG-C-010-52, 1952. 5.

⁷ Lásd: *Manual Básico. Volume I. Elementos Fundamentais*. Biblioteca do Exército Editora, Rio de Janeiro, 2010. 66. *Manual Básico. Volume II. Assuntos Específicos*. Biblioteca do Exército

azonban egyre fontosabb szerephez jut a *Nemzeti Hatalom* (Poder Nacional) kérdésköre. Az Állandó és az Aktuális Nemzeti Céloknek a Nemzeti Hatalom erősítését kell szolgálniuk. Ennek az ország nemzetközi viszonyokban betöltött nagyhatalmi szerepéhez, a területi integritás külső és belső veszélyek elleni megvédéséhez, az önrendelkezéshez, a nyugati keresztény civilizáció oltalmazásához, valamint a Brazíliát jellemző spirituális értékek megőrzéséhez kell vezetnie. „A *Nemzeti Hatalom* – olvashatjuk Távora fejtegetéseit – minden olyan eszköznek az integrált kifejeződése, amellyel a Nemzet ténylegesen rendelkezik az adott pillanatban s amellyel a létező antagonizmusok ellenére előmozdítja nemzetközi téren és a hazai szférában is a nemzeti célok elérését és megővését.”⁸ E megfogalmazást tizenhárom esztendővel később, a múlt század hetvenes évtizedében Carlos de Meira Mattos tábornok kiegészítette. Szerinte a nemzeti hatalom „Magában foglalja nemcsak azokat a materiális erőket, amelyekkel a nemzet rendelkezik, hanem azokat a képességeket is, amelyek segítségével irányítani tudja az eseményeket. Nem kétséges, ez a két érték a (materiális) hatalmi erő és a pszichológiai befolyás ereje – egymással szoros kapcsolatban van. Egyik sem létezik a másik nélkül.”⁹

A Legfelső Hadi Akadémia doktrína alkotó tevékenységében a nemzeti hatalommal, a fejlődéssel, a nemzetbiztonság geopolitikájával, a nyugati keresztény civilizáció védelmével kapcsolatos kérdések az 1964. április elseji katonai hatalomátvétel után, mindenekelőtt az 1968 és 1973 közötti periódusban kerültek előtérbe.

Cordeiro de Farias tábornok vezetése alatt (1949-1953) az ESG mint a hadsereg vezérkarának képzési központja a brazil politikai döntési centrumoktól professzionális távolságot tartva, autonóm intézményként működött. A Juarez Távora érában (1953-1967) - amely már magában foglalta a katonai kormányzás Humberto Castelo Branco tábornok nevével fémjelzett első három éves korszakát is - a hatalom birtokában a biztonság kérdései kerültek előtérbe. Az 1973 utáni fázis a biztonság és a fejlődés fogalmainak újra értelmezését, a katonai kormányzat jellegének megváltozását, az ESG visszaszorulását, 1989-től pedig a polgári kormányzathoz vezető önkizárásos demokratikus politikai átmenet győzelmét hozta.¹⁰

A brazil geopolitikai gondolkodás előterébe a hetvenes évek második felétől az azt megelőző korszak vizsgálódásainak szerves folytatásaként a (nemzet)biztonság, a fejlődés, a tervezés, az irányított gazdaság és

Editora.Rio de Janeiro, 2010. 129. *Manual Básico*.Volume III. *Método para o Planejamento/ESG* Biblioteca do Exército Editora.Rio de Janeiro, 2010. 127.

⁸ TÁVORA, Juarez: *Uma política de desenvolvimento para o Brasil*. Livraria José Olympio, Rio de Janeiro, 1962. 3.

⁹ SHIGUENOLI (1995): 91.

¹⁰ SZILÁGYI István: *Hivatásos katonából „professzionális” demokrata*. Politikatudományi Szemle, 2005.3-4.sz. 81-82.

társadalom problémáinak összekapcsolása révén a *nagyhatalmi szerepvállalás* kérdésköre került. A brazil szerzők figyelme egyre inkább a nagyhatalmi státusz kritériumrendszerének meghatározására irányult. Ray Cline a Georgetown Egyetem Stratégiai Tanulmányok Intézetének akkori igazgatója az ezerkilencszázhetvenes évek végén tette közzé világhierarchiáról szóló egyenletét, melyben a gazdasági, politikai, katonai tényezők és az akarat-érzelmi elemek összekapcsolása révén alkotta meg az alábbi szintetizált modellt:

$$Pp = (C + E + M) \times (S + W) \quad - \text{portugálul}$$
$$Eh = (Krt + Gk + Kk) \times (Sc + A) \quad - \text{magyarul}$$

Pp = poder percebido (elismert hatalom - Eh)
 C = massa crítica: população + território (kritikus tömeg: népesség + terület - Krt)
 E = capacidade econômica (gazdasági kapacitás - Gk)
 M = capacidade militar (katonai kapacitás - Kk)
 S = objetivo estratégico (stratégiai cél - Sc)
 W = vontade de executar a estratégia nacional (akarat a nemzeti stratégia végrehajtására - A)

Carlos de Meira Mattos tábornok szerint Ray Cline modellje nem teljes. Hiányzik a meggyőző erő, a kényszerítő hatalom - a poder de persuadir (P-Kh) megjelenítése. Ennek hozzáadásával az egyenlet a következőképpen írható fel:

$$Pp = (C + E + M) \times (S + W + P) \quad - \text{portugálul}$$
$$Eh = (Krt + Gk + Kk) \times (Sc + A + Kh) \quad - \text{magyarul}$$

Ha a P(Kh) faktort is beiktatjuk, akkor Brazília Meira Mattos szerint 1977-ben a Szovjetunió, az Egyesült Államok, Németország, Franciaország és Kína után a hatodik helyet foglalja el a nemzetközi rendszer nagyhatalmainak sorában.

A brazil geopolitikai gondolkodás világszerte legismertebb képviselője Golbery do Couto e Silva tábornok, aki a már említett Carlos de Meira Mattos tábornokkal és Therezinha de Castroval együtt a brazil geopolitikai iskola 1957-ben kezdődő aranykorának meghatározó teoretikusa volt. Couto e Silva nem csupán a nemzetbiztonság doktrínájával, a nyugati keresztény civilizáció védelmének problémájával, hanem a nemzeti tervezés, a brazil nagyhatalmi szerepvállalás és a geopolitika elméleti megalapozásának kérdéseivel is foglalkozott. Az 1911-ben Rio Grande városában született főtiszt 1987-ben halt meg. Mozgalmas élete során nem csupán az 1964-ben bevezetett tekintélyuralmi-bürokratikus katonai rendszer létrehozásában,

hanem annak fokozatos lebontásában, a demokratikus politikai átmenet menetrendjének kidolgozásában is jelentős szerepet játszott.

Első munkái az 1950-es években jelentek meg. 1955-ben publikálta a *Planejamento Estratégico (Stratégiai tervezés)* című kötetet. Az írás a kormányzati tervezés kézikönyvének tekinthető, amely azonban tartalmazta a tervezési folyamat, a tervezéspolitikai és a geopolitika alapvető elveit és elemeit is. Jelentősen befolyásolta a Legfelső Hadi Akadémia gyakorlatát és hatott szellemiségére is. Mivel a könyv a hidegháború körülményei között született, a nemzetbiztonság doktrínája mellett a közép- és hosszú távú program készítéshez kapcsolódóan előtérbe került egy sajátos „harmadik út” keresése és lehetősége is. A tervezés abszolút elutasításával és annak központosított változatával Couto e Silva a „demokratikus tervezés” koncepcióját állította szembe. Egyben a nemzetbiztonsághoz, a nemzeti erőforrások növeléséhez kapcsolta a kormányzati tervezés folyamatát. Amint említettük, Ő is Cordeiro de Fariashoz hasonlóan határozta meg az Állandó és az Aktuális Nemzeti Célok tartalmát. A nemzetet hatalmi egységnek fogta fel, amelyet történelmi környezetbe helyezett. Couto e Silva szerint a nemzetbiztonságnak a nemzetközi rendszerben elfoglalt brazil pozíciót kell szolgálnia. Ennek négy alapja van. A *nyugati keresztény civilizáció védelme (Defesa da Civilização Ocidental Cristã)*, a sajátosan értelmezett demokrácia szolgálata, a realista világszemlélet és a brazil érdekek érvényesítése.

1967-ben jelent meg és azóta már több kiadást is megért, a nemzetközi geopolitikai gondolkodás klasszikussá vált alapműve, a *Geopolítica do Brasil*¹¹ (*Brazília geopolitikája*) című könyv. A kötet valójában két írást foglal magában. A harminchét oldalas első tanulmány a *Conjuntura Política Nacional o Poder Executivo (Nemzeti politikai konjunktúra, a végrehajtó hatalom)* címet viseli és az 1980-as esztendő kormányzati stratégia szempontjából fontos kérdéseivel foglalkozik. A 273 oldal terjedelmű második részben olvashatjuk a *Brazília geopolitikája* című könyv 1981-ben megjelent ötödik kiadását. Tanulmányunk ennek az utolsó, ha úgy tetszik legújabb változatnak az elemzésére vállalkozik, amelynek teljes címe a következő: *Conjuntura Política Nacional o Poder Executivo e Geopolítica do Brasil (Nemzeti politikai konjunktúra, a végrehajtó hatalom és Brazília geopolitikája)*. A könyv Brazília nemzetközi viszonyokban játszott szerepének geostratégiai elemzését adja. Az első fejezetben a geopolitika elméleti kérdéseit vizsgálja és a geopolitika, a stratégia, valamint a politika egymáshoz való viszonyát elemzi. Ugyanebben a részben Brazília geopolitikai, geohistóriai, társadalmi változásbeli, nemzeti célokkal kapcsolatos aspektusait veszi sorra. A monográfia második része a Geopolitika és Geostratégia címet viseli. Ennek

¹¹ COUTO E SILVA, Golbery: *Conjuntura Política Nacional o Poder Executivo e Geopolítica do Brasil*. Livraria José Olympio, Rio de Janeiro, 1981. 259.

első fejezetében a két vizsgálódási tartomány alapvető kategória rendszerét tekinti át. A második fejezet a nemzetbiztonság két pólusáról szól Latin-Amerikában. A harmadik a nemzetközi térről. A következő önálló rész Brazília és a Nyugati védelme kérdéseit vizsgálja. A Függelék a geopolitikai megközelítések módszertani és kutatási kérdéseivel foglalkozik.

Couto e Silva 1952-ben a geopolitikáról mint a politikához, különösképpen a stratégia és a nemzetbiztonság kérdéséhez a politikailag szervezett térben élő emberiség földrajzi keretek között megvalósuló tevékenységéhez kapcsolódó művészetről beszélt. Ez elmélet és gyakorlat is egyben, amely azonban nem azonosítható a politikai földrajzzal. A geopolitika az eszmék központi magja, amelyben 1959-től a politikai akció és a geográfiai elemek összekapcsolódása került előtérbe. „Számunkra – olvashatjuk a Brazília geopolitikája című könyv 64. oldalán – a geopolitika nem más, mint a politikai cselekvés irányainak geográfiai megalapozása....mindenekelőtt a koncepciónk alapjául szolgáló tér (espaço) és a hely(zet) (posição) vizsgálata révén. Ez a politika egyik, kjelleni elképzelések által definiált ága, amelyet magunk között mesterünk Backheuser szavaival <<a földrajzi feltételek és a politikai valóság egybeesése>> formulával írhatunk le.

Nem lenne jogos tehát összekeverni azt a politikai földrajzzal és kettős jellegének tagadása sem állja meg a helyét. Nem beszélhetünk a társadalom nélküli tudomány koncepciójáról és alapjairól, sem a gyakorlatot nélkülöző művészetről, mivel ezek együttesen alkotják a politikát magát. Éppen ezért a földrajzi és a politikai realitás elemzése, főként ha az a nemzeti törekvések és érdekek formájában jelenik meg, számunkra csupán akkor képvisel valós értéket, ha a geopolitika brazil jelleget ölt.”¹²

Golbery do Couto e Silva geopolitikai megközelítése három tényező - a doktrína, a világlátás és az irányelvek - együttesén és egységén alapul. A doktrína (Doutrina) a geopolitikai gondolkodásra jellemző sajátos fogalmi rendszer mellett a módszertant is magában foglalja. A világlátás, (cosmovisão), avagy perspektíva (perspeciva) az elemző helyzetéből fakadó nézőpontot jelenti. E két tényezőt a tevékenységet befolyásoló általános irányelvek (directrizes gerais para a acção) egészítik ki. A doktrína szerint a geopolitika olyan tudomány, művészet és gyakorlat, amely hozzájárul az Állandó Nemzeti Célok kidolgozásához, így megelőzi és megalapozza a programjavaslatokat megfogalmazó politikát. A doktrína részét képezi a politikai tér (espaço político), a hely(zet) (posição) és az összeköttetés (circulação). A politikai tér elemeit a forma, a kiterjedés, a környezet, az érték, a régiók, a szubrégiók, a központi mag, a passzív vagy halott térségek, a másodlagos központ és a domínium fogalmi mögött meghúzódó realitások alkotják. A pozíció egy országnak a világban, a régióban, az interregionális kapcsolatokban, a nemzetközi kereskedelemben elfoglalt helyét és az egyes területek államon belüli helyzetét jelenti. Az

¹² Id. m. 64.

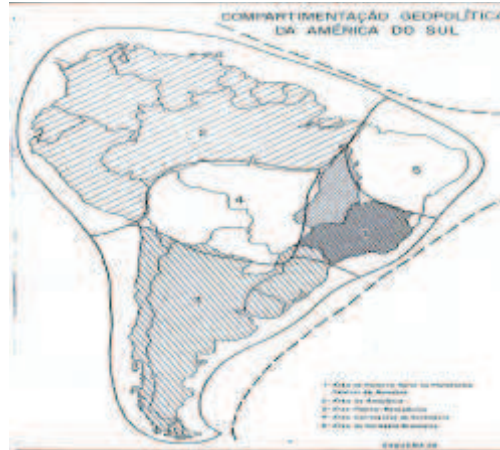
összeköttetés a külső és a belső terek kapcsolatára vonatkoztatott fogalom. Couto e Silva Brazília esetében a már korábban jelzettek szerint öt geopolitikai térséget különböztet meg. A *Geopolítica do Brasil* című könyv 125. oldalán közölt ábra szerint beszélhetünk az Általános Tartalék, avagy a Központi Műveletek, az Északi Szárny, a Déli Szárny, a Keleti Szárny és Amazónia zónájáról. A cél: a központi térség erőforrásainak dinamizálása.

A latin-amerikai kontinens esetében is öt fontos zónát különböztet meg. Említett munkája 89. oldalán látható térképen Az Általános Tartalék, vagy a Központi Műveletek térség mellett Amazónia, Patagónia, a Kontinentális Kapocs és az Észak- Kelet Brazíliát magában foglaló övezetekről ír.

A jelzett földrajzi és helyrajzi viszonyok között a nagyhatalmi lehetőségekkel rendelkező és nagyhatalmi pozíciókra törő Brazília *négy ablakon* át tekint a világra. A portugál nyelvű, afrikai övezetekre is nyíló *luzo-brazil*, a Latin-Amerikát jelképező *latin*, a keresztény civilizációhoz kötődő nyugati és a harmadik világot magában foglaló *fejlődő térségek* ablakán.

Golbery do Couto e Silva általánosan elfogadott összegzése szerint a belső, a kontinentális és a világrendszerbeli tényezőket is figyelembe vevő brazil geopolitika fő jellegzetességei a következők: „ 1.) A térbeli integráció és értékelés geopolitikája; 2.) A belső expanzió és kifelé irányuló békés befolyásolás geopolitikája; 3.) A határok teljes hosszában a védekezés geopolitikája; 4.) A nyugati keresztény és a saját civilizáció védelmében való részvétel geopolitikája; 5.) A kontinentális együttműködés geopolitikája; 6.) Az elmaradott világgal való együttműködés geopolitikája tengeren innen és túl; 7.) A külső hatalmi centrumokkal dinamikus szembenéző nemzetbiztonság és nemzetstratégia geopolitikája;”¹³ E megfontolások hasznosítása a megalapozott nemzeti stratégia kidolgozásának alapvető feltételét képezi.

Amint említettük, Golbery do Cuoto e Silva mellett a brazil geopolitikai gondolkodás aranykorának jelentős személyisége az a Carlos de Meira



Dél-Amerika geopolitikai felosztása

Forrás: Couto e Silva, Golbery: *Conjuntura Política Nacional o Poder Executivo e Geopolítica do Brasil*.
Livreria José Olympio, Rio de Janeiro, 1981.

¹³ Id. m. 137-138.

Mattos tábornok, aki többek között a *Brasil – Geopolítica e Destino* -1971¹⁴ (*Brazília – Geopolitika és Küldetés*) *Uma Geopolítica Pan-Amazónica*-1980¹⁵ (*Pánamazónia Geopolitikája*), *a Geopolítica e Trópicos* – 1981¹⁶ (*Geopolitika és a trópusok*), *a Guerra nas Estrelas*-1988¹⁷ (*Csillagháború*), *A Geopolítica e a Teoria das Fronteiras* -1988¹⁸ (*A geopolitika és a határok elmélete*), valamint *Geopolítica e Modernidade*- 2002¹⁹ (*Geopolitika és Modernitás*) című könyveivel írta be magát a brazil politikatudomány történetébe. Munkásságát az alkalmazott geopolitika kategóriájával jellemezte. Az 1913-ban São Paulo állam São Carlos nevű városában született Meira Mattos Braziliát az úgynevezett „trópusi civilizációt” (*Civilização dos Trópicos*) megteremtő és reprezentáló, növekedésben lévő világhatalomnak tartja. A nemzetközi viszonyok elmélete realista iskolájának felfogását képviselve vallja, hogy a hatalom a függetlenség a biztonság és az állam fejlődésének legfőbb biztosítéka. Az Amazónia és Pán-Amazónia fogalmak között különbséget téve az első kategóriát Brazília nemzetépítési törekvéseihez kapcsolja, a másikkal a szóban forgó makro régió globális-multinacionális jellegét hangsúlyozza. Ez utóbbi „a föld területének egy huszad részét; Dél-Amerika negyven százalékát; Brazília három ötödét; a világrendelkezésre álló édesvízi forrásainak egy ötödét; a föld trópusi erdőtartalékának egyharmadát teszi ki.”²⁰ Ez a világ egyik legfontosabb fejlődési pólusa, ahol megvalósul a belső



Latin-Amerika államainak térformája
(Forrás: Meira Mattos de, Carlos: *Brasil – Geopolítica e destino*. Livraria José Olympio Editora, Rio de Janeiro, 1975. 110.)

¹⁴ MEIRA MATTOS DE, Carlos: *Brasil – Geopolítica e destino*. Livraria José Olympio Editora, Rio de Janeiro, 1975. 110.

¹⁵ MEIRA MATTOS DE, Carlos: *Uma Geopolítica Pan-Amazónica*. Biblioteca do Exército Editora, Rio de Janeiro, 1980. 206.

¹⁶ MEIRA MATTOS DE, Carlos: *A Geopolítica e Trópicos*. Biblioteca do Exército Editora, Rio de Janeiro, 1984.

¹⁷ MEIRA MATTOS DE, Carlos: *Guerra nas Estrelas*. Biblioteca do Exército Editora, Rio de Janeiro, 1988.

¹⁸ MEIRA MATTOS DE, Carlos: *Geopolítica e a Teoria das Fronteiras*. Biblioteca do Exército, Rio de Janeiro, 1988.

¹⁹ MEIRA MATTOS DE, Carlos: *Geopolítica e Modernidade*. Biblioteca do Exército Editora, Rio de Janeiro, 2002.

²⁰ MEIRA MATTOS DE, Carlos: *Uma Geopolítica Pan-Amazónica*. Biblioteca do Exército

és a határtérségek, azaz a különböző zónák egymást erősítő kölcsönhatása. Brazília földrajzi dimenziója, népessége, természeti kincsei, tudományos és technológiai kapacitásai, továbbá belső kohéziója miatt világhatalomnak minősül – állítja Meira Mattos. Képes a belső és külső biztonság és a fejlődés összhangjának megteremtésére. A Brazília által megtestesített fejlett trópusi civilizáció ráadásul a tudomány és a modern technológia egyik hordozója is. Az ország lakosainak mesztic jellege, a geopolitikai mozgástér szempontjából jelentős terek – a tengeri, a szárazföldi és légi – együttes jelenléte képezi Brazília sikerének zálogát.

E körülményeket egy további előnyös politikai földrajzi tényező egészíti ki. Ez pedig nem más, mint a brazil állam kompakt, elemeiben, régióiban egymáshoz kapcsolódó térszerkezete. Amint azt az ábra mutatja, Latin-Amerika spanyol ajkú népei elnyújtott formájú országok keretei között élnek. Egyedül a portugálul beszélő Brazília rendelkezik kompakt térformával.

„Egy állam térformája a fizikai megjelenést reprezentálja. –

olvashatjuk a tábornok fejtegetéseit – A geopolitika e forma lakosságra gyakorolt befolyását tanulmányozza. Az államok területi formájának alapvetően három aspektusát

különböztetjük meg: – a formát, avagy az általa elfoglalt földrajzi teret; – a határoonalat; – a helyzetet, azaz a saját planétán elfoglalt helyét.

Ami a területi formák kérdését illeti, léteznek az államok kohéziója szempontjából kedvező, kevésbé előnyös és hátrányosnak minősíthető alakzatok.....Leegyszerűsítő geopolitikai osztályozás szerint négy alapvető forma különböztethető meg:

- a kompakt (Franciaország, Brazília, Venezuela, Spanyolország)
- az elnyújtott (Egyesült Államok, Chile, Olaszország)
- a kialakított (Görögország, Kanada, Svédország)
- a széttagolt (Japán, Egyesült Királyság, Indonézia).

FORMA TERRITORIAL



Állami térformák típusai

Forrás: Meira Mattos de, Carlos: *Brasil – Geopolítica e destino*. Livraria José Olympio Editora, Rio de Janeiro, 1975.108.

Nyilvánvaló, hogy a kompakt formák a legkedvezőbbek az állam kohéziója szempontjából"²¹

A brazil geopolitikai triász harmadik tagja Therezinha de Castro 1930-ban született Rio de Janeiroban. 2000-ben, hetven éves korában hunyt el. Fő kutatási területeit a geopolitika célrendszere, eszközei, Brazília geográfiai jellemzőinek vizsgálata, valamint az összehasonlító geopolitikai elemzések képezték. Fontosabb munkái: *Retrato do Brasil. Atlas-Texto de Geopolítica-1982*²² (*Brazília fényképe. Geopolitikai atlasz és szöveggyűjtemény*), *Geopolítica: Princípios, Meios e Fins-1986*²³ (*Geopolitika: Elvek, eszközök és célok*), *Nossa America. Geopolítica Comparada-1994*²⁴ (*Amerikánk. Összehasonlító geopolitika*). Amint az Therezinha de Castro műveinek vázlatos felsorolásából kiderül, a szerző a földrajzi és a geostratégiai kérdések egységes rendszerének kialakítására vállalkozott. Ő is Brazília nagyhatalmi státuszának elvét vallja. Jorge Manuel Costa Freitas összegzése szerint: „Braziliának, mint a dél-amerikai politikai tér alkotórésze területi jellegzetességeinek felvázolása után Therezinha de Castro három <<természetes régió>> létezéséről beszél: egy területünk 64%-át alkotó, az Északi és a Közép-Keleti régiókat magában foglaló elmaradott szigetről (*ilha subdesenvolvida*), egy, az ország 18%-ára kiterjedő, fejlődő szigetnek (*ilha em desenvolvimento*) minősülő Észak-keleti régióról és a Déli, valamint a dél-keleti régiókat tömörítő fejlett szigetről (*ilha desenvolvida*)”.²⁵ Therezinha de Castro megítélése szerint Brazília érdekei regionális és nemzetközi téren egyaránt többirányúak és többretegűek. A hagyományos térbeli geopolitikai felosztás szempontjából pedig szárazföldi, tengeri és légi hatalomnak is tekinthető. A szerző a nemzetközi viszonyok öt fokozatú hatalmi rendszerét vázolja fel. *Első szintű hatalomnak* (*potencias do primeiro nível*) az Egyesült Államokat, Oroszországot, Kínát, Japánt és az Európai Közösséget tartja. A *második szintű nemzetek* (*nações do secundário nível*) sorába Nigéria, India, Kanada, Mexikó, Venezuela, Brazília és mindazon országok tartoznak, amelyek saját régiójukra, vagy az azt körülvevő geopolitikai övezetre gyakorolt befolyásuk révén már közvetlenül az elsőrangú hatalmak vetélytársaivá váltak. A *harmadik szint* (*nações de terceiro nível*) nemzeti regionális geopolitikai súllyal rendelkeznek. A *negyedik szint* (*nações de quarto nível*) országainak helyi kapcsolataik vannak. Az *ötödik szint* (*nações de quinto nível*) államai semmiféle

²¹ COSTA FREITAS, José Manuel: *A Escola Geopolítica Brasileira*. Instituto Superior de Ciências Sociais e Políticas, Lisboa, 1999. 202-203.

²² CASTRO DE, Therezinha: *Retrato do Brasil. Atlas-Texto de Geopolítica*. Biblioteca do Exército Editora, Rio de Janeiro, 1986. 48.

²³ CASTRO DE, Therezinha: *Geopolítica: Princípios, Meios e Fins*. Colégio Pedro II. Rio de Janeiro, 1986. 315.o.

²⁴ CASTRO DE, Therezinha: *Nossa America. Geopolítica Comparada*. Biblioteca do Exército Editora, Rio de Janeiro, 1994. 365.

²⁵ COSTA FREITAS, José Manuel: *A Escola Geopolítica Brasileira*. Instituto Superior de Ciências Sociais e Políticas, Lisboa, 1999. 202-203.

különösebb sikert nem tudnak felmutatni.

Braziliát többirányú és többretegű érdekei miatt különleges kapcsolatok fűzik az angolszász Amerikához (Egyesült Államok és Kanada), Latin-Amerika régióihoz (a Karib-térség, Dél-Amerika) és a világ hatalmi központjaihoz (Nyugat-Európa, Kelet-Európa, Közel-és Közép-Kelet, valamint Afrika). A hidegháború korszakának lezárulása után nagy figyelmet fordít Amazónia térségével kapcsolatos geostratégiai elemzéseknek, az új gazdasági és politikai világrend, valamint a korlátozott szuverenitás kérdéseinek vizsgálatára.

Brazíliával kapcsolatos elemzéseink összegzéseként megállapíthatjuk, hogy a geopolitikával és a politikai földrajzzal kapcsolatos kutatások az országban az 1920-1930-as évtizedben indultak meg. A kezdeti periódusban a brazil geopolitikai gondolkodásra Friedrich Ratzel és Rudolf Kjellen szociáldarwinizmusa és organikus államfelfogása gyakorolta a legnagyobb hatást. Azonban már Everardo Backheuser és Mário Travassos munkásságában is megjelentek a geostratégiai megközelítés elemei. A második világháborút követő időszakban, a Legfelső Hadi Akadémia tevékenységéhez kapcsolódó, Cordeiro de Farias, Juarez Távora, Golbery do Couto e Silva, Carlos Meira Mattos és Therezinha de Castro nevével fémjelzett, nemzetközi elismerésre szert tett brazil geopolitikai iskola gondolkodásában a geostratégiai paradigma vált az uralkodó irányzattá. A hidegháború időszakában a geopolitika elméletének és a nemzetbiztonság doktrínájának összekapcsolása révén a kommunizmus feltartóztatása és a nyugati civilizáció védelme került az előtérbe. 1964-től, a hadsereg új típusú, intézményes hatalomátvételének időpontjától az állandó és aktuális nemzeti céloknak, a nemzeti hatalom megerősítésének, és összetevőinek, a brazil nagyhatalmi státusz problémakörének, valamint a biztonság és a fejlődés kérdéseinek a kutatása élvezett elsőbbséget. 1985 a polgári kormányzáshoz és a demokratikus társadalomépítéshez való visszatérés dátuma. Ettől kezdve Brazíliában az ország növekvő világpolitikai szerepvállalását kifejező „*felelős pragmatizmus*” jelszó jegyében a kontinentális integráció folyamatának geopolitikai aspektusaira irányul a figyelem.

Az 1949-ben létrehozott Legfelső Hadi Akadémia ötvenes évekbeli tevékenységének világpolitikai jelentőségét az adja, hogy geostratégiai vizsgálódásai öt évtized múltán elméletileg megalapozták a huszonegyedik századi Brazília nagyhatalmi szerepvállalását.

Arról a Brazíliáról van szó, amelynek területe 8 547 404.km². Lakosainak száma eléri a 190 millió főt. Alapító tagja az 1991-ben létrejött Ibéramerikai Nemzetek Közösségének, az 1995-ben alapított Mercosurnak, az 1996-ban létrehozott Portugálul Beszélő Országok Közösségének, valamint a 2007-ben alakult Dél-Amerikai Nemzetek Uniójának.

Arról a Brazíliáról van szó, amelynek területe csaknem eléri az európai

kontinensét, meghaladja az Európai Unió 4 325 675 km²-jét, s amely a felsorolt új regionalizmus típusú integrációkban betöltött szerepe révén globális világhatalmi státuszra tör.

Geopolitika Chilében

A 756 950 km² területű és 16,8 millió lakost számláló Chile egyike Latin-Amerika nemzetközi viszonyok rendszerében jelentős szerepet betöltő államainak. Az országban Brazíliához hasonlóan sajátos karakterrel rendelkező geopolitikai iskola jött létre. Ez German García Arriagada dandártábornok szerint megnyilvánult professzorok, diákok és tanítványok közösségének megszerveződésében, saját jellegzetességeket megjelenítő kérdésfeltevések és elvek megfogalmazásában, azonos irányba mutató gondolkodásban, az ország életében fontos szerepet játszó bel-és külpolitikai témák és problémák egységes szemléletében, értékelésében és a megoldásukra tett javaslatok azonosságában.²⁶

A chilei geopolitikai gondolkodás egyik meghatározó elemét az ország földrajzi viszonyaiból és történelmi fejlődéséből fakadó biztonságpolitikai szempontok alkotják. A 4.235 km hosszú, átlagosan mindössze 175 kilométer széles, különböző éghajlati övezetekbe tartozó, 5000 kilométernyi tengerparttal rendelkező, háromkontinensű ország a Csendes-óceán irányába meglehetősen nyitott, védtelen. A latin-amerikai kontinensen található szomszédjaitól az Andok bércei és az Atacama-sivatag választják el. Bolíviával és Peruvál a tizenkilencedik században a tengeri kijárat és a salétrom lelőhelyek miatt vívott győztes háborúkat. Argentínával a huszadik században a kontinens déli területeinek stratégiai útvonalai és az Antarktisz birtoklásából való részesedés miatt került konfliktusba. Előnyös pozícióinak megtartása erős hadsereg, hajóhad és légierő, valamint jól és biztonságosan működtethető út-és kommunikációs hálózat és kikötői rendszer kiépítését és fenntartását igényelte.

Ennek biztosításához és üzemeltetéséhez megfelelő hátországot jelentő szövetségi körre volt szükség. A függetlenség kivívását követően Bernardo O'Higgins elnöksége²⁷ alatt a „hazafiság” mellett az amerikanizmus, az amerikai barátság ideológiája dominált. A szomszédok rovására megvalósuló területfoglalások és hódító háborúk azonban egyre inkább az európai kontinens feltörekvő nagyhatalma, II. Vilmos és Bismark kancellár Német Birodalma felé fordították az ország vezetőinek figyelmét. *A porosz vezetéssel megvalósított német egység Chilében porosz irányítással*

²⁶ Részletesen lásd: German García Arriagada: Las escuelas geopolíticas. Una proposición de definición. In: *Antología Geopolítica de Autores Militares Chilenos*. Centro de Estudios e Investigaciones Militares, CESIM, Santiago de Chile, 2000. 64-73.o.

²⁷ Bernardo O'Higgins 1817 és 1823 között volt az ország vezetője.

megvalósult hadseregreformban öltött testet. Az 1870-es években Emilio Körner tábornok vezetésével porosz tisztek érkeztek az országba. Az egyenruhák külsőségében is megnyilvánuló átszervezés porosz katonai szellemmel, vezénylési-vezetési módszerekkel, és technikával párosult. Rövid időn belül a chilei hadsereg a kontinens egyik legjobban felkészített és felszerelt fegyveres erejévé vált. 1886-ban megalakult az *Academia de Guerra del Ejército de Chile* (A Chilei Hadsereg Hadiakadémiája), ahol a szűkebb értelemben vett katonai kérdések mellett stratégiai és elméleti képzést is kaptak a résztvevők. A későbbiek folyamán a geopolitikai tanulmányok is hangsúlyos szerephez jutottak az intézményben.

Chilében a szubkontinens más államaihoz hasonlóan a *Fegyveres Erők* nem csupán a nemzetbiztonság megóvását vállalta magára, hanem a fejlesztéspolitika meghatározásával a hadsereg vált a politikai élet, a *politikai rendszer egyik meghatározó elemévé*. A porosz hadi regulák adaptálása mellett ugyanakkor a chilei tisztek németországi kiképzése és továbbképzése, a Németországban uralkodó eszmék és eszmei irányzatok, valamint társadalom-és államépítési megoldások átvételét is eredményezték. A *ratzelei és a kjelléni szociáldarwinizmus, organikus államfelfogás és élettér elmélet* ezért a *chilei geopolitikai gondolkodás uralkodó irányzatává vált az 1920-as, 1930-as évtizedekben*. Ezt a pozícióját az 1970-es évekig megtartotta.²⁸ Az organikus államfelfogás jellemezte az Augusto Pinochet Ugarte előtti legjelentősebb chilei geopolitikai gondolkodó, Ramón Cañas Montalva tábornok, valamint Julio von Christar Escuti ezredes munkáit is. Az irányzat felfogására jellemző megközelítésmód és megfogalmazás Pinochet tábornok műveiben is tetten érhető. *Geopolítica* (Geopolitika)²⁹ című, több bővített és javított kiadást megért munkája a klasszikus geopolitikai hagyományoknak megfelelően, részben a ratzelei, szociáldarwinista hagyományok alapján az állam mint élő szervezet tevékenységének vizsgálatára koncentrál. A négy nagyobb részre, huszonkét fejezetre, dokumentum mellékletre és Bibliográfiára tagolt mű részletesen foglalkozik a geopolitika tudománya létrejöttének körülményeivel, rokontudományoktól való elhatárolásával. Azt követően az államot alkotó és létrehozó tényezőket vizsgálja. Elemzi a terület, a földrajzi tényezők, a gazdasági erőforrások és nyersanyagkincsek, a lakosság mennyiségi és minőségi jellemzőinek, összetételének, a politikai elemeknek, az állami szuverenitásnak, az állam fizikai összetevőinek, határainak, a hátszónak, az állami életközpontnak, magterületnek, központi részeknek, a kommunikációs és közlekedési hálózatnak, valamint az állam életciklusának kérdéseit. Elemzéseit szinte kizárólag az államra

²⁸ lásd, Hernan SANTIS ARENAS: *El pensamiento geográfico-político de Ratzel en la geopolítica chilena*. Revista de Geografía Norte Grande, 1998. 25. 135-140.

²⁹ Augusto PINOCHET UGARTE: *Geopolítica*. Editorial Andrés Bello, Santiago de Chile, 1974. 252.

vonatkoznak. Vizsgálódásai nem terjednek ki a geopolitikai viszonyok más szereplőire sem az ötdimenziós térrel kapcsolatos új fejleményekre. Kézikönyvnek tekinthető műve ezért nélkülözi a huszonegyedik századi korszerű geopolitikai gondolkodás látásmódját és szempontrendszerét.

A *Hadiakadémiák Első Nemzetközi Geopolitikai Vándorgyűlésén 1997-ben* főparancsnokként és a hazai geopolitikai tudomány képviselőjeként elmondott *Chilei geopolitikai vízió. Gondolat és Cselekvés*³⁰ címet viselő záróbeszédében a tábornok ugyanakkor a chilei geopolitikai gondolkodás fejlődésének elemző áttekintését nyújtja. „A geopolitikának hosszú és alkalmanként rögzös utat kellett bejárnia addig, - fogalmaz Pinochet - amíg azt a múlt és jelen földrajzi, történelmi, szociológiai, gazdasági, stratégiai és politikai összefüggéseivel, a térben szervezett embertömeg sokoldalú és kölcsönös hatásaival, valamint a nép növekvő jóléte és boldogsága céljaival és terveivel foglalkozó társadalomtudományként elismerték.”³¹ Ez nem csupán a birtokolt föld, hanem a hozzá tartozó, attól elválaszthatatlan tengeri zóna és légtér fölötti uralmat is jelentette.

A tábornok álláspontja szerint a chilei geopolitikai gondolkodás történelmi gyökerei a spanyol gyarmati adminisztráció időszakára nyúlnak vissza. Chile már akkor sajátos területi egységként, Főkapitányságként, „Chilei királyságként” létezett. Ez az entitás a századok folyamán magába foglalta a kontinens déli zónájáig, a Horn-fokig és a Magellán-szorosig terjedő területeket. Az ország geopolitikai és nemzeti sajátosságához hozzátartozik, hogy a spanyol hódítók az őslakosokat sohasem tudták uralmuk alá hajtani. Chilét ezért az említett korszakban Indián Flandriaként emlegették. Chilei sajátosságnak tekinthető a III. Fülöp király rendeletére 1603-ban létrehozott „önálló” chilei hadsereg is. Ennek létezése nemzetépítő funkcióval ruházta fel a Fegyveres Erőket és megkönnyítette a függetlenség tényleges kivívását. Ez a körülmény egyben magyarázza is a fiatal köztársaság politikai elitjének soraiban tapasztalható két ellentétes tendencia - az amerikanizmus és a nacionalizmus - egyidejű létezését. Az amerikanizmus ideáját - mint említettük - a Haza Atyja, Bernardo O'Higgins képviselte. Ez a nézőpont azonban nem akadályozta meg O'Higginst abban, hogy megteremtse az ország politikai egységét, kiépítse és megszilárdítsa közigazgatási rendszerét, megfogalmazza a Patagóniával és az Antarktisszal kapcsolatos chilei területi igényeket és elfoglalja a Magellán-szorost.

A nemzeti gondolat előtérbe kerülése a tizenkilencedik század első harmadának nagy konzervatív államférfija, Diego Portales nevéhez fűződik. Gondolatrendszerének négy sarokpontját a politikai nacionalizmus, a

³⁰ Augusto PINOCHET: *Visión Geopolítica de Chile. Pensamiento y Acción*. IN: *Antología Geopolítica de Autores Militares Chilenos*. Centro de Estudios e Investigaciones Militares, CESIM, Santiago de Chile, 2000. 83-102.

³¹ PINOCHET (2000): 85.

gazdasági integráció, a hatékony katonai védelem és a haditengerészeti hegemonia képezte. A jelzett két irányvonal – az amerikanizmus és a nacionalizmus- párhuzamosan, egymást áthatva és egymás mellett létezett. Az adott a konkrét történelmi körülmények függvényében erősödött fel egyik, vagy másik tendencia.

Augusto Pinochet a modern chilei geopolitikai gondolkodás három szakaszáról ír. Az első periódus kezdetét az 1940-es évek jelentik. Ekkor Ramón Cañas Montalva tábornok – későbbiekben a hadsereg főparancsnoka- és az 1948-ban alapított *Revista Geografía de Chile „Terra Australis”*(Chilei Földrajzi Szemle,„Déli Föld”) folyóirat köré tömörült azoknak a szerzőknek a csoportja, akik az országnak a kontinens déli övezetében elfoglalt geopolitikai és geostratégiai szerepét és annak perspektíváit vizsgálták. Valamennyien Latin-Amerika déli területeinek elfoglalása, ezeknek az ország életközpontjaiba történő beintegrálása, a hatodik kontinensnek nevezett Antarktisz iránti chilei érdekeltség fenntartására és a Csendes-óceán délkeleti részének „chilei tengerré” nyilvánítása mellett foglaltak állást. Ebben a periódusban két geopolitikailag nagy jelentőséggel bíró esemény történt Chilében. 1940. november 6-án Pedro Aguirre Cerda elnök az 1714. számú Dekrétumban rögzítette az Antarktisz chilei területeinek határait. Ez a 14 millió km² területű kontinens csaknem 10%-ára, 1 250 0000 km²-re terjedt ki. A másik Rendelet Gabriel González Videla elnök nevéhez fűződik. Az 1952 augusztus 18-án megjelentetett Dekrétum az ország határait 200 tengeri mérföldre terjeszti ki. A szóban forgó övezetet „nemzeti örökséggé” és kizárólagosan chilei használatú gazdasági zónává nyilvánítja. Ez a fajta tevékenység a Balmaceda elnök által követett politika folytatásának is tekinthető. Balmaceda 1888-ban terjesztette ki Chile fennhatóságát a Karácsony-szigetekre. Ezzel Chile három kontinensű országgá vált.

A chilei geopolitikai gondolkodás második szakasza az 1960-as évtizedhez köthető. Ekkor a kontinentális integrációt előnyben részesítő párpolitikusi gárda és a Katonai Akadémia nemzeti célokat követő geopolitikusai közötti szemléletbeli különbség dominált. A hadsereg képviselőinek figyelme a geopolitika általános elveinek, doktrínáinak, koncepcióinak vizsgálatára és a Hadiakadémián elsajátítandó geopolitikai kurzusok és tanulmányok kidolgozására irányult.

E folyamat harmadik szakasza - Pinochet értelmezése szerint- az 1973.szeptember 11-i katonai hatalomátvétellel vette kezdetét. A hadsereg a törvényesen megválasztott Salvador Allende megbuktatásával és meggyilkolásával a brazil 1964-es hatalomátvételhez hasonlóan az ország hosszú távú teljes átszervezése céljából intézményesen avatkozott be a politikai életbe. Az 1973. szeptember 11 és 1989 decembere közötti időszak tekintélyuralmi diktatúrája a rend és a haladás jelszavának jegyében a

nemzeti és az integrációban érdekelt irányzatok egyesítésére törekedett. E periódusban geopolitikai szempontból fő feladattá az ország által birtokolt szárazföldi és tengeri területek fölötti ellenőrzés megvalósítása és a geopolitikai ismeretek elterjesztése vált. Ebben az időszakban jelentek meg új kiadásban Pinochet és más geopolitikusok elméleti művei és láttak napvilágot olyan dokumentumok, mint például az 1981-ben közzétett *Chile Kormányának Nemzeti Céljai és Általános Politikai Irányvonala (Objetivo Nacional y Políticas Generales del Gobierno de Chile)*. Ebben a kormányzat az országban 1974-ben megindult regionális átszervezés felgyorsítása mellett foglalt állást. A régiók kiépítése egyben a főváros túlzott szerepének visszaszorítására és az adott régiókon belül megvalósítandó „kohéziós központok” létrehozására irányult. Chile 2006 végére 15 régióból álló köztársasággá alakult³²

A katonai kormányzat emellett Chile növekedésének alapjául három Hátország – a déli, az északi és a tengeri – létrehozását és megerősítését irányozta elő. Chile nagy nemzetközi tétele érdekében az aktív fellépés mellett döntött az Antarktisz ügyében. Változtatott a *belső határok doktrínájának* tartalmán is. A Pinochet rendszer első időszakában a hidegháborús logika szellemében a belső határok az egymással szembenálló ideológiák között húzódtak. A kormányzat a „*felforgató eszmék*” elleni küzdelem céljaira tartotta fent a fogalmat. 1981-től már a különböző fejlettségű területek közötti gazdasági különbségek megjelölésére szolgál.

Chilében 1975 júliusában kezdte meg működését az *Academia Nacional de Estudios Políticos y Estratégicos - ANEPE* (Stratégiai és Politikai Tanulmányok Nemzeti Akadémiája). A szervezet tevékenysége szorosan kapcsolódott az 1981-ben létrejött *Instituto Geopolítico de Chile (Chilei Geopolitikai Intézet)* és ez utóbbi által 1984 óta megjelentetett *Revista Chilena de Geopolítica (Chilei Geopolitikai Szemle)* című folyóirathoz. A geopolitika hadsereghez kötődése a geostratégiai irányzat uralkodóvá válása ellenére alapvetően és hosszú távon meghatározta a geopolitikai gondolkodás tartalmi kereteit Chilében. A belső magterület, a hátország és a kohéziós központok, a regionális területi átszervezés, a változó tartalmú belső határok doktrínája mellett az ország regionális hatalmi törekvései állandó elemét képezik a chilei geopolitikai gondolkodásnak. Ennek sarokpontjait Latin-Amerika déli területein, az argentin és a chilei befolyási zónában található vízi utak – a Magellán-szoros, a Beagle-csatorna és a Drake-átjáró – fölötti ellenőrzés, valamint az Antarktisz bizonyos területeinek chilei szuverenitás alá tartozása jelentik. Az ezzel kapcsolatos chilei igények és érvrendszer megfogalmazására az 1940-es, 1950-es években, Ramón Cañas Montalba

³² Az ezzel kapcsolatos vitákat lásd: *Antología Geopolítica de Autores Militares Chilenos*. Centro de Estudios e Investigaciones Militares, CESIM, Santiago de Chile, 2000. 215-282.

tábornok írásaiban került sor.³³

A tábornok szerint az ország az 570 kilométer hosszú Magellán-szoros, a 250 kilométeres Beagle- csatorna, a Horn-fok és az Antarktisz legészakabbi pontja között húzódó 800 kilométer széles Drake-átjáró ellenőrzésével, továbbá az Antarktiszon 1947 december 8-án létesített „Bernardo O'Higgins Riquelme tábornok a Felszabadító” nevet viselő katonai bázis révén a Csendes-óceán déli részének, valamint az Antarktisz térségének egyik vezető hatalma státusz megszerzésére törekedhet. A Magellán-szorost a Beagle-csatornával a fő hajózási útvonaltól délre csatorna köti össze, ezáltal megvalósul e fontos vízi kommunikációs útvonalak közötti átjárhatóság.

A chilei hatalmi aspirációknak gátat szab az a körülmény, hogy a terület egy része argentin fennhatóság alatt áll. A szóban forgó földrajzi egységekről közölt térképeken jól látható, hogy Latin-Amerika legdélebbi vidékén, a Tűzföld szigetvilágában húzódó Beagle-csatorna keleti része egy 1984-ben kötött egyezmény értelmében Argentínához tartozik. A nyugati területek teljes egészében chilei fennhatóság alatt állnak. Az argentin felségterület legfontosabb városa Ushuaia. A vele szemben lévő oldalon a chilei Puerto Williams település található. Chile ugyanakkor a térségben létrehozta a Magellán katonai bázist, amely az O'Higginsről elnevezett antarktisi támaszponttal együtt kiválóan alkalmas a stratégiai jelentőségű útvonalak ellenőrzésére.

A Horn-fok és az Antarktisz között húzódó 800 kilométeres távolság ellenére Chile a 14 millió km² kiterjedésű hatodik kontinens északi részén 1,2 millió km² nagyságú területet birtokol. Ez 3.525 kilométer tengerpartot jelent, ami az anyaország 5.000 kilométernyi tengerpartjával együtt 8.525 kilométeres tengeri határt tesz ki.

Cañas tábornok szerint Chile nemzetközi viszonyok rendszerében játszott növekvő szerepe összhangban van a történelmi folyamatokkal és tényekkel. Megítélése szerint „a nyugati civilizáció három klasszikus fejlődési szakaszon ment keresztül: a mediterrán, az atlanti és a Csendes-óceáni fázison.”³⁴ Ezek egymást követő váltása szoros kapcsolatban állt a földrajzi tényezőkkel, maguk a változások is abból következtek. „Chile a világ Antarktiszhoz leginkább kapcsolódó országa, mely felelősséget visel a dél-atlanti kontinens és az Antarktisz iránt.”³⁵

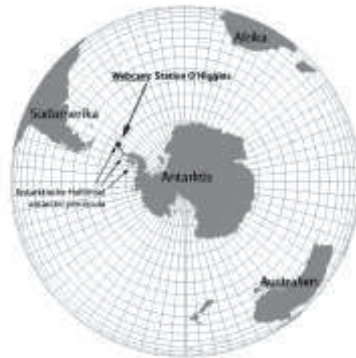
Az ország helyzete leginkább az Egyesült Államok Alaszka birtoklása révén az Arktisszal kapcsolatos pozíciójára emlékeztet. - olvashatjuk

³³ A fontosabb és válogatott tanulmányokat lásd: *Antología Geopolítica de Autores Militares Chilenos*. Centro de Estudios e Investigaciones Militares, CESIM, Santiago de Chile, 2000. 115-215.

³⁴ Ramón CAÑAS MONTALVA: *El Pacífico, epicentro geopolítico de un nuevo mundo en estructuración*. IN: *Antología Geopolítica de Autores Militares Chilenos*. Centro de Estudios e Investigaciones Militares, CESIM, Santiago de Chile, 2000. 143.

³⁵ Uo.

Ramón Cañas Montalva eszmefuttatását. „...a déli-antarktisi chilei régiók, mint geopolitikai epicentrum létrehozása a kontinens és a világ szempontjából egyaránt kivételes fontosságú tényezőnek számítanak”³⁶- folytatja a tábornok. Ez azt jelenti, hogy megvalósul a természetes elhatárolódás a Csendes-óceán térségében érdekelt Chile és az Atlanti-óceán zónájában szuverenitása kiteljesítésére törekvő Argentína között. Ez a kontinentális stabilitás, biztonság és kiegyensúlyozottság egyik alaptényezője Cañas Montalva szerint. „Ennek a világos alapvetésnek kell meghatároznia álláspontunkat, annak ésszerűségét és jogi alapját, mely abszolút és totális szuverenitást biztosít Chile számára a déli és az antarktisi vízi és légi utak fölött: azok fölött az utak fölött elsősorban, amelyet a párhuzamosan futó Magellán-szoros, a Beagle-csatorna és a Drake-átjáró alkotnak a nemzeti bástyáknak tekinthető Punta Arenasi Magellán támaszpont és az antarktisi O’Higgins bázis között.”³⁷



Az Antarktisz és más kontinensek

Befolyásolja a chilei nagyhatalmi igényeket és geopolitikai gondolkodást az a körülmény is, hogy nem csupán a Santiagói kormányzat, hanem más államok is igényt tartanak az Antarktisz fölötti ellenőrzésre és újabb területek saját szuverenitásuk alá vonására.

Befejezésül azt is hangsúlyoznunk kell, hogy chilei külpolitikai stratégia és gyakorlat geopolitikai szempontból megvalósuló egységét a Ramón Cañas Montalva tábornok érvelésén alapuló igénybejelentés,³⁸ az állami expanzió Julio von Chrismar Escuti által 1968-ban felvázolt törvényei³⁹ és Augusto Pinochet Ugarte 1984-ben napvilágot látott Geopolítica⁴⁰ című könyvének elméleti rendszere alapozza meg.

³⁶ Ramón CAÑAS MONTALVA: *Chile en el Pacífico- Argentina en el Atlántico, factores de estabilidad continental*. IN: *Antología Geopolítica de Autores Militares Chilenos*. Centro de Estudios e Investigaciones Militares, CESIM, Santiago de Chile, 2000. 150.

³⁷ CAÑAS MONTALVA (2000): 166.

³⁸ Az 1962-ben elhunyt tábornok munkásságát, elméleti örökségét és annak gyakorlati alkalmazhatóságát napjainkban is meghatározónak tekintik Chilében. A Katonai Akadémia ezért 2008-ban *Geopolítica Oceania y Austral*.(Colección Academia de Guerra del Ejército de Chile. (Santiago de Chile, 2008.) címmel egy kétszázötvenkét oldalas válogatást jelentetett meg Ramón Cañas Montalva írásaiból.

³⁹ Julio César Von CHRISMAR ESCUTI: *Geopolítica. Leyes que se deducen de la Expansión de los Estados*. Memorial del Ejército de Chile. No. 343. 9-28.

⁴⁰ Augusto PINOCHET UGARTE: *Geopolítica*. Cuarta edición aumentada y corregida. Editorial Andrés Bello, Santiago, 1984. 253.

Tibor Berta

Teorías y creencias relacionadas con el origen del español americano

Todos los estudios del presente volumen se publican en homenaje al Prof. Dr. Tibor Wittman, catedrático de historia de la Universidad de Szeged, primer promotor en Hungría de las investigaciones sobre historia de América Latina y destacada personalidad de la latinoamericanística internacional, fallecido hace cuarenta años. Obviamente, la mayor parte de los trabajos aquí recogidos está dedicada a temas de historia y de estudios sociales, los campos en los que la herencia científica de Wittman ha gozado de mayor continuidad. Sin embargo, es indiscutible que la actividad docente e investigadora que en los últimos veinte años ha realizado el Departamento de Estudios Hispánicos de la Facultad de Letras de la Universidad de Szeged, fundado en 1993 por el profesor Dr. Ádám Anderle, discípulo de Wittman, también ha contribuido a perpetuar este importante legado profesional. Esta contribución se manifiesta en el cultivo de la filología hispánica, es decir, de la lingüística y de la literatura de las letras en español, algo que en nuestro departamento no podemos concebir sin el eficaz apoyo de los estudios sociales y socioculturales referentes al mundo hispanohablante. Por lo tanto, al escoger el campo del presente estudio, como lingüista y, al mismo tiempo, como director de un departamento creado por un discípulo de Wittman, me propuse seleccionar un tema que, estando relacionado con Hispanoamérica, ejemplificase de una manera plausible la estrecha correlación existente entre historia y lingüística. La tarea fue realmente fácil, lo cual en realidad no sorprende en absoluto, si se admite que la lengua, objeto de estudio de la lingüística, pese a ser considerada en general una ciencia más o menos exacta, también es un fenómeno social y, por consiguiente, no independiente de factores de tipo sociológico. Las investigaciones referentes a la historia de una lengua necesitan tener en cuenta no sólo las causas estructurales intralingüísticas que han motivado los cambios en el seno de su sistema, sino también aquellos factores extralingüísticos que han generado modificaciones en las circunstancias de su uso por parte de una comunidad de hablantes.

No es necesario realizar investigaciones científicas serias y profundas para comprender cómo ciertos acontecimientos históricos - el descubrimiento del Nuevo Mundo - y ciertos procesos sociales - la colonización y la consiguiente inmigración de españoles al continente americano - han contribuido a que la mayor parte de España y América

usen la misma lengua; la correlación entre la historia social y la historia de la lengua es obvia incluso para los que no son expertos en tales campos científicos. Huelga, por tanto, mencionar que los inmigrantes que abandonaban su patria para establecerse en el Nuevo Mundo llevaban consigo su lengua materna – el español –, la cual, convirtiéndose en un modelo lingüístico para las generaciones siguientes y los aborígenes gradualmente asimilados, se difundió por los vastos territorios colonizados.

No obstante, la comparación más detallada de las distintas variedades que conforman el amplio dominio lingüístico del español sí que requiere de un análisis más pormenorizado por parte de lingüistas e historiadores. Algunos paralelismos entre fenómenos lingüísticos que se pueden observar tanto en el sur de España como en Hispanoamérica han hecho que multitud de investigadores se planteen qué tipo de español fue llevado a América como consecuencia de la colonización. En un intento de elucidar esta cuestión, durante el siglo XX se lanzaron diversas teorías acerca del origen del español americano, las cuales partían de los resultados de diversas investigaciones realizadas tanto en el campo de la lingüística como de la historia. En este trabajo, como representante de una unidad universitaria pluridisciplinar, me propongo presentar aquellas teorías más importantes que tratan de explicar los rasgos dialectales del español hablado en América en función de los lugares de procedencia de las grandes masas de población española inmigrante. De esta forma, deseo ilustrar cómo el avance de una rama de la ciencia puede dar origen a nuevas investigaciones en otros campos de especialización.

Entre las hipótesis referentes al origen del español hablado en América destaca la llamada *teoría del andalucismo del español americano*. Según esta teoría, las variedades lingüísticas meridionales de España y aquellas que se hablan en América comparten una larga serie de características – principalmente fonéticas –, semejanzas que responden al hecho histórico de que la mayor parte de la población española inmigrante que se estableció en los territorios conquistados en América procedía de Andalucía y hablaba la variedad propia de esta región. En otras palabras, el español americano procede históricamente del dialecto andaluz.

La teoría andalucista, que se remonta a tiempos antiguos, se basa, pues, en la observación de que ciertas características ampliamente difundidas en toda Hispanoamérica se identifican con las innovaciones fonéticas presentes en las variedades meridionales de la Península. Entre estos rasgos comunes se deben mencionar los siguientes: la articulación no ápticoalveolar del fonema /s/, el llamado *seseo* – por ejemplo la pronunciación de /sínko/ en vez del estándar /thínko/ –, el *yeísmo* – por ejemplo la pronunciación de /káye/ en vez del estándar /kále/ –, la articulación debilitada, generalmente aspirada del fonema /-s/ en posición implosiva – por

ejemplo [mó^hka] en vez de [móska] –, la confusión eventual de las consonantes líquidas /r/ y /l/ – por ejemplo la pronunciación de [kalβón] en la palabra *carbón* –, o la articulación más suave, faríngea o aspirada de la consonante representada por el grafema *j* – [hórhe] en vez de la pronunciación castellana de [xórxe]–. La presencia de estas realizaciones tanto en el sur peninsular como en el continente americano lleva a Navarro Tomás en 1918 a afirmar que „en líneas generales, la pronunciación hispanoamericana se parece más a la andaluza que a la de las demás regiones españolas”¹; haciendo constar que „en pronunciación andaluza e hispanoamericana, la *ll* de la escritura se pronuncia como la fricativa *y*”² y que „la *s* andaluza e hispanoamericana se articula aproximadamente como la *s* extranjera”³. Se une a esta opinión Rafael Lapesa, quien señala que „cuando decimos ‘español americano’, pensamos en una modalidad de lenguaje distinta a la del español peninsular, sobre todo del corriente en el Norte y Centro de España”⁴. Cabe destacar que, en estas afirmaciones, el andalucismo se muestra como algo generalizado en el español hablado en América, variedad que parece presentar „una sólida homogeneidad sobre todo dentro de los niveles cultos”, con diferencias, „dentro del enorme territorio americano [...] mínimas dentro de la estructura total del habla”⁵. Esta notable identificación general de lo hispanoamericano con lo andaluz para Menéndez Pidal significa una derivación histórica y casi lógica: según él, la *s* predorsoalveolar es „propia de Andalucía, y por lo tanto, de Canarias y América”⁶.

Tales hechos lingüísticos concordantes indicaban, pues, para los andalucistas una relación muy estrecha y obvia entre Andalucía e Hispanoamérica, a saber, que, por razones históricas, compartían una misma variedad lingüística. Esta hipótesis, basada en la coocurrencia de semejanzas fonéticas, contaba también con el apoyo de investigaciones realizadas en el terreno de la sociología histórica, gracias a la labor de Peter Boyd-Bowman, quien a partir de 1956 publicó una serie de trabajos de demografía histórica. En sus estudios⁷, este historiador americano demostró que el contingente meridional, y principalmente andaluz, había predominado en la población inmigrante, al menos en la primera fase de la colonización. De esta manera los resultados de estudios lingüísticos y sociológicos se justificaban de forma recíproca.

La teoría andalucista, pese a su atractivo y aparente doble justificación científica por parte de estudiosos tan ilustres, no estuvo exenta de objeciones y

¹ NAVARRO TOMÁS (1918): §3-4.

² NAVARRO TOMÁS (1918): §125.

³ NAVARRO TOMÁS (1918): §105.

⁴ LAPESA (1981): §126.

⁵ ZAMORA VICENTE (1967): 378.

⁶ MENÉNDEZ PIDAL (1940): §35,5. El destacado es mío. T. B.

⁷ BOYD-BOWMAN (1956, 1963, 1967 y 1974).

críticas, formuladas principalmente por lingüistas americanos. Aquellos que se muestran contrarios al origen andaluz niegan, por un lado, que el español hablado en América constituya una unidad dialectal homogénea y, por otro lado, que tenga exclusivamente características meridionales. Insisten en el hecho de que la imagen lingüística de Hispanoamérica, en vez de uniforme, es variada, a lo cual han contribuido diversos factores evolutivos. Tal variación debe entenderse en el sentido de que la presencia de rasgos andaluces en el español americano no está generalizada, sino que se localiza en ciertas zonas geográficas. Todas las regiones peninsulares habrían aportado algo a la formación del español americano, dicen, la contribución de los andaluces no es paradigmática o superior a la de los demás componentes.

El primero en criticar abiertamente la arraigada teoría del andalucismo es Pedro Henríquez Ureña, quien en un artículo suyo de 1921 afirma que la idea del andalucismo del español americano es una „generalización falsa”, puesto que en realidad en el español de Hispanoamérica „diferencias de clima, diferencias de población, contactos con diversas lenguas indígenas, diversos grados de cultura, mayor o menor aislamiento han producido o fomentado diferenciaciones en la fonética y en la morfología, en el vocabulario y en la sintaxis”⁸. Ante esta altísima diversidad, el supuesto andalucismo del español americano sólo puede ser, como dice Amado Alonso, otro crítico destacado de dicha teoría, „una impresión”, que es „auténtica”, pero basada en la generalización de tan solo dos fenómenos, el seseo y el yeísmo. Para Alonso, la realidad lingüística también muestra que „el español de América es variadísimo en las distintas regiones y zonas”⁹.

Desde esta perspectiva, la existencia de una única modalidad americana dialectalmente homogénea es tachada directamente de „lugar común” y „mito” por Pedro Rona¹⁰. Asimismo, Juan M. Lope Blanch insiste en las limitaciones espaciales de los rasgos considerados propios de Hispanoamérica y resalta que „ninguno de los grandes fenómenos lingüísticos caracterizadores del español de América se extiende por toda la geografía americana”¹¹. En otro trabajo suyo se propone denunciar la „falsa imagen del español americano”, y advierte que no se deben confundir las impresiones superficiales con los hechos basados en el análisis realizado con criterios científicos¹².

Esta fragmentación del español americano en que insisten los autores queda patente en las diferentes tentativas de división dialectal que se han venido realizando desde finales del siglo XIX y principios del XX – Armas y Céspedes (1882), Henríquez Ureña (1921) –, hasta prácticamente nuestros días – Rona

⁸ HENRÍQUEZ UREÑA (1921): 358-359.

⁹ ALONSO (1967): 13.

¹⁰ RONA (1964).

¹¹ LOPE BLANCH (1989).

¹² LOPE BLANCH (1992) 318-319.

(1964), Zamora Munné (1980) y Cahuzac (1980). Dependiendo de cuántos parámetros se apliquen y los criterios aplicados por los lingüistas, el número de posibles dialectos americanos varía entre cuatro y dieciséis.

Para los investigadores contrarios al carácter andalucista del español de América, demostrar la heterogeneidad lingüística del continente supone la reducción de los llamados meridionalismos a ciertas zonas geográficas; la presencia de andalucismos se restringe a las tierras bajas de la costa este, mientras que no alcanza las vastas tierras altas del oeste. Tal distribución de las características dialectales exige, pues, nuevas explicaciones extralingüísticas de diversa naturaleza. Henríquez Ureña admite que „*sobre todo en las tierras bajas*”¹³, es decir, en las costas del Atlántico, se observan fenómenos similares a los del sur peninsular, pero considera que estas similitudes no se deben a un origen común, andaluz, sino a una evolución paralela, producida independientemente en las dos regiones bajo la influencia de climas parecidos¹⁴. Max Leopold Wagner, el primero entre los andalucistas que admite las limitaciones geográficas de los meridionalismos, en su respuesta a Henríquez Ureña no rechaza que el clima pueda haber influido, sobre todo, en la preferencia de los colonizadores por ciertos destinos para establecerse, proponiendo así una explicación de carácter social, esto es, no acaba de renunciar al propósito de establecer una relación histórica entre las tierras bajas americanas y Andalucía¹⁵.

La limitación geográfica de los meridionalismos podría constituir en sí un argumento suficiente para restar importancia al papel que jugaron los andaluces durante la colonización. Sin embargo, los investigadores que toman una postura contraria al andalucismo, apoyados en argumentos de tipo histórico, llegan aún más lejos, rechazando rotundamente cualquier protagonismo por parte de estos. Amado Alonso afirma que el español americano de las zonas „*más importantes en los siglos coloniales no tiene nada de andaluz*”¹⁶. Además de negar la importancia de los andalucismos lingüísticos, Alonso descarta claramente la justificación histórica del origen andaluz: „*Históricamente tampoco está justificada la población de América por andaluces. Muchos fueron los colonizadores andaluces, pero no más que los castellanos*”¹⁷.

Repasando las opiniones y las críticas que la teoría andalucista recibió de parte de sus detractores, salta a la vista su implacabilidad ante cualquier origen sureño. La causa de este rechazo podría residir en que dicha teoría atribuye al español americano un origen humilde, al derivarlo de una

¹³ HENRÍQUEZ UREÑA (1921): 359.

¹⁴ El autor observa que „*las tierras altas parecen propender, verbigracia, conservar la ese en fin de sílaba y la de intervocálica; las tierras bajas tienden a pérdida de ese y de*”. HENRÍQUEZ UREÑA (1921): 358.

¹⁵ WAGNER (1927): 32.

¹⁶ ALONSO (1967) 12.

¹⁷ ALONSO (1967): 13.

modalidad de poco prestigio como es la andaluza. Obviamente, si atendemos a criterios estrictamente *lingüísticos*, ninguna variedad geográfica de ninguna lengua podría calificarse de *mejor* o *peor*; desde esta perspectiva, cualquier criterio basado en el prestigio queda excluido. No obstante, al mismo tiempo es un hecho innegable que en el seno de una *sociedad* determinada, algunas variedades lingüísticas diatópicas presentan connotaciones negativas. Un contexto sociocultural de este tipo no justifica, pero al menos nos ayuda a entender por qué algunos lingüistas americanos adoptaron una postura tan decididamente contraria a la teoría andalucista.

Cualquiera que fueran las motivaciones que sustentan estas aparentemente irreconciliables teorías, parece que la oposición entre ambas se deriva, al menos en parte, de la interpretación conceptual del adjetivo *americano*. Para la teoría andalucista, la variedad del continente americano puede ser identificada, genética y tipológicamente, con las hablas andaluzas del sur de España, es decir, para sus representantes el español de América es cualitativamente igual o muy semejante al español meridional, y la causa de este hecho es que aquel procede históricamente de este. En cambio, según la teoría antiandalucista, no existe un español *de* América; como mucho existe un español hablado *en* América, el cual, debido a su gran diversidad fonética, su articulación tipológica y dialectal, no puede ser relacionado con un único dialecto de la metrópoli. En suma, *americano* no puede coincidir con *andaluz*.

Semejante tensión entre partidarios de una y otra teoría pudo atenuarse gracias a una interpretación más matizada de los hechos lingüísticos. Naturalmente, los partidarios de la teoría andalucista estaban al tanto de la fragmentación dialectal del español de América. Ya Wagner coincide con Henríquez Ureña en considerar el debilitamiento de la /-s/ final de sílaba un rasgo particular de „*las tierras bajas de los países americanos*”¹⁸. Lapesa, si bien habla de la homogeneidad del español americano, también admite que „*como rasgos comunes a toda Hispanoamérica habríamos de limitarnos, en la fonética, a la indistinción de eses y ces o zetas; y en la morfosintaxis, a la eliminación de vosotros, os y vuestro, en beneficio respectivo de ustedes, les o los, las, y su, suyo*”¹⁹; asimismo acepta que los demás rasgos innovadores interpretados como meridionales deben ser considerados regionales, puesto que se localizan principalmente en la zona del Caribe, en las Antillas, y, en general, en las costas atlánticas.

Con esta delimitación dialectal de Lapesa concuerda la de Montes Giraldo; ambas pueden entenderse como la proyección a Hispanoamérica de la división peninsular,²⁰ pues allí también se distingue entre una zona conservadora y otra innovadora. Según esta propuesta, se crean dos

¹⁸ WAGNER (1927): 22-23.

¹⁹ LAPESA (1994): 44.

²⁰ BERTA (2006): 560.

grandes bloques dialectales intercontinentales: una central o interior, conservadora, que abarca el centro y norte de España y las Cordilleras de los Andes, y otra costera e insular, innovadora, que incluye las hablas meridionales, el canario y las islas y costas orientales formadas por el Caribe, las Antillas y las costas atlánticas²¹.

La división bipartita del dominio lingüístico español se basa realmente en la interpretación de hechos dialectales que mayor influencia ha ejercido en el desarrollo de la dialectología e historia de la lengua española, la cual dio origen al concepto de *español atlántico*, introducido por Diego Catalán en 1958. Catalán también llama la atención sobre el hecho de que las variedades lingüísticas que poseen rasgos fonéticos innovadores se extienden desde el sur de España, a través de las Islas Canarias, hasta las costas atlánticas de América, y forman juntas una unidad dialectal superior, *el español atlántico*, que se separa tanto de los dialectos septentrionales peninsulares como de los que se hablan en las zonas occidentales de América. Su opinión en cuanto a la correlación histórica entre el fonetismo peninsular meridional y el americano costero es firme, puesto que concluye que su presencia „a un lado y otro del Océano, en el reino de Sevilla, en Canarias y en América, no es, [...] según vemos, el resultado fortuito de un paralelismo en la evolución que la lengua experimentó, de manera independientemente, en las colonias y en la metrópoli”²². Sin embargo, al mismo tiempo duda de „que todos esos fenómenos fuesen llevados a América [...] por los primeros colonos de las Antillas”²³, considerando que la presencia de características idénticas en ambas zonas se debe a su propagación transatlántica, asegurada por las flotas de Indias que surcaban el océano Atlántico enlazando los puertos andaluces y las costas americanas. Con el adjetivo *atlántico*, Catalán no alude exclusivamente al área de difusión de los llamados meridionalismos fonéticos, sino que se refiere precisamente a „la continuidad geográfica entre su área peninsular española, su área insular canaria y sus áreas americanas”²⁴.

El gran mérito de la teoría de Diego Catalán es que pudo en cierta manera reconciliar la profunda oposición que existía entre las dos teorías anteriores predominantes, gracias a que, como se puede apreciar, la interpretación de los hechos lingüísticos fue otra vez rectificada y precisada en función de los datos derivados de las investigaciones históricas.

La idea del español atlántico como concepto metodológico se divulgó rápidamente y posteriormente ha sido utilizada por investigadores tan excelentes como Germán de Granda, quien observa las formas posesivas²⁵ y

²¹ MONTES GIRALDO (1984): 83-84.

²² CATALÁN (1958): 240.

²³ CATALÁN (1958): 241.

²⁴ CATALÁN (1958): 241.

²⁵ GRANDA (1966).

la supervivencia de las formas de futuro de subjuntivo en esa misma área²⁶. La importancia de sus aportaciones a los estudios dialectales es indicada por el hecho de que recientemente Francisco J. Rodríguez Muñoz haya insistido en la necesidad de revitalizar su aplicación²⁷. Juan Antonio Frago Gracia y Mariano Franco Figueroa, partiendo de la misma base teórica, constatan que el elemento meridional desempeñó realmente un papel primordial en la primera fase de la colonización, afectando fundamentalmente a la costa atlántica, y a continuación añaden que más tarde la importancia de otras regiones que también participaron en los procesos de configuración del Nuevo Mundo se niveló e igualó a la de los habitantes del sur de la Península²⁸. Podemos afirmar que esta teoría, conocida como teoría de la nivelación, contribuyó a la atenuación o „nivelación” de la tensión que se percibía entre las teorías anteriores, más radicales en sus planteamientos. A consecuencia de ello, se redujo la importancia de toda la cuestión aquí tratada: actualmente el origen del español americano no se cuenta entre los temas especialmente discutidos por los lingüistas.

A lo largo de este artículo he intentado atender a mis obligaciones como director de un departamento pluridisciplinar incorporando en mi análisis un ejemplo sobre la fructífera influencia que las diversas ramas de la ciencia se ejercen reciprocamente. Podría concluir que este episodio de la lingüística española es en cierto modo una de esas historias con final feliz, la cual demuestra cómo ciertos conflictos generados e intensificados por estereotipos sociales pueden ser resueltos gracias al análisis estricto e incansable de hechos científicos y a la matización de las hipótesis presentadas, haciendo posible el restablecimiento de la armonía necesaria entre los cultivadores de la ciencia. Creo que ésta es una idea perfecta para acabar el presente ensayo escrito por un miembro de un departamento wittmaniano, polifacético, que desde su fundación funciona de modo armónico.

Bibliografía

- ALONSO, A.: *La base lingüística del español americano*. Estudios lingüísticos. Temas hispanoamericanos. Gredos, Madrid, 1967³ (1953), 7-60.
- ARMAS Y CÉSPEDES, J. I. de: *Orígenes del lenguaje criollo*. Imprenta de la Viuda de Soler, La Habana, 1882.
- BERTA, T.: *Sobre las variantes geográficas del español americano*. IN: FISCHER, F.-KOZMA, G. - LILÓN, D. (eds.), *Iberoamericana Quinceeclesiensis 4*, Universidad de Pécs, Pécs, 2006. 557-568.
- BOYD-BOWMAN, P.: *Regional origins of the earliest Spanish colonists of America*. PMLA 71 (1956) 152-1172.

²⁶ GRANDA (1968).

²⁷ RODRÍGUEZ MUÑOZ (2012).

²⁸ FRAGO GRACIA-FRANCO FIGUEROA (2003): 29.

- BOYD-BOWMAN, P.: *La emigración peninsular a América: 1520-1539*. Historia Mexicana 13 (1963) 165-192.
- BOYD-BOWMAN, P.: *La procedencia de los españoles de América*. Historia Mexicana, (1967) 37-71.
- BOYD-BOWMAN, P.: *La emigración española a América: 1560-1579*. IN: *Studia Hispanica in honorem Rafael Lapesa, II*. Gredos, Madrid, 1974. 123-147.
- CAHUZAC, Ph.: *La división del español de América en zonas dialectales. Solución etnolingüística o semántico-dialectal*. Lingüística Española Actual, (1980/2) 385-461.
- CATALÁN, D.: *Génesis del español atlántico (ondas varias a través del Océano)*. Revista de Historia canaria 24 (1958) 233-242.
- FRAGO GRACIA, J. A. - FRANCO FIGUEROA, M.: *El español de América*. Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, Cádiz, 2003.
- GRANDA, G. de: *La evolución del sistema de posesivos en el español atlántico. Estudio de morfología diacrónica*. Boletín de la Real Academia Española 46 (1966), 69-82.
- GRANDA, G. de: *Formas en -re en el español atlántico y problemas conexos*. Thesaurus 23/1 (1968) 1-22.
- HENRÍQUEZ UREÑA, P.: *Observaciones sobre el español de América*. Revista de Filología Española 8 (1921) 357-390.
- LAPESA, R.: *Historia de la lengua española*. Gredos, Madrid, 1981.
- LAPESA, R.: *La lengua española en América*. IN: Actas del Congreso de la Lengua Española, Sevilla, 7 al 10 octubre 1992, Instituto Cervantes, Madrid, 1994. 44.
- LOPE BLANCH, J. M.: *Fisonomía del español en América: unidad y diversidad*. IN: Estudios de lingüística hispanoamericana, UNAM, México, 1989, 11-31.
- LOPE BLANCH, J. M.: *La falsa imagen del español americano*. Revista de Filología Española 72 (1992) 313-335.
- MENÉNDEZ PIDAL, R.: *Manual de gramática histórica española*. Espasa-Calpe, Madrid, 1940.
- MONTES GIRALDO, J. J.: *Para una teoría dialectal del español americano*. In: Homenaje a Luis Florez, Bogotá, 1984. 72-89.
- NAVARRO TOMÁS, T.: *Manual de pronunciación española*. Madrid, 1918.
- RODRÍGUEZ MUÑOZ, F. J.: *El español atlántico: revitalización de un concepto metodológico desde la dialectología*. Sintagma 24 (2012) 23-32.
- RONA, J. P.: *El problema de la división del español americano en zonas dialectales. Presente y futuro de la lengua española, I*. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid, 1964. 215-226.
- WAGNER, M. L.: *El supuesto andalucismo del español de América y la teoría climatológica*. Revista de Filología Española 14 (1927) 20-32.
- ZAMORA MUNNÉ, J. C.: *Las zonas dialectales del español americano*. Boletín de la Real Academia Norteamericana de la Lengua Española 4-5 (1979-1980) 57-67.
- ZAMORA VICENTE, A.: *Dialectología española*. Gredos, Madrid, 1967.

Tibor Berta: *Teorías y creencias relacionadas con el origen del español americano*

La France

***les prisonniers de guerre français
en Hongrie***

et

l'économie coloniale

Lajos Kövér

Les colons français du 18^e siècle et les premiers prisonniers des guerres de coalitions en Sud-Est du Royaume de Hongrie

Notre petite étude examine la présence des Français à l'époque indiquée de deux points de vue. D'une part nous présentons quelques contributions au repeuplement de la région Sud-Hongrie, d'autre part nous voudrions attirer l'attention sur l'histoire des premiers prisonniers des guerres de coalitions dans cette région du royaume de Hongrie.

En ce qui concerne l'histoire de la population française de cette région, il faut dire qu'elle était beaucoup moins insignifiante qu'on ne le croyait : durant la première moitié du 18^e siècle, des colons étrangers s'étaient installés en Hongrie pour repeupler la terre abandonnée par les Turcs après cent-cinquante ans de domination, aux conséquences économiques particulièrement graves ; Il y avait un bon nombre de Français parmi eux, qui s'installèrent dans la région du Sud-Est du Royaume de Hongrie¹ ; notamment dans le Banat.²

L'existence dans le Banat d'une population française est assez bien connue. Il s'agit des descendants d'anciens colons français, colons transplantés en masse d'Alsace et de Lorraine, du Grand Duché de Luxembourg et d'autres provinces françaises au cours du 18^e siècle. C'est à dire que la colonisation des Français dans cette région lointaine de l'Empire d'Autriche s'est effectuée en deux étapes: colonisations effectuées par l'Empereur Charles VI d'Autriche entre 1717 et 1734, et colonisations recommencées sous Marie-Thérèse et achevées par son successeur Joseph II, entre 1763 et 1790. Les premières colonisations font partie de l'ensemble des mesures administratives prises par le Comte Florimond Claude de Mercy (1666-1734), premier gouverneur civil et militaire du Banat, qui doit son origine à une ancienne famille noble bavaroise. L'assèchement des marais, l'agriculture (les vignobles, les pêches de vignes, la sériciculture), l'activité industrielle (la soierie, le moulin à papier) de cette région avaient été

¹ Dans le registre des baptêmes de la paroisse de Szeged on note 22 noms français entre 1713 et 1750, et 21 entre 1750 et 1775. PALÁSTI László : *Francia családnevek Szegeden a XVIII. században* (Les patronymes français à Szeged au cours du 18^e siècle), Szeged, 1959. 43-45

² Au point de vue géographique, le nom «*Banat*» indique une région d'environ 38.526 km², comprise entre les fleuves Maros au Nord, le Tisza à l'Ouest, le Danube au Sud et les versants du Sud des Alpes de Transylvanie à l'Est. FÉNYES Elek: *Magyarország leírása* (La description de la Hongrie), Pest, 1847. 332. 342. KRISTÓ Gyula (red.): *Korai magyar történeti lexikon* (L'histoire de la Hongrie ancienne), Budapest, 1994. 784.

organisés par lui.³ Leur mémoire fut conservée aussi par un petit village, nommé Mercyfalva (Kárány, Merczifalva, Merczyfalva, Merczidorf, Carani, aujourd'hui Caranie, en Roumanie).⁴ D'après la description fidèle de Peter Schiff, la terre de cette région était, en général, marécageuse, particulièrement aux endroits situés sur les rivières de la Tisza et du Maros. Les conditions hygiéniques avaient été déterminées par les bourniers, fondrières, marais, lacs et rivières indomptés, mais les colons survécurent aux difficultés, notamment aux conditions défavorables : *«C'est ainsi que la terre du Banat, devenue inculte sous une longue domination turque, durant plus de 150 ans, fut remise en culture et devint un véritable grenier.»*⁵

Les conditions malsaines de cette région sont aussi décrites dans un rapport français de l'époque. Selon l'auteur inconnu de Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie, daté avant 1778, Temesvár, la capitale du Banat *«est une place très forte, mais sa situation au milieu des marais la rend malsaine, surtout en été, et y occasionne beaucoup de fièvres qui désolent toute la plaine du Bannas... On a déjà commencé à saigner plusieurs de ces marais, mais jusqu'à ce qu'on ait des forêts, on est obligé d'en conserver une partie en faveur des roseaux qu'elles produisent et qui sont la seule ressource des habitants pour se chauffer et faire la cuisine.»*⁶ L'auteur du rapport n'oublie pas de mentionner ensuite, que *«le Bannas est presque tout peuplé d'étrangers, et on les y reçoit tous avec empressement, surtout les Allemands qu'on établit sur les bords du Danube où l'on forme actuellement une frontière composée d'un régiment d'infanterie et d'un de hussards.»*⁷

L'écrivain nous donne une image plastique et précise sur la difficulté de la vie quotidienne des colons. *«L'Impératrice donne à chacun en arrivant une habitation, 4 chevaux, les charrues et ustensiles de l'agriculture et du ménage nécessaires avec une certaine quantité de bétail et du terrain pour le cultiver. On compte que chaque famille établie revient à 400 florins et on leurs donne par jour 6 creutzer par adulte et 3 par enfant. Mais ceux qui sont chargés de ce soin ne s'en acquittent pas avec tout le soin requis et ces nouveaux colons se plaignent de ce qu'on leur fait. Néanmoins ils ne peuvent pas quitter leur nouvelle patrie sous peine de mort. Ils sont enrégimentés, disciplinés, exercés comme les Sclavons. Ils paient de plus qu'eux annuellement 4 florins par tête pour leurs armes, et autant*

³ BARÓTI Lajos : *Adattár Délmagyarország XVIII. századi történetéhez I.* (Documentations de l'histoire de Basse Hongrie au cours du XVIII^e siècle t. I), Temesvár, 1893. 7; HORVÁTH Mihály: *Magyarország története VII.* (L'histoire de la Hongrie t VII), Budapest, Franklin, 1873. 158.

⁴ GYALAY Mihály : *Magyar igazgatástörténeti helységnevé lexikon* (Encyclopédie des noms de localité dans l'histoire d'administration hongroise), Budapest, 1989. 636.

⁵ PALÁSTI László : *Souvenirs de la présence lorraine au Banat Le Pays lorrain*, Nancy, 1991. N° 2. 143.

⁶ Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie, IN : *Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII^{ème} siècle.* Recueil des documents, avec une introduction par KECSKEMÉTI Károly, Paris, Budapest, Szeged, 2006. Bruxelles, 1963. par la suite *Notes et rapports...* 104.

⁷ *Notes et rapports*, 105.

*par pièce de bétail qu'ils ont au delà du nombre de bétail qu'on leur a accordé.»*⁸

A propos de la première statistique de la population de cette région il faut remarquer que les descendants des anciens colons français ont été pris comme «*Souabes*»⁹ et comptés comme tels. Leur nombre, d'après le premier recensement fait en 1770 par le gouverneur Comte de Clary, est de 42.201.¹⁰

A la fin du 18^e siècle, les colons français ont leurs écoles françaises, et leur langue maternelle s'est aussi maintenue dans les églises. Les instituteurs de Nagyósz (précédemment nommé Triebseffer, Treibszvetter, Trübsetter, Trübswetter; aujourd'hui connu sous le nom Tomnatic, en Roumanie)¹¹ par exemple, sont Français jusqu'en 1806.¹² Les enfants des colons ont eu des manuels scolaires de langue française, mais dans le Banat, comme partout, les seuls livres scolaires étaient les catéchismes. C'est le chanoine Jean Baptiste Róka,¹³ l'un des premiers curés de Mercyfalva, qui a demandé en 1770 à l'administration provinciale des livres français pour les écoliers du dit village, et trois ans plus tard il s'est mis lui-même à publier à ses frais un catéchisme français, tiré à mille exemplaires. Le Révérend Père Róka a aussi écrit un autre livre sous le titre «*A. B. C. françois ou l'instruction pour les petits enfants*». En 1773 était publié à Temesvár (Temeswar, Temeschwar, Temesburg, aujourd'hui Timisoara en Roumanie)¹⁴ le premier livre scolaire français admis dans les écoles des trois communes sœurs françaises, St. Hubert, Charleville et Seultour, le Catéchisme du Père Canise. En voici le titre : «*Méthode généralement utile et*

⁸ Ibid. 106.

⁹ On appelle habituellement les Allemands de cette région «*Souabes*», bien qu'une minorité d'entre eux soient d'origine souabe, et ces derniers eux-mêmes; à vrai dire, sont français et italiens d'origine. LASSÚ István: *Az Austriai Birodalomnak statistikai geographiai és történelmi leírása* (La description statistique, géographique et historique de l'Empire d'Autriche), Buda, 1829. 60–62.

¹⁰ BOTIS, Emile: *Recherche sur la population française du Banat, Timisoara*, 1946. 57–72.; HIEGEL, Charles: *Répression de l'émigration lorraine en Hongrie au XVIII^e siècle dans les bailliages de Bitche et Sarreguemines*, Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, t. LXX, 1970. 101–168.

¹¹ GYALAY: 665.

¹² BOTIS: 23.

¹³ A propos de l'origine de ce Jean Baptiste Róka et de son nom de famille, Emile Botis écrit : «*En ce qui concerne la personnalité du Père Róka, nous remarquerons ... qu'il s'agit d'un Français de Lorraine (originaire de Dorsweiler). Il paraît certain que son nom a subi une déformation par magyarisation: Roka écrit aussi Róka, en hongrois -- Renard. D'autre part le nom magyarisé Roka peut dériver également de Roques.*» (BOTIS: 251. László Palásti attire notre attention sur l'erreur de Botis: l'origine du chanoine Róka et de son nom de famille, ce n'est pas à Dorsweiler, mais à Győr (Raab) en Hongrie que le chanoine Róka est né, comme en témoigne l'inscription d'une gravure sur cuivre, représentant le chanoine Róka. En voici l'inscription: «*Joannes Róka S.S. Theol. Doctor Cath. Eccl. Bosnensis Canonicus natus Arrabonae VII. dus lanuari MDCCXXVII.*» PALÁSTI László: *Erreurs sur l'identité de certains patronymes français du Banat*, Nouvelle Revue d'Onomastique, N°15–16, 1990. 108.

¹⁴ GYALAY: 816.

*nécessaire pour instruire et examiner les enfants et les jeunes gens par demandes et réponses sur le petit Catéchisme du Père Canise de la Compagnie de Jésus : traduit de l'exemplaire allemand ci-devant imprimé par ordre de son Eminence le Cardinal de Kollonitz, Archevêque de Vienne, par Jean Lamboy, Temeswar, chez Math. Joseph Heimerl Imprimeur de l'Administration »*¹⁵

Les colons français ont eu pendant assez longtemps des curés français. Ainsi à Nagyósz on trouve en 1771 le Révérend Père Leclerq, originaire de Bastogne (Luxembourg) nommé titulaire de ladite paroisse. Károlyliget (Charleville, Kis-oroszi, Klein-oroszi, Sarlevil, Sarjlevil, aujourd'hui Banatsko Veliko Selo en Yougoslavie), " nouveau village fondé en 1771, jusqu'en 1824, a eu des prêtres français, notamment Pierre François Leclerq (1773), Pierre Frank (1779-1782), François Xavier Plesingh de Pernthal (1782-1789) et Joseph Eustache (1789-1824). Peu à peu les cantiques et les sermons français disparaîtront, et les catéchismes français deviendront de plus en plus rares.¹⁶

On peut constater encore l'arrivée des colons français à la fin du 18^e siècle. Au début de l'année 1791, un voyageur français écrit : «Près de Témesswar j'ai rencontré une famille française, trois hommes, deux femmes et deux enfants. Ils étoient venus de Nancy par le Danube en partie, et de Vienne jusqu'à cette extrémité de la Hongrie comme ils avoient pu, s'expliquant sans savoir un mot d'allemand, portant alternativement leurs petits enfans, dont la fraîcheur étoit aussi étonnante après une route pareille, que les soins qu'on avoit d'eux étoient touchans. Ces bonnes gens alloient rejoindre des parents établis dans un de ces villages de Hongrie que l'empereur François I^{er} avoit peuplés de Lorrains. Il y en a plusieurs dans le Bannat où l'on parle allemand, esclavon.»¹⁷

Les colons français, pendant le 19^e siècle, se sont intégrés doucement; pourtant en 1840, 5 691 sont encore dits français.¹⁸ En ce qui concerne l'histoire de cette population «perdue» nous citerons deux articles. Dans le Dictionnaire géographique de la Hongrie publié en 1851 par Elek Fényes, nous trouvons la description suivante sous le nom de Charleville: «village français dans le comitat Torontál à une heure du sud de Komlós. La population se compose de 640 catholiques et de 24 orthodoxes. Le village constitue une seule paroisse, possède une église. Les terres du village sont d'une excellente qualité et les habitants sont de bons agriculteurs. Le village est connu de son beurre de qualité .»¹⁹ Dans un autre lexique, publié en 1895, on peut lire ce qui suit sur le sort de cette colonie, sous le nom Károlyliget (Charleville) : «Petit village

¹⁵ BOTIŞ: 23–25.

¹⁶ BOTIŞ: 27–28.

¹⁷ SALABERRY, Charles Marie d'Irrumberry, comte de : *Voyage à Constantinople, en Italie, aux Îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, de l'imprimerie de Crapelet, Paris, chez Maradan, Libraire, rue Pavée-André-des-Arcs, n° 16. [1799] par la suite *Voyage Constantinople...* 84–85.

¹⁸ FÉNYES: 25.

¹⁹ FÉNYES Elek : *Magyarország geográfiai szótára* I. (Dictionnaire géographique de la Hongrie) t.I. Pest, 1851. 191. (FÉNYES 1851).

dans le comtat Torontói (arrondissement de Zsombolya). Population : 828 Allemands (1891). Au siècle dernier, le village a été peuplé de Français qui ont perdu jusqu'à nos jours leur identité originelle.»²⁰

Enfin notons quelques livres anciens, qui ont été utilisés par les colons français. Voici les titres de quelques-uns :

1/ *L'Ange Conducteur dans la Dévotion Chrétienne réduit en pratique en faveur des âmes dévotes avec l'Instruction des riches indulgences, dont jouissent les personnes enrôlées dans la Confrérie de l'Ange Gardien, Nouvelle Edition Revue, corrigée et accommodée au nouveau et meilleur style où l'on ne trouve point de vieux mots, et enrichie de quelques tailles douces; A Cologne; chez Guillaume Metternich, Marchand-Libraire au Griffon, L'an MDCCXIX, Avec permission des Supérieurs*

2/ *Cathecisme du Diocèse De Toul Imprimé par l'Ordre de Monseigneur l'Illustrissime Évêque Comte de Toul, Prince de S. Empire, A Toul, chez Joseph Carez, Seul Imprimeur de ladite Ville & de Monseigneur l'Évêque, Avec Privilège du Roi*

3/ *Introductions Chrétiennes pour les jeunes gens, Utiles à toutes de personnes mêlées de plusieurs traits d'Histoires & d'Exemples édifiants, Corrigés par l'ordre de Monseigneur l'illustrissime & Révérendissime Claude Drouas Évêque, Comte de Toul, Prince de Saint Empire & à l'usage de son Diocèse, A Epinal, chez Claude Anselme Dumoulin, Imprimeur-Libraire du Collège, MDCCLXII, Avec Approbation et Privilège du Roi*

4/ *Cantiques spirituels traduits de l'allemand en français à l'usage des colons Lorraine dans le Banat de Temeswar, Pest, 1786.*²¹

Si l'on voulait trouver une page spéciale et particulièrement intéressante dans l'histoire des relations franco-hongroises; ce serait assurément l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution en Hongrie. Dans cette époque à peu près 1.000 officiers et 10.000 sous officiers et simples soldats français avaient été transportés vers le Royaume de Hongrie. Les sources en question permettent de compléter nos connaissances dans le domaine de l'histoire militaire aussi bien que de servir et de présenter la vie quotidienne des prisonniers français d'après leurs mémoires, d'étudier leurs relations avec la population hongroise et avec les autorités civiles.

Quoique la guerre ait été déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, la problématique des premiers prisonniers de guerre apparaît seulement un an après, en 1793. A la suite du changement de champ de Dumouriez, l'armée de la Coalition s'engage dans une guerre de forteresses. Cobourg commence l'invasion du Nord. Il dispose de plus de cent mille hommes: quarante-cinq mille Autrichiens, treize mille Anglais commandés par York,

²⁰ A Pallas nagy Lexikona. X. (Encyclopédie Pallas, t. X.) Budapest, 1895. 212.

²¹ BOTIŞ: 28–29

douze mille Hanovriens, huit mille Hessois, quinze mille Hollandais, huit mille Prussiens. Avec une extrême lenteur, il se dirige sur la ligne Condé – Valenciennes – Le Quesnoy.

Désormais le nombre des prisonniers français augmente de jour en jour. Mais il fallait se rendre compte, que ces soldats n'étaient plus de simples mercenaires au moment de la prise de Condé, Valenciennes, Le Quesnoy, mais de vrais patriotes, révolutionnaires et mêmes agitateurs; des messagers de la Liberté – Egalité – Fraternité de la Révolution.

La force de la nation, et le défi d'une guerre idéologique choque la vieille Europe. Il est évident que ces soldats ne sont plus les recrues de l'armée royale et que leurs officiers ne sont plus les représentants de la noblesse, faciles à reconvertir et prêts à changer de camp. Ainsi, le problème des prisonniers de guerre deviendra en même temps un problème politique de première importance. Pour le résoudre, la vieille Europe invente le prototype du camp de prisonniers isolés, placé loin du pays d'origine et facile à surveiller, et qui est capable d'accueillir grand nombre de prisonniers. Pour le commandement militaire autrichien, les forteresses du Sud-Est de Hongrie, qui ont perdu beaucoup de leur importance stratégique avec la décadence de l'Empire Turc, comme lieu de détention, offrent une solution idéale. L'itinéraire du transport était le suivant: du champ de bataille, les prisonniers étaient conduits à Kintzbourg, ensuite, par voie fluviale (sur le Danube, sur la Drave, sur la Theiss) ils étaient transportés dans cette région lointaine, où les travaux préparatifs avaient été déjà entrepris pour assurer leur accueil, depuis le mois d'août. En effet, on s'est mis à rénover les casernes, on a enregistré leur capacité d'accueil. Malgré tout cela, leur installation, les problèmes sanitaires et les inconvénients politique, tous ensemble, mettaient en sérieuses difficultés les autorités militaires.²²

L'intensité de l'activité militaire révélait rapidement les insuffisances des plans d'installation. Par exemple, le Conseil de Guerre Suprême prévoyait l'installation de quatre mille prisonniers français à partir de l'été 1793, mais les rapports parlaient de plus de sept mille, et en octobre ils avançaient un chiffre beaucoup plus élevé encore; onze mille prisonniers. Il fallait donc modifier le plan établi, et rajouter aux lieux de détention fortifiés du Sud-Est de Hongrie (Szeged, Temesvár, Arad, Pétervárad, Eszék etc.) d'autres régions, comme la Transylvanie (Fogaras, Gyulafehérvár, Medgyes, Nagyszeben etc.), quelques forteresses du Nord-Ouest (Győr, Pozsony etc.) une forteresse subcarpathique (Munkács) et même celles de Pest et Buda, au centre du pays. De plus sous la pression d'une multitude inattendue de prisonniers – et malgré la volonté expresse de l'empereur François – ils

²² BARCSAY-AMANT Zoltán: *A francia forradalmi háborúk hadifoglyai Magyarországon, ideletelepülésük első esztendejében. 1793* (Les prisonnières de guerre de la Révolution française en Hongrie. La première année de leur établissement. 1793), Budapest, 1934. 26–63.

étaient également installés en Styrie et en Basse-Autriche.²³

Deux facteurs ont défini principalement la situation des prisonniers: leurs conditions hygiéniques d'abord, et leur hygiène mentale, ensuite; c'est à dire le fait qu'ils avaient été „contaminés” politiquement, par conséquent, ils étaient considérés comme des éléments dangereux en Hongrie.

La mortalité des transports s'élevait de quinze à vingt pour-cent. Le scorbut la diarrhée, la dysenterie; la fièvre des blessés avaient leur victimes. Avec l'arrivée du mauvais temps, le nombre des malades ne cessait pas d'augmenter: n'oublions pas, que la majorité des prisonniers de guerre s'est arrivée en Hongrie en fin d'automne, et l'hiver faisait geler les rivières: ils devaient faire le reste du chemin à la marche. Du point de vue de leur condition physique les rapports militaires distinguaient trois niveaux: ceux qui étaient en bonne santé, ensuite les transportables, enfin ceux, qu'on devait laisser hospitaliser le plus rapidement possible. Ces derniers pouvaient rester dans les hôpitaux militaires de Presbourg et de Pest. Des feux et de la fumée témoignèrent souvent le passage des prisonniers français et la peur de la population locale d'une épidémie.²⁴

Les mémoires nous permettent la reconstruction de l'itinéraire du transport qui nous donne une image plastique sur les villes de la Hongrie, aussi bien que la présentation de la vie quotidienne des prisonniers français. Dans la présente étude je me suis appuyé sur deux mémoires: ceux du général Dellard ont été rédigés juste après événements, mais le manuscrit de ces Mémoires a été perdu pendant la campagne de Russie en 1812. Il les reconstituait par la suite, mais ce nouveau manuscrit n'était que partiellement retrouvé. La partie qui a été publiée apporte une contribution intéressante à l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution française. Nous avons retrouvé également un autre manuscrit quasiment oublié: celui du „Manifeste” du capitaine Joseph Hautière écrit en 1796, à son retour de Hongrie, dans un style peut-être trop souvent déclamatoire et très proche de la langue parlée, mais qui représente tout de même une authenticité remarquable, et contient des renseignements précieux. Leurs impressions, leurs expériences semblent être déterminées avant tout par des péripéties et par des souffrances du transport qui les menait vers la Hongrie.

Le premier mémorialiste, le général Dellard commençait son voyage involontaire et forcé à Cologne, ensuite, en arrivant au bord du Danube il continuait par la voie fluviale, avec d'autres prisonniers français, sur des radeaux de bois: „Nous faisons par jour de vingt à trente lieues – écrit-il. Il fallait conséquemment se pourvoir de vivres dans les endroits où nous couchions sur les bords du fleuve. Un bateau qu'on appelait l'Infirmerie nous suivait, portant

²³ BERTAUD, Jean-Paul: *La vie quotidienne des soldats de la Révolution 1789-1799*. Hachette, Paris, 1985. 258–263.

²⁴ BARCSAY-AMANT Zoltán: 70–78.

les malades du convoi. Malheur à celui qui y mettait les pieds, il était à l'instant trappé d'une espèce de peste qui l'envoyait bientôt au tombeau. Tous les soirs, on en retirait les cadavres de malheureux qui avaient succombé à cette affreuse épidémie et on les enterrait sur le bord de l'eau. Il n'était pas rare d'en voir jeter encore vivants dans les fosses mortuaires, creusées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance de notre escorte. ... En passant sous Vienne, un grand nombre de malades qui avaient jusqu'alors évité d'aller à l'Infirmierie, demandèrent à entrer à l'hôpital. Cette grâce leur fut refusée..."²⁵

Après cette traversée dramatique et pleine de souffrances les conditions de vie de Dellard se sont améliorées, lorsqu'il est arrivé dans un camp de prisonniers à Djakovo, aux frontières de la Turquie; là 300 officiers vivaient dans un ancien camp militaire: „Le local qu'ils occupaient avait jadis servi d'infirmierie à la cavalerie autrichienne dans la dernière guerre contre la Turquie. Les officiers français étaient par chambrées et vivaient à l'ordinaire comme des soldats. Cet arrangement était le seul qui nous convint, vu la modicité de notre paye et l'impossibilité de vivre isolément. Des soldats français qu'on nous avait permis de retirer des casemates de Temeswar, place située dans notre voisinage et où ils mourraient comme des mouches, alliant nous chercher des provisions dans le bourg voisin et nous servaient en même temps de Cuisiniers.”²⁶

Le 8 novembre 1793 le capitaine Joseph Hautière et ses camarades arrivèrent aux cantons préparés dans les environs de Kintzbourg, en attendant les ordres pour l'embarquement. „Les barques – écrit-il – sur lesquelles nous étions montés étaient d'une construction faible et peu sûre. Le nombre n'ayant pas été suffisant, on construisit des radeaux sur lesquels on mit les malheureux soldats. Un ou deux officiers, chargés de l'inspection de ces misérables, avaient seuls une espèce de cabane construit sur le milieu du radeau, où ils se mettaient à l'abri du mauvais temps et se chauffaient à l'aide d'une espèce de poêle qu'on y avait mis. Depuis notre embarquement, les soldats furent séparés des officiers et ne purent conséquemment en recevoir des secours dans les moments où ils avaient le plus besoin.”

Notre destination était pour Pest, Mungatz (Munkács), Esseg (Eszék), Segedhin (Szeged), Temeswar (Temesvár), Grand-Waradin (Nagyvarazsdin) et Ratza (Racs) villes de la basse Hongrie et la plupart voisines de la Turquie. Pendant les premiers jours de notre trajet sur le fleuve, nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats, mais lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'Autriche, chaque jour, nous voyions sur les rives de ce fleuve des cadavres jetés ça et là, le mauvais temps le manquement de vivres, l'abandon des malades, tout, en un mot, conspirait notre destruction. Nos chefs d'escorte n'en pouvaient moins; on ne leur donnait aucun moyen de soulager l'humanité souffrante. Nous eûmes une perte assez considérable depuis Kintzbourg à Lintz.”²⁷

²⁵ DELLARD, François baron: *Mémoires militaires sur les guerres de la République et de l'Empire*, Librairie Illustrée, Paris, 1882. 41

²⁶ Ibid. 54.

²⁷ „Manifeste du traitement des prisonniers français pendant leur captivité (en Hongrie) en 1793,

Le 23 décembre 1793 ils sont arrivés à l'hôpital de Pest. „Ce bâtiment immense à trois quarts de lieue de Pest, est bâti sur la rive gauche du Danube – écrit-il. Les colonnes du Quesnoy et de l'affaire d'Avesnelesec achevèrent de remplir ce lieu par le grand nombre de malades qu'elles avaient. Ces malheureux restèrent trois à quatre jours sans recevoir aucun soulagement. Le petit nombre de bien portants fut transféré à Mungatz. Dans l'espace de quinze jours, 12 à 1800 prisonniers furent détruits, sans secours suffisants pour se soulager au besoin; point de chirurgiens instruits, sans linge pour changer, couverts de vermines, sans cesse en butte aux injures et à la barbarie des officiers de police, beaucoup ne purent résister à tant de crottés: chaque jour, plus ou moins de malheureux étaient sacrifiés. Pendant le fort de maladie, un tombereau était continuellement occupé à transporter les morts dans les trous immenses des sables de la rive droite du fleuve, où des milliers de victimes demandent à hautes cris vengeance des assassinats commis en leur personne.”²⁸ De ce point de vue il faut mentionner les problèmes du soin chez les prisonniers aussi. L'exigence de leur exigence spirituelle a fait apparition déjà à la fin de 1793. C'est pourquoi, conformément aux ordres du Conseil de Guerre de la cour Vienne, le devoir du Haut Commandement militaire de Buda était, avec l'aide des archevêques d'Esztergom et de Kalocsa, d'envoyer des prêtres français émigrés aux endroits où les prisonniers étaient gardés, à la base de la proposition de leurs propres évêques et par présentation bénévole. Sur ces territoires 12 prêtres travaillent au comble de l'initiative, mais la fluctuation était importante à cause de décès éventuels et des déplacements forcés fréquentes.²⁹

La vie quotidienne des prisonniers français avait été déterminée avant tout par l'attitude des autorités militaires autrichiennes, mais leurs conditions de vie réelle – souvent malgré la volonté expresse du Haut Commandement militaire – changeaient de localité en localité. Ainsi, par exemple „à Djakovo –écrit Dellard – nous vivions bien; les subsistances étaient faciles à se procurer et peu coûteuses. Une oie, par exemple, ne valait que six à sept sous. ... Nous jouâmes, il est vrai, quelques pièces du Théâtre Français, particulièrement de Voltaire, mais elles ne pouvaient nullement porter atteinte au bon ordre et encore moins à l'esprit des sujets de François II. Ce qui n'empêcha pas que trois de nos principaux acteurs ne fussent enlevés de nuit et conduit en Transylvanie, où ils expièrent par une plus longue captivité l'innocent plaisir que ce délassement leur avait procuré.”³⁰

Les mémoires du capitaine Joseph Hautière insistent sur les difficultés

94 et 95, par le citoyen Joseph Hautière, capitaine au 6^e bataillon de Soissons, fait prisonnier à l'affaire du 12 septembre 1793, à Avesnelebec” Bibliothèque Nationale – Manuscrits 10173.

²⁸ Ibid. 55.

²⁹ LENKEFI Ferenc: *A lelki gondozás problémái a francia hadifoglyok körében Magyarországon* (Les problèmes du soin spirituel chez les prisonniers de guerre français en Hongrie 1794-1795) *Hadtörténelmi Közlemények*, 1994/3/3–17 ; <http://mek.oszk.hu/01400/01473/html/> 2013-09-19.

³⁰ DELLARD, François baron: 58.

financières des soldats prisonniers. „En vain nous avons voulu soulager les malheureux soldats: les officiers autrichiens y ont mis opposition. On empêchait ces misérables d'entrer dans les salles d'officiers, et des sentinelles veillaient à ce qu'ils ne reçussent aucun secours de leurs chefs. On a encore, depuis ce temps malheureux, cherché à faire passer des fonds aux soldats, mais le gouvernement de Pest s'y est opposé. Il y a seulement eu 200 florins qu'on a remis au lieutenant commandant à l'hôpital de Pest, et il est prouvé que cet argus n'a distribué qu'une cinquantaine de florins tout au plus. Voici l'emploi qu'il en a fait. Il donnait environ une quarte once de tabac à fumer ou en poudre pour 10 à 12 malheureux. Cette réparation se faisait sur le nombre de soldats qui se trouvaient à l'hôpital et tous les 10 à 15 jours. Ainsi, sur 100 ou 200 soldats s'y trouvaient alors cette somme n'a jamais pu être entièrement dépensée. Qu'est devenu le reste? Ceci n'est pas bien difficile à trouver. Prudhomme, commandant au 3^e bataillon de Paris, avait remis au capitaine de police à Grand-Varadin, une somme 30 à 40 florins pour être distribuée aux soldats de son bataillon; on la lui a remise, en répondant que le cabinet de Vienne avait fait une défense expresse de rien laisser passer aux prisonniers des officiers.”³¹

Les autorités militaires ont très sévèrement contrôlé et censuré les lettres, la correspondance des soldats français. Il fallait d'abord présenter toutes les lettres; au Conseil de Guerre de la Cour, pour pouvoir leur donner une suite favorable. En même temps il était sévèrement interdit à la population d'accepter et d'aider à transmettre les lettres des prisonniers français. Plusieurs, fois des avertissements ont été lancés à la population „de ne point converser avec ces prisonniers.”³²

Les sous-officiers et les simples soldats avaient très peu de liberté de mouvement. Ils ne pouvaient quitter leurs prisons pour aller en ville que pour faire des achats, et ceci sous escorte, ou bien à une occasion extraordinaire, par exemple à l'occasion des funérailles d'un camarade. Ces mesures sévères n'étaient pas l'employées vis-à-vis des officiers. Pour eux, prendre contact avec la population n'était pas interdit, mais ils devaient donner leur parole d'honneur de ne jamais parler de „leur propre constitutions” aux habitants, et de ne jamais quitter les limites de la ville.³³ Pour assurer leur frais, les commandements militaires locaux versaient une certaine somme d'argent aux prisonniers. Les officiers, les sous-officiers et les simples soldats devaient se débrouiller avec cet argent reçu: acheter leurs lits, leurs vaisselles etc., et ceci parce que le trésor royal voulait récupérer – au moins en partie – la pension versée au prisonniers français.³⁴

³¹ HAUTIERE: op.cit.

³² Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 2049/1793.

³³ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du Conseil municipal, 1775/1793; 1776/1793; 1326/1794.

³⁴ BARCSAY-AMANT Zoltán: 78-83.

Par conséquent, entre les marchands locaux et les français une sorte de contact économique s'est établi et se stabilisait progressivement. Les interventions du Conseil de Guerre le prouvent, car il ne cessait pas de lancer les appels aux marchands locaux: pas de crédit aux prisonniers français! Ils doivent payer comptant, car les autorités, en aucun cas, ne se portent pas garant, et payeront pas les dettes des prisonniers français...³⁵ D'après les témoignages, la population s'intéressait surtout aux tissus et aux vêtements français. Etant donné que les officiers avaient des bagages relativement importants, ils ont répondu à cette demande du marché local en vendant leurs vêtements. A leur tour, les autorités, pour des raisons sanitaires, ont plusieurs fois attiré l'attention des habitants de la ville de s'abstenir „aux achats des vêtements français.”³⁶ Il est à noter également, que ces rapports économiques avaient de temps en temps un aspect plutôt politisant: par exemple, sur les boutons de vêtement mis en vente par des officiers français, figuraient les mots „Liberté, Egalité, Fraternité.” Les français avaient aussi l'habitude de faire cadeau aux habitants de cocardes, sûrement pas uniquement pour des raisons commerciales...

Pour conclure, nous insistons sur le fait que les prisonniers de guerre français étaient vraisemblablement les premiers à annoncer la Révolution à la population hongroise de la région, et – peut-être – les premiers à interpréter ses conséquences immédiates devant les habitants de ces grandes villes de la campagne hongroise et Transylvaine.

APPENDICE

ALMANACH D'EDUCATION [1791, P.110-114]

Un petit ouvrage, intitulé « Almanach d'éducation ou Abrégé de toutes les sciences à l'usage des enfans de six ans jusqu'à douze et au dessus », publié à Paris chez le Vachez (au Palais Royal n° 258) en 1791 (pour 1792) va nous permettre de prendre connaissance du monde tel qu'il était vu de France à la fin du XVIII^e siècle. Il donne en effet, sous la forme de questions et de réponses, des éléments de base de la connaissance politique et géographique de l'époque. Voilà les questions et les réponses sur l'histoire de la Hongrie.

³⁵ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1877/1793; 1794/1793; 1835/1794.

³⁶ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1914/1793.

HONGRIE

Demande.

Ce royaume est-il héréditaire ou électif ?

Réponse.

Autrefois il était électif ; mais depuis que la maison d'Autriche le possède, il est devenu héréditaire.

Demande.

Quelle religion y est la dominante ?

Réponse.

C'est la catholique romaine ; cependant il s'y trouve un grand nombre de réformés, à qui l'on a accordé plusieurs privilèges par rapport à l'exercice du culte.

Demande.

Que peut-on remarquer en général sur ce royaume ?

Réponse.

La Hongrie est un pays assez étendu, assez fertile, abondant en pâturages, en chevaux, et planté de vignes dans quelques districts, mais il est peu commerçant. Ce royaume a été souvent agité par des troubles occasionnés par l'atteinte donnée aux privilèges accordés aux réformés. La noblesse jouit de grandes prérogatives. Les bourgeois ont peu de ressources, et les paysans sont sous le joug. Enfin, il faut remarquer que chaque fois que la porte Ottomane est en guerre avec la maison d'Autriche, ce royaume en devient le théâtre.

Imre Papp

Économie coloniale de la France au 18^e siècle

Dans la conscience collective historique on n'a pas l'habitude de ranger la France des temps modernes parmi les grands colonisateurs. Au 16^e siècle, elle n'a pas fondé un empire aussi grand que l'Espagne et au 18^e aussi son empire colonial était moins considérable que celui de l'Angleterre. Tout ceci ne signifie pourtant pas qu'elle ne possédait pas un rôle et un poids à l'intérieur du système colonial. Le commerce colonial s'est intégré dans l'économie française, même si cette intégration n'était pas aussi forte que dans le cas de l'économie anglaise.¹

Bien que la France ait participé activement aux découvertes du 16^e siècle, elle n'a pas réussi à fonder des colonies. La grande époque de la colonisation précoce pour la France était la période du tournant des 16^e et 17^e siècles et celle du début du 18^e grâce au changement des conditions extérieures et intérieures également. L'Espagne a déjà dépassé le sommet de son pouvoir, tandis que la conquête coloniale des Français ne touchait pas l'intérêt de la Hollande et de l'Angleterre.² C'est pendant le 17^e siècle que la monarchie a façonné sa politique coloniale faisant partie intégrante d'une politique mercantile, en train de naître. Henri IV, Richelieu et Colbert ont découvert les opportunités offertes par le commerce colonial. Ils considéraient que la richesse d'un pays était tributaire de son commerce extérieur positif et de ses colonies. Ils espéraient avoir des produits provenant des colonies, inaccessibles dans le pays et dont l'exportation vers d'autres pays étrangers pouvait être source d'un profit commercial important. L'épanouissement de la politique coloniale s'est produit à la deuxième moitié du 17^e siècle, grâce à Colbert, avec le développement de la flotte française, avec le soutien des compagnies commerciales et avec la création d'une administration coloniale. Néanmoins, le transfert plus important de la population vers les colonies n'était pas suffisamment soutenu par le gouvernement à cause de l'idée d'un dépeuplement mal fondée. Il considérait que les colons sur place devaient assurer le fonctionnement des plantations, le bon déroulement du commerce et la défense de la colonie.³ Durant les 17-18^e siècles seulement environ 200 mille personnes se sont installées aux colonies ce qui est une quantité infime par rapport à l'Espagne ou à l'Angleterre. Les gouvernements n'ont pas pris en considération l'opinion des commerçants et fonctionnaires revenus des

¹ MEYER - TARRADE - REY-GOLDZEIGUER - THOBIE (1991): 14.

² PIQUET (1931): 16-17.

³ PLUCHON (1991): 58.

colonies selon laquelle il fallait peupler les colonies par des immigrants venus de la mère patrie pour civiliser le Nouveau Monde, pour créer une économie efficace et pour pouvoir lutter contre d'autres colons. Excepté les Antilles, la société française ne se sentait pas attirée par les colonies. Le nombre insuffisant des colons avait des conséquences fâcheuses surtout en Amérique du Nord durant la deuxième moitié du 18^e siècle où les colons anglais étaient en nombre considérablement supérieur par rapport aux Français.⁴

La colonie était aussi un corollaire du statut de grande puissance. De cet aspect, la France constituait une puissance coloniale, continentale bien particulière. Ayant cette position continentale, elle n'a jamais réussi à regrouper ses forces sur les mers au même degré que pouvait le faire son concurrent, l'Angleterre. Ses puissances rivales européennes se trouvaient sur les frontières terrestres, ainsi elle était toujours dans l'obligation d'y stationner une armée aux effectifs considérables. Elle était obligée de mener une politique sur deux fronts qui privilégiait la scène européenne par rapport aux mers et aux colonies. Ce fait, avec une économie moins développée, contribuait à ce que la France au 18^e siècle avait succombé dans la rivalité coloniale face à l'Angleterre.⁵

La direction principale de l'expansion coloniale était l'Amérique. En Amérique du Nord, le Canada et la Louisiane sont entrés dans possession française. Chacune de ces deux colonies disposait d'un territoire immense et de très peu de colons. Leur maintien demandait des efforts considérables de la part du gouvernement français. Parmi les îles fertiles, aptes à une économie de plantation d'Amérique Centrale (les Antilles) la partie ouest de Saint-Domingue, Martinique, Guadeloupe et onze petites îles sont devenues colonies françaises. En Amérique du Sud, c'est autour de la Guyane que les Français se sont implantés. En Afrique, ils n'avaient pas l'intention de conquérir des territoires, ils ne faisaient que construire des dépôts de commerce, des fortifications au rivage du Sénégal pour organiser le trafic des esclaves et servir le chemin menant aux Indes. Sur l'Océan Indien, Réunion (île Bourbon) et l'île Maurice sont devenues possession française dont la fonction, à côté de l'économie de plantation consistait à recevoir et à approvisionner des bateaux français en partance vers les Indes. Aux Indes, au 17^e siècle, la Compagnie Française des Indes Orientales ne faisait que développer des chantiers de commerce. En revanche, dans les années 1740, cette dernière a obtenu une influence sur une partie considérable de Dekkan.⁶

C'est d'après le modèle national que le gouvernement français a constitué les institutions coloniales. Ces colonies étaient placées sous la surveillance du

⁴ PLUCHON (1991): 80.

⁵ PIQUET (1931): 320-322.

⁶ Ibid, 320-322.

secrétaire d'État de la marine. Les affaires militaires étaient réglées par les gouverneurs, l'administration civile par les intendants et la justice par le tribunal royal. A côté des gouverneurs et des intendants fonctionnaient des conseils coloniaux et des chambres de commerce dont les membres étaient recrutés parmi les nobles sur place. Les règles de l'esclavage étaient codifiées par le Code noir, publié en 1685. Le système d'impôts, de taxes et de douane ressemblait également à celui de la mère patrie. Au gouvernement français la défense et l'administration des colonies représentaient toujours une dépense plus élevée que celle qui provenait de la recette des impôts, taxes et douane. En 1789, la recette totale provenant des colonies était de 7,1 millions de livres, tandis que les dépenses représentaient 17,9 millions de livres. Le déficit était néanmoins équilibré grâce à la recette douanière de l'exportation des produits coloniaux permettant de relancer le commerce extérieur français et de celle de l'argent de l'Amérique du Sud. A partir de la fin du 17^e siècle on a introduit dans le commerce intérieur des colonies la livre coloniale dont la valeur était de 30% inférieure par rapport à celle de la mère patrie. La monnaie en circulation était le sou vert et le denier frappés en cuivre ou en bronze. En Amérique Centrale, dans le trafic entre les colonies françaises et autres la piastre espagnole en argent et le réal étaient en circulation. La majeure partie de l'argent espagnol provenant du commerce avec les colonies espagnoles est arrivée en France.⁷

Au 18^e siècle, excepté la conquête provisoire aux Indes, déjà mentionnée, l'expansion coloniale s'est arrêtée, puis les Français devaient prendre la défensive. Après la guerre de succession d'Espagne, à cause de la suprématie maritime anglaise, la France n'a réussi de garder qu'une partie de ses colonies après avoir déployé de grands efforts. La défaite est survenue avec la guerre de sept ans. Conformément à la paix de Paris de 1763, la France a dû renoncer au Canada et à la Louisiane. Aux Indes, dans la région de Dekkan, elle a également perdu de son influence, et sur le sous-continent il ne lui restait que cinq dépôts de commerce (Chandernagor, Pondichéry, Mahé, Karikál, Yanaon).⁸

Le Canada et la Louisiane pouvaient être considérés comme des colonies prometteuses, mais au milieu du 18^e siècle, par rapport aux Antilles, elles n'avaient pas d'importance économique particulière pour la mère patrie, ainsi leur perte ne se ressentait pas trop fort dans le commerce extérieur français. Au milieu du 18^e siècle, le Canada a exporté des produits d'une valeur de 2,3-2,5 millions de livres (évidemment par l'intermédiaire de la mère patrie), et en gros, il en a importé autant. Environ 70% de l'exportation provenait de la fourrure. A côté de la fourrure, le Canada a exporté du blé et du poisson, pour la plupart vers les Antilles.⁹ Ainsi, la France, jusqu'à la

⁷ ZAY (1882): 6. MEYER - TARRADE - REY-GOLDZEIGUER - THOBIE (1991): 77. 157.

⁸ PIQUET (1931): 103.

⁹ POUSSOU - BONNICHON - HUETZ DE LEMPS (1998): 70-76.

guerre de sept ans, était l'un des commerçants les plus importants de fourrure. Le poids économique de l'autre colonie, la Louisiane, également aux territoires immenses et à peine habitée par des colons était encore plus faible que celui du Canada. Grâce aux dispositions naturelles, elle était apte à une économie de plantation et à une production alimentaire mixte également. Au milieu du siècle, elle vendait à la mère patrie de l'indigo, et aux Antilles du riz, du maïs, de la viande et du bois.¹⁰

Après les échecs, la politique française a changé de cap. Choiseul et Sartine, secrétaires d'état maritime, en profitant des possibilités limitées du pays, ont essayé d'ouvrir vers les mers et océans. Ils ont développé la flotte, ont introduit des réformes minimales aux colonies, ont encouragé l'immigration et ont tenté d'acquérir de nouvelles colonies. L'un des objectifs était la Guyane d'Amérique du Sud, l'autre Madagascar. Les tentatives n'ont abouti pourtant qu'à des résultats partiels.¹¹ Du premier empire colonial français, il ne restait que des îles de l'Amérique Centrale et des îles dans l'Océan Indien. Leur essor économique s'est produit justement au 18^e siècle. Donc, la France a perdu, d'une part, des territoires coloniaux importants et de l'influence également, d'autre part, elle pouvait garder la possession des îles dont le développement économique s'est avéré réussi.¹²

L'essor est venu de l'économie de plantation des Antilles, de l'île de Bourbon (Réunion), et de l'île de France (île Maurice) sur laquelle était basé le plus grand commerce des produits coloniaux de l'époque. Les dispositions géographiques des îles étaient favorables à des cultures comme celle de (canne à sucre, café, coton, indigo, cacao, tabac, bois tropicaux, épices) dont le débouché était largement assuré en Europe. Les îles françaises des Antilles (Saint-Domingue, Martinique, Guadeloupe etc.) avant 1670, étaient peuplées, pour la plupart, par des colons petits propriétaires possédant une exploitation familiale qui concluaient des contrats avec les compagnies de commerce pour l'achat de leur production. Leur produit le plus important était le tabac, mais ils cultivaient aussi du sucre, du coton, de l'indigo et du café. En 1681, 65% de la population de Saint-Domingue était constitué de colons blancs. Cependant pour le 18^e siècle le prix du tabac a diminué, et la demande pour les autres produits coloniaux s'est accrue. Parallèlement à ce phénomène, le commerce des esclaves s'est élargi. A partir de 1683, c'est par l'intermédiaire d'une concession d'état que l'on pouvait acquérir des propriétés. Les changements ont ruiné les petites propriétés et à leur place se sont installées de grandes exploitations de plantation.¹³

¹⁰ PLUCHON (1991): 361-368.

¹¹ DAUBIGNY (1892): 248.

¹² PLUCHON (1991): 297-298.

¹³ BANBUK (1935): 219.

Pour les expatriés, c'étaient des colonies de plantations qui représentaient le plus d'attrait. Entrepreneurs, nobles ruinés, artisans, cultivateurs et aventuriers également sont partis pour y tenter leur chance. Néanmoins, l'augmentation de la population des îles était fonction de l'arrivée des esclaves. En 1788, la superficie des colonies françaises représentait quelque 40 mille kilomètres carrés et leur population 800.132 personnes. De cette population, 73.816 de personnes étaient français (9,22%), 35.501 mulâtres ou esclaves affranchis (4,44%) et 690815 (86,34) étaient des esclaves. Plus que la moitié de la population coloniale vivait à Saint-Domingue, qui était à l'époque l'une des plus grandes îles, productrices de sucre.¹⁴

L'économie de plantation était une entreprise caractéristique du capitalisme naissant, basée sur les dispositions naturelles de la colonie, sur le capital provenant de France, sur la main-d'œuvre esclave africain et sur le débouché européen dont l'âme était le fameux commerce triangulaire (la France – les îles d'Amérique Centrale – le rivage ouest de l'Afrique). C'est la production de la canne à sucre qui exigeait la plus grande taille de terrain de production et le plus d'investissement. La taille moyenne d'une plantation était de 60 à 70 hectares à la Martinique, à Saint-Domingue, en revanche, elle mesurait de 100 à 200 hectares et il y fonctionnait une exploitation énorme de 1.500 hectares aussi. La plantation constituait un ensemble de bâtiments très particulier avec le palais du propriétaire, les bâtiments de ferme, avec les artisans mulâtres ou esclaves, responsables de l'entretien de l'exploitation et avec les cabanes des 100 à 300 esclaves. Une plantation était productive pendant 20 à 30 ans, après il fallait la replanter qui représentait un coût considérable. Il fallait planter les pieds de canne pendant la saison des pluies à l'aide d'une bêche indienne et les tailler régulièrement après. On coupait la canne deux fois par an. A la deuxième moitié du 18^e siècle, le type de canne créole a été remplacé par le type batave, venant des Indes et plus productif.¹⁵

Les compagnies de commerce n'achetaient pas la canne coupée, mais le sucre brut, par conséquent, il fallait construire moulins, distilleries, sécheries, dépôts. Il fallait mettre à tremper la canne coupée et ultérieurement la presser dans des moulins à cylindre qui fonctionnaient à l'eau ou à la force des bœufs. Après venait la cuisson et le séchage dont le résultat était le sucre brut. A l'origine, les colonies n'étaient autorisées de produire que du sucre brut, mais à partir des années 1720, ils pouvaient construire des raffineries. Dans l'espoir d'un profit plus élevé, les raffineries commençaient à se répandre, pourtant la majeure partie de la capacité est restée dans la mère patrie, dans les villes comme Bordeaux, La Rochelle, Orléans, Marseille etc. En 1720, à Saint-Domingue, seulement 6 à 7 % du sucre brut était raffiné sur place, mais

¹⁴ MEYER - TARRADE- REY-GOLDZEIGUER - THOBIE (1991): 101 -102.

¹⁵ BANBUK (1935): 245.

en 1789, déjà 33%. Donc, la plupart des plantations de sucre étaient une entreprise agricole et une manufacture. Pour le propriétaire et son intendant, il valait mieux de s'y connaître dans la production des plantes, mais aussi dans la fabrication du sucre et dans le commerce.¹⁶

A la plantation, y compris la valeur des esclaves, se concentrait un capital considérable. Il n'était pas rare de trouver des plantations à valeur de 1-2 millions de livres, équivalent d'une propriété de noblesse ou bourgeoise à la mère patrie. La terre elle-même ne représentait que le tiers environ de la valeur totale de la plantation, le reste venait de celle des bâtiments, de l'équipement de fabrication de sucre et des esclaves.

A Saint-Domingue, au milieu du 18^e siècle, la valeur marchande de la plantation La Barre était de 432 mille livres qui se répartissaient de la manière suivante: le terrain de 130 hectares représentait 120 mille livres, les bâtiments et les équipements de fabrication 65 milles, les esclaves 207 mille et les animaux de ferme 40 mille livres. La valeur totale de la plantation de 300 hectares de Foäche de Jean Rabel était de 3,45 millions de livres. De cette valeur totale, la terre valait 1 million, les bâtiments et les équipements 850 mille et les 512 esclaves 1,6 millions de livres.¹⁷

L'exploitation fonctionnait d'après le principe du profit. La recette brute était élevée, mais les dépenses également. Les îles de plantation devaient avoir recours à l'importation, pas seulement dans le domaine des produits manufacturés, mais aussi dans celui des animaux de ferme et d'une partie des produits alimentaires. Uniquement des esclaves étaient disponibles sur place. Les produits manufacturés étaient exclusivement de provenance de la mère patrie, tandis que les produits alimentaires sont arrivés des colonies proches, anglaises ou espagnoles, du Canada et de la Louisiane, par l'intermédiaire des commerçants français. Pour l'alimentation des esclaves, on cultivait du manioc, des patates douces, du chou des Caraïbes, du riz, du maïs, des haricots et des bananes. Cependant l'offre locale n'était jamais suffisante pour le ravitaillement, et c'était pareil dans le cas de la production de viande également. Le gouvernement français essayait de remédier à cette situation et augmenter la production alimentaire par des avantages fiscaux. Le blé et le vin, présents sur la table de la population blanche venaient, sans exception, de la mère patrie. L'approvisionnement n'était pourtant pas sans problème, les prix augmentaient considérablement, aboutissant à une pénurie.¹⁸

Originellement, les colonies n'étaient autorisées de faire commerce qu'avec certaines compagnies et maisons de la mère patrie. Même dans le cas des rapports commerciaux avec les colonies espagnole, anglaise,

¹⁶ POUSSOU - BONNICHON - HUETZ DE LEMPS (1998): 118.

¹⁷ Ibid, 115.

¹⁸ *Réponses...*(1789): 6 -7.

hollandaise, portugaise se trouvant en Amérique, elles ne pouvaient le faire que par l'intermédiaire des Français. Néanmoins, l'essor du 18^e siècle et les guerres coloniales ont entamé ce système rigide. La flotte commerciale de la France n'arrivait pas, à elle seule, d'assurer le trafic, les guerres rendant la situation encore plus difficile.

Au 18^e siècle, à cause des difficultés du commerce colonial des oppositions se sont créées entre les colons blancs et la mère patrie, les premiers encourageaient l'introduction du libre commerce. La première faille dans ce système mercantile sévère s'est produite en 1727 lorsque le gouvernement français a autorisé le commerce direct avec certaines colonies espagnoles et nord-américaines, surtout pour se procurer de produits alimentaires. Un changement plus important est survenu après la guerre de sept ans. A partir de l'année 1767, plusieurs ports des colonies (Carénage sur l'île Sainte-Lucie, Môle sur Saint-Nicolas, Port-au-Prince et Les Cayes sur Saint-Domingue, Saint-Pierre à la Martinique, Pointe-à-Pitre à Guadeloupe, Soarborough sur Tobagon) ont reçu une autorisation définitive pour le commerce direct, laquelle améliorerait l'approvisionnement et la circulation des produits coloniaux.¹⁹

La rentabilité des plantations de l'Amérique Centrale dépendait de plusieurs facteurs: du niveau de l'économie, des conditions météorologiques (zone des tempêtes tropicales), du prix européen des produits provenant des plantations et des conditions de l'acquisition des esclaves de l'Afrique occidentale. Selon les approximations de l'époque, dans les conditions moyennes la valeur de rendement net d'une plantation, par rapport à sa valeur, était de 5 à 10%, ou de 12 à 14% dans le cas des manufactures de sucre. Plus le degré de transformation du produit colonial était élevé, plus les commerçants payaient pour. En 1788, de la population blanche de 27 mille personnes il y avait à peu près 5 mille propriétaires de grandes plantations („gros blancs"). Le revenu d'une douzaine d'entre eux soutenait la comparaison avec celui des aristocrates français. Une plantation à valeur d'un million de livres rapportait 50 mille livres par an à son propriétaire. Un revenu pareil, pouvait assurer un mode de vie d'aristocrate, même à Paris. Une partie des propriétaires de plantations enrichis, à un âge avancé, s'est rapatriée en France, laissant son exploitation à la génération future, avait acheté des châteaux et des propriétés pour occuper ou reprendre sa place parmi les nobles.²⁰

La monoculture ne signifiait pas littéralement qu'une plantation ne produisait qu'une seule plante. La majeure partie de la terre servait à la culture du sucre, mais il restait de la place pour cultiver du café, du coton, de l'indigo et du cacao. C'est le cacao qui occupait le dernier rang dans cette série puisque son arbuste était très fragile, il demandait beaucoup de soin,

¹⁹ MEYER -TARRADE -REY-GOLDZEIGUER - THOBIE (1991): 253 -255.

²⁰ POUSSOU - BONNICHON - HUETZ DE LEMPS (1998): 122 - 123.

ainsi on ne pouvait le cultiver qu'en faisant appel à une main-d'œuvre libre (esclave affranchi, mulâtre). Sur de nombreuses plantations, on acclimatait deux ou trois cultures, pour pouvoir suivre les prix du marché européen, en modifiant la structure de la production en cas de besoin. Les cinq produits coloniaux, les plus importants étaient le sucre, le café, le coton, l'indigo, le cacao, en 1765, le sucre en représentait 83% et le café 12,5%. En l'année 1788, la proportion du sucre était de 70% et celle du café de 26,6%.²¹

Le sucre était donc toujours prioritaire, néanmoins, dans la deuxième moitié du 18^e siècle, sa proportion a baissé au profit du café de la manière que le volume de la production s'est accru, mais à l'intérieur de cet accroissement l'expansion du café était plus rapide, surtout entre 1740-1770, période où son prix a presque doublé. En revanche, au milieu des années 1770 est survenue une brève crise de surproduction. En 1740, aux colonies françaises on produisait seulement 4.500 tonnes de café, tandis qu'en 1787 déjà 38.000 tonnes. En 1740, aux Antilles, le prix du café était 1 livre, et en 1770 2 livres, en revanche, en 1775 il ne coûtait que 0,5 livre. En France, son prix de vente en gros était de 60 à 70 % plus élevé que le prix d'achat aux colonies. Au cas où la France a exporté son surplus de sucre ou de café en Europe, le prix était encore plus élevé. A Paris, en 1789, le prix du sucre et du café était à peu près le même, le prix en gros du sucre était 2 livres 8 sous et celui du café 2 livres 10 sous. Les prix reflétaient peu le fait que le coût de production du café était moins important que celui du sucre.²²

Le rôle économique des deux îles de l'Océan Indien était pareil à celui des îles de l'Amérique Centrale, le régime de plantation est devenu déterminant vers le milieu du 18^e siècle parallèlement avec la production alimentaire. Les deux îles avaient pour tâche d'alimenter des navires français faisant commerce en Asie, ainsi la production du riz, des pommes de terre et du maïs s'est également répandue. A partir des années 1770 la production de la vanille, du cannelier et celle d'autres épices a pris un essor. Pour la fin du 18^e siècle, les deux petites îles se sont peuplées. En 1788, sur l'île Bourbon vivaient 56.406 personnes dont 8.182 (14,5%) étaient français, 1.029 (1,8%) mulâtres et esclaves affranchis et 47.195 (83,7%) esclaves. L'île de France avait 44.828 habitants dont 4.457 (9,9%) étaient des colons français, 2.457 (5,5%) des mulâtres et esclaves affranchis et 37.915 (84,6%) des esclaves. L'acquisition des esclaves se faisait du rivage est de l'Afrique.²³

L'économie de plantation exigeait beaucoup de travail. Pour cultiver des terrains plus grands à la production, il fallait augmenter le nombre de la main-d'œuvre que les colons ont résolu par l'acquisition des esclaves provenant de l'Afrique. Durant la période, entre le milieu du 17^e et la fin du

²¹ MEYER -TARRADE - REY-GODZEIGUER -THOBIE (1991): 245.

²² POUSSOU - BONNICHON - HUETZ DE LEMPS (1998): 117.

²³ PLUCHON (1991): 516. MEYER -TARRADE - REY-GOLDZEIGUER - THOBIE (1991): 102.

18 e siècle, on a transféré environ 2 millions d'esclaves aux colonies. Après l'Angleterre et le Portugal, la France était le troisième pourvoyeur d'esclaves. 45% des esclaves travaillaient aux plantations de sucre, 18% à la production de café et également 18% travaillaient comme domestique. Le 19% restant était réparti dans les autres secteurs. Aux colonies, la main-d'œuvre ne s'est reproduite que partiellement puisque la proportion des femmes était basse. Cette particularité caractérisait la population blanche également, car parmi les immigrés les hommes étaient en supériorité. Le taux de mortalité des esclaves (80-100%) était deux ou trois fois plus élevée que celle de la population blanche.²⁴ Annuellement, on était contraint de remplacer, en moyenne, 10% de la main-d'œuvre. Dans le cas où la plantation était dans une phase d'augmentation, la proportion de la main-d'œuvre récemment recrutée était plus élevée. Entre 1707 et 1793 80% du marché des esclaves étaient assurés par quatre ports français parmi lesquels Nantes avait la plus grande part (Nantes 43%, La Rochelle 13%, Le Havre 12%, Bordeaux 12%). Les compagnies de commerce françaises n'étaient pas en mesure d'assurer la demande des colonies en main-d'œuvre, ainsi la France achetait des esclaves des Anglais des Hollandais également.²⁵

Un tour de commerce triangulaire demandait presque une année et demie. Les commerçants arrivant au rivage ouest de l'Afrique, avaient plusieurs méthodes pour acquérir des esclaves. Dans la plupart des cas, ils les achetaient de la part des royaumes de l'Afrique occidentale pour du lainage des Indes, des armes à feu, des produits manufacturés, de l'alcool provenant des Antilles et pour des pacotilles. L'autre méthode consistait à engager des mercenaires qui faisaient main basse sur des membres des tribus côtières pour avoir l'effectif nécessaire. Au début du 18^e siècle, la majeure partie des esclaves provenaient de Bénin, de la Côte d'Ivoire, de Sénégal et de Gambie. A la fin du 18^e siècle, c'est l'Angola, plus au sud, qui est devenu le centre des acquisitions, fait qui allongeait le voyage en bateau, c'est-à-dire les frais.²⁶

Le voyage à partir de l'Afrique durait plus de deux mois. Un bateau transportait de 40 à 50 esclaves qu'il fallait nourrir de haricot, de riz, de poisson séché et de bananes. Bien que l'alimentation ait été relativement normale, 10-15% des esclaves ont péri durant le voyage. La plupart des esclaves ont été transportés sur commande, mais la vente aux enchères était également un procédé connu. Tout au long du 18^e siècle, le prix des esclaves augmentait progressivement à cause de la demande accrue et de l'augmentation du prix de l'acquisition. Dans les années 1780, aux Antilles, un esclave coûtait en moyenne 2.000 livres, tandis qu'au début du siècle il en coûtait seulement la moitié. Les scientifiques ont des difficultés à évaluer

²⁴ *Réponses...* (1789): 25.

²⁵ RAYNAL (1787): 227. PIQUET (1931): 206.

²⁶ MEYER -TARRADE - REY-GOLDZEIGUER - THOBIE (1991): 147 -148.

le bénéfice net des marchands d'esclaves qui ne pouvait que rarement dépasser les 5-6%. La productivité du travail des esclaves ne peut être quantifiée par un seul chiffre constant, puisque le prix des produits alimentaires aux colonies et celui des produits coloniaux également montraient des fluctuations. Dans les années 1780, le coût annuel, en moyenne, d'un esclave était de 200 livres, qui représentait 10% de son prix. Les produits alimentaires coûtaient relativement cher aux colonies, mais on ne pouvait pas en restreindre la consommation, puisque cela pouvait entraîner la diminution de la productivité de la main-d'œuvre. Nous n'avons pas de données concernant le prix du sucre, produit le plus important, par contre, nous connaissons celui du café. Un esclave produisait environ 500 kilogrammes de café. Dans le cas où un kg de café était racheté pour 1 livre, un esclave rapportait 300 livres de bénéfice à son propriétaire, ne prenant pas en considération les autres dépenses de la production.²⁷

Aux colonies, il était rare que les affaires se soient conclues en argent liquide. A sa place s'est répandue la lettre de changes, l'opération de crédit mutuelle. La lettre de changes est devenue un instrument efficace du capitalisme du commerce pour assurer le trafic des affaires. Dans la deuxième moitié du 18^e siècle, aux colonies plus importantes des banques d'escompte ont ouvert leur porte. La livre était considérée comme monnaie de compte indifféremment du type d'affaires conclues. Les marchands d'esclaves sont rentrés en France avec des produits coloniaux, mais il est à remarquer que la majeure partie de ces articles sont arrivés en dehors du commerce triangulaire. D'une part, la capacité de la flotte transportant les esclaves n'était pas suffisante à cet objectif, d'autre part, la France transportait des produits industriels, de la farine et d'autres articles à ses colonies, d'où, ces mêmes bateaux devaient rapporter des produits provenant de l'économie de plantation. Dans les années 1780, de 780 à 800 bateaux ont fait l'aller-retour entre la France et les colonies, ou entre la mère-patrie, l'Afrique et les colonies.²⁸

La France, au début du 18^e siècle, après l'Angleterre, la Hollande et le Portugal, était seulement l'un des producteurs et distributeurs des produits coloniaux. Dans les années 1780, provisoirement, elle est devenue le plus important parmi eux. Aux colonies anglaises des Antilles on distribuait 89.000 tonnes de sucre et 1.600 tonnes de café, tandis qu'aux Antilles françaises, 100.000 tonnes de sucre et 38.000 tonnes de café. La production de l'indigo et celle du cacao était également un peu plus importante chez les Français. C'est seulement dans le cas du coton que l'on peut constater une production à peu près égale (6.000 tonnes). Cependant, les colonies de plantations, pour la fin des années 1780, sont arrivées au sommet de leur capacité puisqu'il leur

²⁷ PEYTRAUDE (1897): 113. 126.

²⁸ POUSSOU - BONNICHON - HUETZ DE LEMPS (1998): 116 - 117.

manquait de terrains convenables à la production. En revanche, les possibilités d'élargissement étaient offertes pour les colonies anglaises.²⁹

Le bénéfice de l'économie coloniale, par le biais du commerce, est arrivé, pour la plupart, en France, où il avait donné un élan au commerce extérieur et en avait modifié la structure. L'histoire a pu reconstituer le montant de ce trafic d'après les données recueillies dans le Bureau du Bilan Commercial. En 1726, le chiffre d'affaires du commerce extérieur français était de 215 millions de livres (chiffre arrondi) dont 118 millions représentaient l'exportation et 97 millions l'importation. En 1787, le chiffre d'affaires du commerce représentait 1.192 millions de livres, c'est-à-dire 5,5 fois de plus qu'au début du siècle. De ce chiffre, l'exportation représentait 542 millions de livres et l'importation 650 millions. Cette augmentation dynamique était nourrie par le commerce extérieur mené avec le monde à l'extérieur de l'Europe, surtout avec des colonies, dont l'agrandissement pouvait être multiplié par 9,9.³⁰

En 1716, le commerce extérieur de la France avec le monde en dehors de l'Europe était 28%, tandis qu'en 1781 c'était 51%. Dans les années 1780, le bilan du commerce de la France avec l'Europe n'était positif que grâce à l'exportation des produits coloniaux. D'après leur valeur, elle ne consommait que 28% de ses produits coloniaux, 72% ont trouvé acheteurs en majorité en Europe (Scandinavie, Empire Romain-Germanique, Russie, Italie, Hollande etc.).³¹ D'après les données quantitatives, la consommation intérieure était beaucoup plus élevée, puisque les produits coloniaux provenant des colonies françaises étaient distribués moins cher en France qu'en Europe.³² En 1787, la France a importé des états d'Europe, sans compter des produits coloniaux, des articles d'une valeur de 342 millions de livres, tandis que la valeur de son exportation (produits industriels, produits semi-manufacturés, vin etc.) représentait seulement 242 millions de livres. Le commerce extérieur français était déficitaire surtout par rapport à l'Angleterre, d'où elle achetait plus de produits industriels qu'elle n'en vendait, mais quant aux produits coloniaux, elle en exportait très peu, essentiellement du coton.³³ La structure du commerce extérieur anglais était plus moderne que celle du commerce extérieur français. En dépit de la grande quantité des produits coloniaux, les produits industriels représentaient la part la plus importante, tandis que dans la structure de l'exportation française la première place revenait aux produits coloniaux, les produits industriels arrivaient en deuxième position.³⁴

Le déficit de presque 100 millions de livres vers l'Europe était

²⁹ POUSSOU - BONNICHON - HUETZ DE LEMPS (1998) : 137.

³⁰ LEVASSEUR (1911): 511 - 518.

³¹ ARNOULD (1791): 11.

³² TOLOZAN (1789): 58 -59.

³³ CHAPTAL (1819): 134 -135.

³⁴ CROUZET (1966): 265.

suffisamment équilibré par l'exportation de valeur de 156 millions de livres environ des produits coloniaux, ainsi le bilan était positif. Avec l'essor du commerce colonial, en ne prenant en considération que des chiffres, le commerce extérieur français en entier est devenu déficitaire. En 1787, ce déficit montait à 108 millions de livres, dû au fait que la France importait des produits des colonies d'une valeur au moins deux fois plus élevée que celle de l'exportation. Cependant le commerce n'était pas paritaire, les colonies étaient des annexes des mères-patries du point de vue économique et politique. Le déficit n'a pas pompé l'argent, tout au contraire, il enrichissait la France par la distribution des produits coloniaux.³⁵ A l'époque, la notion du produit intérieur brut n'était pas encore connue. Néanmoins, on établissait déjà des approximations sous l'influence d'une vision physiocrate („*revenu national*“) d'après la valeur des biens produits par an. Selon les approximations de J.-F. Tolozan, écrivain-économiste, dans les années 1780, „*le revenu national*“ de France était 3 milliards de livres auquel les colonies ont contribué par 200 millions de livres.³⁶ Ceci n'était pas une proportion négligeable, surtout si l'on prend en considération l'influence exercée sur l'économie en entier.

En 1787, 41% du commerce avec les colonies passaient par Bordeaux, 18,5% par Marseille, 18% par Le Havre, 15% par Nantes. 6,7% de ce commerce était réparti entre quinze petits ports.³⁷ A partir de 1717, les grandes villes portuaires bénéficiaient de privilèges dans le commerce colonial. Dans le cas où, pendant toute une année, la vente de ces produits ne se réalisait pas seulement sur le marché national, elles devenaient exemptes de douane. Ceci contribuait au développement du commerce extérieur.³⁸ Le rôle privilégié de Bordeaux est dû à ses relations commerciales étendues et à sa disposition géographique. Il était l'un des plus grands centres du commerce du vin en Europe. Ses traditions commerciales et ses relations complexes en Europe avaient contribué à la bonne distribution des produits coloniaux également. En aval, sur la Garonne, Bordeaux pouvait se procurer de marchandises dont les colonies avaient besoin.³⁹

Selon la formule de G. Daudin, le commerce extérieur était „*le cœur de la croissance économique*“. Une période brève de l'histoire de l'économie française, la deuxième moitié du 18^e siècle était celle où le commerce extérieur français, calculé d'après sa valeur, se trouvait au sommet du commerce mondial.⁴⁰ A l'intérieur du commerce extérieur, l'essor du commerce des colonies a réussi à relancer la production industrielle, rendre

³⁵ LEVASSEUR (1911): 457.

³⁶ TOLOZAN (1789): 63 - 64

³⁷ DAUDIN (2005): 213 - 215

³⁸ BUTEL (1989): 143 - 144.

³⁹ POUSSOU - BONNICHON - HUETZ DE LEMPS (1998): 130.

⁴⁰ DAUDIN (2005): 11.

l'économie plus ouverte, inciter l'esprit de l'entreprise et permettre l'augmentation de la consommation des produits coloniaux. En 1787, 32% de l'exportation de l'industrie des manufactures et artisanale, 40% des produits alimentaires (excepté les boissons) sont arrivés aux colonies et en Amérique du Nord.⁴¹ Le sucre brut servait le raffinement du sucre français, le coton bon marché le développement de l'industrie textile. L'économie des ports importants dans les colonies, déjà mentionnés a pris également un essor, leur population, au cours du 18^e siècle, a augmenté d'environ 90%, et cette augmentation dépassait la moyenne des villes françaises (60%).⁴² Le sucre et le café, à la deuxième moitié du 18^e siècle, sont devenus des produits de consommation courante parmi les milieux aisés des grandes villes. Selon l'approximation du chimiste célèbre de l'époque, Lavoisier, dans les années 1780, dans le Paris de 600 mille habitants, la consommation annuelle d'une personne était 5 kg de sucre et 2 kg de café.⁴³ Les cafés sont devenus des endroits privilégiés de la vie sociale. Dans les années 1780, à la capitale française on comptait entre 700-800 cafés.⁴⁴

Pendant la Révolution et les guerres napoléoniennes le régime colonial français s'est provisoirement désagrégé. En 1791 à Saint-Domingue une révolte d'esclaves a éclaté, en 1793, les Anglais ont occupé l'île et ne se sont retirés qu'en 1798. En 1794, la Convention a aboli l'esclavage ce qui a conduit à la crise de l'économie de plantation.

Napoléon, en 1802, a cependant rétabli l'esclavage dans les colonies, mais il ne restait presque pas de colonies à cette date. En 1803, la colonie la plus importante du point de vue économique, Saint-Domingue, est devenue pays indépendant sous le nom de Haïti. Le blocus maritime anglais a mis en désordre le commerce colonial français, ainsi en 1810, l'Angleterre a occupé le reste des colonies françaises. En vertu de la paix de 1814, la France a pu reprendre seulement cinq îles: la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane, Sénégal, île Bourbon (Réunion) et cinq dépôts de commerce indiens. Son commerce colonial ne s'est consolidé que dans les années 1820.⁴⁵

Bibliographie

ARNOULD, Ambroise-Marie: *De la balance du commerce et des relations commerciales extérieures de la France dans toutes les parties du globe, particulièrement à la fin du règne de Louis XIV, et au moment de la Révolution*. T. 3, 1791.

BANBUK, Cabuzel-Andréa: *Histoire politique, économique et sociale de la Martinique sous L'Ancien Régime*. Paris, 1935.

⁴¹ LEVASSEUR (1911): 457 - 459.

⁴² LE ROY LADURIE (1981): 297.

⁴³ LAVOISIER (1988): 140 - 145.

⁴⁴ FRANKLIN (1893): 255.

⁴⁵ PIQUET (1931): 25 - 31. GUILLON (1892): 110 - 116.

BUTEL, Paul: *Le négoce international en France au XVIII^e siècle*. IN: *Le négoce international, XIII^e - XX^e siècle*. Sous la direction de François CROUZET. Paris, 1989. 139 - 152.

CHAPTAL, Jean-Antoine: *De l'industrie française*. T: I, Paris, 1819.

CROUZET, François: *Angleterre et France au XVIII^e siècle: essai d'analyse comparée de deux croissances économiques*. *Annales E.S. C 2* (1966) 254 - 291.

DAUBIGNY, Eugène Théodore: *Choiseul et la France d'outre-mer après le traité de Paris: étude sur la politique coloniale au XVIII^e siècle*. Paris, 1892.

DAUDIN, Guillaume: *Commerce et prospérité, la France au XVIII^e siècle*. Paris, 2005.

FRANKLIN, Alfred: *La vie privée d'autrefois: arts et métiers, modes, mœurs, usages de Parisien du XII^e au XVIII^e siècle*. Paris, 1893.

GUILLON, Edouard: *Histoire des colonies françaises*. Paris, 1892.

LAVOISIER, Antoine-Laurent de: *Résultats extraits d'un ouvrage intitulé de la richesse territoriale du Royaume de France (1791)*. Textes et documents présentés par Jean-Claude PERROT. Paris, 1988.

LE ROY LADURIE, Emmanuel: *Baroque et Lumières*. In: *Histoire de la France urbaine*. T. 3, *La ville classique de la Renaissance aux Révolutions*. Sous la direction de Georges DUBY. Paris, 1981. 288 - 535.

LEVASSEUR, Émile: *Histoire du commerce de la France*. Première partie: avant 1789. Paris, 1911.

MEYER, Jean - TARRADE, Jean - REY-GOLDZEIGER, Annie - THOBIE, Jacques: *Histoire de la France coloniale. Des origines à 1914*. Paris, 1991.

PEYTRAUDE, Lucien: *L'esclavage aux Antilles françaises avant 1789*. Paris, 1897.

PIQUET, Victor: *Histoire des colonies françaises*. Paris, 1931.

PLUCHON, Pierre: *Histoire de la colonisation française*. T. I, *Le premier empire colonial. Des origines à la Restauration*. Paris, 1991.

POUSSOU, Jean-Pierre - BONNICHON, Philippe - HUETZ DE LEMPS, Xavier: *Espaces coloniaux et espaces maritimes au XVIII^e siècle. Les deux Amériques et Pacifique*. Paris, 1998.

RAYNAL, Guillaume-Thomas: *Histoire philosophique et politique des îles françaises dans l'Indes occidentales*. Lausanne, 1787.

Réponses des députés des manufactures et du commerce de France aux motions de MM. De Cocherel et de Raynaud, députés de l'île de St. Domingue à l'Assemblée nationale. Versailles, 1789.

TOLOZAN, Jean-François de: *Mémoire sur le commerce de la France et de ses colonies*. Paris, 1789.

ZAY, Ernest: *Histoire monétaire des colonies françaises: d'après les documents officiels*. Paris, 1882.

L'Espagne et la Hongrie

Iván Harsányi

Antecedentes, factores y significancia de la rebelión estudiantil en España de febrero de 1956

La descomposición lenta del régimen del generalísimo Franco duraba más o menos dos décadas. Su desenvolvimiento más rápido no fue impedido solo por la represión muy dura, sino por diversos coeficientes de la política exterior, del desarrollo contradictorio de la economía y por ciertos efectos espirituales interiores también. Los movimientos de los estudiantes del febrero de 1956, en un punto de este proceso lento, señalaban desplazamientos importantes en el fondo de la vida y del pensamiento de la sociedad española, cuyos señales por la primera vez aparecieron en el superficie de la vida cotidiana, sobre todo en las ciudades universitarias.

Los factores que en la primera década de la postguerra mundial podían amenazar la estabilidad (quizá la sobrevivencia) de la dictadura eran numerosos, pero solo su amplia coeficiencia habría sido capaz de romper la estructura del poder. El primero, la *revancha de los vencidos*, después de su derrota total parecía imposible. Siendo sus organizaciones destrozadas, los líderes exilados, ejecutados o encarcelados, los militantes en cárceles, campos de concentración, o en destacamientos de trabajo forzado les hicieron incapaces de organizarlo. Otro factor imaginable, *la intervención política de las potencias occidentales*, tenía su auge en 1944–1946, pero aflojó después del desenvolvimiento de la guerra fría. La situación provisoriamente parecía favorecer a un viraje desde la segunda mitad de 1944, cuando a lo largo de la frontera francesa desaparecieron las tropas alemanes, actuaba una fuerza armada de la resistencia francesa, en sus filas con millares de guerrilleros españoles, y esporádicamente aparecieron grupos de guerrilleros en la propia Península también. Asimismo se reorganizaron los órganos del exilio republicano. Pero los Gobiernos de las potencias occidentales, aunque no olvidaban aún la ayuda española prestada por Franco a los estados del Eje (en forma de materiales bélicos, de ventajas geoestratégicas), ni la fuerte afinidad ideológica y política del franquismo a ellos, los ataques vehementes propagandísticos contra los gobiernos anglo-sajones casi hasta los últimos momentos de la guerra, las posibilidades facilitadas al espionaje alemán, la División Azul en la frente oriental etc.), no estuvieron dispuestos a romper el régimen, dado que no encontraron alternativa a la dictadura franquista aceptable para ellos. Por eso se contentaron con sanciones diplomáticas incómodas pero limitadas de

la ONU. Ciertos *elementos de los grupos internos anteriores del bloque franquista*, quienes, asustados por la caída de Mussolini en el verano de 1943, se advertían a Franco para iniciar una reforma monárquica (pero de ninguna manera liberal), en consecuencia de la firmeza de Franco y sin apoyo exterior serio pronto se retiraron.

El factor decisivo de la sobrevivencia del régimen era el desenvolvimiento de la guerra fría. El valor geopolítico de la Península ibérica reordenó los puntos de vista de la apreciación del Gobierno de Franco. En otoño de 1950, en la Asamblea General de la ONU la mayoría ya apoyó la propuesta americana de suprimir las sanciones antifranquistas, con diez votos en contra, sobre todo el de los representantes de los países de Europa de Este y centro-oriental y tres países latinoamericanos. Una, la de México no sorprendió a nadie: ese Gobierno nunca reconoció a Franco, y proporcionó asilo al Gobierno republicano de exilio. (Abstenciones: 12, entre ellos Gran Bretaña y Francia.)

De ese momento el régimen franquista ya tenía la posibilidad de obtener créditos privados y estatales, y entrar en diferentes órganos especializados de la ONU. Sus relaciones diplomáticas desarrollaban rápidamente, sobre todo con los estados latinoamericanos, en su mayoría aliados disciplinados de los EE. UU. En agosto de 1953 se firmó el Concordato entre España y la Santa Sede; el 26 septiembre del mismo año el Convenio defensivo, de mutua defensa y ayuda económica entre Estados Unidos y España. Para colmo el 14 de diciembre de 1955 el Consejo de Seguridad de la ONU decidió aceptar el ingreso de España, sin votos en contra, con una única abstención: la de Bélgica. (Advertencia para el Caudillo, dado que demostró que la opinión pública de ciertos países, ocupados en los años bélicos, aunque aliados de los EE. UU., no olvidaron la actitud pro-Eje de su Gobierno.

Pues: parecía realizarse lo que Franco varias veces pronosticaba ya desde 1943: las gran potencias occidentales, por la configuración de la política mundial tendrán que aceptarle sin concesiones políticas de parte de él. El pudo recostarse en su silla.

Con todo eso, 56 días más tarde, parecidamente casi sin antecedentes perceptibles se desarrollaron escenas tumultuosas y demostraciones masivas en las universidades de varias ciudades (Madrid, Salamanca, Valencia etc.), dentro y fuera de los campus, lo más fuertemente en la Universidad Complutense de Madrid. Los choques abiertos duraban solo algunos días, no obstante, provocaron una transformación-relámpago del Gobierno en puestos importantes, y a medio plazo socavaron las posiciones reforzadas por leyes orgánicas fundamentales franquistas del Sindicato Español Universitario (SEU), organización general juvenil del falangismo-franquismo dentro de la Universidad.

Los acontecimientos del febrero de 1956 en la historiografía española hasta ahora no quedaron elaborados en forma monográfica, aunque más o menos les mencionan numerosas obras sintéticas sobre la España contemporánea. También las memorias de los coetáneos, sobre todo de los protagonistas de los movimientos de aquéllos días nos informan de ellos, les explican y analizan.

¿Qué pasó propiamente el 9 de febrero y los días siguientes en Madrid y en otras ciudades universitarias?

Ya en las semanas anteriores los estudiantes de varias universidades se preparaban a hacer convocar un congreso, para discutir los problemas de los estudiantes y de la educación libremente, si es posible, dentro de los marcos oficiales del SEU, pero no por iniciativa de su burocracia, sin su apoyo. Estaba en curso la redacción de una petición a los órganos superiores estatales y universitarios en este sentido, gozando del apoyo de ciertos profesores y demás actores de la vida pública.¹ La Dirección General de Seguridad previamente durante meses ya tenía bajo vigilancia disimulada la actividad estudiantil de la Facultad, y se conoció a muchos de los iniciadores más activos.² En una reunión en la Facultad de Derecho de la Universidad Complutense de Madrid se aprobó el texto de la petición, decidiendo recoger para ella firmas de los estudiantes de diversos centros de la educación superior. La petición, firmada por millares de estudiantes quedó entregada al rector Pedro Laín Entralgo quién le envió al ministro de la educación nacional Joaquín Ruiz-Giménez. Dado que los asuntos sindicales pertenecían a la competencia del secretario general del movimiento falangista, Ruiz-Giménez transmitía la petición a Raimundo Fernández Cuesta, a la vez ministro de los sindicatos, quién decidió no responder. Pero las preparaciones seguían continuando. El jefe del distrito sindical de la Facultad, Jesús Gay intentó a presentar una lista oficial de candidatos del SEU para el congreso, pero esta quedó rechazado por los partidarios de la petición y de una lista independiente. La explosión política llegó cuando Gay intentó a suspender las elecciones de los delegados. Los estudiantes le expulsaron del edificio, ocuparon la localidad universitaria del SEU y salieron a la calle San Bernardo caminando con dirección a la Gran Vía, rumbo al Ministerio de Educación. La masa quedó disuelto con gran esfuerzo por la policía. Durante este tiempo un grupo paramilitar franquista irrumpió al edificio de la Facultad, rompiendo instalaciones y agrediendo al decano Manuel Torres López también, quién intentó a defender los valores de la Universidad.

El otro día los estudiantes de nuevo quisieron acercarse al Ministerio. Su marcha de más o menos dos mil participantes se encontró, probablemente

¹ Los puntos de la petición véase en el Anexo 1.

² Véase el Anexo 3.

no por casualidad³, con un desfile conmemorativo de jóvenes falangistas, en ocasión del Día del Estudiante Caído. En el estado de espíritu de ambos, se chocaron ardientemente. Se presentó la policía también. Esta vez ya se dieron tiros de pistolas, hiriendo gravemente a un joven falangista.⁴

La prensa nacional de esos días agitados ofrece muy poca información fidedigna, aunque varias autoridades – la Dirección General de Seguridad (DGS), la Junta de Gobierno de la Universidad de Madrid, el Ayuntamiento de Madrid, al fin el Gobierno nacional mismo – publicaron notas oficiales. El órgano central de la Falange Española, la *Arriba* se ocupaba de los acontecimientos (sin informar sobre lo que pasó propiamente, únicamente con locuciones propagandísticas) en su editorial de 9 de febrero, explicando los choques únicamente con los impulsos del congreso del Partido Comunista de España, organizado poco antes en el exilio. Según el artículo „las juventudes rojas” pretendían „perturbar la vida estudiantil en nuestra Patria – uniendo ideas comunistas con otras liberales”.⁵

Un poco más informaciones concretas facilitó a los lectores la nota de la DGS del 10 de febrero, bajo el título „Agresión de un grupo de estudiantes”. Según ella: „...un pequeño grupo formado por estudiantes que habían asistido a la conmemoración oficial en memoria de Matías Montero⁶, y regresaban a sus casas, se encontró en el paseo de Alberto Aguilera, esquina a Guzmán el Bueno, ante grupos hostiles que al grito de «¡A ellos, que son falangistas!»”, se abalanzaron con porras y armas cortas, produciéndose una breve lucha...” La nota subrayó que: „Los agresores se dieron a la fuga al intervenir enérgicamente la fuerza pública, que ha practicado cincuenta detenciones”, destacando que „en la agresión han intervenido elementos de filiación comunista”.⁷ El estudiante que resultó herido durante el incidente, en la clínica fue visitado por personalidades influyentes, a la cabeza con el teniente general Franco Salgado, „en la representación de Su Excelencia el jefe de Estado”.⁸ En el comunicado del

³ Andrea Fernández-Montesinos Gurruchaga, a quién podemos dar las gracias por uno relato más completo de los acontecimientos, aludiendo al recuerdo de José Luis Rubio Cerdón, militante ex-falangista, afirma que „el encuentro fue programado por el Ministerio de Gobernación.” *Los sucesos de 1956 en la Universidad Central: las actividades culturales y la participación comunista*. En: *II. Congreso de Historia del PCE. 22, 23 y 24 de noviembre de 2007*. Ed. Fundación de Investigaciones Marxistas, Madrid 2007. CD-Rom, 3-a sesión, comunicación 6. 15.

⁴ *Historia de España dirigida por Manuel Tuñón de Lara. Vol. 10. España bajo la dictadura franquista (1939-1975)*. Labor, Barcelona, 1980. 286-287. – Tuñón de Lara acentúa que el tiro le entró por la nuca, probablemente de la pistola de uno de sus compañeros.

⁵ *Alerta al comunismo*. En: María Carmen GARCÍA-NIETO – Javier M. DONÉZAR (ed.): *Bases documentales de la España contemporánea*. Vol. 11. (*La España de Franco 1939-1973*.) (En lo sucesivo: *Bases 11*.) Guadiana, Madrid, 1975. Doc. 59. 357.

⁶ Montero – uno de los militantes de primeras filas del Frente Juvenil de la Falange temprana – perdió su vida en uno de los choques de calle del otoño tenso de 1934.

⁷ *Bases 11*. 359.

⁸ *Ibidem*, 360. – Francisco Franco Salgado-Araujo – primo del generalísimo Franco, hijo de su hermano mayor Nicolás.

Ayuntamiento de Madrid de 10 de febrero se trata de „unos disturbios estudiantiles”, en los cuales los miembros de un grupo de falangistas „fueron cobardemente agredidos y a traición se hicieron unos disparos, de resultado de los cuales hubo unos muchachos heridos, y entre ellos, uno de bastante gravedad”.⁹ El Gobierno, de su parte, según su comunicado „ha tratado de las alteraciones del orden producidas en los últimas [sic – I. H.] días con ocasión de incidentes entre los grupos de estudiantes universitarios, y ha acordado usar el rigor de la ley contra quienes directa o indirectamente han perturbado o intenten perturbar el orden, la paz y la unidad de los españoles”, y „acordó que se tomaran las medidas disciplinarias académicas y las demás procedentes.”¹⁰ Al fin y al cabo merece de atención un segundo comunicado de la DGS del 11 de febrero, según el cuál „además de las detenciones ya comunicadas en nota anterior, han ingresado como detenidos en esta Dirección General de Seguridad don Miguel Sánchez Mazas Ferlosio, don Dionisio Ridruejo Jiménez, don Ramón Tamames Gómez, don José María Ruiz Gallardón, don Enrique Mújica Hertzog, don Javier Pradera Cortázar y don Gabriel Elorriaga Fernández, todos los cuales han quedado a disposición de la autoridad.”¹¹ La aparición de nombres, para la posteridad ya históricos en una nota policial podía sorprender al lector mejor informado de aquél entonces también, del mismo modo que la denominación „don” en relación con unos detenidos. Además dió testimonio de que la protesta estudiantil (cuyo contenido no se mencionó en ninguna de las notas oficiales) quedó apoyado no solo por estudiantes, sino por miembros „adultos” del profesorado y protagonistas conocidos de la vida pública también, de ninguna manera solo de comunistas o de izquierda. Por ejemplo la presencia en la lista del destacado político e intelectual Dionisio Ridruejo, anteriormente uno de los líderes conocidos del falangismo, autor del Himno de la Falange („Cara al sol”), uno de los comandantes de la División Azul, pero en aquel entonces ya personalidad estigmatizada, reflejó un cierto incertidumbre en las filas de la élite dominante.

Los antecedentes del 9 de febrero eran múltiples. La monografía del historiador célebre Javier Tusell, difunto en 2005, como antecedente, llama la atención a los incidentes en ocasión de la muerte y el entierro del filósofo José Ortega y Gasset en octubre de 1955.¹²

Todos los autores, a pesar de la diferencia de sus posiciones, atribuyen el comportamiento de los estudiantes en 1955-1956 en gran parte a la influencia de las reformas, introducidas en la educación superior por Ruiz

⁹ Ibidem, 361. – El primer examen médico hizo constar que la bala alcanzó al herido de detrás, es decir de las filas de los suyos, obviamente por casualidad. Los informes de más tarde no contenían esta constatación.

¹⁰ Ibidem, 361-362.

¹¹ Ibidem, 362.

¹² Javier TUSELL: *Manual de Historia de España. T. 6. El siglo XX.* (en lo sucesivo: Tusell: *Manual 6.*) Historia 16, Madrid, 1990. 677.

Giménez después de su nombramiento como ministro de Educación Nacional en julio de 1951. El profesor-ministro nombró a nuevos rectores entre los demás a la cabeza de las Universidades de Madrid (Pedro Laín Entralgo) y Salamanca (Antonio Tovar), y reactivó un número de los profesores, despedidos durante las depuraciones en la primera posguerra civil. Como consecuencia de eso la atmósfera de los campus poco a poco se convertía más abierta, la estructura de los currículos se modernizaba. „Aparentemente – escriben en su Introducción los editores del tomo 11 de las ya citadas Bases documentales – nada había cambiado. Pero sí había innovaciones que es preciso analizar.” Según su apreciación, „Ruiz Jiménez, desde el ministerio de Educación inició una política de reconciliación y entendimiento nacional, que tuvo sus consecuencias a corto y a largo plazo, no solo en la Universidad, sino a nivel de todo el país.” A la vez aluden a los límites de estas iniciativas también. „Ruiz Jiménez intentó una liberalización y apertura aislado y en solitario, mientras todas las estructuras permanecían inmóviles, como si fuese posible simplemente insuflar en ellas «espíritu liberal» para que cambiasen.”¹³ Según Tusell „podía producirse una coincidencia de intereses, aunque solo fuera temporal y circunstancial entre los jóvenes y ese sector del régimen.”

Asimismo alude la historiografía a la discusión desarrollada desde los fines de los años cuarenta sobre la división fatal de la cultura española como consecuencia del exilio masivo de hombres destacados de la ciencia y del pensamiento del país a fines de la guerra civil. Nacieron concepciones para establecer contactos con ciertas personalidades del exilio, e ideas sobre las finalidades posibles de tal contactos. Uno de los iniciadores de la discusión era justamente el profesor falangista Laín Entralgo. Según su concepción desarrollada en su ensayo „España como problema” (1949)¹⁴ el ha propuesto buscar puntos de encuentro entre las „dos Españas”, para (tal vez) llegar a ideas comunes. Pronto nació la respuesta de Rafael Calvo Serer (anterior monarquista) que en su libro „España sin problema” (1949)¹⁵ de la misma manera acentuó la significancia de los contactos, pero no para encontrarse a medio camino, sino para convencer a los pensadores de exilio sobre la necesidad de aceptar las únicas posiciones correctas, es decir las de la España nacional. El profesor de filosofía José Luis López Aranguren subrayó la necesidad del diálogo entre el catolicismo y protestantismo, y propuso no solo hablar *de* los exiliados, sino hablar *con* ellos. Por la primera vez mencionó en un escrito publicado en España a ciertos autores exiliados.¹⁶

Gracias a la política cultural de Ruiz-Giménez los estudiantes tenían la posibilidad de hacer conocimiento con esas discusiones e ideas,

¹³ Bases 11., 24.

¹⁴ Pedro LAÍN ENTRALGO: *España como problema. Vol. II.* Aguilar, Madrid, 1949. 443–445.

¹⁵ Rafael CALVO SERER: *España sin problema.* Edición accesible: Rialp, Madrid, 1957. 129.

¹⁶ Sobre esas discusiones e iniciativas publicó un libro fundamental Elías DÍAZ: *Pensamiento español 1939–1973. Cuadernos para el diálogo,* Edicusa, Madrid, 1974. 69–113.

confrontarles con el pensamiento de la España oficial, leer a los autores de la apertura y escuchar sus conferencias. Se mostraron otras señales de una intranquilidad en la sociedad también, de tipo diferente de la confrontación heredada de la Guerra civil. Paul Preston, historiador inglés, caracteriza la situación que estaba desarrollándose en 1955, llamando la atención al fono característico sociológico de la protesta. „Los estudiantes españoles de la época, incluso los de izquierda y liberales, pertenecían casi exclusivamente a familias acomodadas de clase media...a ellos no podía tratárselos con el mismo tipo de salvaje represión que se dispensaba con indiferencia contra los huelgas de la clase obrera. Más aún, Franco no tenía ni el tiempo, ni la flexibilidad necesarios para aprender algo sobre aquellas nuevas fuerzas.”¹⁷

Ricardo de la Cierva, uno de los historiadores de autoridad del conservadurismo, en su monografía fundamental, dando un análisis interesante sobre los procesos de diferenciación dentro del campo franquista, desarrollados en los años '50, propiamente evitaba la presentación del movimiento estudiantil y sus programas, prestando una única frase a él. „La primera antítesis entre aperturismo político (intento de Ruiz-Giménez) y freno conservador dentro del régimen estalló en los primeros meses de 1956, con motivo de diversos sucesos que suponen la aparición de la oposición al régimen dentro de la Universidad de forma pública y manifiesta”.¹⁸ Este acercamiento superficial (casi 20 años después del febrero movido) no atribuye importancia al desplazamiento político en las filas de la juventud. Los años siguientes mostraron la significancia de la experiencia adquirida durante sus luchas de febrero 1956.

En lo que se refiere a los acontecimientos: primeramente los estudiantes quisieron hacer convocar un congreso de jóvenes escritores. Después de la respuesta negativa oficial decidieron hacer un intento de organización de un Congreso de Estudiantes ya al margen de la dirección actual del SEU. Esta ambición jurídicamente se equivalía con la violación de una serie de leyes fundamentales franquistas. El SEU era eslabón importante de la estructura del poder. Se estableció en noviembre de 1933, en el período del nacimiento de la Falange Española, como una de las secciones de su Frente Juvenil, para equilibrar la fuerza mayoritaria de los socialistas y republicanos en las filas de la juventud. La DGS republicana aprobó su estatuto en el febrero de 1934. Más tarde, ya estallada la guerra civil, en abril de 1937, el general Franco, como jefe de Estado, con decisión personal, sin consultar con los dirigentes de los partidos y las organizaciones tocadas, unificó en uno único partido todos los componentes de su bloque político-social, excluyendo la actividad de cualquiera organización fuera de él. Así

¹⁷ Paul PRESTON: *Franco, „Caudillo de España”*. Grijalbo Mondadori, Barcelona, 1999. 803.

¹⁸ Ricardo de la CIERVA: *Historia básica de la España actual. 1800-1975*. Planeta, Barcelona, 1975. (IV. edición.), 510.

también el SEU se convirtió en parte del aparato estatal del régimen, que adsorbió los núcleos y miembros de todas agrupaciones juveniles, sean monárquicos, carlistas, católicos o falangistas. Los últimos desempeñaron el papel del fermento dentro del SEU, las „*Primeras filas*”. Según la Ley de Ordenación Universitaria de julio de 1943 la organización tenía que cumplir „*fiel servicio de la Universidad a los ideales de la Falange, inspiradores del Estado.*”¹⁹ Como sindicato, el SEU pertenecía a la red de los sindicatos verticales del régimen también. El estudiante, una vez matriculado por la universidad, automáticamente se convirtió miembro del SEU, recibió carnet de afiliado, consigna y uniforme, pagaba cotización. A la vez el SEU formaba parte del partido único, de la Falange Española Tradicionalista y de las Juntas Ofensivas Nacional-Sindicalistas (FET y JONS) también, como uno de sus servicios. Es decir, con la expresión preferida del generalísimo era „*atado y bien atado*”.²⁰ En este sentido la intención de los estudiantes de establecer una organización independiente del SEU, la demostración para lograr eso, hasta la organización de un mitín fuera de los marcos oficiales, difusión de octavillas, asimismo la composición de peticiones, especialmente la resistencia a las medidas de la policía era verdaderamente un atentado contra los principios fundamentales del régimen, amenazado por sanciones graves en una serie de leyes y decretos orgánicos.²¹

Inmediatamente después de los incidentes, el 10 de febrero Franco suspendió unos artículos del Fuero de los Españoles²², ley orgánica sobre los derechos de los ciudadanos españoles, promulgada en 1945, en el presentimiento de posible proscripción internacional del régimen. Esta vez el decreto-ley de 1956²³, sin ninguna explicación de las causas, contenía únicamente la lista de los artículos suspendidos. Propiamente este paso era innecesario: el Fuero en su tiempo no facilitaba a los españoles ninguna posibilidad de organizarse o actuar independientemente de los órganos oficiales; más bien quería Franco ejercer con él una presión psicológica a los participantes de las acciones universitarias, impedir su continuación. Pero esta vez la presión funcionaba poco.

En todo caso el Caudillo decidió rápidamente. El destituyó de su puesto al

¹⁹ El texto integro de la ley véase *Bases 11*. 179-184.

²⁰ Sobre el currículo político del SEU ofrece un sumario muy instructivo Nicolás SARTORIUS – Javier ALFAYA: *La memoria insumisa sobre la dictadura de Franco*. Espasa Calpe S. A. 1999. 46-51.

²¹ *Ley de Responsabilidades Políticas (febrero 1939)*. En: María Carmen GARCÍA-NIETO – Javier M. DONÉZAR: *Bases documentales de la España*. Vol.10. Guadiana, Madrid, 1975. 396-402. *Ley de integración en el SEU de todas las asociaciones estudiantiles (septiembre de 1939)*. *Bases 11*. 80-81.; *Ley sobre unidad sindical (enero de 1940)*. *Ibidem* 106-107.; *Ley de Represión de la masonería y el comunismo (marzo 1940)*. *Ibidem* 111-115. *Ley para la seguridad del Estado (marzo 1941)*. *Ibidem* 135-151.

²² *Fuero de los Españoles*. *Bases 11*. 194-198.

²³ *Suspensión de varios artículos del Fuero de los Españoles*. *Bases 11*. 356.

ministro Ruiz-Giménez y le sustituyó con Jesús Rubio García-Mina, hombre insignificante, que anteriormente pertenecía a la familia carlista del bloque franquista, cuya lealtad hacia él era incondicional. Asimismo reemplazó los rectores de las Universidad Complutense de Madrid y la de Salamanca (Lain y Tovar). Pero también expresó su descontento con la Falange, reemplazando su secretario general Fernández Cuesta con José Luis Arrese, asimismo de la guardia vieja de los falangistas, con gran ambiciones, pero con menos autoridad. En corto plazo esta medida parecía resolver el problema de las contradicciones en el tratamiento de los conflictos por los órganos diferentes del poder. No obstante, De la Cierva en su monografía alude a sus consecuencias. „*Algunos de los miembros del equipo Ruiz-Giménez pasan poco a poco a integrarse discretamente en la oposición al régimen, mientras otros buscarán nuevas ocasiones para replantear desde dentro los mismos altos objetivos de evolución que fracasaron en 1956.*”²⁴

Dado que en los comunicados policíacos y gubernamentales los iniciadores de las perturbaciones siempre fueron caracterizados como masones y comunistas, vale la pena examinar: qué papel desempeñaron en la realidad dichas fuerzas en el desarrollo de los acontecimientos de febrero. En lo que se refiere a los masones, la suposición de su presencia en los movimientos puede ser calificada como una de las ideas fijas conocidas del Caudillo. En opuesto: los comunistas verdaderamente siempre estaban presentes en la clandestinidad española, con más o menos fuerza. En esta fase, después del V Congreso del PCE (septiembre 1954, Praga)²⁵ en este partido se reforzaba la influencia de su centro parisiense dirigido por los „jóvenes” (Santiago Carrillo, Fernando Claudín y Federico Sánchez – alias Jorge Semprún), que tenían ideas más realísticas sobre la situación dentro del país. Aunque en las notas oficiales no se trata de los socialistas (Partido Socialista Obrero Español – PSOE), en los años anteriores se establecía en el interior una red de sus organizaciones dirigida por Antonio Amat, y también ellos ejercían cierta influencia en las filas de los estudiantes, formando un grupo estudiantil llamado Agrupación Socialista Universitaria.²⁶ Además De la Cierva refiere a una fuerza más de la inquietud juvenil, y precisamente en las filas del falangismo. „*Ya desde años anteriores, y de forma enteramente independiente, otro grupo aperturista de falangistas jóvenes, cuyo portavoz y coordinador más significado era Juan Velarde Fuertes*” representaba „*una seria alternativa de evolución político-económica basada en transformar en auténtico movimiento socializador y antimonopolista los*

²⁴ CIERVA (1975): 510.

²⁵ Sobre el Congreso y sus consecuencias véase Gregorio MORÁN: *Miseria y grandeza del Partido Comunista de España 1939-1985*. Planeta, Barcelona, 1986. 236-252.

²⁶ De este periodo de la actividad socialista en el interior escribe detalladamente Richard GILLESPIE: *Historia del Partido Socialista Obrero Español*. Alianza Editorial, Madrid, 1991. 237-248.

postulados un tanto ajados y retóricos de la tradición falangista."²⁷ Lo más importante era que entre los jóvenes de diferentísima obligación ideológica y política en la marcha de las manifestaciones – como escriben Sartorius y Alfaya – *„surgió una fraternidad democrática que barrió para muchos el laborioso edificio propagandístico de la España del 18 de julio y de la anti-España, montado por los franquistas. Los orígenes sociales e ideológicos de los más destacados dirigentes del movimiento estudiantil de entonces entremezclan.*"²⁸

Después de las primeras detenciones se efectuaron más. Los detenidos pasaron en el cárcel entre 15 días y 14 meses (dato de Fernández Montesinos en la citada comunicación). Los detenidos tenían que comparecer ante el tribunal el 24 de abril. La atmósfera de la audiencia resultó bastante particular: de la defensa de los acusados se encargó el jurisperito José María Gil Robles, líder famoso de la derecha católico-monarquista de los años 30. El fiscal militar²⁹ pidió castigos graves. No obstante: cuando los juicios, en noviembre, entraron en vigencia, un grupo de intelectuales de primera línea se advirtió con una petición al ministro García-Mina para poner en libertad a los estudiantes condenados, acentuando que las actividades de ellos no eran de carácter subversivo.³⁰ En consecuencia de su toma de posición, asimismo de la campaña tormentosa internacional unos condenados podían salir del cárcel; las penas de algunos otros quedaron acortadas.

Las consecuencias del febrero de 1956 eran plurales. Como Sartorius y Alfaya establecen: *„Por la primera vez desde los sofocos, los miedos y los corrimientos de posiciones en las filas franquistas que trajo consigo el final de la II Guerra Mundial, el régimen se sintió en peligro, aunque el movimiento de protesta en sí mismo se agotó pronto debido a la acción represiva gubernamental y al aislamiento social...Salvo alguna minoría organizada, los estudiantes del 1956 no se planteaban acabar con el régimen. No obstante en 1956 aparecieron los primeros signos en el bloque dominante de que la gran coalición reaccionaria inductora y beneficiaria de la Guerra Civil comenzaba a fragmentarse.*" Además de eso *„aquél movimiento tenía por otra parte rasgos que prefiguraban la rebelión estudiantil de los años sesenta. Uno de ellos era la clara conciencia de que era necesario enterrar el pasado...un deseo difuso de superación del enfrentamiento de 1936.*"³¹

*

En los marcos de este esbozo corto era imposible extenderse a los

²⁷ Ibidem.

²⁸ SARTORIUS – ALFAYA (1999): 57.

²⁹ Hasta la reforma jurídica de 1963 todos los procesos políticos pertenecían a la competencia de tribunales militares. Un cierto aflojo de la procedura refleja el hecho simple que se permitió una defensa no por uno único abogado de oficio.

³⁰ El texto de su petición véase en el Anexo 2.

³¹ SARTORIUS – ALFAYA (1999): 56.

acontecimientos del febrero en otras Universidades no menos interesantes. Pero no puedo evitar hacer mención de un tomo publicado por la editorial de la Universitat de València.³² Dentro de una monografía sobre la historia de dicha universitat bajo el franquismo, uno de los autores, Vidrat Escatí demuestra el proceso contradictorio de la lucha por la democratización del SEU desde 1956 hasta 1963. Como escribe: „Por parte de los jefes hubo un desesperado – aunque tardío – esfuerzo por mantener el control ideológico y funcional sobre los estudiantes universitarios, para que intentaron acomodar el S. E. U. a los nuevos tiempos.” Pero „se vieron abocados al fracaso al ser rechazados mayoritariamente por los estudiantes, cuyas ansias de democratización no se veían reflejadas en una estructura sindical única e impuesta.” Como consecuencia: „el SEU vio en sus últimos años de existencia, cómo se infiltraban en sus filas – practicando la táctica del «entrismo» auspiciada por algunas organizaciones políticas clandestinas.”³³

Y si alguien consideraría el caso del febrero de 1956 por caso único, puede consultar el libro de González Calleja. De su obra se pone de manifiesto que en la vida universitaria de la historia contemporánea de España muchas veces se repetían motines y rebeldías de los estudiantes, uno de los destacamientos más importantes del progreso social.³⁴

Anexo 1

Manifiesto a los universitarios madrileños

Desde el corazón de la universidad española, los estudiantes de las facultades y escuelas Especiales de Madrid, abajo firmantes, en la convicción de que ejercen un auténtico derecho y deber al buscar el medio de salir de la grave situación universitaria actual, invitan a sus compañeros de todos los Centros Superiores de España que suscriban la presente petición, elevada a las autoridades nacionales.

Al Gobierno de la Nación, a los Ministros de Educación Nacional y Secretario General del Movimiento

En la conciencia de la inmensa mayoría de los estudiantes españoles está la imposibilidad de mantener por más tiempo la actual situación de humillante inercia en la cual, a no darse solución adecuada a ninguno de los

³² Benito Sanz DÍAZ-Ramón I. RODRÍGUEZ BELLO (editores): *Memoria del antifranquismo. La Universidad de Valencia bajo el franquismo 1939-1975*. Universitat de València, 1999.

³³ Daniel VIDRAT ESCATÍ: *Del SEU a las APE. La universidad, problema político del régimen*. Ibidem, 163-164.

³⁴ Eduardo González CALLEJA: *Rebelión en las aulas. Movilización y protesta estudiantil en la España contemporánea 1865-2008*. Alianza Editorial, Madrid, 2009.

esenciales problemas profesionales, económicos, religiosos, culturales, deportivos, de comunicación, convivencia y representación, se vienen malogrado fatalmente año tras año, las mejores posibilidades de la juventud dificultándose su inserción eficaz y armónica en la sociedad y comunicándose, por un progresivo contagio, el radical malestar universitario a toda la vida nacional que arrastra agravándolos todos los problemas antes silenciados...³⁵

Petición

Que se convoque un *Congreso Nacional de Estudiantes*, con plenas garantías para dar una estructura representativa a la organización corporativa de los mismos.

Estas garantías, sin las cuales el congreso sería una nueva ficción en perjuicio de la universidad y del País, son:

1.,,Que en el Congreso Nacional de Estudiantes tomen parte todos los estudiantes de Centros Superiores de Enseñanza de España, por medio de sus representantes, designados por libre elección, garantizada por el control de los Claustros de Profesores. Y que estos representantes se constituyen automáticamente, una vez elegidos, en cada Distrito Universitario, en comisiones para la organización del Congreso.

2. Que las elecciones se celebren entre el 1 y 15 de marzo de 1956 y el Congreso tenga lugar en Madrid del 9 al 15 de abril de 1956.

3. Que los representantes elegidos, reunidos en el congreso Nacional, nombren a sus presidentes de Comisiones y que los acuerdos y conclusiones se aprueben por mayoría.

4. Que por los Ministerios correspondientes se alleguen los medios de toda índole precisos para la preparación y el desarrollo del Congreso, así como para evitar toda clase de obstáculos que pidieran interponerse a su plena efectividad."³⁶

Anexo 2:

Solicitud de protagonistas destacados de la vida espiritual al ministro Jesús Rubio García-Mina

Al Excelentísimo señor Ministro de Educación Nacional

Ecmo. Sr.:

En el pasado mes de febrero, como es sabido, se produjeron en la

³⁵ Después de esta introducción los portavoces de los estudiantes especificaron punto por punto la situación universitaria, y al fin resumieron sus exigencias en 4 puntos.

³⁶ *Historia de España dirigida de Manuel Tuñón de Lara. Vol. XII. Textos y documentos de Historia moderna y contemporánea (siglos XVIII y XX)*. (En lo sucesivo: *Tuñón XII*.) Labor, Barcelona, 1985. 569-571.

Universidad de Madrid algunas perturbaciones del orden, a causa de una petición firmada por un amplio grupo de universitarios que, ateniéndonos a su contenido, no acertamos a considerar como subversivo ni irregular, aun cuando lo fuese el modo formal de su presentación.

La concesión de esta gracia que solicitamos, habiendo sido antes razón de pena e incomodidad, el rigor, a nuestro juicio excesivo, empleado de este asunto.

Madrid, 2 de Noviembre 1.956.

Ramón Menéndez Pidal Gregorio Marañón Martínez Díaz
Azorín
Rafael Lapesa Luis Rosales [dos nombres más, indescifrables]³⁷

Anexo 3

Información confidencial de los servicios policiales

Grupos activos de comunistas e institucionalistas³⁸ en la Universidad de Madrid (Fragmentos)

Son dos los grupos aludidos, con ciertas relaciones entre sí, que se especificarán después:

A) Grupo comunista

El grupo más provocador es de los que están organizando ahora el Partido Comunista en las Facultades de Derecho y Filosofía y Letras. El cerebro es *Enrique Mújica Herzog*, de origen hebreo-alemán extinguida por los alemanes, cuyos padres y abuelos fueron fusilados por los nacionalistas; su familia tiene una peletería muy buena en San Sebastián. Apareció en la Facultad de Derecho en Madrid en el curso 1953-54, procedente de Francia...

Infiltración en el SEU

Dentro de la Campaña del Sindicato para hacer ver que dentro de él cabían todos entró primeramente en dicha Sección como subalterno y

³⁷ *Cien años del Socialismo. Historia del PSOE (1879-1979)*. Editorial Pablo Iglesias, Madrid, 1979. 64.

³⁸ Institucionalistas – Instituto Libre de Enseñanza: instituto de educación establecido por un grupo de profesores (Gumersindo de Azcárate, Francisco Giner de los Ríos etc.), destituidos por el primer Gobierno de Antonio Cánovas del Castillo después del sexenio revolucionario (1868-1874). El Instituto fue suprimido por los sublevantes en 1936, sin perder su influencia espiritual „subterránea”, como nido del librepensamiento, así su nombre quedó una de las denominaciones para los enemigos ideológicos del régimen. En una entrevista de 1968 Ruiz Giménez se recuerda que en 1955 elementos reaccionarios elevaron contra él la acusación de volverse a las enseñanzas del ILE. Sergio VILAR: *Les oppositions à Franco*. Denoël, Paris, 1970. 294.

colaborador del jefe de la misma, *Francisco Eguiagaray*, falangista intelectual. En tal situación organizó con positivo éxito los «*Encuentros entre la Poesía y la Universidad*», en el curso de los cuales pasaron por las aulas los mejores poetas españoles. Este éxito prestigió a Mújica ante la jerarquía del SEU a la vez que lo relacionó con personas de la mayor relevancia, a pesar de ser un alumno de 4º curso de Derecho.

Inmediatamente se hizo, con gran audacia, muy amigo de *Laín* y de *Dionisio Ridruejo*, gracias a las promesas del primero de solucionarle la cuestión militar, no presentó su documentación para incorporarse a la Milicia universitaria. Comenzó a asistir con regularidad a las tertulias políticas en casa de estos señores. Una vez con su prestigio y amistades se desentendió hacia fin de curso de las labores del SEU, disgustándose con Eguiagaray y la rama falangista intelectual y activa de que se había venido sirviendo para sus fines.

Por entonces ya se habían destacado los colaboradores de Mújica [sic] que son: *Ramón Tamames* – hijo de un médico prestigioso, muy buena cabeza, gran capacidad de trabajo, ateo y formado en el Liceo Francés –, dentro de la Facultad de Derecho, y de un tal *Pacheco*, en la Facultad de Filosofía y Letras. También tiene adictos en otras facultades...

Para hoy jueves, a día 10, a la una de tarde, está anunciada la lectura de poemas de Rafael Alberti y Pablo Neruda, en el salón de actos en el segundo piso de la Facultad, en anuncio colocado en un lugar visible de la escalera por donde se sube desde el bar a la primera planta, es un cartel grande con letras de colores.

Como es sabido, Rafael Alberti y Pablo Neruda son los máximos cantores del comunismo en lengua española.

La semana pasada, en el mismo sitio y con cartel parecido, se anunció una rifa de las obras completas de Ortega y Gasset...

Madrid, 10 de noviembre de 1955. ³⁹

Anexo 4

Informaciones en la prensa húngara ⁴⁰

(Népszava, órgano central de los sindicatos)

³⁹ *Tuñón XII*. ob. cit. 571–579.

⁴⁰ Lo que en el febrero de 1956 apareció en el horizonte de la política española tenía una repercusión internacional muy amplia. En estos marcos podemos solo mencionar el hecho del eco húngaro, introduciendo unos pocos fragmentos que demuestran el interés de la opinión pública húngara respecto a los acontecimientos madrileños, tomando en cuenta que Hungría en aquél entonces no tenía ninguna relación diplomática con España, ni sus periodistas estaban presentes en el país. La agencia de noticias húngara (MTI) obtenía sus informaciones (como se verá, no siempre exactas) de la prensa internacional.

Demostraciones antifalangistas en Madrid
(11 de febrero, sábado)

Según la información de la Agencia de Prensa Francesa (AFP) en el jueves tenían lugar choques entre unos 500 estudiantes antifalangistas y los estudiantes falangistas. Los policíacos atacaron a los manifestantes con cachiporras, deteniendo a algunos de ellos.

En la Facultad de Derecho – donde se comenzaron los choques el 7 de febrero – las clases quedaron suspendidas hasta el 13 de febrero.

Durante las perturbaciones en Madrid las tiendas se cerraron. En ciertas calles en las paredes aparecieron inscritos que condenan la unión de estudiantes universitarias falangistas.

Medidas del Gobierno español
(14 de febrero, martes)

El Gobierno español en el domingo para tiempo indeterminado cerró la Universidad de Madrid, e inició una investigación a propósito de las demostraciones antifalangistas de la semana pasada. Se declaró que se destituyó de su puesto al decano de la Facultad de Derecho Manuel López Torres.

Encuesta de una comisión oficial universitaria
(16 de febrero, jueves)

Según la encuesta de una comisión del Gobierno español „setenta porcientos de los estudiantes madrileños no están de acuerdo con el sistema social y económico de España.”⁴¹

Bibliografía escogida del movimiento estudiantil en España de 1956

Cien años por el socialismo. Historia del PSOE 1879–1979. Editorial Pablo Iglesias, Madrid, 1979.

DE LA CIERVA, Ricardo: *Historia básica de la España actual. (1800–1975).* Planeta, Barcelona, 1974.

GILLESPIE, Richard: *Historia del Partido Socialista Obrero Español.* Alianza Editorial, Madrid, 1991.

GÓMEZ ALÉN, José-VEGA GARCÍA, Rubén: *Materiales para el estudio de la abogacía antifranquista.* (Vol. 1) Ediciones GPS, Madrid, 2010.

GONZÁLEZ CALLEJA, Eduardo: *Rebelión en las aulas. Movilización y protesta*

⁴¹ Fragmento de una encuesta que hizo preparar el mismo rector de la UCM Laín Entralgo, por la pedida de Ruiz Giménez

estudiantil a la España contemporánea 1865–2008. Alianza Editorial, Madrid, 2009.

FERNÁNDEZ-MONTESINOS GURRUCHAGA, Andrea: *Los sucesos de 1956 en la Universidad Central: las actividades culturales y la participación comunista*. En: *II Congreso de historia del PCE. De la resistencia antifranquista a la creación de IU. Un enfoque social*. 22, 23 y 24 de noviembre de 2007. Madrid, Universidad Complutense. Fundación de Investigaciones Marxistas, Madrid 2007. 3a Sesión: *Los comunistas en los movimientos sociales*. Comunicación 6. 1–21.

Homenaje a Antonio Tovar. Ofrecido por sus discípulos, colegas y amigos. Gredos, Madrid, 1972.

JÁUREGUI, Fernando-VEGA, Pedro: *Crónica del antifranquismo. 1939–1962: Los hombres que lucharon por devolver la democracia a España*. Prólogo de Manuel Tuñón de Lara. Editorial Argos Vergara, S. A., Barcelona, 1983.

Ley de Ordenación Universitaria de 29 de julio de 1943. IN: García-Nieto, María Carmen-DONÉZAR, Javier M.: *Bases documentales de la España contemporánea*. vol. 11. *La España de Franco (1939–1973)*. Guadiana, Madrid, 1975.

LAÍN ENTRALGO, Pedro: *Descargo de conciencia (1930–1960)*. Instituto de Estudios Turolenses, Barcelona, 2003.

MORÁN, Gregorio: *Miseria y grandeza del Partido Comunista de España 1939–1985*. Planeta, Barcelona, 1986.

RIDRUEJO, Dionisio: *Escrito en España*. Losada, Buenos Aires, 1962.

RODRÍGUEZ JIMÉNEZ, José Luis: *Historia de Falange Española de las JONS*. Alianza Editorial, Madrid, 2000.

RUIZ CARNICER, Miguel Ángel: *El SEU 1939-1965. La socialización política de la juventud universitaria en el franquismo*. Editorial Siglo XXI, Madrid, 1996.

SANZ DÍAZ, Benito-RODRÍGUEZ BELLO, Ramón I. (eds.): *Memoria del antifranquismo. La Universidad de Valencia bajo el franquismo. 1939–1975*. Universitat de València, 1999.

SARTORIUS, Nicolás-ALFAYA, Javier: *La memoria insumisa sobre la dictadura de Franco*. Espasa, Madrid, 1999. (Capítulo „Aquel febrero de 1956”, 31–67.)

Sindicato Español Universitario http://es.wikipedia.org/wiki/Sindicato_Espa%c3%B1ol_Universitario - 2012.07.15.

Tuñón de Lara, Manuel: *Historia de España, dirigida por ~. Vol X. España bajo la dictadura franquista (1939–1975)*. José Antonio Biescas, Manuel Tuñón de Lara. Labor, Barcelona, 1980.

TUÑÓN DE LARA, Manuel: *Historia de España dirigida por ~. Vol. XII. Textos y documentos de Historia moderna y contemporánea (siglos XVIII–XX)*, seleccionados por José Luis Gómez Urdáñez, Manuel Tuñón de Lara, José-Carlos Mainer, José Luis García-Delgado. Labor, Barcelona, 1985.

TUSELL, Javier: *Manual de Historia de España./Vol. 6. Siglo XX. Historia 16*, Madrid, 1990. (El apogeo del régimen 1951–1956.), 663–724.

VILAR, Sergio: *Les oppositions à Franco*. Éditions Denoël, Paris, 1968.

Prensa:

„Népszava”, órgano central de los sindicatos húngaros, enero–febrero de 1956.

András Lénárt

Ideology and Film in the Spain of General Francisco Franco

It is generally accepted in international historiography to make use of the results of the investigations carried out by film historians. It can be justified from various aspects that a film amplifies the dimensions of the historical analysis.¹ The aim of this paper is to show the main features of the manifestation of the Spanish Franco regime's (1939-1975) ideology in its film policy and to display how the prevailing opinions and attitudes towards national history lined up the cinematic culture by converting it into one of the most substantial means of the state propaganda. To examine it more closely, we are going to study which state supported topics appeared in the films of this period and how they connected with the Francoist administration. We should lay the main emphasis on the practical implementation of the official film policy in the fields of film industry, legislation and decision making,² owing to the fact that this procedure came into being with the purpose of aiding the accomplishment of the ruling ideology.

It is important to highlight that in this paper we will concentrate only on feature films, since their compound atmosphere and their hidden messages prove to be more complex, interesting and thought-provoking than in the case of documentaries. This latter genre has never been as popular as the feature films, because it can hardly be regarded as a form of genuine entertainment; state supported documentary films in totalitarian countries usually take advantage of the direct propaganda in an excessive manner, so their effect on society does not meet the expected impact. Therefore, if we talk about film policies in a dictatorship, feature films are more suitable to be examined, documentaries should be drawn into the investigation only if they are unavoidable for some reason, or film makers shot only these types of pictures in a given period (like the Spanish Civil War, for example).

During this investigation we can raise questions that may add new and useful information to the thorough description of the Franco regime's society and political-ideological self-definition. This method is acknowledged now in various countries, thirty years ago international investigations in the field of hispanic studies have „opened up” towards disciplines that go beyond the traditional research areas, such as philology, literature and history. In the 1990's various independent disciplines have

¹ See also: LÉNÁRT (2010): 159-171.

² Because of the size restrictions of this essay we will deal briefly only with the first aspect of these three main areas. The PhD thesis of the author of this article examines the presence of the ideology and the propaganda in all fields of the Francoist film policy.

appeared as auxiliary sciences in the scope of hispanic studies in Western Europe, the United States and Latin America, like, for instance, psychoanalysis, gender studies, cultural history, ethnography and film history. During the past decades the logocentric cultural image has evolved into a visual cultural image, where the cultural heritage of a nation has become a primary constituent of the investigations. From these fields the audiovisual representation, that is, the film is the one that, due to its multidisciplinary concerns, can be used from various points of view and combined with the other areas.

As a consequence, our task is not identical with compiling the history of Spanish cinema. We have no intention to examine those films that are the most important ones for aesthetical reasons, we make allowances only for those movies that are significant from the aspects of history, politics, ideology and propaganda.

The Francoism had a wide temporal extension (1939-1975), but the basics of the regime's official ideology were being formed throughout the Spanish Civil War and the following two decades. As a matter of fact, the crucial and determinant decisions in film policy were made in the 40's and 50's as well, but from 1959 until the end of the dictatorship various politicians modified the basic principles. The gradual „softening” in the 1960's corresponded to the changing mechanisms of the regime's internal and foreign policy. Taking into consideration these observations, from our film sources we should select those movies that were made between the Civil War and the end of the 1950's. From the 60's and 70's we lay particular stress only on those processes, people and films that were pertinent in relation to state policy.

Film became one of the most powerful instruments of the Spanish propaganda. Before discussing the movies, it is essential to identify the ideological driving forces of the Franco regime in order to be able to analyse the messages of the films. In this case we have chosen seven ideological components that were relevant with reference to the film policy as well: a) focus on those stages of the Spanish national past that were considered by the regime as glorious and exemplary; b) *Hispanidad* and the notion of the Spanish superior race (master race); c) hegemony of the Castilian language (*castellano*); d) Catholicism and the Catholic Church; e) the army that guaranteed the order and the perpetuance of the governing power; f) the sacredness of the family and the woman as the Mother of the nation; g) the constant presence of the enemy as a consequence of the international conspiracy of Communism, Bolshevism and the Freemasonry.

All these aspects appeared in various sectors of the regime's film policy: 1.) the institutional organization and direction of the film industry, which was treated from the beginning as one of the most important branches; 2.)

the legislation concerning the film production; 3.) establishment of the practice of obligatory dubbing, which led to the controversial situation that the public could watch both Spanish and foreign movies only in Castilian language; 4.) the articles and promotional campaigns relating to films and the system of the official film awards; 5.) introduction of an extremely rigorous censorship, where the ecclesiastical members were even more active in the committees than the political delegates, adopting resolutions that were often unexplainable, abnormal and incoherent.

The aim of the Francoist film policy was to create the real *national film*, but it was never explained clearly what they meant on *national*. As there was no explicit definition, the alloy of the regimes's main feature films can indicate what the nationalist New Spain thought of itself. We can adduce genres and subgenres that included and transmitted the aforementioned seven ideological components.

According to an opinion that describes the film policy of the 40's, the duty of the new Spanish cinema was „to spread the ideology of the Falange and to create a culture that has unambiguous Hispanic roots, maintain and develop its rich spiritual tradition, steady Catholic faith and racial characteristics.”³ Most films had to assist this settled conviction, but later this principle started to fade. Their common specific feature was that, with some exceptions, they were made between 1939 and 1959. In the modified political climate of the 60's the priorities of film policy were altered, the ideological content and the tone of propaganda were overshadowed by the artistic aspects. During the Franco regime, in the same way as in the dictatorships of Italy and Germany, the films that offered neutral and indifferent entertainment outnumbered those ones that represented the state ideology and propaganda. Nevertheless, all Spanish movies had great importance for the state.

Hereinafter we will present in detail the most significant motion pictures of the Francoist film industry and we will also touch upon the most important topics. We will mention the main categories and refer to some revealing examples.

Race

The most substantial and powerful result of the Francoist film policy was *Race* (*Raza*, José Luis Sáenz de Heredia, 1942); it cannot be included exclusively in any of the categories, because it is closely attached to all of them simultaneously. *Race* was the essential and ultimate Francoist movie. Daily and weekly newspapers guaranteed its constant publicity and promotion during a whole month in 1942, while the *National Union of Entertainment* (*Sindicato Nacional de Espectáculo*) considered *Race* as the best

³ Quoted by: GARCÍA SEGUÍ (1989-1990): 17.

film of the year, and they nominated it to represent Spain at the Venice International Film Festival.

The story of the film is the loyal incarnation of the ideological collage of the Franco regime and, at the same time, the idea of the *Hispanidad*. The main characters are the members of the paradigm Francoist family: the father is a hero who sacrifices his life for the country and his principles, the mother holds together the family and is respected as a saint, while the young ones submit themselves to their military, political and ecclesiastic vocation.

In the original film novel⁴, written by General Franco himself, the author sketched the descriptions of events quite roughly, he laid the main emphasis on the conversations. He made several grammatical and spelling mistakes, and sometimes he confused the names of the characters: the grandson of an old man appears as his own son on the next page. According to film historian Román Gubern nobody dared to correct these errors, because they were made by the Caudillo.⁵ However, the scriptwriters of the adaptation paid great attention to amend these mistakes. José Luis Sáenz de Heredia, first cousin of José Antonio Primo de Rivera (the leader of Falange who was executed in the first year of the Civil War) was appointed to direct the movie version.

The novel was first published in 1942, at the same time when the film was released, with the sub-title „*Collection of anecdotes for a film script*”. The name of the author was Jaime de Andrade.⁶ In 1943 a journalist mentioned in his article that open secret that the author was actually Francisco Franco, but it was only in 1964 when the real identity of the pseudonym 'Andrade' became official: the Caudillo submitted an application for his admission to the *General Society of Spanish Authors (Sociedad General de Autores de España)* under the name of Jaime de Andrade.⁷

Race, considering its origin and plot, can be regarded as the idealized autobiography of Franco. The last name 'Andrade' is an allusion to one of his ancestors⁸ and all the primary components of the story have something to do with the general's past, family and moral precepts. The main dialogues consist of explicit ideological and propaganda messages, they are imbued with the praise of patriotism, the Spanish nation and the Hispanic

⁴ The book's official denomination is „*film novel*” (in Spanish: *novela cinematogr fica*); it is clear that the author wrote it with the intention of adapting it into film, but it was far from being a real screenplay. For this reason, it is an inaccurate, though generally believed statement that Franco was the film's scriptwriter. The Caudillo wrote a film novel that could be developed easily into a screenplay by the director and his colleagues.

⁵ GUBERN (1977): 7. In this book Gubern analysed the film and its shooting as well. The following film historians also wrote about this topic: CRUSELLS (2000): 205-216; REIG TAPIA (2002-2003): 97-121.

⁶ ANDRADE (1942).

⁷ CRUSELLS (2000): 205.

⁸ GUBERN (1977): 12.

race, the supremacy of Catholicism and the constant detraction of the enemy. The original film novel is a dramatized political pamphlet and the film is its visualized adaptation. Considering the most important propaganda films of the world, we may affirm that, from the aspects of the declared purpose and the unanimous message, *Race* is one of the most perfect pieces that dictatorships have ever made.

The main character, José Churruca (Alfredo Mayo)⁹ is the *alter ego* of Francisco Franco: he is a nationalist officer who goes through the same ranks of the military hierarchy as the Caudillo did some decades earlier; nevertheless, as *Race* is an idealized story, José achieves some of those goals that Franco has never been able to realise during his career. He is the second child of a Galician dynasty whose family tree abounds in heroes and martyrs. José has two brothers and one sister: the republican Pedro (parallel figure to Franco's real brother, Ramón), Jaime, who becomes a priest after graduating from the Naval Academy and Isabel, who marries an officer. Pedro has always been a strange young man with a distorted and treacherous personality, so it is not a surprise (according to the Francoist judgement) that the leftist ideas can lure him successfully. Pedro senior, the head of the family, loses his life in a heroic battle in Cuba during the Spanish-American War in 1898¹⁰, while the mother, Isabel, is a model mother and model woman. At the beginning of the Civil War José falls into republican captivity, he is executed, but he miraculously survives (Franco also recovered from a serious wound that was taken for mortal). After this amazing „*resurrection*” he joins the troops of Francisco Franco and dedicates his life to the nationalist cause. During the war the republican soldiers shoot Jaime to death; partly as a consequence of this tragedy, the leftist Pedro finally regrets his faults, changes for the „*better*” (he delivers a solemn monologue about the Hispanic race) and even helps a spy of the rebels to complete her mission. The film concludes with the Parade of Victory in 1939 chaired by the Caudillo himself.

General Franco and José Antonio Primo de Rivera are present in the film continuously through quotes and pictures placed on the walls and the tents, which means that the author wrote himself and his idol into the story as well.

The film of Sáenz de Heredia begins with this subtitle:

„*The great Spanish blockbuster, sponsored by the Council of the Hispanidad*”.¹¹

Franco, in the dedication and the prologue of his novel, puts his intentions into words in a more explicit way (these sentences were not used in the film, they figure only in the published film novel):

⁹ Alfredo Mayo was a frequent participant in the war films of that period, he became the number one fictional hero of the nationalist film industry.

¹⁰ According to the Hungarian historian and hispanist Iván Harsányi: „*Franco carved a father for himself who was to his own taste*”. ORMOS-HARSÁNYI (2001): 272.

¹¹ „*La gran superproducción española, patrocinada por el Consejo de la Hispanidad*”

„For the youth of Spain, who opened the way before our revival with their own blood. You will experience the scenes of the life of a generation; unprecedented episodes of the Spanish Crusade, presided by the nobility and the spirituality that are characteristics of our race. A noble family is at the center of this work, a faithful image of those Spanish families that have resisted the hardest ravages of materialism. Sublime sacrifices, heroic actions, characteristics of generosity and acts of solemn nobility will march past before your eyes. You won't find anything that is affected. Each episode will extract various names from your lips. Many! Because this is how Spain and the race are.”¹²

All the dialogues and monologues of the film are messages of propaganda that reflect the essential components of the Franco regime's ideology: the enemies are cruel and vicious, they want to ruin the whole country; Catholicism and the Catholic Church protect and patronize the human soul and goodness; being part of the army is not just a job, but the noblest and most perfect vocation; family ties are transcendent bonds; the Spanish – American War was the tragedy of the whole nation, but those Spaniards who participated in that fight are all martyrs; the Spanish Civil War was a battle between the Good and the Evil. The country is above all: when José's brother-in-law wants to desert in order to defend his family at home, the main character dissuades him with a patriotic speech. The threads of the story are centered around honor, loyalty, duty and pride sanctified by the Catholic spirituality. The monologues of José and his parents on the past evoke the mosaic of the glorious Spain. In one scene, José Churruca adds: „God loves the Spanish nation best”.

The title of this film, with regard to the frequent recurrence of the word „race” in the vocabulary of the regime, is the comprehensive nationalist denomination of the Hispanic people. *Race* includes everything that is linked with the Francoist ideology, but it overabounds with scenes that carry the overt propaganda to excess and enter the category of *kitsch*.¹³

The creation of *Race* was the result of the explicit purpose of the regime and the *Council of the Hispanidad* to design the archetype of patriotic films, which, at the same time, legitimized the nationalist insurrection of 1936. There had been a previous attempt too, but *The Baleares Cruiser* (*El crucero Baleares*, Enrique del Campo, 1940), after the approval of the censors, was

¹² „A las juventudes de España, que con su sangre abrieron el camino a nuestro resurgir. Vais a vivir escenas de la vida de una generación; episodios inéditos de La Cruzada española, presididos por la nobleza y espiritualidad características de nuestra raza. Una familia hidalga es el centro de esta obra, imagen fiel de las familias españolas que han resistido los más duros embates del materialismo. Sacrificios sublimes, hechos heroicos, rasgos de generosidad y actos de elevada nobleza desfilarán ante vuestros ojos. Nada artificioso encontraréis. Cada episodio arrancará de vuestros labios varios nombres... ¡Muchos!... Que así es España y así es la raza.” ANDRADE (1942): 1, 4.

¹³ For instance, the constant reappearance of the cross or its silhouette, or when the characters are staring at the camera with tears in their eyes while they are delivering a lofty soliloquy about the Hispanic race and the superior Spanish nation.

banned and all the copies were destroyed by the Ministry of Navy; they considered that the film was not respectful enough with the Navy because of the romantic threads of the story and the casual style. The Spanish National Film Archive preserves only the original script. This film, which narrates the combats of a cruiser during the Civil War, was the first production shot entirely in Spain in the post-Civil War period, the earlier movies since 1936 were usually made in Italy and Germany.¹⁴ On the contrary, *Race* received all sorts of support from the state and the press.

In 1950 *The Spirit of a Race* (*Espíritu de una Raza*, José Luis Sáenz de Heredia) arrived at the Spanish cinemas, which was not a new film, but the recut and redubbed version of *Race*.¹⁵ The crew of the NO-DO newsreel was in charge of the modifications without consulting Sáenz de Heredia. According to the official explanation, these changes were introduced into the film because of the necessary „technical synchronization of the dialogues and effects”. One of the most important alterations was the new dubbing: instead of the original actors, in *The Spirit of the Race* we can hear those artists who took part in the Spanish dubbing of *Gone with the Wind* (Victor Fleming, George Cukor, Sam Wood, 1939) in Metro Goldwyn Mayer’s studio in Barcelona. The director of the new dubbing claimed that „the General has never been satisfied with the previous version”.¹⁶ Completely new dialogues were added, it is obvious in several scenes that the movement of the lips does not correspond to the voice. The new version was adapted to the circumstances of the Cold War, all those elements were erased from it that had any reference to Fascism, Falange and anti-democratic topics: raising the arm as a form of salute, mass parades and marches, conversations that praised the extreme right and anti-American remarks. Anti-communism emerged as the new global enemy. One sentence illustrates perfectly the main difference between the dialogues. While in *Race* we can hear the following with reference to the insurgent troops: „They always win the battle against the arrogants”, in *The Spirit of the Race* it sounds this way: „They always win the battle against the Barbaric and atheist communists”.

Race might have been the first and chief illustration of a series of Spanish

¹⁴ GUBERN (1986): 88-89.

¹⁵ In the censors’ report it is stated as well that this was not a new and independent film, but the altered version of *Race* „due to technical motives”. Archivo General de la Administración, Cultura, Caja 36/03379, Expediente 09689.

¹⁶ The DVD edition of *Race*, published by the Spanish National Film Archive in 2002, gives detailed information on the circumstances of creating this new version; the „Extra” contents of the disc were compiled by the research fellows of the Film Archive. In addition, the following pages examine the main differences between the two films: CAPARRÓS LERA (2000): 15-31, and CRUSELLS (2000): 210-216; Román Gubern also touches upon this topic throughout his cited monograph about *Race*.

propaganda films, but afterwards they didn't shoot any other movies within the same pattern that focused exclusively on the notions of Hispanidad and race. The reason for this is not certain, it is quite probable that the film makers didn't dare to deal with this subject, because they couldn't surpass Franco's film, their efforts might have seemed to be simple and low-level copies. There was a rumour about a possible sequel to *Race*, to be written by Francisco Franco and directed by Sáenz de Heredia, which would have focused on the *Blue Division*¹⁷, but this film was never brought to effect, and there is no official documentation about this plan.

The Civil War

According to General Franco and the Spanish Catholic Church, the Civil War was a Crusade against Communism, because the legitimate republican government was in the service of international Bolshevism and, therefore, Christianity, unity and nation were in danger. The so-called *Crusade Cinema* (*Cine de Cruzada*) had the mission to justify the armed revolt of 1936. In these films the real heroes of the Spanish nation belong to the nationalist troops and some common characteristics are present constantly: the Falange, the Falangist anthem (*Cara al sol – Facing the sun*) and the patriotic monologues of soldiers, priests, women and children. From the end of the 1950's in these types of films appeared the idea of national reconciliation, where the republican soldiers were not portrayed exclusively as vicious criminals, but also as human beings who were deceived by the foreign malevolent forces (usually communists).

The most important examples of this category are: *The Front of Madrid* (*Frente de Madrid*, Edgar Neville, 1939), *The Siege of the Alcazar* (*Sin novedad en el Alcazar / L'assedio dell' Alcazar*, Augusto Genina, 1940)¹⁸, *The Red and the Black* (*Rojo y negro*, Carlos Arevalo, 1942)¹⁹, *The Sanctuary Doesn't Surrender* (*El Santuario no se rinde*, Arturo Ruiz Castillo, 1949) and *Piece Will Never Begin* (*La paz empieza nunca*, León Klimovsky, 1960).

The enemy

One of the recurring convictions of the Franco regime was that the country is full of communist secret agents and their allies, who are constantly on the watch in order to demolish the New Spain. The nationalist forces believed that they had to keep under surveillance the potential

¹⁷ The Blue Division (*División Azul*) was a unit of Spanish volunteers between 1941 and 1943 that Franco sent to the Eastern Front to help the German troops.

¹⁸ It was an Italian-Spanish coproduction with two official titles.

¹⁹ This film has nothing to do with Stendhal's novel, the title refers to the colours of the flag of Falange.

sources of danger and protect the nation from them. Communism, Anarchism and Freemasonry were used as synonyms in the ideology of the Franco regime, so all those films can be included in this category that dealt with the portrayal of the enemy. In many cases there is an overlap with those movies that belong to the type of Crusade Cinema, because most war films do not conclude in 1939, they usually follow the lives of their characters into the next few years as well. Furthermore, many films may be attached to both categories as in the Civil War, naturally, the enemy always appears. Anti-communism is present in all those movies that are about the Civil War, the army, the Church, together with the xenophobia towards those people who do not belong to the Hispanic race.

Themes about anti-communism and bolshevik agents who infiltrate into society composed a popular subgenre in the United States during the Cold War, in Spain the film makers followed that trail as well.²⁰ The personality of those Spaniards who serve the Soviet Union is usually not completely depraved, the course of events might be reversible, provided that the Spanish patriots are able to convince their fellow countrymen. It is remarkable that the word „hell” figures in the title of many of those films where the story is set in the Soviet Union or other communist countries. In all cases, the antagonists are communist agents (groups or individuals) who seek to destroy the achievements of the New Spain, by infiltrating into the Blue Division or the Spanish society.

Some of the movies of this category are: *Wedding in Hell* (Boda en el infierno, Antonio Román, 1942), *A Cross in Hell* (Una cruz en el infierno, José María Elorrieta, 1954), *The Patrol* (La patrulla, Pedro Lazaga, 1954), *Ambassadors in Hell* (Embajadores en el infierno, José María Forqué, 1956), *The Loyal Infantry* (La fiel infantería, Carlos Arévalo, 1959) and *The Aces Strive for Peace* (Los ases buscan la paz, Arturo Ruiz-Castillo, 1954), this latter one starred by the Hungarian football player Ladislao Kubala.

The past

According to the investigations of Spanish film historian José Enrique Monterde, approximately 473 films were made in Spain between 1939 and 1950, but only 20 of them can be labelled as ideological historical dramas.²¹ They are collectively known as *papier-mâché movies* (*cine de cartón piedra*), with reference to the material of the set and the decorations. The movies of the Cifesa studio are the main examples of this category.

Even though those films are the most important ones for dictatorships

²⁰ In the US science fictions used the themes of foreign invasion as well; UFOs, giant ants and body snatchers were metaphors for the soviet agents.

²¹ MONTERDE (2007): 90-91.

that represent the state propaganda, in all political systems the main duty of the movies is to isolate the public from reality for at least 90 minutes. Thus, the films that contain direct propaganda and are based upon explicit ideological grounds are usually in a minority even in totalitarian regimes. Nevertheless, these films comprise the messages of the governing powers and they get the highest subsidies as well. The editorial of *Primer Plano* (the most influential film journal) gave voice to the official opinion in 1942, stating that the genre of historical films was the most important one, because it contributed notably to the formation of the spirit of the nation. For the Spanish people the representation of their national values was primary, so producers and directors had to show the foreign countries as well how glorious had been the journey of Spain that led the nation to its actual state.²² The previous year, P o García Vi olas had written an article to the same journal, where he declared that the biggest deficiency of the Spanish film industry was that it didn't make enough movies about the national history.²³ Furthermore, the general editor of the journal *Radiocinema* asserted: „*We are creating Racial Cinema, which points out our beauty and our religious, heroic and slightly adventurous spirit. A Cinema that has deep Spanish roots. Romancero Cinema with solid classic contours. Here we have the life stories of our seamen, saints and poets. El Cid and Hernán Cortés would deserve a film. And our great Queen Isabella, Cardinal Cisneros, Cervantes, Lope.*”²⁴ The same article added that film could be forged into a real national weapon, it could acquaint the Spanish greatness with the whole world, so it might have served as a model for other countries' own development. During the 40's *Primer Plano* and *Radiocinema* published several editorials and articles of this type, they all discussed the same topic: adapting for the screen the story of national heroes, saints and events of the glorious past was essential if they wanted to show the Spanish people and the world that Spain represented the highest stage of the human civilization, and it was the driving force and the inseparable part of the history of the world.²⁵

To accomplish this mission, the assistance of loyal film directors, scriptwriters, production designers and studios (in the first place, Cifesa and Suevia Films) was required, because they had the necessary imagination, influence and professionalism.

It was not a Spanish Francoist particularity to adapt the original scripts and the classic works of the national literature into historical films, in the Italy of Mussolini and the Germany of Hitler this was a popular genre as well. Dictatorships gave a symbolic importance to their past by interpreting

²² Necesidad de un cine histórico español 1942. Page without a number.

²³ GARCÍA VI OLAS (1941). Page without a number.

²⁴ ROMERO-MARCHENT (1940): 7.

²⁵ See: SAINZ Y DÍAZ (1940).

history in a peculiar way, they tried to elevate national cinema to high artistic levels and justify its usage as a means of propaganda.

José Enrique Monterde specified eight main characteristics of historical films²⁶, we highlight the five most relevant ones: 1.) The heroic *caudillo* is at the center of the story and the Spanish history, he is above everyone else, his personality is free of contradictions and is ready to sacrifice his life for God and for the country. These characters may be considered as the predecessors of Franco. 2.) The unity of the country is realizable only on the basis of the Castilian traditions, it is essential to get rid of all those impediments that endanger this unification (like the class conflict, religions that are different from Catholicism, ambitions of the national minorities for regionalism or separatism, etc.). 3.) Demonization of the „other” and the creation of the image of the „permanent enemy”. These enemies can be internal (separatists, democrats) or external (communists, atesists, freemasons). 4.) Selective reference to the national past: frequent allusions to those events that are regarded as glorious by the regime and the omission or falsification of those periods that are taken for disgraceful. According to these movies the following topics have unanimously positive appreciation: the *Reconquista* (Reconquest), the Catholic Monarchs’ intentions of unification („forgetting” about the atrocities against the Jews and the Moriscos), the conquest of America and the evangelization of the „Barbaric” people (passing over the extermination of the natives), the reign of Philip II (without reference to the problems that arose during the period of the Habsburgs), the war of independence against Napoleon and the loss of the Latin American colonies (concealing the abuses of the former motherland). 5.) Taking advantage of that nature of the Spaniards that they are not familiar with their own history (according to Monterde), the film makers, with the help of the narrator, can explain the historical facts and events from their own point of view, misinterpreting or falsifying the truth.

The most relevant films of this group are: *Holy Queen* (*Reina Santa*, Rafael Gil, 1947), *The Princess of Ursinos* (*La princesa de Ursinos*, Luis Lucia, 1947), *Madness of Love* (*Locura de amor*, Juan de Orduña, 1948), *Agustina of Aragon* (*Agustina de Aragón*, Juan de Orduña, 1950), *The Lioness of Castile* (*La leona de Castilla*, Juan de Orduña, 1951) and *The Dawn of America* (*Alba de América*, Juan de Orduña, 1951).

The Catholicism

The Spanish Catholic Church, which had a decisive role in the control over the regime’s society, made several pejorative statements on motion pictures until the end of the 1940’s, it accused them of being the weapons of Satan and

²⁶ MONTERDE (2007): 92-93.

the cause of the human immoralities. Bishops and priests addressed inflammatory speeches and wrote offensive articles against film studios and distributors, sometimes they even incited their believers to acts of violence against cinemas. However, from the 50's it became clear for the clergy that they couldn't elude or eliminate movies, so they took a 180-degree turn: on the occasion of masses and in newspaper articles they tried to guide the public, convince them to watch only those films that were morally acceptable and they even encouraged them to watch the adequate ones.

The National Catholic Association of Propagandists (Asociación Católica Nacional de Propagandistas - ACN de P) made up the most influential religious section of the regime, it was convinced that the dangers of the communist threat and the decomposition of the Spanish society were imminent. Similarly to the dozens of state supported religious organizations, it was crucial for ACN de P to extend its influence over the whole society and the mass media, like the press, radio and cinema. The association was active already during the Civil War, they wanted to gain victory over the souls through the censorial work as a contribution to General Franco's triumphs on the battlefield. The post-war period was the perfect time „to use the power of the film to serve God and the country”.²⁷ For this very reason they started to render financial assistance to the realization of film projects, because they presumed that „the torrent of foreign films that inundates our country will never speak the language of our country's feelings and traditions”.²⁸ ACN de P and the groups of *Catholic Action* (Acción Católica) entered into film industry and realized that they could make financial profit as well; from that moment they urged the wealthy practising Catholics to invest their money into the foundation of a great national Catholic film studio. They soon became aware of the difficulties of setting up a company that supervised both the production and the distribution, so they endeavoured to disseminate their influence through other film studios.²⁹ *Aspa P.C.* and *Ariel* had strong ties to Catholic associations, while *Procura*, *Filmayer* and *Exhibidores Unidos* were under the control of *Opus Dei*.³⁰ The *Valladolid Religious Film Festival* (Semana de Cine Religioso de Valladolid)³¹ guaranteed from 1956 that Spanish and international religious movies could reach the professional film makers and the public as well.

A large number of the Catholic films discussed the story of saints and apostles, while other movies were about those people whose life was changed for the better with the help of the religion and the Church. The

²⁷ MONTERO (2002): 177-178.

²⁸ Ibidem, 180.

²⁹ HEREDERO (1993): 78-82.

³⁰ LÓPEZ - ARAMIS (2006): 314.

³¹ Today it is known as *Valladolid International Film Festival* (Semana Internacional de Cine de Valladolid - SEMINCI).

Catholic faith was omnipotent and the main characters were often innocent kids who could sing in an angelic voice.

Some of these productions are: *Reckless* (Balarrasa, José Antonio Nieves Conde, 1950), *The Lady of Fátima* (La Señora de Fátima, Rafael Gil, 1951), *God's War* (La guerra de Dios, Rafael Gil, 1953), *The Kiss of Judas* (El beso de Judas, Rafael Gil, 1954), the *Miracle of Marcelino* (Marcelino pan y vino, Ladislao Vajda, 1955) and *Messengers of Peace* (Mensajeros de paz, José María Elorrieta, 1957).

Since the mid-50's the glory of those films that contained explicit propaganda started to decline, they didn't appeal the public anymore. The financial results of Cifesa studio, which had produced most of the historical movies, showed a negative balance, while in the movies that dealt with the Civil War appeared the national reconciliation. In the 1960's José María García Escudero took the lead at the *Directorate General of Cinematography and Theater* (*Dirección General de Cinematografía y Teatro*), he acted in compliance with the minister of information and tourism, Manuel Fraga Iribarne in order to introduce the policy of *opening* (*apertura*); in film industry the criteria of artistic aspects and quality became substantial. Due to the clear regulations, the conspicuous standards of censorship and the friendly relations of García Escudero with film makers, ideology was temporarily relegated to the background. At the same time, that group of the regime (the *bunker*) which considered this opening as an extreme liberalization, kept the director-general and the film industry under constant pressure, they strived to smuggle back the topics of the 40's to the film policy of the 60's. They met only with partial success.

It can be proved with the case of the Spain of the 40's and 50's that the Franco regime used film policy as one of the most important channels for transmitting its ideology. Therefore, the products of this film policy, the films themselves, can be useful and valuable sources for historians that investigate this period.

Bibliography

- ANDRADE, J. de: *Raza. Anecdotario para el guión de una película*. Madrid, 1942.
Archivo General de la Administración, Cultura, Caja 36/03379, Expediente 09689
- CAPARRÓS LERA, J.M.: *Camuflaje ideológico del franquismo: Raza (1941-1950), manipulación de un film de propaganda política*. IN: *Estudios sobre el cine español del franquismo*. Ed. CAPARRÓS LERA, J.M. Valladolid, 2000.
- CRUSELLS, M.: *La Guerra Civil española: cine y propaganda*. Barcelona, 2000.
- GARCÍA SEGUÍ, A.: *Cifesa, la antorcha de los éxitos*. Archivos de la Filmoteca 4. (1989-1990)

- GARCÍA VIÑOLAS, P.: *La escasez de asuntos históricos en nuestra pantalla*. Primer Plano 17 (9 February 1941)
- GUBERN, R.: 1936-39: *La guerra de España en la pantalla*. Madrid, 1986.
- GUBERN, R.: *Raza: un ensueño del general Franco*. Madrid, 1977.
- HEREDERO, C. F.: *Las huellas del tiempo. Cine español 1951-1961*. Valencia/Madrid, 1993.
- LÉNÁRT A.: *A film mint történeti forrás*. Aetas 3/2010
- LÓPEZ, J. - ARAMIS, E.: *Religiosidad en el cine español en la década de los cincuenta*. Zainak. Cuadernos de Antropología-Etnografía. 28 (2006)
- MONTERDE, J. E.: *Un modelo de reapropiación nacional*. IN: *Cine, nación y nacionalidades en España*. Ed. BERTHIER, N. - SEGUIN, J. C. Madrid, 2007.
- MONTERO, M.: *Cine para la cohesión social durante el primer franquismo*. IN: *Ver cine*. Ed. PELAZ, J.-V. és RUEDA, J.C. Madrid, 2002.
- Necesidad de un cine histórico español*. Primer Plano 95 (9 August 1942)
- ORMOS M. - HARSÁNYI I.: *Mussolini - Franco*. Budapest, 2001.
- REIG TAPIA, A.: *La autoimagen de Franco: la estética de la raza y el imperio*. Archivos de la Filmoteca 43-44. (2002-2003).
- ROMERO-MARCHENT, J.: *Cinema nacional. Comentarios al margen*. Radiocinema 44 (15 January 1940).
- SAINZ Y DÍAZ, J.: *Hacia un cinema nacional. La misión de la pantalla: distraer y educar*. Radiocinema 50. (15 April 1940).

Mária Pallagi

**„Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“¹
Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische
Ostpolitik²**

*„Mir wurde damals aber auch bewusst, welche
Möglichkeiten sich für den Erzbischof von Wien
ergeben, um mit den Bischöfen jenseits des Eisernen
Vorhanges Verbindung aufnehmen zu sollen.“
(Kardinal König am 14. Mai 2000 in Mariazell)*

Das Coverphoto von Mindszentys Erinnerungen³ symbolisiert sehr gut das Verhältnis zwischen dem ungarischen Primas und dem Heiligen Stuhl nach 1956. Die Montage zeigt uns nämlich Mindszenty im Vordergrund und den Vatikan im Hintergrund, aber dadurch, dass der Primas im Schatten steht, gewinnt der Heilige Stuhl „zentrale Position“.

Kardinal Mindszenty war bekanntlich Kritiker der Vatikanischen Ostpolitik. In meinem Aufsatz wird auf die Periode von 1956 bis 1975 fokussiert, also auf Mindszentys Aufenthalt in der Amerikanischen Botschaft in Budapest bzw. in Rom und dann Wien. Der Vatikan sandte im April 1963 den Wiener Kardinal, Franz König nach Budapest um mit dem Primas den Kontakt aufzunehmen und danach – bis 1971 – zwischen ihm und dem Heiligen Stuhl zu vermitteln. Diese Reisen des Wiener Kardinals können als Teil der Vatikanischen Ostpolitik bewertet werden. Die Vatikanische Ostpolitik gilt immer noch als heftiges Diskussionsthema, an dieser Stelle soll – als Ausgangspunkt – die Definition von Szabó Ferenc SJ zitiert werden: „Während des Kommunismus existierte neben „der Kirche der

¹ Wiener Zeitung, 07. 05. 1975, S. 1 und die Presse 09. 05. 1975, S. 1. Zitiert auch von Katalin TOMA: *Kardinal Mindszenty in der österreichischen Presse*. IN: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ: *Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien, Wien 2012, 115-132.*

² Meine Forschungen in Wien wurden durch die Stipendien der Ungarischen Stipendiumkommission (Magyar Ösztöndíj Bizottság CH ösztöndíja), der Stiftung Aktion Österreich-Ungarn, des Österreichischen Bundesministeriums für Wissenschaft und Forschung und der Mindszenty Gesellschaft unterstützt, bei denen ich mich an dieser Stelle bedanken möchte. Mein besonderer Dank gilt Dr. Christoph Ramoser und Szóts Gyenes Mária.

Diese Arbeit basiert auf meinem Aufsatz: „*Ein unerwünschter Gast*“ – *Kardinal Mindszenty in der Amerikanischen Botschaft und die Besuche von Kardinal König (1956-1971) – Die Ostpolitik des Vatikans gegenüber Ungarn und der Fall Mindszenty*. IN: *Österreich und Ungarn im Kalten Krieg*, Hrsg. von Oliver RATHKOLB, MAJOROS István und MARUZSA Zoltán, Wien, 2010, 373-405.

³ MINDSZENTY József: *Emlékirataim*. Szent István Társulat, Budapest, 1989.

Diplomatie“ auch „die Kirche der Märtyrer“, die aber mit der Zeit von kirchlichen Vertretern der Ostpolitik vergessen wurde. Die objektive Geschichtsschreibung darf aber diese Doppelkeit nicht ausser acht lassen.⁴

Wie Kardinal König seine Ostreisen erlebte, das hat er wiederholt in Vorträgen und Diskussionen klar und deutlich ausgesprochen. In seiner Festrede am 10. Juni 2003 im Zuge der „Europavesper“ im Wiener Stephansdom hatte er sich an seine Reise am 13. Februar 1960 durch das damalige Jugoslawien erinnert (er wollte als einziger „westlicher“ Kardinal an dem Begräbnis von Kardinal Alojzije Stepinac teilnehmen), bei der er und sein Zeremoniär, der spätere Weihbischof, Helmut Krätzl, bei Varaždin schwere Verletzungen erlitten hatten.

Für Kardinal König – wie er es auch selber immer wieder betont hatte – hatte dieser Unfall symbolisch den Beginn der neuen Ostpolitik bedeutet.⁵ Entscheidend war dabei, was er in Jugoslawien in dem Spital an der Wand gesehen hatte: kein Kreuz, sondern ein Tito-Porträt. Für Kardinal König war also dieser Unfall Anlass zum Umdenken: „Das ist eine Welt in der ich mich jetzt am Rande befinde, von der weiss ich ja nichts, da gibt es andere Sorgen als bei uns. Wir können als Christen doch nicht sagen: Das geht uns nicht an!“⁶

Im Verlauf seines Lebens hat sich Kardinal König immer wieder mit dem Osten Europas auseinandergesetzt, wenn auch aus unterschiedlichen Gesichtspunkten: war es anfänglich die neue Erkenntnis der Verantwortung des Erzbischofs von Wien für die „Brüder und Schwestern im Osten Europas“, so war es in der Folge die praktische Konsequenz aus dieser Erkenntnis, die ihn, nicht nur in Ungarn, planmäßige Kontakte durch den Eisernen Vorhang hindurch verfolgen ließ, immer mit der Rückendeckung des jeweiligen Papstes; beides mündete schließlich in die Überzeugung ein, dass Europa „nicht Westeuropa allein“ sei, sondern dass ein Europa, das als Gesamteuropa leben will, nur eines sein kann, das, um mit Papst Johannes Paul II. zu sprechen, „mit beiden Lungenflügeln atmet“. Wie sich Kardinal König später daran erinnerte: „Damals wurde mir bewusst, dass der Eiserne Vorhang nicht nur

⁴ SZABÓ Ferenc SJ: *A Vatikán keleti politikája közéről – Az Ostpolitik színe és visszája*. L'Harmattan Kiadó, 2012. Zitiert IN: *Vértanúink – Hitvallóink*, XIX. évfolyam 1. szám (70. szám), Kiadja a Magyarországi Mindszenty Alapítvány, Kolozsvár, 18-19.

⁵ Zur Ostpolitik des Vatikans siehe: ADRIÁNYI Gábor: *Die Ostpolitik der Päpste Pius XII., Johannes XXIII. und Paul VI. (1939-1978) am Beispiel Ungarns*. In Ders. (Hrsg.): *Papsttum und Kirchenreform. Festschrift für Georg Schwaiger zum 65. Geburtstag*. St. Ottilien 1990, EOS, 765-786.; Ders.: *Die Ostpolitik des Vatikans 1958-1978 gegenüber Ungarn. Der Fall Kardinal Mindszenty*. 2003. Heinz HÜRTEIN: *Leitlinien der Politik des Hl. Stuhles gegenüber Faschismus, Nationalsozialismus und Kommunismus 1922-1978*. Forum für osteuropäische Ideen- und Zeitgeschichte, 1999/1, 13-30.; MÉSZÁROS István: *Mindszenty és az „Ostpolitik“*, Budapest 2001. Reinhard RAFFALT: *Wohin steuert der Vatikan?* München 1974. Hansjakob STEHLE: *Die Ostpolitik des Vatikans 1917-1975*, München 1975. Ders.: *Geheimdiplomatie im Vatikan. Die Päpste und die Kommunisten*, Zürich 1993. SZABÓ Ferenc: *Az „Ostpolitik“ emlékezete*. Vigilia, 1992/11. 844-848.

⁶ Zitiert in: *Die Furche* (Spezial), Nr. 23/5. Juni 2003.

eine geographische Grenze ist, sondern auch eine Barriere in den Herzen und in der Psyche der Menschen darstellt. So wurde für mich der Name "Stepinac" zum Auftakt eines neuen Verständnisses – nicht nur des kommunistischen, sondern des östlichen Europas überhaupt."

In späterer Folge sollte er eine konsequente „Besuchspolitik“ in die Länder hinter dem Eisernen Vorhang beginnen und die erste Station war Budapest.⁷

Königs Kontaktaufnahmen mit Repräsentanten der katholischen Kirche hinter dem Eisernen Vorhang wurden durch den neuen Kurs – *aggiornamento* – des Heiligen Stuhles ermöglicht. Die antikommunistische Politik Pius XII. der Nachkriegsjahre manövrierte nämlich die katholische Kirche in Osteuropa, die aus dem öffentlichen Leben verdrängt und deren innerkirchliche Strukturen weitgehend zerschlagen waren, in eine Sackgasse.⁸

Die Wende kam mit Johannes XXIII.⁹ Er versuchte, einen anderen Weg zu gehen. Seine große persönliche Ausstrahlungskraft suchte das Gespräch und die Begegnung mit allen Menschen, so auch mit Vertretern des militanten Atheismus in kommunistischen Ländern. Er glaubte an die Chance des Dialogs. So brachte sein Pontifikat (1958-1963) eine Änderung zum Besseren und eine Annäherung auf diplomatischer Ebene, im Zuge seiner Bemühungen um den Weltfrieden und um das Erkennen der „*Zeichen der Zeit*“. Der in den folgenden Jahren gezielt eingesetzte politische Begriff von der friedlichen Koexistenz fand so auch Eingang in die vatikanische „*Ostpolitik*“, als eine realistische Chance, einen Platz zum Leben und Überleben der örtlichen Kirchen im atheistischen Staatsgefüge zu finden. Diese grundsätzliche Ausrichtung behielt auch sein Nachfolger Paul VI. (1963-1978) bei. Konsequenterhart in der Theorie, verfolgte Paul VI. in der Praxis jedoch eine moderate Politik gegenüber der Sowjetunion, mit dem Ziel, den Katholiken in den kommunistischen Ländern das religiöse Leben so weit wie möglich zu erleichtern. So war die Vatikanische Ostpolitik unter Paul VI. de facto auf die „*Normalisierung*“ des katholischen Glaubenslebens, die Erreichung eines „*modus vivendi*“ mit den kommunistischen Regimen ausgerichtet.

Die Missionen Kardinal Königs müssen also im Kontext dieser neuen

⁷ Vgl. damit: Annemarie FENZL: *Kardinal König und Kardinal Mindszenty – Die Ostpolitik des Vatikans*. IN: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ: *Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien*, Wien 2012, 60-62.

⁸ Die antikommunistische Meinung von Pius XII. kommt auch in seiner Weihnachtsbotschaft vom Jahre 1956 ganz eindeutig zum Ausdruck: „*Zu welchem Zweck soll man übrigens miteinander reden, wenn es keine gemeinsame Sprache gibt?*“ Joseph Kripp an Dr. Leopold Figl am 20. 1. 1958, Zl. 6-Pol/58. „*Private vatikanische Stimmen zu den Äusserungen Gromykos über eine Kontaktaufnahme mit dem Heiligen Stuhl in der Frage des Weltfriedens*“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Berichte Vatikan 1958.

⁹ 28. Oktober 1958-3. Juni 1963.

aussenpolitischen Richtlinie des Heiligen Stuhles bewertet werden.

Die erste Kontaktaufnahme im Kontext des Neuen Kurses von Papst Johannes XXIII.

Der Wiener Kardinal hatte den Primas Mindszenty das erste Mal am 18. April 1963 in Budapest aufgesucht.¹⁰ Wie schon oben darauf hingewiesen wurde, wurde er bei seinem Plan auch von dem damaligen Papst, Johannes XXIII.¹¹ unterstützt, der den Wiener Kardinal besonders schätzte¹². Unter seinem Pontifikat wurde Erzbischof König zum Kardinal ernannt.¹³

Von der geplanten Reise nach Ungarn bzw. von den Absichten des Vatikans hatte der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl folgendes berichtet: *„Die Absicht Kardinal Königs, einer Einladung des Vorsitzenden der ungarischen Bischofskonferenz, Bischof Hamvas, folgend, schon in der allernächsten Zeit nach Ungarn zu reisen, dürfte do. bekannt sein; ebenso, dass die Einreiseerlaubnis der ungarischen Behörden für den Wiener Oberhirten bereits erteilt wurde. Ich möchte aus hiesiger Sicht zu diesem Besuch des Kardinals bei unserem Nachbarn bemerken, dass er die volle Zustimmung des Heiligen Stuhls besitzt. Im Päpstlichen Staatssekretariat hegt man die Hoffnung, dass es dem österreichischen Kardinal auch möglich sein werde, der amerikanischen Botschaft in Budapest einen Besuch abzustatten, um mit Kardinal Mindszenty zu sprechen. Es ist kein Geheimnis und in der internationalen Presse bereits ausgiebig diskutiert worden, dass der Heilige Stuhl eine Lösung des Problems Mindszenty anstrebt. Es soll jedoch nichts unternommen werden, zu dem der ungarische Primas nicht selbst sein volles Einverständnis erklärt. Dies gilt besonders von der Absicht des Heiligen Vaters, ihn auf einige Jahre an die Kurie zu berufen und durch diese Berufung den Weg für weitreichende Konzessionen der ungarischen Regierung in Bezug auf die freie Religionsausübung der ungarischen Katholiken, Lockerung bzw. Beseitigung*

¹⁰ Zu diesem ersten Besuch siehe: FEJÉRDY András: *König bíboros első találkozására Mindszenty Józseffel*. IN: *„Isten szolgája“*. Emlékkonferencia Mindszenty József bíboros életéről és munkásságáról, Parlament, Budapest, 2006. november 4. Antológia Kiadó, Lakitelek 2007. 79-108.

¹¹ Später hatte ihn auch Paul VI. bestärkt: *„Wir müssen etwas tun, wir können nicht vor dem Eisernen Vorhang stehen bleiben. Wir müssen Wege finden, um mit dieser Welt, die uns so fern, aber geographisch so nah ist, in Verbindung zu kommen.“* Zitiert in: *Die Furche (Spezial)*, Nr. 23/5. Juni 2003. Siehe dazu: LUKÁCS László: *A Vigília beszélgetése Franz König bécsi bíborossal*. *Vigilia*, 1992/11, 849-854.

¹² Interessant ist in diesem Kontext auch eine Bemerkung von Johannes Coreth: *„...Kennzeichnend für den allgemeinen Tenor des Schreibens des Heiligen Vaters ist das fast aus jeder Zeile sprechende grosse Wohlwollen, das Johannes XXIII. Österreich und dem österreichischen Volke entgegenbringt. Welche Wandlung hat sich doch in der Einstellung zu Österreich gegenüber dem Pontifikat Papst Pius XII. vollzogen!...“* Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 7. 6. 1962, Zl. 24-Pol/62: *„Botschaft des Papstes zum österreichischen Katholikentag“*, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

¹³ Der Papst hatte seine Entscheidung folgendermassen kommentiert: *„Das sind alle jene, die ich kenne und wo es keines besonderen Studiums bedurfte, um sie auf die Liste zu setzen; weitere können nach genauerer Prüfung und Überlegung später folgen...“*. Joseph Kripp an Leopold Figl am 18. 11. 1958, Zl. 64-Pol/58, vertraulich, *„Zu den bevorstehenden 23 Kardinalsernennungen“*, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

der staatlichen Aufsicht über die Kirche, Besetzung der vakanten Bischofssitze mit auch dem Heiligen Stuhl genehmen Kandidaten, zu ebnen. Man ist sich bewusst, dass es nicht leicht sein wird, den noch immer von kämpferischem Geist beseelten ungarischen Oberhirten für diese Pläne zu gewinnen. Der Erkundigungsreise Kardinal Königs kommt somit eine eminente Bedeutung hinsichtlich der weiteren Politik des Heiligen Stuhles in Bezug auf Ungarn zu, da man sich auch auf sein Urteil verlassen möchte, ob die ungarischen Katholiken, die im Verbleiben Kardinal Mindszenty's ein Symbol für die Fortdauer des Kampfes der Kirche gegen die kommunistische Unterdrückung erblicken¹⁴, die Berufung ihres Primas nach Rom, selbst gegen weitreichende Zugeständnisse des kommunistischen Regimes, nicht als Kapitulation der Kirche auffassen würden."¹⁵

Im April 1963 hatten sich also Kardinal König und Kardinal Mindszenty in der amerikanischen Gesandtschaft – wo Mindszenty seit 1956 Zuflucht gefunden hatte¹⁶ – getroffen¹⁷. Der Wiener Kardinal erinnerte sich daran, dass der Primas ziemlich überrascht gewesen wäre. „Was will der Heilige Vater von mir?“ – hatte er gefragt. „Nichts Besonderes“ – kam die Antwort –

¹⁴ Alfred Puhan, der amerikanische Botschafter in Budapest 1971 hatte dieses Motiv in diversen Berichten auch mehrmals hervorgehoben: mit seiner Anwesenheit in der Amerikanischen Botschaft in Budapest protestierte Mindszenty demonstrativ gegen das kommunistische Regime Ungarns. Siehe dazu: Alfred Puhan an Robert F. Illing (Assistent to Ambassador Cabot Lodge), NARA (National Archives and Records Administration) 3664-3667, IN: SOMORJAI Ádám (hrsg.): „His Eminence Files“, American Embassy, Budapest. Mindszenty bíboros az Amerikai Nagykövetségen. METEM, Budapest, 2008.

¹⁵ Der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl, Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 6. 3. 1963, Zl. 8-Pol/63. vertraulich: „Zur Reise Kardinal Königs nach Ungarn“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

¹⁶ Kardinal Mindszenty hatte am 4. November 1956 in der amerikanischen Gesandtschaft Zuflucht gefunden, wo er bis 1971 blieb. Vgl. dazu z. B.: Mindszenty József, Napi jegyzetek, Budapest, Amerikai Követség 1956-1971. Vaduz 1979., ÓLMOSI Zoltán (vál. és bev.), *Mindszenty és a hatalom. Tizenöt év az USA-követségen*, Budapest 1991. bzw. die Kommentare in der Zeitschrift: *Rheinischer Merkur*, Pfingsten 1963, Nr. 22, S. 4. Der Fall Mindszenty: Die Ost-Kontakte des Vatikans und die Kirche des Schweigens. Von Otto B. Roegele (HU OSA 300-40-5, Box 125). „...Als die russischen Divisionen den Aufstand niedergeworfen hatten, musste Mindszenty in der amerikanischen Botschaft um Asyl bitten. Seither bewohnt er zwei Räume im Botschaftsgebäude, von jedem Kontakt mit der Aussenwelt abgeschnitten. Vor dem Haus halten Sonderposten der Geheimpolizei Wache, zwei Autos stehen bereit, eines davon mit stets laufendem Motor. Die Fenster in der Nachbarschaft sind von Beobachtern besetzt. Niemand kann ohne Sonderausweis auch nur die Strasse betreten, in der die amerikanische Botschaft liegt.“

¹⁷ „Die Reise war bis zur letzten Minute geheimgehalten worden. Noch am Vortag hatte ein Sprecher des Erzbischöflichen Ordinariats in Wien erklärt, Kardinal König werde voraussichtlich erst im Mai nach Budapest fahren. Am Donnerstag passierte er dann in Begleitung zweier Diplomaten in einer Limousine der österreichischen Gesandtschaft in Budapest bei Nickelsdorf die ungarische Grenze. Nach seiner Ankunft in Budapest begab sich der Kardinal unverzüglich in die amerikanische Gesandtschaft und führte dort ohne Anwesenheit von Zeugen seine Besprechungen mit Mindszenty. Vier Stunden später verliess er das Gesandtschaftsgebäude, ohne den auf ihn wartenden Journalisten eine Auskunft über die Unterredung zu geben und fuhr zur österreichischen Gesandtschaft. Auch ein Sprecher der amerikanischen Gesandtschaft erklärte sich ausserstande, eine Mitteilung über das Gespräch Königs mit dem ungarischen Primas abzugeben.“ *Süddeutsche Zeitung*, 19. 4. 1963, Kardinal König bei Mindszenty. HU OSA 300-40-5, Box 125.

Mária Pallagi: „Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik

„der Heilige Vater möchte Sie auf das Konzil einladen. Er würde sich sehr freuen, wenn Sie diese Einladung annehmen könnten.“

Bei dem Heiligen Stuhl wurde oft darüber diskutiert, welche Bischöfe auf dem Konzil die schweigende Kirche vertreten könnten.¹⁸ Für Papst Johannes XXIII. war es ein grosses Dilemma, ob Kardinal Mindszenty überhaupt eingeladen werden sollte.¹⁹ In diesem Fall sollte nämlich damit gerechnet werden, dass er nie mehr nach Ungarn zurückkehren könne. Das war natürlich auch bei anderen Teilnehmern aus anderen sowjetischen Satellitenstaaten zu befürchten.²⁰ Nach den Erinnerungen von Kardinal König hatten sie sich etwa 4 Stunden lang unterhalten – bei strengen „Sicherheitsmassnahmen“²¹. Direkt nach der Reise Kardinal Königs nach

¹⁸ „Der Heilige Stuhl hat durch Mittelspersonen sowohl bei der sowjetischen Regierung als auch bei anderen Regierungen von den Satellitenstaaten Bemühungen unternommen, dass den katholischen Bischöfen dieser Länder, sofern sie ihre Funktionen noch frei ausüben können und nicht in Haft befinden, die Teilnahme am bevorstehenden Konzil ermöglicht werde. Man hat im Vatikan auf Grund der einlangenden Berichte die Hoffnung noch nicht ganz aufgegeben, dass es einigen Bischöfen, vielleicht sogar aus der UdSSR, aber auch aus der Tschechoslowakei, Bulgarien, allenfalls aus Ungarn, ermöglicht werden wird, nach Rom zu kommen. ...“. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 13. 9. 1962, Zl. 34-Pol/62, vertraulich, „Die Bischöfe hinter dem Eisernen Vorhang; vatikanische Hoffnungen auf eine Konzilsbeteiligung“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Mit Kardinal Wyszynski wurde in Rom auf jeden Fall gerechnet: „...Aus der Umgebung des Kardinals verlautet, dass die polnische Regierung nicht nur ihm, sondern vermutlich auch allen anderen polnischen Bischöfen die Erlaubnis zur Teilnahme an dem kommenden Ökumenischen Konzil erteilen wird. Somit dürfte der polnische Episkopat allein die sogenannte „Schweigende Kirche“ vertreten, da es in vatikanischen Kreisen als ausgeschlossen erachtet wird, dass eine gleiche Geste gegenüber den ungarischen oder gar den tschechischen Bischöfen erfolgen wird“. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 20. 2. 1962, Zl. 10-Pol/62: „Kardinal Wyszynski in Rom“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

¹⁹ „...Im Staatssekretariat macht man darauf aufmerksam, wie charakteristisch für den regierenden Papst die Wahl des Vertreters aus Ungarn sei: Nicht Kardinal-Primas Mindszenty wurde ernannt – dem der erste Platz im ungarischen Klerus zukommt und den man hätte nominieren können, um eine anbetrachts seiner Immobilität spektakuläre Geste zu vollziehen, wobei natürlich nur ein Vertreter des Kardinals hätte an den Arbeiten in Rom persönlich teilnehmen können – sondern der Erzbischof von Kalocsa, von dem zu hoffen steht, dass er effektiv bei den Sitzungen in Rom werde anwesend sein können – so sehr sei der regierende Papst allen rein theoretisch demonstrativen Aktionen abhold und ganz auf das Praktisch-Nützliche ausgerichtet“. Joseph Kripp an Dr. Bruno Kreisky am 21. 6. 1960, Zl. 39-Pol/60: „Weitere organisatorische Massnahmen zur Vorbereitung des ökumenischen Konzils“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

²⁰ „...Die Sorge des Heiligen Stuhles besteht aber vor allem darin, sicher zu stellen, dass diesen Bischöfen auch die Wiederreise in ihre Länder erlaubt wird, da eine solche Verweigerung katastrophale Folgen für die noch bestehenden Fragmente der katholischen Hierarchie hinter dem Eisernen Vorhang hätte. ...“. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 13. 9. 1962, Zl. 34-Pol/62, vertraulich, „Die Bischöfe hinter dem Eisernen Vorhang; vatikanische Hoffnungen auf eine Konzilsbeteiligung“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., bzw. „...Im übrigen treten die Bischöfe der Oststaaten wenig hervor, da sie offenbar die Weisungen der Regierungen ihrer Heimatländer nicht ganz in den Wind schlagen und ihre Rückkehr nicht aufs Spiel setzen wollen...“. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 22. 10. 1962, Zl. 35-Pol/62. „Teilnahme katholischer Würdenträger aus den östlichen Satellitenstaaten am Konzil“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Vatikan 1962.

²¹ Über die Mission hatte der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl folgendes berichtet: „Die zuständigen vatikanischen Kreise bewahren über das Ergebnis der Reise Kardinal Königs nach Budapest und seine Entrevues mit Kardinal Mindszenty strengstes Stillschweigen. ... Das

Ungarn – am 22. April 1963 – sandte die österreichische Gesandtschaft in Ungarn den folgenden Bericht nach Wien, in dem auch die aktuelle Situation: Regierung contra Mindszenty analysiert worden ist: „Die wahrscheinlich im Auftrag, sicherlich aber mit Zustimmung des Heiligen Vaters eingeleitete Initiative des Erzbischof von Wien, Kardinal Dr. König, zur Lösung der Frage Mindszenty wird in der ganzen Welt mit grossem Interesse verfolgt. Dieses Interesse hat je nach dem Standort des Beobachters oder Beteiligten verschiedene Ursachen und Gründe. In diesem Bericht darf ich mich jedoch darauf beschränken, nur einige der wichtigsten zu erwähnen. Es ist einmal die allgemein zum Ausdruck gebrachte menschliche Anteilnahme am Schicksal des schwergeprüften Primas der katholischen Kirche Ungarns, der als Mittelpunkt eines der widerlichsten Schauprozesses dieses Jahrhunderts jahrelang hinter Kerkermauern schmachten musste, bis er 1956 von den Revolutionären befreit, wenige Tage später genötigt war, in der amerikanischen Gesandtschaft Zuflucht zu suchen. Durch seinen Widerstand gegen den Totalitarismus und das ihm zugefügte Unrecht und Leid wurde Mindszenty in den Augen vieler – und nicht nur von Katholiken – zum Sinnbild der kämpfenden und leidenden Kirche hinter dem Eisernen Vorhang und zum Symbol für die Intoleranz des volksdemokratischen Systems in Ungarn. Aus dieser Tatsache ergibt sich bereits ein weiteres Zentrum des Weltinteresses, das in der Frage gipfelt, ob die Beteuerungen des als milde geltenden derzeitigen ungarischen Regimes, die nationale Einheit zu verwirklichen, niemanden wegen seiner politischen Überzeugung zu verfolgen und allen, die sich zum volksdemokratischen Staat bekennen, gleiche Rechte und Chancen einzuräumen, ernst gemeint sind. Allen jenen, die diese Frage stellen, würde eine positive Antwort darauf leichter fallen, wenn auch die ungarische Regierung sich ernstlich bemühen würde, den Fall des Kardinal Mindszenty in gerechter und großzügiger Weise zu bereinigen. Für die Skeptiker ist daher Mindszenty sozusagen die Probe für die Glaubwürdigkeit und die internationale Bewertung des volksdemokratischen Regimes in Ungarn. Man hätte demnach annehmen können, dass diese Gesichtspunkte von der ungarischen Regierung in ihrer Bedeutung erkannt und entsprechend gewürdigt werden würden. Erstaunlicherweise hat man aber sogar die ideale Gelegenheit der Generalamnestie anlässlich des 4. April d. J. vorübergehen lassen, ohne das prominenteste Opfer der Justiz des verruchten, sogenannten Personenkultes in den Gnadenakt einzubeziehen. Spricht man einen Repräsentanten des Regimes auf diesen unverständlichen Sachverhalt hin an, so bekommt man zu hören, dass Mindszenty als ein „Feind“ des

Päpstliche Staatssekretariat scheint zwar einige telegrafische Meldungen, die über die Wiener Nuntiatur gegangen sind, erhalten zu haben, doch dürfte Papst Johannes XXIII. auf eine persönliche Berichterstattung Kardinal Königs über seine Budapester Eindrücke grossen Wert zu legen.“ Der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl, Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 24. 4. 1963, Zl. 17-Pol/63. „Die Mission Kardinal Königs in Budapest“. ÖStA, AdR, BMFAA, Sektion II-pol. Über den ersten Besuch siehe auch: SOMORJAI Ádám, Trilogia. „Sancta Sedes et Mindszenty, 1956-1975“. Vol. II. Sancta Sedes Apostolica et Cardinalis Ioseph Mindszenty. Documenta 1956-1963. – Az Apostoli Szentszék és Mindszenty József kapcsolattartása II. Tanulmányok és szövegközlések, METEM, Budapest 2009. 67-80.

Volkes zu Recht verurteilt worden sei, sich der gerechten Strafe entzogen habe und ihm diese allenfalls durch einen individuellen Gnadenerweis, um den er anzusuchen hätte, erlassen werden könnte. Trotzdem steht für jenen, der zwischen den Worten hören und zwischen den Zeilen lesen kann fest, dass auch die ungarische Regierung an einer Lösung des Falles Mindszenty äusserst interessiert ist, und zwar aus einer Reihe von innen und aussenpolitischen Erwägungen. Das Problem beruht daher für sie wohl hauptsächlich in der Überlegung, welchen Preis man für Mindszenty bekommt oder welchen man allenfalls zu bezahlen bereit ist. ... Auch hier wird sich aber zunächst an der Haltung des kommunistischen Regimes zum Fall Mindszenty erweisen, inwieweit auf dieser Seite die Bereitschaft besteht, die unvermeidliche ideologische Auseinandersetzung zwischen den beiden Weltanschauungen nicht mehr mit den Mitteln brutaler Gewalt, sondern mit geistigen Waffen zu führen und den religiösen Bekenntnissen, vor allem aber der katholischen Kirche die Möglichkeit zu geben, eine ihrer Sendung entsprechende Tätigkeit zu entfalten. Um diese Schwerpunkte dürften sich vermutlich auch die Forderungen Kardinal Mindszenty's hinsichtlich der Lösung seines Falles bewegen. Bis jetzt bestehen darüber nur Vermutungen, weil von den Beteiligten begreiflicherweise strengste Diskretion gewahrt wird. Einmal aber und vielleicht in nicht allzu ferner Zeit wird sich der Vorhang vor der Bühne des Geschehens heben und dann wird man sehen, ob das Drama Mindszenty fortgesetzt wird oder die Hoffnungen auf mehr Freiheit und Toleranz im geistigen Bereich für die Menschen hinter dem Eisernen Vorhang und in diesem Land eine gewisse Erfüllung finden können".²²

Über den Besuch hatte auch die Presse ausführlich berichtet: „Der Erzbischof von Wien, Kardinal König, ist heute in Budapest eingetroffen. Er begab sich sofort in die amerikanische Gesandtschaft, wo er ein mehrstündiges Gespräch mit dem dort im Asyl lebenden Kardinal Mindszenty führte. Es handelt sich dabei um einen ersten Gedankenaustausch, bei dem der Wiener Erzbischof den ungarischen Kardinal mit den Ansichten des Vatikans zum Problem einer Verbesserung der Beziehungen zwischen Kirche und Staat in Ungarn bekannt machen und die Meinungen Mindszentys dazu einholen will. Kardinal König hat, wie in Wiener kirchlichen Kreisen versichert wird, keinen bestimmten Auftrag des Vatikans zu überbringen; es soll auf den Fürstprimas von Ungarn in keiner Weise Druck ausgeübt werden. Da die Situation Mindszentys heute jedoch das erste und wichtigste Hindernis einer Entspannung darstellt, muss jeder Bereinigungsversuch mit einer Erörterung der Rolle des Kardinals beginnen.“²³

Das wichtigste Ziel dieses Besuches war aber schon 1963 die Absicht, von dem Primas Informationen zu gewinnen: ob er vielleicht doch bereit wäre, die Gesandtschaft – und Ungarn – zu verlassen und nach Rom zu gehen. Der

²² Österreichische Gesandtschaft, Budapest, Dr. Simon Koller an Dr. Bruno Kreisky am 22. 4. 1963, Zl. 16-Pol/63.: „Weltweites Interesse für Kardinal Mindszenty und die Lösung seines Problems“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

²³ Neue Zürcher Zeitung, 18. 4. 1963.: Die Mission Kardinal Königs bei Mindszenty. HU OSA 300-40-5, Box 125.

Primas lehnte „*dieses Angebot*“ kategorisch ab.²⁴ Er betonte, er wünsche sich keine Gnade – wenn er einmal Ungarn verlassen würde, dann nur als Primas.²⁵ Mindszenty hatte nämlich das Schicksal des ukrainischen Erzbischofs, Jossyf Slipyi nicht vergessen – der sein Land verlassen hatte, nach Rom, gegangen und dort geblieben war – zum Schweigen verurteilt. Was aber bei diesem ersten Besuch von Kardinal König unbedingt betont werden sollte ist, dass dieser einen Wendepunkt darstellte: der Heilige Stuhl hatte damit das erste Mal auf „*direktem Weg*“ den Kontakt zum ungarischen Primas aufgenommen.²⁶

Im April 1963 hatten sich also Kardinal König und Kardinal Mindszenty in der Amerikanischen Gesandtschaft getroffen. Aus den „*Erinnerungen*“ Kardinal Mindszentys erfährt man: „*Im Auftrag der Päpste Johannes XXIII. und Paul VI. suchte mich nach 1963 mehrmals der Wiener Kardinal-Erzbischof König auf. Ohne Druck ausüben zu wollen, erkundigte sich Papst Johannes XXIII. danach,*

²⁴ Wie Kardinal König dazu bemerkte: „...er glaube nicht, dass es eine „*schnelle Lösung*“ des Falles Mindszenty geben werde. Auf jeden Fall sei der ungarische Primas noch in Budapest. Das ganze sei jetzt eine Sache der Regierungskontakte und des Vatikans.“ Süddeutsche Zeitung, 18. 5. 1963: König: Fall Mindszenty ungelöst. HU OSA 300-40-5, Box 125; Vgl. damit: „*Vatikanische Kreise bezeichneten es am Freitag als „nahezu sicher“, dass Kardinal Mindszenty Ungarn verlassen werde. Eine offizielle Stellungnahme zu den Gesprächen zwischen Kardinal König und Mindszenty wurde vom Vatikan jedoch nicht abgegeben. Im Vatikan wurde betont, dass sowohl Ungarn als auch der Vatikan es begrüßen würden, wenn Mindszenty Ungarn verlasse. Ausdrücklich warnten die vatikanischen Kreise davor, eine „sofortige Aktion“ zu erwarten. Es könne Wochen und Monate dauern, bis Mindszenty Ungarn verlassen werde.*“ Süddeutsche Zeitung, 20. 4. 1963: Schweigen um Kardinal Königs Reise – Neuer Besuch in Ungarn erwartet/Keine Mitteilungen über das Gespräch mit Mindszenty. HU OSA 300-40-5, Box 125.

²⁵ Vgl.: „*In einem Teil der römischen Presse wurde im Zusammenhang mit dem kürzlichen Besuch des Kardinal-Staatssekretärs Cicognani in den Vereinigten Staaten die Vermutung geäußert, dass der Genannte in seinen Gesprächen mit Präsident Kennedy bzw. Staatssekretär Rusk auch die Frage einer allfälligen Freilassung Kardinal Mindszenty's aus seinem Asyl in der Amerikanischen Botschaft in Budapest erörtert habe. Es seien, so wurde weiter behauptet, auch von ungarischer Seite gewisse Fühler sowohl beim Vatikan als auch bei den Vereinigten Staaten ausgestreckt und angedeutet worden, dass man von ungarischer Seite einer Beendigung des Asyls des Kardinals und anschließender Ausreise desselben aus Ungarn keine Schwierigkeiten bereiten würde. Ich habe mich heute anlässlich einer Vorsprache bei Msgr. Dell'Acqua im Päpstlichen Staatssekretariat erkundigt, ob an diesen Gerüchten etwas wahres sei. Der Genannte erwiderte mir, dass es sich weitgehend um Spekulationen und Mutmassungen in der Presse handle. Die Ungarische Regierung scheine tatsächlich Erwägungen der vorerwähnten Art zu hegen; der Kardinal-Staatssekretär habe jedoch in Amerika dieses Thema nicht eigentlich zur Sprache gebracht und es liege nach Ansicht des Vatikans einzig und allein in der Entscheidung Kardinal Mindszenty's, ob er gewillt sei, sein Asyl in der Amerikanischen Botschaft zu beenden und Ungarn zu verlassen oder nicht. Es sei weder die Sache der Kurie noch der Vereinigten Staaten auf die Entscheidung des Kardinals in irgendeiner Weise Einfluss zu nehmen.*“ Der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl, Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 7. 12. 1961, Zl. 59-Pol/61. „*Freilassung Kardinal Mindszenty's?*“ ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1961.

²⁶ „*Die ungarische Regierung scheint der Meinung zu sein, dass der erste Schritt zu Gesprächen vom Vatikan ausgehen und in Rom Bereitschaft zu einem Arrangement mit den kommunistischen Inhabern der Macht in Ungarn vorhanden sein müsse. Der Besuch Kardinal Königs wird in diesem Zusammenhang als erster Schritt zur Sondierung des Terrains aufgefasst.*“ Neue Zürcher Zeitung: Die Mission Kardinal Königs bei Mindszenty, 18. 4. 1963.

Mária Pallagi: „Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik

ob ich nicht nach Rom kommen wolle, um dort ein kuriales Amt zu übernehmen. Er könne dann vielleicht die vakant gewordenen Bischofssitze wieder besetzen. Ich gab ihm zur Antwort, dass ich seine Pläne guthieße, wenn er dadurch die Freiheit der Kirche fördern würde. Das Außenministerium der USA erlaubte von nun an einen Briefwechsel auf diplomatischem Wege zwischen dem Vatikan und mir. Es war für mich die einzige Möglichkeit, mit der Außenwelt schriftlich Kontakt aufzunehmen.“²⁷

Das Abkommen zwischen Ungarn und dem Heiligen Stuhl

Von April 1963 bis 1971 war der Wiener Kardinal fast jedes Jahr nach Budapest gereist. 1964 übrigens nicht, wahrscheinlich hat dabei eine wesentliche Rolle gespielt, dass es am 15. September 1964 endlich zu einem Abkommen zwischen dem Apostolischen Stuhl und der Ungarischen Volksrepublik gekommen war.²⁸ In Wirklichkeit ging es nur um ein „teilweises“ Abkommen, in dem der ungarische Staat formell das ausschließliche Recht des Papstes auf die Ernennung der Bischöfe anerkannt hatte und der Heilige Stuhl sich ohne vorherige Zustimmung verpflichtet hatte aus Budapest keine Bischöfe zu ernennen. Der Vertreter des Vatikans, Mons. Agostino Casaroli definierte die unterzeichneten Dokumente folgendermaßen: Sie seien weder ein *modus vivendi*, noch ein eigentliches Abkommen, vielmehr ein Übereinkommen, das in den internationalen Beziehungen mit dem Terminus „*agreement*“²⁹ bezeichnet wurde und zur Lösung einiger praktischer Fragen geführt hatte, ohne jedoch die damit zusammenhängenden rechtlichen Probleme zur Lösung zu bringen.³⁰ Durch das Abkommen wurden die meisten Probleme aber nicht gelöst, wie z. B. die ungerechtfertigte Verurteilung von Kardinal József

²⁷ Siehe dazu auch: Annemarie FENZL: *Kardinal König und Kardinal Mindszenty – Die Ostpolitik des Vatikans*. IN: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ, Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien, Wien 2012. 68.

²⁸ Im Juli 1963 war übrigens Monsignor Dell'Acqua noch nicht besonders optimistisch im Bezug auf ein *agreement* mit Ungarn: „*Monsignor Dell'Acqua, dem ich heute vor seinem und auch meinem baldigen Ferienantritt einen Abschiedsbesuch abstattete, war in der Beurteilung der Aussichten über ein Arrangement der Kirche mit der ungarischen Regierung sehr zurückhaltend. Er war sichtlich bestrebt, dem auch in der italienischen Presse in letzter Zeit lancierten Optimismus, dass in den Gesprächen bereits weitreichende Annäherung erzielt werden und die Ausreise Kardinal Mindszentys kurz bevorstehe, einen Dämpfer aufzusetzen...*“. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 23. 7. 1963, Zl. 28-Pol/63. „*Der Heilige Stuhl und Ungarn*“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

²⁹ Auch „*intesa practica*“ bzw. Abkommen Casaroli.

³⁰ Die österreichische Gesandtschaft in Budapest hatte in einem Bericht am 22. Jänner 1964 die Schwierigkeiten aufgelistet, mit denen die Kirche Ungarns zu kämpfen hatte: 1. Die Behinderung der religiösen Erziehung und Betreuung; 2. Die Einengung und Behinderung der kirchlichen Organisationen; 3. Die Behinderung bei der Heranbildung des Priesternachwuchses; 4. Der Mangel an den notwendigen finanziellen Mitteln, usw. Österreichische Gesandtschaft in Ungarn an Dr. Bruno Kreisky am 22. 1. 1964, Zl. 2-Pol/64. „*Zur Situation der katholischen Kirche Ungarns*“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Ungarn 1964.

Mindszenty, die Wiederherstellung der religiösen Orden und deren Betätigungsfreiheit, die Frage der Schulen, Spitäler, der Presse, die Beschränkung der Jurisdiktionsrechte der Oberhirten, die Internierung der Bischöfe, die widerrechtliche Einmischung in die inneren Angelegenheiten der Kirche, die Behinderung des Religionsunterrichtes, die Beibehaltung der Friedenspriester.³¹

Eine Einigung konnte nur in sehr wenigen Fragen erzielt werden: zu denen gehörte z. B. die Ernennung der Bischöfe. So wurde Endre Hamvas,

³¹ Einige Monate nach der Unterzeichnung des Abkommens - von 14. bis 21. Juni 1965 - sind die Vertreter des ungarischen Staates, József Prantner und Imre Miklós nach Rom gereist um mit Mons. Agostino Casaroli die Ergebnisse von 1964 zu evaluieren. Wie es auch den folgenden Berichten zu entnehmen ist, waren die Betroffenen ziemlich enttäuscht: „...Wie dem auch immer sei, so stellt man im Staatssekretariat schmerzlicher Weise fest, dass sich die Hoffnungen, die man in das Abkommen mit Ungarn von vorigem Jahr setzte, nicht erfüllt hätten und das ungarische Regime, trotz zeitweiser taktisch bedingter Nachgiebigkeit, das Prinzip der vollständigen religiösen Freiheit einfach nicht bereit ist, zu dulden. Die jüngsten Vorgänge in Budapest rechtfertigen somit die grosse Skepsis mit der die in Rom und anderswo lebenden ungarischen Exil-Geistlichen das „Abkommen Casaroli“ aufgenommen und die, wie ich weiss, den Vatikan immer wieder gewarnt haben, sich zu grossen Illusionen hinzugeben.“ Der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl, Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 21. 7. 1965, Zl. 17-Pol/65. „Die Verurteilung ungarischer Geistlicher“; ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1965; bzw. „...Der Heilige Stuhl setzte auch im vergangenen Jahr seine Bemühungen fort, die Lage der katholischen Kirche in den kommunistischen Staaten zu verbessern und liess nichts unversucht, um Garantien für eine grössere Freiheit der Religionsausübung zu erwirken. Man gelangte jedoch vielfach zur Erkenntnis, dass allzu optimistische Erwartungen, die seit den ersten Initiativen aus der Zeit des Pontifikates Papst Johannes's XXIII. noch gehegt wurden, nicht am Platze sind. So erfüllte das im September 1964 abgeschlossene Übereinkommen mit Ungarn nicht alle Erwartungen, da es den Anschein hat, dass die ungarische Regierung die Realisierung der ausgehandelten Konzessionen durch administrative Massnahmen weitgehend erschwert. Auch in der Frage Kardinal Mindszenty's konnte im Berichtsjahr kein nennenswerter Erfolg verzeichnet werden. Es sei hier vermerkt, dass Kardinal König im Auftrag des Heiligen Stuhles dem ungarischen Kirchenfürsten einen Besuch aus Anlass des 50-jährigen Priesterjubiläums abstattete und ein Geschenk Papst Paul's überreichte.“ Der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl, Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 18. 1. 1966, Zl. 2-Pol/66. „Grundbericht betreffend den Heiligen Stuhl“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1966. Johannes Coreth hat in seinem Bericht am 31. Mai 1965 die Situation in Ungarn folgendermassen zusammengefasst: „Nach den im Vorjahr geführten Gesprächen, die bekanntlich zur Unterzeichnung eines Protokolls geführt haben, ist zumindest der „Nukleus“ einer katholischen Hierarchie geschaffen worden, auch wenn sich der Heilige Stuhl dessen bewusst ist, dass es ihm nicht in allen Fällen gelungen ist, „die besten Männer“ an die Spitze der einzelnen Diözesen zu stellen. Die ungarische Regierung bereite natürlich der Kirche immer wieder Schwierigkeiten. Entscheidend sei jedoch, dass nunmehr die Seelsorge durch eine funktionierende geistliche Obrigkeit sichergestellt ist. Das Problem Mindszenty sei noch auf lange Sicht nicht lösbar und der Heilige Stuhl wird keinerlei Pressuren auf den Kardinal ausüben, damit er sein Asyl verlasse. Immerhin müsse man feststellen, dass, so lobenswert auch das persönliche Opfer des greisen Kirchenfürsten sei, es doch in entscheidender Weise die Beziehungen des Heiligen Stuhls zu Ungarn beeinflusst. Nach einer Lösung des Falles Mindszenty könnte man sich vorstellen, dass eine Vereinbarung mit Ungarn über die Entsendung zumindest eines Apostolischen Visitators, wenn auch nicht über die Wiederaufnahme regelrechter diplomatischer Beziehungen, möglich wäre“. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 31. 5. 1965, Zl. 13-Pol/65. „Der Vatikan und die Ostblockstaaten“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1965.

Mária Pallagi: „Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik

der Bischof von Csanád³² zum Erzbischof von Kalocsa ernannt.³³

Zu der Bedeutung des Abkommens hatte Johannes Coreth folgendes bemerkt: „Das Beispiel Ungarn dürfte nicht ohne Folgen auf die Stellung der Kirche in anderen osteuropäischen Satellitenstaaten bleiben. Die „Linie Roncalli“³⁴ gegenüber den kommunistischen Ländern, die zwar weniger stürmisch, aber mit umso grösserer Fähigkeit von Papst Paul VI. weitergeführt wurde, ist somit ihre erste bedeutende Bestätigung gefunden“.³⁵

Agostino Casaroli betonte in seiner Erklärung in dem Osservatore Romano am 19. September 1964, dass der Heilige Stuhl das Abkommen als **Basis** für künftige Fortschritte sah und nicht als einen einfachen **Endpunkt**. Zur gleichen Zeit vergass er aber nicht die konkreten und bereits erzielten Resultate und wusste es diese in ihrem richtigen Wert einzuschätzen.³⁶

Agostino Casaroli und die Ostpolitik

Das Abkommen ist als Teil der vatikanischen Friedensstrategie und als

³² Welche Linie Hamvas vertreten hat, darüber hat Dr. Simon Koller im März 1963 Wien informiert: „Der wohl einflussreichste Repräsentant dieser neuen Linie, die zur starren und unnachgiebigen Haltung des an der Ausübung seiner Funktionen gehinderten Primas der katholischen Kirche Ungarns, Kardinal Mindszenty, in offenkundigem Gegensatz steht, ist der Vorsitzende der ungarischen Bischofskonferenz und Bischof von Csanád, Dr. Endre Hamvas. Er leitet auch die katholische Sektion der ungarischen Friedensbewegung und tritt des öfteren mit sehr geschickten, die Beziehungen zwischen Kirche und volksdemokratischem Staat zum Gegenstand habenden Erklärungen in Erscheinung. Auf seine Initiative hin, dürfte der Heilige Vater den Entschluss gefasst haben, sich auch seinerseits um eine Lösung der Frage Mindszenty zu bemühen und damit das bedeutendste Widerstandszentrum gegen eine Besserung der Beziehungen zwischen Kirche und Staat in Ungarn zu pazifizieren“. Die Anhänger dieser neuen Linie haben sich um ein neues Verhältnis zum Staat bemüht, wobei es darum ging, eine für Kirche und Staat tragbare Form der praktischen Koexistenz zu finden, die für beide Teile von Nutzen ist. Dr. Simon Koller an Dr. Bruno Kreisky am 22. 3. 1963, Zl. 11-Pol/63. „Die katholische Kirche im volksdemokratischen Staat; Bemühungen um ein besseres Verhältnis in Ungarn“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Ungarn 1963.

³³ Über das Abkommen siehe die Berichte: Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 11. 9. 1964, Zl. 29-Pol/64. „Der Stand der Gespräche zwischen dem Heiligen Stuhl und Ungarn“; Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 14. 11. 1964, Zl. 36-Pol/64. „Das Abkommen des Heiligen Stuhles mit Ungarn; Exposé des ungarischen Exil-Klerus“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1964.

³⁴ Angelo Giuseppe Roncalli ist der bürgerliche Name von Papst Johannes XXIII. Mit der Bemerkung wurde auf den neuen Kurs des Papstes hingedeutet.

³⁵ Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 16. 9. 1964, Zl. 31-Pol/64. „Das Abkommen zwischen dem Heiligen Stuhl und Ungarn“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1964. Vgl. damit die Äusserungen des ungarischen Aussenministers, János Péter am 28. 10. 1964 in dem Leitartikel der Presse: „Obwohl die getroffene Vereinbarung nur kirchlichen Inhalt habe, habe sie auch eine politische Seite. Es sei die erste Vereinbarung des Vatikans mit einem sozialistischen Land und es sei anzunehmen, dass ähnliche Vereinbarungen mit anderen sozialistischen Ländern folgen würden...“. Wien, am 3. 11. 1964, Zl. 80.055-6(POL)64, geheim, „Offizieller Besuch des Herrn Bundesministers für Auswärtige Angelegenheiten in Ungarn“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

³⁶ Österreichische Botschaft beim Heiligen Stuhl, Zl. 1315-A/64, Osservatore Romano 19. 9. 1964, Nach der Unterzeichnung des Dokumentes in Budapest. Eine Erklärung Msgr. Casarolis. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1964.

ein Signal für die Öffnung in Richtung der sowjetischen Satellitenstaaten zu bewerten. Und im Bestreben des Heiligen Stuhles, das Verhältnis zu den kommunistischen Ländern soweit wie möglich zu normalisieren, bekam der Wiener Kardinal als Vermittler des Vatikans eine zentrale Rolle. Er selber definierte diese Mission folgenderweise: *„Ich habe gegen eine solche Fehleinschätzung (er sei Ostdiplomat, P.M.) immer protestiert, allerdings vergebens. Denn offizielle Verhandlungen mit Regierungen werden nur durch das Staatssekretariat des Vatikans bzw. seiner diplomatischen Vertreter geführt. Meine Reisen erfolgten wohl mit Wissen des Vatikans, aber nicht in offizieller Mission. Die Sache war viel einfacher. Die Wiener Erzdiözese hat vielfältige geographische, kulturelle und historische Beziehungen zu den Ländern Osteuropas. Darin sah ich meine Legitimation. Durch meine Präsenz zu zeigen, durch meine Anwesenheit in den verschiedenen Ländern den Menschen dort zu zeigen, dass die Kirche sie nicht abgeschrieben, sie nicht vergessen hat.“*³⁷

Der Wiener Kardinal hatte mit seinen Besuchen bei Mindszenty einen „Stil geschaffen“ – der dann auch seine anderen Missionen in den Satellitenstaaten bestimmte: Der Wiener Kardinal hatte diese Länder auf eigene Initiative aufgesucht – also ohne „besondere Beauftragung“ des Vatikans³⁸ – wobei es aber natürlich ganz offensichtlich war, dass das alles mit Genehmigung des Heiligen Stuhles geschah.³⁹ Wie der Kurier darüber berichtet hatte: *„...Kardinal König verhandelte unter Johannes XXIII. mit Kardinal Mindszenty und wurde von dem früheren Papst immer wieder mit heiklen Missionen in Osteuropa betraut...“*⁴⁰

³⁷ Zitiert von Annemarie FENZL: *Kardinal König und Kardinal Mindszenty – Die Ostpolitik des Vatikans*. IN: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ: *Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien*, Wien, 2012. 77.

³⁸ Kardinal König hat in einem Interview dazu folgendes gesagt: *„Ich würde in meinen Reisen in den Osten nicht so etwas Sensationelles sehen – wie die Presse. Ich habe es immer als meine Aufgabe als Erzbischof von Wien betrachtet, mit den Bischöfen der Nachbardiözesen, unabhängig welche Grenzen zwischen uns liegen, Kontakt zu halten. Jedoch habe ich auch immer erklärt, dass ich keinen speziellen Auftrag habe und dass es nicht meine Aufgabe ist, Verhandlungen zu führen“*. HU OSA 300-40-5, Box 125; Vienna, 7. 10. 1966. RFE Special: König Interview in Analyse, x/13/9 – e/w.

³⁹ Diese Behauptung wird auch durch die Tatsache bestätigt, dass Kardinal König nach seiner Reise den Päpstlichen Nuntius in Österreich, Monsignore Opilio Rossi ausführlich über seine Ungarnreise unterrichtete. ... Kardinal König scheint vom Vatikan immer mehr mit diplomatischen Aufgaben für Gespräche mit dem Ostblock betraut zu werden. In Wien hört man von zwei geplanten Reisen nach Polen und in die Tschechoslowakei. Vgl. *Süddeutsche Zeitung*, 20. 4. 1963: *Schweigen um Kardinal Königs Reise*, HU OSA 300-40-5, Box 125; siehe dazu auch den Artikel der Presse am 11. März 1963: *„Kardinal König bestätigte Samstag morgen vor seiner Abreise gegenüber der ANSA ... der Papst sei von seiner Absicht unterrichtet, doch habe ihn niemand gebeten, mit Mindszenty zu verhandeln. Er könne ihm aber aus eigenem diese oder jene Möglichkeit unterbreiten. „Corriere della Sera“ schreibt, dass diese Stellungnahme Kardinal Königs trotz ihrer diplomatischen Zurückhaltung keinen Zweifel an seiner Mission lasse.“* Die Presse, 11. 3. 1963: *Mindszenty nicht mehr in Budapest? Der Primas von Ungarn soll die US-Gesandtschaft verlassen haben; Tel.-Bericht des Korrespondenten Hans Bauer; „Kardinal Mindszenty; angebliches Verlassen der US-Gesandtschaft in Budapest“*. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., 1963; Zahl: 23891-6/63.

⁴⁰ Kurier, am 4. 7. 1963. Vatikanstadt/Belgrad: Paul VI. packt den Fall Mindszenty an.

Mária Pallagi: „Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik

Kardinal König besuchte Kardinal Mindszenty insgesamt elfmal in seinem Exil. Nach dem ersten Besuch im April 1963 trafen sich die beiden Kardinäle im Juni 1965, im März 1966, im Mai, im Juni und zweimal im Oktober 1967, im Februar und im September 1969, im September 1970 und im Juni 1971 wieder.

Im Juni 1965 überbrachte er dem Primas ein Geschenk des Papstes zu dessen goldenem Priesterjubiläum, welches dieser am 12. Juni 1965 beging.⁴¹ In den „Erinnerungen“ heißt es dazu: „Am 12. Juni 1965 erschien Kardinal König zu meinem goldenen Priesterjubiläum. Er überbrachte mir vom heiligen Vater einen herzlichen Brief und einen goldenen Kelch.“ Am 6. März 1966 überbrachte er ihm die Dokumente des Konzils.⁴² Im Mai 1967 begleitete ihn der Kardinal von Bombay, Valerian Gracias. Dazu vermerkt Mindszenty: „Ich bin meinem Kardinal-Nachbarn auch dafür dankbar, dass er ...auch seinen eigenen damaligen Gast, den Kardinal Valerian Gracias, Erzbischof von Bombay für eine Viertelstunde zu mir heraufführte.“

Im Juni desselben Jahres, bei seinem fünften Besuch, überbrachte er Kardinal Mindszenty die neuesten römischen Instruktionen auf dem Gebiet der Liturgie, des Ökumenismus und des eucharistischen Kultes. Im Oktober 1967 überbrachte Kardinal König im Rahmen seines „nachbarlichen Kontaktes“ Vorlagen der zu diesem Zeitpunkt in Rom tagenden Bischofssynode.

Am 3. Februar 1969 berichtet die Kathpress, dass Kardinal König vor seiner Abreise am Westbahnhof erklärt habe, dass dieser Besuch, wie die Besuche in den vergangenen Jahren, vollkommen privater Natur sei. Die Ernennung neuer ungarischer Bischöfe habe dieser Reise, die schon vor längerer Zeit geplant war, einen besonderen Charakter verliehen, der jedoch nicht beabsichtigt sei.

Am 10. September 1969 berichtet die Kathpress, dass Kardinal König

(Wiens Kardinal und ungarischer Bischof empfangen), vgl. damit: „...The Archbishop became active as a key figure in contacts between the Vatican and the churches and regimes in Eastern Europe...“. Vienna. 8. 7. 1963: König has no plans for H. Trip now. RFE Special by Telex, HU OSA 300-40-5, Box 125. Die Missionen haben sich auch während des Pontifikats von Papst Paul VI. fortgesetzt. Der Heilige Vater hat die Bemühungen des Wiener Kardinals auch während des Gesprächs mit Johannes Coreth hervorgehoben: „Papst Paul VI. sprach sich sodann wieder sehr lobend über Kardinal-Erzbischof Dr. König aus, der ja durch besondere Missionen, so wie z. B. die öftere Entsendung zu Kardinal Mindszenty – hier fügte der Heilige Vater hinzu, dass auch die letzte Mission des Kardinals König keinen Erfolg gezeitigt habe – mit der Kurie besonders verbunden sei“. Johannes Coreth an Dr. Lujó Tonic-Sorinj am 13. 5. 1966. Zl. 13-Pol/66. „Abschiedsaudienz beim Heiligen Vater; österreichisch-vatikanische Beziehungen“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

⁴¹ Über Königs Besuch in Budapest im Jahre 1965 siehe auch: SOMORJAI Ádám: *Trilogia. „Sancta Sedes et Mindszenty, 1956-1975“*. Vol. II. *Sancta Sedes Apostolica et Cardinalis Ioseph Mindszenty. Documenta 1956-1963. – Az Apostoli Szentszék és Mindszenty József kapcsolattartása II. Tanulmányok és szövegekölzések*, METEM, Budapest 2010. 208-213.

⁴² Vgl. damit: SOMORJAI Ádám: *Trilogia. „Sancta Sedes et Mindszenty, 1956-1975“*. Vol. II. *Sancta Sedes Apostolica et Cardinalis Ioseph Mindszenty. Documenta 1956-1963. – Az Apostoli Szentszék és Mindszenty József kapcsolattartása II. Tanulmányok és szövegekölzések*, METEM, Budapest, 2010. 282-295.

erklärt habe, dass sich an der Situation Kardinal Mindszenty in absehbarer Zeit nichts ändern werde. Er habe den Kardinal bei guter Gesundheit und wohl informiert über die Vorgänge in der Kirche und in der Welt vorgefunden. Auf einer anschließenden Fahrt durch Ungarn besuchte Kardinal König eine Reihe von ungarischen Bischöfen, sowie die Benediktinerabtei Pannonhalma.

Im September 1970 wie im Juni 1971 berichtet die Kathpress von einem „Routinebesuch“ Kardinal Königs in Budapest. Dazu ist in den „Erinnerungen“ vermerkt: „Am 23. Juni teilte mir Kardinal König mit, Prälat Jozsef Zagon aus Rom werde mich besuchen. Als persönlicher Beauftragter des Heiligen Vaters kam er, ... am 25. Juni, 10 Uhr vormittags, bei mir an...“ Prälat Zagon hatte die Aufgabe, den Kardinal zu bewegen, Ungarn zu verlassen, was dann schließlich am 28. September 1971 auch tatsächlich geschah.

Am 29. September 1971 berichtet die Kathpress, dass „der Erzbischof von Esztergom und Primas von Ungarn (am Tag zuvor, dem 28. September) nach fast 23 Jahren der Einkerkierung und Konfinierung und – seit der ungarischen Volkserhebung von 1956 – des politischen Asyls in der Amerikanischen Botschaft in Budapest seit vergangenem Dienstag in Freiheit“ sei. Er wurde vom Apostolischen Nuntius in Österreich, Erzbischof Opilio Rossi, über Wien nach Rom gebracht, wo es noch dienstagnachmittags „zu einer ergreifenden Begrüßung durch den Papst kam“. Einem vatikanischen Kommuniqué zufolge war die Möglichkeit zur Ausreise des Primas das Ergebnis einer Vereinbarung zwischen der ungarischen Regierung und dem Vatikan.⁴³

In der Regel sandte Kardinal König im Anschluss an seinen Besuchen einen Bericht nach Rom. Diese Berichte befinden sich heute im Kardinal König-Archiv.⁴⁴

Nicht nur Kardinal König besuchte Mindszenty in Budapest. Für den Heiligen Stuhl wurde in diesen Jahren Mons. Agostino Casaroli (1914-1998)⁴⁵ der Reisediplomat in Sachen „Ostpolitik“. Er handelte diffizile

⁴³ Vgl. damit: Annemarie FENZL: *Kardinal König und Kardinal Mindszenty – Die Ostpolitik des Vatikans*. In: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ, Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien, Wien, 2012. 69-70.

⁴⁴ Am 24. Juni 2010 wurde das Kardinal König-Archiv eröffnet. Ich war bei diesem Event dabei. Wie aus diesem Anlass die Zeitung der Erzdiözese Wien, Der Sonntag berichtet hat: „Am 24. Juni 2010 wird das Kardinal König-Archiv eröffnet und dann der Forschung zugänglich sein. Die Räumlichkeiten sollen darüber hinaus als „Ort des Dialogs“ dienen, wo man die „Mitte“ findet, die für König immer wichtig war.“ Siehe dazu auch die Homepage des Kardinal König-Archivs: www.kardinalkoenig.at

⁴⁵ Zu Kardinal Casaroli und der Ostpolitik siehe: Agostino CASAROLI: *A türelem vértanúsága. A Szentszék és a kommunista államok (1963-1989)*, Achille SILVESTRINI bevezetőjével, Carlo Felice Casula és Giovanni Maria Vian gondozásában, Budapest, 2001, valamint BARBERINI, Giovanni (Hrsg.): *La Politica del dialogo. Le carte Casaroli sull'Ostpolitik vaticana*. Bologna, 2008.

In vatikanischen Kreisen wurde Agostino Casaroli auch als „trouble-shooter“ genannt. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky, 24. 1. 1966. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte P-R. 1966. Zl. 4-Pol/66. „Vatikanische Reaktionen auf das Ausreiseverbot für den polnischen Primas“. bzw. „Msgr.

Abkommen mit atheistischen Regierungen aus und erntete oft herbe Kritik für diese von manchen unterdrückten Katholiken als unnötige Kompromissbereitschaft angesehenen Aktionen. Casaroli tauchte das erste Mal sofort nach Königs Besuch in Budapest auf⁴⁶: schon am 7. Mai 1963 hatte er sich mit ungarischen Politikern – und auch mit Mindszenty – getroffen.⁴⁷ Im Jahre 1964 war er mehrmals Gast bei Mindszenty – wie oben erwähnt wurde, in diesem Jahr wurde das Abkommen mit Ungarn unterschrieben: am 14. 15. und am 22. März, am 8. und 15. September in Begleitung von Mons. Bongianino.⁴⁸

Es ist also nicht zu bestreiten, dass Kardinal König die Aufmerksamkeit des Vatikans auf die Staaten des Warschauer Pakts lenkte. In dem Bericht von Gustav Ortner am 24. Mai sind auch die Schwierigkeiten in dem Verhältnis zwischen Staat und Kirche erwähnt worden, die auch während der Verhandlungen zwischen der Ungarischen Volksrepublik und den Vertretern des Apostolischen Stuhles im September 1964 eine zentrale Rolle bekommen hatten: „Obgleich von zuständigen vatikanischen Kreisen über den Verlauf und die Ergebnisse der Mission Unterstaatssekretärs Msgr. Casaroli in Ungarn strengstes Stillschweigen bewahrt wird, kann man doch auf Grund von Äusserungen gewöhnlich gut informierter Kreise fast mit Sicherheit annehmen, dass die Bemühungen des Heiligen Stuhles, durch Berufung Kardinal Mindszentys an die Römische Kurie zu einem „modus vivendi“ mit Ungarn zu kommen, in einen Engpass geraten sind. Wie auch Botschafter Coreth bereits berichtet hat, soll der ungarische Primas bereit sein, unter bestimmten Bedingungen sein Asyl zu verlassen. Es hat jedoch nunmehr den Anschein, dass Msgr. Casaroli, vor allem

Agostino Casaroli gilt als sehr verständiger, tüchtiger und abgeklärter Funktionär mit wohlwollendem, stark vom Seelsorglichen beeinflussten Denken“. Joseph Kripp an Dr. Bruno Kreisky am 6. 3. 1961, Zl. 13-Pol/61, vertraulich, „Bestellung eines 2. Unter-Sekretärs der Kongregation für die Ausserordentlichen Kirchlichen Angelegenheiten; Organisation und Personalien des Staatssekretariates“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Pol. Berichte, Rom-Vatikan. und „Msgr. Agostino Casaroli gilt im Kollegenkreise als Muster-Beamter, sehr geordnet, expeditiv, zuverlässig, klar und bestimmt, und als wohlmeinender Vorgesetzter und Amtsgenosse. Er ist auch jener Funktionär, den der Kardinal-Staatssekretär, wenn einmal an den Spitzen des Amtes eine Veränderung eintreten sollte, als künftigen Substituten und Leiter der Sektion für die Ordentlichen Angelegenheiten im Auge hat...“. Joseph Kripp an Dr. Bruno Kreisky am 7. 10. 1960, Zl. 53-Pol/60, streng vertraulich, „Personalveränderungen im Päpstlichen Staatssekretariat“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Pol. Berichte, Rom-Vatikan.

⁴⁶ Wie Kardinal König betont hat: „bewusst getrennt, bewusst nicht miteinander kooperiert, um keine Verdachtsmomente aufkommen zu lassen.“ Die Furche (Spezial), Nr. 23/5. Juni 2003.

⁴⁷ Über Casarolis Besuch in Budapest im Jahre 1963 siehe auch: SOMORJAI Ádám: *Trilogia. „Sancta Sedes et Mindszenty, 1956-1975“*. Vol. II. *Sancta Sedes Apostolica et Cardinalis Ioseph Mindszenty. Documenta 1956-1963. – Az Apostoli Szentszék és Mindszenty József kapcsolattartása II. Tanulmányok és szövegközlések*, METEM, Budapest 2009. 81-97.

⁴⁸ Zu den Besuchen von Mons. Casaroli und Mons. Bongianino siehe auch: SOMORJAI Ádám: *Trilogia. „Sancta Sedes et Mindszenty, 1963-1966“*. Vol. II. *Sancta Sedes Apostolica et Cardinalis Ioseph Mindszenty. Documenta 1963-1966. – Az Apostoli Szentszék és Mindszenty József kapcsolattartása III/1. Tanulmányok és szövegközlések*, METEM, Budapest 2010. 65-67, 79-81, 87-104 und 146-157.

hinsichtlich der Garantie betreffend die Besetzung von den vakanten Bischofssitzen mit dem Vatikan genehmen Kandidaten und Gewährleistung einer ungehinderten Tätigkeit der rechtmässigen Ordinarien, bei der ungarischen Regierung auf die grössten Schwierigkeiten gestossen ist. In diesem Zusammenhang ist auch bemerkenswert, dass die ungarische Regierung den vor einigen Wochen freigelassenen fünf Bischöfen (Bischof Badalik von Veszprém, Bischof Pétery von Vác, Titularbischof Endrey, der Apostolische Administrator von Kalocsa, Weihbischof Szabó von Esztergom) die Bewilligung, in ihre Diözesen zurückzukehren, bis jetzt verweigerte; die genannten Würdenträger sollen, laut zuverlässigen Meldungen, weiterhin unter Polizeiaufsicht stehen. Auch diese Fakten scheinen dazu beigetragen zu haben, dass der auch in kirchlichen Kreisen noch vor kurzer Zeit vorhandene Optimismus zum Problem Mindszenty weitgehend gedämpft wurde.”⁴⁹

Casarolis Reise nach Budapest im März 1964 – im September wurde das Abkommen zwischen der Ungarischen Volksrepublik und dem Vatikan unterzeichnet – brachte in der Causa wieder keine Lösung, da Kardinal Mindszenty gegenüber seinem vatikanischen Mitredner auch diesmal auf dem Standpunkt verharrt haben dürfte, dass die Aufgabe seines Exils nur dann sinnvoll wäre, wenn die ungarische Regierung in weitgehende Zugeständnisse an die katholische Kirche einwilligen würde. Wie der Primas gesagt hatte: zu solchen Zugeständnissen war aber Budapest scheinbar nicht bereit. Johannes Coreth bringt die Lösung des Problems auch mit der amerikanischen Innenpolitik in Zusammenhang und meint dazu, dass den Vereinigten Staaten sehr viel daran läge, vor den Präsidentschaftswahlen die Frage Mindszenty geregelt zu sehen. Und da der Vatikan bereit war, diesem Wunsch nach besten Möglichkeiten entgegenzukommen, wurde Msgr. Casaroli – ohne jedoch grosse Hoffnungen zu hegen – neuerlich nach Ungarn entsandt, um den Amerikanern den guten Willen des Heiligen Stuhles vorzudemonstrieren, ihnen aber auch gleichzeitig in Erinnerung zu rufen, dass „*der Fall Mindszenty ausserordentlich komplex und nur sehr schwer lösbar ist*“.⁵⁰

⁴⁹ Gustav Ortner an dr. Bruno Kreisky am 24. 5. 1963, Zl. 19-Pol/63. „*Zum Fall Mindszenty*“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Pol. Berichte Rom-Vatikan 1963; Siehe dazu auch: „...Tags zuvor waren die römischen Zeitungen voll von Meldungen über einen geheimnisvollen Unbekannten in geistlichen Gewändern gewesen, der mit einer österreichischen Maschine in Fiumicino gelandet war und durch ein grosses Polizeiaufgebot von den wartenden Presseleuten ferngehalten wurde. Voreilige hatten in ihm den freigelassenen Kardinal aus Budapest sehen wollen. In Wirklichkeit war es ein Beamter der Kurie, Unterstaatssekretär in der Abteilung für ausserordentliche Angelegenheiten des Staatssekretariats, Msgr. Casaroli. Auch er hatte mit Mindszenty gesprochen“. In: Rheinischer Merkur, Pfingsten, 1963, Nr. 22, S. 4.: Der Fall Mindszenty – Die Ost-Kontakte des Vatikans und die Kirche des Schweigens, von Otto B. Roegele. HU OSA 300-40-5, Box 125.

⁵⁰ Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 8. 4. 1964, Zl. 14-Pol/64: „*Der Fall Mindszenty; neuerliche Reise Msgr. Casarolis nach Budapest*“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

Agostino Casaroli war am 14. September 1965 wieder nach Budapest gereist, das war das letzte Mal, dass sich die beiden Kardinäle in der amerikanischen Botschaft getroffen haben. Vgl. damit: SOMORJAI Ádám: *Trilogia. „Sancta Sedes et Mindszenty, 1963-1966“*. Vol. II. *Sancta Sedes*

Mária Pallagi: „Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik

Mindszenty war tief enttäuscht, dass sich der Vatikan bereit gezeigt hatte, mit Vertretern der Ungarischen Volksrepublik zu verhandeln, ohne ein realistisches Bild von der tatsächlichen Situation der ungarischen Kirche zu haben.⁵¹ Im Frühling 1971 hatte er sogar einen Aufsatz verfasst – „Über die Beziehungen zwischen dem Heiligen Stuhl und dem ungarischen kommunistischen Regime“ – um die ungarische Situation dem Heiligen Stuhl „zu erklären“, wobei es ganz offensichtlich war, dass nach der Auffassung von Mindszenty die ganze Ostpolitik – wenigstens wie sie sich Agostino Casaroli vorgestellt hat – ein Fehltritt sei.

Im Spannungsdreieck: Ungarn – Vatikan – USA

In meiner Untersuchung der „Mindszenty-Frage“ konzentriere ich mich vor allem auf die Periode von 1956-1975 – Mindszenty verliess Ungarn 1971⁵² um nach einem Kurzaufenthalt in Rom – nach Wien zu gehen, wo er dann bis 1975, dem Jahr seines Todes geblieben ist. Zentrales Ziel meiner Forschung ist die Frage, warum der Primas so lange – 1956-1971 – in der amerikanischen Botschaft geblieben ist.⁵³ Damit hat er nämlich eine ganze Reihe von Peinlichkeiten verursacht. So schnell wie möglich eine Lösung für das „Mindszenty-Problem“ zu finden lag eigentlich im Interesse von 3 Mächten: im Interesse der ungarischen⁵⁴ und der US-amerikanischen Regierung⁵⁵ sowie des Vatikans.⁵⁶ Im Laufe des Kalten Krieges – gemeint

Apostolica et Cardinalis Ioseph Mindszenty. Documenta 1963-1966. – Az Apostoli Szentszék és Mindszenty József kapcsolattartása III/1. Tanulmányok és szövegközlések, METEM, Budapest 2010. 197-198, 222-239.

⁵¹ Zu den Verhältnissen zwischen Ungarn und dem Heiligen Stuhl siehe z. B.: Lapo LOMBARDI: *Magyarország és a Szentszék a hidegháború hajnalán*. Magyar Egyháztörténeti Vázlatok, 1998/1-2., 69-83.; SZABÓ Csaba: *Magyarország és a Vatikán. Egyházpolitika a hatvanas években*. IN: „*Hatvanas évek*“ Magyarországon. Tanulmányok. Szerkesztette RAINER M. János, 1956-os Intézet, Budapest 2004. 63-99. ZOMBORI István (szerk.): *Magyarország és a Szentszék kapcsolatának 1000 éve*. METEM, Budapest, 1996. ebben GERGELY Jenő tanulmánya: *A 20. században (1918-1995)*, 255-292.

⁵² SZATUCSEK Zoltán: *Makacs öregúr vagy nemzetmentő vatesz? Diplomáciai egyeztetések Mindszenty József sorsáról 1970-1971-ben*. IN: MAJTHÉNYI György – RING Orsolya (szerk.): *Közel-múlt. Húsz történet a 20. századból*. MOL, Budapest 2002. 20-34.

⁵³ Wie er seine Entscheidung immer-wieder begründet hatte: „*Meine Anwesenheit zeigt, dass die Kirche in Ungarn noch lebt.*“ Seine grösste Angst war, dass seine Reise nach Rom als Flucht interpretiert wird.

⁵⁴ János Kádár hat in einem Interview für die UPI 1971 behauptet: „*Die Tatsache, dass Kardinal Mindszenty in Budapest in der amerikanischen Botschaft wohnt, in gewissen Masse allen Betroffenen, der ungarischen Regierung, dem Heiligen Stuhl und den Vereinigten Staaten Schwierigkeiten verursacht. Er hat betont, Ungarn ist bereit, alle Initiativen zu untersuchen, da aber diese Situation nicht von der ungarischen Regierung verursacht wurde, auch die ersten Schritte sollten nicht von Ungarn ausgegangen werden.*“ HU OSA 300-40-5, Box 125, R-17-3-71/923.

⁵⁵ Siehe dazu auch den folgenden Bericht: „*...Im Päpstlichen Staatssekretariat habe man den Eindruck, dass Amerika auf eine Regelung der „Causa Mindszenty“ dränge, die den Weg für eine Bereinigung der amerikanischen Beziehungen zu Ungarn freilegen würde. Die Schwierigkeiten lägen*

sind hier nur die Jahre nach 1956 und nicht die ganze Periode des Kalten Krieges – kam es zu Diskussionen, Verhandlungen, formellen und informellen Vereinbarungen zwischen den drei Mächten das Schicksal des ungarischen Kardinals betreffend.⁵⁷ Offensichtlich ist, dass die USA – wenigstens theoretisch – die Freiheit des Primas forciert hatten, obwohl ihre tatsächliche Hilfe auf die Ebene „der Aufnahme“ von Mindszenty in die Gesandtschaft beschränkt blieb. Der österreichische Gesandte in Budapest, Dr. Walther Peinsipp hatte über die Causa Mindszenty im Oktober 1958 einen längeren Bericht nach Wien gesandt, in dem er auch die ungarisch-US-amerikanischen Beziehungen tiefgehend analysiert hat: „Zum Zeitpunkt der Redaktion obzitierten Telegrammes war die Angelegenheit für den hiesigen US Geschäftsträger noch top secret, sogar seinen Kollegen in Wien und Belgrad gegenüber. Mittlerweile erfuhr ich von meinem amerikanischen Kollegen, dass das Kardinalskollegium an die amerikanische Regierung über Aussenminister Dulles mit dem Ersuchen herangetreten sei, sich bei der ungarischen Regierung dahingehend zu verwenden, dass Kardinal Mindszenty die Teilnahme am Konklave gestattet werde.“⁵⁸ Diese Note wurde vom hiesigen amerikanischen Geschäftsträger am 18. ds. überreicht. Am 22. Oktober 1958 lehnte die hiesige Regierung vorerst durch Bekanntgabe im Rundfunk, sodann in einer Verbalnote nicht nur entschieden das amerikanische Ersuchen ab, sondern bezeichnete diese als schwere Einmischung in rein ungarische Angelegenheiten, die nicht geduldet werden könne.

Die Antwortnote der ungarischen Regierung stellte fest, dass das Vorgehen der amerikanischen Regierung im Gegensatz zum internationalen Recht stehe, da es sich bei József Mindszenty um einen ungarischen Staatsbürger handle, der wegen begangener Verbrechen rechtskräftig verurteilt sei, während der Konterrevolution sich dem Strafvollzug durch Flucht entzogen und im Herbst 1956 neue Verbrechen begangen habe; ferner stellte die Note fest, dass die USA die allgemein anerkannten Regeln des Völkerrechts und die diplomatischen Usancen bereits dadurch schwer verletzt hätten, dass sie József Mindszenty in ihrer Gesandtschaft aufnahmen und ihn nunmehr seit 2 Jahren dort behalten.

jedoch nach wie vor in der Person des Kardinals, der sich hartnäckig und entschieden weigere, sein Asyl aufzugeben“. Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 7. 2. 1964, Zl. 9-Pol/64: „*Neue Gerüchte um Kardinal Mindszenty*“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

⁵⁶ GYARMATI György: *A Mindszenty-ügy „diplomáciai“ rendezésének kudarca*. Történelmi Szemle, 2000/1-2.

⁵⁷ In den weiteren Forschungen soll diese Problematik tiefergehend analysiert werden.

⁵⁸ Am 9. Oktober 1958 verstarb Papst Pius XII., am 28. Oktober wurde sein Nachfolger, Papst Johannes XXIII. zum Papst gewählt. Kardinal Mindszenty konnte an dem Konklave natürlich nicht teilnehmen. Siehe dazu den Bericht am 27. 10. 1958, Zl. 57-Pol/58, streng vertraulich: „*Zum Beginn des Konklaves 1958*“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Die Kommentare: „*Kardinal Mindszenty und Kardinal Stepinac waren nicht dabei – wie es vorausgesehen worden war...*“.

Die Note stellt weiters fest, dass es niemals Gegenstand amerikanisch-ungarischer Besprechungen sein könne, sondern eine ausschliesslich ungarische Sache sei, ob man József Mindszenty ausreisen lasse⁵⁹, ob man ihm die Strafe erlasse oder deren Vollzug aufschiebe.

Weit bedeutsamer war jedoch der bisher nicht veröffentlichte § 4 der Note, der feststellt, dass der Aufenthalt des Kardinals in der US Gesandtschaft eine absurde und intolerable Situation schafft⁶⁰, die die ungarische Öffentlichkeit mit Recht empört und sie zwingt, diese Angelegenheit mit wachsender Aufmerksamkeit zu verfolgen.

Diese Empörung und wachsende Aufmerksamkeit wurde noch am gleichen Abend dadurch demonstriert, dass der gesamte Häuserblock um die US Gesandtschaft von Zivilisten, die mit Maschinenpistolen bewaffnet waren, geradezu zerniert wurde und dass die ganze Nacht hindurch vor dem Gesandtschaftsgebäude 8 vollbesetzte Lastwagen mit dauernd laufendem Motor abgestellt waren. Sogar auf dem in der Nähe befindlichen grossen Platz vor dem Parlament patrouillierten bewaffnete Zivilisten und Polizisten. In etwas reduziertem Ausmass ist diese Empörung und wachsende Aufmerksamkeit seither jede Nacht in Erscheinung getreten.

Man nimmt hier, auch in der US Gesandtschaft, nicht an, dass man sich in Rom tatsächlich der Hoffnung hingab, dass Kardinal Mindszenty eine Ausreiseerlaubnis, d.h. freies Geleite zum Konklave erhalten werde und dass die ungarische Regierung gesonnen sei, den Fall Mindszenty damit abzuschliessen, dass sie ihm bei dieser Gelegenheit die Möglichkeit gebe, das Land zu verlassen. [...]

Übereinstimmung besteht hier darüber, dass mit der Befassung der Amerikaner durch das Kardinalskollegium in der Angelegenheit jedenfalls der schlechteste Weg gewählt wurde, den man unter den gegebenen Umständen überhaupt wählen konnte. Die Einbringung des Ersuchens über die Amerikaner war psychologisch unter den gegebenen Umständen deshalb das schlechteste was man tun konnte, weil damit die Angelegenheit zu einem Politikum gemacht, das Problem Mindszenty noch mehr verschärft und dem Regime Gelegenheit zu einer scharfen Reaktion gegen die Amerikaner gegeben wurde.

Niemand nimmt hier an, dass ein anderer Weg der Einbringung des

⁵⁹ Das ungarische Regime hat diese Stellungnahme immer wieder „aktualisiert“ bzw. verändert, das heisst, wenn die Kommunisten das für nötig gehalten haben, haben sie damit argumentiert, die Causa Mindszenty sei ein Problem des Vatikans.

⁶⁰ Die Amerikaner haben in einem Rundschreiben am 29. September 1971 (am 28. September hat Mindszenty die Amerikanische Botschaft verlassen und ist nach Rom gefahren) – Telegramm, SecState: Rom – den Aufenthalt Mindszentys in der Amerikanischen Botschaft in Budapest als „eine abnormale Situation“ bewertet: „It was an abnormal Situation.“ IN: SOMORJAI Ádám (hrsg.): „His Eminence Files“, American Embassy, Budapest. Mindszenty bíboros az Amerikai Nagykövetségen. METEM, Budapest, 2008. 275-276.

Ersuchens von Erfolg begleitet gewesen wäre; wenn aber schon in der Angelegenheit Mindszenty aus dem besonderen Anlasse des Konklave etwas unternommen werden musste, wäre der einzige und psychologisch gegebene Weg wohl der gewesen, über den hiesigen Episkopat Verhandlungen mit dem Regime zu versuchen. Das Ergebnis für den Kardinal wäre sicherlich das gleiche gewesen, jedoch wäre die Reaktion für ihn und die Amerikaner, deren Prestige hier, da sie jede Ohrfeige einstecken müssen, an sich schon schwer angeschlagen ist, weniger scharf gewesen.

Das Problem Mindszenty hat in letzter Zeit und vor allem durch die Aktion der Amerikaner eine wesentliche Verschärfung erfahren, sodass man hier eine gewaltsame Lösung des Regimes nicht mehr für völlig ausgeschlossen hält.

Der Kardinal ... erwies dem Regime mit seiner Flucht zu dessen meistgehassten Gegnern den grössten Dienst; er macht sich damit zum Objekt im Kalten Kriege zwischen den Amerikanern und Ungarn und die hiesige amerikanische Gesandtschaft zum Watschenmann des Regimes. Er ist heute eines der wichtigsten Objekte und Trümpfe in der Auseinandersetzung des Regimes mit den Amerikanern. Das Regime kann sich jede Frechheit und Provokation gegen die USA und vor allem deren hiesige Gesandtschaft, solange sich der Kardinal dort aufhält, leisten, weil es weiss, dass die Amerikaner mit Rücksicht auf ihren hohen Schützling nicht die letzten Konsequenzen ziehen können. Das Regime nützt diese Situation auch bis zum Letzten aus.

Aus diesem Grunde glaubte hier bis vor kurzen noch niemand so recht daran, dass das Regime eine Gewaltaktion gegen den Kardinal unternehmen würde, da der in der US Gesandtschaft befindliche Kardinal für das Regime weit interessanter und nützlicher ist, als ein im Gefängnis befindlicher Kardinal. Die Sprecher des Regimes haben zwar auch bisher das Asylrecht des Kardinals prinzipiell bestritten, vor allem auch unter Bezugnahme auf die bisherige Einstellung der Amerikaner zur Institution des Asyls. Sie haben sich aber darüber hinaus mehr oder weniger damit begnügt, sich über die Ungelegenheiten, die der Kardinal seinen Gastgebern bietet, lustig zu machen und ihnen Ungelegenheiten zu bereiten.

Dieser Optimismus ist nach den letzten Massnahmen und der drohenden Sprache des Regimes etwas geschwunden, zumindest hält man es nicht mehr für ausgeschlossen, dass das Regime zu einer Gewaltaktion schreiten werde. Im Augenblicke hat es eher den Anschein, dass man hier sehr genau das Lehrbuch von Verdross studiert hat und nach diesem vorgeht. ...

Das weitere Vorgehen gegen Kardinal Mindszenty dürfte von der Einstellung und den Massnahmen der USA gegen das Regime abhängen sowie von der Nützlichkeit und Notwendigkeit seiner Person in der Führung des Kalten Krieges gegen die Amerikaner. Vermutungen der westlichen

Presse, dass die Ablehnung der Teilnahme des Kardinals am Konklave das Verhältnis der Kirche zum Regime verschlechtern werde, müssen als unrealistisch bezeichnet werden, da nach bisherigen Erfahrungen nicht anzunehmen ist, dass einer der noch amtierenden Bischöfe, vor allem nicht Erzbischof dr. Grösz sich des Kardinals wegen Ungelegenheiten schaffen wird. Es ist aber genau so gut möglich, dass das Regime gar nicht daran denkt, das Problem des Kardinals mit Gewalt zu lösen, sondern diesen weiterhin als Mittel der Auseinandersetzung mit den USA verwendet, um ihn dann einmal, wenn er nicht mehr weiter verwendbar oder zweckmässig ist, aus dem Land zu lassen. Bei sehr optimistischer Beurteilung der Note könnte man sogar annehmen, dass das Regime diese Lösung ins Auge gefasst hat, sie jedenfalls offen lässt; dann aber nur als „Verbrecher“, dem man die Strafe im Amnestiewege erlassen hat oder dessen Strafvollzug man aufschob und vor allem unter der Bedingung der Resignation des Kardinals als Erzbischof von Esztergom. Dass der Kardinal dazu Handhabe bieten würde, ist nicht anzunehmen. Jedenfalls werden die Ungarn niemals den Erfolg der „Befreiung“ Mindszentys den Amerikanern gönnen.

Im übrigen war der gegenwärtige Zeitpunkt des Jahrestages der „Konterrevolution“ der psychologisch schlechtest gewählte Zeitpunkt überhaupt, um Schritte zugunsten jenes Mannes zu unternehmen, der der meistgehasste und noch einzig überlebende Führer der „Gegenrevolution“ ist.“⁶¹

Die ganze Problematik muss natürlich im Kontext der „Grossen Politik“ bewertet werden – für die USA war nach dem Zweiten Weltkrieg die Aufrechterhaltung des Status Quo am Wichtigsten.⁶²

Die Ungarn-Frage und die ungarisch-amerikanischen Verhältnisse, inklusive der Causa Mindszenty wurden permanent auch in den Vereinten

⁶¹ Österreichische Gesandtschaft Budapest, Dr. Walther Peinsipp an Leopold Figl am 27. 10. 1958, Zl. 21-Pol/58: „Kardinal Mindszenty“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

⁶² Welche Rolle Österreich für die USA in dieser Frage spielte, wird auch in dem folgenden Bericht thematisiert: „...Die amerikanische Regierung ist sich bewusst, dass Österreich auf Grund enger historischer und verwandtschaftlicher Bande mit den Ländern Osteuropas in einer einmaligen Lage sei, einen wertvollen Beitrag zum Frieden und zur Sicherheit zu leisten, welcher nicht nur Österreich selbst, sondern auch Westeuropa und darüber hinaus der ganzen Welt zugute komme. Österreich könne so eine bedeutungsvolle Rolle im „Brückenbau zwischen Ost und West“ spielen, der ja auch ein deklariertes Anliegen der Aussenpolitik der amerikanischen Regierung sei;... Die amerikanische Regierung betrachte jedenfalls die österreichischen Bemühungen mit grossem Wohlwollen und Verständnis und verfolge mit Interesse die Besuche österreichischer Staatsmänner in osteuropäischen Ländern. Es bestehe amerikanischerseits nicht der geringste Zweifel, dass Österreich, wenngleich es militärisch und politisch neutral sei, keineswegs einer ideologischen Neutralität huldige. Man wisse sehr wohl, dass die häufigen Reisen österreichischer Staatsmänner nach Osteuropa nicht etwa als Neuorientierung des aussenpolitischen Standortes zu werten sind. Im Interesse der Sicherheit und der Entspannung begrüesse man amerikanischerseits die österreichischen Bestrebungen in Osteuropa...“. Österreichische Botschaft in Washington, Lemberger an dr. Lujo Toncic-Sorinj am 7. 12. 1967, Zl. 45-Pol/67: „Amerikanische Beurteilung des Standes der österreichisch-amerikanischen Beziehungen“. ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

Nationen behandelt. Der damalige Generalsekretär der UNO, U-Thant hatte im Juli 1963 in Budapest mit Ministerpräsident Kádár auch über den Primas bzw. über eine Lösung der Mindszenty-Frage verhandelt.⁶³ Der österreichische Vertreter bei den Vereinten Nationen hatte in seinem Bericht auch neue – unter anderem technische – Aspekte des Problems erwähnt und seine Befürchtung zum Ausdruck gebracht, dass nach dem Tod von Papst Johannes XXIII. in der Causa Mindszenty nach den angefangenen Verhandlungen keine weiteren günstigen Ergebnisse zu erwarten seien: *„Wie im obzitierten Bericht bereits angekündigt, hat das Vollmachtenkomitee der gegenwärtig tagenden Sondergeneralversammlung am 5. Juni l. J. zum ersten Mal seit 1956 die Anerkennung der ungarischen Vollmachten empfohlen.*

Die amerikanische und die kanadische Delegation haben zwar Vorbehalte angemeldet, doch wird dies nur als Ausdruck dafür gewertet, dass man vor einer endgültigen Rehabilitierung der ungarischen Regierung noch weitere Zugeständnisse von dieser erwartet.

Hiezu wurde mir von meinem ungarischen Kollegen über die weitere Entwicklung in dieser Frage erklärt, dass es nunmehr an der amerikanischen Regierung liegen würde, die nächsten Schritte zu tun.

Da aber für die USA insbesondere zur Wahrung des Gesichts eine Beendigung des Asyls Kardinal Mindszentys eine Bedingung für eine endgültige Konsolidierung des Verhältnisses zwischen den beiden Staaten zu sein scheint, sei zu befürchten, dass das Ableben des Papstes⁶⁴ möglicherweise nicht nur die Verhandlungen zwischen Ungarn und dem Vatikan, sondern auch eine weitere Bereinigung des ungarisch-amerikanischen Verhältnisses verzögern werde.

Dass amerikanischerseits besonderen Wert auf eine Vereinbarung bezüglich Kardinal Mindszenty gelegt werde, wurde mir auch von einem amerikanischen Kollegen bestätigt, der darauf hinwies, dass es sich hiebei für die Amerikaner allmählich auch um ein organisatorisches Problem handle, da dem Kardinal ein Stockwerk des dreistöckigen Gesandtschaftsgebäude zur Verfügung stehe.

Ungarischerseits werde sicher auch in Zukunft alles getan, um den nun im Gang befindlichen Prozess eine Normalisierung des Aussenverhältnisses Ungarns zu fördern; in 5 Jahren könnten dann die Beziehungen nicht nur mit den Vereinten Nationen, sondern auch z. B. mit Österreich ein wesentlich günstigeres Bild bieten.“⁶⁵

Für den Vatikan war die Freiheit der ungarischen Kirche von besonderer Bedeutung, und um dieses Ziel zu erreichen – wie bereits oben erwähnt – hatte er seit Anfang der 60-er Jahre versucht sich in Richtung der

⁶³ Wie der Reuter U-Thant zitiert hat: *„I don't think it would be in the public interest to reveal my exchange of views with Prime Minister Kádár, but I'm hopeful that this problem will be solved in due course...“* HU OSA 300-40-5, Box 125. Rom, 11. Juli 1963, Reuter-Meldung.

⁶⁴ Papst Johannes XXIII. verstarb am 3. Juni 1963.

⁶⁵ Österreichische Vertretung bei den Vereinten Nationen, New York, Weidinger an dr. Bruno Kreisky am 7. 6. 1963, Zl. 32-Pol/63.: *„Die Vereinten Nationen und die Ungarn-Frage“*, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

Satellitenstaaten zu öffnen. In dem Rheinischen Merkur wurde 1963 das Problem-Mindszenty im internationalen Kontext analysiert, wobei mit einer kurzen Bemerkung auch die Sowjetunion eingeschaltet worden ist: „Es ist klar, dass die Anwesenheit des Mannes, der noch immer als der höchste Würdenträger des Landes zu gelten hat und von Millionen in aller Welt als Symbol des Widerstandes gegen den kommunistischen Terror angesehen wird, der ungarischen Regierung höchst unangenehm sein muss. Aber auch die Amerikaner sind seit geraumer Zeit bestrebt, Mindszenty loszuwerden, zumal ihnen die Sonderbewachung ihres Botschaftsgebäudes allmählich auf die Nerven geht. Mehr als einmal wurde das Gerücht verbreitet, man verhandle über freies Geleit für den Kardinal. Aber solche Nachrichten besaßen nur geringe Glaubenswürdigkeit, solange nicht auch der Vatikan eingeschaltet war. Unter Pius XII. war daran kaum zu denken.“⁶⁶ Aber durch den neuen Kurs und die Ost-Kontakte Johannes' XXIII.⁶⁷ ist eine Bereinigung des Falles Mindszenty immerhin in den Bereich der Möglichkeiten gerückt.

Sowohl die amerikanische wie die ungarische Regierung liessen ihr Interesse an einer vatikanischen Initiative erkennen, und nachdem Chruschtschow⁶⁸ den Erzbischof von Lemberg⁶⁹ auf Bitten des Papstes

⁶⁶ Zu der antikommunistischen Haltung von Papst Pius XII. siehe die Fussnote 8 in diesem Aufsatz.

⁶⁷ Die folgenden Äusserungen von Papst Pius XII., bzw. von Papst Johannes XXIII. machen den Unterschied in der Stellungnahme zum Dialog mit den kommunistischen Ländern der beiden Pontifex eindeutig. Nach der Meinung von Pius XII.: „Wozu sich treffen, wenn die Wege dann auseinandergehen?“ (Papst Pius XII. kommentierte seinerzeit Staatsmännertreffen folgendermassen); im Gegenteil dazu war Papst Johannes XXIII. ein Mann des Dialogs: „Man soll sich nur so oft und so viel treffen, dann wird man weiter sehen“. Der österreichische Botschafter beim Heiligen Stuhl, Joseph Kripp hat dazu noch bemerkt: „Diese Äusserung entspricht, wie mir mehrfach bestätigt wurde, ganz der Wesensart des regierenden Papstes; er tut ruhig und systematisch vorbereitende Schritte in jenen Richtungen, in denen er zu agieren plant; er erwartet keine raschen spektakulären Wirkungen und sagt geduldig und gelassen „man wird dann weiter sehen!“, Joseph Kripp an dr. Leopold Figl am 21. 11. 1959: „Pläne zur Einberufung eines Konzils gescheitert?“, bzw. Joseph Kripp an dr. Bruno Kreisky am 8. 3. 1960, Zl. 16-Pol/G/60, streng geheim, „Gespräch des Papstes mit Exkönig Peter von Jugoslawien, Februar 1960“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

⁶⁸ Chruschtschow hat auch mehrmals auf den neuen Kurs von Papst Johannes XXIII. reagiert, ein Signal dafür war z. B. seine Geburtstagsbotschaft an den Heiligen Vater zu dessen 80. Geburtstag, die natürlich nicht unbeantwortet geblieben ist. Die Reaktionen auf diese Angelegenheit waren verschieden: nach der einen: „Es werde zweifellos an Stimmen hinter dem Eisernen Vorhang, aber auch im Westen nicht fehlen, die diese Episode als einen Beweis einer möglichen „Koexistenz“ zwischen Kommunismus und Katholischer Kirche hinstellen werden.“ Interessant war auch eine Analogie mit dem Pontifikat von Pius XII.: „...Übrigens hätte auch Pius XII. eine solche Message nicht unbeantwortet gelassen, aber der Unterschied zwischen ihm und Johannes XXIII. liege darin, dass es zur Zeit des Pontifikates Pius XII. zu solchen Glückwunschschaften wahrscheinlich nicht gekommen wäre.“ Johannes Coreth an dr. Bruno Kreisky am 2. 12. 1961, Zl. 57-Pol/61: „Geburtstagsbotschaft Chruschtschow's an den Heiligen Vater“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Pol. Berichte, Rom-Vatikan 1961

Das Luzerner „Vaterland“ hat in seiner Kommentare zu Chruschtschows Äusserungen zu dem Friedensappell Papst Johannes XXIII. im September 1961 hervorgehoben, dass damit „zum ersten Mal in der Geschichte ein kommunistischer Machthaber von der Existenz des Papstes überhaupt

freigelassen hatte, tauchten überall Spekulationen über das weitere Schicksal von Mindszenty und Beran⁷⁰ auf, die, solange sie an der Amtsausübung durch Gewalt gehindert werden, als Beweise für die Unaufrichtigkeit der kommunistischen Koexistenzpolitik wirken. ... Dem Papst geht es vor allem um zwei Ziele: Er will erreichen, dass die ungarischen Bischöfe möglichst vollzählig nach Rom kommen und an der zweiten Sitzungsperiode des Konzils teilnehmen können, und er sucht zu irgendeinem Einvernehmen mit der Budapester Regierung zu gelangen, damit die verwaisten Bistümer endlich wieder einen Oberhirten bekommen.

Es ist sich darüber im klaren, dass die Bereinigung des „*Falles Mindszenty*“ dafür die Voraussetzung ist, und zwar für beide Teile. Um die Aktivität des Vatikans zu verstehen, muss man ausserdem berücksichtigen, dass die Anwesenheit der Konzilsväter aus den Ostblockstaaten – es waren während der ersten Sitzungsperiode neben Teilnehmern aus der Zone und Polen drei slowakische, fünf ungarische⁷¹ und ein litauischer Bischof in Rom – für die Kurie deshalb besonders wichtig ist⁷², weil sich hier eine der wenigen Gelegenheiten

Kennntniss genommen habe.“ Österreichische Botschaft in Bern, am 28. 9. 1961, Zl. 5577-A/61: „*Äusserungen Chruschtsows zu dem Friedensappell Papst Johannes XXIII.; Kommentar des Luzerner „Vaterland*“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Politische Berichte Vatikan 1961.

⁶⁹ Jossyf Slipyi.

⁷⁰ Josef Kardinal Beran, Erzbischof von Prag.

⁷¹ An der Spitze mit Bischof Endre Hamvas, Bischof von Csanád und Präsident der ungarischen Bischofskonferenz. Was die Ungarn von dem Konzil – unter anderem – erwartet haben, darüber hat im Oktober dr. Simon Koller Wien berichtet. Er hat hervorgehoben, dass die Arbeiten des Zweiten Vatikanischen Konzils wie überall in der christlichen Welt, so auch in Ungarn mit grossem Interesse verfolgt werden. Dieses Interesse der mit grossen Schwierigkeiten ringenden katholischen Kirche Ungarn's hatte verschiedene Gründe. Nach den Bemerkungen von dr. Koller, erwarten sich die Katholiken in diesem volksdemokratischen Lande als Ergebnis des Zweiten Vatikanischen Konzils neben manchem anderen vor allem Zweierlei: 1. Im internen kirchlichen Bereich gewisse Änderungen, die es der praktischen Seelsorgetätigkeit leichter machen würden, den ins Kollektiv gepressten und mit materialistischen Gedankengängen überfluteten Menschen anzusprechen; 2. In den Beziehungen zwischen Kirche und Staat eine Annäherung der Standpunkte hinsichtlich der beiderseitigen Aufgaben und damit auch eine mögliche positive Stellungnahme zu einer Zusammenarbeit zwischen beiden Autoritäten auf gewissen Teilgebieten im Sinne einer praktischen Koexistenz. Dr. Koller fügte noch folgendes hinzu: „Inwiefern sich diese Hoffnungen erfüllen werden und wieweit die katholische Kirche ausserhalb des Eisernen Vorhangs in der Lage sein wird, den Vorstellungen des ungarischen Episkopat's zu folgen, wird sich im Verlauf des Konzils erweisen. Tatsache ist jedenfalls, dass die Bischöfe Ungarns weit davon entfernt sind, etwa kommunistisch infiziert zu sein, jedoch in Erfüllung ihres göttlichen Auftrages bestrebt sein müssen, auch im volksdemokratischen Staat die unbedingt notwendigen Voraussetzungen zu schaffen, die es der Kirche ermöglichen, ihrer historischen Sendung soweit wie möglich zu entsprechen“. Dr. Simon Koller an dr. Bruno Kreisky am 23. 10. 1962, Zl. 22-Pol/62: „Zweites Vatikanisches Konzil und die Kirche in Ungarn“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Berichte Rom-Vatikan 1962

⁷² Zum Thema Konzil und Kommunismus soll unbedingt erwähnt werden, dass einflussreiche Mitglieder der Kurie – vor allem Kardinal Ottaviani und sein Kreis – bestrebt waren, dem Konzil eine Resolution vorzulegen, in der die kommunistischen Lehren auf das

Mária Pallagi: „Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik

zum Austausch authentischer Informationen über die Lage der Kirche in diesen Ländern bietet...“⁷³

Kardinal König hatte übrigens auch versucht, während des Konzils auf einem Empfang, den Johannes Coreth für die österreichische Sonderdelegation und den österreichischen Episkopat gegeben und wozu er auch die ungarischen Bischöfe eingeladen hatte, mit den ungarischen Bischöfen in Rom ins Gespräch zu kommen, aber hatte feststellen müssen, dass die Ungarn es vermieden, auf Fragen über die ungarischen Verhältnisse einzugehen. Coreth kommentierte dieses Verhalten folgendermaßen: „Diese Vorsicht ist begreiflich, wenn man bedenkt, dass sie als auch die tschechoslowakischen und anderen östlichen Konzilsteilnehmer von „Begleitern“ teils im priesterlichen Gewand teils Laien, auf Schritt und Tritt bewacht werden“.⁷⁴

Von Kardinal Mindszenty authentische Informationen zu kriegen, war wahrscheinlich auch für Kardinal König ziemlich problematisch, wenn man

schärfste verurteilt werden sollten. Kardinal Ottaviani und seine Anhänger haben gemeint, dass das Konzil eine besondere Gelegenheit darstellt, um in feierlicher Weise gegen den internationalen Kommunismus Stellung zu nehmen. Die Gegner dieser Resolution haben demgegenüber darauf hingewiesen, dass eine solche von Ottaviani vorgeschlagene Resolution vor allem die am Konzil teilnehmenden Kirchenfürsten aus kommunistischen Ländern wohl in eine sehr schwierige Lage versetzen würde. Papst Johannes XXIII., seiner Wesensart gemäß ein Anhänger der Milde, des vernünftigen Ausgleiches der Spannungen bei aller Festigkeit in den Prinzipien, war eher gegen dramatische antikommunistische Erklärungen eingestellt. Johannes Coreth an dr. Bruno Kreisky am 13. 12. 1961, Zl. 61-Pol/61: „Konzil und Kommunismus“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., bzw. „Die Stellungnahme des Kardinals Ottaviani zum Verhalten gegenüber dem Kommunismus und seinen Machthabern fand an höchsten Stellen keine Zustimmung. Der Kardinal-Staatssekretär soll dazu gesagt haben, dass man im engeren Bereich des Papstes und des Staatssekretariates keinesfalls einer Entspannung hinderlich sein wolle: Niemand könne sich mehr als der Heilige Stuhl über das Verringern jeder Konfliktsgefahr freuen – und so nehme man auch, insofern sie der Entspannung dienen können, alle persönlichen Zusammentreffen mit den massgebenden Männern der kommunistischen Welt ohne Einwand zur Kenntnis...“. Joseph Kripp an dr. Bruno Kreisky am 18. 1. 1960, Zl. 5-Pol/60: „Zu den Äusserungen des Kardinals Ottaviani betreffend das Verhalten zum Kommunismus“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Pol. Berichte, Rom-Vatikan 1960.

Papst Johannes XXIII. hat dann in seiner Eröffnungsrede auf die schwere Mission der Kirche hinter dem Eisernen Vorhang hingedeutet. Johannes Coreth an dr. Bruno Kreisky am 15. 10. 1962, Zl. 32-Pol/62: „Zur Konzilseröffnung“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Pol. Berichte, Rom-Vatikan 1962. Warum auch der Papst bei diesem Thema so vorsichtig war, darauf gibt Johannes Coreth eine wichtige Antwort: „Wie es auch immer sei, so steht doch eines fest, dass die Bewegungsfreiheit des Konzils in der ideologischen Auseinandersetzung mit dem Kommunismus infolge der gebotenen Rücksichtnahme auf die Konzilsteilnehmer aus dem Osten stark eingeschränkt ist. Hierin liegt wohl die Erklärung, weshalb einem Grossteil des Episkopats aus dem Osten die Genehmigung seitens der staatlichen Behörden zur Reise nach Rom erteilt wurde.“ Johannes Coreth an dr. Bruno Kreisky am 6. 11. 1962, Zl. 37-Pol/62: „Konzil und die „Schweigende Kirche“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol., Berichte, Rom-Vatikan 1962.

⁷³ Rheinischer Merkur, Pfingsten, 1963, Nr. 22, S. 4.: Der Fall Mindszenty – Die Ost-Kontakte des Vatikans und die Kirche des Schweigens, von Otto B. Roegele. Kapitel: Was Rom erreichen will, HU OSA 300-40-5, Box 125.

⁷⁴ Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 22. 10. 1962. Zl. 35-Pol/62: „Teilnahme katholischer Würdenträger aus den östlichen Satellitenstaaten am Konzil“, streng vertraulich! ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

berücksichtigt, dass der ungarische Primas seit vielen Jahren – seit 1948 in Haft und seit 1956 in der Amerikanischen Botschaft – isoliert gelebt hatte. Der Heilige Stuhl und das Problem Kardinal Mindszenty blieben ständiges Thema in den Berichten österreichischer Diplomaten. Am 23. November 1962 hatte Johannes Coreth auf die Konsequenzen hingedeutet, mit welchen der Vatikan rechnen musste, wenn Mindszenty endlich nach Rom berufen würde: *„Aus Kreisen der ungarischen katholischen Emigration in Rom wurde mir streng vertraulich erzählt, dass der Leiter der ungarischen Bischofsabordnung zum Konzil und Vorsitzende der ungarischen Bischofskonferenz, Bischof Hamvas von Csanád, Gespräche mit dem Päpstlichen Staatssekretariat über die weitere Behandlung des „Problems Kardinal Mindszenty“ aufgenommen hat. Ich habe schon in einem meiner Vorberichte erwähnt, dass aus dem bisherigen Auftreten der ungarischen Bischöfe der Eindruck entstanden ist, dass diese, wenn auch selbstverständlich innerlich zweifellos keine Anhänger, sich doch ganz offenkundig einer gewissen „Liebedienerei“ gegenüber dem kommunistischen Regime befleißigen. Bischof Hamvas hätte darauf hingewiesen, welche schwere Belastung die weitere Anwesenheit Kardinal Mindszenty's in der Amerikanischen Botschaft in Budapest für die Normalisierung der Beziehungen zwischen Kirche und Staat sei und versucht offenbar zu erreichen, dass der Kardinal an die Römische Kurie berufen werde. Dies würde natürlich bedeuten, dass der Sitz des Erzbistums von Esztergom frei und der Weg zu einer Besetzung mit einem, natürlich auch der ungarischen Regierung genehmen und womöglich dem Kreise „der Friedenspriester“ nahestehenden Kandidaten offen stehen würde. Die erwähnten Kreise der ungarischen Emigration in Rom befürchten, dass hiedurch das letzte Symbol des Widerstandes der katholischen Kirche gegen den Kommunismus, als das Kardinal Mindszenty in der ungarischen Bevölkerung angesehen wird, fallen und damit ein entscheidender Schritt zur völligen Unterwerfung der Kirche unter die staatliche Autorität getan würde. Ich bin gewiss, dass der Heilige Stuhl sich gerade dieser letzteren Gefahr bewusst ist und sich zu irgendwelchen vorschnellen Entscheidungen bestimmt nicht hergeben dürfte“.*⁷⁵

Über eine vorschnelle Entscheidung kann nicht gesprochen werden, da es noch Jahre dauern, bis Mindszenty Budapest endlich verließ⁷⁶. Der Wiener Kardinal hatte bis 1971 mehrmals mit dem Primas in Budapest Gespräche geführt.⁷⁷ In der Presse wurden diese Reisen mit der Zeit nur

⁷⁵ Johannes Coreth an dr. Bruno Kreisky am 23. 11. 1962. Zl. 41-Pol/62: *„Der Heilige Stuhl; das Problem Kardinal Mindszenty“*, streng vertraulich! ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

⁷⁶ Bis 1971 wurde in der Presse immer wieder davon berichtet, dass der Primas die Botschaft bald verlassen würde. In den meisten Fällen wurden solche Gerüchte aber sofort dementiert.

⁷⁷ Kardinal König musste übrigens wegen seiner Besuche in Budapest manchmal auch mit unangenehmen Reaktionen rechnen. Am 19. März 1968 hatten in Wien akkreditierte ausländische Berichtersteller den Wiener Kardinal auf einen Empfang ins Hotel Sacher eingeladen, wo er auch auf einen konkreten Fall angesprochen wurde. Nach dem Abendessen hatte der Kardinal die Frage der Journalisten beantwortet, u. a. auch manche den ungarischen Primas betreffend. König hat auch darauf hingewiesen, dass die ungarische Emigration ihn in der Presse angegriffen hatte,

noch als „Routine-Besuche“ kommentiert, wobei gerne darüber spekuliert wurde, ob nun endlich mit einer Lösung in der Causa gerechnet werden durfte. Am 28. September 1971 konnte endlich erreicht werden, dass Mindszenty die Botschaft verlassen konnte und nach Rom reiste.⁷⁸ In diesem Jahr hatten sowohl die Amerikaner als auch die ungarische Regierung⁷⁹ immer mehr gedrängt, dass der Heilige Vater im Falle Mindszenty eine Entscheidung treffen solle. Mit der Zeit waren auch neue Probleme aufgetaucht, so z. B. der sich verschlechternde gesundheitliche Zustand des ungarischen Kardinals. Sein eventueller Tod in der Amerikanischen Botschaft hätte ernsthafte Schwierigkeiten zur Folge gehabt.⁸⁰ Am 24. Juni war eine vatikanische Delegation – mit Monsignore Giovanni Cheli und Monsignore József Zágón – nach Budapest gereist um Mindszenty zu treffen. Am 23. Juni hatte Kardinal König in Budapest den Primas auf den Besuch vorbereitet. Die Amerikanische Botschaft in Budapest hat über die Begegnung der beiden Kardinäle folgendes berichtet: *„Cardinal Koenig spent most of three hours, including lunch, with Cardinal Mindszenty June 23. Mindszenty agreed to receive Monsignors Cheli and Zagon, who are expected to arrive in Budapest June 24. From the Chargé’s debriefing of Koenig it is clear that his discussion of Mindszenty’s future was preliminary and tentative. The real negotiation with Mindszenty still lies ahead in the Cheli-Zagon visit. Koenig told the Chargé that he found Mindszenty in good health and spirits. In contrast to previous visits, Mindszenty this time seemed mostly concerned to discuss his own personal future, rather than broad political and religious issues. Koenig seemed to consider this a good sign. Koenig said he conveyed the Pope’s desire to find the elements of a solution of Mindszenty’s situation. With this end in view the Pope wished to send two trusted Vatican officials for discussion with Mindszenty. Koenig said he had mentioned Zagon by name, but not Cheli. Mindszenty had been receptive and agreed to receive the Vatican representatives who, Koenig said, would arrive in Budapest June 24. [...] The Koenig visit can be regarded as successful to the extent that Mindszenty has agreed to receive Cheli and Zagon, but no more than that. Clearly the main negotiation still lies ahead and the Vatican mission has not seriously come*

weil sie vermuteten, dass er Mindszenty dazu zwingen wolle, Ungarn zu verlassen, was aber nicht der Wahrheit entspricht. Kardinal König hatte auch die Meinung zum Ausdruck gebracht, dass die Causa Mindszenty in der Situation der ungarischen katholischen Kirche keine zentrale Bedeutung mehr habe. HU OSA 300-40-5, Box 125, IX-1445-3-68.

⁷⁸ Über das Thema siehe auch: Csaba SZABÓ: *Kardinal Mindszenty verlässt Ungarn im Jahre 1971*. IN: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ, Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien, Wien, 2012. 29-46.

⁷⁹ Am 16. April 1971 wurde der ungarische Aussenminister János Péter vom Heiligen Vater empfangen. Während der Gespräche ist auch die Frage Mindszenty berührt worden, obwohl diese Nachricht von dem Pressebüro des Vatikans sofort dementiert wurde.

⁸⁰ Nach seinem Testament sollten nämlich seine sterblichen Überreste erst dann nach Esztergom überführt werden, wenn *„Der Stern der Moskauer Gottlosigkeit vom Himmel Mariens und des Heiligen Stephans fällt“*. Dies erfolgte erst nach der Wende, 1991. (Nach seinem Tod am 6. Mai 1975 wurde er in der Wallfahrtskirche von Mariazell beigesetzt).

to grips yet with the main problem areas.”⁸¹ Wie Mindszenty seine Situation nach dem Besuch von Kardinal König beurteilt hatte, darüber hatte er am 24. Juni mit Meehan⁸² gesprochen: „Has been thinking about Cardinal Koenig’s visit and tomorrow’s visit by two Vatican officials, one of whom is a trusted Hungarian and the other a Hungarian also, he believes.

The Pope expressed through Cardinal Koenig an invitation to leave Hungary but left it completely up to him to decide what to do. There is no constraint of any kind. He intends to listen to what the two emissaries have to say, and he will tell them he will mediate further after they leave and give a final answer later.

In considering whether to leave Hungary, several considerations arise. First, personal liberty means absolutely nothing to him. The Pope doubtless feels that he should have a period of liberty toward the close of his life, but he is indifferent to this. He is not interested in high office in Rome. Moreover, he could not accept the condition of silence imposed on Beran, Stepinac and Slipij. [...]. What is important to him, however, is the question of principle, of his stand against the regime, his record in history. To leave Hungary now would amount to a denial of what he was stood for, a giving up, a declaration of hopelessness [...] which would be read as such by Hungarians at home and abroad.

The Vatican means well, but it is not fully aware of the situation in Hungary. Casaroli is active in Eastern Europe, but the Vatican is at a disadvantage in negotiating with Communist governments. Casaroli’s agreements with Hungary have proved largely worthless – in the matter of appointment of bishops and religious education, for example. The Hungarian regime wants to exploit Vatican interest in improving relations specifically to get rid of the Mindszenty problem. He understands Peter asked the Pope to appoint a new Archbishop of Esztergom, but the Pope’s position – confirmed to him by Koenig – is that he would never exert pressure on him to resign, even when he achieves 80. In addition, he not only has ecclesiastical authority as archbishop, but is as Primate a civil authority. He must always think not only as a Catholic, but as a Hungarian. This is something the Vatican does not fully understand.

He has considered the possibility of returning to his home village, under a situation similar to house arrest. It would be pleasant to be at home, with relatives near, and where his parents are buried. But he rejects the idea of imposing a dozen detectives on his relatives, and cannot therefore accept the idea of going home.

There can be no question of his asking the regime for any act of amnesty or clemency. Only full rehabilitation is acceptable. [...] He asks has there been any change in the US, specifically the President’s attitude on the question of his situation in the Embassy. It is important for him to know the answer to this in anticipation of

⁸¹ Dokument der Amerikanischen Botschaft in Budapest. Zitiert IN: SOMORJAI Ádám (hrsg.): „His Eminence Files“, American Embassy, Budapest. From Embassy Archives, 15 (1971). Mindszenty bíboros az Amerikai Nagykövetségén. Követségi Levéltár, 15 (1971), METEM, Budapest, 2008. 312-313.

⁸² Francis J. Meehan: von 1968 bis 1972 Stellvertreter des amerikanischen Botschafters in Budapest.

his discussions with the Vatican emissaries.”⁸³

Paul VI. soll Zágón und Cheli so instruiert haben, dass sie auf den Primas keinen Druck ausüben dürften – es dürfe nur „*motiviert und argumentiert werden*“. Die beiden Kardinäle hatten am 27. Juni⁸⁴ das letzte Mal mit Mindszenty gesprochen. Sie mußten Budapest ziemlich enttäuscht verlassen, weil der Primas sich weigerte, Dokumente über die Vereinbarungen zu unterschreiben, obwohl er betont hatte, dass er im Grunde genommen mit den darin deklarierten Bedingungen⁸⁵ einverstanden sei. Der 79-jährige Primas brauchte noch Monate um endlich eine Entscheidung zu treffen und am 28. September nach Rom zu gehen.⁸⁶ Er hatte noch im Juni zwei Briefe an den Papst und einen an Nixon geschrieben, in denen er die Beiden um Ratschläge bat. Nixons Antwort⁸⁷ am 14. Juli 1971

⁸³ Dokument der Amerikanischen Botschaft in Budapest. Zitiert IN: SOMORJAI Ádám (hrsg.): „*His Eminence Files*“, American Embassy, Budapest. From Embassy Archives, 15 (1971). Mindszenty bíboros az Amerikai Nagykövetségen. Követségi Levéltár, 15 (1971), METEM, Budapest, 2008. 113-115.

⁸⁴ Mitte Juli waren die beiden Kardinäle erneut nach Budapest gereist.

⁸⁵ Es ging dabei um die folgenden Bedingungen: 1. Mindszenty solle weiterhin Primas bleiben, 2. ein Apostolischer Administrator solle seine Diözese verwalten, 3. er solle Ungarn ohne Abgabe einer Erklärung oder eines Rundschreibens verlassen, 4. er solle im Ausland keine Erklärungen abgeben, welche die Beziehungen des Apostolischen Stuhles zur ungarischen Regierung stören könnten, 5. er solle seine Memoiren geheimhalten und testamentarisch dem Heiligen Stuhl vermachen. Die Veröffentlichung der Memoiren blieb übrigens ein zentrales Thema bis zum Tode des Primas. Anfang November 1972 sollte deswegen der der Glaubenskongregation zugeteilte österreichische Prälat ungarischen Ursprungs, Csertő, nach Wien begeben und versuchen, den Kardinal, dessen ehemaliger Mitarbeiter er war, dazu zu bewegen, von der Veröffentlichung Abstand zu nehmen. Hans Reichmann hat sich in seinen Berichten auch mit dieser Frage beschäftigt: „*Die Botschaft beehrt sich zu berichten, dass Prälat Csertő nach seiner Rückkehr streng vertraulich erwähnte, dass er von seinem ehemaligen Vorgesetzten sehr gut aufgenommen wurde, und hofft, dass das zwischen ihnen bestehende Vertrauensverhältnis durch seine Sendung nicht getrübt worden sei. Der Prälat habe den Eindruck, dass Kardinal Mindszenty seine Verpflichtung begriffen hat, auch in voller Freiheit Handlungen und Worte zu unterlassen, die der Gesamtkirche Schaden bereiten können und bestreitet auch nicht, dass die Verantwortung für die Gesamtkirche in Rom getragen wird. Unliebsame Veröffentlichungen sind daher in der nächsten Zeit nicht zu befürchten. Die Dauer dieser verständnisvollen Grundstimmung des Kardinals kann allerdings nicht bestimmt werden*“. Dr. Hans Reichmann an das BMfAA in Wien, Rom, am 6. 11. 1972, bzw. am 13. 11. 1972, Zl. 80-RES/72. bzw. Zl. 84-RES/72, streng vertraulich! „*Kardinal Mindszenty; beabsichtigte Veröffentlichung der Mémoires*“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

⁸⁶ Der Primas hatte unter anderem Angst davor, dass seine Reise nach Rom als Flucht interpretiert werden wird.

⁸⁷ „*Dear Cardinal Mindszenty: The Considerations outlined in your letter of June 27 attest to the long ordeal you have borne so patiently and so well. Speaking not only for this Government but for the American people as well, I take great satisfaction that we were able to be of assistance to Your Eminence when the need was urgent and pressing. No thanks are necessary from our honored Guest, but the gratitude you have shown is deeply appreciated. Your decisions about the future are, of course, ones between yourself and the Vatican. I know that in reaching them you and His Holiness will be guided by your faith, by the interests of the Church, and by your concern for its ministry to the people of Hungary. I fully understand the difficulties involved in making your decision. With every good wish, Sincerely, Richard Nixon.*“ Zitiert in: SOMORJAI Ádám (hrsg.): „*His Eminence Files*“, American Embassy,

hatte den Primas sehr enttäuscht, er hatte mehrmals zum Ausdruck gebracht, er fühle sich jetzt nicht mehr als Gast in der Amerikanischen Botschaft, sondern als Gefangener. Der österreichische Nuntius, Opilio Rossi⁸⁸ und Monsignore József Zágón fuhren ihn nach Vermittlung von Kardinal König am 28. September mit dem Auto von Budapest nach Wien. Von dort flog Mindszenty nach Rom, wo er bei der Eröffnung der Bischofssynode mit dem Papst konzelebrierte.⁸⁹

In Rom wollte er aber auf keinen Fall länger bleiben, auch ein Gespräch mit Kardinal Slipyi soll ihn davon überzeugt haben, dass die Kardinäle von den Kirchen hinter dem Eisernen Vorhang in dem Vatikan zum Schweigen verurteilt waren. Der Primas hatte Rom auch später immer wieder als „goldenen Käfig“ bezeichnet.

Papst Paul VI. und Primas József Mindszenty hatten sich ein letztes Mal am 23. Oktober 1971 in Rom getroffen⁹⁰ – der Primas hatte noch an demselben Tag Rom verlassen um nach Wien zu fahren. Mindszenty stellte in seinen Memoiren⁹¹ die Details „des Paktes“ zwischen ihm und dem Heiligen Stuhl dar – unter welchen Bedingungen er doch bereit gewesen war, Ungarn zu verlassen und wie dann der Vatikan diese Vereinbarung ausser acht gelassen hatte.⁹² Diese Geschichte kann hier nicht detailliert werden und es soll nur darauf hingewiesen werden, dass es auch in diesem Fall manche Fragen gibt, die noch weiterer Forschungen benötigen – z. B. anhand der Quellen des

Budapest. *Mindszenty bíboros az Amerikai Nagykövetségen*. METEM, Budapest, 2008. 206.

⁸⁸ Opilio Rossi war 15 Jahre lang (1961-1976) Nuntius in Österreich. Zu seiner Ernennung siehe die folgenden Berichte aus Rom: Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 24. 8. 1961, Zl. 39-Pol/61: „Auffällige Kandidaten für die vakante Nuntius-Stelle in Wien“; Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 14. 9. 1961, Zl. 41-Pol/61: „Zur Ernennung Msgr. Opilio Rossi als Nuntius in Wien“, bzw. Zednitz an Dr. Bruno Kreisky aus Santiago (Rossi war früher Nuntius in Santiago) am 25. 9. 1961, Zl. 30-Pol/61, streng vertraulich, „Msgr. Opilio Rossi, Ernennung zum apostolischen Nuntius in Wien“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol, Politische Berichte, Vatikan 1961.

⁸⁹ Nach den Plänen des Heiligen Vaters, Paul des VI. hätte der Primas Ungarn früher – 1964-65 – verlassen sollen, aber die Quellen deuten darauf hin, dass die Kádár-Regierung das während des Konzils noch nicht bewilligt hat: „Kádár weigert sich, die Bedingungen des Primas zu erfüllen. ... Vielleicht versteht Rom jetzt auch ganz gut, weshalb Mindszenty so eindringlich zu festen Abmachungen rät; denn das Verhalten der ungarischen Regierung zeigt deutlich, dass sie gegen kostenlose Gesten eine entscheidende Situationsänderung einzuhandeln sucht. Sie will vor allem, dass die Person des Kardinals Mindszenty, in der nicht nur katholische Christen eine Heldengestalt des kirchlichen Widerstandes gegen Terror und Verfolgung sehen, aus der Mitte des ungarischen Volkes entfernt wird. Denn sie weiss, dass er die Seelen von Millionen regiert, auch wenn er schweigen und hinter den Mauern seines Asyls bleiben muss“. Rheinischer Merkur, Pfingsten, 1963, Nr. 22, S. 4.: Der Fall Mindszenty – Die Ost-Kontakte des Vatikans und die Kirche des Schweigens, von Otto B. ROEGELE. Kapitel: Was Kádár erreichen will, HU OSA 300-40-5, Box 125.

⁹⁰ Zum Thema Papst Paul VI. und Primas Mindszenty siehe auch den Artikel von SOMORJAI Ádám: *Politikai és lelkipásztori szempontok az egyházkormányzatban*. VI. Pál pápa és Mindszenty József esete. *Vigilia*, 2008/11, 823-830.

⁹¹ MINDSZENTY József: *Emlékirataim*. Budapest 1989.

⁹² Vgl.: ADRIÁNYI Gábor: *A prímási szék megüresedetté nyilvánítása 1974-ben*. *Vigilia*, 1998/6. 425-428.

Vatikanischen Archivs. Die heftigst diskutierte Frage ist sein Rücktritt als Erzbischof von Esztergom, was Papst Paul VI. im November 1973 von ihm verlangt hatte. Obwohl der Primas dies abgelehnt hatte, wurde der Bischofssitz am 18. Dezember dennoch für vakant erklärt. Der abgesetzte Erzbischof bat am 7. Januar 1974 um Widerruf dieser Entscheidung, wurde aber am 5. Februar *aus pastoralen Gründen* seines Amtes enthoben.

Kardinal Mindszenty hat seine letzten Lebensjahre in Wien, in dem Pazmaneum verbracht – zum Teil auf die Einladung des Wiener Kardinals hin.⁹³ In den weiteren Forschungen sollte auch die Frage geklärt werden – und zwar in alle Einzelheiten – was die tatsächlichen politischen Inhalte der Mission von Kardinal König gewesen sind. Was hatte sich hinter den Kulissen abgespielt? Hatte der ungarische Primas das „ideale“ Verhältnis zwischen Ungarn und dem Heiligen Stuhl wirklich in dem Maße gestört? Was wir momentan sehen, ist nichts Anderes, als Mindszentys „Kreuzweg“ in dem Schatten der ziemlich eigenartigen Kooperation von drei Mächten: dem Kádár-Regime, dem Vatikan und den Vereinigten Staaten.

Mindszenty scheint also in diesem Kontext das eigentliche Opfer der Ostpolitik des Vatikans gewesen zu sein.⁹⁴

Was hat sich aber hinter der Ostpolitik des Vatikans versteckt und – was in den weiteren Forschungen besonders wichtig ist – was für eine Rolle spielte darin der Primas Mindszenty bzw. seine Amtsenthebung als Primas 1974?

Die diversen Erklärungen der vatikanischen Ostpolitik bestätigen auch die Komplexität dieser Frage. Nach der „Eigendefinition“ des vatikanischen „Architekten“, Agostino Casaroli, ist die Ostpolitik „nur“ eine *pastorale, kirchliche Tätigkeit*, also keine Politik im klassischen Sinne des Wortes. Casaroli hat in seiner Version natürlich auch auf den neuen Kurs von Papst Johannes XXIII. hingedeutet, auf seine Sorgen um die Situation der Kirchen hinter dem Eisernen Vorhang und auf seine Bemühungen in den Beziehungen zu den Satellitenstaaten Wege zu finden, die eventuell dazu hätten beitragen können, die Lage der Kirche zu verbessern. Deswegen sollte diese Politik als „Pastoralpolitik“ bezeichnet werden. Wie es Casaroli in einem Interview 1974 betonte: „Der Heilige Stuhl hat die Ostpolitik als seine Pflicht gesehen, aber diese Bestrebungen dürfen auf keinen Fall als Kompromisse verstanden werden“. Der Vatikan hat damit versucht, die Kirche während des Kommunismus so gut wie möglich zu positionieren, wobei schon an eine Zeit nach dem Kommunismus gedacht wurde. Die Ostpolitik sollte nach dieser Interpretation als Teil des Dialogs und der Politik der kleinen Schritte bewertet werden, welche unter dem

⁹³ Vgl.: BALOGH Margit: *Mindszenty József*. Budapest 2002, 318-330, P. SZÓKE János: *Őt év száműzetés. Mindszenty József bíboros a bécsi Pázmáneumban*. Budapest 2010, bzw. Árpád von KLIMÓ: *Kardinal Mindszentys Reisen (1971-1975)*. IN: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ: *Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien*, Wien 2012, 133-143.

⁹⁴ Vgl.: ADRIÁNYI Gábor: *A primási szék megüresedetté nyilvánítása 1974-ben*. *Vigilia*, 1998/6. 425-428, bzw. SZABÓ Ferenc: *Az „Ostpolitik“ emlékezete*. *Vigilia*, 1992/11. 844-848.

Pontifikat von Papst Johannes XXIII. angefangen und unter Papst Paul VI. und Papst Johannes Paul II. fortgesetzt wurde.⁹⁵

Es lohnt sich, zu der Frage eine andere „Definition“ zu zitieren, in der diese „gewisse Distanzierung“ von dem Politischen auch eindeutig zum Ausdruck kommt. Der Chef des Protokolls im Päpstlichen Staatssekretariat, Msgr. Iginio Cardinalo legte auf der Pressekonferenz über die Aussenbeziehungen des Vatikans die Grundsätze dar, von denen sich der Heilige Stuhl in seinen aussenpolitischen Beziehungen leiten ließ, und ging hierbei von dem Prinzip aus, dass für den Heiligen Stuhl Aussenpolitik nur insofern in Betracht kommt, als sie „als zeitliches Mittel“ zur Sicherstellung der Apostolischen Aufgaben des Heiligen Stuhles herangezogen werden kann. Wie er formuliert hat. *„Die Kirche, deren Mission ausschliesslich religiösen und moralischen Charakters ist, wolle keine politische Macht sein und setze sich auch keine politischen Ziele, die mit politischen Mitteln zu verfolgen wären.“*⁹⁶

Es ist – wäre – auch interessant, die vatikanische Ostpolitik aus dieser Perspektive zu untersuchen.

Was Kardinal König unter „Ostpolitik“ verstand, das hat er wiederholt in Vorträgen und Diskussionen klar und deutlich ausgesprochen: *„Was heißt eigentlich Vatikanische Ostpolitik? Meiner Meinung nach will dieses so sehr strapazierte und so vielfach gewollt und ungewollt missverstandene Wort nichts anderes sagen, als dass der Vatikan sich bemüht, in Verhandlungen mit Regierungen kommunistischer Länder der Kirche vor Ort ein Mindestmaß an Atemraum zu schaffen.“* Er sah von Anfang an illusionslos die Möglichkeiten und Grenzen solchen Bemühens.⁹⁷ Und nach einer anderen Definition des Kardinals: *„Die Kirche, das heißt hier konkret, der Vatikan, hat bei diesen Verhandlungen manche Zugeständnisse gemacht, die die wenigen Repräsentanten der Kirche in diesen Ländern nicht machen konnten, ohne als Kapitulanten von ihren Gläubigen abgelehnt zu werden. Gewiss war auch dies ein Wagnis und der Ausgang ist ungewiss. Aber Ungewissheit und Wagnis ist das Kriterium menschlichen Handelns. Und welcher andere Weg wäre noch offen?“* bzw. *„Die Kirche hat versucht, versucht es noch und wird es weiter versuchen, durch Verhandlungen mit den Regierungen zweierlei sicherzustellen. Zunächst eine ordentliche Hierarchie, d.h. amtierende Bischöfe und Priesternachwuchs. Denn wo der Hirt geschlagen ist,*

⁹⁵ SZABÓ Ferenc: Az „Ostpolitik“ emlékezete. Vigilia, 1992/11. 844-848.

⁹⁶ Johannes Coreth an Dr. Bruno Kreisky am 14. 11. 1962, Zl. 39-Pol/62: „Pressekonferenz des Protokollchefs im Päpstlichen Staatssekretariat über die Aussenbeziehungen des Vatikans“. ÖStA AdR, BMfAA, Sektion II-pol. Zu dem aussenpolitischen Grundprinzip des Vatikans siehe auch den folgenden Bericht aus dem Jahr 1955: „...Der Heilige Stuhl kennt keine Augenblickspolitik wie die verschiedenen Staaten, sondern denkt und plant in Jahrzehnten und Jahrhunderten...“. Für den Botschafter von Spitz in Rom, am 1. 6. 1955, Zl. 32-Pol/55: „Vatikanische Stimmen zu den augenblicklichen politischen Ereignissen“, ÖStA, AdR, BMfAA, Sektion II-pol.

⁹⁷ Zitiert von Annemarie FENZL: Kardinal König und Kardinal Mindszenty – Die Ostpolitik des Vatikans. IN: József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975). Hrsg. von Csaba SZABÓ: Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien, Wien, 2012. 76-77.

Mária Pallagi: „Der Mann, den seine Zeit ins Exil schickte“. Kardinal Mindszenty – Kardinal König und die Vatikanische Ostpolitik

zerstreut sich die Herde, heißt es und der Kommunismus wusste sehr wohl, warum er zuerst die Bischöfe auszuschalten versuchte. Und zum zweiten ein Minimum an Wirkungsmöglichkeit über den Kultraum hinaus, das heißt vor allem Religionsunterricht für die Jugend, kirchliche Presse und Literatur.“⁹⁸

Zu der Frage der Ostpolitik Stellung zu nehmen – wie es auch durch die manchmal ganz heftigen Debatten der Betroffenen bestätigt wird – ist eine ziemlich grosse Herausforderung, wobei jede Seite versucht – wie auch immer – die eigene Version zu verteidigen. Die „Konturen“ der „Grossen Politik“ gelten als bekannt, aber die Details der diplomatischen „Szenen“, die sich bei dem hier untersuchten Fall hinter den Kulissen abgespielt hatten, benötigen noch weiterer Recherchen. Anders formuliert: Das Problem Mindszenty müßte in dem Spannungsdreieck von Ungarn, dem Vatikan und den Vereinigten Staaten erforscht werden, und wenn dabei die Vermittlungen von Kardinal König auch berücksichtigt werden, sogar in dem Spannungsviereck der drei erwähnten Staaten und Österreich.

Kardinal König wird gerne – und nicht nur in diesem Kontext – auch BRÜCKENBAUER genannt.⁹⁹ Sein Engagement im Bereich der Ostkirche hat ihm den Ruf eines Brückenbauers zwischen West- und Ostkirche gebracht und darüber hinaus kann man ihn als Wegbereiter der europäischen Integration à la Österreich bezeichnen. Kardinal König war der erste Bischof, der ab den 60-er Jahren das Thema Integration aufgenommen hat. Er selbst lebte Integration zumal er versuchte, die Brücken in den benachbarten Ostblock zu bauen.

König war ein „Icebreaker“ für eine Kirchenpolitik, „die zu einer geistig-religiösen Wiedervereinigung Europas lange vor einer politischen Union geführt hat.“

König war aber nicht nur der Wegbereiter für eine osteuropäische Integrationspolitik des Vatikans, sondern auch für die österreichische Außenpolitik. Bundeskanzler Josef Klaus, der ursprünglich Bedenken gegen eine Annäherung an den Sowjetkommunismus hegte, meinte schlussendlich: „Sie haben doch recht. Wir müssen mit dem Osten Verbindung aufnehmen.“ Dieser Satz kann als Anbeginn der österreichischen Bemühungen um „Mitteleuropa“ am Ende der siebziger Jahre gelten.¹⁰⁰

⁹⁸ Zitiert von Annemarie FENZL: *Kardinal König und Kardinal Mindszenty – Die Ostpolitik des Vatikans*. IN: *József Kardinal Mindszenty in Wien (1971-1975)*. Hrsg. von Csaba SZABÓ: *Publikationen der Ungarischen Geschichtsforschung in Wien*, Wien, 2012. 77-78.

⁹⁹ Z.B.: Johannes KUNZ (Hrsg.): *Der Brückenbauer. Kardinal Franz König 1905-2004, sein Vermächtnis*. Wien, 2004.

¹⁰⁰ Vgl. damit: Anita PRETTENTHALER-ZIEGERHOFER: *Bauplatz Europa. Die österreichische katholische Kirche und die Anfänge der europäischen Integration*. IN: *Jahrbuch für Europäische Geschichte, Band 9, 2008*. Hrsg. von Heinz DÜCHHARDT, Oldenbourg, München 2008. Schwerpunktthema: Die christlichen Kirchen vor der Herausforderung „Europa“. 49-70.

János Sáringer

Légendes et réalité
Histoire du Ministère des Affaires étrangères de Hongrie entre
1945–1950

Jusqu' aujourd'hui l'histoire hongroise a des dettes concernant la reconstruction de l'histoire du Ministère des Affaires étrangères (MAE) et de ces agents diplomatiques entre 1945–1950. Les historiographes et les anciens diplomates ont décrit les activités des agents diplomatiques de cette période et certaines questions relatives aux affaires étrangères ou à l'exercice de leurs métiers. En plus, il y a des légendes sur le déplacement du Ministère de Debrecen à Budapest, sur la Place Szabadság, sur le Quai Mónus Illés, sur la Place Bem, sur les personnes justifiées, sur la Liste-B ou sur la structure et le fonctionnement de l'administration, plus exactement sur la formation des fonctionnaires.¹

Maintenant j'essaie de donner une vue générale dans les chapitres du livre de documentation et des flashes d'information sur l'histoire des affaires étrangères de la Hongrie entre 1945–1950.

En 1944, l'Armée Rouge a occupé la partie Est de la Hongrie et elle est entrée en scène comme force conquérante. A savoir, à la fin de 1944, certain territoire a été possédé au centre de la Hongrie ainsi que la partie occidentale, la Transdanubie, par les Allemands et leurs alliés, les nazis hongrois, alors que les commandants soviétiques ont possédé et dirigé l'Est du Pays. Au début de décembre 1944 a été établi le Front National pour l'Indépendance hongroise à Szeged par les leaders des partis nationaux qui ont fait confiance à une future Hongrie démocratique. Pour l'été 1945, c'est le Parti des Petits Propriétaires qui est devenu une force dominante, étant donné que le nombre de leurs députés a augmenté de 56 à 127.

En décembre 1944, le Gouvernement Provisoire National a été constitué et c'est János Gyöngyösi², membre du Parti des Petits Propriétaires, qui a été nommé ministre des Affaires étrangères. En janvier 1945, le gouvernement hongrois a signé la convention d'armistice et ainsi la Hongrie et la réalisation du traité ont été contrôlées par la Commission de Contrôle des Alliés (CCA).

Comme le siège de Budapest a duré de fin 1944 au février 1945, une partie des employés du ministère sont allés se cacher soit à l'étranger, soit à la campagne. Après les combats, l'édifice du Ministère des Affaires

¹ P. ex. BALOGH (1988); FÖLDESI (1995); ROMSICS (2006); VIDA (2005); FÜLÖP (2009); FEITL (2003); KERTESZ (1995); HORVATH (Manuscrit); Kincses (2005) : 42–44. NAGY-DEL MEDICO (2006) : 23–25.; DEL MEDICO (2006) : 39–71.

² János Gyöngyösi (1893–1951), ministre des Affaires étrangères, 1945 – août 1948.

étrangères qui a été sur la Place Dísz, s'est trouvé en ruines et l'administration de Budapest n'a pas fonctionné. Ainsi l'administration des affaires étrangères s'est installée au bâtiment des autorités financières à Debrecen. En avril 1945, vingt agents fonctionnaires³ et seize employés du ministère⁴ ont travaillé au MAE.

Avant le siège de Budapest, des conserves, des vins, des éléments de mobilier ainsi que des documents officiels politiques ont été déposés dans les grottes sous la Place Dísz. János Gyöngyösi a donné l'ordre à György Petravich qu'il dirige, à partir du 5 février, le déménagement du MAE de Buda à Pest. Le deuxième étage du bâtiment, sans fenêtres ni portes, se trouvant 15, Place Szabadság a été désigné comme siège du MAE. La tâche ayant, en grande partie, un caractère physique était dure. Il fallait mettre de l'ordre dans le bâtiment qui a été bombardé et puis y transporter en bateau les documents officiels se trouvant à Buda. Grâce aux travaux préparatoires effectués à Budapest, le MAE a pu quitter, le 11 avril 1945, Debrecen pour aller s'installer à la capitale.⁵

Nous pouvons reconstruire, d'après les documents originaux, la structure de l'administration du MAE de fin d'avril 1945. En comparant la structure de l'administration du MAE de février 1944 à celle d'avril 1945, nous trouvons plusieurs concordances: le Cabinet du ministre, le Service présidentiel, le Service de protocole, les Départements de politique sociale, de politique économique, ainsi que le Bureau du directeur général et la Cour des comptes existaient déjà. C'est alors qu'on a organisé le Groupe d'approvisionnement et le Bureau des travaux de reconstruction qui s'expliquent par les mauvaises conditions d'approvisionnement public et que le bâtiment du MAE a été dans un état délabré et inhabitable. Une nouveauté: le Bureau préparatoire de la paix a pu redémarrer officiellement car, plus tôt, à partir de l'été 1942, il ne pouvait fonctionner qu'en cachette au sein du Bureau politique et le groupe ne comptait que quelques membres.⁶

Qui a travaillé au MAE sur la Place Szabadság?

Le Gouvernement Provisoire National a créé des comités d'épuration pour filtrer les candidats désirant entrer dans l'administration hongroise, y

³ Hermann Pokorny, Pál Sebestyén, Ferenc Durugy, István Gombó, Lajos Szelle, Imre Lippai, György Perényi-Lukács, Tamás Márffy Mantuanó, Dénes Nemesstóthy, Móric Czikkann-Zichy, Ádám Koós, György Radó, Zoltán Keresztes, Béla Szilassy, Ferenc Kemény, Miklós Zay, Miklós Mara, Gedeon Dienes, István Kertész, István Mészáros. Archives nationales de Hongrie (AnH) XIX-J-1-k-1945-64. 4. boîte (b.) sans numéro de page (snp).

⁴ Sándor Vájlók, Rezső Polonyi, László Nizskács, Zoltán Tompa, Jenőné Pentsy, Endréné Hevesi, Erzsébet Nagy, Erzsébet Tariska, Gizella Romhányi, Florence Mátay, Margit Búza, Sándor Arany, Sándor Várnagy, Sándor Kiszelly, Ferenc Petry, Guidó Forbáth.

⁵ AnH XIX-J-1-4fa/18/-1945. 11. b. 149. p. Datant du 5 mars 1945.

⁶ AnH XIX-J-1-a-IV-7-1945.31. b. snp. Datant du 30 avril 1945.

compris ceux qui se présentaient au service du MAE. Jusqu'au mai 1945, on a contrôlé 140 personnes dont 120 ont été légitimées et 20 personnes ont été classées dans d'autres catégories.⁷ A cette époque-là, parmi les employés du MAE, on trouve surtout ceux qui y avaient travaillé avant le 19 mars 1944 (occupation de la Hongrie par les troupes allemandes). Alors, en tête du MAE, il y avait des chefs de service comme Viktor Szondy, Pál Sebestyén, István Kertész, László Kvassay, Lajos Szelle, Sándor Nékám ou Dénes Nemestóthy qui y ont acquis leur expérience entre les deux guerres mondiales. Ainsi au début, les spécialistes qualifiés dans les affaires étrangères de l'ére Horthy faisaient leur service au MAE. Mais d'autres personnes pouvaient également entrer dans le mécanisme du MAE: ceux qui, par exemple, parlaient des langues étrangères ou avaient une expertise dans un domaine des affaires étrangères ou dans celui de l'administration. Mais déjà, lors de la constitution du Gouvernement Provisoire National, des candidats bénévoles ont postulé un emploi ou les partis politiques y ont envoyé leurs protégés avec une lettre de recommandation dans la poche ou les chefs des partis politiques ont écrit directement une lettre à János Gyöngyösi, ministre des Affaires étrangères, en lui demandant d'embaucher leur candidat. P. ex. le Parti Social-Démocrate a recommandé Árpád Szakasits, le Parti des Petits Propriétaires a recommandé chaudement Géza Kádár, László Kupa, Károly Ravasz, le Parti Communiste, Péter Nagy, István Nemeskéri Kiss, Anna Bebrits, Ervin Pamplényi, Péter Vas-Zoltán et le Parti paysan a recommandé Miklós Tassy au MAE.⁸

Au début de 1945, on a organisé des cours de rédacteur au ministère pour les nouveaux employés. Lors de l'ouverture solennelle du stage, dans son discours, János Gyöngyösi a souligné l'importance des connaissances professionnelles et celles des langues étrangères.⁹ La formation s'est passée avec le soutien de l'Institut des Affaires étrangères. Vingt personnes – dont une femme – y ont participé. Les cours étaient donnés par Viktor Szondy, Pál Sebestyén, Virgil Pósfai et l'écrivain Géza Hegedűs et ils ont eu lieu dans le bâtiment du MAE. A la fin d'août, lors des premiers examens, les candidats ont dû passer l'examen dans les disciplines suivantes: histoire de la diplomatie, droit public international, politique sociale, politique économique (en langue française ou anglaise), droit international et questions actuelles des affaires étrangères.¹⁰

En avril 1947, un stage de perfectionnement, s'étendant sur deux années, a été organisé par le chef de service présidentiel, László Kvassay qui a chargé Lajos Szelle, consul général, de la direction du stage. Parmi les 45

⁷ AnH XIX-J-1-k-1945-64. 4. b. snp.

⁸ AnH XIX-J-1-u-Gy.J.-1945. 23. b. 1-2

⁹ AnH XIX-J-1-u-s.n.-1945. 23. b. snp.

¹⁰ AnH XIX-J-1-k-1945-64.23. b. 85-90.

participants se trouvaient ceux qui ont réussi les examens mentionnés ci-dessus, mais il y avait de nouveaux arrivants aussi. Les cours ont eu lieu dans l'Institut des Affaires étrangères.

Parallèlement à ce stage, un nouveau type d'examen a été préparé par le MAE, et treize personnes s'y sont présentées. Les examens se déroulaient pendant plusieurs jours en septembre 1947 et comprenaient plusieurs épreuves. D'abord, on a fait la lecture des notes de qualification sur les candidats prises par les chefs de service pendant un an, puis c'était le tour des épreuves écrites et orales. Un candidat a été éliminé pour avoir utilisé des antisèches, mais les autres ont réussi leurs examens.

A part ces stages, on a également organisé des cours pour les employés de bureau dont les matières étaient la sténodactylographie, l'enregistrement des documents officiels et l'administration des affaires étrangères. On a continué d'organiser des stages réguliers au MAE, mais les matières des cours ainsi que les sujets d'examen ont changé. Au cours des années 1948-1949, les classiques du marxisme et du léninisme ont été placés au premier plan. Et en 1948, on a ouvert l'Académie des Affaires étrangères.

Pendant ce temps, plusieurs propositions ont vu le jour pour le remaniement de l'administration des affaires étrangères. D'abord, parmi les synthèses remises à János Gyöngyösi, on peut mentionner, en premier lieu, l'étude de György Ottlik¹¹ ayant pour titre: «*La diplomatie hongroise*» datant de novembre 1945.¹² Bien avant cette date, l'auteur avait déjà élaboré, dans un cahier publié en 1920, les principes fondamentaux d'une organisation diplomatique efficace et de son fonctionnement fructueux. Puis, il a développé ces principes, plus en détail, dans une étude intitulée «*Quelle sera la nouvelle diplomatie?*» publiée en 1937. A part la nécessité de la réorganisation du Centre, il a insisté sur la sagesse, l'abnégation, le dévouement des diplomates, et la confraternité entre les membres de l'organisation diplomatique. «*De qui doit se composer l'organisation diplomatique?*» – a-t-il posé la question. Lors de la sélection des diplomates, «*ni les suggestions d'un parti politique, ni les motives de la protection en aucun cas, ne peuvent être appliquées*» – a-t-il écrit, et la tâche, dans un avenir lointain, sont l'éducation et la formation d'une élite.

Une Aide mémoire datant du mois de mars 1946 et qui a pris naissance à Moscou parle également de la réorganisation du service diplomatique.¹³ On ne connaît pas le nom de l'auteur, car le document, remis aux mains de

¹¹ György Ottlik (1889-1966) journaliste, diplomate. 1919 – 1923, rédacteur de la politique étrangère du *Pester Lloyd*, puis rédacteur de *l'Annuaire de la Société des Nations*. 1935 – 1939, rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue de Hongrie*, et 1937 – 1944, rédacteur en chef du *Pester Lloyd* aussi.

¹² AnH XIX-J-1-a-IV-9-1945-47. 31. b. 34-57.

¹³ AnH XIX-J-1-a-IV-1946.31. b. 1-25. p. Datant du 25 mars 1946.

János Gyöngyösi, ministre des Affaires étrangères, manquait de signature.¹⁴ Dans l'avenir, la diplomatie des petits Etats, y compris celle de la Hongrie, doit avoir «*un caractère plutôt culturel et économique*». Selon cette Aide mémoire, «*il doit y avoir de mûres réflexions pour que le service diplomatique hongrois ne se divise pas en trois branches et que la différence entre ces trois branches ne se manifeste que vers l'étranger de façon que le fonctionnaire ait un titre qui corresponde, au moment donné, à son poste en question*». En mars 1946, l'auteur a considéré comme pertinent que, parmi tous les services d'Etat, le MAE doit être le premier qui soit exempté de l'intervention des partis politiques.

Deux mois plus tard, est sorti le cahier de József Száll¹⁵. «*Notre politique extérieure et la stabilité*» dont le point de départ est que l'organisation commerciale de Hongrie n'est pas encore construite à l'étranger. A cette fin, il est conseillé que nos missions diplomatiques fassent connaître les plans de stabilité pour que la confiance totalement ébranlée de la part de l'économie mondiale contre la Hongrie soit rétablie.¹⁶

Le 9 mai 1946, est sorti le décret numéro 5000/1946 M. E. en vertu duquel on doit limiter, de dix pour-cent, le nombre d'employés de l'administration par rapport à celui qui figurait dans le budget en 1937/1938. On a créé des comités appelés Comités de la Liste-B dont la tâche était de sélectionner les personnes qui ne serviraient pas la transformation démocratique de la Hongrie. Par conséquent, à la fin de 1946, le nombre d'agents travaillant au MAE a été réduits de manière significative.¹⁷

Sans compter un à deux Etats neutres, une partie des relations diplomatiques de la Hongrie – ont été rompues par la suite de la Guerre Mondiale. Certains bâtiments et résidences des légations royales de Hongrie étaient abandonnées, d'autres ont été gardés par les agents diplomatiques restés sur place. A la fin de 1945, à la suite des élections démocratiques, quelques pays (la Suisse, la Pologne, la Belgique, l'Italie et la Turquie) ont signalé leur intention de reprendre et de rétablir les relations diplomatiques avec le gouvernement hongrois, même ils ont fait des démarches préparatoires concrètes.¹⁸

En Espagne la situation était particulière. A savoir que la CCA a donné l'autorisation à Pál Auer, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris, pour qu'il protège et défende les intérêts des citoyens hongrois en

¹⁴ Je suppose que, peut-être, l'auteur ait été István Gombó, l'adjoint de Gyula Szekfű, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Moscou.

¹⁵ József Száll (1921–2004) diplomate communiste. En juin 1945, il est entré au MAE. Depuis septembre 1946, a travaillé à la Légation de Hongrie à Bern. 1962 – 1970, il a dirigé l'Ambassade de Hongrie à Rome, et a émigré en 1970.

¹⁶ AnH XIX-J-1-a-IV-7-1526/Be-1946.31. b. 41–47. p. Datant du 29 mai 1946.

¹⁷ AnH XIX-J-1-j-433-1946. 11. b. 171–174.

¹⁸ AnH XIX-J-1-u-Gy.J.-1945. 23. b. snp. Datant du 14 septembre 1945.

Espagne aussi, mais en même temps, Ferenc Marossy, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire a été accrédité, lui aussi, auprès du gouvernement espagnol. A l'accréditation de Ferenc Gordon, nouvel envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Hongrie en Suisse, l'autorisation a été donnée par la CCA en juillet 1946, et il a occupé son poste diplomatique en septembre 1946. En Suède, Vilmos Böhm, le nouveau chef de la Légation de Hongrie, a remis ses lettres de créance au Roi suédois en mai 1946. C'est aussi en mai 1946 que la CCA a donné l'autorisation à Béla Andaházy-Kasnya pour qu'il organise la Légation de Hongrie à Ankara. En janvier 1947, conformément à l'autorisation de la CCA, c'est László Bartók qui a été désigné en chargé d'affaires ad interim pour commencer à organiser la mission politique hongroise à Vienne. C'est en mars 1947 qu'on a créé la Légation de Hongrie en Belgique et peu après, Endre Perlaky Kassa est arrivé à Bruxelles. A Londres, les représentants du gouvernement hongrois – dirigés par Tamás Szabó et István Bede – ont travaillé, depuis février 1946, et les membres de la mission politique britannique de la CCA ont déployé leur activité à Budapest. En vertu d'une permission de la CCA, depuis juillet 1946, une mission bulgare de rapatriement a travaillé en Hongrie. Les relations diplomatiques entre le Chili et la Hongrie ont déjà eu lieu plus tôt, mais le rétablissement des relations officielles ne s'est déroulé qu'en janvier 1947. Depuis août 1945, c'est Ferenc Rosty-Forgách, ministre plénipotentiaire qui a protégé les intérêts des nationaux hongrois à Prague, et son adjoint est arrivé à Bratislava en 1947. En janvier 1946, Aladár Szegedy-Maszák, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire a remis ses lettres de créance à Washington, puis en mars 1946, le tour était à Gyula Szekfű pour Moscou. Depuis avril 1946, Pál Auer – dont il s'agissait déjà plus haut – faisait son service à Paris. En octobre 1946, on a commencé à organiser la Légation à Belgrade. Depuis février 1946, un chargé d'affaires ad interim a dirigé la Légation de Hongrie à Varsovie. Depuis mai 1946, un représentant du gouvernement hongrois a travaillé aux Pays-Bas. Quant à l'Italie, c'est un chargé d'affaires ad interim qui a dirigé, depuis avril 1946, la Légation. En juillet 1946, selon le principe de réciprocité, les membres des missions politiques hongroises et roumaines ont occupé leurs postes à Bucarest et à Budapest. Depuis juillet 1946, une commission gouvernementale de rapatriement a fonctionné en Allemagne.

En automne 1946, la transformation démocratique est arrivée à une bifurcation: deux conceptions, différant l'une de l'autre, se sont formées. Le Parti des Petits Propriétaires s'est engagé à consolider la démocratie bourgeoise. Par contre, la direction du Parti Communiste Hongrois a insisté sur la transformation démocratique et la création du socialisme. En mai 1947, Ferenc Nagy, premier ministre, est parti en vacances en Suisse et, les

premiers jours de juin, en son absence, Mátyás Rákosi et ses camarades l'ont relevé de ses fonctions. En même temps, Lajos Dinnyés a été nommé premier ministre, et le nouveau gouvernement s'est constitué à Budapest.

Les changements politiques intérieurs ont eu une influence sur le MAE aussi: on a renvoyé János Gyöngyösi, ministre des Affaires étrangères, et Erik Molnár,¹⁹ a été nommé nouveau ministre des Affaires étrangères par les communistes. Le départ de Ferenc Nagy a entraîné des changements importants relatifs au personnel des services extérieurs et intérieurs aussi. Par conséquent, une partie des diplomates, séjournant à l'étranger, ont démissionné au cours de l'été 1947. A cette époque-là, les employés du MAE ont commencé à émigrer; c'est ce qu'on a appelé dissidence. Les émigrés clandestins - et souvent les membres de leurs familles aussi - ont été stigmatisés. La deuxième vague de l'émigration a eu lieu en 1948 quand, en vertu de application du décret numéro 600/1948, parmi les personnes licenciées, 86 ont quitté le pays, et le MAE a dû faire face à une énorme pénurie de compétences et de personnel. Le Parti communiste a nommé, aux postes vacants, des cadres communistes, fidèles au parti. Il en a résulté que le personnel du MAE a été considérablement dilué. Ainsi, pour élever le niveau professionnel, ils ont créé l'Académie des Affaires étrangères.

Dans le travail quotidien du MAE, deux activités étaient problématiques: l'envoi des codes secrets et celui des télégrammes en clair. En effet, *«l'envoi des textes in externo des télégrammes chiffrés à une autorité hors du MAE est interdit à moins que le contenu des textes ne soit complètement stylisé.»*²⁰

Au printemps 1946, la CCA a annoncé, dans une note verbale, qu'elle donnerait son accord de créer un service de messagerie permanente afin que le MAE puisse maintenir la connexion avec les missions diplomatiques déjà existantes et avec celles qui seront mises en place dans l'avenir. Ce service a commencé à fonctionner dès le 1^{er} juin 1946.²¹

Pendant la période en question, se présentait un problème récurrent: respecter et faire respecter strictement les heures de travail. Afin d'atteindre cet objectif, le Bureau présidentiel a publié un circulaire. Tout aussi problématique était que certains employés du MAE ont pris l'habitude de se servir des téléphones du ministère pour des conversations interurbaines privées non autorisées.²²

En août 1948, un nouveau ministre est arrivé à la tête du MAE en la personne de László Rajk²³ qui, en décembre, a jugé nécessaire d'adresser un

¹⁹ Erik Molnár (1894-1966), ministre des Affaires étrangères entre novembre 1947 et août 1948, puis ambassadeur à Moscou, septembre 1948 - septembre 1949.

²⁰ AnH XIX-J-1-4/fd-1946. 11. b. 9. p. Datant du 30 septembre 1946.

²¹ AnH XIX-J-1-j-4/fd-1946.37. b. snp. Datant du 27 mai 1946.

²² AnH XIX-J-1-j-41/a-1947. 11. b. 215. et 217. p. Datant du 14 février 1947.

²³ László Rajk (1909-1949), homme politique communiste. En mai 1945, a été élu au Parlement. Entre mars 1946 et août 1948, ministre de l'Intérieur, puis entre août 1948 et juin

circulaire au personnel, à cause des licenciements massifs. C'est le décret numéro 600/1948 dont l'objectif était d'assurer la réorganisation démocratique du MAE et un bon rythme de travail. *«Je m'attends à tout le personnel du ministère de contribuer à l'établissement d'une atmosphère détendue et calme, car c'est indispensable à ce que tout le monde puisse travailler en toute sécurité.»*²⁴

Le nouvel esprit, la nouvelle conception des dirigeants a laissé sa marque aussi bien sur la gestion quotidienne des affaires que sur le libellé des documents. En octobre 1948, Péter Mód²⁵, dans un circulaire, a attiré l'attention des employés sur le phénomène suivant: *«Une fois de plus, je trouve que les rédacteurs des documents utilisent des mots et des termes d'origine étrangère dans le cas où des mots justes sont disponibles en langue hongroise. J'ordonne que, dans l'avenir, les employés du ministère se servent des termes hongrois qui figurent sur la liste publiée»*²⁶

Dans la seconde moitié de l'année, de nouveaux cadres supérieurs sont arrivés à la place des cadres licenciés, parmi eux, Andor Berei²⁷, secrétaire d'Etat, qui, plus tard, est devenu un personnage influent.

En 1948, il y avait des changements non seulement dans la structure et le personnel du MAE, mais aussi le ministère a changé de résidence. Son siège a été déplacé de la Place Szabadság sur le Quai Illés Mónus – aujourd'hui Quai Bem – dans le bâtiment numéro 47. Le déménagement a eu lieu du 20 au 23 août.²⁸

En 1949, on a préparé la réorganisation horizontale du ministère sur une base territoriale, mais la réorganisation verticale aussi, c'est-à-dire la connexion des différents départements territoriaux au système professionnel et auxiliaire. Le projet de structure organisationnelle a été terminé en 1950, et à la fin de janvier 1951, la réorganisation a été achevée.²⁹ Ainsi, en 1951, la formation de la structure du MAE s'est terminée. Cette formation contenait déjà certains éléments du MAE actuel.

1949, ministre des Affaires étrangères. Le 30 mai 1949, il a été arrêté sous de fausses accusations, et le 15 octobre, a été exécuté.

²⁴ Bibliothèque du Ministère des Affaires étrangères (BMAE) 1948. 7445/1-1948. 173. Datant du 11 décembre 1948.

²⁵ Péter Mód (1911-1996), diplomate communiste. En 1947, il est entré au MAE, puis il a dirigé l'Ambassade de Hongrie à Paris entre 1968 et 1974.

²⁶ BMAE 1948. 6669/1-1948. 150. Datant du 23 octobre 1948.

²⁷ Andor Berei (1900-1979), homme politique communiste. 1934 – 1946, il a servi comme chef de cellule du mouvement communiste en Belgique. Depuis 1947, secrétaire d'Etat des Affaires politiques au Ministère des Affaires étrangères, puis ministre adjoint.

²⁸ BMAE 1948 5496/1-1948. 118. p. Datant du 17 août 1948.

²⁹ AnH XIX-J-1-k-4/fc-1951. 5. b. 1-28.

Bibliographie

- A Szövetséges Ellenőrző Bizottság jegyzőkönyvei 1945–1947. FEITL I. (szerk.), Budapest, 2003.
- BALOGH S.: *Magyarország külpolitikája 1945–1955*. Budapest, 1988.
- DEL MEDICO I.: *Életem. Egy mai polgár vallomása*. Budapest, 2006.
- FÖLDESI M.: *A Szövetséges Ellenőrző Bizottság Magyarországon*. Budapest, 1995.
- FÜLÖP M.: *A befejezetlen béke. A külügyminiszterek tanácsa és a magyar békeszerződés (1947)*. Budapest, 2009.
- HORVÁTH J.: *A Külügyminisztérium. A Dísz tértől a Szabadság térig. Emlékirat a külügyi szolgálatról 1936–1948. (Kézirat)*
Iratok a magyar–szovjet kapcsolatok történetéhez 1944. október–1948. június. Dokumentumok. VIDA I. (szerk.), Budapest, 2005.
- KERTÉSZ I.: *Magyar békeillúziók 1945–1947. Oroszország és a Nyugat között*. Budapest, 1995.
- KINCSES L.: *Adalékok a magyar diplomáciai (külügyi) szolgálat újkori történetéhez*. Hír-Futár. A Külügyminisztériumi dolgozók önálló szakszervezetének lapja, 2005. ősz, 42–44.
- NAGY J. – DEL MEDICO I.: *Az első külügyes szaktanfolyam 1945 után. Az első csoportos elbocsájtások a Külügyminisztériumból*. Hír-Futár. A Külügyminisztériumi dolgozók önálló szakszervezetének lapja, 2006. ősz, 23–25.
- ROMSICS I.: *Az 1947-es párizsi békeszerződés*. Budapest, 2006.

János Sáringer : *Légendes et réalité. Histoire du Ministère des Affaires étrangères de Hongrie entre 1945-1950*

Les langues à l'Université de Szeged

Géza Szász

Tibor Wittmann et les langues occidentales à l'Université de Szeged

Dans la présente étude – conformément à la communication orale prononcée au colloque –, je vais proposer une approche particulière des activités de Tibor Wittman, du côté de la vie universitaire voire des changements du contexte universitaire de l'enseignement et de la recherche. Sans tenter de remettre au lecteur un traité sur l'histoire des institutions ou les aspects organisationnels, l'objectif consiste plutôt à évoquer certains éléments dont la connaissance nous permettra de mieux comprendre pourquoi les pensées de Tibor Wittman sont tombées (et tombent encore) sur terre féconde à la Faculté des Lettres de l'Université de Szeged. On aimerait aussi montrer au lecteur les parallèles intéressants que l'on découvre si l'on part des autres disciplines de recherche ou d'enseignement. (Notons tout de même que la tentation de dévier vers l'institutionnel était très grande, puisque, pendant ses années de Szeged, Tibor Wittman s'est aussi chargé de postes de direction, d'abord comme vice-doyen de la Faculté des lettres, puis comme vice-recteur de l'Université, et a donc activement participé à l'élaboration et l'exécution des décisions sur le plan quotidien ainsi que dans la moyenne ou la longue durée.)

Le choix du sujet a été motivé par deux données d'ailleurs assez connues. La première concerne la connaissance des langues de Tibor Wittman, faisant de lui un véritable polyglotte, sinon un génie des langues. Comme il a été dit plusieurs fois, il avait pratiqué, à très haut niveau, neuf langues, dont la plupart étaient des langues occidentales modernes. Cela supposait une connaissance et une utilisation de langues active et diversifiée. Les champs de recherche, les invitations, les séjours ainsi que les publications de Tibor Wittman en fournissent les preuves évidentes. Lors de l'inauguration de la plaque commémorative, le professeur de médecine Tibor Wittman, fils de l'historien, nous a déjà fait part de ses souvenirs relatifs à cette méthode d'apprentissage de langues que l'on appellerait volontiers semi-autodidacte. A quoi consistait-elle ? A la base de sa connaissance du latin (langue apprise dès le lycée et dont Tibor Wittman était aussi titulaire d'un diplôme de maîtrise), l'apprenant a consacré son trajet à son lieu de travail à la mémorisation des mots, alors qu'un répétition-récapitulation a eu lieu le soir¹.

¹ Discours prononcé par le professeur Tibor WITTMANN, directeur de la section de gastro-entérologie du CHU de Szeged, le 24 septembre 2012, à l'occasion de l'inauguration de la plaque commémorative Wittman et de la salle Wittman, à l'Institut d'histoire de la Faculté des

La deuxième donnée a été fournie par le professeur Ádám Anderle, dans un interview paru, il y a quelques années, dans le journal universitaire *Szegedi Egyetem*. Rappelant les débuts de sa carrière universitaire, l'historien szegedien a raconté que, jeune étudiant motivé, venu frapper au milieu des années 1960 à la porte de Tibor Wittman, il a été invité par son professeur à apprendre l'espagnol et orienté en même temps vers un cours d'anglais². Cette information nous signale que le chercheur s'épanouissant à Szeged a conçu la formation des disciples de manière qu'il y a compris même l'acquisition de la connaissance des langues dont il était l'exemple vivant. Elle nous renseigne en même temps sur le fait qu'à Szeged il existait dès les années 1960 un contexte rendant possible l'apprentissage des langues étrangères par les jeunes s'intéressant à l'histoire des pays étrangers – faute de connaissance de langues, l'étude des pays étrangers étant quasiment impossible³.

Le fil conducteur de notre analyse se constituait progressivement, grâce à la reconnaissance d'une synchronie : en vertu de celle-ci, les années de Szeged de Tibor Wittman (que l'on pourrait aussi désigner comme l'apogée de sa carrière) correspondaient, au mois près, à la renaissance des formations linguistiques à Szeged et, dans un sens plus large, à l'ensemble des universités de province en Hongrie. En fait, il s'agissait non seulement d'une renaissance, mais aussi d'une véritable résurrection, suivie d'une période de développement à rythme soutenu. Suivant cette logique, je vais d'abord rapidement présenter l'histoire des formations linguistiques de la Faculté des Lettres (qui influencent même les événements d'aujourd'hui) et tâcherai de traiter de la contribution des formations linguistiques au développement des autres disciplines, comme l'histoire (et inversement).

La tradition des langues étrangères à la Faculté des lettres de Szeged.

Les formations en lettres modernes remontaient à un passé riche en succès à l'Université Ferencz József, exilée de Kolozsvár (aujourd'hui Cluj, en Roumanie) et installée à Szeged en 1921, après un bref séjour à Budapest. Certains formations ou départements ont tout simplement continué leurs activités menées à Kolozsvár, parfois avec la même équipe⁴.

Lettres de l'Université de Szeged.

² *Szegedi Egyetem*, 2 décembre 1997. 3.

³ Le professeur Ádám ANDERLE, ancien directeur du Département d'histoire universelle du Moyen Age, du Groupe de recherches sur l'Amérique Latine et du Département d'études hispaniques a confirmé et complété les affirmations de la communication orale dans un courriel envoyé le 29 novembre 2012.

⁴ Pour une présentation rapide de l'histoire des lieux de formation (instituts, départements, chaires) voir BERNATH, Árpád, « *Modern Language* », IN : SZENTIRMAI, László – RACZNE MOJZES, Katalin (dir.) : *Past and Present of Szeged University 1921-1998*, Szeged, 1999. 157-163. H. TOIH, Imre : « *Slavic Studies* », IN : SZENTIRMAI, László – RACZNE MOJZES, Katalin (dir.) : *Past and Present of Szeged University 1921-1998*, Szeged, 1999. 242-243.

Les formations les plus anciennes étaient celles d'allemand et de français, dont les débuts remontaient respectivement à 1872 (c'est aussi l'année de la fondation de l'université à Kolozsvár) et à 1892. A Szeged, le travail a continué sans aucune interruption, grâce surtout aux éminentes activités scientifiques et organisationnelles de Henrik Schmidt (pour l'allemand) et de Béla Zolnai (pour le français). (Notons que le premier directeur officiel de l'Institut de philologie française était Lajos Karl K., hispaniste francophone, venu également de Kolozsvár, mais envoyé à la retraite dès septembre 1922.) L'Institut de linguistique allemande et l'Institut de philologie française avaient une renommée internationale et disposaient de bonnes relations européennes. Les activités de formation et de recherche ont aussi été marquées par un grand nombre de publications, et un lecteur français a aussi complété l'équipe des enseignants. Bon nombre d'étudiants ont été formés, alors que des thèses de doctorat ont aussi été soutenues. En ce qui concerne le français, on peut par exemple citer le grand poète hongrois Miklós Radnóti⁵.

Les deux unités de formation et de recherche ont été rejointes en 1936 par une troisième : l'Institut de philologie italienne, dirigé par Imre Várady, s'est chargé de la formation des futurs professeurs d'italien et de chercheurs italianistes⁶.

La stabilité de ces trois formations a été prouvée en 1940 lorsque, dans le nouveau contexte suivant le deuxième arbitrage de Vienne⁷, elles pouvaient garder leur continuité à Szeged. Les enseignants partis pour Kolozsvár furent remplacés par des personnalités éminentes, venus de Pécs, dont l'université a été fermée par le gouvernement pour des raisons financières. Les arrivants, comme Géza Birkás pour le français ou Jenő Koltay-Kastner pour l'italien, ont donné un nouvel élan au travail des instituts (départements) et contribuèrent au maintien des lettres modernes même

⁵ BERNATH : 140. Les années de Szeged de Radnóti et le contexte universitaire de l'époque ont constitué tout récemment l'objet de plusieurs études, à l'occasion du centenaire de la naissance du poète. Voir par exemple OLASZ, Sándor – ZELENA, András (dir.) : « *Mert annyit érek én, amennyit ér a szó* », Szegedi Radnóti konferenciák (Colloques sur Radnóti à Szeged), Szeged, 2009. MIKLOS, Péter : *A szegedi bölcsészkar Radnóti Miklós diákéveiben : tanulmányok Radnótiról, kortársairól és a szegedi egyetemről* (La faculté des lettres de Szeged du temps de Miklós Radnóti : études sur Radnóti, ses contemporains et l'Université de Szeged), Szeged-Szabadka, 2011.

⁶ BERNATH : 141.

⁷ Le deuxième arbitrage de Vienne, signé le 30 août 1940, a donné à la Hongrie les parties septentrionales et orientales de la Transylvanie, territoire roumain depuis la fin de la Grande Guerre. La ville de Kolozsvár se situant sur les territoires annexés, ceux de l'équipe d'enseignants qui, à l'exemple de Béla Zolnai ou d'Imre Várady, avaient la perspective d'obtenir d'une chaire, ont quitté Szeged pour Kolozsvár. Notons que de nombreux « anciens » ont toujours considéré leur travail à Szeged comme une activité temporaire avant que l'université « exilée » ne retourne à Kolozsvár. La loi décrétant l'installation de l'université à Szeged a été conçue dans le même esprit. Voir BERNATH : *op. cit.*

pendant les années suivant la fin de la Deuxième guerre mondiale. Bien que les germanistes et les italianistes, qui s'occupaient de la langue et de la culture de deux pays vaincus, devaient subir certains changements personnels ou didactiques, cela n'a pas menacé la continuité de l'enseignement et de la recherche. En 1946, on était même témoin de la fondation du Département de langue et de littérature anglaises, le premier de l'histoire de l'Université de Szeged. Ceci a offert la perspective de l'étude d'une grande langue et d'une civilisation européenne et d'outre-mer. La même période a aussi vu la création de l'Institut de slavistique, consacrant presque une décennie d'enseignement de langues slaves⁸.

La mise en sommeil des formations linguistiques

Le premier âge d'or des langues occidentales à Szeged a pris une triste fin. L'influence soviétique, qui ne cessait de se renforcer au cours des années d'après-guerre, a entraîné des changements dans la politique d'éducation de la Hongrie. Les formations linguistiques de l'Université de Szeged en furent directement touchées. Dès 1947, il fut interdit aux étudiants de l'École Supérieure de Pédagogie de Szeged de s'inscrire en langues à l'Université, et, à la fin de l'année académique 1949/1950, un décret du gouvernement a supprimé à Szeged et à Debrecen les instituts de philologie moderne et les langues qu'ils enseignaient. (Quant à Pécs, son université n'a pas été réellement rouverte depuis 1940.) Les étudiants qui restaient devaient terminer leurs études dans le cadre d'une formation « *par correspondance* » (en réalité, ils devaient chercher du travail), et la Faculté des lettres de Budapest a aussi subi une sévère coupe des effectifs étudiants. L'unique survivant à Szeged était l'ancien Institut de slavistique, devenu Institut russe, dont l'unique tâche consistait à former les futurs professeurs de russe, langue désormais obligatoire pour tout élève à partir des années du collège. Les enseignants des instituts fermés ont dû rejoindre les différents départements de la Faculté ou quittaient tout simplement l'enseignement supérieur⁹.

Le recommencement

Les mouvements d'étudiants d'automne 1956 ont déjà formulé l'exigence de supprimer le caractère obligatoire du russe, et de rétablir l'enseignement des langues occidentales à l'université (et dans le

⁸ Pour les conséquences académiques du deuxième arbitrage de Vienne (dans le domaine des formations linguistiques), voir BERNATH : 141-142. Au sujet de la période d'après-guerre, voir BERNATH : 141. H. TOOTH : 237.

⁹ BERNATH : 143.

secondaire). Si le russe a été maintenu, le gouvernement d'Imre Nagy a créé les bases juridiques du rétablissement des instituts fermés en 1950 – et le nouveau pouvoir dirigé par János Kádár a aussi admis cette mesure. Ainsi, rétablies formellement en 1956, les formations d'allemand, de français et d'italien ont pu recevoir des étudiants à Szeged à partir de la rentrée de 1957. Cette résurrection, qui a suivi une interruption de plusieurs années, a attiré à l'université un public d'étudiants des plus hétérogènes. Venus de divers horizons, avec un niveau de connaissance de langues très inégal (en raison de l'interdit, certains ont étudié les langues avec des professeurs privés, d'autres, plus âgés, sont revenus pour terminer leurs études jadis commencées ou les compléter par une nouvelle spécialité), ils étaient pourtant unis par leur ardeur d'apprendre des langues et de connaître des civilisations étrangères. Ceci a provoqué une effervescence intellectuelle telle que ma génération a bien de difficultés à imaginer. J'en étais indirectement témoin à l'occasion des manifestations organisées pour fêter les 50 ans de la réouverture des formations linguistiques. Responsable universitaire, j'étais invité à la réunion des anciens étudiants d'italien, et je fus profondément bouleversé par l'évocation de leurs souvenirs. J'ai pu alors constater l'importance du désir d'apprendre, l'unique facteur qui devait les aider à surmonter les difficultés. (Les difficultés étaient d'ailleurs énormes. En italien par exemple, en raison du nombre fort bas des enseignants, on ne pouvait recruter de nouveaux étudiants qu'une année sur deux¹⁰.)

Cette effervescence, cet enthousiasme pouvaient être constatés par Tibor Wittman, venu de Budapest en 1958 (quelle coïncidence !), après une année passée à Debrecen en 1957/1958¹¹. Sur le point d'un épanouissement complet, il avait déjà derrière lui plusieurs séjours à l'étranger. En 1955, il est allé en Tchécoslovaquie, en 1957, en Belgique et, d'après sa biographie, il a passé la même année trois mois en Union Soviétique. Ses voyages ont sans doute confirmé son engagement relatif à la connaissance des langues étrangères.

Je suis convaincu que Tibor Wittman n'a pas pu éviter de se rendre compte de l'effervescence et de l'intérêt aux langues étrangères. Loin de s'enfermer dans une tour d'ivoire, chargé de responsabilités universitaires, il a suivi de près, d'abord en 1963-1964 comme vice-doyen de la Faculté des Lettres (aux côtés du doyen Előd Halász, germaniste connu), plus tard, entre 1964 et 1967, comme vice-recteur de l'Université responsable des études, les changements sans nul doute approuvés par les organes du pouvoir. Il fut aussi témoin de nombreuses mesures positives. Ainsi par exemple, pour

¹⁰ Sur la réouverture, voir BERNATH : 143-146.

¹¹ Au sujet des années de Szeged de Tibor Wittmann, et la présentation des études en histoire entre 1957-1973, voir KRISTO, Gyula : « *History* », IN : SZENTIRMAI, László – RACZNE MOJZES, Katalin (dir.) : *Past and Present of Szeged University 1921-1998*, Szeged, 1999. 259.

rejoindre les germanistes « dotés » depuis 1957 d'un lecteur allemand envoyé par la RDA, à partir de 1967 le département des langues romanes fut aussi complété d'un lecteur français et d'un lecteur italien. La nouvelle donne a considérablement amélioré l'accès des étudiants à une bonne connaissance de la langue et a contribué à une réelle compétitivité. Le professeur Wittmann a ainsi pu avoir en cours des étudiants qui, leur deuxième spécialité étant une langue étrangère ou ayant commencé l'apprentissage des langues occidentales à l'université, pouvaient être de véritables partenaires lorsqu'il s'agissait de la lecture de textes en langue étrangère ou de l'étude de sujets d'histoire des pays étrangers ou d'histoire comparée¹².

Pendant les années de Szeged de Tibor Wittman, plus précisément dans la deuxième moitié des années 1960, deux mesures importantes ont été prises dans le domaine de l'enseignement des langues, soit avec sa collaboration soit à son initiative. Les deux déterminent jusqu'à présent les formations linguistiques.

La première était le lancement d'une formation universitaire en philologie anglaise en 1965 (donc à l'époque où Tibor Wittman était vice-recteur). Bien que la nouvelle spécialité manquait encore pendant longtemps de véritables cadres institutionnels (elle fut d'abord gérée par l'Institut des langues et littératures germaniques, son premier responsable étant le doyen germaniste Előd Halász, et le Département de langue et de littérature anglaises n'a été créé qu'en 1970), elle est aujourd'hui – et cela n'a rien d'étonnant – la plus importante spécialité linguistique de toute l'Université¹³.

On doit cependant, et d'une manière indéniable, une deuxième modification aux activités, au prestige académique et à la nouvelle orientation des recherches de Tibor Wittman. Elle paraît minime ; pourtant, les changements qu'elle impliquerait dépassent même le cadre de la Faculté des lettres de Szeged. Au cours de l'année académique 1967-1968, le département qu'il dirige change de nom : de Département d'histoire universelle du Moyen Age, il devient Département d'histoire universelle du

¹² La lecture des études écrites en langue étrangère (ou même traduites en hongrois) qui ne rentraient pas forcément dans les cadres de l'idéologie officielle a donné lieu à une véritable apologie. Ainsi, le professeur Anderle a dû soutenir cette initiative devant les enseignants de la faculté dans une conférence intitulée « *Quelques questions concernant l'étude des textes non-marxistes aux séminaires d'histoire* ». Courriel d'Ádám ANDERLE du 29 novembre 2012.

¹³ Au sujet de la naissance du Département d'anglais, voir BERNATH : 146-147. Des données précieuses, relatives à la création du Département d'anglais, aux activités de la directrice (Mme Kretzoi) ainsi qu'aux relations personnelles déterminant le milieu de la Faculté des Lettres, nous sont offertes dans les mémoires du professeur de linguistique István Kenesei. Cf. KENESEI, István : « *A szegedi Angol Tanszék a hetvenes években* » (Le Département d'anglais aux années 1970), IN : VAJDA, Zoltán (dir.) : *Poets, spies, detectives, pieces of toast, and translations : Essays in honor of György Novák*, Szeged, 2012. 122-124.

Moyen Age et d'histoire de l'Amérique Latine¹⁴. Cela signifie bien plus que l'addition d'un champ des recherches. L'Amérique Latine constitue aussi un cadre linguistique, surtout espagnol et portugais et, un tout petit peu, français. Il commence alors quelque chose que l'on aura beau appeler spécialité mineure ou langue étrangère bis, l'évidence reste : il s'agit là d'un champ de recherche dont l'étude implique la connaissance de langues étrangères bien précises (l'espagnol et/ou le portugais), parlées par des centaines de millions de locuteurs natifs, mais dans le cas desquelles il n'existe pas encore de philologie moderne à Szeged. Nous pouvons alors être témoins du phénomène le plus original (et, par cela, le plus grandiose) de la philologie moderne de Szeged (et, peut-être, de toute la Hongrie) : un jeune historien (Tibor Wittman venait juste d'avoir 44 ans) adopte un domaine de recherche liée à des langues précises, des disciples inspirés prennent le relais, et de cette première initiative pourra se former, sous la direction du professeur Ádám Anderle, le Département d'études hispaniques, créé officiellement en 1993. Existant même à présent, il réunit les meilleures traditions de la recherche en histoire et les différents domaines de la philologie moderne, et participe à tous niveaux du système LMD, en formant les futurs professeurs d'espagnol aussi bien que les spécialistes d'Amérique Latine.

A côté de ces deux changements, dont les conséquences positives étaient visibles du vivant de Tibor Wittman, je dois aussi parler d'autres initiatives de caractère précurseur qui n'ont pas encore pu obtenir le soutien institutionnel nécessaire, mais qui sont aujourd'hui sur le point de se réaliser. On évoquera surtout les études interaméricaines. C'est encore au tournant des années 1960-1970 que Tibor Wittman esquisse officieusement (lors des thés pris au département¹⁵) le projet d'une formation d'américanistique qui, passant au-delà du monde anglo-saxon, s'occuperait des différents aspects de l'histoire des sociétés et des civilisations du Nouveau Monde au sens réellement inter-américain. L'essentiel serait le lancement d'une nouvelle formation d'étude de civilisations, dans le cadre d'une collaboration entre les latinoaméricanistes et les anglicistes de Szeged. L'axe thématique (Amérique Latine, Etats-Unis, Canada) serait complété d'une solide formation linguistique en anglais et en espagnol. Cette pensée, relégué dans le domaine des utopies au vu du contexte de l'époque, a été en partie réalisée au cours des années 1990, avec la naissance d'une spécialité d'américanistique consacrée entièrement aux Etats-Unis ; cependant, le système de Bologne pourrait peut-être favoriser la création d'un Master *Estudios Interamericanos – Inter-American Studies*¹⁶.

¹⁴ KRISTO : 254.

¹⁵ Courriel d'Ádám ANDERLE du 29 novembre 2012.

¹⁶ Courriel d'Ádám ANDERLE du 29 novembre 2012.

En guise de conclusion, on pourra dire que les années de Szeged de Tibor Wittman étaient heureuses et, surtout, très fécondes pour la philologie moderne. Tibor Wittman est arrivé à un moment où l'apprentissage des langues autres que le russe n'était plus interdit aux nouvelles générations, et les cadres institutionnels se sont aussi rapidement reformés. Sa propre connaissance des langues ne sera plus considérée comme une simple particularité, mais comme un exemple à suivre. Le désir d'apprendre des langues créera progressivement les conditions fondamentales de l'étude de qualité de l'histoire des pays étrangers et contribuera soit directement soit indirectement au renouveau des formations en philologie moderne. A ce point de vue, nous devons tous beaucoup au professeur d'histoire Tibor Wittman même si la plupart d'entre nous n'avaient pas la possibilité de le connaître personnellement.

L'Ukraine et la Yougoslavie

Беата Варга

Наёмные казаки на службе Венского двора во время Тридцатилетней войны

На Украине документальные, совершенно определённые сведения о казаках имеем от 1490-х годов¹, в которых однако слова казак и казачество употребляются в различных значениях, передающих разные оттенки этого понятия. Во первых, казаков называют *степными разбойниками, добытчиками*², во вторых, *никому не подчинёнными, свободными людьми, над которыми нет ни власти, ни начальства*³, а в третьих, *бездомными людьми, неоседлыми, без определённого занятия*. Таким образом ещё в середине XVI века казачество было техническим термином для обозначения степной партизанской войны.

В 1524 году великий литовский князь Сигизмунд представлял Раде различные планы о вербовке казаков⁴, что была смелая мысль, так как привлечь на службу государства степных разбойников, которых, ещё так недавно, именно он приказывал ловить и карать смертью. В это время польско-литовское правительство было озабочено ростом своёвольного, никому не подчиняющегося казацкого населения Низа Поднепровья, поэтому сеймом обсуждались два варианта отношений с казачеством: *первый – организация реестрового войска для защиты южных границ и выполнения полицейских функций, и второй – уничтожение всех казаков*.⁵ Но только польско-литовскому королю Сигизмунду Августу удалось осуществить этот план⁶, который в 1572 году поручил коронному гетману произвести в казачестве перепись и принять 300 «выборных» казаков на государственную службу, назначив им годовое жалованье. Эти казаки получили название «реестровцев»⁷ и за свою службу освобождались от феодальных повинностей.

В 1582 году король Стефан Баторий ввёл на Украине реестровый список, в который приказал внести 6000 казаков, благодаря которому он учредил в казачестве особое сословие⁸ - реестровые. Польское

¹ Акты ЮЗР Т. 1. СПб., 170.

² DLUGOSZ (1873): 530.

³ Архив ЮЗР VII. 114.

⁴ КАМАНИН (1894): 81.

⁵ Щербак 2000, 63-64.

⁶ Акты ЮЗР Т. 2. СПб. 1865, 176.

⁷ Позднее эта военно-политическая структура получила наименование Войско Запорожское.

⁸ Хотя реестровые казаки юридически считались сословной группой, за которой закон закреплял определённые права и преимущества, на самом деле старостинская

правительство только за этими шестью тысячами признавало право на существование казаков, как свободного сословия. Таким образом Стефан Баторий сделал разделение между казаками: реестровые объявлены были подзаконным казацким сословием⁹, а нереестровые - ушли устремились за пороги Днепра и там основали Запорожскую Сечь - незаконными.

Цель реформы Батория была двоякая - с одной стороны, внося в реестр казаков, король хотел сделать их послушными своей воле, т.е. обезвредить для государства; а, с другой стороны, давая им собственную организацию и признавая за ними право на сословное существование, Баторий рассчитывал воспользоваться ними, как боевой и всегда готовой силой против татар и турок. Реформа Батория для запорожских казаков имела большое значение в том, что с ней собственно и начинается отдельное существование низовых казаков. Только с этого времени и появляются фактические указания на Запорожскую Сечь¹⁰, в смысле центра или столицы низовцев.

Казаки на службе Габсбургов в XVI веке

Связи между Габсбургской династией и украинскими казаками сложились по инициативе римского папы Климента VIII,¹¹ который в конце XVI века организовал антитурецкую коалицию. Папская Курия обходилась с казаками как с самостоятельными военными командами, из-за чего вызывало недовольство польско-литовского правительства, ведь немалая часть казаков - т.е. зарегистрированное казачество - служило наёмными солдатами Речи Посполитой. В конце 1593 года Папа поручил далмату по происхождению А. Комуловичу¹² склонить казаков на свою сторону, которому удалось договориться с ними о том, что те примут участие в разрушении территорий крымского ханства и окажут давление на воевод Молдавии и Валахии.¹³

В начале 1594 года император Рудольф II отправил посланника в лице Е. Лассота¹⁴ к казакам, чтобы принять их на военную службу

администрация и местная шляхта не признавали за ними казацких прав, а польское правительство всегда придерживалось одной политики: когда появлялась необходимость в войске, оно призывало крестьян вступать в реестр, а когда такая нужда исчезала, исключало новых казаков из списков.

⁹ ЯКОВЕНКО (2009): 263.

¹⁰ В 1540-х годах черкасский и киевский староста, князь Дмитро Вишневецкий объединил рассеянные казацкие группы и основал на острове Хортица военную организацию казачества - Запорожскую Сечь.

¹¹ NIEDERKORN (1993): 70-102.

¹² WYNAR(1965): 64-78.

¹³ IVANICS (2005): 291.

¹⁴ Tagebuch des Erich Lassota von Steblau Halle, 1866.

венского двора¹⁵. До конца XVI века императорская дипломатия использовала казаков – в первую очередь – для обуздания крымских татар и постоянным набегам на турецкие порты в Черноморье, а с начала XVII века постепенно изменился способ использования казаков их всё чаще бросали в сражения на венгерском фронте. К этому времени исчерпались резервы воюющих сторон в «пятнадцатилетней войне» (1593–1606), благодаря чему они приняли на службу дешёвые наёмные войска, которые боролись – в первую очередь – за трофеи на стороне Габсбургов, а также против крымских татар могли успешно сражаться прежде всего казаки, которые хорошо знали способ боевых действий татар.

Вспомогательные войска, состоящие из нескольких тысяч казаков были непрерывно на службе Габсбургов во время венгерско-турецкой войны. Е. Лассота находился в постоянном контакте с казаками и вероятно именно он составил список,¹⁶ в котором по именам были перечислены вступившие в 1601 году в императорский наём казаки.¹⁷

В последние годы «пятнадцатилетней войны» всё более выросло значение приёма казаков на службу к Габсбургам, так как в 1604 году трансильванский князь Стефан Бочкаи поднялся с восстанием против императора из-за своих сословных и религиозных оскорблений. Во время этого протестантского восстания казаки боролись как на стороне восставших, так и на стороне Габсбургов. Большая часть армии Бочкаи вербовалась из венгерских гайдуков, в связи с этим нехватку в императорских войсках гайдуков необходимо было дополнить в значительном количестве украинскими казаками. Источники¹⁸ извещают о приёме на габсбургскую службу 2000 казаков в декабре 1604 года, которые воевали под командованием С. Форгача и С. Коллонича.

По данным Венского архива во время европейских военных конфликтов конца XVI века все великие державы попытались склонить на свою сторону народы степной пограничной области: Османская империя мобилизовала крымских татар¹⁹, а Габсбурги могли рассчитывать, в первую очередь, на вооружённые силы казаков.²⁰

Казаки несли сторожевую и разведывательную службу и в конце XVI века наёмные казацкие части составляли от 10 до 30 %²¹ от общей численности действующих полевых армий. Вопреки устоявшимся в научной литературе взглядам, что казаки пренебрегали защитным

¹⁵ ЯКОВЕНКО (2009): 266-267.

¹⁶ Wien Kriegsarchiv, Hofkriegsrat Expedit Nr. 202. 1601.

¹⁷ По размеру их жалованья выясняется и то, что казаки служили Рудольфу II. дешевле гайдуков.

¹⁸ Wien Kriegsarchiv, Hofkriegsrat Expedit Nr. 103. 1604. Dezember.

¹⁹ IVANICS (1994): 31.

²⁰ ИВАНИЧ (1999): 164.

²¹ А в первой половине XVII века иногда даже 50-60%.

вооружением, на основе источников доказывається, что они достаточно широко применяли его во время военных действий.²²

Казаки в тридцатилетней войне

Тридцатилетняя война (1618-1648) началась как религиозное столкновение между протестантами и католиками Германии, но затем переросла в борьбу против гегемонии Габсбургов в Европе. Разделение церквей повлекло более тесное объединение государств, но с каждым годом конфликт все больше утрачивал чисто религиозную окраску. *В армиях и католических, и протестантских правителей нередко служили представители антагонистических религий. Православные украинские казаки, в основном сечевики, также приняли весьма активное участие в этой первой общеевропейской войне, начавшейся с антигабсбургского восстания в Чехии и Моравии.*

В декабре 1618 года в деревне *Деулино* между Польшей и Россией было заключено перемирие,²³ после чего польские паны принялись за подавление народного движения на Украине, в котором активное участие принимали низшие слои реестрового казачества. Это восстание началось в сложный для Речи Посполитой момент, т.к. в мае 1618 года с восставшей Чехией вступил в союз семиградский (трансильванский) князь *Бетлен Габор*, а австрийский император *Фердинанд II* обратился за помощью к Польше.

После деулинского договора казаки стали «безработными» и им надо было бы поселиться во владениях польско-литовского дворянства, чего они хотели избежать, поэтому они искали своё применение в других военных конфликтах. В такой обстановке перед ними стояли два выбора: или на «свой риск» совершают наезднические сухопутные и морские набеги на Турцию и Крым, или поступают на военную службу заграничных правителей. Сигизмунд III, сделал безуспешно попытку, с помощью нескольких запретительных универсалов,²⁴ препятствовать антитурецким и антитатарским набегам, таким образом вопрос «*пацификации*» казаков стал сложной проблемой для

²² ФЕДОРУК (2000).

²³ 1 (11) декабря 1618 г. в с. Деулино русская делегация и польское посольство заключили перемирие сроком на 14,5 лет. По условиям перемирия Россия была вынуждена уступить Польше смоленские (за исключением Вязьмы), черниговские, новгород-северские земли с 29 городами, в том числе, имевший стратегическое значение, Смоленск. Но вопрос о польских претензиях на московский престол остался открытым. Королевич Владислав, ссылаясь на соглашение с боярами 1610 г. и на то, что некоторые москвичи признали его царём в 1611 г., продолжал предъявлять свои права на русский трон.

²⁴ ЖЕРЕЛА (1908): 53-64.

польско-литовского правительства.

Речь Посполитая не была затронута Тридцатилетней войной, однако польский король Сигизмунд III при активном содействии магнатов и папского нунция в помощь послал элитный и жестокий отряд *наёмников-лисовчиков*²⁵ Габсбургам, в рядах которых воевали много казаков. Однако «*лисовчиков*» нельзя было назвать польскими, так как польская казна не финансировала поход, а отряд кормился целиком за счёт военной добычи.²⁶ В отличие от других подразделений (хоругвей) польской и литовской конницы, *лисовчики* были *нерегулярными соединениями, так как они относились к лёгкой кавалерии казацко-татарского типа*. Лисовчики получили печальную известность благодаря многочисленным грабёжам и насилиям, жертвами которых становилось мирное население²⁷. *Не брезговали они грабить и земли своей родины, что было одной из причин, почему король Сигизмунд III Ваза желал удалить их из Речи Посполитой настолько долго, насколько это возможно*.

После Деулинского перемирия польский король разрешил уполномоченному императора графу Алтану²⁸ вербовать казаков для Габсбургской империи, но в то же время он отклонил непосредственное вмешательство в Тридцатилетнюю войну Речи Посполитой на стороне Венского двора против чешских бунтовщиков.

В первые годы своего правления Сигизмунд Ваза считал пребывание в Польше лишь ступенью к трону у себя на родине - в Швеции, что отразилось и на внешней политике короля. Если до коронации Сигизмунд проявлял явные антигабсбургские настроения, то после - начал активно поддерживать Габсбургов. Сигизмунд III был готов даже отдать им страну взамен за помощь, которую Габсбурги могли ему оказать после смерти шведского короля Иоанна III в достижении его цели - шведской короны. Связи и переговоры с императорским правительством привели к тому, что Польша, согласно тайному договору немецкой династии с Сигизмундом III о взаимной помощи в случае бунта

²⁵ Александр Юзеф Лисовский²⁵ (польск. Aleksander Józef Lisowski; 1580 - 11 октября 1616) – литовский шляхтич, который во главе лёгких кавалеристских отрядов («*лисовчики*») разорял территорию России во время Смутного времени. Военную карьеру начал в у валашского господаря Михая, но после вторжения польских войск в 1600 году, присоединился к своим землякам. В 1604 году проявляет неповиновение короне, но находит службу в войске литовского гетмана Януша Раздзивила. Участвовал в рокоше 1607 года, за что был объявлен польским королем вне закона. Тогда Лисовский с 600 бойцами ушел в Россию, где поддержал Лжедмитрия II. Отряды Лисовского приняли активное участие в борьбе Лжедмитрия II за московский престол. После вступления в войну Польши, Лисовский перешел на сторону варшавского короля. После его смерти управление его отрядом перешло Станиславу Чаплинскому, а потом Балентину Рогавскому.

²⁶ WILSON (2009): 292.

²⁷ Архив ЮЗР часть 3 1863. 253-255.

²⁸ GAJECKY-BARAN (1969): 79.

подданных, оказалась ввязанной в императорские конфликты с Чехией и Венгрией, хотя ей хватало и своих внутренних проблем.

Способ боевых действий имперской армии носил на себе черты типичные для западно-европейского войска, т.е. имперская конница и пехота в большой степени опирались на артиллерию, и движение военных отрядов можно считать малоподвижным.²⁹ Имперские полководцы – Башга, Валленштейн, Дамьпер... – осознали эту проблему, и хотели разрешить её таким образом, что приняли на имперскую наёмную службу казацкие легкоконные войска. Однако эти казацкие отряды, привычные к другому вооружению и к другой военной тактике, в большинстве случаев не смогли совместно содействовать с тяжёловооружёнными имперскими солдатами.³⁰

К казакам приезжали австрийские посланники с письмами от короля, приглашая их на императорскую службу. Казаки выражали готовность отправиться туда, в числе тридцати тысяч, но требовали гарантии, что в их отсутствие не будет никаких репрессий по отношению к казачеству, и деньги желали получить вперёд, мотивируя это тем, что в противном случае они были бы принуждены взимать для мобилизации разные поборы, что вызвало бы репрессии со стороны польской шляхты.³¹

В августе 1619 года император Фердинанд II Габсбург опять отправляет в Речь Посполитую своих послов с просьбой о помощи. Но Сигизмунд III Ваза только что завершил изнурительную войну с Московией, посему максимум чем он мог помочь союзникам-католикам - направить в качестве кондотьеров (наемников) казаков, оказавшихся вне реестра (из 40 000 участников кампании в него вошли только 6 000).

Первая военная операция казаков во время тридцатилетней войны связана с Северной Венгрией, так как трансильванский князь Габор Бетлен не хотел признать императора Фердинанда II венгерским королем и в августе 1619 года начал поход против Габсбургов. Он поддержал чешское восстание³² против императора, выступив на стороне антиавстрийской коалиции³³ и добился значительных успехов в борьбе против Габсбургов.³⁴ В августе 1619 – январе 1622 годов, действуя совместно с Чехией, занял значительную часть территории

²⁹ Военная ценность имперской армии скрывалась в первой очереди в её большой стойкости, благодаря которой они могли выполнить оборонительные функции лучше, чем наступательные задачи.

³⁰ NAGY (1972): 173.

³¹ ГРУШЕВСКИЙ 1914, 95.

³² SZILÁGYI (1879): 99.

³³ RAFFEL (1913): 9-34.

³⁴ WITTMAN (1952): 52-78.

Венгерского королевства, которая находилась под властью Габсбургов. Воспользовавшись отходом австрийских сил для борьбы с чехами, уже в сентябре 1619 года завладел Восточной Словакией, включая *Кошице*³⁵, а в октябре 1619 года войска Бетлена вступили в Братиславу³⁶.

Соперник князя на трансильванский престол *Балинт Хомоннаи* встретился в Вене с графом *Алтаном*³⁷ и вместе начали организовывать армию против Бетлена. В ноябре 1619 года трансильванская армия объединилась с чешско-моравскими войсками Турна и подошла к стенам Вены, однако Бетлен был вынужден отозвать её из-за удара польских наёмников и Хомоннаи в его тылы, так как ещё в октябре того же года, в разгар осады Вены, в Закарпатье вторгся 10-тысячный корпус наёмных запорожцев во главе с полковниками Кличковским и Русиновским и вместе с императорскими войсками - 22-ого ноября в битве при Гуменном - нанесли поражение трансильванской армии под командованием князя *Юрия Ракоци*.

В скором времени запорожцы осадили города Кошице и Пряшев в Словакии и своими действиями фактически сорвали планы войск Антигабсбургской коалиции, вынудив их 27 ноября снять осаду Вены, но *в совокупности казацкие нападения не причиняли большого ущерба Северной Венгрии и не пошатнули позиции императора в Венгрии*. Тем не менее из-за отказа австрийцев выплатить надлежащие деньги, запорожцы в середине декабря 1619 года возвратились в Сечь.

В январе 1620 года через Польшу в Моравию на помощь католикам отправился корпус легкой кавалерии «*лисовчиков*»³⁸, которые прошли Моравию³⁹ с северо-востока на юго-запад от Валашских Мизырич до Микулова, но уже на окраинах Вены потерпели поражение от преследовавших их более многочисленных отрядов протестантов, потеряв в бою до 1000 человек убитыми. Уже с первых дней после вступления на земли бунтовщиков они «отметились» серией жестоких акций: сжигались и грабились все не католические города, замки, храмы. Жалованье часто задерживали, посему все бремя расходов ложилось на плечи местного населения.

Второй поход Хомоннаи в 1620 году подорвал силы трансильванских и чешских войск, таким образом казаки и второй раз доказали императору как и свою ценную вооружённую силу, так и продолжали серию побед на стороне венского двора.

³⁵ VERESS (1911): 25-27.

³⁶ Szepesi Laczkó Máté, *emlékezetre való dolgok*, 128-129.

³⁷ GAJECKY-BARAN (1969): 95.

³⁸ Лисовчики принимали участие в войнах Речи Посполитой с Османской империей, в частности, в Цецорском и Хотинском сражениях, а также в войнах молдавских магнатов.

³⁹ WILSON (2009): 301.

8 ноября 1620 года в сражении у *Белой Горы* 25-тысячная армия, которой командовал фельдмаршал *Карл Бонавентура де Бюкуа*, разбила 23-тысячное войско протестантов-чехов под командованием герцога *Христиана Ангальтского* старшего. Поражение протестантов на *Белой Горе* нарушило баланс сил в Европе в сторону Католической лиги и Империи. Чехия выбыла из войны, а на театре военных действий остался лишь *курфюрст пфальцский Фридрих V*, который был низложен с чешского трона.

3500 казаков - то есть более 12% от общего количества сил *Антигабсбургской коалиции*⁴⁰ - во главе со *Станиславом Русиновским* приняли действенное участие в битве при *Белой Горе*, в немалой степени обеспечив победу имперским войскам. Казаки свободно совершали набеги и после подавления чешского восстания, что со стороны *Фердинанда II* считалось наказанием для чехов за их мятеж. Они нанесли ряд чувствительных поражений протестантам в *Трансильвании*, принявшись затем за своё обычное дело – грабежи и убийства. Затем лисовчики раскололись: часть их под командованием *Роговского* решила вернуться в *Польшу*, остальные под командованием *Яроша Клеуковского* остались на службе императора *Священной Римской империи*. 7 мая 1621 император, уступая многочисленным жалобам населения на бесчинства лисовчиков, заплатил им жалование и освободил от службы. Некоторые лисовчики вернулись в *Польшу*, остальные поступили на службу к баварскому курфюрсту *Максимиллиану I*.

Казаки против турков и татар

Во время правления *Сигизмунда III Вазы* Польшу не обошла стороной и война с *Турцией*. Польское вмешательство во время бунта против *Габсбургов* подданных империи в Чехии и Венгрии, спровоцировали месть *Турции* против *Польши*, поскольку одним из предводителей бунтовщиков был вассал султана *Османа II* *семиградский князь Габор Бетлен*. Польский король не сориентировался должным образом в сложившейся ситуации, что привело *Польшу* к конфликту с одной из лучших и крупнейших армий тогдашней эпохи.

Когда польские своёвольные банды т.н. «*Лисовчиков*» напали осенью 1619 года на *Венгрию* и разбили войска *Бетлена*, который был турецким вассалом и находился под особым покровительством султана. Полуофициальное участие *Польши* в его разгроме в *Порте* записано было в счёт *Речи Посполитой*, а ещё к этому *Искандер-паша*

⁴⁰ МАХУН (2004).

присоединил слухи о планах казаков предпринять грандиозный морской поход на турецкие земли. Под влиянием всего этого к весне 1620 г. в турецких кругах была решена и объявлена война с Польшей.⁴¹

Чехии и Трансильвании с самого начала восстания угрожала опасность не только со стороны польско-литовского государства, но также её ставленника – молдавского воеводы *Грациани*⁴². Чтобы обезвредить Грациани, Бетлен Габор обратился к Турции, которая не желала усиления влияния Польши и Молдавии, и добивалась замены Грациани своим ставленником Радулом.

Летом 1620 года 60-тысячное турецкое войско под начальством Искандер-паши вступило в Молдавию. Получив об этом известие польский гетман *Жолкевский* с коронным войском быстро направился на помощь молдавского государя и занял позиции у деревни *Цецоры*. XVII сентября турки и татары начали наступление на лагерь Жолкевского и в битве многие, в том числе коронный гетман были убиты,⁴³ таким образом *Речь Посполитая осталась без коронного войска*.

Со времени подчинения Крымского ханства Османской Порте турки стремились использовать Крым как форпост для завоевания Украины и других славянских земель. В то же время польские и украинские паны ничего не делали для обороны края от вторжений, таким образом *вся тяжесть обороны Украины от татарских и турецких набегов ложилась на плечи казаков, которые не ограничивались пассивной борьбой с захватчиками, а совершили отважные сухопутные и морские походы на Турцию и Крым*.⁴⁴

Султан много раз требовал от польского правительства сурового наказания запорожцев, но поляки всегда отвечали, что наказывать казаков не в силах, ибо *им они не подвластны*, так как *«запорожцы не подчиняются ни королю, ни Речи Посполитой»*⁴⁵, и если турки хотят их истребить, то со стороны польского правительства не встретят никаких возражений. За обещание удерживать запорожских казаков от морских походов султан готов был отказаться от своих притязаний по отношению к Польше⁴⁶, но в 1620 г. после поражения, нанесенного польскому войску под Цецорой, Порта сочла, что настал удобный момент нанести Польше решающий удар.

⁴¹ ШЕВЧУК-ТАРАНЕНКО (1999): 85.

⁴² ОСТАРЧУК (1989): 11.

⁴³ Мемуары (1896): 49.

⁴⁴ В 1538 и 1545 гг. запорожцы напали на Очаков, в 1604 г. - на Варну, в 1608г. они разрушили Перекоп, а в 1609 г. - Измаил. В 1604 г. взяли Синоп, а потом сожгли сооружения Константинополя, в следующем году штурмовали Кафу и Трапезунд, а на обратном пути снова напали на предместья Константинополя.

⁴⁵ ДЖЕРЕЛА (1908): 119

⁴⁶ ГОЛОБУЦКИЙ (1957): 171.

В июле 1621 года 162-тысячная турецкая армия во главе с *Османом II* подошла к Белгороду. Польский король обратился за помощью к своим союзникам – папе Павлу V и австрийскому императору, но встретил отказ с их стороны. Фердинанд II не разрешил даже вербовать в своей стране солдат в польское войско.

40-тысячное казацкое войско⁴⁷ под начальством гетмана *Бородавки* вступило в Молдавию и направилось навстречу туркам. *Сеймовая конституция призвала казаков к участию в войне как наёмное войско, и назначила плату, «с тем условием, что они будут под региментом и властью гетмана коронного»*.⁴⁸ В начале июля, когда султан с войском выступил из Константинополя, запорожские казаки напали на турецкие корабли и появились у турецкой столицы. В это же время гетман Бородавка отказался присоединиться к коронному войску до тех пор, пока последнее не вступит в Молдавию.⁴⁹ В такой обстановке королевич Владислав занял позиции под крепостью *Хотином*, куда в начале сентября подошли и турки, и татары. Три недели штурмовал султан Хотин, но проникнуть в польский лагерь ему не удалось. 9 октября между воюющими сторонами был заключен мирный договор⁵⁰, в котором *Польши было выдвинуты требования запретить впредь казакам совершать походы на турецкие владения и наказывать их за это*.⁵¹ Победа в Хотинской войне была выиграна Польшей, но не может быть сомнения в том, что *честь победы принадлежит прежде всего украинским казакам, ведь турки в Хотинской битве были остановлены армией Речи Посполитой с немалой помощью запорожских казаков*.

Во время польско-турецких войн, стремясь сохранить занятые словацкие территории, *Бетлен Габор* инициировал переговоры с представителями Габсбургов в Братиславе, Кошицах и Банской Бистрице (Бестерцебанье). В *январе 1620* года стороны согласились на непродолжительное перемирие (продлившееся до сентября), по которому трансильванский князь сохранил 13 комитатов на востоке королевской Венгрии.⁵²

В *конце 1621* года Фердинанд II отправил в Варшаву своего посла

⁴⁷ Были ли запорожцы в войске Бородавки, трудно сказать, но если и были, лишь в небольшом количестве, так как основная их масса осталась в Сечи.

⁴⁸ ЩЕРБАК (2006): 81-82.

⁴⁹ Казаки вероятно опасались, как бы паны, по обыкновению своему, не заключили мира с турецким султаном, и не обрушились бы затем на них объединёнными силами.

⁵⁰ Османская империя в первой четверти XVII века. 1984. 189-190.

⁵¹ ОСТАРЧУК (1989): 23-24.

⁵² На собрании в Банской Бистрице 25 августа 1620 года Габор Бетлен был избран королём Венгрии, однако лишился венгерской короны после поражения антиавстрийской коалиции при Белой Горе близ Праги 8 ноября 1620 года.

Курза, которому император поручил набрать несколько тысяч казаков в наёмные солдаты, но их вербовка так затянулась, что венский и трансильванский двор заключили новый (*Никольсбургский*) договор, благодаря чему набор казаков в императорскую армию закончился ни с чем.

Будучи не в состоянии собственными силами отразить наступление австрийской армии, *Бетлен Габор* пошёл на переговоры с Австрией. По условию *Микуловского (Никольсбургского)* договора⁵³ от 31 декабря 1621 года между *Бетленом* и *Фердинандом II Габсбургом*, за отказ от венгерской короны, *Бетлен* получил значительную часть территории Словакии, Подкарпатской Руси и Северо-Восточной Венгрии⁵⁴, а также герцогства *Опшельн (Ополе)* и *Ратибор* в Силезии.

И на этот раз видно, какую важную роль казаки играли в Тридцатилетней войне, ведь после пачификации чешских и моравских территорий казаки стали для императора бесполезными, поэтому их скоро распустили по домам. Таким образом отчасти неимение казацких вспомогательных войск заставило Габсбургское правительство заключить перемирие с трансильванским князем, что поставило *Бетлен Габора* в более благоприятное положение.

В августе 1623 – мае 1624 года *Бетлен Габор* предпринял второй поход против Габсбургов, в ходе которого его войска разби́ли отряд австрийского генерала *Валленштейна* в сражении при *Годонине (Моравия)*. По новому договору, заключённом в Вене в 1624 году⁵⁵, взамен доставшихся ему по первому мирному договору территорий получил смежную с его владениями провинцию *Эчед*⁵⁶.

С 1622 года во время *рейнской экспедиции*⁵⁷ император много раз бросал в сражения казацкие войска, состоящие из десяти тысяч солдат, но в 1624 году после подписания мирного договора между *Фердинандом II* и трансильванским князем казаков отчислили с венской службы. Часть из них осталась в императорской армии, но большинство казаков вернулись в Польшу.

В Датском периоде (1625-1629) тридцатилетней войны для борьбы с датским королем *Фердинанд II* пригласил чешского дворянина *Альбрехта фон Валленштейна*, который предложил императору набрать большую армию и не тратить денег на её содержание, а кормить за счёт разграбления захваченных территорий.⁵⁸

⁵³ VERESS (1911): 61.

⁵⁴ 7 т. н. верхневенгерских комитатов с Кошицами, Токаем, Ужгородом и Мукачевом.

⁵⁵ Thurzó Szaniszló naplója a II. Ferdinánd és Bethlen Gábor közti tárgyalásokról, 1980. 237- 260.

⁵⁶ Az öreg Toldalagi Mihálynak, az öreg Rákóczi György fejedelem tanácsának és Marosszéknek főkapitányának emlékezetül hagyott írása, 1980. 150.

⁵⁷ WILSON (2009): 339.

⁵⁸ Армия Валленштейна стала грозной силой и в разное время её численность

В 1625 году возобновилась Тридцатилетняя война и Фердинанд II, опять нуждался в вооружённой силе казаков против Маншфельда и датского короля. В феврале 1626 года император отправил графа *Арнольдини* в Речь Посполитую, задача которого была подписать союз с польско-литовским правительством и вербовать казаков. Но польский двор ответил послу, что король сам имеет большую потребность в вооружённых силах казаков в войне против шведов в Померании и в отражении турецко-татарских нападений, которые угрожают южным границам Речи Посполитой.

Несмотря на отрицательный ответ польского правительства, шесть тысяч казаков опять поступили в служение Габсбургов и под предводительством *Паппенхеима* сражались в Северной Италии до конца 1626 года. Кроме этого, один пятитысячный казачий контингент во главе бароном *Дохна* служил Фердинанду II.

В ходе третьего наступления, предпринятого Бетленом в августе 1626 года после вступления в брак с Екатериной Бранденбургской в поддержку антиавстрийской коалиции (Голландия, Англия, Дания), его войска одержали победу над Валленштейном у *Дрегейпаланка* (30 сентября).⁵⁹ *Пожоньский (Братиславский) мир* (20 декабря 1626 года) сохранил за Бетленом территории, полученные им по Микуловскому договору.

В 1632 году польский сейм избрал королем *Владислава IV*, который в согласии с польско-литовским дворянством запретил поступление казаков на иностранную службу, но агенты Валленштейна, и вопреки запрету продолжали вербовку казаков в императорскую армию. С этого времени венский двор принял на службу казаков не самостоятельными войсками, а включили их в другие группы лёгкой кавалерии.⁶⁰

Выводы

В конечном счёте из вышесказанного можно установить, что Венский двор во многих случаях обходился с казаками как с самостоятельными военными командами независимо от того, что зарегистрированное казачество

составляла от 30 000 до 100 000 солдат.

⁵⁹ WITTMAN (1952): 39.

⁶⁰ После того, как Франция в 1635 году вступила в войну, варшавский посол императора Арнольдини просил у сейма разрешение на вербовку казацких войск для Фердинанда II. Польско-литовское правительство согласилось на это в надежде нападения Габсбургов на шведов и на обеспечение власти Речи Посполитой над Померанией и Северной Пруссией. На этот раз шесть тысяч казаков вступили на службу венского двора, но в июле 1636 года они взбунтовались и не хотели дальше воевать из-за повторных поражений императорских войск и несвоевременной уплаты жалованья.

официально служило в наёмных солдатах Речи Посполитой, а запорожские казаки хотя неофициально, но «в имени польско-литовского короля» взяли на себя оборонительные задачи на южной границе польско-литовского государства, так как вся тяжесть обороны южных границ Украины от татарских и турецких набегов ложилась на плечи Запорожской Сечи.

В стратегии австрийского императора привлечение на свою сторону казаков имело не только непосредственно военные цели. Венский двор перспективно принимал их в расчёт в воздействии на польско-литовскую политическую обстановку и на поддержку династических аспираций Габсбургов.

На стороне Габсбургов казаки воевали не за свою родину и не за своего короля, к тому же они как наёмные солдаты православной веры боролись на службе католического императора против протестантских государей. В то же время Тридцатилетняя война стала пиком эпохи наёмных армий. Обе стороны использовали ландскнехтов, набиравшихся из различных социальных слоёв без оглядки на вероисповедание. Наёмные солдаты служили за деньги и превратили военное дело в профессию.

Из-за неприменения современной военной стратегии казаки выдвигали на первый план внезапные наезды, которые были характерны на менее боеспособные, иррегулярные армии. Всё это в полной мере наложило свой отпечаток на военную ценность казацких наёмных отрядов, как имперских вспомогательных войск. В открытых сражениях казаки боролись менее успешно, но их присутствие в армии на стороне императора считалось психологическим воздействием на неприятелей. Необходимо выделить и то обстоятельство, что не только против крымских татар и турок, но и гайдуков Бетлен Габора могли успешно сражаться прежде всего казаки, которые хорошо знали способ боевых действий таких неприятелей.

Библиография

Акты, относящиеся к истории Юго-Западной России (Акты ЮЗР) Т. 1. Пб. 1846.
Архив Юго-Западной России, издаваемый временной комиссией для разбора древних актов (Архив ЮЗР) Т. VII. Киев; 1859-1911.

Архив Юго-Западной России, издаваемый Временною Комиссиею для разбора древних актов (Архив ЮЗР) часть 3. – Акты о козаках (1500-1648) Т. 1. Киев, 1863.

Джерела до історії України-Руси - Матеріали до історії козаччини (Джерела) Львів, 1908. Т. VIII.

ГОЛОБУЦКИЙ, В. А.: *Запорожское казачество* Киев, 1957.

ГРУШЕВСКИЙ, М. С.: *История украинского казачества* Т. II. С. Петербург, 1914.

ФЕДОРУК, А.В.: *Наёмное казацкое войско (XVI – середина XVII вв.): идеология, организация и военное искусство.* Черновицкий государственный университет имени Юрия Федьковича. Черновцы, 2000.

КАМАНИН, И. М.: *К вопросу о казачестве до Богдана Хмельницкого* Киев, 1894.

ИВАНИЧ М.: *Участие казацких отрядов в австро-турецкой войне* IN: «Место

России в Европе» Budapest, 1999.

МАХУН, С.: Казаки-наёмники в тридцатилетней войне (1618-1648), «Зеркало недели» №16, 24 апреля 2004. 00:00

Мемуары, относящиеся к истории Южной Руси (Мемуары) вып. II. 1896

Османская империя в первой четверти XVII века. Сборник документов и материалов. Сост. Ибрагимбейли Х. Наука, Рашба Н. Москва, 1984.

ШЕВЧУК, В. П. - ТАРАНЕНКО, М. Г.: Історія української державності Київ, 1999.

ЩЕРБАК, Віталій: Українське козацтво: формування соціального стану. Друга половина XV – середина XVII ст. Київ, 2000.

ЯКОВЕНКО, Н.: Нарис історії України Київ, 2009.

Az öreg Toldalagi Mihálynak, az öreg Rákóczi György fejedelem tanácsának és Marosszéknék főkapitányának emlékezetül hagyott írása IN: Bethlen Gábor krónikásai – Krónikák, emlékiratok, naplók a nagy fejedelemtől, Gondolat kiadó, 1980. 150.

DLUGOSZ, J.: *Historiae polonicae libri XII.* Krakau, 1873.

GAJECKY, G. - BARAN, A.: *The Cossacks in the Thirty Years War I.* Rome, 1969.

IVANICS M.: *Kozák segédsapatok Habsburg-szolgálatban (1593-1606)* IN: *Az értelem bátorsága – Tanulmányok Perjés Géza emlékére Argumentum*, 2005.

IVANICS M.: *Hitharc vagy hadivállalkozás – A tatár segédsapatok alkalmazásának pénzügyi terhei a tizenöt éves háborúban* IN: *„Nem Búcsúszom – Emlékkönyv Benda Kálmán emlékére Szeged*, 1994.

NAGY L.: *A magyar hadsereg és hadművészet a harmincéves háborúban* Budapest, 1972.

NIEDERKORN, J. P.: *Die Europäischen Mächte und der „Lange Türkenkrieg“ Kaisers Rudolf II. / 1593-1606/* Wien, 1993.

OSTAPCHUK, V.: *The Ottoman Black Sea frontier and the relations of the Porte with the Polish-Lithuanian Commonwealth and Muscovy, 1622-1628* Harvard University, 1989.

RAFFEL D.: *Bethlen Gábor első és második támadásának az okai* Bölcsészdoktori értekezés Budapest, 1913.

SZILÁGYI S.: *Bethlen Gábor kiadatlan politikai levelei* Budapest, 1879.

Szepsi Laczkó Máté, emlékezetre való dolgok IN: *Bethlen Gábor krónikásai – Krónikák, emlékiratok, naplók a nagy fejedelemtől*, Budapest, 1980

Tagebuch des Erich Lassota von Steblau Halle, 1866.

Thurzó Szaniszló naplója a II. Ferdinánd és Bethlen Gábor közti tárgyalásokról IN: *Bethlen Gábor krónikásai – Krónikák, emlékiratok, naplók a nagy fejedelemtől*, Gondolat, 1980

VERESS I.: *Bethlen Gábor első hadjárata a 30 éves háborúban és a nikolsburgi béke* Nagyvárad, 1911.

Wien Kriegsarchiv, Hofkriegsrat Expedit Nr. 202. 1601

WILSON, P. H.: *The Thirty Years War: Europe's Tragedy* London, 2009.

WYNAR, L.: *Ukrainian Cossacks and the Vatican in 1594* *Ukrainian Quarterly* XXI 1965.

WITTMAN T.: *Bethlen Gábor mint hadszervező* Budapest, 1952

WITTMAN Tibor: *Bethlen Gábor* Budapest, 1952

Péter Vukman

„Tito's stoutest spy”: Lazar Brankov in Hungary (1945–1956)

Let me start this paper with a quotation: „Lazar Brankov was the resident of the official Yugoslav spy agency in Hungary. For more than four years he had steadily picked up secret data from László Rajk, (György) Pálffy and a whole number of other recruited Hungarian agents. It was Tito who directly ordered him for this activity. He was Tito's stoutest spy.”¹ The above extract is from the indictment of the trial of László Rajk, at first minister of interior (1946-1948) and then foreign minister (1948-1949), held in the autumn of 1949. Even this short quotation sufficiently highlights the importance Lazar Brankov played in Rajk's show trial. However, I do not intend to reconstruct the trial itself.² Instead, my aim is to investigate his career in Hungary between 1945-1956. For this reason, I carried out intensive research at the Historical Archives of the Hungarian State Security where numerous files hold relevant information about Brankov.³ The daily reports of the Hungarian News Agency, especially for the period between 1945-1948, and Péter Bokor's interview with Brankov in 1989 also proved to be useful.⁴ My research on the political activities of Lazar Brankov is still in progress, therefore, further archival research can modify the conclusion of this paper.

The political career of Lazar Brankov reflected the main events, contradictions and changes of Yugoslav-Hungarian relations, which formulated within the framework of international and Soviet-Yugoslav relations. After WW2, the Soviet Union became the dominant power in Eastern Europe and Yugoslavia seemed to be Stalin's most faithful ally in the region. So it is understandable that the Hungarian leadership put special emphasis on improving relationships with its neighbour. As the conflict between the two super powers, namely the Soviet Union and the United States, escalated after 1947, Stalin wanted to secure its direct influence in Eastern Europe. Under these circumstances, there was no

¹ ZINNER (1989): 17.

² For the Rajk trial in Hungarian see: HAJDÚ (1992): 17-36. VARGA (2000): 11-25. KISZELY (2000): 151-214, HÓDOS (1990): 20-99. and later: HÓDOS (2005): 21-16.

³ Numerous documents of the rehearing and its preparations can be found at the Historical Archives of the State Security (Állambiztonsági Szolgálatok Történelmi Levéltára, henceforward: ÁBTL): ÁBTL 2.1. I/1. (V-142673) - I/1-e. (V-142673/5). and „Összefoglaló a Rajk László és társai ügyében őrizetbe vett, elítélt, internált és rehabilitált személyekről.” I-III. Kötet (Summary on the people convicted, interned and rehabilitated in the case of László Rajk and his accomplices. Volumes I-III). ÁBTL 2.1. IX/6/1-3.

⁴ BOKOR (1989): 48-70.

further room for the independent, regional ambitions of the Yugoslav leadership. However, Stalin miscalculated the consequences and opened a new „*minor cold war front*” within his sphere of influence in 1948.

After 1945 the democratic Hungarian leadership with its relative freedom in foreign politics honestly tried to improve Hungary's relations with its southern neighbour. However, due to the escalation of the Soviet-Yugoslav conflict from the spring of 1948 onwards, the Hungarian-Yugoslav relations deteriorated dramatically. Hungary suspended its reparations, took part in the economic blockade and the intense propaganda warfare against Yugoslavia, and the number of incidents at the Yugoslav-Hungarian border increased dramatically. The strength of the Hungarian armed forces was raised and modernized, too.⁵ Rajk's trial was also part of the „war of nerves,” the ongoing propaganda warfare against Tito and the Yugoslav leadership. As a result, the relations between the two countries nearly annulled in the early 1950s. The small and gradual process of normalization in Yugoslav-Hungarian state and later party relations after Stalin's death (announced on 5 March 1953) was rendered more difficult by Rákosi's eminent role during the conflict. The re-examination of the Rajk trial and the reburial of László Rajk on 6 October 1956 was part of this process.⁶

Lazar Brankov's early years

Lazar Brankov was a Yugoslav Communist diplomat of Serbian origin who was born at Stari Bečej (now in Vojvodina, Serbia) on 17 July 1912. He enrolled in the University of Belgrade in 1931, where he studied law for four semesters, but he did not finish his studies due to financial reasons.⁷ It was at the university that he began to sympathize with Communist ideas, similarly to other students of the time, though, he might have first heard about leftist doctrines as a high school student. As a student, he became head of the Communist youth organization, SKOJ (*Savez komunističke omladine Jugoslavije*) – or at least the head of a branch of it – and the editor of its paper.⁸

After spending two years in the capital, Brankov returned to Stari Bečej, where he found employment as a clerk at the local council. He had been mobilized as a reserve officer right before Yugoslavia was attacked in 1941. His poorly equipped regiment was already in retreat when the German occupational forces destroyed it and captured the soldiers. Within a short time, he managed to escape and took refuge in Stari Bečej. Although the occupying Hungarian authorities captured him again because of his

⁵ For the Hungarian-Yugoslav relations in detail see: RIPP (1998): 45-50.

⁶ KISS-RIPP-VIDA (1995): Vol. I., 12-13.

⁷ BOKOR (1989): 48. and ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 159.

⁸ BOKOR (1989): 48.

Communist pedigree, he was put on probation a few weeks later. According to his recollections, he joined the partisans and carried out illegal activities in Bačka but fled to Budapest in October 1941 after his niece had been arrested on account of sympathizing with the Communists. Brankov found refuge in the building of *Thökölyaneum* in Veres Pálné Street. The members of the Vojvodina section of the Yugoslav Communist Party also fled to the Hungarian capital in early 1942 where they reorganized its leadership, of which Brankov became a member. During the war, Brankov regularly travelled to Vojvodina and distributed leaflets, illegal newspapers and journals. He was appointed political commissar of the partisan units in Bačka and Baranja in 1943. As luck would have it, he was entrusted with management of the military administrative section of the Military Authority in Vojvodina led by Ivan Rukavina and was put in charge of administrative duties and public order, which he held until the dissolution of the military authority in February 1945.⁹

Although he often spoke about his wartime partisan record during his interrogations at the Department of Interrogation of the Ministry of Internal Affairs of Hungary (Belügyminisztérium Vizsgálati Főosztálya), Brankov never mentioned his role in the atrocities following the Communist takeover in Vojvodina. As a matter of fact, he was a member of the summary court that, together with Pavle Gerenčević and Boris Klarić, passed nearly 150 sentences of death in Novi Sad. The sentences were carried out immediately. Brankov was also a member of the Bačka-Baranja Military Tribunal that sentenced twelve people to death on 29 December.¹⁰

After the dissolution of the military administration in Vojvodina, Brankov returned to Hungary on 10 March 1945, this time to Debrecen, among the first members of the Yugoslav mission accredited to the Allied Control Committee (ACC).¹¹ As it is well-known, because of their reparation claims, Yugoslavia and Czechoslovakia were allowed to maintain a mission, or to be more precise, a subcommittee on reparation.¹² The Yugoslav authorities selected Brankov because of his Communist background, his partisan activities during the war, and his role in the military administration in Vojvodina. In fact, the Central Committee of the Yugoslav Communist Party had asked for someone who was familiar with the local circumstances in Vojvodina.¹³ Therefore, they chose Brankov.

⁹ ÁBTL 2.2. I/109. (V-143403). 29. and Bokor 1989, 49-51.

¹⁰ MÉSZÁROS (1994): 85. and 89.

¹¹ BOKOR (1989): 51 and Földesi 2002, 80. The records of the meetings of the ACC are available in print: FEITL (2003).

¹² The establishment of ACC in Hungary was ordained by the Agreement on Armistice between the Allied powers and Hungary (Moscow, 20 January 1945). Its text is available in Hungarian: ROMSICS (2000): 378-382.

¹³ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 30.

A Yugoslav diplomat in Hungary

As a member of the mission, Brankov first dealt with economic matters, reparations and Yugoslav possessions that were dragged off during the war. He served as secretary of the Yugoslav military mission until early 1947. He also dealt with cultural and press affairs and took part in tracing down war criminals.¹⁴ He got in touch with the democratic Hungarian leadership, among them prime minister Béla Miklós of Dálnok, defence minister János Vörös, minister of interior Ferenc Erdei. He became the leader of the Yugoslav mission in 1947. By that time, it had already moved to Budapest, where Brankov regularly attended nearly all important social and official events. For example, he was invited to the gala dinner that foreign minister János Gyöngyösi gave on the occasion of re-establishing Hungarian-Yugoslav diplomatic relations on 30 October 1946.¹⁵ It was Brankov who told Gyöngyösi on 12 December 1946 that the „*Belgrade government had received with delight the announcement on the appointment of Zoltán Szántó as Hungarian ambassador to Yugoslavia*”.¹⁶ Together with Sloven Smodlaka, counsellor of the Yugoslav embassy, he took part in the official ceremony in March 1947 in which the new Yugoslav ambassador to Hungary, Karlo Mrazović presented his credentials.¹⁷ He was also present when the agreement on reparations between Yugoslavia and Hungary was signed at the embassy on 17 April 1948.¹⁸ During Tito's visit in December 1947, Zoltán Tildy, president of the republic, decorated him with the *Order of the Republic, middle cross with the star* (Köztársasági Érdemrend középkeresztje a csillaggal).¹⁹

Brankov also attended many cultural events. He led the delegation of Yugoslav journalists to the prime minister's under-secretary of state Gyula Kállai in November 1945 and delivered a speech at the Yugoslav soirée in the building of the Hungarian parliament in the middle of March 1947. In his speech, he pointed out to the fact that the „*Yugoslav and Hungarian people did not properly know each other due to the oppressive governments*”, and admitted that „*the Hungarian people and the peoples of Yugoslavia had been victims of imperialist powers many times throughout their histories*”, but, using the language and ideology of the time, he was certain that „*if the Hungarian people positioned itself on the solid foundation of legal continuity that started with Kossuth and Petőfi, then, they would meet the peoples of Yugoslavia on the field*”

¹⁴ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 30.

¹⁵ MTI. 31 October 1946. 39.

¹⁶ MTI 13 December 1946. 44.

¹⁷ MTI 22 March 1947. 29.

¹⁸ MTI 17 April 1948. 25.

¹⁹ MTI 7 December 1947. 24.

*and the Hungarian people would find an ally in their fight for freedom, independence and democracy in the peoples of Yugoslavia”.*²⁰ Brankov expounded his views on the real dimensions of Yugoslav-Hungarian relations more frankly while giving a toast at the journalists' club in Szeged in February 1946: *„Yugoslavia had already settled with the past and opened a new page in the history of the Yugoslav and the Hungarian peoples. [...] Today it is an honour to be a friend of Yugoslavia: those who are friends of Yugoslavia, are the followers of freedom, democracy and progress.”*²¹

Brankov also established closer relations with Hungarian communists, among them László Rajk, after he had been appointed minister of interior on 20 March 1946. In the absence of Obrad Cicmil, Brankov was in charge of the Yugoslav military mission and worked as a liaison between the Yugoslav and the Hungarian ministries of interior. As a witness at the trial for re-opening Rajk's case on 24 November 1955 he emphasized that *„Yugoslavia was a member of ACC at that time and so, he was entitled to ask any kind of data from any Hungarian authorities”.*²² Based on archival sources, Brankov and Rajk undoubtedly talked about the visit of the Hungarian government to Yugoslavia, the visit of the delegation of Hungarian police forces to Belgrade in the autumn of 1947 led by Gábor Péter and Tito's visit to Hungary in December 1947.

Two typed copies of Brankov's draft support my argument. According to the one he wrote on 18 November 1947, Brankov sent information to Belgrade on the Hungarian reaction to the Hungarian government's visit to Yugoslavia, the illegal border crossings at the Hungarian-Yugoslav border and the espionage affairs of Frigyes Pisky-Schmidt and his accomplices,²³ among others. Brankov also informed Belgrade about the information he obtained from László Velics, Hungarian ambassador to the Holy See.²⁴ The second draft, written on 9 March 1948 is about a meeting between Rajk and Brankov where they dealt with Yugoslav-Hungarian cooperation. During the meeting, Brankov underlined that *„it is impossible (in Yugoslavia) that the minister of interior not to be informed of a domestic or foreign event with political significance”.* In replying to this critical remark, Rajk assured the Yugoslavs that *„the cooperation with comrade Rankovics will continue in the spirit of the Kelebia agreement.”* He also mentioned

²⁰ MTI Magyar Országos Tudósító (National Enquirer), 19 March 1947. 22-23.

²¹ The reception took place after the premier of Boszorkánytánc (Witch Dance) by Béla Balázs in Szeged. MTI. 18 February 1946. 13-14.

²² ÁBTL 2.1. I/4 (V-143415). 194.

²³ Pisky-Schmidt Frigyes was a Socialdemocrat journalist of Pesti Hírlap. From August 1942 he worked at the underground radio station Radio Hungarian Freedom. He became a fighter of resistance after the German troops had occupied Hungary and distributed leaflets and the newspaper *Szabadság* (Freedom). He was accused of espionage in the show trial against Károly Peyer and the Socialdemocrats. He emigrated in September 1947. He was sentenced to 10 years of hard labour on 16 February 1948 in absence. SIPOS (2008): 199.

²⁴ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 223.

that the political and economic police and the department of military polices (Katpol) would be merged without delay and put under direct surveillance of the minister of interior: „To be more precise, he (Rajk) thinks that the political, the economic, and the military police forces should be merged immediately and put under his direct control.” Rajk also proposed that he would send Gábor Péter to Belgrade in order to study the structure of the Yugoslav state security organs and asked Brankov to accompany him.²⁵

As it is well known, the meeting between the Yugoslav and Hungarian ministers of interior mentioned above took place during Tito's visit in Hungary in 1947 when the Yugoslav delegation, on their way home, stopped for hunting at the village. The meeting itself took place in a rail carriage and supposedly Brankov acted as an interpreter there, but the Hungarian ambassador to Yugoslavia Zoltán Szántó could not recollect whether Brankov had been in Kelebia.²⁶ The meeting is significant because the Hungarian authorities later wanted to use it as one of the most important pieces of evidence against Rajk in his show trial. Therefore, it is understandable, that during the review of Rajk's and other show trials, Brankov was exhaustively interrogated. His testimonies were quite inconsistent: he could not remember who took part in the hunting, or the circumstances of the meeting, or how long it lasted – according to Gábor Péter, it lasted for just a few minutes, while according to Brankov it lasted for at least 30-40 minutes or more than an hour. What we know for sure is that the two ministers dealt with the „counter-revolutionary” activities of the Catholic church in Hungary and agreed to further intensify the cooperation of the two ministries while the Yugoslav minister of interior Aleksandar Ranković criticized the Hungarians. Until they could find the right person, Brankov was put in charge of conducting correspondence between the two ministries.²⁷ During the review of Rajk's trial, it became evident that the meeting was not more than an exchange of views, which is quite common in diplomacy, therefore, it could not be a proof for an anti-state plot, regardless of the Yugoslavs' superior behaviour during the discussions.²⁸

Beyond personal contacts, Rajk also sent official letters to the Yugoslav leadership through Brankov, sometimes through his secretary, Ottó Tőkés. During one of his many interrogations in 1954, Brankov confessed that he learnt the names of the Hungarian delegation of the ministry of interior that way in early 1948.²⁹ It was also Tőkés who forwarded to Brankov the letter of Miltiades Porfirogenis, „minister of justice of the Greek government of

²⁵ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 331/26-28.

²⁶ ÁBTL 2.1. I/4 (V-142673). 360.

²⁷ ÁBTL 2.1. I/1 (V-142673). 350-353., ÁBTL 2.1. I/1-d (V-142673/4). 292., ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 106-108. and ÁBTL 2.1. I/4 (V-143415) 195.

²⁸ ÁBTL 2.1. I/1-a (V-142673/1). 57.

²⁹ ÁBTL 2.1. I/35-a (V-142706/1). 84.

people's liberation", who happened to be in Budapest, in which he reported on the success of donations for Communist Greek guerillas.³⁰ One of Boarov's note on Brankov in 1954 also supports the content of the letter.³¹ Based on the daily reports of the Hungarian News Agency, this must have happened shortly after early December 1947 when Porfirogenis was present at the congress of the Hungarian trade unions.³² However, Brankov considered it so insignificant that he could not remember any detail of it: „I can remember that Tókécs brought a letter from Rajk in early 1948 to send it to the Greek (partisan) government through Yugoslavia. As far as I remember, the letter, which I did send to Belgrade, was about some kind of Greek matter.”³³ Still, during Rajk's trial a whole plot was based around it: it was written in German, Tókécs delivered it personally to Brankov in a closed envelope, Rajk himself reminded his secretary of its confidential matter.³⁴

Moreover, Tókécs had to play the role of handing over important state secrets to the Yugoslavs during the Rajk trial. Even the officers at the Department of State Defence (Államvédelmi Hatóság, ÁVH) realized that the letters were not sufficient enough to support Rajk's espionage. Ervin Faludi, interrogator of Ottó Tókécs frankly admitted it in August 1949: „This, in this way, is not interesting. This is not a piece of intelligence information, not a confidential state secret.”³⁵ Tibor Vajda, who also interrogated Tókécs, made it clear what kind of statement the authorities expected from Rajk's secretary: „Do not spin a yarn. I will tell you what Rajk [and his friends] were talking about. About confidential state secrets. Do you happen to know it now? About state secrets. Con-spi-ra-cy. Do you understand it now? Remember it well for once and for all and do not forget it.”³⁶

Back to Brankov, he seemingly climbed higher and higher on the ladder between 1945 and 1948. Even the deterioration of Soviet-Yugoslav and Hungarian-Yugoslav relations did not bring any immediate change in it. As a member of the Yugoslav embassy, Brankov must have known about the conflict quite early and he faithfully followed the official Yugoslav stand until autumn 1948. He was closely affected when, as part of the escalating anti-Yugoslav propaganda warfare, the Hungarian authorities attacked Živko Boarov, who was indebted for his post as press attaché at the embassy to Brankov.³⁷ Boarov shot Miloš Moić, correspondent to *Naše Novine*, the paper of the South Slavic minorities in Hungary, and a Yugoslav

³⁰ ÁBTL 2.1. I/35 (V-142706). 75.

³¹ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 109.

³² MTI Magyar Országos Tudósító, 5 December 1947. 21-22.

³³ ÁBTL 2.1. I/35-a (V-142706/1). 84.

³⁴ ÁBTL 2.1. I/35 (V-142706). 48-50. Tókécs suggested during his interrogation on 27 May 1954 that it was easier to write the letter in German as nobody could speak Greek at the Yugoslav embassy. ÁBTL 2.1. I/35-a (V-142706/1). 33-34.

³⁵ ÁBTL 2.1. I/35 (V-142706). 52.

³⁶ ÁBTL 2.1. I/35 (V-142706). 54.

³⁷ ÁBTL 2.1. I/110. (V-54381). 10.

citizen on 10 July 1948. The Hungarian authorities wanted to create a monstrous anti-Yugoslav trial, but because of the muddled story, they finally relinquished.³⁸ Brankov went to Belgrade on the same day (on 12 July 1948) when the Hungarian note urging Boarov's extradition was transmitted to the embassy and in his meeting with the Yugoslav minister of interior Aleksandar Ranković, he stood surety for Boarov – at least, according to his recollections.³⁹

The leader of the Yugoslav Communist political emigrants in Hungary (1948-1949)

After Boarov's case, the emigration of Brankov and six other members of the Yugoslav embassy in Budapest on 27 October 1948 provided another propaganda tool for Rákosi against Tito. Brankov later provided rather confused and inconsistent accounts on the circumstances of his emigration. In one of them, he emigrated on his own decision, in the other one, the Yugoslav minister of internal affairs Aleksandar Ranković ordered him to do so. For example, he mentioned at the Department of Interrogation on 1 September 1954 that he made his decision during the Fifth congress of the CPY (21-28 July 1948) and wrote a letter to the Central Committee of the Soviet Communist Party in August 1948 in which „I condemned Tito's policies and stated that as a Communist I would be unconditionally disposable for the fight against Tito.”⁴⁰ However, on 14 September Brankov wrote that he had emigrated on the order of Ranković, because for Yugoslavia „the most important thing [was] to know the intention and plans of the Soviet Union towards Yugoslavia”.⁴¹ One day earlier (on 13 September 1954) he wrote that the real purpose of his emigration was to organize a political group within the Hungarian Working People's Party (HWP) on the order of Ranković which would be faithful to the Yugoslavs and led by László Rajk. If Rajk did not voluntarily undertake the task, Brankov would have to raise suspicions against Rajk in the leadership of HWP.⁴² Brankov again elaborated on the circumstances of his emigration on 3 March 1955, according to which, he travelled to Belgrade to report on Boarov's case in the first days of October 1948. The Yugoslav minister of internal affairs Aleksandar Ranković found it „extremely important” to know the activities of the emigrants, and especially to know “which way the IB (Inform Bureau, Cominform) guides the activities of the emigrants”. Therefore Ranković found it necessary to

³⁸ For the Baorov case see: RIPP (1998): 54-57., RAINER (1998): 91-100. and GELLÉRT KIS (1987): 27-29.

³⁹ BOKOR (1989): 59-60.

⁴⁰ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 224-225.

⁴¹ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 275-276.

⁴² ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 64.

„have such a person in the leadership of the emigration who is familiar with the activities of the emigrants” and „who can inform the Yugoslav government about it.” He regarded Brankov the most suitable person for this position, who dutifully accepted Ranković’s order. However, he became doubtful and decided to emigrate on his own free will. He justified it with the following argument: „if I had refused the order of RANKOVICS (capitals in the original, V. P.), I would have been arrested immediately but if I carried out of the instructions and got caught, a similar fate would await for me”.⁴³

Based on the archival records I have managed to consult, I am certain that Mátyás Rákosi, general secretary of HWP, invented the above scenario. It was also Rákosi who ordered Gábor Péter to let Brankov know in his first interrogation (it was Gábor Péter himself who first interrogated Brankov) that the „party has good knowledge of the above circumstances, therefore admit it.” Gábor Péter later confessed that Rákosi even urged Soviet lieutenant general Feodor Belkin to get a clear-cut confession from Brankov but Belkin „was not willing to carry out Rákosi’s demands.”⁴⁴

After they emigrated, Brankov and the other emigrants were accommodated at Szalonka Street which was a rather bleak area of the Buda mountains due to security reasons.⁴⁵ The Hungarian leadership grasped every opportunity of Brankov’s emigration to discredit the Yugoslav leadership and emphasize the improper nature of Tito’s policies. Brankov, who became the leader of the Yugoslav Communist political emigrants in Hungary, made speeches at mass rallies against Tito – including the congress of the Democratic Alliance of Southern Slavs in Hungary at Baja on 14 November 1948⁴⁶ –, wrote articles in the party daily *Szabad Nép* and in the paper of the emigrants, *Nova Borba*, gave interviews to the journal of the Hungarian-Yugoslav Society (*Déli Csillag*)⁴⁷ and the Hungarian Radio,⁴⁸ where he also worked as an adviser for the Serbian language programs.⁴⁹ From the many speeches, remarks and interviews, I would like to quote here the article published in *Déli Csillag* on 11 November 1948 in detail. In the interview, Brankov drew attention to the fact that „the Tito clique, after having betrayed the interests of the Yugoslav peoples, are destroying the comradely cooperation between Yugoslavia and Hungary and strive for hostility towards the neighbouring people’s democracies by flaring up the chauvinistic emotions in the Yugoslav peoples.” At the same time, „the Tito-clique are betraying the international workers’ movement and the mutual friendly cooperation of the

⁴³ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 387.

⁴⁴ ÁBTL 2.1. VI/1 (V-150028). 254/a.

⁴⁵ GELLÉRT KIS (1987): 28.

⁴⁶ MTI. 14 November 1948. 21-22.

⁴⁷ MTI. 11 November 1948. 31.

⁴⁸ MTI. 8 November 1948. 21.

⁴⁹ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 389.

peoples of Yugoslavia and Hungary, too.” Under these circumstances, „the activities of the Hungarian-Yugoslav Society will become highly significant and important. [...] These activities can only be carried out successfully if the Society continues to fight consistently against the treacherous policies of the Tito-clique and do everything to unveil these policies”.⁵⁰

As a Yugoslav secret agent

Nevertheless, Brankov's carrier broke into two in the summer of 1949 after he had been arrested in Moscow on 21 June 1949. According to the records of the Historical Archives of the Hungarian State Security, the authorities started to collect damning evidence against Brankov in the spring of 1949 at the latest. Moreover, they also planned to arrest him. According to Gábor Péter, Mihály Farkas „made a phone call from the Ministry of Home Defence to Soviet ambassador Pushkin and energetically asked for Brankov's arrest” in the early summer of 1949, but Pushkin avoided complying with Farkas' request.⁵¹ Even if he could not explain the reasons behind Brankov's arrest, the former major of the state security Iván Berán confessed during his interrogation in 1955 that „Gábor Péter ordered me in the spring of 1949 to arrest Brankov without delay when he was leaving a meeting – a meeting with Popivoda.” However, before the meeting ended, „Péter had phoned not to carry out the arrest.”⁵² As Pero Popivoda, leader of the Yugoslav political emigration in the Soviet Union visited Hungary in early June 1949,⁵³ it is obvious that he must have met Brankov that time.

Brankov visited the Soviet capital on the invitation of Popivoda.⁵⁴ In fact, he was invited there in part of a conspiracy. He was also interrogated there for the first time, first on 8 July, then on 16 July. In his confession, he perverted, exaggerated and embroidered events and built further false stories on them. He confessed that he was an agent of the Yugoslav state security (UDB) and one of his tasks was to organize a pro-Yugoslav coup d'etat under Rajk's leadership. He provided a detailed testimony on the relationship of the Hungarian and Yugoslav ministers of internal affairs and provided „evidence” on the Kelebia meeting, where, according to his confession, Rajk and Ranković were talking to each other as „abettors of the Hungarian Working People's Party and the Hungarian people's democracy” and stated that the two ministers met again in the autumn of 1948.⁵⁵ Based on his false allegations, the Hungarian authorities could easily fabricate the

⁵⁰ MTI. 11 November 1948. 31.

⁵¹ ÁBTL 2.1. VI/1 (V-150028). 257.

⁵² ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 272.

⁵³ MOL M-KS-276f-65/105. ő. e. 6.

⁵⁴ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 149.

⁵⁵ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 150-151.

story of a second „*conspirative*” meeting at a field-guard's shelter near Paks.

How is it possible that Brankov provided incriminating evidence against László Rajk? In my opinion, as a faithful Communist and leader of the Yugoslav political emigration in Hungary with influential contacts, Brankov must have been fully aware of the developments of the Soviet-Yugoslav conflict. Shortly before he was arrested, Pravda published a short article on 15 June 1949 about Rajk's arrest as „*an imperialist spy*”.⁵⁶ Relating to this, Brankov testified in the Highest Court of Justice on 24 November 1955 that he had learned from Gábor Péter as early as the beginning of 1948 that „*there would be an investigation against Rajk.*”⁵⁷ Based on my reading, Brankov must have been quick on the uptake and had a vivid fantasy. If necessary, he could invent an elaborated story to save himself. For example, in connection with the Hungarian and Yugoslav minister of internal affairs, he confessed the following on 3 November 1955: „*During my interrogations, the relationship between RAJK and RANKOVICS (capitals in the original, V. P.) also emerged. While I was talking about the official relations between RAJK and RANKOVICS, it occurred to me that it would be a good idea to connect RANKOVICS to RAJK – who had already been arrested as an imperialist agent – and prove that RANKOVICS and the other Yugoslav leaders were also imperialist agents, who, with RAJK's help, tried to organize a conspiracy in Hungary.*”⁵⁸

Brankov's interrogation continued after he had been transferred to Hungary on 19 July 1949. His interrogators were Gábor Péter, Pál Szarvas and Ernő Szűcs. According to one interrogation report of the Ministry of Internal Affairs on 19 October 1954, during the interrogations Brankov „*gave evidence against 31 UDB agents in total.*” (In other documents, this number rises to 33 or even 34.⁵⁹) Among others, against Ottó Horváth (Hönigsberg), police lieutenant-colonel, Sándor Cseresznyés, chief of the press department of the ministry of interior, József Rex, a diplomat, Tibor Rex, his brother and member of the Hungarian-Yugoslav Society, Mihály Ognjenovics, secretary of the Democratic Alliance of the South Slavs in Hungary, and Anton Rob, first secretary of the alliance. Based on his testimonies, twelve people were arrested. Even his interrogators had the uniform opinion that Brankov „*lies indiscriminately and, for example, it is enough to give the name and one or two important data of a completely unknown person [...] for him to provide detailed 'information' about the intelligence activities of the person in question for the UDB.*”⁶⁰

However, he could not compromise with his own conscience. During my research I found a note written on 26 July 1949 that stated that in a record of interrogation seven days earlier (19 July) Brankov „*did not accept, and*

⁵⁶ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 114.

⁵⁷ ÁBTL 2.1. I/4 (V-143415). 279.

⁵⁸ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 393-394.

⁵⁹ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1) 81.

⁶⁰ ÁBTL 2.1. I/1-d (V-142673/4). 384-386.

therefore refused to sign the part that was enclosing details about the anti-state conspiracy.” Brankov also emphasized that the orders he received from Ranković had been anti-party in character at the most, but not anti-state. He also asked his interrogators about „his role in this case [Rajk's trial] and to what extent he will be a suspect, because he would sign his condemning confession against himself depending on that”.⁶¹ Moreover, Brankov tried to escape from one of the cottages in Buda that the ÁVH used for interrogations in the evening of 31 July 1949 but he did not succeed. In a hand-written note shortly before, he wrote the following: „I am totally unable to play the role that is imposed on me, because I have never been a traitor and never will be regardless of what they have done to me.” Then he jotted down in capital letters: „It is better to die than live in shame.” He also had something to say in connection with Rajk: „I will wait until Rajk's trial ends and I will surrender again and if I am a sinner, then, first and foremost, the Party should judge me and let the decision of the Party known to me.”⁶² In his farewell letter to his mother he also mentioned Rajk, but the photocopy made of the original note lacks the preceding and the following lines, so I was unable to reconstruct its context.⁶³

After he had unsuccessfully tried to escape, Gábor Péter had Brankov beaten and interrogated. According to Brankov, Péter roughly told him that „there is only one way out for me, namely, if I uphold my earlier confessions; otherwise I would get a death-sentence.” Péter also stressed that „Rajk, Szalai and Pálffy testified against me and if I do not confess, they would rather believe them and not me”.⁶⁴ After such physical violence and moral blackmailing, Brankov crushed, and recited mechanically the set speech at Rajk's open trial that started on 16 September 1949. Although Brankov expected a death-sentence, he was sentenced „only” to life-long imprisonment for leading a conspiracy to subvert the democratic order, for continuous intelligence activities and for being an abettor of Boarov's crime.⁶⁵

The years 1949-1956

Brankov was regularly interrogated while still in prison when the political climate eased after the spring of 1953 and sometimes he was used as a witness during the re-opening of the cases of László Sólyom, György Pálffy and András Szalai, each convicted in the Rajk trial. In my opinion, the authorities wanted Brankov to play a key role in the trial of Gábor Péter with whom he had an alleged espionage relationship with the code name „Dózsa”. Brankov was interrogated three times between 22 July and 12

⁶¹ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 331/16.

⁶² ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 331/12.

⁶³ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 331/13.

⁶⁴ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 155-156.

⁶⁵ For the text of the verdict in Hungarian see: ZINNER (1989): 255. and BOKOR (1989): 68.

August 1953 as the preparations for the trial of Gábor Péter were under way but he doggedly repeated that he did not know anything, could not remember anything, or could not say anything for sure.⁶⁶ Regardless of this, Gábor Péter was sentenced on 24 December 1953. According to the reasons adduced, as leader of the ÁVH Gábor Péter „had an official connection with the UDB organs, attached to the Yugoslav embassy in Budapest. [...] He regularly gave them such state secrets about which his superiors had no knowledge.” He gave secret reports of the ÁVH about different Hungarian and Yugoslav delegations' visits to Belgrade and Budapest, notes on the internal situation and strictly confidential reports on party relations, among others. As part of his alleged espionage, he „gave Brankov a number of geological maps in the spring of 1948 about the oil field at Lispe.”⁶⁷ His sentence also stated that Brankov „used the code name 'Bogdán' referring to Gábor Péter in his reports to the UDB centre and regarded him as a good source of information”.⁶⁸

The above facts were supported by the alleged drafts of those reports that Brankov had sent to the UDB and which were found in his flat after he had been arrested.⁶⁹ In my opinion, the drafts raise some questions. For example, why Gábor Péter did not destroy the drafts that contained condemning evidence against himself? In the draft of 18 November 1947 that Brankov signed as „Dózsa”, he listed the materials he had got from „Bogdán”.⁷⁰ As the list was nearly corresponding to the one read out in the sentence of Gábor Péter's case, these accusations might have been based on Brankov's draft, or it is also possible that the ÁVH falsified the draft based on the planned sentence. It is also interesting why Brankov and Gábor Péter needed to conspire if the reasons of the judgement itself state that the two had an official relationship.

Brankov was more talkative during the rehearing of Rajk's case half a year later. The authorities interrogated him at least twenty times between 21 July 1954 and 18 February 1955. It is important to note here that even if we can not talk about recruitment and espionage in the conventional sense of the words (as opposed to the case of Ernő Szűcs and Anton Rob)⁷¹, it was natural that the members of the Communist parties thought it to be their „comradely duty” to provide the other fraternal parties and especially the Communist party of the Soviet Union with valuable information about their own countries.

⁶⁶ ÁBTL 2.1. I/109-a (V-143403/1). 418-426.

⁶⁷ Lispe, now in County Zala, close to the Hungarian-Croatian-Slovenian border. The oilfield was discovered in 1937.

⁶⁸ ÁBTL 2.1. VI/1 (V-150028). 146. Although Brankov was also summoned to testify as a witness, I have not found any documents indicating that he appeared before the court.

⁶⁹ ÁBTL 2.1. VI/1 (V-150028). 46. and 171. The photocopies and their translations: ÁBTL 2.1. I/109 (V-143703) 223-224. and 331/24-40.

⁷⁰ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143703). 223.

⁷¹ HUSZÁR (2009): Document 1. 43. and SAJTI (2012) 286.

It is also important to understand that the political atmosphere of the time overshadowed not only the show trials but their rehearing, which predetermined the judges' decisions. It often made difficulties for Brankov, too. His interrogators often had to give him a clue about what kind of a testimony the party expected from him. For example, although Brankov denied the anti-state conspiracy, the meeting between Rajk and Ranković in Paks, and Rajk's past as a Yugoslav spy during the interrogations in August and September 1954, in his hand-written notes on 24 and 30 August 1954 he repeated the well-known accusations against Rajk, such as that *„the moral and political attitude [of Rajk] was completely the same as Tito's political stand.”* Brankov also disapprovingly mentioned that Ranković often referred to Rajk as *„the 'hero of the Spanish fights', and only fraternised with Rajk to help realize 'Tito's plan for a confederation.’* Brankov again stated that Ranković ordered Brankov and Yugoslav ambassador Karlo Mrazović three times from May 1948 to prepare for a secret meeting with Rajk. Brankov also thought it thought-provoking that *„László Rajk never made any negative remarks on the Soviet Union. [...] He could not do that, though, as I can not remember a single case when he was talking to me about the Soviet Union. This is very typical of a Communist.”* On the other hand, Brankov admitted that Rajk *„had an enduring character and was not at all coward”. Still, „looking back on past events, I think that Rajk was poisoned by Tito poison to a great extent.”*⁷²

The clue to this contradiction is to know that Brankov was still held in solitary confinement and was not allowed to meet other prisoners, receive visitors or be informed on the political changes. According to a note on 19 March 1956, he was susceptible to influence and during the interrogations *„he grabbed every opportunity to compromise the Yugoslav leaders”*. It was easy to get false testimonies from him and, similarly to his confessions in 1949, he again changed his testimonies day after day. Otherwise, he read a lot, especially books on history and geography and started to learn German, English and French. The long years in prison weakened his health. He was operated on with haemorrhoids in the autumn of 1954, and frostbites started to appear on his body.⁷³ His nephew, Branislav Živkov – who, according to one note, was one of the best spies of the ÁVH against the Yugoslavs⁷⁴ – tried to visit him regularly, but could only met his uncle after Brankov was released by a presidential pardon on 3 April 1956. He lived in Budapest for a few weeks but had to move to Győr, maybe because the authorities remained suspicious of him or did not want to cause harm to Tito's sensitivity by letting such a prominent figure to live in the capital. He got a furnished flat as a financial compensation and found employment at

⁷² ÁBTL 2.1. I/1-d (V-142673/4). 316-319.

⁷³ ÁBTL 2.1. I/1-d (V-142673/4). 332-333.

⁷⁴ ÁBTL 2.1. I/1-d (V-142673/4). 335.

the library of Győr-Sopron county. He was not allowed to participate in person in the reburial of László Rajk. After the revolution had been suppressed, he emigrated to Austria on 9 November 1956 and finally settled down in France. Although the ministry of internal affairs was considering a new trial in 1962, neither a new inquiry, nor a new trial took place.⁷⁵ He visited Hungary for the first time in 1987 on the invitation of György Aczél. For Brankov's request, the office of the prosecutor general provided him with a clean record.⁷⁶ Lazar Brankov died in France in early December 2011.

Bibliography

Állambiztonsági Szolgálatok Történelmi Levéltára (Historical Archives of the Security Services, ÁBTL), Budapest. A volt Zárt irattár levéltári anyaga, 1945-1990.

Magyar Országos Levéltár [Hungarian National Archives], Budapest. A Magyar Dolgozók Pártjának iratai, 1948-1956.

Magyar Távirati Iroda (MTI) Napi hírek, Kül- és belpolitikai kiadás (Hungarian News Agency. Daily News Service, Foreign and Internal Edition). Available at: <http://www.mol.arcanum.hu/mti/opt/a090829.htm?v=pdf&a=start>, date of the last access: 2010. március 17.

A magyarországi Szövetséges Ellenőrző Bizottság jegyzőkönyvei 1945-1947 (The Records of the Allied Control Committee in Hungary 1945-1947). Ed. FEITL I. Budapest, 2003.

A. SAJTI E.: *Egy jugoszláv kommunista karrierje a háború utáni Magyarországon: Rob Antal* (A Carrier of a Yugoslav Communist in Post-war Hungary, Rob Anton). IN: *Egyén és közösség. Tanulmányok* (Individual and Community. Scientific Articles). Eds. BÁRDI N.-TÓTH Á. Zenta, 2012. 277-289.

BOKOR P.: *A harmadrendű vádlott. Párizsi beszélgetés Lazar Brankov egykori jugoszláv diplomatával* (A Tercially Co-defendant. Conversations with former Yugoslav diplomat Lazar Brankov in Paris). *Valóság* 9. 1989/9. 48-70.

FÖLDESI Margit: *A megszállók szabadsága – a hadizsákmányról, a jóvátételről, Szövetséges Ellenőrző Bizottságról Magyarországon* (The Freedom of the Occupiers – on booty, reparations and the Allied Control Committee in Hungary). Budapest, 2002.

GELLÉRT KIS G.: *Szerelmi gyilkosságból politikai gyilkosság?* (From Jealousy to Political Murder?) *História* 3. 1987. 27-29.

HAJDÚ T.: *A Rajk-per háttere és fázisai* (The Rajk Trial and its Stages). *Társadalmi Szemle* 11. 1992. 17-36.

HÓDOS Gy.: *Kirakatperek. Sztálinista tisztogatások Kelet-Európában 1948-1954* (Show trials. Stalinist purges in Eastern Europe 1948-1954.) Budapest, 1990.

HÓDOS Gy.: *Tettesek és áldozatok. Konceptiók perke Magyarországon és Közép-Kelet-Európában* (Victims and Offenders. Show Trials in Hungary and Central-Eastern Europe). Budapest, 2005.

HUSZÁR T.: *A pokol malmái. Szűcs Ernő ÁVH-s ezredes ügye és elágazásai 1946-1955. Dokumentumok, interjúk Szűcs Ernő tevékenységéről, a tettestársak és áldozatok*

⁷⁵ ÁBTL 2.1. I/109 (V-143403). 339.

⁷⁶ SOLT (1994): 239.

vallomásai (Mills of Hell. The case and of ÁVH colonel Ernő Szűcs and its consequences 1946-1955. Documents, interviews on the activities of Ernő Szűcs and the testimonies of his Accomplices and Victims). Budapest, 2009.

Iratok az igazságszolgáltatás történetéhez (Sources on the History of Justice Systems) Vol. 3. Ed. SOLT P. Budapest, 1994.

KISZELY G.: *ÁVH. Egy terrorszervezet története* (ÁVH. History of a state security organization). Budapest, 2000.

Magyar történeti szöveggyűjtemény. 1914–1999. I. kötet (Sources on Hungarian History. 1914-1999. Volume I.). Ed. ROMSICS I. Budapest, 2000.

MÉSZÁROS Sándor: *Újvidéki hideg hetek 1944-ben* (The „Cold Weeks” in Újvidék in 1944). *Regio - Kisebbség, politika, társadalom.* 1. 1994. 77-95.

RAINER M. J.: *Sztálin és Rákosi, Sztálin és Magyarország 1949–1953* (Stalin and Rákosi, Stalin and Hungary 1949-1953). *Évkönyv, 1956-os Intézet, 1998.* 91-100.

RIPP Z.: *Példaképből ellenség. Magyar kommunisták viszonya Jugoszláviához, 1947–1948* (From Models to Enemies. The Attitude of the Hungarian Communists to Yugoslavia, 1947-1948). IN: *A fordulat évei 1947–1949. Politika-Képzőművészet-Építészet.* (The Years of Revolution 1947-1949. Politics-Applied Arts-Architecture). Ed. STANDEISKY É. Budapest, 1998. 45-62.

SIPOS B.: *Újságok, újságírók az 1944-es polgári ellenállásból – és emlékezetük* (Newspapers, journalists in the Civil Resistance – and their memory). *Múltunk* 1. 2008. 199.

Top Secret: Magyar-jugoszláv kapcsolatok 1956 (Top Secret: Hungarian-Yugoslav Relations 1956). Eds. KISS J.-RIPP Z.-VIDA I.: Budapest, 1995. Volume I.

VARGA L.: *A Rajk-per háttérében. Ferenczi Edmond és Noel Haviland Field* (The background of the Rajk trial. Ferenczi Edmond and Noel Haviland Field). IN: *Évkönyv, 1956-os Intézet, 2000.* 11-25.

ZINNER T. (közread.): *Rajk László és társai a népbíróság előtt. 40 év távolatából ... Az ún. „Kék Könyv” hasonmás kiadása.* (László Rajk and his accomplices in front of the people's court. 40 years later ... The reprint edition of the so called „Blue Book”). Budapest, 1989.

Relations entre Washington et Teherán

Vittorio Felci

L'impact du mouvement pour les droits de l'homme sur les relations entre Washington et Téhéran dans les années 1970

Abstract

Les relations entre les États-Unis et l'Iran dans les années 1970 étaient basées sur l'application de la „*Doctrine Nixon*” dans la zone du Golfe. Même si la „*Politique des Deux Piliers*” et ses implications garantissaient des relations excellentes entre les deux États, les changements de valeurs au niveau global et l'émergence de l'opinion publique comme acteur de la scène internationale imposaient de nouveaux efforts aux responsables de la politique étrangère. À travers l'analyse comparative de sources non-gouvernementales et diplomatiques, nous souhaitons explorer le lien entre les changements culturels, la politique et la diplomatie aux États-Unis et la mesure de son impact sur les relations avec l'Iran. Les trois dimensions analysées – intérieure américaine, diplomatique entre les deux pays et intérieure iranienne – montrent respectivement le maintien des prérogatives gouvernementales sur les décisions de l'assistance militaire à l'Iran à travers le contournement de la *Public Law 94-329*; la coopération entre les diplomaties américaines et iraniennes afin de contraster les critiques au régime et améliorer l'image de l'Iran au niveau global; les initiatives du Shah directement liées au mouvement pour les droits de l'homme.

Keywords : realpolitik, Nixon doctrine, Twin Pillars Policy, Pahlavi, Nixon, Kissinger, SAVAK, Nasser Afshar.

La question des droits de l'homme a une longue histoire intellectuelle, bien que le mouvement n'ait pris son envol que dans les années 1970.¹

Pendant les années qui ont précédé l'élection du Président Carter, il y a eu une explosion extraordinaire de l'activisme dans ce domaine. Quelques événements importants avaient contribué à ce phénomène: parmi cela, la fin de la guerre du Vietnam, la publication de „*Arcipelago Gulag*” de Aleksandr Solženicyn, le coup d'État chilien de 1973, le scandale du Watergate, et enfin les Accords d'Helsinki de 1975.

Ce mouvement activiste attaquait la répression mise en place par les gouvernements de certains pays, en particulier, ceux dont la proximité avec

¹ Timothy Dunne et Nicholas J. WHEELER: *Human rights in global politics*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999. Michael IGNATEFF: *Human rights as politics and idolatry*, Princeton University Press, Princeton, 2001. Richard P. CLAUDE et Burns H. WESTON: *Human rights in the world community: issues and action*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006. David BEETHAM: *Politics and Human Rights*, Blackwell Publishers, Oxford, 1995.

L'Occident intéressait plusieurs domaines.

L'Iran a été l'un des pays les plus touchés par les activités liées au mouvement des droits de l'homme. En effet, l'autorité du Shah se fondait sur la loyauté de deux forces: l'armée iranienne et la SAVAK (*Sazeman-e Ettelaat va Amniyat-e Keshvar*). Cette dernière était le service de sécurité intérieure et de renseignements de l'Iran entre 1957 et 1979; ses méthodes, à l'intérieur et à l'étranger, avaient fait l'objet de vives critiques.

La nature autoritaire du régime iranien et sa relation privilégiée avec Washington, sur la base de la „Politique des Deux Piliers” (Twin Pillars Policy), assuraient une grande visibilité au Shah et à son entourage aux États-Unis.² L'amitié entre Richard Nixon, Henry Kissinger et le Shah, ainsi que le rôle formel et informel de l'Ambassadeur d'Iran à Washington, Ardeshir Zahedi, étaient très diffusés par la presse nationale.³

Le gouvernement américain faisait très attention à ne pas s'identifier avec la marée de critiques contre le Shah. L'Ambassadeur américain à Téhéran Richard Helms résumait ainsi la convergence des intérêts entre les deux pays et l'importance des excellentes relations: a) l'Iran avait le potentiel nécessaire pour jouer un rôle responsable dans la région; b) il était un ami de longue date des États-Unis; c) il était fiable et disposait d'importantes ressources pétrolières; d) il représentait un marché croissant

² Ce qu'on appelle la „Politique des Deux Piliers” était la stratégie implantée par le Président des États-Unis Richard Nixon dans la région du Golfe Persique. Cette stratégie de *realpolitik* se fondait sur la conception du désengagement américain (Doctrine Nixon) et sur l'assistance militaire aux „gardiens régionaux” qui auraient protégé les intérêts de Washington dans la région. Avec l'expression „Deux Piliers” on se référerait à l'Iran et à l'Arabie Saoudite, qui auraient rempli le vide laissé par le retrait des Britanniques en 1971. Des deux États, l'Iran devenait l'allié le plus important des États-Unis, ainsi que le plus gros acheteur de technologie militaire américaine. La stratégie a été adoptée aussi par le Président Ford et le Président Carter jusqu'en 1979. Sur la „Politique des Deux Piliers”: Jacob C. HUREWITZ: *The Persian Gulf: British withdrawal and Western security*, The Annals of the American Academy of Political and Social Science, Vol. 401, N° 1, American Academy of Political and Social Science, Ithaca, 1972. 106-115. Henry KISSINGER: *White House Years*, Little, Brown, Boston, 1979. John L. GADDIS: *Strategies of containment: a critical appraisal of American national security policy during the Cold War*, Oxford University Press, New York, 1982. Emile A. NAKHIEK: *The Persian Gulf and American Policy*, Praeger and Special Studies, New York, 1982. Raymond L. GARTHOFF: *Détente and confrontation: American-Soviet relations from Nixon to Reagan*, Brookings Institution, Washington, 1985. Kenneth A. OYE: *Eagle resurgent? The American foreign policy*, Little, Brown, Boston, 1987. Michael A. PALMER: *Guardians of the Gulf: a History of America's Expanding Role in the Persian Gulf*, Simon & Shuster, New York, 1992. William BUNDY: *A tangled web: the making of foreign policy in the Nixon presidency*, I. B. Tauris & Co, London, 1998. Odd Arne WESTAD: *The global Cold War: third world interventions and the making of our times*, Cambridge University Press, New York, 2005. Robert DALLEK: *Nixon and Kissinger: partners in power*, HarperCollins, New York, 2007. Tore T. PETERSEN: *Richard Nixon, Great Britain and the Anglo-American alignment in the Persian Gulf and Arabian Peninsula: making allies out of clients*, Sussex Academic Press, Brighton, 2009.

³ La presse américaine de l'époque est pleine d'articles à ce sujet. Cet aspect est bien expliqué par le fameux journaliste d'investigation Jack Anderson: *Washington Post*, le 19 décembre 1975.

pour les produits américains; e) il permettait aux américains d'accéder à un territoire sur lequel ils pouvaient développer leurs activités de renseignements.⁴

De même, pour le Shah, les États-Unis : 1.) représentaient un parapluie stratégique qui permettait à l'Iran de jouer un rôle prépondérant dans la région du Golfe; 2.) fournissaient de nouvelles technologies militaires, équipements et services; 3.) garantissaient la formation militaire nécessaire au maintien de la puissance technologique de l'Iran; 4.) offraient un lieu de formation pour les futurs dirigeants de l'Iran; 5.) accordaient un précieux soutien politique.⁵

Les informations sur la nature répressive du régime circulaient aux États-Unis grâce aux résidents iraniens, aux médias et aux relations des Organisations Non-Gouvernementales. En 1974, les questions qui faisaient l'objet d'attention concernaient les violations les plus importantes des droits civils et politiques, la liberté d'expression, l'équité des procès, la torture, les droits d'émigration et d'association. Une attention particulière était conférée à la condition des prisonniers politiques et aux activités de la SAVAK. Tout cela s'ajoutait à la critique croissante de certains membres du Congrès à propos de l'assistance militaire à l'Iran et du soutien garanti au Shah.

Nous pouvons dénombrer quatre catégories, institutionnelles ou non, qui composaient un réseau d'opposition au gouvernement du Shah: a) les résidents iraniens; b) les médias; c) les ONG; d) le Congrès.⁶

Il ne serait pas approprié de considérer ce réseau comme un « lobby », puisqu'il n'avait pas une stratégie planifiée, toutefois cela ne les empêchait pas d'échanger des informations, notamment via les relations ONG-Congrès-médias et la coopération entre les ONG et certains membres du Congrès.

⁴ National Archives and Records Administration (NARA), Record Group (RG) 59, General Records of the Department of State (GRDS), Central Foreign Policy Files, 'Iran's Current Foreign Relations - An Analysis', Telegram No. 1974TEHRAN05268, , Section 2, Helms à Kissinger, le 26 juin 1974.

⁵ *Ivi*. Sur les relations entre les États-Unis et l'Iran: Barry RUBIN: *Paved with Good Intentions: The American Experience and Iran*, Oxford University Press, New York, 1981. William H. SULLIVAN: *Mission to Iran*, Norton, New York, 1981. Michael LEEDEN et William LEWIS: *Débauche. The American failure in Iran*, Alfred A. Knopf, New York, 1981. Gary SICK: *All fall down: America's tragic encounter with Iran*, Random House, New York, 1985. James A. BILL: *The Eagle and the Lion: the tragedy of American-Iranian relations*, Yale University Press, New Haven, 1988. Richard W. COTTAM: *Iran and the United States: a Cold War case study*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 1988: Robert E. HUYSER: *Missione a Tehran; introduzione del Generale Alexander M. Haig*, A. Mondadori, Milano, 1988. Marvin ZONIS: *Majestic failure: the fall of the Shah*, University of Chicago Press, Chicago, 1991. Gholam R. AFKHAMI: *The life and times of the Shah*, University of California Press, Berkeley, 2009.

⁶ En particulier, on se réfère au « lobby des droits de l'homme ». Il s'agissait d'un groupe de députés et sénateurs, pas seulement démocratiques et libéraux, qui avait déjà travaillé sur certaines violations des droits de l'homme en Amérique Latine.

a) Les iraniens aux États-Unis : Nasser Afshar

À propos du premier groupe, il faut remarquer la présence d'un grand nombre d'associations de résidents iraniens aux États-Unis. À cet égard, il est fort intéressant de se concentrer sur la personne de Nasser Afshar, et son rôle, qui n'a pas reçu l'attention qu'il mérite : en effet, son importance est confirmée par les nombreux documents diplomatiques américains à ce sujet. Il était sans doute l'opposant au régime le plus connu au Département d'État américain, ainsi que le plus encombrant.

Afshar était un citoyen américain né en Iran. Il était le rédacteur en chef de *Iran Free Press*, un bimestriel publié à Washington DC par l'association „Comité pour l'Iran Libre” - dont il était le Président. À son avis, *Iran Free Press* était la voix officielle du peuple iranien, son lectorat était d'environ 30.000 iraniens résidents aux États-Unis et c'était la publication la plus importante de l'opposition iranienne à l'étranger.⁷

Les positions d'Afshar sont expliquées dans une lettre envoyée au Président Ford le 23 août 1974. Au nom des exilés et des 30.000.000 d'iraniens sous la dynastie Pahlavi, Afshar félicitait le nouveau Président Ford à l'occasion de sa prise de fonction, en ajoutant que les iraniens étaient solidaires du peuple américain dans les événements du Watergate et étaient prêts à donner un nouveau cours à leur amitié. Afshar reconnaissait la profonde amitié entre les deux États, le rôle des États-Unis en tant que protecteurs des libertés civiles, politiques et religieuses, et soutenait le renforcement des relations commerciales entre les entreprises américaines et iraniennes.

Cependant, il s'opposait à l'utilisation opportuniste des relations commerciales et militaires avec les États-Unis, et au rôle de soutien à la monarchie de certaines entreprises américaines. Il dénonçait également le manque de volonté des États-Unis d'améliorer les conditions du peuple iranien. En fait, selon un rapport des Nations Unies, 22.000.000 d'individus mangeaient seulement un repas par jour, et environ la moitié des enfants iraniens ne vivaient pas plus de cinq ans à cause de malnutrition et de maladie. 70% des Iraniens ne savaient ni lire ni écrire. Ces données contrastaient avec le fait que l'Iran, au niveau du PIB par habitant, était l'un des pays les plus riches au monde, et qui possédait des ressources pétrolières et minérales.

Il commentait qu'il n'y avait pas besoin d'être des experts de la diplomatie pour comprendre le danger qui découlait de la politique du Shah: en temps de Guerre Froide, l'invasion soviétique de l'Iran et la

⁷ NARA, RG 59, GRDS, Subject Numeric Files, 1970-1973, Political & Defense, Box No. 2378, Pol 15 Iran, 'Iranian exile government', Department of State-Memorandum of Conversation, Département d'État à l'Ambassade américaine en Iran, le 18 septembre 1972.

destruction de son arsenal aurait impliqué l'intervention des États-Unis. Il affirmait que la politique de défense iranienne dépendait de certaines exigences expansionnistes à haut risque. Il critiquait également le rôle du Shah dans le commerce de l'opium.⁸

Il est fort intéressant de remarquer que Afshar a été le premier à soulever la question de la maladie du Shah. Cet aspect est nécessaire pour comprendre les décisions de Mohammad Reza Pahlavi à la moitié des années 1970, et ce n'est pas par hasard que Marvin Zonis, un éminent spécialiste du Proche-Orient, ait concentré une partie de ses recherches sur le profile psychologique du Shah. En effet, la centralisation du système décisionnel en Iran impose l'étude psychologique du Monarque. Dans sa lettre au Président, Afshar écrivait que le cancre avait aggravée ses phobies et la perception de sa faiblesse: pour ces raisons il voulait acheter de nouvelles armes et avait besoin du soutien américain.⁹

En vertu du *Freedom of Information Act* (FOIA), Afshar a présenté le 27 mars 1975 une demande au Département d'État, à la CIA et au Ministère de la Justice; dans le but d'obtenir tous les documents générés depuis 1970 relatifs à lui-même, à ses activités dans le périodique et dans le „Comité pour l'Iran Libre”. Les institutions citées avaient retenu un certain nombre de documents et en avaient publiés un total de trente, dont certains avec des parties obscurcies. Afshar avait réitéré sa demande en mai 1976, afin d'inclure les documents précédent 1970. Le 30 juillet 1976, suite à la réponse négative des agences citées, Afshar avait déposé un recours auprès de la court d'appel.¹⁰

La découverte de documents concernant un échange d'informations entre les gouvernements américain et iranien relatifs à la délivrance de son passeport était une source de grande préoccupation. En effet, dans l'édition d'*Iran Free Press* de décembre 1975 – janvier 1976, Afshar approfondissait cette question, en soulignant la demande du gouvernement iranien d'informations réservées.¹¹ Le rédacteur en chef du bimestriel interprétait cet échange d'informations comme la preuve d'un „complot” entre la CIA – Helms – et le Shah pour supprimer *Iran Free Press*.¹²

Pour Afshar, il y avait de nombreuses raisons qui confirmaient la théorie du complot. Premièrement, plus de la moitié du document en question était obscurci pour des raisons de sécurité nationale : cela génèrait des doutes sur les intentions du gouvernement américain. Les initiatives d'Afshar n'avaient aucun lien avec des activités considérées comme dangereuses pour la sécurité américaine. Afshar remarquait, à juste titre, que le

⁸ The Gerald Rudolph Ford Library (GRFL), White House Central Files (WHCF), Subject File, Box No. 4, FO 2/, CO 61 – CO 69, Afshar à Ford, le 23 août 1974.

⁹ ZONIS (1991) : 150-165.

¹⁰ <http://bulk.resource.org/courts.gov/c/F2/702/702.F2d.1125.81-1299.html>

¹¹ *Iran Free Press*, décembre 1975 – janvier 1976.

¹² *Ivi*.

télégramme contenait l'intention de Helms d'éliminer *Iran Free Press*, afin de respecter la volonté du Monarque.¹³

Il affirmait que la demande d'informations relative à son passeport n'avait rien de rassurant. En effet, il était notoire qu'au cours des trois dernières années, il avait subi deux tentatives d'enlèvement, à Rome en 1973 et à Genève en 1974. Les circonstances n'avaient jamais été élucidées : concernant l'incident de Rome une enquête était menée par la Division des Droits de l'Homme des Nations Unies. Ces épisodes s'ajoutaient à la peur des machinations de la SAVAK et de la CIA.

D'autres documents avaient révélé que la CIA avait perquisitionné la maison d'Afshar à *Alexandria - Virginia* - par deux fois, en violation des lois de l'agence et des règlements du Congrès sur ses activités.

Les préoccupations d'Afshar découlaient principalement des liens entre Helms et le Shah. En fait, l'amitié entre l'Ambassadeur et la famille Pahlavi était connue, depuis que Pearsall Helms, le frère de l'Ambassadeur, était devenu le meilleur ami du Monarque au lycée LeRosey en Suisse.¹⁴

La choix de l'ancien directeur de la CIA pour les fonctions d'ambassadeur à Téhéran a été considérablement débattu. Au-delà des préoccupations d'Afshar, c'est évident que ce choix dissimulait des fins purement stratégiques. On peut affirmer que Helms avait été choisi pour trois raisons: 1.) ses liens personnels avec Nixon, Kissinger et la famille Pahlavi; 2.) ses compétences à évaluer la stabilité du gouvernement iranien et d'en contribuer; 3.) les relations de coopération entre la CIA - dont il avait été le directeur - et la SAVAK.¹⁵

b) La presse

La presse dans les années 1970 devint le miroir des nouvelles tendances de l'opinion publique et dans le même temps, elle contribuait à en modérer les orientations, notamment en raison du développement dans ces années du journalisme d'investigation qui commence à jouer un rôle prioritaire dans la diffusion d'informations spécifiques.

En ce qui concerne l'Iran, une partie de la presse américaine se concentrait sur l'ambiguïté des relations entre les États-Unis et la monarchie et sur les activités de renseignements de la SAVAK. Jack Anderson, figure emblématique du journalisme d'investigation américain, soulignait dans le *Lawrence Journal-World* la réalité des reproches de *Iran Free Press*, en dénonçant le soutien américain aux opérations de la SAVAK contre les dissidents iraniens aux États-Unis et, en particulier, contre les étudiants.¹⁶

¹³ Nasser Afshar avait épousé une citoyenne américaine et avait cinq enfants nés aux États Unis.

¹⁴ *Iran Free Press*, art. cit.

¹⁵ AFKHAMI (2009): 604.

¹⁶ *Lawrence Journal-World*, le 20 août 1977.

Pour confirmer la collaboration entre les agents de la SAVAK et les forces de sécurité américaines, il décrivait la figure de Mansur Rafizadeh : il était le chef de la SAVAK aux États-Unis et, en même temps, le représentant iranien à l'Organisation des Nations Unies. Cette découverte avait eu lieu grâce à un télégramme envoyé par Rafizadeh au FBI – *Federal Bureau of Investigation* – en novembre 1976. Le document décrivait une possible menace contre Nasser Afshar, et affirmait que Rafizadeh était le principal représentant de la SAVAK aux États-Unis. Pour cette raison, il était en contact avec le bureau du FBI à New York. Un officier du FBI avait déclaré :

Ils nous donnent des données, et si nous obtenons des informations sur les menaces ou sur les manifestations, nous les appelons. Ils ne sont pas payés, et il n'y a rien à cacher dans ce domaine.¹⁷

Les opérations de la SAVAK aux États-Unis étaient confirmées par le Shah. Le 22 octobre 1976, le Professeur Daniel Partan – Université de Boston – écrivait au Président Ford à propos d'une interview de Mohammad Reza Pahlavi par Mike Wallace, publiée par le *New York Times*.¹⁸ Le Monarque avait confirmé la présence d'agents de la police secrète iranienne aux États-Unis. Il ajoutait que cette présence était connue et acceptée par le gouvernement américain, et que les agents iraniens effectuaient les opérations suivantes: Vérifier la présence de personnes affiliées aux cercles et organisations hostiles à l'Iran, c'est-à-dire le rôle de toutes les organisation de renseignements.¹⁹

Partan jugeait intolérable une telle situation: la SAVAK, accusée de pratiques barbares en Iran, exercerait ses activités aux États-Unis. Les agents du service de renseignements n'avaient pas le droit d'agir à l'intérieur des frontières américaines et il demandait au Président de freiner ces activités.

Roland Elliot, le Directeur de la Correspondance à la Maison Blanche, a répondu à Partan le 17 novembre 1976. Il affirmait, à la suite des enquêtes sur le travail des diplomates iraniens aux États-Unis, qu'il n'y avait aucune irrégularité sur ces activités et que l'Ambassade confirmait cette déclaration.²⁰

Dans un document du Département d'État de novembre 1976, il était réitéré que les enquêtes sur les diplomates iraniens aux États-Unis n'avaient pas conduit à la confirmation d'activités illégales. D'ailleurs, le Département avait informé l'Ambassade iranienne de la non-acceptation des pouvoirs de police par des agents étrangers aux États-Unis. A cet égard, Zahedi – Ambassadeur d'Iran à Washington – avait répondu que tous les gouvernements avaient la responsabilité d'obtenir des informations sur les

¹⁷ *Ivi*.

¹⁸ GRFL, WHCF, Subject File, Box No. 25, CO 68, Iran, Partan à Ford, le 22 octobre 1976.

¹⁹ *New York Times*, le 22 octobre 1976.

²⁰ GRFL, WHCF, Subject File, Box No. 25, CO 68, Iran, Partan à Ford, le 22 octobre 1976.

menaces à leur pays, et que cela ne constituait pas une violation de la loi.²¹

Un autre sujet largement traité par la presse américaine était celui du „chèque en blanc”, garanti au Shah en mai 1972.²² Le 2 août 1976, Leslie Gelb décrivait dans le *New York Times* les ambiguïtés du renforcement de la machine militaire de l'Iran.²³ Il remarquait que, pour les experts, l'Iran était si dépendant du personnel américain qu'il ne pouvait pas soutenir un effort de guerre sans le soutien des États-Unis. Cette considération était issue d'une étude du Sénat, qui indiquait le manque d'expertise technique militaire en Iran.

Le rapport du Sénat avait été préparé par Robert Kemp et Geoffrey Maniel, deux spécialistes dans ce domaine.²⁴ Le rapport soulignait que, depuis 1960, environ 60.000 hommes s'étaient rendu en Iran pour effectuer une assistance technique. Le sénateur Humphrey – Président du Sous-Comité à l'Aide Étrangère – avait remarqué que: la vente d'armes américaines à l'Iran, totalisant 10 milliards de dollars depuis 1972, est hors de contrôle.²⁵

Les auteurs de l'étude, et les responsables de l'administration Ford, affirmaient que l'assistance militaire à l'Iran avait été décidé sans aucun mécanisme de révision politique, en conformité avec les accords de mai 1972. Cette décision avait exclue l'évaluation des implications politiques de l'assistance militaire à l'Iran. La dépendance vis-à-vis des États-Unis conférait apparemment le contrôle américain sur l'éventuelle décision du Shah d'utiliser la force militaire. Néanmoins, si le Shah avait décidé d'utiliser son arsenal, les États-Unis auraient eu deux options : soutenir le Shah ou refuser ce soutien. En considération de l'importance de l'Iran dans le Golfe, le danger d'une implication directe américaine – c'est-à-dire la négation de la „Politique des Deux Piliers” – était concrète.

L'étude ajoutait que, selon le témoignage des responsables de l'administration, les pressions de l'industrie privée et des forces armées pour la vente de technologie militaire avaient atteint des niveaux exceptionnels. On soulignait également que l'Iran justifiait ses achats

²¹ NARA, Electronic Telegrams, 1/1/1976 – 12/31/1976, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'Savak officials assigned to US', Telegram No. 1976STATE273410, Kissinger à Helms, le 5 novembre 1976, p. 2.

²² Avec l'expression „chèque en blanc” on se réfère à la nature de l'accord verbal conclu entre Richard Nixon, Henry Kissinger et le Shah. En vertu de cet accord, le Shah aurait pu acheter n'importe quelle arme conventionnelle en vente sur le marché américain, sans que la vente ait été évaluée par le Département d'État et le Département de la Défense aux États-Unis, l'Ambassade et la mission militaire américaine en Iran. Cet accord était à la base de la „Politique des Deux Piliers”. BILL (1988): 319.

²³ *New York Times*, le 2 août 1976 .

²⁴ Mamiel avait travaillé pour le Bureau du Management et du Budget de la Maison Blanche; Kemp à l'École de Loi „Fletcher” de l'Université de Tufts.

²⁵ *New York Times*, art. cit.

principalement par la crainte de la menace soviétique. En fait, les responsables iraniens exprimaient leurs préoccupations quant aux potentielles menaces directes et indirectes de l'Union Soviétique, et qui venaient aussi de pays voisins comme l'Afghanistan, l'Inde et l'Irak. Ces fonctionnaires étaient également préoccupés du soutien soviétique aux organisations arabes dans la région du Golfe et de l'encouragement des tendances séparatistes en Iran.

Indépendamment de la menace perçue, l'étude montrait la priorité donnée par l'Iran au prestige. Il découlait de la possession de technologies telles que les F-14 qui exigeaient un niveau d'expertise technique supérieur à ce qui existait en Iran. Même aux États-Unis, il y avait quelques difficultés dans le fonctionnement de ces technologies. En outre, l'Iran négociait de nouveaux achats, tels que les F-16 et F-18, les *Spruance* et les AWACS. L'étude concluait en accusant le Congrès, d'être coupable d'avoir ignoré les conséquences des ventes.²⁶

En ce qui concerne la question de l'assistance militaire, Jack Anderson publiait dans le *Washington Post* un article intitulé : „*Quel que soit le désir du Shah, le Shah reçoit*”.²⁷ Il déclarait que le Shah, dirigé par des rêves de puissance, avait endommagé les intérêts américains, en augmentant le prix du pétrole, en critiquant publiquement les États-Unis et en s'orientant vers les positions arabes dans le conflit israélo-palestinien. Malgré le danger de détérioration des relations entre l'Iran et les États-Unis, les liens entre le Shah et Washington restaient inchangés et la visite du républicain Benjamin Gilman à Téhéran était à ce titre significative.²⁸

Anderson avait consulté des documents qui montraient la nature des relations entre les fonctionnaires américains et iraniens; ils soulignaient l'amitié personnelle entre le Monarque et le Secrétaire d'État Kissinger. Les messages chaleureux entre les deux, ainsi que les informations transmises au Shah sur les questions le plus sensibles de la diplomatie américaine – par exemple les négociations avec la Chine – étaient emblématiques. Ces échanges d'informations étaient beaucoup plus détaillés que ceux effectués avec d'autres pays. En outre, les États-Unis fournissaient à l'Iran la technologie militaire pour renforcer la monarchie et lui permettre de dominer la région du Golfe. Cela avait une énorme importance stratégique, puisque la plupart du pétrole brut qui était vendu aux pays de l'Ouest traversait le Golfe Persique.

Le Pentagone a caractérisé les ventes à l'Iran pendant les deux dernières années du régime du Shah comme „*dangereuses*” pour les forces militaires américaines. Malgré cela, beaucoup d'ingénieurs avaient été envoyés en Iran pour conseiller les iraniens sur les questions militaires. En fait, le GAO avait

²⁶ *Ivi.*

²⁷ *Washington Post*, le 19 décembre 1975.

²⁸ *Ivi.* Benjamin Gilman était un membre républicain de la Chambre des Représentants.

constaté que la vente d'expertise militaire pouvait affecter négativement la préparation des forces américaines considérant que l'assistance fournie limitait la qualité de l'armée américaine. Pour cette raison, le Pentagone a déclaré que : quel que soit le désir du Shah, le Shah reçoit.²⁹

Dans les coulisses de cette relation idyllique, il y avait l'ombre de la CIA. Certaines sources affirmaient que le Shah avait des contacts avec l'agence depuis la „*Crise de Mossadegh*”. Suite à cet événement, les services de renseignements américain et le Monarque auraient travaillé ensemble, et le Shah aurait permis à l'agence d'installer des équipements sophistiqués antisoviétique dans le nord de l'Iran.

Anderson avait appris de sources sûres que le Shah avait financé des projets de la CIA. Le fait qu'un ancien chef de la CIA était l'Ambassadeur américain en Iran apparaît comme significatif. Pour conclure, Anderson dénombrait quatre raisons quant au soutien de Washington à la monarchie: a) Le rôle de l'Iran dans la région. Pour Kissinger, les États-Unis avaient besoin d'un allié fort et fiable; b) la possibilité de gérer les affaires de la région à travers une approche non-interventionniste. Grâce à son amitié avec la monarchie, Kissinger pouvait manipuler les événements dans les coulisses; c) les autres formes de coopération entre les États-Unis et l'Iran. Le Shah avait ainsi envoyé des troupes au Sultanat d'Oman sur demande des États-Unis, afin de maintenir le *status quo*. Ces troupes avaient empêché les forces de l'opposition de prendre le contrôle du gouvernement du Sultanat d'Oman et de limiter le libre passage par le détroit d'Ormuz. Le Shah et les États-Unis avaient également soutenu les kurdes dans leur lutte pour l'indépendance de l'Irak; d) le rôle de Mohammed Reza Pahlavi dans le processus de paix au Proche-Orient. Certaines sources suggéraient que l'ouverture du Shah à l'égard des Arabes était le résultat d'une stratégie, destinée à persuader Israël à faire des concessions. Cela aurait permis à Kissinger de travailler sur un accord au Proche-Orient. L'Iran avait été un allié secret d'Israël et fournissait 60% des importations de pétrole; la SAVAK et le Shin Bet avaient coopéré à partir des années cinquante. Le récent voyage du chef de la police secrète iranienne au Caire, afin de rencontrer son homologue égyptien, montrait l'intention de prendre des contacts avec les arabes. On supposait qu'il s'agissait d'une action visant à assouplir les rigides positions israéliennes.³⁰

c) Les Organisations Non-Gouvernementales

En ce qui concerne le travail des ONG, *Amnesty International* (AI) dénonçait en juillet 1975 un nombre de prisonniers politiques en Iran situé

²⁹ *Ivi.*

³⁰ *Ivi.*

entre 25.000 et 100.000. Ces données étaient basées sur les sources de certains exilés iraniens.³¹ Aux fins de la campagne contre le Shah, AI invitait ses affiliés à effectuer: des recherches sur les liens entre votre pays et l'Iran, sur les relations commerciales et diplomatiques etc. Récemment, on a eu beaucoup de publicité sur la vente d'armes américaine à l'Iran: ce genre d'informations stimule beaucoup de publicité.³²

Malgré la puissante campagne d'AI, l'organisation la plus importante et influente a été, sans doute, la Commission Internationale de Justice (CIJ). A la différence de AI, qui travaillait principalement pour la libération des prisonniers politiques et qui avait pour fonction de passer au Congrès des informations sur certains régimes, l'activité de la CIJ se focalisait sur l'évaluation et la modification du système juridique en Iran.³³ Deux membres, William Butler – Président du Comité Exécutif de la CIJ et Président du Comité de la New York Bar Association pour les Droits de l'Homme – et Georges Levasseur – Professeur à l'Université de Paris II –, avaient effectué deux voyages à Téhéran en 1975 et avaient été assistés par des fonctionnaires du gouvernement iranien, afin de recueillir des informations pertinentes à la préparation de deux rapports distincts.³⁴

Sur la base des informations recueillies, le 31 mai 1976 la CIJ publiait un livre de quatre-vingts pages, intitulé „Droits de l'homme et le système juridique en Iran”.³⁵

Dans le premier rapport, Butler décrivait les étapes par lesquelles la démocratie parlementaire iranienne avait été remplacée par un régime autoritaire sous le contrôle ferme du Shah, et décrivait une série de processus politiques qui avaient été menés entre 1963 et 1975. Il se concentrait sur la situation des droits de l'homme et des libertés individuelles. En outre, il décrivait la situation des droits économiques et sociaux, tels que garantis par la „Révolution Blanche”.³⁶ Enfin, il soulignait les restrictions dans le domaine des droits civils et politiques et le système de sécurité intérieure.

Butler notait que:

Il y a des preuves abondantes qui montrent l'utilisation systématique de la

³¹ GRFL, William E. Simon Microfiche of Papers, Folder 15: Amnesty International – Printed Material: 1976, 'Political prisoners in Iran', le 3 juillet 1975. 1.

³² *Ivi.*

³³ Sur la fonction de AI: Kenneth CMIEL: *The Emergence of Human Rights Politics in the United States*. The Journal of American History, Vol. 86, No. 3, Organization of American Historians, décembre 1999.

³⁴ National Archives of the United Kingdom (NA), Folder FCO 8/2725: Repression in Iran, 'Human Rights and the Legal System in Iran'. Two reports by William J. Butler, Esq. and Professor Georges Levasseur, CIJ, mars 1976.

³⁵ *Ivi.*

³⁶ Sur la „Révolution Blanche”: Mohammed Reza Shah PAHLAVI: *The White Revolution*, Imperial Pahlavi Library, Teheran, 1967.

*torture psychologique et physique pendant les interrogatoires des suspects. Ça c'est inadmissible.*³⁷

Il ajoutait:

*Les procédures des procès politiques devant les tribunaux militaires privent le suspect du droit à l'application régulière de la loi, à un procès équitable et public devant un tribunal compétent, indépendant et impartial, à un avocat, de choisir un avocat, d'interroger ou contre-interroger les témoins, de ne pas être contraint de témoigner contre soi-même ou de s'avouer coupable, et de faire appel. Tous ces droits sont garantis par l'article 14 du Pacte International sur les droits civils et politiques.*³⁸

Il concluait avec des recommandations pour une meilleure protection des droits de l'individu:

*En conformité avec les obligations internationales assumées par le gouvernement iranien.*³⁹

Le deuxième rapport se focalisait sur le système juridique iranien et contenait une analyse détaillée de l'organisation du système judiciaire, des tribunaux ordinaires et des tribunaux militaires spéciaux. Levasseur continuait avec une étude sur la loi pénale iranienne, par rapport aux actions contre l'État, la sécurité et l'ordre public. Il affirmait que :

*L'Iran a des avocats de qualité excellente [...] qui sont pleinement conscients des principes fondamentaux de l'humanisme éclairé [...] Il faut qu'ils exercent leur compétences pour illuminer des secteurs obscurs du système de contrôle social.*⁴⁰

Finalement, il recommandait que :

*Les fonctions des tribunaux militaires soient limitées [...], et les procédures de ces tribunaux se conforment à celles des tribunaux ordinaires [...].*⁴¹

Le 3 août 1976, Butler fut interrogé devant le Sous-Comité sur les Organisations Internationales (*House Subcommittee on International Organizations-HIRC*) de la Chambre des Représentants, en présence de Donald Fraser, de Stephen Solarz, de certains journalistes du *Washington Post* et de nombreux étudiants iraniens.⁴²

Tout d'abord, son intervention fut une louange des réalisations du Shah dans les domaines du développement social, culturel et économique; ensuite, il a critiqué l'absence des droits civils et politiques – même si en

³⁷ NA, Folder FCO 8/2725: Repression in Iran, 'International Commission of Jurists: Secretary General's Report', 1 avril-30 juin 1976. 3.

³⁸ *Ivi.*

³⁹ *Ivi.*

⁴⁰ *Ivi.*

⁴¹ *Ivi.*

⁴² Stephen Solarz était un membre démocrate du „lobby des droits de l'homme" à la Chambre des Représentants.

1976 ces violations n'étaient toujours pas considérées comme systématiques.

En ce qui concerne l'évolution culturelle, économique et sociale qui découlait de la conclusion de la première phase de la „*Révolution Blanche*”, Butler soulignait qu'il n'y avait pas de progrès significatifs dans le domaine des droits civils et politiques. En effet, les règles de la constitution de 1906 imposait le respect du droit à l'égalité „*sauf si le Shah en décide autrement*”.⁴³ Par exemple, Butler remarquait l'élimination du bipartisme par le décret royal de 1975, par lequel ceux qui n'avaient pas encore rejoint le parti étaient considérés comme des criminels ou des communistes et étaient obligés de quitter l'Iran. Ces initiatives étaient la preuve de l'absence de la liberté d'expression politique. Par ailleurs, il n'y avait pas de respect de la liberté de la presse et le gouvernement maintenait un contrôle serré sur les médias.

La SAVAK avait compétence pour les crimes politiques contre l'État et contre le Shah. Avec plus de 200.000 fonctionnaires en service, la SAVAK était également active à l'étranger. La loi iranienne exigeait que chaque personne arrêtée soit jugée dans les vingt-quatre heures, procédure rendue possible grâce à un agent de la SAVAK, qui remplissait la fonction de juge magistrat. Les individus accusés de crimes politiques étaient jugés devant les tribunaux militaires et n'avaient pas le droit de choisir un avocat, ni d'être jugé publiquement. Les procès étaient rapides et les condamnés pouvaient faire appel uniquement devant les tribunaux militaires. Il y avait environ 6.000 prisonniers politiques, 1.500 pour avoir exprimé leur orientation politique.

Butler mettait l'accent sur les difficultés dans la collecte d'informations en Iran. Néanmoins, il constatait que des améliorations avaient eu lieu depuis 1975. En 1976, par exemple, il remarquait la réduction substantielle des arrestations politiques. Le Shah, en fait, tentait d'acheter les dissidents et s'ils n'acceptaient pas, ils étaient encouragés à quitter le pays. S'ils refusaient, leur famille pouvaient être menacée. Si la situation persistait, on procédait à l'arrestation. Les méthodes les plus radicales étaient utilisées uniquement dans les cas extrêmes et lorsque les autres mesures n'avaient pas été efficaces. Il y avait de nombreux indicateurs qui montraient que les méthodes les plus violentes avaient été abandonnées pendant la dernière année.

En ce qui concerne l'usage de la torture, Butler déclarait que la CIJ était au courant de nombreux cas et il soulignait que le Département d'État était coupable de ne pas obtenir d'informations suffisantes à propos de cette pratique. Néanmoins, il affirmait qu'à la différence de 1975, la torture ne pouvait pas être considérée comme systématique. En effet, une commission mixte composée de membres de la SAVAK et de la police, était responsable

⁴³ NARA, Electronic Telegrams, 1/1/1976 - 12/31/1976, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'HIRC hearings on human rights in Iran', Telegram No. 1976STATE193516, Habib à Atherton, le 5 août 1976. 2.

de la surveillance des citoyens et si nécessaire, cette commission appliquait des sanctions qui excluaient l'usage de la torture. Par exemple, la commission pouvait bloquer les salaires et les bénéfices, et pouvait refuser les demandes pour un emploi public. Si l'on considère le grand nombre d'iraniens qui travaillaient pour l'État, il est évident que la Commission disposait d'un puissant moyen de dissuasion. Ce système contribuait efficacement à tenir le couvercle de l'activité politique bien fermé. En fait, certaines sources confirmaient que la torture avait été partiellement abandonnée.⁴⁴

Le dernier point soulevé par Butler concernait une critique du travail du Département d'État américain, en raison du manque de coopération avec le Congrès sur la situation des droits de l'homme en Iran. À cet égard, il condamnait l'échec de la collecte d'informations sur la torture, et il affirmait que la contribution du Département pouvait et devait être plus incisive.

d) Le Congrès

Dès 1973, l'attention du Congrès sur les méthodes du Shah était allée de paire avec l'intention de revoir la nature de l'aide militaire à l'Iran. Il absorbait les nouvelles orientations de l'opinion publique américaine et mondiale, qui se manifestaient dans les activités mentionnées ci-dessus.

À l'aspiration à un rôle plus actif dans les affaires internationales, en particulier dans les décisions d'aides économique et militaire aux pays tiers, s'ajoutait l'intention de restaurer l'image d'un pays endommagée par la guerre au Vietnam et le Watergate.

Le „lobby des droits de l'homme“, un groupe de députés et sénateurs dirigé par Donald Fraser, avait lancé une importante évaluation des programmes d'assistance avec l'intention d'élaborer une législation sur le sujet.⁴⁵ Le lien entre la question des droits de l'homme et l'assistance aux pays tiers s'est traduit par l'approbation de la *Public Law 94-329 (International Security Assistance and Arms Export Control Act of 1976)*:

*Except under circumstances specified in this section, no security assistance may be provided to any country the government of which engages in a consistent pattern of gross violations of internationally recognized human rights.*⁴⁶

En outre, la loi reconnaissait les plus importantes prérogatives au Congrès dans les procédures d'approbation de l'assistance:

⁴⁴ NARA, Electronic Telegrams, 1/1/1976 - 12/31/1976, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'HIRC hearings on human rights in Iran', Telegram No. 1976STATE193516, Habib à Atherton, le 5 août 1976. 4.

⁴⁵ Donald M. Fraser est un politicien démocrate de Minneapolis aux États-Unis. Il a joué un rôle crucial dans l'introduction de la question des droits de l'homme dans la politique américaine.

⁴⁶ *Public Law 94-329 (International Security Assistance and Arms Export Control Act, 1976)*, Section 502B, (a)(2). On juge approprié de maintenir la langue originale de la loi, afin d'en conserver l'authenticité.

*The Secretary of State shall transmit to the Congress, as part of the presentation materials for security assistance programs proposed for each fiscal year, a full and complete report, prepared with the assistance of the Coordinator for Human Rights and Humanitarian Affairs.*⁴⁷

Un rôle primordial dans la diffusion d'informations sur l'Iran était joué par les ONG. Depuis le milieu des années 1970, la révolution de l'information avait changé le fonctionnement de ces organismes. Le changement le plus important concernait l'acquisition d'une fonction politique, qui consistait à créer un lien stable entre les politiciens américains et les membres de ces organisations ; ces derniers étaient très actifs dans la transmission d'informations aux politiques et recevaient une grande attention médiatique.⁴⁸ En conséquence, l'importance des Organisations Non-Gouvernementales était reconnue dans la *Public Law 94-329*:

*[...] And in the preparation of any report or statement required under this section, consideration shall be given to: (1) the relevant findings of appropriate International organizations, including nongovernmental organizations, such as the International Committee of the Red Cross; and (2) the extent of cooperation by such government in permitting an unimpeded investigation by any such organization of alleged violations of internationally recognized human rights.*⁴⁹

En octobre 1976, Moncrieff Spear, Coordonnateur Adjoint pour les Droits de l'Homme au Département d'État, affirmait que l'effet immédiat de cette loi sur les décisions de politique étrangère était incohérent. Henry Kissinger, le Secrétaire d'État américain, préférait une discussion privée sur la question des violations des droits de l'homme avec les gouvernements concernés, afin d'obtenir des améliorations par le biais d'une pression diplomatique „dans les coulisses”. Il était donc pour une „diplomatie discrète”. Convaincu que le Congrès tentait de s'immiscer dans la conduite des affaires internationales, il avait réussi à contourner ces instances, ce qui faisait des rapports envoyés par le Département d'État de vraies actions d'obstruction. Les observations de Spear dénotent le maintien des prérogatives de l'exécutif dans l'aide américaine aux pays tiers, grâce à son rôle prioritaire dans la collecte d'informations à communiquer au Congrès. Cette collecte restait de la compétence de l'Ambassade, qui faisait un grand effort pour souligner les aspects positifs de la monarchie iranienne.⁵⁰

En effet, Helms affirmait qu'il n'y avait aucune preuve de violations des „droits de l'homme internationalement reconnus” en Iran.⁵¹ En outre, il

⁴⁷ *Ivi*, Section 502B, (b).

⁴⁸ CMIEL (1999).

⁴⁹ *Public Law 94-329 (International Security Assistance and Arms Export Control Act, 1976)*, Section 502B, (b)(2).

⁵⁰ NA, Folder FCO 8/2730: Iran-USA political relations, 'Arms supplies and human rights', Memo, Millington à Yarnold, le 20 octobre 1976.

⁵¹ Avec cette expression on se réfère aux articles de la „Déclaration Universelle des Droits de

soulignait l'impossibilité américaine de s'ingérer dans les affaires intérieures de l'Iran. Les menaces des États-Unis n'auraient pas eu d'effets bénéfiques sur la situation des droits de l'homme en Iran. En outre, il fallait faire attention, parce que le Shah pouvait acheter les armes et l'assistance technique auprès d'autres fournisseurs.⁵²

Le rapport d'Alfred L. Atherton Jr. était éloquent et reflétait l'opinion d'Helms.⁵³ Le 8 septembre 1976, il expliquait devant la HIRC les raisons pour lesquelles l'Iran était un excellent partenaire, il soulignait la mauvaise évaluation des progrès du pays dans les domaines économique, social et des droits de l'homme, et insistait sur les aspects positifs de la monarchie.

Atherton précisait l'importance attachée par les États-Unis aux droits de l'homme. Ce thème était considéré comme un important objectif de politique étrangère, à la lumière du système de valeurs américains, ainsi qu'en vertu des indications du Congrès. En terme de *realpolitik*, Atherton reconnaissait que le niveau de respect des droits de l'homme influait sur la stabilité de certains pays – dans le long terme – et influençait la réalisation des objectifs nationaux.⁵⁴

Cependant, il soulignait que les décisions politiques devaient considérer les intérêts communs. L'évaluation de l'assistance aux pays tiers devait tenir compte de la grande variété de systèmes juridiques et sociaux, de la diversité culturelle, historique, politique et économique.

Atherton considérait comme inutile d'insister de nouveau sur l'importance de l'Iran pour les États-Unis et pour la stabilité de la région, mais voulait plutôt envisager la question des droits civils et politiques en vertu de la réalité iranienne. Il précisait aussi que les raisons à la base de la relation spécifique entre les États-Unis et l'Iran étaient essentiellement de deux ordres : 1.) L'importance du changement social et du progrès mis en place dans la société traditionnelle iranienne, notamment l'alphabétisation croissante, la réforme agraire et le nouveau rôle des femmes. Ces objectifs avaient été atteints en conformité avec „les droits de l'homme internationalement reconnus”. L'utilisation de méthodes controversées et souvent violentes était justifiée par la présence de forces terroristes dans le pays; 2.) l'appréciation des profonds changements sociaux. Un grand nombre d'individus avaient amélioré leurs conditions de vie ou avaient des perspectives solides de les améliorer.⁵⁵

l'Homme”, adoptée le 10 décembre 1948.

⁵² NARA, Electronic Telegrams, 1/1/1976 – 12/31/1976, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'Iranian Observance of Human Rights', Telegram No. 1976TEHRAN02770, Helms à Kissinger, le 17 mars 1976.

⁵³ Alfred L. Atherton Jr. était l'Adjoint du Secrétaire d'État pour les Affaires du Proche-Orient et de l'Asie du Sud.

⁵⁴ NA, Folder FCO 8/2998: Human Rights in Iran, 'Statement by Alfred L. Atherton Jr., Assistant Secretary for Near Eastern and South Asian Affairs, before the Subcommittee on International Organizations of the House International Relations Committee', le 8 septembre 1976. 1.

⁵⁵ *Ibidem*, 4.

L'impact du mouvement pour les droits de l'homme sur les relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Iran

La stratégie de l'Ambassade des États-Unis était de soutenir le Gouvernement iranien sur la question des droits de l'homme et de donner toutes les informations demandées pour contredire les groupes anti-Shah. Par exemple, il est intéressant de noter la coopération entre les deux gouvernements sur la question du passeport de Nasser Afshar.

Le Département d'État américain affirmait que *Iran Free Press* était :

*Une publication calomnieuse, pleine de déclarations diffamatoires, irresponsables et inexactes.*⁵⁶

Pour l'Ambassadeur des États-Unis à Téhéran Richard Helms, *Iran Free Press* prenait des positions ouvertement anti-Shah. Nasser Afshar avait été condamné en Iran, mais n'avait jamais purgé sa peine, en effet, il avait quitté le pays avant l'exécution de la sentence. L'Iran avait demandé à plusieurs reprises son extradition, mais en l'absence d'accord avec les États-Unis, cela était impossible.⁵⁷

Le 11 mai 1973, Helms avait déclaré que le gouvernement iranien avait à plusieurs reprises soulevé la question de Nasser Afshar, coupable de nombreux crimes et principal organisateur des activités anti-Shah aux États-Unis. En outre, le Shah avait appris la délivrance du passeport américain à Afshar et à cet égard, il voulait savoir si le gouvernement américain avait examiné son casier judiciaire. Il protestait également contre cette décision qui avait été prise sans consulter le gouvernement iranien.

L'Ambassade était au courant des activités d'Ashfar aux États-Unis et les jugeait scandaleuses et contreproductives. Dans ce but, au cours des deux dernières années avant la chute du régime, Helms avait discuté avec le Département d'État de l'opportunité de supprimer *Iran Free Press*. La question avait été étudiée en détail, mais de nombreux experts juridiques avait conclu que, conformément à la compétence fédérale et aux principes constitutionnels, *Iran Free Press* avait le droit d'exister. En tous cas, Helms notait que le Shah voulait faire pression sur l'exécutif des États-Unis, afin de solliciter une action qui permette d'endiguer les éléments anti-Shah.⁵⁸

Les impressions de Helms étaient correctes. Au cours d'une réunion à Téhéran en octobre 1974, Abbas-Ali Khalatbari a discuté avec Helms d'un

⁵⁶ NARA, Electronic Documents, 1/1/1973 - 12/31/1973, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'Nasser Afshar Ghotli', Telegram No. 1973STATE103917, NEA à Helms, le 30 mai 1973. 1.

⁵⁷ GRFL, WHCF, Subject File, Box No. 4, FO 2/, CO 68, 'Article in Iran Free Press', Telegram No. 1974TEHRAN09159, Helms à Kisinger, le 30 octobre 1974.

⁵⁸ NARA, Electronic Documents, 1/1/1973 - 12/31/1973, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'Nasser Afshar Ghotli', Telegram No. 1973TEHRAN02363, Helms à Rogers, le 11 mai 1973. 3.

article publié dans *Iran Free Press*, intitulé: „L'Iran exige le renvoi de Richard Helms comme Ambassadeur en Iran”.⁵⁹ Khalatbari commentait que le bimestriel n'avait pas le droit d'agir comme représentant du peuple iranien, et protestait contre une lettre de réponse, envoyée par Andrew T. Falkiewicz, qui impliquait la reconnaissance du bimestriel par la Maison Blanche.⁶⁰ Helms expliquait à Khalatbari que, selon toute probabilité, Falkiewicz ne connaissait pas le background d'Afshar, et la lettre était un *pro-forma* destiné à indiquer la réception de la demande de renvoi. Pour l'Ambassadeur, le Shah avait ordonné au Ministre de critiquer l'attitude du gouvernement américain à l'égard de *Iran Free Press*.⁶¹

En plus de cet aspect, il est fort intéressant de souligner un facteur de l'influence des positions du Congrès et des activités des ONG sur les relations diplomatiques, il s'agit du problème de l'image de l'Iran au niveau global.

Nous avons déjà remarqué les efforts du Gouvernement américain pour emphatiser les aspects positifs de la monarchie iranienne devant le Congrès et nous pouvons voir également les efforts diplomatiques destinés à améliorer son image.

Lors d'une réunion à Téhéran avec John Lambrakis et Paul Stempel, Hatef avait manifesté sa préoccupation quant au nouveau rôle du Congrès, à la lumière de la *Public Law 94-329*, et il se demandait quelles mesures le Congrès pouvait prendre dans le cas où le Département ne constatait aucune violation des droits de l'homme et si un rapport du Congrès était suffisant pour arrêter l'aide militaire.⁶²

Pour Lambrakis et Stempel, la nouvelle législation exprimait le fait que la question des droits de l'homme avait pris un rôle de premier plan et soulignait l'intérêt croissant du Congrès pour les affaires étrangères. Cependant, ils assuraient que le Département conservait de forts pouvoirs dans la collecte de données. La nouvelle législation exigeait surtout une Ambassade plus coopérative. La solution était donc la suivante, fournir au Congrès une plus grande quantité d'informations, afin d'adoucir son hostilité.

Ainsi, les iraniens exprimaient leur préoccupation que le Congrès pût mettre en péril la relation des États-Unis avec un pays spécifique et ignorer l'orientation du Département sur la base de données inexactes, telles que

⁵⁹ Abbas-Ali Khalatbari était le Ministre des Affaires Étrangères iranien

⁶⁰ Andrew T. Falkiewicz était l'Attaché de Presse Adjoint au Président.

⁶¹ GRFL, WHCF, Subject File, Box No. 4, FO 2/, CO 68, 'Article in Iran Free Press', Telegram No. 1974TEHRAN09159, Helms à Kissinger, le 30 octobre 1974.

⁶² NARA, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'Tour d'horizon with MFA on new Foreign Assistance Act (FAA Requirements)', Telegram No. 1976TEHRAN12714, Helms à Kissinger, le 23 décembre 1976, p. 1. John Lambrakis et Paul Stempel étaient deux diplomates de l'Ambassade des États-Unis à Téhéran. À la lumière des documents américains, Hatef était „le quatrième fonctionnaire le plus influent au département politique du Ministère des Affaires Étrangères de l'Iran”.

celles rapportées par AI ou la CIJ. Les responsables américains soulignaient que le Département avait maintenu sa crédibilité devant le Congrès, ce qui explique pourquoi il était nécessaire pour les deux gouvernements de ne pas paniquer. Lambrakis et Stempel ont ainsi suggéré plusieurs dispositions à prendre à cet égard : a) comme il s'agissait d'un problème d'image de l'Iran, Hatef était invité à travailler en conséquence pour dissocier publiquement l'Iran de ces pays dont les crimes étaient évidents; b) ils suggéraient d'établir des statistiques nationales et d'effectuer des déclarations publiques, en accordant une attention particulière à la distinction entre les personnes accusées de terrorisme et celles qui étaient en prison pour des actes non violents; c) ils soulignaient également les avantages inhérents à une stratégie d'information ouverte et à l'expression de la volonté du gouvernement d'accepter les enquêtes étrangères. Malgré le fait que l'Iran, en tant qu'État souverain, n'était pas obligé de divulguer des informations précises, il était responsable des conséquences politiques du secret le plus total. En plusieurs circonstances, une explication aurait évité le renforcement d'une image négative; d) de plus, Lambrakis et Stempel conseillaient d'insister autant que possible sur l'héritage historique de l'Iran quant aux droits de l'homme, et de s'assurer que les chiffres publiés ne soient pas directement donnés par le gouvernement; e) il fallait souligner les aspects positifs du pays, donner des explications plausibles aux critiques spécifiques, et sensibiliser l'opinion publique occidentale sur la menace terroriste dans le pays afin de donner une justification aux mesures fortes du Shah.

Selon Helms, ces réunions étaient extrêmement utiles, car elles permettaient aux États-Unis de poursuivre une stratégie „non-conflictuelle” et de développer une base solide pour une collaboration future dans le domaine des droits de l'homme. Le résultat de ces réunions fut un accord sur la nécessité de mieux „gérer” l'image de l'Iran au niveau international.⁶³

Il faut noter que la stratégie suggérée par les diplomates américains suivait, en général, le même modèle que celui proposé par le Gouvernement devant le Congrès – par exemple la relation d'Atherton ci-dessus. Cela donnerait l'impression d'une réelle stratégie de communication à appliquer.

L'impact du mouvement pour les droits de l'homme sur l'Iran

Que le thème des droits de l'homme ait affecté le Shah et son entourage est démontrée par deux facteurs : les nombreuses références du Shah à ce sujet et certaines initiatives à l'intérieur.

⁶³ Il est intéressant de noter que les sources diplomatiques britanniques montrent une forme similaire de coopération pour le même but: améliorer l'image du Shah et de l'Iran dans l'opinion publique occidentale. Par exemple: NA, Folder FCO 8/2761: Press report on Iran, 'Iran and the British public opinion', Memo, Parsons à Lucas, le 20 septembre 1976.

Le Shah n'ignorait pas que la question des droits de l'homme était cruciale, et n'oubliait pas de faire remarquer l'évolution de l'Iran dans ce domaine. Par exemple, dans une communication envoyée le 19 octobre 1976 à l'Ambassade américaine à Téhéran, le Ministre des Affaires Étrangères iranien emphasait le respect des différences raciales, religieuses, des minorités et des droits des femmes en Iran depuis l'époque de Cyrus le Grand. Il soulignait la différence avec la situation des pays occidentaux, où on avait assisté à l'exploitation des esclaves noirs.⁶⁴

Le 10 décembre 1976, à l'occasion du vingt-huitième anniversaire de la „Déclaration Universelle des Droits de l'Homme“, le Shah avait fait l'éloge des progrès de l'Iran à ce sujet. En affirmant qu'ils avaient eu lieu dans un climat exempt de violence, de répression et de traitement inhumain, et que l'Iran avait donné une importance primordiale aux droits de l'individu, le Shah soulignait que le mouvement des droits de l'homme dans le pays était pleinement compatible avec le patrimoine culturel de l'Iran. Il soulignait également les énormes progrès apportés dans ce domaine par la „Révolution Blanche“.⁶⁵

Pour Helms, le fait que le Shah commentât cette question était plus important que ses propres déclarations. Gary Sick expliquait que :

*Le Shah était très sensible aux critiques croissantes diffusées par les médias américains et à ses implications sur les élections présidentielles et sur les relations avec les États-Unis. Cela peut permettre d'expliquer pourquoi le Shah, pendant la période qui a précédé les élections américaines et pendant la première année de l'administration Carter, avait publiquement et vigoureusement diminué l'utilisation de la torture, réduit le nombre de prisonniers politiques et introduit des réformes de base du système judiciaire.*⁶⁶

Le Shah lui-même déclarait dans ses mémoires :

*J'ai demandé et accepté leurs commentaires, critiques et suggestions. Nous avons accordé une grande attention à leurs recommandations. Inutile de dire que les médias ont rapporté en détail les abus, mais ils ont ignoré l'importance des changements que nous avons effectués à la suite de ces missions.*⁶⁷

L'impact du mouvement pour les droits de l'homme sur l'Iran peut être quantifié par certaines initiatives du Shah, qui constituaient une partie de la

⁶⁴ NARA, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'Iranian Reply on Discrimination and Human Rights Provisions of New Security Assistance Registration', Telegram No. 1976TEHRAN10932, Helms à Kissinger, le 22 novembre 1976.

⁶⁵ NARA, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, 'Human Rights in Iran-Shah's Views; New Amnesty', Telegram No. 1976TEHRAN12264, Helms à Kissinger, le 12 décembre 1976.

⁶⁶ SICK (1985): 26. Gary Sick a été un membre du Conseil de Sécurité Nationale sous trois Présidents différents, Gerald Ford, Jimmy Carter and Ronald Reagan. Il était un analyste de la politique au Proche-Orient, spécialiste de l'Iran.

⁶⁷ Mohammed Reza Shah PAHLAVI: *Answer to history*, Stein & Day, New York, 1980. 149.

première phase du processus de libéralisation.⁶⁸ Il s'agit de quatre décisions: l'invitation des ONG. Barry Rubin relate que le Shah avait invité en septembre 1976, AI, la CIJ et la CRI (Croix Rouge Internationale) pour suggérer des moyens destinés à améliorer la condition des droits de l'homme en Iran.⁶⁹ De nombreuses visites dans les prisons iraniennes avaient aussi été organisées par la Croix-Rouge Internationale qui, à partir du 1er mai 1978, avait obtenu l'attribution d'un emplacement fixe à Téhéran. William Sullivan soulignait la collaboration entre le Shah et le Président de la CIJ, William Butler, ainsi que la participation de ce dernier à l'élaboration des réformes de la justice iranienne, réformes qui ont conduit à l'ensemble des lois de novembre 1977.⁷⁰ James Bill affirmait que : pendant ces séances, le Shah et Butler avaient discuté en détail du code pénal iranien et du système judiciaire. Même si ces efforts n'avaient apporté aucun changement structurel, ils renforçaient un processus irréversible de réformes procédurales.⁷¹

La nouvelle législation accordait aux accusés un procès plus équitable et le droit de choisir un avocat. En ce qui concerne le traitement des prisonniers, Butler avait déclaré que, selon certaines sources, en 1976, l'usage de la torture et les arrestations arbitraires avaient significativement diminué.⁷²

Les remarquables amnisties de 1975 et 1976.⁷³

Le rôle croissant de la princesse Ashraf et de l'Impératrice Farah. La sœur jumelle du Shah, durant les dernières années de son règne, s'était consacrée à la question des droits de l'homme en Iran et en particulier aux droits des femmes.⁷⁴

⁶⁸ Sur la différence conceptuelle entre démocratisation et libéralisation: Samuel P. HUNTINGTON: *The Third Wave. Democratization in the Late Twentieth century*, University of Oklahoma Press, Norman, 1993. 7. De nombreux protagonistes des relations entre les États-Unis et l'Iran parlaient du processus de libéralisation pour indiquer les initiatives du Shah: Interview avec le Shah publiée par *US News and World Report*, 26 juin 1978. 37. Reza Shah PAHLAVI (1980): 150. William Sullivan, l'Ambassadeur des États-Unis à Téhéran pendant la présidence de Jimmy Carter, parlait de libéralisation dans ses câbles. Par exemple: NSA, Spies' nest: documents from the US espionage, Vol. 12A, *'Iran in 1977-1978, the internal scene'*, Airgram No. A80, Sullivan à Vance, 1 juin 1978. Voir aussi: BILL (1988): 219. Parvin PAIDAR: *Women and the political process in the twentieth-century Iran*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997. 190. Annabelle SREBERNY-MOHAMMADI e Ali MOHAMMADI: *Small media, big revolution: communication, culture and the Iranian revolution*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1994. 98.

⁶⁹ RUBIN (1981): 92. Barry Rubin est un éminent spécialiste du Proche-Orient.

⁷⁰ National Security Archive (NSA), Spies' nest: documents from the US espionage, Vol. 12A, *'Iran in 1977-1978, the internal scene'*, Airgram No. A80, Sullivan à Vance, le 1 juin 1978. 116.

⁷¹ BILL (1988): 223.

⁷² NARA, RG 59, GRDS, Central Foreign Policy Files, *'House International Relations Committee (HIRC) hearings on human rights in Iran'*, Telegram No. 1976STATE193516, Habib à Atherton, le 5 août 1976. 4.

⁷³ NA, Folder FCO 8/2998: Human Rights in Iran, *'Statement by Alfred L. Atherton Jr., Assistant Secretary for Near Eastern and South Asian Affairs, before the Subcommittee on International Organizations of the House International Relations Committee'*, le 8 septembre 1976. 6.

⁷⁴ BILL (1988): 220.

Les progrès concernant la liberté d'expression. Au début de 1977, grâce aussi aux effets de l'élection de Jimmy Carter, des dépliants manuscrits contre le gouvernement appelaient à un retour à la Constitution, à une plus grande liberté d'expression et à de meilleures pratiques judiciaires; en outre, un grand nombre de petites enquêtes étaient tolérés. Des intellectuels, entrepreneurs, enseignants, avocats, juges et écrivains étaient à l'origine de ces initiatives.⁷⁵

Conclusions

Cette étude a tenté de montrer les conséquences que les changements de valeurs de l'opinion publique jouent dans les affaires étrangères, et donc la connexion entre culture, politique et diplomatie. L'analyse a aussi mis en évidence que la plus grande diffusion des informations faisait de la société civile un nouvel acteur de la scène internationale, et donc le lien entre les affaires intérieures et les affaires étrangères.⁷⁶

À la lumière des sources consultées nous pouvons affirmer que la mesure de l'impact des droits de l'homme sur la politique étrangère a été, avant l'élection de Jimmy Carter, faible mais significative. En ce qui concerne les relations interinstitutionnelles aux États-Unis, l'impact était faible parce que le gouvernement maintenait ses prérogatives essentielles sur les décisions d'assistance militaire à l'Iran. Dans le même temps, il était évident et significatif que la nouvelle législation obligeait le Département d'État à contourner les positions du Congrès. Dans ce contexte on peut constater les difficultés d'adaptation de la „*Politique des Deux Piliers*” aux nouveaux défis de la politique étrangère, difficultés qui seront plus évidentes durant la présidence de Jimmy Carter.

À propos des relations entre les deux pays, il faut observer que la politique américaine envers l'Iran restera la même jusqu'à la révolution. Néanmoins, il était significatif que les fonctionnaires américains et iraniens étaient obligés de prendre en considération la question des droits de l'homme et cela était manifeste dans les efforts respectifs pour emphatiser les progrès de l'Iran dans ce domaine, et dans la coopération pour améliorer l'image du Shah au niveau international. Il est évident qu'une meilleure image de l'Iran aurait facilité la tâche du Département d'État et aurait contribué à garantir la continuation de la „*Politique des Deux Piliers*”. Il serait intéressant de comprendre dans quelle mesure la sous-estimation américaine de la fragilité iranienne a découlé de cette fausse image, ou perception, de la stabilité monarchique.

⁷⁵ NSA, Spies' nest: documents from the US espionage, Vol. 12A, 'Iran in 1977-1978, the internal scene', Airgram No. A80, Sullivan à Vance, le 1 juin 1978. 118.

⁷⁶ Ennio Di NOLFO: *Storia delle relazioni internazionali 1918-1999*, Laterza, Roma. 2002. 1210.

En Iran, les pressions internationales et les problèmes intérieurs avaient encouragé le Shah à apporter des réformes – spécialement dans le système juridique et judiciaire – et à œuvrer en faveur de la condition des prisonniers. Il faut également noter que l'élection de Jimmy Carter à la présidence en novembre 1976 avait certainement accru la crainte du Shah d'une diminution du soutien américain: c'est-à-dire que le Monarque reconnaissait les risques d'une politique étrangère basée sur les droits de l'homme, et donc avait bien pensé à „*donner des signes*”. Malgré tout, les changements en Iran ont été modestes: Mohammad Reza Pahlavi n'avait aucune intention de réduire son pouvoir, qui découlait de la nature autoritaire de son régime. Le processus de libéralisation, dont on a spécifié seulement les aspects évidemment liés au contexte international, ne s'est jamais transformé en démocratisation et c'est pour cette raison que ses initiatives ont été jugées inconsistantes.⁷⁷ La faiblesse de ces réformes aurait joué un rôle prioritaire dans l'accroissement du malaise du peuple iranien et, donc, dans le processus de détérioration du pouvoir monarchique.

⁷⁷ Lors d'une interview de James Bill à William Butler en date du 8 octobre 1986, le Président de la CIJ avait déclaré que les réformes du Shah étaient: „*trop peu, trop tard*” (too little, too late). En effet, l'étude des réelles intentions du Shah confirme l'inconsistance des réformes apportées. On peut affirmer que le processus de libéralisation résultait de la nécessité de consolider le consensus à l'intérieur et d'adoucir les critiques internationales. En dernier lieu, l'élection de Jimmy Carter avait certainement renforcé l'intention du Shah d'effectuer certains changements: NSA, Spies' nest: documents from the US espionage, Vol. 12A, 'Iran in 1977-1978, the internal scene', Airgram No. A80, Sullivan à Vance, le 1 juin 1978. 115. Voir aussi: BILL(1988): 219-220.

Vittorio Felci : *L'impact du mouvement pour les droits de l'homme sur les relations entre Washington et Téhéran dans les années 1970*

La méthode comparative

Majoros István

Néhány gondolat az összehasonlító módszerről A 19. századi Európa

Abstract

How to write the comparative history of the 19th century Europe? What are the conditions to do it? How many languages The author of a book like this has to know all languages of the old continents? What are the sources of the comparative history of Europe? What is Europe in the 19th century? The author of this study tries to answer to these questions.

Keywords: comparative history, colonisation, empires, image of Europe, nation-state, acculturation, the Balkans, Mediterranean World, East - West, Central-Europe, Russia.

A 19. században a pozitívizmus hatására az összehasonlító módszer is polgárjogot nyert a történetírásban. S nem véletlenül, mert az alapító, August Comte¹ ambiciózus terveiben egy olyan társadalomtudomány létrehozását tűzte ki célul, amelynek segítségével újjászervezhető a társadalom, s kiiktathatók a francia társadalmat rendszeresen sújtó forradalmak. A feladat megvalósítása a társadalmak természetének ismeretét feltételezte, s ehhez hatalmas tényanyagot kellett összegyűjteni, hogy a történelmet mozgató törvényszerűségeket meg lehessen állapítani, fogalmazni. Az oksági összefüggések feltárásában az összehasonlító módszer is szerepet kapott, s ezt a történészek is eredménnyel használták, használják. A különböző társadalmak összehasonlítása, összevetése azonban jóval korábbi, mint a comte-i új társadalomtudomány, a szociológia megszületése. A felfedezések, az európai gyarmatosítás egyik terméke az utazási irodalom fellendülése volt, amelyben útibeszámolók, kozmográfiák segítségével ismerte meg az európai ember a saját civilizációjától eltérő kultúrákat, hogy ezáltal minden viszonylagos legyen a számára, hogy megszabaduljon az előítéleteitől, ráadásul a saját civilizációját alaposabban is megismerhette, mert volt már

¹ August Comtról lásd, ZSIGMOND László: *Auguste Comte. A XIX. század politikai gondolkodásának történetéből*, Akadémiai, Budapest, 1984. R. VÁRKONYI Ágnes: *A pozitívista történetelmélet*, Gondolat, Budapest 1970. SZCZEPAŃSKI, Jan: *A szociológia története, A szociológia problematikájának és módszereinek fejlődése*, Kossuth, Budapest 1973. LAVROFF, Dmitri Georges: *Histoire des idées politiques depuis le XIX^e siècle*, Dalloz, Paris, 1991. (2007). TOUCHARD Jean: *Histoire des idées politiques. 2. Du XVIII^e siècle à nos jours*, P.U.F. Paris 1959. COLLINGWOOD, Robin G.: *A történelem eszméje*, Gondolat, Budapest 1987. COMTE, Auguste: *Plans des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, Aubier-Montaigne, Paris, 1970. (az eredeti kiadás: 1822).

viszonyítási, összehasonlítási alap. Voltaire a *Népek erkölcséről, szelleméről* című munkájában pl. az európaiktól eltérő kultúrában mindent jobbnak talált. E megállapításhoz azonban csak az összehasonlítás révén juthatott el.² Voltaire persze említett munkájában, s még jó néhányban, mint az *Angliai levelek*, idealizál, s nem feltétlenül a tudományos precizitás a meghatározó, hanem a francia belpolitika. Munkái abban a szellemi párbajban vettek részt, amely a felvilágosodás keretében Párizs és Versailles között zajlott.³ A régi rend és a haladás eszméinek összecsapása az ész törvényszéke és a nyilvánosság előtt azonban ugyancsak összevetést, összehasonlítást igényelt. Hasonló a helyzet a már említett gyarmatosítás esetében is, mivel ezt egy civilizációs találkozásnak is felfoghatjuk, melynek során az európai találkozik egy másik civilizációval.⁴ Ez persze nagyfokú leegyszerűsítés, hiszen ahány gyarmatosító ország, annyiféle Európa-kép és kultúra jelenik meg a tengeren túli világ számára. De egy-egy ország esetét is árnyalni kell, mivel Afrikában pl. az első benyomás Európáról a rabszolgakereskedő hajója volt a legénységgel és a kapitánnyal együtt. Jól ismert, hogy a legénység nagy része a társadalom legalsó részéhez tartozott, bár nem volt mindenki bűnöző. Matrózfelhajtók révén esetleg akaratán kívül került valaki valamelyik rabszolgahajóra, s nem igen maradt választási lehetősége. A kapitányok kegyetlenkedése miatt aztán a matrózok a rabszolgákon álltak bosszút. Így a guineai kereskedelem a legrosszabb vonásokat hozta ki kapitányból, legénységből, s ez pedig a helyi civilizációban Európa-képként rögzült. Ebből következően a gyarmatosítás során az összehasonlítás nem csupán az Európa és az Európán kívüli világ összefüggésében lehetséges és kell, hanem magán Európán belül is: ahány ország annyi civilizáció,⁵ annyi Európa-kép, s még egy országon belül is számos variáció létezik. S egy ilyen vizsgálat azért is fontos, mert különben nem értjük meg az afrikai társadalmak – ha már ezt a kontinentet említettem példaként – átalakulásának eltérő vonásait a gyarmatosítás hatására. Az európai gyarmatosítók ugyanis a saját politikai gyakorlatukat, nyelvüket, kultúrájukat vitték át a gyarmatokra, s az akkulturációs folyamat egyszerre európaizált, miközben az Európában meglévő különbségek is beépültek az afrikai társadalmakba.⁶ Az

² Urs BITTERLI: *Vadak és civilizáltak. Az európai – tengerentúli érintkezés szellem - és kultúrtörtnete*, Gondolat, Budapest, 1982. 349-362.

³ FURET, François: *A francia forradalom története 1770 - 1815*, Osiris, Budapest, 1996. 24-27.

⁴ Részletesen BITTERLI: II. rész.

⁵ A civilizáció kérdéseiről lásd, ANDORKA Rudolf: *Bevezetés a szociológiába*, Osiris, Budapest, 1997. BITTERLI, BRAUDEL, Fernand 1977: *A civilizációk története: a múlt magyarázza a jelent*, IN: GLATZ Ferenc - NIEDERHAUSER Emil (szerk.): *Történeleméleti és módszertani tanulmányok*, Gondolat, Budapest, 1977. FRIEDEL, Egon: *Az újkori kultúra története I. Középkor, pestis, misztika*, Holnap Kiadó, Budapest, 1989. 35-42.

⁶ BODA László: *Inkulturáció, egyház, Európa. Az Evangélium és a kultúrák átültetése*, Mundecon Kiadó, Budapest, 1994. KI-ZERBO, Joseph: *Histoire de l'Afrique noire. D'Hier à*

összehasonlítást illetően az előbbihez hasonló helyzetbe kerülünk, ha magát az európai kontinens vizsgáljuk meg, mondjuk a 19. században. No, nem feltétlenül civilizációs elemzésre gondolok, hanem arra, hogy mit jelent Európa ebben az évszázadban. A nemzetek, a soknemzetiségű birodalmak egyszerű számtani összegét vagy egy olyan folyamatot, amely közelebb hozza egymáshoz a kontinens különböző régióit, s ennek során a hasonlóságok, s nem a különbségek erősödnek fel? Ezt azért is érdemes felvetni, mert az európai gondolattal foglalkozó munkák azt látszanak erősíteni, hogy a földrész egyesülésre ítéltetett, jóllehet az elmúlt kétezer évben erre nem került sor. Az elvetélt próbálkozások ellenére azonban valamilyen Európa- tudat szinte mindig volt, s ezt jól láthatjuk akkor, amikor valamelyik régió Európához, pontosabban annak fejlettebb részéhez akart felzárkózni. Európa azonban minden korban mást jelentett és jelent. Szent István korában a keresztény Európához igyekeztünk felzárkózni. A felvilágosult abszolutizmus idején, ahogy Kosáry Domokos fogalmaz: „*A felvilágosult abszolutizmus az európai modell peremzónáin elhelyezkedő államoknak volt külön, sajátos kísérlete arra, hogy erőiket összpontosítva, továbbfejlesztve, korszerűbbé, hatékonyabbá váljanak és az adott feudális rendszeren belül felzárkózzanak arra a szintre, amelyet a fejlettebb zóna, elsősorban Franciaország képviselt*”.⁷ Ez azonban az abszolutizmus, az ancien régime korának természetes és meghatározó politikai berendezkedése volt. Franciaország viszont a 19. században is példa volt a periféria számára, mint a nemzetállam prototípusa, vagy mint az európai kultúra fővárosa. A 19. században azonban az ancien régime már nem létezik. Az új Európa két fő jellemzője, hogy megteremti a politikai és a biológiai létbiztonságot. Az előbbit az alkotmányos, parlamenti berendezkedéssel, az utóbbit az ipari és a mezőgazdasági forradalommal, s ezáltal felerősödnek azok a gazdasági, politikai folyamatok, amelyek közelebb hozzák egymáshoz a kontinens államait, miközben a 20. századi kettészakadást előidéző feltételek is megjelennek. Mindkét új vonás a kontinens országaiban, régióiban időbeli eltolódásokkal és különböző módokon megy végbe. Az egész európai térséget átfogó folyamatot európaizálódásnak nevezhetjük, melynek során Angliától a Török Birodalomig, Portugáliától Oroszorszáig végbemegy ez a folyamat, s megteremtődik az új, az ipari korszak Európája. A történész, ha be akarja mutatni ezt az átalakulást a kontinens egészére vonatkozóan, nincs könnyű helyzetben. Számos kérdést kell tisztáznia, hogy aztán az összehasonlító módszer segítségével megragadhassa a változásokat, kimutassa a hasonlóságokat, közeledéseket és az eltéréseket. Folyamodhat

Demain, Hatier, Paris, 1978. A *L'âge d'or des étrangers* című fejezet részletesen bemutatja az európai gyarmatosítók afrikai gyakorlatát.

⁷ Ifj. BARTA János: „*Napkirályok*” tündöklése. *Európa a 16-18. században*, Csokonai, Debrecen, 1996. 182.

persze azokhoz a munkákhoz, amelyek a 19. századi Európa történetét mutatják be. És számos ilyen összefoglaló van minden nyelven. A franciák egy időben szinte évenként jelentettek meg Európa történeteket a 19-20. században. A jól sikerült vállalkozások közül megemlíthetem Jean-Claude Caron és Michel Vernus összefoglalóját⁸ 1814 és 1914 között. De említhetem a Robert Gildea⁹ vagy a Blanning¹⁰ által írt angol nyelvű összefoglalót, mindkettőt az Oxford University Press kiadásában. Blanning meghatározott fogalmak, mint politika, társadalom, gazdaság, kultúra, nemzetközi kapcsolatok, béke, háború, stb. segítségével mutatja be a változások fő jellemzőit. Az említett francia szerzők pedig fogalmi tisztázások, eszmei kérdések, mozgalmak bemutatása után egy-egy országot, ill. birodalmakat mutatnak be kronológia szerint a század első és második felében. De említhetnek régebbi munkákat, mint René Rémond 19. század története, melyben ugyancsak egy - egy fogalom neve alatt - restauráció, a liberalizmus kora, az állam szerepe, a munkásmozgalom, a falusi és városi társadalom, nemzeti mozgalmak, nemzetközi kapcsolatok - mutatja be a változásokat, s nem országok szerint. A példák azonban elsősorban Európa nyugati feléből származnak s az összevetések is erre a régióra vonatkoznak. Ezek kitűnő összefoglalók, összehasonlítás nélkül. Ezt az olvasónak kell elvégeznie. S meg kell említenem még egy szerzőt: Charles Seignobost, akinek *Az európai népek összehasonlító története* című könyve 1938-ban jelent meg,¹¹ 1908-ban pedig megjelentette *A jelenkori Európa politika története* című munkáját.¹² Régi munka nem elavult munka - mondom mindjárt Seignobos könyveire. Nem, mert az utóbbi könyve átfogja egész Európát, s a kis népek is megjelennek benne. Tehát egész Európában gondolkodik, s van összehasonlítás is benne.

Egy összehasonlító Európa történetnek napjainkban is az a kérdése: mit jelent Európa s mit foglal magába? A 19. század végi, 20. századi tudományos konferenciák általában három országot: Nagy-Britannia, Oroszország és az Oszmán Birodalom Európához tartozását kérdőjelezték meg, s viták után csupán az Oszmán Birodalom esetében volt egyetértés, miszerint ez nem tartozik Európához.¹³ Egy történeti összefoglalóban

⁸ CARON, Jean-Claude - VERNUS, Michel: *L'Europe au XIX^e siècle. Des nations aux nationalismes 1815 - 1914*. Armand Colin, Paris, 1996.

⁹ GILDEA, Robert: *Barricades and Borders. Europe 1800-1914*, Oxford University Press, Oxford, 2003.

¹⁰ BLANNING, T. C. W.: *The Nineteenth Century. Europe 1789-1914*, Oxford University Press, Oxford, 2000.

¹¹ SEIGNOBOS, Charles: *Essai d'une histoire comparée des peuples de l'Europe*, Editions Rieder, Paris, 1938.

¹² SEIGNOBOS, Charles: *Histoire politique de l'Europe contemporaine. Évolution des partis et des formes politiques 1814 - 1896*, Armand Colin, Paris, 1908.

¹³ RÉAU, Élisabeth du: *L'Idée d'Europe au XX^e siècle. Des mythes aux réalités*, Editions Complexes, Bruxelles, 1996. 68-69.

azonban helye van ennek a birodalomnak is, mivel a 18. század közepétől elindul valami európaizálódás, a következő században ez erőteljesebb lesz, majd ez folytatódik Kemal Atatürk idején, s napjainkban is.¹⁴ Ezt az európaizálódást azonban az elszegényedés ördögi köre hatásainak figyelembe vételével kellett megvalósítani, felvetve azt a kérdést is, hogy egy európai típusú modernizáció a birodalom erősítését szolgálja vagy a széthullás irányába vezet. A birodalmon belüli változások pedig meghatározóak a balkáni népek sorsára, miközben a nyugat-európai folyamatok hatása is megjelenik. Ez esetben tehát összehasonlítások sora teszi érthetővé a 19. századi lassú, az orosz fejlődéshez, átalakuláshoz hasonló változásokat az Oszmán Birodalomban, s közben meg kell nézni az ázsiai és az európai hatások eredőit, s azt is érdemes vizsgálni, mennyire mediterrán, mennyi benne a balkáni, a Balkánon pedig azt, hogy mennyi az oszmán és az európai hatás, miközben keressük az önállót, az eredeti vonásokat is. És a Balkánon igen gyorsan megjelentek az európai politikai modernizáció intézményei, fogalmai, miközben a tartalom balkáni. Jól fejezi ki ezt az ellentmondást Ştefan Zeletin Romániára vonatkozó, de a Balkán egészére is érvényes megállapítása, miszerint „Az európaizálódás ilyen gyors üteme diszharmóniát szült intézményeink és a népesség archaikus paraszti mentalitása között”.¹⁵ De jól látható ez az ellentmondás Szerbia esetében is, amikor 1830-ban a szultán Miloš Obrenovićot Szerbia örökös fejedelmének ismerte el, s a pasalik autonóm lett. Ez esetben azonban csak a forma szerb, a tartalom még török, és Miloš Obrenović sem egy modern európai fejedelemmé vált ezzel, hanem egy török pasa lett, pontosabban szerb, aki azonban úgy viselkedett, mint egy török. A Balkán azért is érdekes, mert a déli része egyszerre balkáni, oszmán és mediterrán, az ókorban pedig az európai fejlődés bölcsője volt. Az egykori nagyság emléke a 19. században sem halványult el. Az 1830-ban függetlenné vált Görögország aztán az európai modernizációt bajor változatban kapta meg, később dán formában, miközben minden nagyhatalomnak volt egy un. pártja, s nem lebecsülendő a francia forradalom különböző csatornákon érkező hatása sem.¹⁶ A

¹⁴ MANTRAN, Robert (sous la direction de): *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, Paris 1989. QUATAERT, Donald: *The Ottoman Empire, 1700-1922*, Cambridge University Press 2003. CSOMBOR Erzsébet: *Kísérletek az Oszmán Birodalom megmentésére a 19-20. században*, Limes 2000/2-3. TERNON, Yves: *Empire ottoman. Le déclin, la chute, l'effacement*, Le Félin Poche/Éditions Michel de Maule, 2005. MAJOROS István: *Politikai modernizáció az Oszmán Birodalomban 1774 - 1914*, Közép-európai Közlemények/2013/1-2/28-38.

¹⁵ Idézi RAFFAY Ernő: *A vajdaságtól a birodalomig. Az újkori Románia története*, JATE Kiadó, Szeged, 1989. 20.

¹⁶ Néhány munka a Balkánról, CASTELLAN, Georges: *Histoire des Balkans XIV-XX^e siècle*, Fayard, Paris 1991. ANCEL, Jacques: *Peuples et nations des Balkans. Géographie politique*, Armand Colin, Paris, 1930. VIDALENC, Jean: *L'Europe danubienne et balkanique 1867-1970*, Masson et Cie Éditeurs, Paris, 1973. JELAVICH, Barbara: *A Balkán története. I. kötet, 18. és 19. század*, Osiris, Budapest 1996. BALOGH Ádám: *A nacionalizmus szerepe a görög külpolitikai gondolkodásban 1897 -*

Földközi tenger pedig az a nagy országút, amely összeköt és kitermel egy gazdag polgári réteget a mediterrán térség minden államában. Itáliában különösen, ahol az ipari korszak politikai, gazdasági és társadalmi modernizációja egyszerre jelenik meg a függetlenség és az egység megteremtésének a gondolataival. Dilemmáival, kérdéseivel Itália Németországhoz hasonló, legalábbis azzal a felvetéssel, hogy az európaizálódáshoz a részek modernizációján keresztül vezet-e az út vagy előbb meg kell vívni a küzdelmet a függetlenségért és az egységért, és csak ezután teremthető meg a modern, 19-20. századi Olaszország. A Mediterráneum nyugati végén a spanyolok is az olaszokhoz hasonló gondokkal küzdöttek, hiszen ők is harcoltak a függetlenségért. A közepéről induló egyesülés, a felaprózódás elleni harc, a reformok bukása és az újrakezdések sorozatán át zajlik az európaizálódás folyamata. És az Oszmánoknál felvetett kérdés itt is jogos: a modernizálódás az összetartást vagy inkább a részekre hullást erősíti.¹⁷ S ha már mediterrán hasonlóságokról beszélünk, egy összehasonlító vizsgálat során azt a kérdést is fel kell tenni: van-e mediterrán változata az európai fejlődésnek, vagy csupán azért használjuk ezt az elnevezést, mert az említett országok, még másokkal együtt, a Földközi tenger partján fekszenek. A felvetés azért is jogos, mert nálunk Európa általában kelet-nyugati felosztásban létezik, s az előbbi egységes, szerves egészként jelenik meg, amelyhez fel akarunk zárkózni, csak ez soha nem sikerül. A Nyugat azonban korántsem olyan egységes, ahogy azt innen Európa keleti vagy középső feléből feltételezzük. Anglia például a 19. században a kompromisszumok országának nevezhető, ha a politikai fejlődését nézzük, s még az unalmas jelzőt is hozzátehetem, Taine francia történésztől kölcsönözve e megállapítást, aki az angol vasárnapokat elviselhetetlenül unalmasnak találta.¹⁸ Franciaország pedig egy politikai kísérleti pad, melynek során két szériában kísérletezik ki azt a politikai berendezkedést, amely ellenáll a forradalmaknak és a vele járó rendszerváltozásoknak.¹⁹ Németország pedig kelet és nyugat határán állva politikailag hasonló gondokkal küzd, mint az itáliai félsziget, hogy aztán az egyesülés után a nemzetállam másik mintaképe legyen Franciaország mellett. Az oroszoknál pedig szinte a lenini egy lépés előre,

1912, Szeged, 2011. CSAPLÁR-DEGOVICS, Krisztián: *Az albán nemzetté válás kezdetei (1878-1913). A Rilindja és az államalapítás korszaka*, Budapest, 2010.

¹⁷ MAJOROS István: *Megjegyzések a német nemzetté válás és az egység kérdéséhez* - IN: *Háborúk, békék, terroristák. Székely Gábor 70 éves*. Főszerkesztő: MAJOROS István. Szerkesztők: FARAGÓ Gábor - FORGÓ Zsolt - HÁDA Béla - MADARÁSZ Anita, ELTE, Új-és Jelenkori Egyetemes Történelmi Tanszék, Budapest, 2012. 383 - 394. MAJOROS István: *A mediterrán térség 19. századi változásairól*, IN: FERWAGNER Péter - KALMÁR Zoltán (szerk.): *Távolabbra tekintve. Tanulmányok J. Nagy László 65. születésnapjára*, Universitas Szeged Kiadó, Szeged, 2010. 270-280.

¹⁸ MAJOROS István: *Európa összehasonlító története a 19. században*, kézirat.

¹⁹ MAJOROS István: *Rendszerváltozások a 19. századi Franciaországban*, Világtörténet/ 2012/ 1-2/ 69-92.

két lépés hátra képlet érvényesül. Ez azonban így nem igaz, mert a 20. század elejére a cárok birodalma is alkotmányos, parlamenti szisztémát működtet. A kontinens keleti felében pedig vitázunk, hogy az egész térséget a kelet-európai elnevezés alatt jelezzük, vagy árnyaljuk a kelet-közép és a köztes jelzővel, netán elismerjük, hogy Közép-Európa is létezik. Egy biztos: Európa bonyolultabb, mint a kelet – nyugati felosztás, és akkor még a skandináv térségről nem is beszéltünk.

A történész számára a fentiekén kívül további kérdések is felmerülnek, ha egy összehasonlító Európa történetet akar írni. Hány nyelvet kell tudni ehhez? Elég az angol, netán mellé a francia, német, stb., vagy ismernie kell azt a több mint két tucat nyelvet, melyet a kontinensen beszélnek? S mi alapján készüljön egy ilyen munka? Használjon levéltári és egyéb forrásokat? S egyáltalán egy ilyen vállalkozásnál mi a forrás? Ha levéltári forrásokban és az összes beszélt nyelvben gondolkodunk, nos, akkor legalább 120 vagy ennél magasabb élettartamot irányozzon elő magának a kutató, ami manapság azért elméletileg már nem annyira irreális, a gyakorlatban azonban igen. Lehet, hogy a megoldás sokkal egyszerűbb, mint az előző felvetések. A nagy európai nyelveken megjelenő szakirodalom lehet, hogy elegendő ehhez, és a szakirodalmat egy sajátos forrásnak kell tekinteni, ahogy tesszük is, sok esetben. És emellett még számos kérdés felvethető, többek közt az is, hogy mikor kezdődik, és mikor fejeződik be a 19. század Európában. A kérdésekre majd a munka megírása közben kell választ adni. S csak bízni lehet abban, hogy nem egy gorgiászi feladat az összehasonlító módszer abban az értelemben, hogy olyan elemeket akarunk összevetni, amelyeket nem lehet. Ha viszont mégis össze tudjuk hasonlítani, akkor nem tudjuk úgy leírni, hogy azt mindenki megértse, és mindenki úgy értelmezze, ahogy a szerző, amiatt, hogy az un. európai gondolkodás, mentalitás, lehet, hogy még bonyolultabb, mint amit a fentiekben vázoltam.

Van egy hosszú, hosszú göröngyös út – így szól az egyik első világháborús dal. S reméljük, a göröngyös út, esetünkben az összehasonlító módszer Európa 19. századi történetét illetően, egyszer azért eredményt hoz.

Majoros István: *Néhány gondolat az összehasonlító módszerről. A 19. századi Európa*

Les auteurs du volume

Anderle, Ádám, Université de Szeged
Berta, Tibor, Université de Szeged
Brizay, François, Université d'Angers
Csejtei, Dezső, Université de Szeged
Csernus, Sándor, Université de Szeged
Csikós, Zsuzsanna, Université de Szeged
Deák, Máté, Université de Pécs
Felci, Vittorio, Université de Lund
Fischer, Ferenc, Université de Pécs
Harsányi Iván, Université de Pécs
J. Nagy, László, Université de Szeged
Kökény, Andrea, Université de Szeged
Kövér, Lajos, Université de Szeged
Lénárt András, Université de Szeged
Majoros, István, Université Eötvös Loránd, Budapest
Marzagalli, Silvia, Université Nice Sophia Antipolis
Mercieca, Simon, Université de Malte
Muscat, Joseph, Musée maritime de Malte
Pallagi, Mária, École Supérieure de Pédagogie de Kecskemét
Papp, Imre, Université de Debrecen
Szabó, Henriette Éva, Université de Szeged
Szalánczi, József Krisztián, Université de Pécs
Szász, Géza, Université de Szeged
Szente-Varga, Mónika, Université Pannon, Veszprém
Szilágyi István, Université de Pécs
Szilágyi, Ágnes Judit, Université Eötvös Loránd, Budapest
Tandori Mária, Bibliothèque Universitaire de Szeged
Varga, Beáta, Université de Szeged
Virágh, Anna, Université de Szeged
Vukman, Péter, Université de Szeged

